
17199/A



A. C. CELSE.

TRAITÉ DE LA MÉDECINE, EN HUIT LIVRES.

TRADUCTION NOUVELLE.

1824

PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N.° 14.

MDCCCXXIV.

ambiant. Par su
artificiellement
de sable chaud
quelquefois ava
l'état de santé
vant le feu pou
dans tout le c
stimulant ; nou
corps inertes, n
nous-mêmes en
tion reçue.

Conductibilité des liquides.

1238. En gén
les solides ; il s
pêche de juger
même qu'une
en s'élevant à
que la chaleur
à l'autre. D'aill
pas de courant,
quides sont de

Elle est faible.

chauffe de l'eau
plaque de fer ro
page vers le fon
rempli un tube

CELSE.

TRAITÉ DE LA MÉDECINE,

EN HUIT LIVRES.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

A. C. CELSE.

TRAITÉ DE LA MÉDECINE, EN HUIT LIVRES.

TRADUCTION NOUVELLE,

Par MM. FOUQUIER, professeur de la Faculté de médecine de Paris, médecin de l'hôpital de la Charité, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, etc.;

Et F.-S. RATIER, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre correspondant de la Société royale de médecine de Bordeaux, etc.

PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 14.

MDCCCXXIV.

PRÉFACE.

Parmi les écrivains de l'antiquité, Celse est sans contredit un de ceux dont les ouvrages présentent le plus de choses positives ; qu'il ait cultivé la médecine, ou qu'étranger à cet art il se soit borné au rôle d'historien, toujours est-il vrai de dire qu'il l'a rempli avec un goût et un discernement qui rendent infiniment probable la première supposition. Son livre, qui peut être considéré comme le tableau de la médecine à Rome au temps où il fut composé, sera toujours consulté avec fruit ; les descriptions des maladies y sont exactes, les méthodes de traitement ont pour la plupart passé jusqu'à nous ; on y trouve sur-tout des détails intéressants sur l'hygiène des anciens ; on voit combien ils lui accordaient d'importance, et quelle heureuse application ils faisaient à la thérapeutique de cette partie de la science trop négligée par les modernes.

Une traduction nouvelle de Celse, dans le même format que l'édition latine que nous ve-

nons de publier, sera peut-être accueillie avec bienveillance, et nous avons mieux aimé la donner séparément que la mettre en regard, afin de laisser au public la faculté de ne prendre que l'une ou l'autre partie. Une traduction a été faite en 1753 par Henri Ninnin : assez satisfaisante sous le rapport de l'exactitude, elle laissait beaucoup à désirer quand à la correction du style, et sans nier le secours qu'elle nous a fourni pour l'intelligence du texte, nous osons croire que notre rédaction méritera la préférence.

Il nous a semblé convenable de traduire littéralement les noms de maladies admis par l'auteur, au lieu de se servir des dénominations employées bien postérieurement au temps où il écrivait, comme aussi de ne point faire disparaître dans la version les erreurs anatomiques appartenant à son époque : ne serait-ce pas manquer le but en effet et commettre un anachronisme ridicule que de faire perdre à Celse, par cette prétendue correction, la place qu'il occupe dans l'histoire de la médecine?

DE

LA MÉDECINE.

LIVRE PREMIER.

L'OBJET de l'agriculture est de fournir des aliments à l'homme sain, celui de la médecine est de rendre la santé à l'homme malade. Cette science est répandue partout, et les nations même les moins civilisées connaissent des plantes, et d'autres remèdes propres à la guérison des blessures et des maladies. Les Grecs cependant ont cultivé la médecine avec plus de soin que les autres peuples; ce n'a pas été dès leur origine, mais seulement quelques siècles avant nous, puisque Esculape est regardé chez eux comme le plus ancien médecin. Il fut mis au rang des dieux, pour avoir exercé avec un peu plus d'habileté que les autres, cet art encore informe, et pratiqué par tout le monde. Après lui, ses deux fils Podalire et Machaon, ayant accompagné Agamemnon à la guerre de Troye, rendirent de grands services à leurs compagnons d'armes. Si l'on en croit Homère, ils furent d'un faible secours contre la peste et les autres maladies, et ne s'occupaient que du

traitement des blessures, au moyen du fer et des médicaments, d'où il paraît qu'ils se livrèrent uniquement à ces parties de la médecine, et qu'ainsi elles sont les plus anciennes. Ce poëte nous apprend encore, qu'à cette époque on avait coutume d'attribuer les maladies à la colère des dieux, et d'implorer leur secours pour la guérison des malades. Il est néanmoins vraisemblable que, malgré ce défaut presque absolu de remèdes, les hommes jouissaient ordinairement d'une bonne santé, à cause de la pureté de leurs mœurs, qui n'avaient pas encore été corrompues par l'oisiveté et l'intempérance, ces deux vices qui ont énervé les corps, d'abord chez les Grecs, et ensuite chez nous. C'est pour cela que la médecine, aujourd'hui si variée dans ses remèdes, ignorés de nos ayeux, et même encore inconnus à certaines nations, conduit à peine quelques-uns d'entre nous aux portes de la vieillesse. Après les hommes dont je viens de parler, on n'en trouve plus qui se soient illustrés en exerçant la médecine, jusqu'au temps où l'on commença à se livrer avec ardeur à l'étude des lettres, occupation aussi nuisible au corps qu'elle est utile à l'esprit. Alors la médecine fut considérée comme une partie de la philosophie; tellement que ceux qui les premiers s'adonnèrent à l'étude de la nature, s'occupèrent aussi du traitement des maladies; ils devaient s'y livrer d'autant plus qu'ils avaient épuisé leur constitution par des veilles prolongées, et de profondes méditations. Aussi, apprenons-nous que plusieurs philosophes célèbres étaient très instruits en médecine, et principalement Pythagore, Empédocle, et Démocrite. Hippocrate de Cos, disciple de Démocrite, ainsi que quelques uns l'ont cru, et non moins distingué par son habileté dans l'art de guérir que par son éloquence, fut le premier de ceux dont les noms nous sont parve-

nus, qui sépara la médecine de la philosophie. Après lui Dioclès de Caryste, ensuite Praxagore et Chrysippe, Hérophile et Érasistrate, exercèrent la médecine, mais en suivant chacun une méthode différente. C'est dans ce même temps que la médecine fut divisée en trois parties, dont l'une guérissait par le régime, l'autre par les médicaments, et la troisième par le secours de la main. Les Grecs appelèrent la première *diététique*, la seconde *pharmaceutique*, et la troisième *chirurgique*. C'est dans la partie qui guérit par la diète, que l'on trouve les auteurs les plus célèbres, qui, pour porter leur art au plus haut point de perfection, entreprirent de découvrir la nature intime des choses, pensant que sans cette connaissance la médecine était incomplète et sans pouvoir. Après eux vint Sérapion; il fut le premier de tous à prétendre que le raisonnement était inutile en médecine, et qu'elle consistait tout entière dans l'expérience. Apollonius, Glaucias, et quelque temps après Héraclide de Tarente, et d'autres médecins d'un mérite distingué, adoptèrent ce sentiment qui leur valut le nom d'*empiriques*. Ainsi la médecine diététique fut divisée en deux sectes, dont l'une joignait l'expérience au raisonnement, tandis que l'autre se bornait à l'expérience. Personne n'ajouta rien à ce qu'il avait appris de ses prédécesseurs, et la médecine resta quelque temps stationnaire après ceux dont je viens de parler, jusqu'au moment où elle fut entièrement changée par Asclépiade. Dans ces derniers temps, Thémison, un de ses successeurs, déjà parvenu à la vieillesse, fit subir à son système quelques modifications. C'est principalement à ces hommes que l'art de guérir doit ses progrès jusqu'à nos jours.

Des trois parties de la médecine, celle qui s'occupe des maladies internes est la plus difficile et la plus con-

sidérée; c'est d'elle qu'il convient de traiter d'abord. Mais comme les opinions sont partagées, que les uns prétendent que l'expérience seule est nécessaire, que les autres soutiennent qu'elle est insuffisante sans la connaissance intime du corps et des choses naturelles, nous allons rapporter ce qu'on a dit de part et d'autre pour pouvoir exposer ensuite notre propre sentiment. Ceux qui veulent en médecine joindre le raisonnement à l'expérience, exigent du médecin la connaissance de toutes les causes, soit cachées et prochaines, soit évidentes des maladies : de plus il doit savoir le mode des actions naturelles et la structure des parties intérieures. Ils appellent causes cachées celles qui concernent les éléments de nos corps, ce qui constitue la santé et la maladie. Ils croient impossible de traiter convenablement une maladie dont on ignore la source. Peut-on douter, disent-ils, que le traitement ne doive être tout différent selon que les maladies viennent du défaut ou de l'excès d'un des quatre éléments, comme l'ont pensé quelques philosophes; ou que tout le vice est dans les humeurs ainsi qu'Hérophile l'a prétendu, ou bien dans les esprits comme Hippocrate le soutient; qu'elles naissent de ce que le sang porté dans les vaisseaux destinés au passage des esprits y fait naître l'inflammation que les Grecs appellent *phlegmone*, et qui produit un mouvement semblable à celui de la fièvre, comme Erasistrate l'a supposé; ou de ce que des corpuscules exhalés ferment les pores imperceptibles, comme l'avance Asclépiade? D'après cela, il est évident que le médecin qui connaîtra la cause première de la maladie, la traitera avec plus de succès. Les dogmatiques ne nient point la nécessité des expériences, mais ils soutiennent qu'elles n'ont jamais pu se faire sans le secours du raisonnement; les anciens médecins, ajoutent-ils, n'ont pas commencé par

administrer au hasard des médicaments à leurs malades, mais ils ont réfléchi à ce qui serait le plus convenable, ensuite ils ont essayé le traitement auquel ils avaient été conduits par leurs conjectures ; peu importe d'ailleurs que l'expérience ait eu part à tout ce qu'on a fait en médecine, pourvu qu'il soit démontré que le raisonnement l'a précédée. N'est-ce pas la marche que l'on observe le plus souvent? ne se montre-t-il pas souvent des maladies d'une espèce nouvelle, et sur lesquelles l'expérience n'a encore rien appris? Il est donc nécessaire de rechercher leur origine, sans quoi personne ne pourra dire pourquoi il prescrit un remède plutôt qu'un autre. Tels sont les motifs qui excitent les dogmatiques à la recherche des causes cachées.

Ils nomment causes évidentes celles où l'on examine si la maladie provient de la chaleur, du froid, de la faim ou de l'intempérance, et pensent que celui qui connait l'origine du mal pourra dès l'abord en prévenir les suites.

Ils appellent actions naturelles du corps la respiration, la déglutition, la digestion, la nutrition; ils recherchent également les causes de la dilatation et de la contraction alternatives de nos artères, celles du sommeil et de la veille, persuadés que, sans une connaissance parfaite de ces fonctions, ils est impossible de prévenir ou de guérir les maladies occasionées par leur dérangement. Comme la digestion leur paraît de la plus haute importance, c'est à elle qu'ils s'attachent spécialement; les uns prenant pour guide Érasistrate, la considèrent comme une simple trituration; les autres avec Plistonicus, disciple de Praxagore, croient qu'elle se fait par putréfaction ; d'autres, suivant Hippocrate, admettent la coction ; viennent enfin les disciples d'Asclépiade, qui, regardant toutes ces théories comme fausses et inutiles,

soutiennent qu'il ne se fait point de coction, et que la matière toute crue se répand dans le corps telle qu'on l'a prise. Ils ne s'accordent guère sur ce point; et la seule chose dont ils conviennent tous, c'est qu'il faut donner aux malades des aliments différents, selon la manière dont s'accomplit la digestion : si c'est par trituration, il faut choisir ceux qui sont facilement broyés; si c'est par putréfaction, ceux qui se décomposent promptement sont préférables; si c'est par coction, on doit chercher ceux qui développent le plus de chaleur. Au contraire, aucun de ces aliments n'est convenable s'il ne se fait point de coction; et il faut conseiller ceux qui subissent le moins de changements. Par la même raison, ils pensent que pour remédier à la gêne de la respiration, à l'assoupissement ou à l'insomnie, il faut connaître les causes de ces diverses affections; enfin comme la douleur et différentes espèces de maladies attaquent les parties intérieures, ils prétendent qu'on ne peut, sans une connaissance exacte de la structure de ces parties, porter remède à leurs dérangements; qu'en conséquence, il est nécessaire d'ouvrir les corps morts, d'examiner soigneusement leurs viscères et leurs entrailles; qu'Érasistrate et Hérophile ont mérité des éloges en disséquant tout vifs des criminels qu'ils avaient obtenus des rois; en considérant dans ces corps palpitants les parties que la nature tient cachées; en observant leur situation, leur couleur, leur forme, leur grandeur, leur disposition; en appréciant leur dureté ou leur mollesse, leur poli ou leurs rugosités, leurs saillies et leurs enfoncements, enfin, en constatant quelles sont les parties qui s'insinuent entre les autres, ou qui en reçoivent d'autres au milieu d'elles. En effet lorsqu'une douleur se fait sentir à l'intérieur, comment savoir quelle est la partie souffrante, si l'on ne connait la position exacte

des viscères et de toutes les parties intérieures? peut-on guérir un organe malade lorsqu'on ne sait pas ce qu'il est? Et lorsque les viscères sont mis à découvert par une blessure, sera-t-il possible à celui qui ne connait pas la couleur naturelle des parties, de distinguer ce qui est sain d'avec ce qui ne l'est pas, et de remédier aux altérations survenues? Enfin n'est-il pas nécessaire de connaître la position, la figure et la grandeur des parties internes, pour appliquer convenablement les topiques à l'extérieure; il en est de même pour tout ce dont il vient d'être question. Il n'y a donc point de cruauté, ainsi que plusieurs l'avancent, à chercher dans le supplice d'un petit nombre de criminels des lumières qui peuvent servir dans tous les âges à la conservation d'une infinité d'innocents.

Ceux au contraire qui se bornent uniquement à l'expérience, et qui s'appellent *empiriques*, admettent à la vérité comme nécessaires les causes évidentes, mais ils considèrent comme inutile toute recherche sur les causes cachées et sur le mécanisme des actions naturelles, parce que la nature est incompréhensible; ce qui le prouve c'est la diversité des sentiments de ceux qui disputent sur cette matière, puisque ni les philosophes ni les médecins eux-mêmes ne sont d'accord; car pourquoi croira-t-on Hippocrate plutôt qu'Hérophile, ou celui-ci plutôt qu'Asclépiade? Si l'on s'en rapporte aux raisonnements, les uns et les autres en fournissent d'également vraisemblables; si l'on a égard aux guérisons, on voit que tous ces médecins ont ramené des malades à la santé. On n'est pas plus fondé à refuser sa confiance aux raisons qu'à l'autorité des uns ou des autres: si le raisonnement faisait les médecins, les philosophes devraient être regardés comme les plus habiles: mais ils n'ont que des paroles à donner, et ils ignorent l'art de guérir. De plus, les méthodes de traitement doivent varier suivant les climats, et celle qui réussit à Rome

ne conviendrait ni en Egypte ni dans la Gaule. Si les maladies étaient produites en tous lieux par les mêmes causes, les remèdes devraient être aussi partout les mêmes : souvent les causes de la maladie sont évidentes comme dans l'ophthalmie et les blessures, sans que pour cela on connaisse les remèdes convenables ; or, si une cause évidente ne donne pas cette connaissance, comment peut-on l'attendre d'une cause douteuse? Les causes cachées étant incertaines et impénétrables, il vaut mieux s'appuyer sur ce qui est certain et constaté, c'est-à-dire sur le résultat de l'expérience dans le traitement des maladies, comme cela s'observe dans tous les autres arts. C'est la pratique et non la théorie qui fait le laboureur et le pilote ; ce qui prouve que toutes ces recherches ne sont d'aucune utilité en médecine, c'est que les médecins, malgré la diversité de leurs sentiments à cet égard, sont également parvenus à rendre la santé à leurs malades, et ils y ont réussi, parce qu'ils ont basé leur traitement, non sur les causes cachées et la connaissance des actes naturels, points sur lesquels ils ne s'accordaient point, mais sur ce qu'ils avaient essayé précédemment avec succès. Ce n'est pas à des questions de ce genre, mais aux expériences que la médecine dut ses premiers progrès. En effet parmi les malades qui étaient sans médecins, les uns pressés par la faim, ont pris des aliments dès les premiers jours, les autres au contraire éprouvant du dégoût ont gardé l'abstinence, et se sont trouvés soulagés : de même les uns ont mangé pendant le temps même de la fièvre, les autres un peu avant, d'autres enfin après l'accès terminé, ce qui leur a complètement réussi. De même encore, les uns ont mangé beaucoup dès le commencement de leur maladie, et les autres fort peu, et l'état de ceux qui s'étaient gorgés d'aliments s'est considéra-

blement aggravé. Des faits semblables se répétant chaque jour, ont été observés par des hommes attentifs qui conseillaient ensuite aux malades ce qui avait le mieux réussi. Ainsi naquit la médecine, qui apprit par la guérison des uns, et par la mort des autres, à distinguer les choses pernicieuses de celles qui sont salutaires. C'est après avoir découvert les remèdes qu'on a commencé à raisonner sur leur manière d'agir ; ainsi donc la médecine n'a point été inventée après le raisonnement, mais le raisonnement après la médecine ; d'ailleurs, ou les choses qu'enseigne le raisonnement sont conformes à l'expérience, ou elles y sont contraires : dans le premier cas il est inutile, dans le second il est nuisible. A la vérité, dans les commencements il a fallu constater avec le plus grand soin les vertus des médicaments, mais aujourd'hui elles sont bien connues; et comme on n'observe point de nouvelles maladies, on n'a pas besoin de nouveaux remèdes. Maintenant s'il se présente quelque affection inconnue, le médecin n'aura plus besoin de se livrer à la recherche des causes obscures, il lui suffira de voir de quelle maladie connue elle se rapproche davantage, d'essayer les remèdes qui auront été employés avec le plus de succès dans celle-ci; et l'analogie lui fournira les secours nécessaires. Les empiriques ne prétendaient pas cependant que le raisonnement fût inutile en médecine, ou qu'un animal sans raison pût exercer cet art ; mais ils regardaient toutes les conjectures relatives aux causes cachées comme ne conduisant à rien : car il importe moins de connaître ce qui fait la maladie que ce qui la guérit. L'essentiel n'est point de savoir comment se fait la digestion, mais quels sont les aliments les plus digestibles, quelle que soit la cause de cette fonction ; soit qu'il y ait coction ou simplement dissolution. De même, il est moins

utile de rechercher les causes de la respiration, que l[es]
moyens de remédier à la gêne et à la lenteur de cet act[e]
de connaître ce qui fait battre les artères, que les sign[es]
fournis par leurs mouvements. Tous ces documents so[nt]
le résultat de l'expérience; sur tous ces points on pe[ut]
soutenir deux opinions opposées, aussi l'avantage est-
il du côté de l'esprit et de l'éloquence : cependant l[es]
maladies ne se guérissent pas par de beaux discours
mais par des remèdes. Un homme sans facilité pour s'ex-
primer, mais qui connaîtrait bien les préceptes consa-
crés par l'expérience, serait bien plus grand médeci[n]
que celui qui, négligeant cette connaissance, aurait ex-
clusivement cultivé l'art de la parole. Les choses don[t]
on vient de parler ne sont qu'inutiles; celles qui sui-
vent sont une cruauté; c'en est une en effet d'ouvri[r]
les entrailles à des hommes tout vivants, et d'employe[r]
un art conservateur du genre humain à donner l[a]
mort la plus cruelle à un individu, d'autant plus que
les objets de ces recherches barbares, ou nous échap-
pent tout-à-fait, ou pourraient être découverts sans
crime. Ni la couleur, ni le poli, ni la mollesse, ni la
dureté, ni les autres qualités des organes ne sont dans
un corps qu'on vient d'ouvrir, telles qu'elles étaient
avant cette opération : et si pendant la vie, la crainte,
la douleur, la faim, une indigestion, la fatigue, et mille
autres incommodités légères sont capables de produire
des changements, il est bien vraisemblable que les par-
ties intérieures à raison de leur mollesse, et de l'im-
pression de l'air qui leur est étranger, changeront d'état
par des blessures considérables et une mort doulou-
reuse. N'est-il pas absurde de penser que les choses
doivent être dans un homme expirant ou même déja
mort, ce qu'elles étaient pendant la vie: on peut, il est
vrai, ouvrir à un homme vivant le bas ventre, qui ne ren-

ferme pas d'organes aussi indispensables à la vie: mais cet homme périra dès que le scalpel aura pénétré jusqu'à la poitrine, et coupé la cloison transversale, appellée par les Grecs *diaphragme*, parce qu'elle sépare les parties supérieures des inférieures: tel est le moyen par lequel les viscères de la poitrine et du ventre se présentent morts aux yeux du médecin homicide qui cherchait à les surprendre vivants. Qu'a donc fait le médecin? il a égorgé un homme de la manière la plus cruelle sans parvenir à connaître l'état de nos visceres pendant la vie. Enfin, s'il est quelques parties que l'on puisse examiner au dedans du corps, pendant que l'homme respire encore, le hasard fournira au médecin assez d'occasions de les voir. N'arrive-t-il pas tous les jours qu'un gladiateur dans l'arène, un soldat dans un combat, un voyageur dans une rencontre de voleurs, soient blessés de manière à mettre à découvert telle ou telle partie intérieure? Un médecin habile peut donc, sans donner la mort, mais en travaillant à rétablir la santé, observer le siége, la position, la figure, l'arrangement et les autres qualités des organes intérieurs. Ainsi il apprend, en secourant son semblable, ce que les autres ne peuvent connaître que par une horrible cruauté; ces considérations feront regarder comme inutile même la dissection des cadavres: bien qu'elle n'ait rien de cruel, elle est toujours dégoûtante; d'ailleurs l'aspect des parties est fort changé par la mort, et le traitement des maladies fait voir tout ce qu'il est possible de connaître sur le sujet vivant.

Comme les médecins ont écrit de nombreux volumes, qu'ils ont eu, et qu'ils ont encore aujourd'hui de grandes discussions sur cette matière, je crois devoir exposer ici ce qui me paraît le plus vraisemblable, sans cependant adopter ou rejeter exclusivement aucune opinion,

mais en prenant en quelque sorte le terme moyen de sentiments opposés, ainsi que doivent le faire dans toute discussion et surtout dans celles de ce genre, ceux qui cherchent la vérité sans prévention. Pour ce qui concerne les causes de la santé et de la maladie, le mécanisme de la respiration, de la déglutition de la respiration, les philosophes même les plus instruits sont dans l'ignorance la plus complète et réduits à former des conjectures. Or il est impossible, sans une connaissance positive de ces matières, de découvrir un remède d'un effet assuré. Il est donc démontré que rien n'est plus utile dans le traitement des maladies que l'expérience. Mais, de même que dans les arts il y a bien des choses qui ne leur étant point essentielles concourent cependant à leur perfection en développant le génie de l'artiste, de même aussi l'observation attentive des choses naturelles, bien qu'à proprement parler elle ne fasse pas le médecin, le rend néanmoins plus apte à exercer la médecine. On doit croire qu'Hippocrate, Érasistrate et tant d'autres qui, sans se borner au traitement des plaies et des maladies internes, se sont livrés aussi à l'étude approfondie des choses naturelles, n'ont pas été médecins seulement à cause de ces travaux, mais qu'ils en sont devenus bien plus habiles dans leur art. On peut dire même qu'en médecine le raisonnement est souvent nécessaire, quoiqu'on ne doive guère l'appliquer aux causes obscures et aux actions naturelles. Car la médecine est un art conjectural, et dans lequel non-seulement la théorie, mais encore la pratique peuvent induire en erreur. La fièvre, l'appétit, le sommeil, sont sujets à varier quelquefois; on observe rarement, il est vrai, des maladies nouvelles, mais enfin il est avéré qu'il s'en présente quelquefois; et même de nos jours, nous avons vu une malade périr

en peu d'heures, après qu'une tumeur charnue sortie des parties génitales se fût desséchée. Les médecins les plus distingués ne purent ni reconnaître la nature de cette affection, ni en indiquer le remède. Comme c'était une personne de haut rang, on n'osa risquer aucun essai sur elle, de peur d'être accusé de sa mort si on ne parvenait pas à la sauver; cependant je pense que sans cette coupable timidité on eût cherché quelque remède, et que ces tentatives eussent peut-être été couronnées de succès. L'analogie ne réussit pourtant pas toujours dans ces sortes de cas; et lorsqu'elle réussit, c'est encore un effet du raisonnement qui fait distinguer parmi plusieurs espèces de maladies et de remèdes semblables, celui qui convient le mieux. Ainsi dans une circonstance pareille, le médecin doit trouver les moyens capables de répondre à son attente, si non toujours, du moins le plus souvent. Il cherchera donc de nouvelles lumières, non pas dans les causes occultes qui sont toujours douteuses et incertaines, mais dans les choses qui s'offrent d'elles-mêmes à l'examen, c'est-à-dire, dans les causes évidentes. Il est en effet d'une grande importance de distinguer si la maladie provient de la fatigue ou de la soif, du froid ou du chaud, de la veille ou de l'abstinence prolongée, ou bien enfin d'excès dans l'usage des aliments, des boissons, ou des plaisirs vénériens. Le médecin doit savoir encore quel est le tempérament du malade, s'il est d'une constitution sèche ou humide, robuste ou délicate, s'il est sujet ou non à de fréquentes indispositions, si ses maladies ont coutume d'être graves ou légères, longues ou courtes, s'il mène un genre de vie occupé ou inactif, si sa table est splendide ou frugale. Car ces renseignements et d'autres semblables peuvent lui dicter un traitement différent.

Ce que je viens d'avancer n'est pas admis sans con-

tradiction : car Érasistrate soutient que les maladies ne viennent point des causes précitées, parce que, dit-il, des individus différents, et le même sujet placé dans les mêmes circonstances à des époques diverses, ont eu la fièvre ou en ont été exempts. Il y a même des médecins de notre siècle qui prétendent avec Thémison, disent-ils, qu'il est inutile de connaître les causes pour guérir les maladies; qu'il suffit de considérer en elles certains rapports ; qu'ainsi il existe trois genres de maladies : le premier consiste dans le resserrement, le second dans le relâchement, le troisième est mixte. Car tantôt les malades n'évacuent point assez ; tantôt ils évacuent trop, ou bien ils évacuent trop peu par une partie et trop par une autre. Des maladies renfermées dans ces trois divisions, les unes sont aigues, les autres chroniques; toutes ont leurs périodes d'accroissement, de consistance et de déclin. Lors donc qu'on connaît l'espèce de dérangement survenu, il faut, si le corps est relâché, le resserrer, s'il est resserré, le relâcher, s'il est dans un état mixte, il faut remédier d'abord au mal le plus pressant. Le traitement doit aussi varier suivant que les maladies sont aigues ou chroniques, qu'elles sont dans leur période d'accroissement, de consistance ou de déclin. L'observation de ces règles constitue d'après eux la médecine : ils la définissent une manière de procéder que les Grecs appellent *méthode,* et qui considère dans les maladies ce qu'elles ont de commun. Les méthodiques ne veulent pas qu'on les place ni parmi les dogmatiques ni parmi les empiriques, parce qu'ils diffèrent des premiers en ce qu'ils rejettent la connaissance des causes occultes, et des derniers, en ce qu'ils pensent que l'art ne consiste pas seulement à observer les résultats des expériences. Quant à Érasistrate, son opinion est détruite par l'évidence : car il est rare qu'on

soit malade sans s'être trouvé dans quelqu'une des circonstances dont on a parlé; et de ce qu'une chose n'affecte pas un individu dans un temps, il ne s'ensuit pas qu'elle ne puisse l'affecter plus tard lui-même ou nuire à un autre sujet. En effet le corps, à raison de sa faiblesse naturelle ou de quelque autre affection, peut avoir certaines dispositions qu'il n'aura jamais eues et qui ne se rencontreront pas chez un autre; et ces dispositions, insuffisantes par elles-mêmes pour occasioner une maladie, rendent le corps plus accessible aux autres causes déterminantes. Si Érasistrate eût possédé à fond cette connaissance des choses naturelles, que les médecins s'attribuent à bon droit, il eût vu que rien ne se fait par une seule cause, mais qu'on prend pour cause ce qui a contribué de la manière la plus apparente à produire un effet; que telle chose qui étant seule n'agit point, réunie à d'autres, peut produire des résultats très-sensibles. Bien plus, Erasistrate lui-même prétend que la fièvre dépend du passage du sang des veines dans les artères, que ce passage a lieu lorsqu'il y a pléthore, et il ne peut expliquer pourquoi de deux personnes également pléthoriques, l'une tombe malade pendant que l'autre reste en santé, ce qui arrive tous les jours. Il paraît donc que ce passage du sang, tout réel qu'il peut être, ne se fait pas seulement parce qu'il y a pléthore, mais parce qu'à cet état s'est jointe quelqu'une des causes précitées. Quant aux disciples de Thémison, s'ils s'en tenaient toujours à leurs principes, ils mériteraient plus que personne le titre de dogmatiques: et en effet si un dogmatique n'adopte pas tous les principes de son école, il ne faudra pas pour cela lui donner un autre nom, pourvu qu'il admette ce qui est essentiel, la nécessité du raisonnement, et qu'il ne s'en rapporte pas uniquement à sa mémoire. Mais si,

comme il est plus vraisemblable, il n'est en médecine presque aucun précepte dont on ne doive s'écarter quelquefois, les méthodiques ne diffèrent en rien des empiriques, puisque le plus ignorant même est en état de juger si un malade est resserré ou relâché. D'ailleurs, ou c'est le raisonnement qui leur a fait découvrir ce qui peut relâcher le corps ou le resserrer et alors ils sont dogmatiques; ou bien, c'est seulement l'expérience, il faut que se reconnaissant empiriques, ils avouent que la nature des maladies leur est inconnue, et qu'ils sont bornés à l'expérience. Il faut les placer au-dessous des empiriques, car ceux-ci font attention à une foule de choses dans le traitement des maladies; tandis que les méthodiques se bornent aux observations les plus faciles, à celles qui n'échappent pas même au vulgaire. Ils font comme les vétérinaires qui, ne pouvant apprendre des animaux muets ce qui est particulier à chacun d'eux, s'en tiennent aux considérations générales; c'est ce que font aussi les nations barbares, qui n'ont pas de connaissances étendues en médecine. Enfin, ceux qui donnent leurs soins à beaucoup de malades rassemblés, ne pouvant accorder à chacun toute l'attention convenable, se renferment dans ces généralités. On ne peut douter qu'elles aient été connues des anciens médecins; mais ils ne se sont pas contentés de cette connaissance imparfaite. En effet, Hippocrate, cet auteur si ancien, a dit positivement que dans le traitement des maladies il fallait avoir égard à ce qu'elles ont de commun, et à ce que chacune présente de particulier. Les méthodiques ne peuvent pas même s'en tenir toujours à leurs principes : car on observe des différences notables entre les maladies par resserrement ou par relâchement; elles sont surtout très-faciles à saisir dans les maladies par relâchement : car autre chose est de

vomir du sang, autre chose de vomir de la bile ou de rendre des aliments; d'avoir de la diarrhée ou une dysenterie; d'être épuisé par des sueurs abondantes, ou de périr de consomption. Les humeurs ne se jettent-elles pas aussi quelquefois sur certains organes, comme les yeux, les oreilles, ou autre partie du corps sans exception? cependant aucune de ces maladies ne se traite comme l'autre. Il faut donc que du principe général du relâchement, le médecin descende aux cas particuliers, dans lesquels il doit souvent encore avoir en vue des considérations spéciales, parce que les mêmes remèdes ne réussissent pas chez tous les sujets, même dans des cas semblables. Il est bien vrai que certaines substances ont, dans le plus grand nombre des cas, la propriété de resserrer ou de relâcher le ventre; mais on trouve des individus sur lesquels ils ont une action toute différente. Dans cette circonstance l'observation des résultats généraux serait nuisible, et la connaissance des faits particuliers serait seule salutaire. Souvent aussi, la cause de la maladie bien connue conduit à un traitement efficace. C'est ce que nous avons vu faire récemment à Cassius, un des médecins les plus habiles de notre siècle; appelé près d'un malade atteint d'une fièvre avec une soif ardente, et ayant appris que la maladie avait commencé après une débauche poussée jusqu'à l'ivresse, il lui fit boire beaucoup d'eau froide. Aussitôt que cette boisson se mêlant au vin eût anéanti sa force, le malade s'endormit, et une sueur abondante dissipa la fièvre. Pourquoi le médecin administra-t-il ce remède si à propos? Ce ne fut point parce que le corps était resserré ou relâché, mais parce qu'il connaissait la cause qui avait précédé. Les méthodiques conviennent encore qu'il faut avoir égard à la saison et au climat; car en traitant de la manière de vivre des person

nes bien portantes, ils conseillent, lorsqu'on se trouve dans un climat ou dans une saison contraire à la santé, d'éviter très-soigneusement le froid, le chaud, les excès de table, la fatigue et l'incontinence : d'observer le repos dès qu'on éprouve de la pesanteur, et de s'abstenir des vomitifs et des purgatifs en pareille circonstance. Ces préceptes sont justes, il est vrai; cependant il faut bien que les méthodiques soient obligés de descendre des règles générales aux considérations particulières, à moins qu'ils ne veuillent nous prouver que les personnes bien portantes doivent avoir égard à l'état du ciel et à la saison, et que les malades n'ont pas besoin d'y faire attention. Cependant ces derniers, à raison de leur faiblesse qui les rend plus accessibles à l'action des causes morbifiques, ont plus besoin que personne de ces précautions. Les maladies n'ont-elles pas aussi souvent des caractères différents chez les mêmes personnes? et n'a-t-on pas vu des malades traités sans succès par les remèdes les mieux appropriés, guérir par les moyens opposés? Il y a bien des différences à observer dans le régime alimentaire; je me contenterai d'en faire remarquer une seule. On supporte mieux la faim dans la jeunesse que dans l'enfance, quand l'air est pesant que lorsqu'il est léger; lorsqu'on est habitué à faire un seul repas par jour, que lorsqu'on en fait ordinairement deux; lorsqu'on prend peu d'exercice, que quand on en fait beaucoup. Or, il est souvent nécessaire d'accorder de bonne heure des aliments aux malades qui supportent difficilement l'abstinence. Toutes ces raisons me font conclure que celui qui ne connaît pas les différences individuelles est obligé de s'en tenir aux vues générales; mais que quand on les connaît il faut y donner sa principale attention, sans toutefois négliger les autres. Ainsi, à mérite égal, il

vaut mieux avoir pour médecin un ami qu'un étranger. Mais, pour revenir à notre sujet, je pense que la médecine doit faire usage du raisonnement; mais qu'elle doit se guider surtout d'après les causes évidentes; qu'il faut bannir de l'art, sinon de l'esprit de l'artiste, les inductions tirées des causes obscures; qu'il est inutile et cruel d'ouvrir des corps vivants; mais que ceux qui étudient la médecine ne peuvent se dispenser de disséquer des cadavres : car il doivent connaître sa position et l'arrangement des parties, objets que les cadavres nous représentent mieux que l'homme vivant et blessé. Pour les choses qu'on ne peut apprendre que sur le sujet vivant, l'expérience nous les fera connaître dans le pansement des blessures, d'une manière plus lente à la vérité, mais plus douce et plus conforme à l'humanité. Voilà ce que j'avais à dire sur ce sujet; maintenant je vais dire quelle conduite doivent tenir les personnes en santé; ensuite je passerai à ce qui concerne les maladies et leur traitement.

Sect. I. Un homme d'une bonne constitution, qui se porte bien, et qui est son maître, ne doit s'assujettir à aucun régime; il n'a besoin ni de médecin, ni d'iatralepte [1]. Il doit mener un genre de vie fort varié, habiter tantôt à la campagne, tantôt à la ville, mais plus souvent à la campagne : il faut qu'il navigue, qu'il chasse; qu'il se repose quelquefois, mais qu'il prenne beaucoup d'exercice : car le repos apesantit le corps, le travail le fortifie; l'un hâte la vieillesse, l'autre prolonge la jeunesse. Il est bon qu'il use de bains, tantôt tièdes, tantôt froids; qu'il se fasse oindre dans un temps, et qu'il néglige de le faire dans l'autre; qu'il n'évite aucun

[1] Médecin qui traitait les maladies par les onctions, les frictions sèches ou médicamenteuses.

des aliments dont le peuple fait usage; qu'il se trouv quelquefois dans les festins, que d'autres fois il s'en ab stienne; qu'il mange tantôt outre mesure, tantôt ave modération; qu'il prenne deux repas plutôt qu'un chaqu jour, et qu'il les prenne copieux, pourvu que la digestio. se fasse bien. Mais si cette manière de régler l'usag des aliments et de l'exercice est nécessaire, il est inu tile de s'astreindre à celle que suivent les athlètes. Ca si quelques affaires obligent d'interrompre l'ordre de exercices auxquels on est accoutumé, on s'en trouv incommodé : d'ailleurs, les personnes qui suivent l régime des athlètes sont exposées à de fréquentes ma ladies et à une vieillesse précoce. On ne doit ni troj fuir ni trop rechercher le commerce des femmes; i anime, lorsqu'il est rare; il abat, lorsqu'il est fréquent Au reste, comme la fréquence doit se mesurer ici moins par la répétition des actes que d'après la con stitution, l'âge et les forces du sujet, on peut conclur que cet acte n'est pas nuisible à l'économie, lorsqu'i n'est suivi ni d'épuisement ni de douleur. Le jour, i. peut être contraire; la nuit, il est plus sûr. Il faut toujours s'abstenir de manger après, dans le premier cas, comme de veiller et de travailler, dans le second. Voilà ce que doivent observer les personnes bien constituées; et elles ne doivent point, pendant qu'elles sont en bonne santé, user d'avance les ressources réservées pour le temps de la maladie.

Sect. II. Les personnes délicates, au rang desquelles je place la plus grande partie des habitants des villes et presque tous les hommes de lettres, ont besoin de prendre plus de précautions pour regagner, par-là, ce que leur faible constitution, la nature de leurs études et le lieu qu'elles habitent, leur fait perdre du coté de la santé. Ainsi donc, parmi ces personnes, celui qui a

bien digéré peut, sans inconvénient, se lever matin; celui qui a digéré moins bien doit rester plus long-temps au lit; et, s'il est forcé de se lever matin, il doit se recoucher ensuite; celui qui n'a point digéré du tout doit garder le lit, ne se livrer à aucun travail corporel, ne faire aucun exercice, et s'abstenir de toute affaire. Lorsqu'on est sujet à des rapports sans douleur à l'estomac, il faut boire quelques verres d'eau à peu d'intervalle l'un de l'autre, et garder le repos; habiter une maison bien éclairée, et qui reçoive un vent frais en été, et le soleil en hiver. On évitera le soleil de midi, le froid du matin et du soir, ainsi que les émanations des rivières et des lacs. Il ne faut pas s'exposer aux rayons du soleil, lorsqu'il se montre par intervalles, par un temps couvert, de peur d'éprouver tour à tour l'action de la chaleur et du froid : cette alternative est très-propre à déterminer des enchifrenements et des rhumes. Ces précautions sont nécessaires surtout dans les lieux où l'air est mauvais, et où leur oubli peut amener des maladies pestilentielles. On peut croire qu'on est en bonne santé, lorsqu'on rend tous les matins une urine d'abord blanche, et ensuite jaunâtre : la première annonce que la digestion s'opère; la seconde qu'elle est terminée. Au réveil on doit se tenir encore pendant quelque temps au lit, puis, à moins que ce ne soit en hiver, se bien laver la bouche avec de l'eau froide. Dans les longs jours il faut faire la méridienne avant le repas préférablement, ou du moins après. En hiver, il vaut mieux consacrer au repos la nuit toute entière, ou si l'on est forcé de veiller pour étudier, il ne faut pas que ce soit immédiatement après avoir mangé, mais seulement lorsque la digestion est achevée. L'homme occupé toute la journée d'affaires publiques ou privées, doit réserver quelques instants pour le soin de sa santé;

il commencera par l'exercice qui doit toujours précéde le repas. Cet exercice sera plus considérable pour celu qui a peu travaillé et qui a bien digéré; moindre pou celui qui ressent de la fatigue et dont la digestion été moins parfaite. La lecture à haute voix, les armes la paume, la course, la promenade. Lorsqu'on se pro mène il ne faut pas que ce soit dans un lieu absolu ment uni; il vaux mieux qu'il s'y trouve des montée des descentes; cela exige des mouvements variés et fo utiles, à moins qu'on ne soit très-faible. Il est plu avantageux de se promener en plein air que sous u portique, au soleil qu'à l'ombre, pourvu que la tête n'e soit pas incommodée; l'ombre formée par des murs o des arbres, est préférable pour le promeneur à celle qu donne un toit. On se trouve mieux aussi de se promene en ligne droite que de suivre une marche sinueuse; l fin de l'exercice doit être la sueur, ou du moins une las situde qui n'aille point jusqu'à la fatigue. Il faut d'ai leurs s'exercer tantôt plus tantôt moins, sans s'astrein dre, comme les athlètes, à une règle fixe ou à un exer cice immodéré. Après l'exercice il est bon quelquefo de se faire oindre à la chaleur du soleil ou à celle d feu, d'autre fois de prendre le bain; mais il faut tou jours que ce soit dans une salle élevée, bien éclairée spacieuse. Cependant les onctions et les bains ne so pas toujours nécessaires, mais il est bon d'user souve des uns et des autres selon la disposition individuell et de se reposer ensuite pendant quelque temps. Quan aux aliments, il n'est jamais avantageux d'en prendr au-delà du besoin, et il est souvent nuisible d'en pre dre trop peu. Si l'on se permet quelque excès, celui d boissons est moins nuisible que celui des aliments so lides. On se trouve bien de commencer le repas pa les salaisons, les légumes, et autres choses de cette na

ture; on en vient ensuite à la viande : la meilleure est celle qui est rotie ou bouillie; tous les ragoûts sont nuisibles pour deux raisons : la première, c'est qu'on en mange trop à cause de leur saveur agréable; la seconde, parce que, même pris modérément, ils sont de difficile digestion. Le dessert ne nuit pas à un bon estomac, il s'aigrit dans un estomac faible; ainsi, lorsqu'on n'a pas l'estomac bon, il vaut mieux manger au commencement du repas, des dattes, des pommes, et autres fruits semblables. Lorqu'on a bu au-delà de la soif, il ne faut plus manger; et lorsqu'on est rassasié il convient de garder le repos. Un moyen de digérer facilement lorqu'on fait un grand repas, c'est de boire pardessus tout ce qu'on a pris, un verre d'eau froide; de veiller ensuite quelque temps, puis de se livrer au sommeil. Une personne qui a beaucoup mangé pendant le jour, ne doit pas s'exposer au froid, au chaud ni à la fatigue, immédiatement après, car ces impressions nuisent plus aisément lorsqu'on est à jeun, que quand on a mangé. Lorsque par une cause quelconque on doit être privé d'aliment, il faut éviter tout travail fatigant.

Sect. III. Nous venons de tracer des règles à peu près générales; il est cependant des précautions particulières que réclament les circonstances nouvelles où l'on se trouve placé, la diversité des tempéraments, des sexes, des âges, des saisons de l'année. Ce ne sera pas sans danger par exemple, qu'on passera d'un lieu salubre dans un lieu malsain, ou réciproquement. Il y aura moins de danger à faire ce changement au commencement de l'hiver pour le premier cas, et au commencement de l'été pour le second. Il n'est pas non plus à propos de prendre une trop grande quantité de nourriture lorsqu'on a long-temps souffert la faim; ni de passer d'un régime abondant à une abstinence trop

sévère. On s'expose à être incommodé lorsque, contre son ordinaire, on mange une ou deux fois par jour avec excès. On ne peut également, sans beaucoup d'inconvénients, passer tout d'un coup d'un travail immodéré au repos, ou d'un repos prolongé au travail. Il faut, lorsqu'on veut changer quelque chose à sa manière de vivre, s'y accoutumer graduellement. Un jeune homme, un vieillard, supporte mieux un travail quelconque, qu'un homme fait qui n'en a pas l'habitude. Ainsi une vie trop oisive n'est pas sans inconvénient, parce qu'on peut se trouver dans la nécessité de travailler. Lorsqu'un homme qui n'est pas accoutumé au travail s'y est livré, ou que celui qui en a l'habitude l'a fait plus qu'il n'a coutume, il doit se mettre au lit sans rien prendre, surtout s'il a la bouche amère, les yeux pesants et le ventre dérangé; dans ce cas il ne suffit pas de rester au lit à jeun ce jour là, il faut encore s'y tenir le lendemain de la même manière, à moins que le repos n'ait dissipé promptement ces symptômes; si cela arrive, il faut se lever, et faire une petite promenade à pas lents. Mais quand on a travaillé modérément, et qu'on n'a pas besoin de dormir, il est néanmoins toujours à propos de se promener un peu de la manière que nous venons d'indiquer. C'est une règle générale pour tous ceux qui après s'être fatigués veulent manger, de se promener d'abord un peu; et ensuite, s'ils n'ont pas de bain à leur disposition, de se faire oindre dans un lieu chaud, soit au soleil soit au feu, et suer ensuite; s'il y a un bain, de se tenir d'abord dans le *tepidarium*[1]; et après qu'ils se sont un peu reposés, de se mettre dans le bain, d'en sortir pour se faire oindre avec beaucoup d'huile,

1 Salle de bain tiède, ou plutôt peut-être étuve sèche, qui précédait la salle de bain.

et frictionner légèrement, puis de s'y remettre de nouveau ; après quoi ils doivent se rincer la bouche d'abord avec de l'eau tiède, et ensuite de l'eau froide : ces personnes supportent mal un bain très-chaud. Si quelqu'un, après une grande fatigue éprouve un léger mouvement de fièvre, il se trouvera bien de prendre dans un endroit un peu échauffé un demi-bain d'eau chaude à laquelle on ait ajouté un peu d'huile, de se faire ensuite frotter légèrement toutes les parties du corps, mais surtout celles qui ont été dans l'eau, avec de l'huile mêlée de vin et d'un peu de sel. Après ces précautions, ceux qui se sont fatigués peuvent prendre de la nourriture, mais elle doit être humectante. Ils ne boiront que de l'eau, ou du moins un vin fort trempé et propre à faire couler l'urine. Une boisson froide, on ne doit pas l'ignorer, est pernicieuse lorsqu'on sue pour avoir beaucoup travaillé ; elle est dangereuse encore à ceux qui sont fatigués d'une longue route, lors même que la sueur est passée. Asclépiade a pensé que cette espèce de boisson était nuisible au sortir du bain ; ce qui est vrai pour ceux dont le ventre se dérange aisément, et avec des suites fâcheuses, ou qui frissonnent facilement ; mais ce qui ne peut être une règle générale, car rien n'est plus naturel qu'une boisson rafraîchissante quand l'estomac est échauffé. Malgré cette opinion, j'avoue qu'un homme en sueur doit, pour cette raison même, éviter les boissons froides. Lorsqu'on a fait un excès d'aliments et bu beaucoup de vin étendu, il faut se faire vomir, garder le repos le lendemain pendant long-temps, et ensuite faire un exercice modéré. Si l'on est exposé à une fatigue prolongée, il faut boire alternativement, tantôt de l'eau, tantôt du vin, et ne se baigner que rarement. Le changement de travail diminue aussi la lassitude : et une personne fatiguée d'un travail auquel

elle n'est point accoutumée, se délasse en reprenant celui dont elle a l'habitude. Lorsqu'on est très-las, le meilleur lit est celui dans lequel on couche tous les jours; au contraire si l'on change de lit, qu'il soit dur ou mollet, on est également fatigué. Il y a des précautions particulières que doit prendre un homme qui fait des marches fatigantes. Il se sentira soulagé, si pendant sa route il use de frictions fréquentes; après la marche terminée, il faut qu'il se repose d'abord sur un siége, qu'ensuite il se fasse oindre, et qu'enfin il se fomente tout le corps, mais principalement les parties supérieures dans un bain d'eau chaude. Celui qui a été long-temps exposé à un soleil brulant doit se rendre de suite au bain et se faire arroser d'huile la tète et le corps, et se mettre ensuite dans un bain bien chaud, où on lui versera sur la tête de l'eau d'abord chaude puis froide; au contraire, celui qui a eu très-froid, doit se tenir bien couvert dans une étuve jusqu'à ce qu'il sue, ensuite se faire oindre et se baigner; il doit prendre peu de nourriture et boire du vin pur. Celui qui étant sur mer a été tourmenté par des nausées, doit faire diète, ou du moins manger fort peu, surtout s'il a vomi beaucoup de bile : s'il a rendu une pituite acre, il peut prendre de la nourriture, mais elle doit être plus légère que de coutume : s'il a eu des nausées sans vomir, il doit faire diète, ou vomir après avoir mangé. Lorsqu'on a été assis toute la journée, soit dans une litière, soit au spectacle, il ne faut point courir, mais se promener doucement; il est bon aussi de rester long-temps au bain et de ne faire qu'un léger souper; si l'on a trop chaud dans le bain, on peut se rafraichir en tenant dans la bouche du vinaigre, ou à défaut de vinaigre, de l'eau froide.

On doit s'attacher sur toutes choses à bien connaître son tempérament. Il est des personnes maigres, il en

est de grasses: les uns sont d'un tempérament chaud, les autres d'un tempérament froid; ceux-ci sont d'un tempérament humide, ceux-là d'un tempérament sec. Les uns ont le ventre libre, les autres l'ont resserré; il est rare qu'on n'ait pas quelque partie du corps plus faible que les autres. Un homme maigre doit observer un régime très-nourrissant; celui qui est gras, doit en observer un tout contraire. Lorsqu'on est d'un tempérament chaud, il faut se rafraîchir; il faut s'échauffer, lorsqu'on est d'un tempérament froid. Les sujets mous se trouvent bien de tout ce qui dessèche, et les individus secs de tout ce qui peut humecter. Il faut resserrer le ventre à ceux qui l'ont trop libre, et le relâcher à ceux qui l'ont trop resserré. Enfin l'on doit toujours soigner la partie qui est la plus faible.

Les choses qui procurent de l'embonpoint sont l'exercice modéré, le repos fréquent; l'onction, le bain pris après le dîner; la constipation; le froid modéré en hiver; un sommeil paisible, mais pas trop long, un lit mollet; la tranquillité d'ame; des boissons et des aliments doux et gras, des repas fréquents et aussi copieux que l'estomac peut les digérer. Les choses qui font maigrir sont: l'immersion dans l'eau chaude, surtout si elle est salée; le bain pris à jeun; l'ardeur du soleil et toute sorte de chaleur; les soucis; les veilles; le sommeil ou trop court ou trop long; l'habitude de coucher sur la terre en été; un lit dur en hiver; la course, la marche prolongée, tout exercice violent; le vomissement, la purgation; les substances acides et austères; l'habitude de ne faire qu'un repas par jour, et de boire à jeun du vin qui ne soit pas froid.

Puisque nous avons mis au nombre des atténuants le vomissement et la purgation, il est nécessaire de parler de l'un et de l'autre en particulier. Je sais que le vomis-

sement a été rejeté par Asclépiade, dans le livre qu'il a composé sur la manière de conserver la santé; et je ne lui fais point un reproche d'avoir blâmé la coutume de ceux qui se font vomir tous les jours par motif de gourmandise; je prétends seulement qu'il a été trop loin sur cette matière. Il proscrit aussi, dans le même livre, la purgation. Ces deux sortes d'évacuations sont pernicieuses, il est vrai, si on les provoque par des médicaments trop violents; mais il est faux de dire qu'il faille les bannir pour toujours de la médecine. Car il est des circonstances, où, eu égard aux saisons et aux tempéraments, elles peuvent devenir nécessaires; et on peut en retirer de grands avantages, pourvu qu'on ne les emploie qu'avec mesure et seulement lorsqu'il en est besoin. Asclépiade est forcé lui-même d'avouer qu'il faut expulser du corps les matières viciées et corrompues; il ne faut donc pas rejeter entièrement les vomitifs et les purgatifs; il peut y avoir bien des cas qui les exigent; mais ces remèdes veulent être administrés avec précaution et discernement. Le vomissement est plus utile en hiver qu'en été; car, dans cette première saison, la pituite est plus abondante, et la tête est plus chargée. Il est nuisible aux personnes maigres et qui ont l'estomac faible; il réussit à toutes les personnes replètes et bilieuses, si elles ont trop mangé, ou si elles digèrent mal; car si l'on a pris plus d'aliments qu'on n'en peut digérer, il ne faut point s'exposer à les laisser se corrompre dans l'estomac; et s'ils sont déja corrompus, rien de plus utile, que de les faire sortir de l'estomac par la voie la plus prompte. Ainsi lorsqu'on a des rapports amers, accompagnés de pesanteur et de douleur à l'estomac, il faut recourir de suite au vomissement. Il est également avantageux à ceux qui ont la poitrine échauffée, qui crachent souvent, ou qui

ont des nausées fréquentes, des tintements d'oreille, les yeux larmoyants, et la bouche amère. Il convient encore aux personnes qui changent d'air ou de lieu, et à celles qui, après avoir été plusieurs jours sans vomir, éprouvent de la douleur dans la région de l'estomac. Je n'ignore pas que l'usage de ce remède exige du repos; que les gens qui ont des occupations obligées, ne sont pas toujours les maîtres de se le procurer; et que ce repos même ne réussit pas également à tout le monde. Aussi, avouerai-je qu'il ne faut point se faire vomir pour satisfaire sa gourmandise; mais je crois, d'après l'expérience, qu'il est quelquefois nécessaire de le faire, pour se conserver en santé. J'avertis cependant quiconque veut se bien porter et vivre long-temps, de ne point s'en faire une habitude journalière. Lorsqu'on veut vomir après avoir mangé, si l'on vomit aisément, il suffit de boire de l'eau tiède; mais si l'on vomit plus difficilement, il faut ajouter à l'eau tiède un peu de sel ou de miel; si l'on veut vomir le matin, il faut boire auparavant de l'hydromel ou une infusion d'hysope, ou manger du raifort, et boire ensuite de l'eau tiede, comme nous l'avons dit. Tous les autres remèdes que les anciens médecins ont prescrits pour exciter le vomissement, nuisent à l'estomac. Après le vomissement, si l'on se sent faible, il faut manger un peu, mais choisir une nourriture qui convienne à l'estomac, et boire trois verres d'eau froide, à moins que le vomissement n'ait fort irrité le gosier. Si on a vomi le matin, on doit se promener, se faire oindre, et ensuite souper. Si c'est après le souper qu'on a vomi, on doit se baigner le lendemain, et suer dans le bain. On se trouvera bien de ne prendre que peu de nourriture la premiere fois, et de se contenter de pain cuit de la veille, de vin austère sans eau, de viande rotie, et d'aliments fort secs. Si

l'on veut se faire vomir deux fois par mois, il vaut mieux le faire deux jours de suite, que de mettre quinze jours de distance entre chaque fois; à moins que par suite de ce délai, on ne se sente la poitrine embarrassée. Il est nécessaire de se purger lorsque le ventre est paresseux, qu'on ne va presque point à la selle, et qu'en conséquence, on éprouve des flatuosités, des vertiges, des douleurs de tête, et d'autres incommodités qui se font sentir surtout dans les parties supérieures. C'est en vain que, pour ces sortes de maux, on attendrait quelque soulagement du repos et de la diète, qui ont coutume de les occasioner. Celui qui veut se purger, doit premièrement faire usage d'aliments et de vin qui puissent produire cet effet; et ensuite employer l'aloès, si ces premières choses ne font rien. Mais si l'on se trouve bien de se purger quelquefois, il est dangereux aussi de répéter trop souvent cette évacuation. Le corps s'accoutume à ne point prendre de nourriture, il s'affaiblit, et cet état de faiblesse le dispose à toutes les maladies. Les choses qui échauffent sont l'onction, l'eau salée, surtout si elle est chaude; toutes les salaisons, les amers, les substances charnues, le bain pris après le repas, le vin austère. Au contraire, les choses qui rafraîchissent sont le bain pris à jeun; le sommeil lorsqu'il n'est pas trop prolongé; tous les acides, l'eau très-froide; l'huile mêlée avec l'eau. Le travail, s'il est plus fort qu'à l'ordinaire, l'usage fréquent du bain, une nourriture abondante, une boisson copieuse, la promenade et la veille après le repas, sont propres à humecter le corps. C'est ce que fait aussi la marche par elle-même quand elle est prolongée et rapide; de même l'exercice du matin, si l'on ne mange pas immédiatement après, et toutes les espèces d'aliments qui viennent de lieux frais, pluvieux, et abondamment arrosés

L'exercice modéré, la faim, l'onction sans mélange d'eau, la chaleur, l'exposition au soleil quand il n'est pas trop ardent, dessèchent; l'eau froide, la nourriture prise immédiatement après l'exercice, et les aliments tirés des lieux secs et chauds, produisent le même effet.

Le travail, le repos sur un siége, l'argile appliquée sur le corps, la diminution dans le manger qu'on ne prend qu'une fois par jour, tandis qu'on avait coutume d'en prendre deux fois; une boisson peu abondante, et prise seulement lorsqu'on a fini de manger; le repos après le repas, resserrent le ventre. Il sera libre, au contraire, si l'on mange et si l'on se promène plus qu'à l'ordinaire; si l'on s'exerce immédiatement après le repas; si on entremêle sa boisson avec le manger. On ne doit point ignorer non plus que le vomissement resserre le ventre lorsqu'il est relâché, et qu'il le lâche lorsqu'il est resserré; que le premier effet est produit, si l'on se fait vomir aussitôt après qu'on a mangé; mais que si c'est seulement long-temps après, on se procure la liberté du ventre.

Quant aux différents âges, l'homme fait supporte facilement la faim; l'adolescent moins bien; l'enfant et le vieillard ne peuvent la supporter en aucune façon. On a besoin de prendre des aliments d'autant plus souvent, qu'on supporte la faim avec moins de facilité; c'est surtout lorsque le corps grandit qu'il est nécessaire d'en prendre fréquemment. Le bain tiède convient aux enfants et aux vieillards. Il faut que les enfants boivent leur vin mêlé avec beaucoup d'eau, et que les vieillards boivent le leur plus pur; mais ni dans l'un, ni dans l'autre de ces âges, on ne doit user de boissons propres à causer des flatuosités. Pour les jeunes gens, ils n'ont pas besoin de prendre tant de précautions, ni pour les aliments, ni sur les autres articles

du régime. Ceux qui ont eu le ventre lâche dans jeunesse, l'ont ordinairement resserré dans la vie lesse; et ceux qui l'ont eu resserré dans la jeunesse l'ont lâche dans la vieillesse; mais il vaut mieux l'av relâché lorsqu'on est jeune, et resserré lorsqu'on vieux.

Il faut ensuite faire attention aux différentes saiso de l'année. En hiver, on doit manger davantage; boi moins de vin, mais le boire pur; manger beaucoup pain; user par préférence de chair bouillie, et fai peu d'usage des légumes. Il ne faut manger qu'u fois par jour, à moins que le ventre ne soit trop re serré. Si l'on dîne, il est à propos de ne prendre q quelques aliments secs, en petite quantité, sans ma ger de viande, et sans boire. Tout ce que l'on man dans cette saison doit être chaud, ou du moins prop à exciter la chaleur. Le commerce des femmes est alo moins pernicieux. Au printemps, il faut commenc à manger un peu moins, et à boire davantage; ma on doit tremper son vin plus qu'en hiver; faire pl d'usage de la viande et des légumes, et passer peu peu de la viande bouillie à la viande rôtie. Il n'y a p de saison dans l'année, où le commerce des femm ait moins d'inconvénient. En été, on a besoin de ma ger et de boire plus souvent. Ainsi il est à propos d dîner dans cette saison. C'est surtout en été, qu'il e bon de vivre de chair et de légumes. Le vin doit êtr très-trempé, pour étancher la soif, sans échauffer. L bain froid, la viande rôtie, les aliments froids, ou qu rafraîchissent, sont les plus convenables; l'on doi prendre d'autant moins d'aliments à la fois, qu'il es nécessaire d'en prendre plus souvent. On court beau coup de danger en automne, à cause de la variété d temps dans cette saison; c'est pourquoi il ne fau

point sortir de la maison sans habits et sans chaussures, principalement les jours où il fait froid. On ne doit pas non plus coucher en plein air, ou si l'on y couche, il faut être bien couvert. On peut dès lors commencer à se nourrir un peu plus, à boire moins de vin, mais plus pur. Quelques personnes pensent que les fruits, dont bien des gens mangent avec excès, pendant toute la journée, sans rien diminuer de la nourriture plus forte qu'ils prennent d'ailleurs, sont nuisibles. Mais ce ne sont point les fruits, c'est la trop grande quantité qu'on en mange, qui fait mal. Il y a même moins de danger à trop manger de fruits, que de toute autre chose. Cependant il ne faut point en manger plus souvent que d'aucune autre chose; et lorsque l'on en mange, l'on doit toujours retrancher quelque chose de la quantité des aliments solides, que l'on a coutume de prendre. Le commerce des femmes n'est avantageux, ni en été, ni en automne; il est moins nuisible néanmoins dans cette dernière saison. Mais il faut en été, si l'on peut, s'en abstenir totalement.

Sect. IV. Je vais parler maintenant de ceux qui ont une faiblesse de quelque partie du corps. Celui qui a la tête faible, doit tous les matins, s'il a bien digéré, se la frotter doucement avec les mains. Il ne doit jamais, si cela est possible, avoir la tête couverte, ni se la faire raser fort près de la peau. Il prendra garde de s'exposer au clair de lune, surtout avant la conjonction de cette planète avec le soleil; il ne faut pas qu'il marche immédiatement après avoir mangé. Celui qui a des cheveux, doit les peigner tous les jours, se promener beaucoup; mais autant qu'il le pourra, il ne faut point que ce soit, ni dans un lieu couvert, ni dans la maison, ni au soleil, à l'ardeur duquel il évi-

tera de s'exposer, surtout après le repas et après l'u sage du vin. Les onctions lui réussiront mieux que l bains. Lorsqu'il se fait oindre, ce doit être quelqu fois à la chaleur d'un brasier ardent, et jamais à cel de la flamme. S'il vient au bain, il doit d'abord, sa quitter ses habits, suer un peu dans le *Tepidarium* s'y faire oindre ensuite, et de là passer dans le *Cal darium* [1], où il ne se baignera point après avoir su mais il se fera répandre sur la tête, puis sur tout corps, une grande quantité d'eau d'abord chaude, pu tiède, et ensuite froide avec cette dernière; lavera tête plus long-temps que les autres parties; se la fro tera ensuite pendant quelque temps, et se fera oindr après s'être essuyé. Rien ne fait tant de bien à la tê que l'eau froide. Il faut donc, lorsqu'on a cette part faible, y recevoir, chaque jour, en été, pendant que que temps, l'eau qui s'échappe d'un large tuyau. L'e doit toujours, lors même qu'on se fait oindre sans baigner, et que tout le corps ne s'accommoderait pa également à l'action du froid, se faire verser sur la tê de l'eau froide. Alors, si l'on ne veut point que l'ea mouille les autres parties du corps, il faut se tenir tête penchée en devant, afin que l'eau ne descend point sur le cou. On aurait soin de même de la repor ter sur la tête avec les mains, si elle venait à coule sur les yeux, ou sur quelque autre partie où elle pu nuire. On doit manger peu, et faire usage d'alimen de facile digestion. Si on éprouve des maux de tê lorsqu'on est à jeun, il faut manger vers le milieu d la journée; mais si l'on n'en ressent point, on fer mieux de ne faire qu'un repas. Il est plus à propo d'user, pour sa boisson ordinaire, de vin léger tremp

1 Salle où l'on prend le bain chaud.

que d'eau pure; afin d'avoir un remède en réserve, lorsqu'on éprouve de la pesanteur à la tête. Ainsi on ne doit faire un usage exclusif, ni du vin, ni de l'eau pure, mais boire alternativement de l'un et de l'autre, si l'on veut qu'ils tiennent lieu de remède. Après le souper, on ne doit ni lire, ni écrire, ni déclamer, ni même méditer trop attentivement; mais rien surtout n'est plus contraire que le vomissement.

Sect. V. Ce n'est pas seulement à ceux qui ont la tête faible, que l'usage de l'eau froide est avantageux; il l'est encore à ceux qui sont sujets aux maux d'yeux, aux maux de gorge, aux rhumes et aux fluxions. Ils doivent se laver tous les jours, non-seulement la tête, mais encore la bouche avec beaucoup d'eau froide. Ceux qui ont besoin de ce secours, doivent surtout s'en servir lorsque les vents du midi ont rendu l'air plus pesant. En général, la contention et le travail d'esprit sont nuisibles après qu'on a mangé, mais surtout aux personnes qui sont sujettes aux douleurs de tête, aux maux de gorge, ou à quelque autre maladie de la bouche. Un moyen de se garantir des rhumes et des fluxions lorsqu'on y est sujet, est de changer, le moins qu'il est possible, de lieu et d'eau; de se bien couvrir la tête lorsqu'on va à l'air, afin qu'elle ne puisse point s'échauffer par l'ardeur du soleil, ou être atteinte par le froid qui survient quelquefois tout-à-coup quand le ciel vient à se couvrir. Il est bon encore de se faire raser la tête à jeun, et lorsque la digestion est faite, et de s'abstenir de lire et d'écrire après le repas.

Sect. VI. Ceux qui ont le ventre trop libre, doivent exercer les parties supérieures en jouant à la paume, ou en faisant quelque autre exercice de la même nature, et en se promenant à jeun: ils doivent éviter la grande ardeur du soleil, les bains prolongés, se faire

oindre sans suer; ne point user d'aliments variés, ou fort succulents; ne point manger de légumes ou d'herbes potagères, qui restent peu dans l'estomac; mais préférer les substances qui se digèrent lentement. Le gibier, les poissons dont la chair est ferme, la viande rôtie des animaux domestiques, sont ce qui leur convient le mieux. Ils ne doivent point user pour leur boisson, de vin salé, doux, léger; mais d'un vin austère, qui n'ait rien perdu de sa force, et qui ne soit pas trop vieux. Il ne faut point qu'ils boivent d'hydromel, à moins qu'il ne soit fait avec le miel cuit. Il est bon qu'ils boivent froid, à moins que cela ne leur donne la colique. Ces sortes de personnes, lorsqu'elles se sentent incommodées du souper, doivent se faire vomir sur-le-champ, recommencer le lendemain, et le troisième jour ne prendre qu'un peu de pain trempé dans du vin, en ajoutant à cela du raisin cuit ou confit, ou quelque autre préparation semblable; et se remettre ensuite à la vie ordinaire. Il faut qu'elles restent tranquilles après les repas, qu'elles ne s'appliquent à rien, et qu'elles ne se promènent pas, même doucement.

Sect. VII. Si l'on est sujet à avoir la colique, mal dont le siége est dans l'intestin que les Grecs appellent *colon*, et qui est ordinairement occasioné par des vents retenus dans cet intestin, lorsque les digestions se font mal; il faut faire en sorte de mettre l'estomac en état de bien digérer. Pour cela, la personne sujette aux coliques fera bien de lire à haute voix; de s'exercer beaucoup; de faire usage du bain chaud; de boire et de manger chaud; d'éviter soigneusement le froid; de renoncer à toutes les choses douces, aux légumes, et à tout ce qui peut produire des flatuosités.

Sect. VIII. Lorsqu'on a l'estomac faible, il faut lire à haute voix, et après la lecture se promener; jouer à

la paume; faire des armes, ou se livrer à tout autre exercice qui mette en mouvement les parties supérieures : il ne faut point boire d'eau à jeun, mais du vin chaud; faire deux repas par jour, et les faire tels que l'estomac puisse les digérer aisément; user pour sa boisson ordinaire, de vin léger et austère, et après le repas, boire froid de préférence. La faiblesse de l'estomac s'annonce par la pâleur, la maigreur, les douleurs de l'épigastre, les nausées, les vomissements involontaires, les maux de tête lorsque l'on est à jeun. Ceux chez lesquels ces signes ne se trouvent point, ont l'estomac bon. Il ne faut pas là-dessus en croire toujours nos Romains; car souvent, lorsque, dans les maladies, ils demandent du vin ou de l'eau froide, ils motivent sur la prétendue faiblesse de leur estomac, le désir de leur sensualité. Ceux qui digèrent lentement, et qui, pour cette raison, ont les hypocondres gonflés, ou qui éprouvent des chaleurs et une soif considérable pendant la nuit, doivent, avant de se coucher, boire deux ou trois verres d'eau froide, à travers un siphon. Les personnes chez lesquelles la digestion est tardive, se trouvent bien aussi de lire à haute voix, ensuite de se promener, et après la promenade, de se faire oindre ou de se baigner: il est à propos qu'elles boivent toujours leur vin froid; qu'après le repas, elles prennent une boisson abondante, mais à travers un siphon, comme je l'ai déja dit, et par-dessus un verre d'eau froide. Si les aliments s'aigrissent, il faut boire de l'eau tiede avant de rien prendre, et ensuite vomir. Si cela donne la diarrhée, il n'y a rien de mieux après chaque selle, que de boire un verre d'eau froide.

Sect. IX. Lorsqu'on ressent des douleurs dans les nerfs, ce qui est ordinaire à ceux qui ont la goutte aux pieds ou aux mains, il faut, autant que possible, exer-

cer et exposer au froid la partie affectée, excepté dans le temps où la douleur augmente; car alors il n'y a rien de mieux que le repos. Le commerce des femmes est toujours nuisible dans cette affection. Il est essentiel dans cette maladie, comme dans toutes les autres, de bien digérer ; car rien n'est plus nuisible alors qu'une indigestion : et toutes les fois que le corps est dérangé, c'est toujours la partie la plus faible qui s'en ressent le plus.

Si c'est un avantage de bien digérer, dans toute espèce d'indisposition ; il en est aussi dans lesquelles le froid fait bien, et d'autres où il faut de la chaleur : c'est à chacun à consulter là-dessus son tempérament. Le froid est nuisible aux vieillards, aux personnes maigres : il est pernicieux dans les blessures ; contraire à la région précordiale, aux intestins, à la vessie, aux oreilles, aux hanches, aux épaules, aux parties naturelles, aux os, aux dents, aux nerfs, à la matrice, au cerveau. Il rend la peau pâle, aride, dure, noire : il occasionne des frissons et des tremblements. Au contraire il convient aux jeunes gens et à toutes les personnes replètes. Lorsque le froid se fait sentir, mais qu'on a soin de s'en abriter, on a l'esprit plus dispos et les digestions plus faciles. Les affusions d'eau froide sont utiles à l'estomac aussi-bien qu'à la tête, de même qu'aux douleurs des articulations, quand elles ne sont point accompagnées d'ulcères; elles conviennent aussi aux personnes trop colorées, lorsqu'elles n'éprouvent aucune douleur. La chaleur remédie à tous les maux auxquels le froid est contraire; elle fait bien dans les ophthalmies qui sont sans douleur et sans larmoiement; elle apaise les convulsions; elle est bonne dans les ulcères occasionés par le froid; elle donne au corps une bonne couleur, elle fait couler les urines; mais, si elle

est trop forte, elle affaiblit tout le corps, relâche les nerfs et jette l'estomac dans la langueur. Il y a beaucoup de danger, lorsqu'on n'y est point accoutumé, à s'échauffer ou à se refroidir tout-à-coup : car le froid cause la pleurésie et d'autres maladies; l'usage de l'eau froide occasionne les scrofules : la chaleur leur dérange la digestion, empêche le sommeil, épuise par les sueurs et dispose le corps aux maladies pestilentielles.

Sect. X. Il est des précautions qu'il faut prendre dans les maladies contagieuses, lorsqu'on n'en est point encore attaqué, mais qu'on est exposé à l'être. Il faut alors voyager, naviguer. Si l'on en est empêché, il faut se faire porter en litière; se promener doucement en plein air, avant la grande chaleur, et se faire oindre de la même façon. L'on doit, comme nous l'avons dit plus haut, éviter la fatigue, les indigestions, le froid, le chaud, l'incontinence, et s'observer beaucoup plus qu'à l'ordinaire, si l'on se sent quelque pesanteur. Il ne faut point se lever le matin; ne point marcher nu-pieds, principalement après le repas, ou en sortant du bain. L'on ne doit point se faire vomir ni à jeun, ni après que l'on a soupé, ni rien prendre qui puisse lâcher le ventre; et s'il survenait une diarrhée, il serait à propos de l'arrêter. Si on est replet, il convient de faire abstinence. Le bain, la sueur, le sommeil de midi, surtout si on a mangé, peuvent faire du mal. Il est plus prudent de ne manger qu'une fois par jour, et même de ne prendre qu'une petite quantité d'aliments, afin de ne point se donner d'indigestion. On doit boire alternativement pendant un jour, de l'eau, et pendant un autre du vin. Ces précautions prises, il ne faut rien changer au reste de sa façon de vivre. Voilà ce qu'il convient de faire dans toutes les espèces de maladies contagieuses, mais principalement dans celles qui sont occa-

sionées par les vents du midi. On doit se comporter de la même manière, lorsqu'on voyage, et qu'on est parti de chez soi dans une saison fâcheuse, ou qu'on arrive dans un pays infecté. Si l'on ne peut observer de point en point ce régime de vie, il faut du moins faire abstinence, et boire alternativement, comme nous venons de le dire, un jour du vin, et un autre de l'eau.

LIVRE SECOND.

Plusieurs signes annoncent que la santé est sur le point de se déranger. En les rapportant, je ne ferai point difficulté de m'appuyer sur l'autorité des anciens médecins, et surtout sur celle d'Hippocrate: car de l'aveu des modernes qui se sont un peu écartés de sa pratique, il a excellé dans le pronostic sur le point qui nous occupe. Mais avant de parler de ce qui doit faire craindre une maladie, il me semble qu'il est à propos de dire quelles sont les saisons de l'année, les états de l'atmosphère, les âges, les tempéraments, où l'on est plus ou moins exposé à être malade, et quelles sont les maladies que chacun peut avoir le plus à redouter. Ce n'est pas qu'on ne puisse être atteint et mourir de toute espèce de maladies, dans toutes sortes de saisons, d'âges, de temps, et de quelque tempérament qu'on soit; mais c'est qu'il est certaines maladies qui arrivent plus fréquemment que d'autres, et qu'ainsi il est utile à chacun de savoir ce qu'il a principalement à craindre, et en quel temps.

Sect. I. Le printemps est la saison la plus favorable à la santé, ensuite l'hiver; l'été est plus dangereux, et l'automne beaucoup plus encore. Les meilleures températures sont celles qui ne varient point, qu'elles soient chaudes ou froides. Les plus pernicieuses sont celles qui

varient beaucoup. C'est ce qui fait périr tant de mon
en automne; temps où il fait ordinairement chaud
midi, et froid le matin, le soir et la nuit. Le corps q
a été relâché par les chaleurs de l'été, et qui l'est enco
par le chaud qu'il fait à midi, est tout-à-coup saisi p
le froid qui succède au chaud. C'est en automne surto
que se font ces changements subits; mais en quelq
saison qu'ils arrivent, ils sont toujours pernicieux. Lor
que le temps n'est point variable, les jours sereins so
les plus salutaires. Un temps pluvieux est meilleur qu'u
temps chargé de nuages ou de brouillards. Les jours l
plus sains, en hiver, sont ceux où il n'y a point de ven
et en été, ceux où le vent vient de l'ouest. Si c'est u
autre sorte de vent, il vaut mieux que ce soit un ve
du septentrion, qu'un vent de l'est ou du midi. Cepe
dant la salubrité des vents dépend beaucoup de la po
tion des lieux d'où ils soufflent: car un vent qui vie
des régions méditerranées, est presque toujours sain;
un vent qui vient de la mer, presque toujours malsai
La salubrité des temps ne contribue pas seulement
maintenir la bonne santé; mais encore à diminuer
danger des maladies qui avaient commencé auparavan
et à en accélérer la terminaison. Pour un malade, le pl
mauvais climat est celui qui a causé son mal; de sor
qu'il se trouvera bien de se transporter dans un autr
fût-il même moins salubre que le premier. L'âge moy
est celui où l'on court le moins de risque; alors on n
rien à craindre, soit de la chaleur de la jeunesse, so
du froid de la vieillesse. Dans la jeunesse, on est pl
sujet aux maladies aiguës; et dans la vieillesse, au
maladies chroniques. Les personnes qui ont la tail
carrée, sans être ni maigres, ni chargées de graisse, so
les mieux constituées. Une stature élevée sied bien ta
qu'on est jeune; mais elle expose à une vieillesse préco

La maigreur s'accompagne de faiblesse ; trop d'embonpoint appesantit le corps. C'est dans le printemps surtout, que l'on a à craindre les effets de la trop grande agitation des humeurs ; aussi est-ce dans cette saison que viennent les ophthalmies, les pustules, les hémorrhagies, les abcès, que les Grecs appellent *apostêmes ;* les maladies atrabilaires, qu'ils nomment *mélancolie ;* la phrénésie, l'épilepsie, l'esquinancie, les rhumes et les fluxions. C'est aussi dans cette saison, que les maladies des articulations et des nerfs qui tantôt se font sentir avec violence, et tantôt disparaissent, commencent et se renouvellent. En été, non-seulement on n'est pas exempt de la plupart de ces maladies ; mais on est encore sujet aux fièvres soit continues, soit ardentes, aux fièvres tierces, aux vomissements, aux flux de ventre, aux douleurs d'oreilles, aux ulcères de la bouche, aux chancres dans toutes les parties, mais surtout aux parties génitales, et enfin à l'épuisement que produisent les sueurs excessives : presque toutes ces maladies s'observent également pendant l'automne ; et de plus, dans cette saison, naissent encore les fièvres erratiques, les douleurs de rate, l'hydropisie, la consomption que les Grecs appellent *phthisie*, la difficulté d'uriner, qu'ils nomment *strangurie ;* la maladie de l'intestin grêle, qu'ils appellent *iléon ;* la trop grande perméabilité des intestins, qu'ils nomment *lienterie ;* les douleurs sciatiques et les attaques d'épilepsie. C'est alors que meurent les individus déja affaiblis par des maux anciens, et qui viennent encore d'éprouver les pernicieuses influences de l'été. D'autres périssent en automne, par les nouvelles espèces de maladies que cette saison occasionne. Quelques-uns sont atteints de maladies très-longues, principalement de fièvres quartes qui les tourmentent pendant tout l'hiver. Outre les maux divers que produit

l'automne, il n'est point de saison où les maladies co tagieuses, de quelque espèce qu'elles puissent être, s'o servent plus fréquemment. En un mot, l'automne e nuisible de presque toutes les façons. L'hiver irrite l douleurs de tête, la toux, les maux de gorge, les ple résies, et toutes les maladies qui attaquent les viscèr Quant aux vents, l'aquilon excite la toux, dessèche gosier, resserre le ventre, supprime l'urine, occasion des frissons, des douleurs de coté et de poitrine. Il ra fermit néanmoins un corps sain, et le rend plus aler et plus agile. Le vent du midi affaiblit l'ouïe; émous les sens; excite des maux de tête; lâche le ventre; a pesantit tout le corps, le rend mou et languissant. l autres vents, selon qu'ils approchent plus ou moi de l'un ou de l'autre, produisent des effets plus moins semblables à ceux dont nous venons de parl Toute chaleur, en général, enflamme le foie et la ra rend l'esprit plus pesant, occasionne des syncopes des hémorrhagies. Le froid cause tantôt des convulsio et tantôt des roideurs dans les nerfs. On appelle Grec, la première de ces maladies, *spasme,* et la conde, *tétanos.* Le froid rend livides les ulcères, et c casionne des frissons dans la fièvre. Dans les temps sécheresse, naissent les fièvres aiguës, les ophthalmi les tranchées, les difficultés d'uriner, et les doule des articulations. Dans les temps de pluie, viennent fièvres prolongées, les dévoiements, l'esquinancie, chancres, l'épilepsie, le relâchement des nerfs, qu nomme en grec *paralysie.* Ce n'est point assez d'av égard au temps présent, il faut encore faire attenti à celui qui a précédé; car si l'hiver a été sec, et s'i régné dans cette saison un vent de septentrion, tan qu'il tombe dans le printemps beaucoup de pluies a compagnées d'un vent du midi, il survient presque to

jours des fluxions sur les yeux, des dysenteries, des fièvres; surtout chez les personnes d'une constitution molle, et par cette raison, chez les femmes. Si, au contraire, il y a eu pendant l'hiver un vent du midi et des pluies, et que le printemps soit froid et sec, les femmes enceintes, qui sont sur le point d'accoucher, courent risque d'avorter; et celles qui deviennent enceintes, ne mettent au monde que des enfants languissants, et qui ont de la peine à vivre. Pour les autres personnes, elles seront sujettes à des ophthalmies sèches; et si elles sont âgées, à des fluxions et à des rhumes. Si les vents du midi ont régné depuis le commencement de l'hiver, jusqu'à la fin du printemps, il y aura des douleurs de côté, et des fièvres accompagnées de délire, qui emporteront rapidement les malades. Lorsqu'il a fait très-chaud pendant le printemps et l'été, les fièvres sont accompagnées de sueurs considérables. Si l'été a été sec, avec un vent du nord, et si le vent du midi règne en automne, avec des pluies, il y aura dans l'hiver suivant des toux, des rhumes, des enrouements; quelques sujets même seront attaqués de consomption. Si l'automne a été aussi sec que l'été, et si les vents du nord ont continué de souffler dans cette première saison, les personnes d'une constitution molle, telles que les femmes, jouissent d'une bonne santé; mais celles qui sont robustes sont menacées d'ophthalmies sèches, de fièvres en parties aiguës et en partie chroniques, et des maladies qui sont produites par l'atrabile. Quant aux âges, les enfants et les adolescents se portent mieux dans le printemps et au commencement de l'été; les vieillards, mieux en été et au commencement de l'automne; les jeunes gens et les adultes, mieux en hiver. L'hiver est plus contraire aux vieillards, et l'été aux jeunes gens. Les petits enfants, et ceux qui sont un peu plus avan-

cés en âge, lorsqu'ils tombent malades, sont sujets avoir dans la bouche des ulcères qui se succèdent le uns aux autres, et que les Grecs appellent *aphthes* ils ont aussi des insomnies, des vomissements, des écou lements par les oreilles, et des inflammations de l'om bilic. Il est encore des maladies particulières aux enfant à l'époque de la dentition : telles sont les ulcération superficielles des gencives, les convulsions, les fièvre légères, les diarrhées. On les observe surtout lorsqu les dents canines sont prêtes à sortir. Ces accidents son plus ordinaires chez les enfants très-replets, et qui on le ventre fort resserré. Lorsqu'ils sont un peu plus âgés il leur survient des tumeurs glanduleuses; la colonn vertébrale se dévie, ils sont sujets aux écrouelles, des espèces de verrues douloureuses, que les Grecs ap pellent *acrochordons*, et à plusieurs autres sortes d'ex croissances; enfin, lorsqu'ils entrent dans l'âge de pu berté, ils sont encore exposés à plusieurs des maladie dont nous venons de parler, et outre cela, à des fiè vres de longue durée, et à des hémorrhagies par le nez Tous les enfants courent des risques vers le quarantièm jour de leur naissance, vers leur septième mois, leu septième année, et l'âge de puberté. Les maladie des garçons qui ne se terminent pas vers cet âge, après qu'ils ont été initiés au commerce des femmes celles des filles qui ne cessent point après les première éruptions des règles, sont ordinairement longues. Ce pendant les maladies des enfants, qui ont duré long temps, se terminent le plus souvent[1] vers cette époque La jeunesse est surtout sujette aux maladies aigues, au attaques d'épilepsie et à la consomption; et ce sont pres que toujours des jeunes gens qui crachent le sang. Apr

1 Le sens exige dans le texte *tum terminantur*.

cet âge, on est exposé aux douleurs des côtés et des poumons, à la léthargie, au choléra-morbus, à la démence et à l'écoulement du sang par les orifices de certaines veines appelées en grec *hémorroides.* Les vieillards éprouvent principalement des difficultés de respirer et d'uriner; ils sont sujets aux rhumes; ils ressentent des douleurs dans les articulations et dans les reins. Ils sont exposés à la paralysie, à ce mauvais état du corps que les Grecs nomment *cachexie*, aux insomnies, à des maux d'oreilles, d'yeux et de narines, qui durent long-temps; aux flux de ventre et aux coliques, à la lienterie et aux autres incommodités qui dépendent de la trop grande liberté du ventre. Les personnes maigres sont non-seulement sujettes à toutes ces maladies; mais elles sont encore exposées à la consomption, à des diarrhées, à des rhumes, à des points de côté et à des douleurs dans les viscères. Les personnes grasses périssent ordinairement par des maladies aiguës et des difficultés de respirer, et meurent souvent subitement; ce qui n'arrive presque jamais aux personnes maigres.

Sect. II. La mauvaise santé a coutume de s'annoncer, comme nous l'avons dit ci-dessus, par des signes qui lui sont particuliers. Le plus commun de tous, est que le corps se trouve hors de sa situation ordinaire, non-seulement en pis, mais même en mieux. Ainsi, si l'on a plus d'embonpoint, meilleure mine, et le teint plus vermeil que de coutume, il faut se défier de ce mieux; car, comme il est impossible que l'on reste dans cet état, au-delà duquel on ne peut aller, il faut nécessairement déchoir. C'est cependant un plus mauvais signe, lorsque l'on devient plus maigre qu'à l'ordinaire et que l'on a perdu sa couleur et sa bonne mine; car si l'on a du trop, la maladie trouve de quoi retrancher, mais si l'on n'a point assez, on manque même du né-

cessaire pour supporter le mal. On doit craindre encore, si les membres sont pesants; s'il survient fréquemment des ulcères; si l'on éprouve une chaleur inaccoutumée; si l'on est accablé par le sommeil; si l'on a des songes tumultueux; si l'on s'éveille plus souvent que de coutume pour se rendormir ensuite; si dans le sommeil il y a quelque sueur partielle, surtout à la poitrine, au cou, aux jambes, aux cuisses, ou bien aux hanches; si l'esprit est languissant; si l'on a de la peine à parler et à se mouvoir; si le corps est engourdi; si l'on ressent des douleurs vers la région de l'estomac, ou vers la poitrine; ou si l'on a, ce qui arrive au plus grand nombre, des maux de tête; si la bouche est continuellement remplie de salive; si le mouvement des yeux est douloureux; si l'on ressent des frissonnements dans les membres; si la respiration est difficile; si les veines du front sont gonflées et battent avec violence; si l'on bâille fréquemment; si l'on éprouve un sentiment de lassitude dans les genoux et dans tout le corps. La fièvre est précédée ordinairement par la plupart de ces phénomènes, ou du moins toujours par quelques-uns d'entre eux. Mais il faut surtout s'informer si quelqu'un de ces signes ne s'est pas montré souvent chez un individu sans qu'il en soit résulté aucun dérangement; car il est des particularités individuelles, sans la connaissance desquelles il serait difficile de porter un pronostic assuré. On a donc tort de s'alarmer de ces accidents, lorsqu'on les a déja éprouvés plusieurs fois sans danger; on doit craindre au contraire lorsqu'on les voit arriver pour la première fois, ou lorsqu'on ne les a jamais ressentis sans être obligé de prendre des précautions pour s'en garantir.

Sect. III. Lorsqu'un malade a la fièvre, on peut être assuré qu'il ne court aucun danger, s'il se couche sur l'un et l'autre côté, les jambes un peu fléchies; ce qui

est la position ordinaire d'un homme en santé. Il n'y a point de risque non plus, si le malade se remue aisément; s'il dort la nuit, et veille pendant le jour; si la respiration est aisée; s'il n'est point agité; si la peau est unie aux environs de l'ombilic et du pubis; si les hypocondres ne sont point douloureux, et s'ils sont également souples de chaque côté. Si, étant un peu gonflés, ils cèdent à la pression des doigts, sans causer de douleur, alors, quoique la maladie puisse durer quelque temps, elle n'est cependant pas dangereuse. On n'a pareillement rien à craindre, lorsque la peau est également souple et chaude partout; que la sueur se répand également sur tous les membres, et que l'accès de fièvre se termine avec cette sueur. On doit encore regarder l'éternument comme un bon signe. On a lieu aussi de bien augurer, lorsque le malade ne perd point l'appétit dès le commencement de la maladie, ou qu'il le recouvre après avoir éprouvé du dégoût. Une fièvre qui se termine le jour même qu'elle a commencé, est sans danger; de même que celle qui dure plus long-temps, mais dont le premier accès est entièrement fini avant que le second ne commence; en sorte que le corps a repris son état d'intégrité et de pureté, comme disent les Grecs. Le vomissement qui est mêlé de bile et de pituite; l'urine dont le sédiment est blanc, lisse, égal, ou qui est chargée, à la superficie, de nuages qui se précipitent ensuite au fond, sont d'un bon augure. Les excréments n'annoncent point de danger, lorsqu'ils sont mous, moulés comme dans l'état de santé; qu'on les rend à peu près dans le même temps qu'on a coutume de le faire, lorsque l'on se porte bien, et que leur quantité répond à celle des aliments. Le flux de ventre est plus à craindre: il ne faut cependant point s'en alarmer d'abord, si le ventre est plus resserré le matin, ou s'il se resserre

peu à peu dans le cours de la maladie, et si les matière que rend le malade sont jaunâtres, et ne sentent pa plus mauvais que dans l'état de santé. Ce n'est point u mal que de rendre quelques vers par les selles, sur l fin de la maladie. Quand la région supérieure du ventr éprouve du gonflement et de la douleur par la présenc des vents, c'est un bon signe lorsque le bourdonnemen qu'ils occasionnent gagne les parties inférieures; sur tout si les vents sortent avec les excréments et sans dif ficulté.

Sect. IV. On a tout lieu de craindre, au contraire que la maladie ne soit grave, lorsque le malade rest couché sur le dos, les bras et les jambes étendus; lors qu'il veut être assis dans la violence d'une maladie aiguë et surtout dans une inflammation du poumon; lorsqu' est privé de sommeil pendant la nuit, quoiqu'il dorm un peu pendant le jour; et quant à ce sommeil du jour celui qui arrive entre la quatrième heure et la nuit est moins salutaire que celui du matin, jusqu'à la qua trième heure; enfin le mal est encore plus grand, lors que le malade ne dort ni le jour, ni la nuit; car il e rare qu'une pareille insomnie ne soit point occasioné par une douleur permanente. Un sommeil trop pro longé est également un mauvais signe; et il est d'autan plus dangereux, que l'assoupissement dure le jour et l nuit. On a aussi lieu de craindre une maladie funeste lorsque la respiration est fréquente et laborieuse; qu l'on ressent des frissons le sixième jour de la maladie qu'on crache du pus; qu'on expectore difficilement qu'on éprouve une douleur continuelle; qu'on support son mal avec peine; que les bras et les jambes sont ag tés; qu'on pleure involontairement; qu'on a les den enduites d'une humeur glutineuse; que la peau est ama grie dans la région de l'ombilic et du pubis; que l

hypocondres sont enflammés, douloureux, durs, gonflés, tendus, principalement si c'est l'hypocondre droit. Le péril est extrême, si l'on sent un battement considérable des veines dans ces mêmes parties. C'est une très-mauvaise marque dans une maladie, de maigrir trop promptement; d'avoir la tête, les pieds et les mains froides, et en même temps le ventre et les côtés chauds; ou les extrémités froides au plus fort d'une maladie aiguë; de ressentir des frissons après avoir sué. Le hoquet qui survient après le vomissement; le dégoût qui succède à l'appétit ou à des fièvres prolongées; les sueurs considérables et surtout les sueurs froides; celles qui ne se répandent pas également par tout le corps, ou qui ne terminent pas la fièvre, n'annoncent rien que de dangereux. Les fièvres qui reviennent tous les jours à la même heure, ou qui ont des accès semblables, et qui ne diminuent pas le troisième jour, sont d'un mauvais caractère; il en est de même de celles qui ont des redoublements, et ensuite des rémissions sans cesser entièrement. Les fièvres qui continuent toujours avec la même violence, sont les plus fâcheuses de toutes. La fièvre qui succède à la jaunisse, est dangereuse, surtout si l'hypocondre droit est resté dur. Toute fièvre aiguë doit inspirer de vives inquiétudes, lorsque l'hypocondre droit est douloureux. Les convulsions qui arrivent dans une fièvre aiguë, ou qui surviennent après le sommeil, sont toujours fort à craindre. C'est une mauvaise marque dans une maladie, si le malade s'épouvante en dormant; s'il a l'esprit troublé, ou si une paralysie se jette sur quelque partie; car quand bien même on viendrait à bout de ranimer cette partie, elle restera toujours plus faible que les autres. Il y a aussi du danger, si l'on vomit de la bile, ou de la pituite toute pure, surtout si la matière du vomissement est verte ou noirâtre.

L'urine dans laquelle il se fait un dépôt rouge et uni, est mauvaise; celle où il paraît comme des feuillets minces et blancs, l'est encore davantage. Enfin la plus mauvaise de toutes, est celle où l'on aperçoit des nuages formés d'une matière comme furfuracée. L'urine ténue et blanche donne pareillement sujet d'appréhender, principalement dans la phrénésie; c'est encore un très-mauvais signe, de ne point aller à la selle, ou d'avoir dans une fièvre un devoiement considérable, qui ne permet point de rester au lit, surtout si les matières que l'on rend sont fort liquides, blanches, pâles ou écumeuses. Les excréments, s'ils sont en petite quantité, glaireux, lisses, blancs, un peu pâles, ou bien s'ils sont livides, bilieux, sanguinolents, ou s'ils sentent plus mauvais que dans l'état de santé, dénotent du danger, de même que ceux qui n'ont point changé de couleur, après une longue fièvre.

Sect. V. Lorsqu'une maladie est accompagnée des symptômes dont nous venons de parler, il est à désirer qu'elle se prolonge; autrement le malade succomberait. On ne peut espérer de salut dans les affections graves, qu'autant qu'elles traînent en longueur, et qu'elles donnent le temps d'employer un traitement convenable. Il est certains signes néanmoins par lesquels on peut connaître, dès le commencement, qu'une maladie sera longue lors même qu'elle ne serait pas mortelle. C'est lorsque, dans des fièvres qui ne sont pas aiguës, on a des sueurs froides à la tête seulement, ou autour du cou; ou bien que la sueur survient sans que la fièvre diminue; que la peau est tantôt froide, et tantôt chaude; que sa couleur change d'un instant à l'autre; que les parties qui se sont abscédées pendant la fièvre, ne viennent point à guérison; que le malade est plus maigri relativement à la durée de la maladie; que l'urine est limpide et claire

dans un temps, et sédimenteuse dans un autre, et quelle présente un sédiment lisse, blanc et rouge, en forme de petits grumeaux, et qu'il s'élève de petites bulles à la surface du liquide.

Sect. VI. Quoique les signes rapportés jusqu'ici annoncent du danger, il reste néanmoins encore quelque espérance ; mais le péril est extrême, lorsque les narines se resserrent, que les tempes s'enfoncent, que les yeux sont creux, les oreilles froides, sans ressort et légèrement tournées en bas; que la peau est dure et tendue vers le front, et que le teint est noir ou fort pâle : la mort est encore bien plus certaine, si ces signes paraissent sans que le malade ait été épuisé auparavant par de longues veilles, par un flux de ventre, ou par l'inanition, causes qui peuvent mettre une personne dans l'état dont nous venons de parler, mais alors cet état ne dure pas plus d'un jour; tandis qu'il est un indice de mort, s'il persiste plus long-temps. Le malade touche à sa dernière heure, si ces symptômes subsistent depuis trois jours dans une maladie ancienne ; surtout si les yeux ne peuvent supporter la lumière ; s'ils sont larmoyants ; si le blanc en est rouge, ou si les petits vaisseaux de la conjonctive sont pâles ; si le globe de l'œil est baigné d'une pituite qui vient se coller aux angles ; si l'un des yeux est plus petit que l'autre ; s'ils sont très-renfoncés, ou considérablement gonflés; si, dans le sommeil, les paupières ne se ferment pas exactement, de sorte que l'on aperçoive, dans leur écartement une partie du blanc de l'œil, et que ce symptôme n'ait point été précédé d'un flux de ventre ; si les paupieres sont pâles, et si la même pâleur s'est répandue sur les lèvres et les narines ; si les yeux, les paupieres, les sourcils, ou quelques-unes de ces parties se renversent ; si le malade ne voit ou n'entend plus, à cause de l'extrême faiblesse où il se trouve.

C'est aussi un signe de mort, lorsque le malade est couché sur le dos, les genoux serrés l'un contre l'autre; qu'il se laisse glisser vers les pieds du lit; qu'il se découvre les bras et les jambes, qu'il les étale inégalement; qu'il a les extrémités froides; qu'il a la bouche entr'ouverte; qu'il dort continuellement; qu'étant sans connaissance, il éprouve un grincement de dents qui ne lui était pas ordinaire dans l'état de santé; qu'un ulcère, qui a paru avant la maladie ou dans son cours, devient sec, pâle ou livide. La mort est également imminente si les ongles et les doigts pâlissent; si l'haleine est froide: si le malade dans une fièvre, une maladie aiguë, une phrénésie, une inflammation du poumon, ou une douleur de tête violente, arrache les flocons, ou étend les franges de ses couvertures; s'il porte la main sur les petites éminences qu'il aperçoit au mur voisin. Les douleurs qui naissent vers les hanches et les extrémités inférieures, et qui après avoir passé dans les viscères, disparaissent ensuite tout-à-coup, annoncent aussi la mort; surtout quand ce symptôme est accompagné de quelques autres signes funestes. Il n'y a plus de ressource dans une fièvre, où, sans aucune tumeur à l'extérieur, le malade se sent tout-à-coup suffoqué; s'il ne peut avaler sa salive, ou bien s'il survient une distorsion du cou telle qu'il ne peut rien prendre. Un malade est en danger de mort dans une fièvre continue, s'il est d'une faiblesse extrême; s'il a froid extérieurement, dans le temps même de la fièvre, tandis que la chaleur est si grande à l'intérieur, qu'il éprouve le besoin de boire. Il en est de même, si la fièvre est continue avec délire et difficulté de respirer. Si l'on tombe en convulsion après avoir pris de l'ellébore, ou si on perd l'usage de la parole pour s'être enivré, on périt ordinairement dans des mouvements convulsifs; à moins que la fièvre ne survienne, ou qu'on

ne recouvre la parole dans le temps où l'ivresse doit se dissiper. Les maladies aiguës sont ordinairement mortelles chez les femmes enceintes. On doit pareillement craindre la mort, si le sommeil augmente la douleur, au lieu de la diminuer; si, au commencement d'une maladie, l'on rend par haut, ou par bas, de la bile noire; ou bien si cette évacuation a lieu par l'une ou l'autre voie chez un sujet épuisé par une maladie ancienne. Si l'on crache de la bile ou du pus à la fois ou séparément, on est très en danger de périr : si ces crachats ont paru dès le septième jour de la maladie, on meurt ordinairement le quatorzième; quelquefois cependant plus tôt, ou plus tard, selon que les autres symptômes sont plus ou moins graves. Les sueurs froides dans les fièvres aiguës, sont mortelles. Il en est de même dans toute maladie, du vomissement qui est de diverses matières, et de différentes couleurs; principalement si les matières sont de mauvaise odeur. Le vomissement de sang dans la fièvre, est également funeste. Lorsque l'urine est rouge et ténue, c'est une preuve de grande crudité; et le malade périt souvent avant que la coction ait pu se faire. C'est donc un signe de mort, lorsqué l'urine reste long-temps dans cet état. L'urine la plus mauvaise, et qui dénote le plus la mort, est celle qui est noire, épaisse et de mauvaise odeur, soit chez les hommes, soit chez les femmes; mais chez les enfants, c'est celle qui est ténue et fort claire. Si les excréments sont de différentes sortes de matières; si l'on y remarque comme des râclures de boyaux, du sang, de la bile, quelque chose de vert; soit que ces matières sortent en différents temps, ou toutes ensemble, et dans un état de mélange qui permet cependant de les distinguer, on doit craindre pour les jours du malade : il peut cependant vivre encore quelque temps; mais la mort est proche, si les excréments

sont liquides, et en même temps noirs, pâles, huileux et de mauvaise odeur. Je sais qu'on peut sûrement m'objecter que, s'il est des signes qui annoncent la mort, on ne conçoit pas comment des malades abandonnés par les médecins peuvent en revenir, et comment il est arrivé que des gens qu'on croyait morts, sont revenus à la vie, dans le temps même de leurs funérailles; et que Démocrite, cet homme dont la réputation est si grande et si bien méritée, fort éloigné de penser qu'il y ait quelques signes en médecine qui annoncent la mort d'une manière certaine, a même prétendu qu'on n'avait pas de marque assez sûre pour connaître si la vie était éteinte. A cela je ne répondrai point que si l'identité apparente de certains signes peut en imposer à un médecin inhabile, l'homme éclairé et exercé ne s'y méprend pas; que le fait d'Asclépiade, qui reconnut à la rencontre d'un convoi, que la personne qu'on allait inhumer était en vie en est la preuve; et que les fautes de l'artiste ne sont point celles de l'art. Je dirai avec plus de modération, que la médecine est un art conjectural, et que quoiqu'il arrive souvent que les conjectures se trouvent vraies, elles trompent néanmoins quelquefois; mais qu'une chose qui trompe à peine une fois sur mille, n'en est pas moins digne de foi, puisqu'on en éprouve la vérité sur une multitude innombrable de personnes. Ce que je dis ici, doit s'entendre également des signes dangereux et favorables; car on est quelquefois trompé dans ses espérances, et l'on voit mourir tel malade sur la guérison duquel on avait cru pouvoir compter. De même les remèdes que l'on emploie dans la vue de guérir la maladie, produisent quelquefois un effet contraire, et empirent le mal au lieu de le diminuer. C'est un malheur que la faiblesse humaine ne peut éviter, à cause de la diversité presque infinie des tempéramens. La méde-

cine cependant n'en est pas moins digne de la confiance des hommes, puisqu'elle est avantageuse au plus grand nombre de malades, et qu'elle est bien plus souvent utile que nuisible. On doit aussi observer que les signes qui donnent lieu d'espérer la guérison, ou de craindre la mort des malades, sont moins certains dans les maladies aiguës que dans les autres.

Sect. VII. Après avoir exposé les signes communs à toutes les maladies, je vais passer à ceux qui sont propres à chaque espèce. Parmi ces signes, il en est qui font connaître avant la fièvre, d'autres dans le temps même de la fièvre, ce qui se passe à l'intérieur, et ce qui surviendra par la suite. Si, avant d'avoir la fièvre, on se sent la tète pesante; si, après le sommeil, on a les yeux chargés, des éternuments fréquents, on doit craindre qu'il ne se fasse tout-à-coup quelque afflux de pituite vers la tète. S'il y a pléthore sanguine, ou augmentation notable de chaleur, il arrive ordinairement une hémorrhagie par quelque partie du corps. Si l'on maigrit sans cause, on est menacé de tomber dans la cachexie; si les hypocondres sont douloureux, ou fort gonflés, ou si l'on rend pendant toute la journée des urines crues, c'est une preuve que la digestion se fait mal. Ceux qui, sans avoir la jaunisse, ont pendant quelque temps mauvais teint, éprouvent de violents maux de tête, ou sont portés à manger de la terre. Les personnes qui ont le visage pâle et bouffi depuis long-temps, ont ou la tête, ou les viscères, ou le bas ventre en mauvais état. Si un enfant ne va point à la selle dans une fièvre continue; s'il change de couleur; s'il ne repose point; s'il pleure continuellement, il est à craindre qu'il ne lui survienne des convulsions. Des rhumes fréquents chez une personne mince et élancée, doivent faire appréhender la phthisie. Lorsqu'on est resté pendant plu-

sieurs jours sans aller à la selle, on est menacé ou d'un flux de ventre subit, ou d'une fièvre légère. Lorsque les pieds sont enflés; que les selles n'ont lieu que par longs intervalles, ou que l'on a des douleurs dans les hanches, ou vers les parties inférieures du bas-ventre, on est menacé d'hydropisie sous-cutanée; mais alors la cause du mal est dans le bas-ventre même. On doit craindre cette maladie, lorsqu'on a des envies fréquentes d'aller à la selle, sans rien rendre que des matières fort dures, et avec beaucoup de peine; que les pieds sont enflés; qu'on aperçoit une tumeur, tantot au côté droit, tantôt au côté gauche du ventre, et que cette tumeur paraît dans un temps et disparaît dans un autre. Alors la cause de l'hydropisie réside dans le foie. On est pareillement menacé de ce mal, si l'on éprouve des tranchées dans les intestins, aux environs de l'ombilic, si l'on ressent des douleurs de hanches qui ne cèdent ni au temps, ni aux remèdes. Les douleurs des articulations qui se font sentir aux mains, ou aux pieds, ou dans quelque autre partie, en y occasionant la rétraction des nerfs, et en la rendant sensible à l'action du froid, du chaud et de la fatigue la plus légère, annoncent la goutte aux pieds, ou aux mains, ou dans l'articulation où l'on ressent des douleurs. Ceux qui ont eu des hémorrhagies par le nez dans leur enfance, et qui n'en ont plus, sont exposés à de violents maux de tête, à des ulcérations considérables dans les articulations, ou à languir par suite de quelque maladie. Les femmes qui ne sont pas réglées sont nécessairement sujettes à de cruelles douleurs de tête, à des maladies de quelque autre partie. Elles sont exposées aux mêmes dangers, si, sans avoir la goutte ou quelques autres maladies semblables, elles ont des tumeurs et des douleurs articulaires, qui viennent et disparaissent tour-à-tour; surtout si les tempes leur font

mal, et si elles suent pendant la nuit. La démangeaison au front fait craindre une ophthalmie. Une femme qui ressent, à la suite de l'accouchement, des douleurs violentes, sans être accompagnées de mauvais signes, aura vers le vingtieme jour une hémorrhagie par le nez, ou un abcès dans quelqu'une des parties inférieures. Quiconque éprouve une douleur fort vive vers les tempes ou le front, peut être sûr qu'elle se terminera par l'un ou l'autre phénomene, mais plutot par un abcès, s'il est vieux. Une fievre qui a cessé tout-à-coup, sans qu'on en apperçoive la raison, et sans aucun signe favorable, revient presque toujours. Une personne qui rend du sang par la bouche le jour et la nuit, sans qu'il y ait eu avant douleur à la tête ou aux hypocondres, toux, vomissement ou fievre, a sûrement un ulcere dans le nez, ou dans le gosier. S'il est survenu à une femme une tumeur dans l'aine, accompagnée d'une petite fievre, dont la cause ne se manifeste pas, elle a un ulcere à la matrice. Une urine fort épaisse et dont le sédiment est blanc, dénote qu'il y a douleur vers les articulations, ou dans les viscères, et que ces parties sont menacées de maladie. Celle qui est verte, annonce qu'il y a douleur dans les visceres, qu'il s'y forme quelque tumeur qui n'est point sans danger; ou au moins que le corps éprouve quelque dérangement. Mais si l'on remarque du sang ou du pus dans l'urine, c'est un signe que la vessie ou les reins sont ulcérés. Si l'urine est épaisse; si elle renferme de petits filaments charnus; s'il s'éleve dessus de petites bulles; si elle sent mauvais; si elle charrie quelquefois du gravier, et quelquefois des matieres mêlées de sang; si, outre cela, on a mal dans les hanches, et dans les parties qui sont situées entre les hanches et au-dessus du pubis; si on a des rapports fréquents; si l'on vomit de temps en temps de la bile; si les extrémités sont froides; si,

avec des envies fréquentes d'uriner, on ne le peut qu'avec beaucoup de difficulté; si l'urine que l'on rend est semblable à de l'eau, ou jaune ou pâle; si son excrétion n'amène qu'un faible soulagement; si l'on ne va à la selle qu'en rendant beaucoup de vents, c'est une preuve que les reins sont affectés. Mais si l'on n'urine que goutte à goutte, il y a du sang mêlé dans l'urine, ou des caillots de sang qu'on ne rend qu'avec peine; si l'on ressent de la douleur à l'intérieur, dans les environs du pubis, le mal est dans la vessie elle-même. Le calcul se reconnaît aux signes suivants : on urine avec difficulté, goutte à goutte, et quelquefois involontairement; l'urine est mêlée de sable, et l'on rend de temps en temps, avec elle, ou du sang pur, ou quelque chose de sanguinolent, ou de purulent. Il est des personnes qui urinent plus facilement étant debout; d'autres, étant couchées sur le dos; ce sont ceux chez qui le calcul est considérable. D'autres sont obligés de se coucher pour uriner, et d'allonger la verge pour calmer leurs douleurs; on éprouve dans cette partie un sentiment de pesanteur, qui augmente par la course et par le mouvement. Quelques-uns, dans le tourment qu'ils endurent, se croisent alternativement les jambes l'une sur l'autre. Les femmes sont obligées de se gratter souvent avec la main l'orifice des parties naturelles, et lorsqu'elles y portent le doigt, et qu'elles pressent le col de la vessie, elles sentent quelquefois la pierre. Les personnes qui crachent un sang écumeux, ont le poumon affecté. Un dévoiement considérable survenu chez une femme enceinte peut faire périr son fruit. S'il s'écoule du lait par les mamelles, le fœtus qu'elle porte est faible; si les mamelles sont dures, c'est une marque qu'il se porte bien. Un hoquet fréquent, et d'une durée extraordinaire, annonce une inflammation du foie. Lorsque les tumeurs qui environnent les ul-



cères disparaissent tout-à-coup, si ce sont des ulcères situés en arrière, on est menacé de convulsions et de roideur dans les nerfs; mais s'ils sont en devant, on doit craindre des douleurs aiguës au côté, ou la démence. La disparition de ces tumeurs est quelquefois suivie d'un dévoiement; et c'est ce qui peut arriver de plus salutaire. Les écoulements habituels de sang, supprimés tout-à-coup, sont ordinairement suivis de consomption, ou d'hydropisie. La consomption succède aussi à une suppuration suite d'une douleur de coté, et qui n'a pas été entièrement évacuée dans l'espace de quarante jours. Une tristesse prolongée, accompagnée de crainte et d'insomnie, donne lieu aux affections atrabilaires. Ceux qui sont sujets à de fréquentes hémorrhagies par le nez, ont la rate gonflée, ou des maux de tête suivis d'illusions visuelles. Ceux chez lesquels la rate est d'un grand volume, ont les gencives mauvaises, l'haleine forte, ou des écoulements de sang par quelque partie; s'ils n'éprouvent aucun de ces symptômes, il leur survient aux jambes des ulcères d'un mauvais caractère, qui laissent des cicatrices noires. Lorsqu'il existe une cause de douleur, et qu'elle n'est pas ressentie, l'esprit est aliéné. Si du sang s'épanche dans le ventre, il se tourne en pus. Si la douleur passe des hanches et des parties inférieures dans la poitrine, sans être accompagnée d'aucun mauvais signe, la suppuration du poumon est à craindre. Si l'on ressent de la douleur et de la démangeaison sans fièvre, avec rougeur et chaleur dans une partie, c'est une marque qu'il s'y forme un abcès. Une urine peu claire dans un homme même qui se porte bien, dénote qu'il surviendra quelque suppuration aux environs des oreilles.

Si ces signes, sans être accompagnés de fièvre, font connaître l'état des choses cachées et futures, ils sont encore bien plus certains, lorsque la fièvre s'y joint;

c'est aussi alors, que l'on voit paraître les signes d'autres maladies. On doit donc appréhender qu'il ne survienne une prompte démence, lorsque la parole est plus brève que dans l'état de santé; qu'on se met tout-à-coup à parler sans cesse, et avec plus de hardiesse qu'à l'ordinaire; ou lorsque la respiration est lente et forte; que le battement des artères est très-rapide, et que les hypocondres sont durs et gonflés. Le mouvement fréquent des yeux; des maux de tête accompagnés d'obscurcissement de la vue; la privation du sommeil, sans qu'il y ait douleur, sont aussi des signes de délire. On doit pareillement le craindre, si le malade ne dort, ni le jour, ni la nuit; si, contre sa coutume, il se couche sur le ventre, sans qu'il y soit forcé par la douleur; si, sans avoir encore perdu beaucoup de ses forces, il éprouve un grincement de dents dont il n'a pas l'habitude. Si un dépôt qui se formait, s'affaisse avant d'avoir suppuré et lorsque la fièvre subsiste encore, on court risque de tomber dans un délire furieux, et ensuite de périr. Une douleur d'oreille fort aiguë, accompagnée d'une fièvre continue et violente, produit souvent le délire. Ce mal fait quelquefois périr les jeunes gens au bout de sept jours, et les vieillards plus tard, parce qu'ils n'ont pas la fièvre si fort, et qu'ils ne délirent pas si facilement; ce qui leur permet de résister à la maladie jusqu'à ce que la suppuration soit établie. Lorsque les mamelles des femmes sont parsemées d'ecchymoses, le délire furieux est également à craindre. Dans les fièvres prolongées il survient ordinairement des abcès ou des douleurs articulaires. On est sur le point de tomber en convulsion, si, dans la fièvre, le passage de l'air dans le gosier se fait par saccades. Si une angine s'est terminée tout-à-coup, le mal est passé dans le poumon, et fait souvent mourir le malade au bout de sept jours; ou bien,

il se forme une suppuration dans quelque partie de l'organe. Après un flux de ventre, qui a duré long-temps, survient la dysenterie, et après celle-ci la lienterie. Aux rhumes fréquents succède la phthisie. La douleur de coté dégénère souvent en affection des poumons, accompagnée de délire. Les convulsions, ou la tension des nerfs est à craindre lorsque le corps est fort échauffé. Le délire accompagne ordinairement les plaies de tête. Les veilles immodérées sont quelquefois suivies de convulsions. Lorsque les veines qui sont dans les environs des ulcères, battent violemment, on doit appréhender qu'il ne survienne une hémorrhagie. La suppuration est produite par différentes causes : en effet, si une fièvre dure long-temps sans douleur, et sans cause manifeste, il se forme un abcès dans quelque partie, mais seulement chez les jeunes gens; car chez les vieillards elle se change ordinairement en fièvre quarte. La suppuration a encore lieu, si la douleur et la dureté des hypocondres n'ont pas fait mourir le malade avant le vingtième jour; ou s'il n'est point survenu d'hémorrhagie par le nez, principalement chez les jeunes gens; et surtout si, dans le commencement de la maladie, il y a eu ou obscurcissement dans la vue ou douleur de tête : mais alors c'est dans les parties inférieures que se forme l'abcès. Si, au contraire, la tumeur des hypocondres est souple; si elle subsiste au-delà du soixantième jour, et si la fièvre dure pendant tout ce temps, ce sont les parties supérieures qui s'abcéderont; et si l'abcès n'a pas lieu dans les viscères mêmes, il se formera aux environs des oreilles. Les tumeurs qui durent long-temps, tendent presque toutes à la suppuration; néanmoins celles qui affectent la région précordiale, sont plus sujettes à s'abcéder que celles qui se forment dans le ventre; celles qui viennent au-dessus de l'ombilic, ont aussi plus de

disposition à suppurer, que celles qui naissent au-dessous. Si la fièvre s'accompagne d'un sentiment de lassitude, il se formera quelque abcès dans la région maxillaire, ou dans les articulations. Lorsque l'urine est ténue et crue pendant long-temps, mais qu'il y a d'autres signes salutaires, il se forme quelquefois un abcès au-dessous du diaphragme. Si la douleur du poumon n'a été dissipée ni par les crachats, ni par la saignée, ni par le régime, elle produit quelquefois une vomique vers le vingtième, le trentième, le quarantième, et même quelquefois le soixantième jour. Nous comptons du jour où l'on a commencé à avoir de la fièvre, ou du frisson, ou à ressentir une pesanteur dans la partie affectée. La vomique vient tantôt du poumon, et tantôt de la plèvre. La suppuration excite de la douleur et de l'inflammation à la partie qu'elle occupe : cette partie est plus chaude que les autres; et si le malade se couche sur le côté sain, il y éprouve un sentiment de pesanteur. Une suppuration que l'œil ne peut encore atteindre, se reconnaîtra par les signes suivants : si la fièvre ne cesse point, si elle diminue pendant le jour, et augmente la nuit; s'il survient d'abondantes sueurs; si l'on tousse souvent sans presque rien expectorer; si les yeux sont creux, les pommettes rouges; si les veines placées sous la langue pâlissent; si les ongles des mains se recourbent; si les doigts sont chauds surtout à leur extrémité; si les pieds sont enflés; si l'on respire difficilement; si l'on a du dégoût; si tout le corps se couvre de pustules. Si, dès le commencement, on a éprouvé de la douleur, de la toux, avec difficulté de respirer, la vomique se formera ou avant, ou vers le vingtième jour. Si ces accidents se sont manifestés plus tard, ils augmenteront, mais ils disparaîtront d'autant plus tard, qu'ils auront été plus long-temps à venir. Il arrive quelquefois, dans les cas

graves, que les pieds, les orteils et les ongles deviennent noirs. Alors, quand même la mort ne s'ensuivrait pas, et que le reste du corps se rétablirait, la chute des pieds est inévitable.

Sect. VIII. Il me reste maintenant à parler des signes qui font espérer, ou craindre dans chaque espèce de maladie. Lorsqu'on sent de la douleur dans la vessie, si l'urine que l'on rend est purulente, et que son sédiment soit lisse et blanc, il n'y a rien à craindre. Dans les affections du poumon, si la douleur est allégée par les crachats, quoiqu'ils soient purulents, pourvu qu'ils soient rendus aisément, que le malade respire avec facilité et qu'il supporte son mal sans beaucoup de peine, il peut se rétablir. On ne doit point s'épouvanter non plus, quand les crachats paraîtraient jaunes et sanguinolents dans le commencement de la maladie, pourvu qu'ils soient facilement expectorés. Les douleurs de côté, suivies d'une suppuration qui a été parfaitement détergée dans l'espace de quarante jours, se guérissent aussi. Dans l'abcès du foie, si le pus qui en sort est pur et blanc, on en revient assez facilement; car alors le mal est borné à la membrane qui le revêt. Les abcès les moins dangereux sont ceux qui se portent à l'extérieur, et qui s'y terminent en pointe : pour ceux qui s'enfoncent dans les chairs, les moins fâcheux sont ceux qui n'attaquent point la peau qui leur correspond, qui n'y causent ni douleur, ni changement de couleur. Le pus, de quelque partie qu'il vienne, est sans danger, s'il est lisse, et uniformément blanc; si la fièvre, le dégoût pour les aliments, et la soif cessent aussitôt qu'il est évacué. S'il y a un abcès à la jambe, et que les crachats du malade, de jaunes qu'ils étaient, deviennent purulents, il y a peu de danger. Dans la phthisie, pour qu'on puisse compter sur la gué-

rison, il faut que le pus que l'on crache soit blanc uniforme, de la même couleur sans être mêlé de pituite et s'il s'écoule des matières de la tête par les narines elles doivent être semblables au pus dont nous venons de parler. Le meilleur signe de tous, c'est que le malade soit absolument sans fièvre : ensuite que la fièvre lorsqu'il y en a, soit si légère, qu'elle ne force point une diète absolue, et n'occasionne pas une soif continuelle. C'est encore une bonne marque, si l'on ne va à la selle qu'une fois par jour; si les excréments sont moulés, et en quantité proportionnée à celle des aliments; si le corps n'est point grêle; si la poitrine est large et velue; si les cartilages sont petits et recouverts de chair. Lorsque chez une femme attaquée de phthisie, la suppression des règles est survenue, avec persistance de la douleur à la poitrine et entre les épaules; si le flux menstruel reparaît tout-à-coup, la maladie se guérit ordinairement, car aussitôt la toux diminue, la fièvre et la soif cessent; mais si les règles ne reviennent pas, la vomique s'ouvre presque toujours et alors il y a d'autant moins de danger, que le pus est plus sanguinolent. L'hydropisie qui survient, sans maladie préalable, n'est nullement dangereuse; et même lorsqu'elle paraît à la suite d'une longue maladie, elle ne doit point effrayer, pourvu que les viscères soient en bon état; que la respiration soit aisée; qu'il n'y ait ni douleur, ni chaleur, ni enflure aux extrémités; que le ventre soit souple; qu'il n'y ait point de toux ni de soif, que la langue ne se dessèche point, même pendant le sommeil; que l'on ait de l'appétit; que le ventre obéisse aux médicaments; que l'on rende naturellement des excréments mous et moulés; que l'abdomen s'affaisse; que l'urine change de couleur, selon le changement de vin et l'usage de certains médicaments; q

l'on ne sente point de lassitude et qu'on supporte aisément la maladie. L'hydropique chez lequel tous ces signes se rencontrent, n'a absolument rien à craindre; celui chez lequel il s'en trouve le plus grand nombre, a lieu de bien espérer. Les maladies des articulations, comme la chiragre et la podagre, peuvent se guérir, si les sujets qu'elles attaquent sont jeunes, et si elles n'ont pas produit de nodosités. Elles s'adoucissent beaucoup quand il survient de vives coliques, ou un flux de ventre quel qu'il soit. L'épilepsie qui arrive avant l'âge de puberté, se guérit assez facilement; et, lorsque l'on sent débuter l'accès par quelque partie du corps, le cas le plus favorable est lorsqu'il commence par les mains ou les pieds; vient ensuite celui qui part des côtés; mais le pire de tous, est celui où l'accès part de la tête. Dans ces différentes espèces d'épilepsie, rien n'est plus avantageux que des évacuations alvines. Un flux de ventre qui n'est point accompagné de fièvre, est sans aucun danger, lorsqu'il cesse promptement, lorsque le ventre ne fait pas sentir de mouvements à la main qui le palpe, et que les vents passent librement par en bas. La dysenterie elle-même est peu dangereuse, si les matières glaireuses et sanguinolentes passent aisément, et s'il n'y a ni fièvre, ni autres complications de cette maladie : de sorte que l'on peut non-seulement en guérir une femme enceinte, mais même l'empêcher d'accoucher avant son terme. C'est un avantage, dans la dysenterie, d'être un peu avancé en âge. La lienterie, au contraire, se guérit plus facilement chez les jeunes gens, pourvu que les urines recommencent à couler, et le corps à reprendre de la nourriture. Il est aussi avantageux d'être jeune, dans les douleurs des hanches et des épaules, de même que dans toutes sortes de paralysie. On guérit aisément et promptement des douleurs de hanches, quoiqu'elles

soient considérables, si les hanches ne sont point e
gourdies, et si elles ne sont que médiocrement froid
On peut rétablir un membre paralytique, s'il contin
à prendre de la nourriture. La paralysie de la bouc
se guérit, il survient un dévoiement. Le flux de ventr
de quelque espèce qu'il puisse être, est avantageux da
les maladies des yeux. Des varices, un écoulement sul
de sang par les veines hémorrhoïdales, la dysenteri
guérissent la folie. Les douleurs des bras qui s'étende
vers les épaules, ou les mains, se guérissent par un v
missement de bile noire. Celles qui se dirigent vers l
parties inférieures du corps, se guérissent plus facil
ment que les autres. L'éternument fait cesser le hoqu
Le vomissement arrête un flux de ventre invétéré.
vomissement de sang se guérit chez les femmes, p
l'écoulement de leurs règles. Une femme qui n'est p
réglée, ne court aucun risque, si elle a des hémorrh
gies par le nez. L'éternument fait du bien à celles q
éprouvent des maladies de matrice, ou qui accouch
difficilement. La fièvre quarte d'été est ordinaireme
d'une courte durée. Le délire est salutaire à ceux q
sont fort échauffés, et qui ont des tremblements. La d
senterie soulage les maladies de la rate. Enfin, ce q
paraîtra étonnant, la fièvre elle-même est souvent d'
grand secours. Elle met fin aux douleurs des hypoco
dres, si elles sont sans inflammation, et soulage ce
du foie. La fièvre qui survient dans les convulsions,
dans le tétanos, guérit ces maladies. La fièvre, en f
sant couler les urines par sa chaleur, adoucit la passi
iliaque occasinnée par la difficulté d'uriner. Les do
leurs de tête qui sont accompagnées d'obscurcisseme
de la vue, avec rougeur et démangeaison au front,
guérissent par un écoulement de sang naturel, ou a
tificiel. Celles qui viennent du vent, du froid ou

chaud, sont dissipées par le catarrhe nasal et l'éternument. Un frissonnement subit emporte la fièvre ardente, que les grecs appellent *causos*. Quant à la surdité qui survient dans la fièvre, une hémorrhagie par le nez, ou un flux de ventre la dissipe totalement. Rien ne fait tant de bien dans la surdité, qu'une diarrhée bilieuse. Les petits abcès qui viennent dans l'urèthre, et que les Grecs appellent *phyma*, se guérissent, lorsque le pus s'est entièrement écoulé par cette voie. Comme la plupart de ces changements en mieux arrivent souvent d'eux-mêmes, on ne peut douter qu'au milieu des remèdes que l'art emploie, la nature ne fasse en grande partie les frais de la guérison.

C'est un mauvais signe, au contraire, et même un signe mortel, si, dans une fièvre continue, il existe une douleur de tête, sans aucune rémission : ce signe est surtout redoutable chez les enfants depuis l'âge de sept ans jusqu'à quatorze. Dans les affections du poumon, si le malade ne crache pas d'abord, et que les crachats ne commencent à paraître que le septième jour; si l'expectoration persiste au-delà de sept jours encore, il y a du danger, et d'autant plus, que les couleurs des crachats sont plus mêlées, et moins distinctes entre elles. Mais le danger n'est jamais plus grand, que quand les crachats sont d'une même couleur; soit qu'ils soient jaunes, sanglants, blancs, visqueux, pâles, écumeux. Les crachats noirs sont les plus mauvais de tous. Dans cette même maladie, la toux, le rhume de cerveau, l'éternument même, réputé salutaire dans d'autres cas, sont pernicieux. Le flux de ventre qui vient se joindre subitement à tous ces accidents, est des plus dangereux. Les signes qui donnent lieu de craindre, ou d'espérer dans la pleurésie, sont à peu près les mêmes que dans la péripneumonie. C'est un signe mortel, dans les sup-

purations du foie, que le pus en sorte mêlé de sang. Les abcès les plus pernicieux sont ceux qui s'étendent dans l'intérieur des chairs, et qui font changer la couleur de la peau. Parmi ceux qui se portent à l'extérieur, les plus étendus et les moins élevés, sont les plus mauvais. Le péril est extrême, lorsqu'une vomique étant ouverte ou le pus s'étant fait jour au dehors, la fièvre ne cesse point, ou si elle revient après avoir cessé; si le malade est altéré, dégoûté, s'il a le dévoiement, si le pus qu'il rend est livide et pâle, ou s'il ne crache qu'une pituite écumeuse. Les vieillards périssent presque toujours de la suppuration qui survient à la suite de l'inflammation du poumon; et les jeunes gens, de celle des autres viscères. Il y a beaucoup de danger dans la phthisie, pour une personne maigre, lorsque les crachats sont mélangés et purulents; que la fièvre est continue; qu'elle ne laisse point de relâche pour faire prendre un peu de nourriture au malade, et que la soif est considérable. On ne tarde guère à mourir dans cette maladie, principalement en automne, temps où périssent ordinairement ceux qui en sont attaqués, et qui ont traîné pendant le reste de l'année, lorsque les cheveux commencent à tomber; que les urines déposent un sédiment qui ressemble à des toiles d'araignée, et qu'elles sont d'une odeur fétide; surtout lorsqu'à tout cela se joint du dévoiement. On périt aussi, lorsqu'ayant commencé à cracher le pus, les crachats se suppriment. Cette maladie produit souvent chez les jeunes gens des vomiques ou des fistules, dont on ne guérit pas ordinairement, à moins qu'il ne survienne beaucoup de signes favorables. Les personnes qui guérissent le plus difficilement de la phthisie, sont les filles et les femmes chez lesquelles à cette maladie se joint la suppression des règles. Celui qui, étant en santé, est tout-à-coup at-

qué d'une douleur de tète, et tombe ensuite dans un sommeil si profond, qu'il ronfle, et qu'on ne peut l'éveiller, périt au bout de sept jours; surtout s'il dort les paupières entr'ouvertes, de manière qu'on aperçoive le blanc de l'œil, sans qu'il ait eu précédemment de diarrhée. La fièvre seule peut dissiper ce mal, et empècher le malade de mourir. L'hydropisie qui survient à la suite d'une maladie aiguë, se guérit rarement; surtout si elle est accompagnée de signes contraires à ceux dont nous avons parlé plus haut. La toux ne laisse pas d'espérance dans cette maladie; et il en est de même, lorsque le sang fait irruption par en haut ou par en bas, et que l'eau occupe le milieu du corps. Pour les hydropiques, auxquels il survient des tumeurs qui paraissent et disparaissent, ils sont moins en danger que ceux dont nous venons de parler, s'ils veillent sur eux-mêmes; mais la trop grande confiance qu'ils ont de guérir, leur est ordinairement funeste. Une chose dont on ne peut trop s'étonner, c'est que certaines maladies qui détruisent le corps, lui sont en même temps favorables à d'autres égards; car dans l'hydropisie où il y a beaucoup d'eau épanchée, et dans les abcès considérables, où il y a une grande quantité de pus accumulé, si on évacue le tout à-la-fois, le malade périt, comme si, étant en santé, on venait à perdre tout son sang par une blessure. Les douleurs articulaires, accompagnées de petites tumeurs calleuses, ne se guérissent jamais; il en est de même de celles qui attaquent les vieillards, ou qui durent depuis la jeunesse, jusqu'à un âge avancé: on peut bien en adoucir la violence, mais on ne les guérit point. L'épilepsie se guérit aussi avec peine après vingt-cinq ans; il est encore bien plus difficile de guérir celle qui vient après quarante ans; de sorte qu'à cet âge, il peut bien y avoir encore quelque ressource dans

la nature, mais il n'en reste aucune dans la médecine. Il est aussi presque impossible de guérir de cette maladie, à quelque âge que l'on soit, si tout le corps est attaqué à la fois, et si l'on ne sent point venir le mal de quelque partie, mais si l'on tombe tout-à-coup. Il n'y a point de remède, si l'intelligence est dérangée, ou s'il est survenu une paralysie. On est pareillement en danger de mort, si l'on a un dévoiement accompagné de fièvre, de soif considérable, et d'inflammation au foie, aux hypochondres ou au bas ventre; si ce dévoiement dure depuis long-temps; si les matières que l'on rend sont variables, si elles excitent de la douleur, et surtout si les tranchées commencent à être anciennes. Cette maladie fait périr beaucoup d'enfants jusqu'à l'âge de dix ans; les autres âges y résistent plus aisément. Elle est dangereuse aussi pour les femmes enceintes, qui, si elles en réchappent, sont au moins en danger d'avorter. La dysenterie qui est causée par l'atrabile, est mortelle. C'est aussi un signe de mort dans la dysenterie, si l'on rend tout-à-coup, lorsque le corps est fort affaibli, des excréments noirs. La lienterie est très-dangereuse, si les selles sont fréquentes; si l'on va à toute heure, la nuit comme le jour; soit que l'on rende des vents, ou qu'on n'en rende point; si les matières sont crues, ou noires, lisses et de mauvaise odeur; si l'on est fort altéré; si l'on n'urine point après avoir bu, ce qui n'arrive que parce que la boisson que l'on prend ne va point jusqu'à la vessie, mais passe par les intestins; s'il se forme des ulcères dans la bouche; si le visage est rouge et marqué de taches de toutes sortes de couleurs; si le ventre est comme ballonné, gras et rugueux; si le malade n'a point d'appétit. Ces signes annoncent une mort certaine; mais bien plus encore lorsque le mal dure depuis long-temps, et surtout quand

la personne qui en est attaquée est fort âgée. La passion iliaque qui est accompagnée de vomissement, de hoquet, de convulsions, de délire, est très-dangereuse. La dureté du foie est un fort mauvais signe dans la jaunisse. Il y a peu de secours à attendre de la médecine, pour ceux chez qui à une affection de rate, s'est jointe une dysenterie qui a dégénéré en hydropisie ou en lienterie. La passion iliaque fait périr le malade en sept jours, si elle ne se termine pas dans cet intervalle. Une femme à laquelle la fièvre survient à la suite de son accouchement, avec une douleur de tête violente et continue, est en danger de mort. Une respiration fréquente est un mauvais signe, dans les douleurs et les inflammations des cavités où les viscères sont contenus. Il y a lieu d'appréhender, si, sans cause, on ressent une douleur de tête qui dure depuis long-temps; si cette douleur passe dans le cou et les épaules; si elle remonte ensuite à la tête, ou si elle s'étend depuis la tête jusqu'au cou et aux épaules : dans ce cas, il y a tout sujet de craindre; à moins qu'il ne s'ensuive une vomique, dont le pus s'évacue par l'expectoration, ou qu'il n'arrive une hémorrhagie par quelque partie, ou que la tête ne se couvre d'éruptions farineuses, ou qu'il ne s'élève des pustules par tout le corps. C'est aussi un très-mauvais signe, lorsqu'on éprouve des engourdissements, des démangeaisons, ou comme un sentiment de froid qui se répand, tantôt sur toute la tête, tantôt seulement sur une partie, et qui s'étend jusqu'au bout de la langue; ce mal est d'autant plus difficile à guérir, qu'il est rarement suivi d'abcès; ce qui cependant ne manquerait pas d'y apporter du soulagement. La goutte sciatique dure très long-temps, et pour le moins un an, et ne se termine qu'au printemps ou en automne, si l'engourdissement est considérable; si la cuisse et les

hanches sont froides; si l'on ne va à la selle qu'avec effort; si les matières sont muqueuses, et si le malade a plus de quarante ans. Les rhumatismes du bras, qui s'étendent jusqu'à la main, ou qui se portent vers les épaules, et qui y causent de la douleur et de l'engourdissement, guérissent aussi très-difficilement à cet âge surtout si l'on n'est point soulagé après avoir vomi de la bile. Lorsqu'un membre affecté de paralysie, est entièrement privé de mouvement, et se dessèche, il ne revient jamais à son premier état, et il y revient d'autant moins, que l'affection est plus ancienne et le sujet plus âgé. L'hiver et l'automne ne sont point des saisons propres pour le traitement de cette maladie; on peut espérer quelque chose des remèdes au printemps et en été. La paralysie imparfaite se guérit difficilement : celle qui est complète ne se guérit jamais. Toute douleur qui se porte vers les parties supérieures, obéit moins facilement aux remèdes. Une femme enceinte, dont les mamelles se dessèchent tout-à-coup, est en danger d'avorter. Une femme qui n'est point accouchée depuis peu, ou qui n'est pas enceinte, si elle a du lait, éprouve une suppression de règles. La fièvre quarte en été dure peu; et en automne, fort long-temps, principalement si elle a commencé aux approches de l'hiver. Si une hémorrhagie est suivie de délire avec convulsions, il y a danger de mort. Les convulsions qui surviennent à la suite d'une purgation et lorsqu'on n'a point encore mangé; et les extrémités froides dans une grande douleur, annoncent pareillement la mort. Une personne qui s'est pendue et qui n'a pu être détachée de la corde avant qu'elle commence à écumer par la bouche, ne peut être rappelée à la vie. C'est un signe pernicieux, de rendre tout-à-coup des excréments noirs, semblables à du sang caillé, qu'il y ait de la fièvre ou qu'il n'y en ait pas

Sect. IX. Après avoir parlé des signes qui nous donnent lieu d'espérer ou de craindre, il est à propos de passer au traitement des maladies. Les méthodes curatives sont générales, ou particulieres. Les générales sont celles qui conviennent à plusieurs maladies; et les particulières, celles qui sont propres à chaque espèce. Je parlerai d'abord des méthodes générales, parmi lesquelles il en est qui conviennent non-seulement aux malades, mais encore aux personnes en santé; et d'autres qu'on n'emploie que dans les maladies. Tous les remèdes dont on se sert en médecine, ont pour effet de retrancher ou d'ajouter, d'attirer ou de réprimer, de rafraîchir ou d'échauffer, de raffermir ou de relâcher. Il est même des méthodes où l'on met en usage à la fois deux moyens différents, mais non opposés. On retranche par la saignée, les ventouses, la purgation, le vomissement, les frictions, la gestation, par les différents exercices du corps, par l'abstinence et par la sueur. Je vais parler de chacun de ces articles.

Sect. X. L'usage de la saignée par l'ouverture de la veine n'est point une nouveauté; mais c'en est une, d'employer ce remède dans presque toutes les maladies. Il y a long-temps aussi que l'on tire du sang aux jeunes gens, et aux femmes qui ne sont point enceintes; mais c'est depuis peu, qu'on en tire aux enfants, aux vieillards et aux femmes grosses. Les anciens pensaient que les deux extrêmes de la vie étaient également incapables de supporter la saignée; et ils étaient persuadés qu'une femme enceinte à laquelle on avait tiré du sang, courait risque d'avorter. Mais l'expérience a fait connaître par la suite, qu'aucune des règles prescrites par les anciens, au sujet de la saignée, ne devait être constamment observée, et qu'il fallait diriger les méthodes curatives d'après d'autres considérations. Car ce n'est ni

à l'âge, ni à la grossesse, mais aux forces qu'il faut avoir égard; et c'est mal à propos qu'on tirera du sang à un jeune homme, s'il est faible, ou à une femme qui n'est point enceinte, si elle est dans un état de langueur. Par la saignée, on emporte et on détruit le peu de forces qui pouvait lui rester. On saignera, au contraire, sans aucun danger, un enfant qui est fort, un vieillard robuste, et une femme enceinte qui a de la vigueur. Cependant un médecin ignorant peut aisément se tromper dans ces sortes de cas; car dans l'enfance et dans la vieillesse on a ordinairement peu de forces; et une femme enceinte, après être guérie, a besoin des siennes, non-seulement pour se soutenir, mais encore pour nourrir son enfant. Mais de ce qu'un remède exige de la réflexion et de la prudence, il ne s'ensuit pas qu'il faille en bannir l'usage : c'est alors, au contraire, le propre de l'art, de ne pas s'arrêter seulement au nombre des années et à l'état de grossesse; mais encore d'examiner l'état des forces, et de voir s'il en restera assez, pour que l'enfant, le vieillard, la femme enceinte et son fruit puissent se soutenir. Il y a aussi une différence à faire entre une personne forte, et une personne grasse, entre une personne maigre, et une personne faible. Les personnes maigres ont plus de sang, et les grasses plus de chair; aussi les premières supportent-elles plus aisément la saignée que les secondes. On juge donc mieux des forces par la grosseur des vaisseaux, que par l'embonpoint du corps. Ce n'est point assez de considérer ces circonstances; il faut encore faire attention à l'espèce de maladie. On doit examiner si c'est par excès ou par défaut, que la matière pèche; si les humeurs sont saines ou viciées : car si le sang manque, ou s'il est bien constitué, la saignée est contraire; mais s'il y en a trop, ou s'il est corrompu, il n'y a point de meil-

leur remède. Il est donc nécessaire de tirer du sang dans une fièvre violente, où la peau est rouge, et dans laquelle les veines sont pleines et gonflées. Il en est de même dans les maladies des viscères; dans la paralysie, le tétanos et les convulsions; dans les maux de gorge, où l'on court risque d'être suffoqué par le défaut de respiration ; dans la perte subite de la voix; dans toutes les douleurs violentes; dans tous les cas où il y a quelque chose de froissé, ou de brisé à l'intérieur; dans la cachexie; dans toutes les maladies aiguës qui sont produites, comme je l'ai dit ci-dessus, non par le défaut, mais par l'abondance du sang. Il peut arriver pourtant que la maladie demande la saignée, et que le malade ait à peine la force de la supporter. Dans ce cas, s'il n'y a point d'autre remède, et si le malade ne peut en revenir, sans être secouru par un moyen même téméraire, il est d'un bon médecin de faire voir, qu'il n'y a point de ressource sans la saignée, et combien en même temps il y a de danger à l'employer. Alors, si on la demande, il faut la faire sans balancer : car il vaut mieux essayer un remède douteux, que de n'en faire aucun. C'est ce qu'on doit surtout pratiquer dans la paralysie; dans la perte subite de la voix; dans l'angine avec suffocation; et lorsqu'un accès de fièvre a été assez violent pour qu'on ait manqué d'en mourir; qu'il est problable que le suivant sera pareil, et que le malade ne sera point en état d'y résister. Quoique ce soit une règle générale de ne point saigner immédiatement après qu'on a mangé, on ne doit cependant pas toujours l'observer, car il est des cas où l'on ne peut attendre que la digestion soit faite. Lors donc qu'on est tombé d'un lieu élevé; qu'on a éprouvé une forte contusion; qu'on vomit du sang par quelque accident subit : alors, quoiqu'on ait mangé depuis peu, il faut cependant tirer du sang sur-le-

champ, de peur qu'il ne forme dépôt, et ne mette la vie en danger. On doit faire de même dans tous les cas où l'on est menacé d'une suffocation subite. Mais toutes les fois que la nature de la maladie le permet, on doit attendre, pour saigner, qu'il ne reste plus aucune trace de crudité. Le second ou le troisième jour de la maladie paraît donc le plus avantageux pour cela; mais s'il est quelquefois nécessaire de tirer du sang dès le premier jour, il n'est jamais utile de le faire après le quatrième, lorsque la matière a eu le temps de se dissiper, ou d'altérer la constitution du corps. La saignée alors, au lieu de rétablir le malade, ne servirait qu'à l'affaiblir davantage. Saigner dans le fort de l'accès, un homme qui a une fièvre violente, c'est l'égorger: il faut attendre qu'elle diminue. Si la fièvre ne tombe point, et qu'il n'y ait point de rémission à espérer, il faut saisir le moment où elle cesse d'aller en augmentant. Alors, quoiqu'il y ait beaucoup d'inconvénient, il ne faut point laisser échapper la seule occasion où la saignée puisse encore être pratiquée. Lorsqu'il est nécessaire de tirer du sang, il convient de partager cette évacuation en deux jours; car il est plus prudent de soulager seulement d'abord le malade, pour le dégager tout-à-fait un peu plus tard, que de courrir risque de le faire périr, en lui retirant à-la-fois toutes ses forces. Si l'on se trouve bien de cette méthode, lorsqu'il est question d'évacuer une collection de pus ou les eaux des hydropiques, à plus forte raison doit-on s'en bien trouver dans la saignée. Si l'on tire du sang, pour dégager tout le corps, il faut le tirer du bras: si c'est pour débarrasser quelque partie, il faut le tirer de la partie même attaquée, ou de celle qui en est le plus proche, puisqu'on ne peut saigner à toutes les parties du corps, mais seulement aux tempes, aux bras et aux pieds. Je n'ignore pas qu'il

est des médecins qui prétendent qu'il faut saigner le plus loin qu'il est possible de l'endroit qui est attaqué; parce qu'en suivant cette méthode, on détourne le cours du sang; au lieu que par l'autre, on l'attire sur les parties mêmes qui en sont déja surchargées; mais cette opinion est absolument fausse : car les vaisseaux les plus voisins de celui qui est ouvert, se vident d'abord, et ceux qui en sont plus éloignés, ne se dégagent qu'à proportion qu'on laisse couler le sang, et cessent absolument de se dégorger, dès qu'on a fermé la veine. L'usage néanmoins semble avoir appris qu'il est plus à propos de saigner du bras dans les blessures de la tête; et du bras opposé, lorsque le mal attaque un bras. C'est apparemment parce que, s'il survenait quelque accident par la saignée, l'inconvénient serait plus grand, s'il avait lieu dans une partie déja malade. On détourne aussi quelquefois le cours du sang, lorsque, coulant déja par une partie, on saigne d'une autre. Car alors il cesse de couler par l'endroit que nous ne voulons point, en lui opposant des obstacles, et en lui ouvrant une autre issue. Rien de plus aisé que la saignée, pour celui qui en a l'habitude; mais aussi rien de plus difficile, pour celui qui est sans expérience. La veine se trouve jointe aux artères, les artères aux nerfs. La piqûre d'un nerf est suivie de convulsions, qui font périr le malade au milieu des plus vives douleurs. L'artère coupée ne se reprend point, et laisse même quelquefois échapper tout le sang avec impétuosité. Si l'on vient à couper la veine en travers, ses orifices se contractent, et ne laissent point couler le sang. Si l'on pousse la lancette avec timidité, on ne fait qu'effleurer la peau, et l'on n'ouvre point la veine. Quelquefois aussi elle est fort enfoncée, et il est difficile de la trouver. Toutes ces choses font de la saignée une opération très-aisée pour un homme

exercé, et très-difficile pour un ignorant. Il faut ouvrir la veine par le milieu; et lorsque le sang en sort on doit examiner sa couleur et sa consistance : s'il paraît épais et noir, il est mauvais, et il est utile d'en tirer; s'il est rouge et clair, il est bon; alors la saignée est plus nuisible qu'avantageuse, et il faut fermer la veine sur-le-champ. Mais on ne court point ce risque avec un médecin qui sait quand il est à propos de saigner ou non. Il arrive assez souvent que tout le sang qu'on tire le premier jour, est également noir; mais cela ne doit pas empêcher de l'arrêter, si on en tire suffisamment, et il ne faut jamais attendre pour finir, que le malade tombe en faiblesse. On bande le bras en appliquant sur l'ouverture de la veine une compresse trempée dans de l'eau froide. Le lendemain on frappe la veine avec le doigt du milieu, pour que les lèvres de la piqûre récemment unie se séparent, et laissent de nouveau échapper le sang. Si le sang, qui d'abord était noir et épais, commence à devenir rouge et clair, que ce soit le premier ou le second jour, on en a assez tiré : ce qui reste est bon : il faut sur-le-champ fermer le vaisseau, et tenir le bras bandé, jusqu'à ce que la cicatrice soit bien formée; ce qui arrive très-promptement dans les veines.

Sect. XI. Les ventouses sont de deux sortes; les unes sont de cuivre, et les autres de corne. La ventouse de cuivre est ouverte par un bout, et fermée par l'autre. Celle de corne est fort ouverte à sa base, avec une petite ouverture en haut. On met dans celle de cuivre une mèche allumée; on applique cette ventouse par sa base sur le corps, et on appuie dessus avec la main, jusqu'à ce qu'elle tienne. La ventouse de corne s'applique sans feu; on pompe l'air avec la bouche par la petite ouverture qui est en haut; et après l'avoir fermée avec

un peu de cire, elle tient comme la premiere. Les ventouses de l'une et de l'autre espèce ne se font pas seulement avec du cuivre, ou de la corne, mais encore avec toute sorte de matière : lors même qu'on n'a rien autre chose, on peut fort bien se servir d'une petite coupe, ou de tout autre vase, dont l'ouverture soit étroite. Après l'application des ventouses, si l'on a fait des scarifications à la peau, il sort du sang; si l'on n'en a point fait, la ventouse attire l'air artériel. On applique les ventouses avec scarifications, lorsque le mal vient de l'abondance du sang à l'intérieur; et de la dernière façon, lorsqu'il existe une accumulation d'air. On fait surtout usage des ventouses, lorsque le mal n'est pas répandu par tout le corps, mais occupe seulement une partie, qu'il suffit d'en débarrasser, pour rétablir la santé. La preuve que dans les affections locales, il faut pratiquer la saignée par la lancette de préférence sur la partie affectée, c'est qu'on n'applique jamais les ventouses sur une partie éloignée du siége du mal, si ce n'est lorsqu'on veut par cette révolution réprimer une hémorrhagie; mais toujours sur la partie que l'on se propose de rétablir. Il peut être nécessaire aussi d'employer les ventouses dans les maladies chroniques, quoiqu'elles soient déja anciennes, que le mal tienne à des humeurs corrompues ou à la présence de l'air. De même dans quelques maladies aiguës, lorsque le corps doit être allégé, et que les forces du malade ne permettent point de saigner. Ce remede est à-la-fois moins violent, et plus sûr: il n'est jamais dangereux, même dans le fort du redoublement de la fièvre, et lorsque la digestion n'est point encore faite. Ainsi, il vaut mieux appliquer les ventouses, lorsque la saignée étant nécessaire, il y aurait un danger évident à ouvrir la veine; ou bien lorsqu'il s'agit simplement d'une maladie locale. Cependant

on ne doit point ignorer que, s'il n'y a point de danger à craindre de l'usage des ventouses, il y a aussi moins de secours à en attendre; et qu'on ne peut remédier à des maux violents que par des moyens énergiques.

Sect. XII. 1. Les anciens purgeaient et donnaient des lavements dans presque toutes les maladies. Ils employaient l'ellébore noir, le polypode, l'écaille de cuivre, que les Grecs appellent *lépida chalcou,* le suc de tithymale, dont une goutte mêlée avec du pain purge abondamment, le lait d'ânesse, de vache ou de chevre auquel ils ajoutaient un peu de sel; ensuite ils le faisaient bouillir; et après en avoir ôté tout ce qui s'était caillé, ils faisaient boire le reste qui formait une espèce de petit-lait. Mais comme les médicaments dont il vient d'être parlé sont nuisibles à l'estomac, et que les évacuations par les selles, si elles sont trop copieuses ou trop fréquentes, affaiblissent, il ne faut jamais, dans les maladies, employer de purgatifs violents, à moins qu'il n'y ait point de fièvre. On peut, par exemple, donner dans celles qui sont produites par l'atrabile, l'ellébore noir; de même que dans la démence accompagnée de tristesse, et dans la paralysie partielle; mais lorsqu'il y a fièvre, il est plus à propos, pour remplir cette indication, d'user d'aliments et de boissons qui nourrissent le malade, et qui lui procurent en même temps la liberté du ventre. Il est aussi des espèces de maladies, où il est bon de purger avec le lait.

2. On doit, dans la plupart des cas, tenir plutôt le ventre libre par le moyen des lavements. C'est une méthode qu'Asclépiade a suivie, quoique avec restriction et dont on ne se sert presque pas dans ce siècle-ci. Néanmoins l'usage modéré qu'Asclépiade en a fait, me parait avoir de grands avantages : il consiste à ne pas employer cette sorte de remède trop souvent, mais seulement une

fois ou deux au plus, si la tête est pesante; si les yeux sont chargés; si l'on souffre dans cette partie du gros intestin que les Grecs nomment *colon;* si l'on sent des douleurs dans le bas ventre ou dans les lombes; s'il y a amas de bile, de pituite, ou d'une humeur aqueuse dans l'estomac; si la sortie des vents est difficile; si l'on ne va point à la selle, quoiqu'il y ait des excréments amassés dans le rectum; si le malade se présente au bassin sans rien faire, et que pourtant les vents aient un odeur fécale; si les matières évacuées sont viciées; si la diète qu'on a gardée d'abord, n'a point emporté la fièvre; si les forces ne permettent pas la saignée quoiqu'elle soit nécessaire, ou si le temps en est passé; si l'on a fait quelque excès de boisson avant de tomber malade; si l'on est tout-à-coup constipé, après avoir eu pendant long-temps naturellement, ou par incident, le ventre libre. On doit observer à l'égard des lavements, de ne point en donner avant le troisième jour, ni avant que la digestion soit entièrement faite; lorsque le malade est faible, ou épuisé par une maladie prolongée; lorsqu'il va tous les jours suffisamment à la selle; qu'il a un flux de ventre ou qu'il est dans le redoublement de la fièvre; car alors le fluide qu'on injecte reste dans les intestins, porte à la tête et augmente le danger. Le malade doit faire diète la veille, pour être plus en état de recevoir le lavement; boire le jour même, quelques heures avant, de l'eau tiède, pour humecter les intestins grêles. Ces précautions prises, si on n'a pas besoin de lavement bien actif, on ne se sert que d'eau pure; si l'on veut un lavement plus fort, on ajoute du miel à l'eau; si l'on veut un lavement adoucissant, on prend une décoction de fenugrec, d'orge, ou de mauve. Le lavement astringent se fait avec une décoction de verveine. Si l'on a besoin d'un lavement stimulant, on le prépare avec l'eau de

mer, ou avec de l'eau commune, dans laquelle on a fait fondre du sel : on retire plus d'avantage de l'une et de l'autre, quand on les a fait bouillir. On rend encore le lavement plus actif, en y ajoutant, ou de l'huile, ou du nitre, ou même du miel. Plus il est âcre, plus il fait d'effet; mais il est aussi plus difficile à supporter. Le liquide que l'on injecte, ne doit être ni froid, ni chaud, afin qu'il ne nuise ni par l'une, ni par l'autre de ces qualités. Lorsqu'un malade a pris un lavement, il doit, autant qu'il est possible, se tenir au lit, et ne point aller à la selle à la première envie qu'il en ressent; et n'y céder que quand elle devient pressante. Il arrive fort souvent que, par cette évacuation, les parties supérieures se dégagent, et que le mal diminue. Lorsqu'après avoir pris un lavement, on a été plusieurs fois à la selle, et qu'on est fatigué, il faut se reposer un peu; et de crainte que les forces ne manquent, prendre de la nourriture ce jour-là. On en prend plus ou moins, selon que l'on a à craindre le retour de la fièvre, ou que l'on est sans inquiétude à cet égard.

Sect. XIII. Le vomissement qui est nécessaire aux personnes bilieuses, lors même qu'elles se portent bien, l'est aussi dans les maladies produites par la bile; et il est bon de faire vomir dans toutes les fièvres qui sont précédées de frisson et de tremblement. Le vomissement n'est pas moins avantageux dans le choléra-morbus; dans la folie accompagnée de gaîté; dans les attaques d'épilepsie; mais dans les maladies aiguës, comme dans le choléra-morbus, dans les fièvres continues avec redoublement, il ne faut point faire vomir, comme je l'ai dit ci-dessus à l'article de la purgation, avec des vomitifs violents : il suffit de prendre pour vomir, ce que j'ai conseillé aux personnes en santé. Mais dans les maladies chroniques qui sont fortes et non accompagnées de fiè-

vre, comme l'épilepsie, ou la folie, on se sert même de l'ellébore blanc. Il n'est jamais avantageux d'en faire usage en hiver, ou en été; mais on s'en trouve très-bien au printemps, et passablement en automne. Avant de le donner, il est bon d'humecter beaucoup le malade. Enfin il ne faut pas ignorer que tous les médicaments de ce genre que l'on donne en boisson, ne font pas toujours bien aux malades, et font toujours mal aux personnes en santé.

Sect. XIV. Asclépiade, dans un livre qu'il a intitulé *des Secours Généraux*, qu'il réduit à trois, savoir; la friction, dont il se donne pour l'inventeur, l'eau, et la gestation, a employé la plus grande partie de ce livre sur le seul article de la friction. Il y aurait de l'injustice à enlever aux médecins modernes la gloire des choses qu'ils ont découvertes, ou sagement imitées de leurs prédécesseurs; mais il est juste aussi de rendre à leurs auteurs ce qu'on trouve d'écrit là-dessus chez quelques anciens. On ne peut nier qu'Asclépiade n'ait parlé d'une façon beaucoup plus étendue et plus claire, que ceux qui l'ont précédé, sur la manière d'employer la friction, et des cas où il convient de l'employer; cependant il n'a rien imaginé qu'Hippocrate n'ait dit long-temps avant lui, en peu de mots. On trouve dans cet auteur beaucoup plus ancien qu'Asclépiade, que la friction forte durcit le tissu des fibres; que la légere le ramollit; que celle qui est prolongée, amaigrit; et que celle dont la durée est médiocre, engraisse: il s'ensuit donc qu'on doit l'employer pour resserrer le tissu des fibres, lorsqu'il est trop lâche; pour le détendre, lorsqu'il est trop serré; pour évacuer le superflu des humeurs, lorsqu'elles surabondent; et pour donner de la consistance aux corps maigres et délicats. Lorsqu'on voudra faire réflexion à chacune de ces espèces de friction, ce qui cependant

n'est point du ressort de la médecine, on verra qu'elles dépendent toutes de la même cause, qui consiste dans le retranchement. Car on ne resserre une chose, qu'en ôtant ce qui la rendait lâche : on n'en ramollit une autre, qu'en retranchant ce qui faisait la dureté; on engraisse, non pas par la friction, mais par la nourriture qui pénètre jusqu'à la peau qu'on a relâchée et comme disposée auparavant, par ce moyen. La cause de ces différents effets ne dépend donc que de la manière de fair la friction. Il y a une grande différence entre la frictior et l'onction : il est nécessaire d'oindre et de frotter légèrement le corps même dans les maladies aguës et récentes, pourvu que ce soit dans la rémission, et avan l'ingestion d'aucun aliment : il ne convient pas, au con traire, d'user de frictions prolongées, ni dans les ma ladies aiguës, ni dans celles qui croissent encore : si c n'est dans la phrénésie, lorsqu'on veut procurer du som meil aux malades. On ne doit donc employer cette sort de friction, que dans les maladies déja anciennes et qu commencent à diminuer. Je n'ignore pas qu'il est de médecins qui prétendent que c'est surtout lorsque le maladies sont dans leur période d'accroissement, et no pas lorsqu'elles tirent à leur fin, qu'il est nécessaire d faire des remèdes; mais ils se trompent : car une mala die, même celle qui pourrait finir d'elle-même, se ter minera plus tôt, si l'on emploie des remèdes; et c'es ce qu'il faut faire, pour deux raisons : la première, afi que l'on soit rétabli le plus promptement possible; l seconde, afin que la maladie, en se prolongeant, n vienne pas à empirer de nouveau, même par quelqu cause légère. Une maladie peut devenir moins grave e persister cependant encore, parce qu'elle tient à cer taines dispositions qu'il appartient aux remèdes de dé truire. Autant donc les frictions sont utiles dans le dé

clin des maladies, autant il faut les éloigner, lorsque la fièvre augmente, et attendre qu'elle ait cessé tout-à-fait, ou au moins beaucoup diminué. On fait des frictions tantôt par tout le corps, comme lorsqu'on veut redonner des forces à une personne affaiblie ; tantôt on n'en fait que sur une partie, lorsque la faiblesse de cette partie même, ou de quelque autre, le demande. Par exemple, la friction calme les douleurs de tête qui durent depuis long-temps, pourvu néanmoins qu'on ne la fasse pas dans la violence de la douleur : de même, pratiquée sur un membre paralysé, elle lui rend le mouvement. Il est cependant beaucoup plus ordinaire de faire les frictions sur des parties éloignées du siége du mal. C'est ainsi surtout que l'on fait des frictions sur les extrémités inférieures, lorsqu'on veut dégager les parties moyennes ou supérieures du corps. C'est à tort que certains médecins veulent fixer le nombre des frictions que l'on doit faire à une seule personne. Cela dépend des forces du sujet ; car il suffira d'en faire cinquante à une personne très-faible, tandis qu'on pourra en faire jusqu'à deux cents à une personne robuste ; entre ces deux extrêmes on se règle sur l'état des forces. Ainsi on en fait moins à une femme, qu'à un homme ; moins à un enfant ou à un vieillard, qu'à un jeune homme ; enfin si l'on ne frotte que certaines parties, la friction doit être forte et durer long-temps, parce qu'il est impossible d'affaiblir promptement tout le corps, en ne frottant que sur une partie ; et qu'il est nécessaire de dissiper beaucoup de matière, soit qu'on veuille dégager la partie même sur laquelle on fait les frictions, soit qu'on veuille en débarrasser une autre : mais si la faiblesse de tout le corps demande qu'on emploie également partout la friction, elle doit durer moins de temps, et être plus légère ; il suffit alors de ramollir seulement la superficie de la peau, afin qu'elle

soit plus en état de recevoir la nouvelle matière nutritive, qui lui sera fournie par les aliments que l'on fera prendre immédiatement après. Nous avons dit plus haut que le malade était fort en danger, lorsqu'il avait soif et qu'il ressentait une grande chaleur à l'intérieur, tandis que les parties extérieures étaient froides. Il n'y a de ressource alors que dans les frictions; si elles rapellent la chaleur à l'extérieur, elles faciliteront l'emploi d'autres moyens convenables.

Sect. XV. La gestation est très utile aussi dans les maladies anciennes, et qui tendent à leur terminaison. Elle convient également aux personnes qui, quoique n'ayant plus de fièvre, ne sont point encore en état de s'exercer par elles-mêmes, et à celles chez qui il reste de longues traces de maladies que les autres remèdes n'ont pu effacer. Asclépiade a prétendu que, dans le commencement des fièvres violentes, et surtout de la fièvre ardente, il fallait employer la gestation pour les dissiper. Mais il y aurait du danger à tenter cette méthode; et le repos est alors plus convenable. Cependant si on veut en essayer, on le peut, si la langue n'est point sèche; s'il n'y a ni tumeur, ni dureté, ni douleur dans les viscères, à la tête ou aux hypochondres. En général, on ne doit jamais agiter un corps qui souffre, soit que l'on ressente de la douleur partout, soit qu'on n'en ressente que dans quelque partie, excepté dans la goutte; il faut toujours s'en abstenir pendant le temps d'accroissement de la fièvre, et attendre le moment de son déclin. Il est plusieurs espèces de gestations, que l'on emploie selon les forces et les moyens de chacun; afin que cette sorte de remède n'épuise pas trop une personne faible, et ne manque point à une personne pauvre. La gestation la plus douce de toutes, est celle d'un bateau dans le port ou sur un fleuve;

vient ensuite celle qui a lieu dans un vaisseau en pleine mer ou dans une litière; enfin celle qui se fait dans une voiture est la plus rude. Chacune de ces gestations peut être rendue plus ou moins forte; si l'on n'a aucun de ces moyens à sa disposition, il faut se servir d'un lit suspendu, que l'on fait agiter; si cela ne se peut, il faut au moins tenir un des pieds du lit soulevé avec une cale, et lui donner avec la main une impulsion tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Quant aux genres d'exercices, ceux qui sont légers conviennent aux personnes très-faibles; plus forts, ils sont bons pour les personnes qui n'ont plus de fièvre depuis plusieurs jours, ou qui, sans en avoir encore, commencent à ressentir les premières atteintes de certaines maladies graves; comme cela arrive dans la phthisie, les affections de l'estomac, l'hydropisie, et quelquefois aussi dans la jaunisse, et dans d'autres maladies qui sont sans fièvre, quoiqu'elles durent long-temps, comme l'épilepsie et la démence. Dans ces sortes de maladies, il faut aussi mettre en usage les exercices que nous avons rapportés, à l'article où nous avons parlé de la manière dont les personnes bien portantes, mais délicates, doivent se conduire.

Sect. XVI. Il y a deux sortes de diète : l'une où le malade ne prend absolument rien; l'autre où il ne prend que ce qu'il faut. On ne doit prendre ni nourriture, ni boisson au commencement des maladies; ensuite, pendant leur durée, il faut tenir un certain milieu; de manière qu'on ne prenne que des aliments convenables, et pas plus qu'il n'en faut. Il ne serait pas à propos, par exemple, de se trop remplir immédiatement après avoir souffert la faim et la soif; et s'il y a du danger à agir ainsi, pour les personnes qui se portent bien, lorsqu'elles ont été obligées de faire abstinence; combien

n'y en aura-t-il pas pour les personnes malades? Rien ne fait tant de bien à un malade, que l'abstinence gardée à propos. Il est parmi nous des hommes intempérans, qui laissent à leur médecin le soin de régler la quantité de leurs aliments, mais qui veulent fixer eux-mêmes le temps où ils doivent les prendre : il en est d'autres, au contraire, qui, comme par grace, laissent au médecin à marquer le temps de leur manger, et qui prétendent en régler eux-mêmes la mesure : enfin il en est qui croient être généreux envers le médecin, s'ils veulent bien s'en rapporter à lui pour le reste du traitement; mais qui veulent être absolument libres dans le choix des aliments qu'ils prennent; comme s'il s'agissait d'examiner jusqu'où vont les droits du médecin, et non de savoir ce qui peut être salutaire au malade. Cependant on ne peut disconvenir qu'il ne résulte pour celui-ci beaucoup d'inconvénients, lorsque l'on se trompe sur le temps où l'on doit lui donner à manger, et sur la quantité ou le choix des aliments.

Sect. XVII. La sueur s'excite de deux façons; ou par la chaleur sèche, ou par le bain. La chaleur sèche est celle du sable chaud, des étuves, des fours et de certaines espèces d'étuves naturelles, où l'on retient renfermée dans un bâtiment la vapeur chaude qui s'élève de la terre, comme on en voit au-dessus de Baies, dans des endroits plantés de myrtes. On peut encore exciter la sueur par le soleil et l'exercice. Il est avantageux de faire suer par les différentes manières que nous venons de rapporter, toutes les fois qu'il y a au-dedans du corps une humeur nuisible qu'il faut dissiper. On guérit aussi parfaitement certaines maladies de nerfs par ces différentes méthodes : on fait usage des premières, pour les personnes délicates; la chaleur du soleil et l'exercice ne conviennent qu'à de plus robustes qui se trouvent,

sans fièvre toutefois, soit au début d'une maladie, soit dans le cours même de maladies graves. D'ailleurs, il faut éviter de faire suer d'aucune façon dans la fièvre, et lorsque la digestion n'est point encore faite. On se sert du bain dans deux cas différents; tantôt on l'emploie au commencement de la convalescence, lorsque la fièvre est dissipée, et qu'on commence à passer à une nourriture un peu plus abondante et à un vin plus fort; et tantôt on y a recours pour dissiper la fièvre même. On s'en sert ordinairement, quand on a besoin de relâcher la peau, d'attirer au dehors les humeurs corrompues, et de changer l'état du corps. Les anciens étaient trop réservés sur l'usage du bain. Asclépiade l'a été beaucoup moins. Il n'y a rien à craindre du bain, si on l'emploie à propos : il n'est nuisible, que lorsqu'on s'en sert à contre-temps. Tout malade qui n'a plus la fièvre depuis un jour, peut se baigner en sûreté le lendemain, après que l'heure de l'accès est passée. Lorsque la fièvre est tierce ou quarte, on peut prendre le bain tous les jours où il n'y a point d'accès; mais si la fièvre est lente et mine sourdement le malade, on peut se baigner dans le temps de la fievre même; pourvu néanmoins que les hypochondres ne soient point durs ou gonflés; que la langue ne soit point sèche; que l'on ne ressente point de douleur, ni à la tête, ni à la poitrine, et que ce ne soit point dans le redoublement. Dans les fièvres réglées, on peut faire usage du bain dans deux temps différents, avant le frisson et après l'accès. Dans les fièvres lentes, on doit attendre que l'accès soit entièrement passé; ou, si elle est permanente, qu'elle soit au moins diminuée, et qu'on soit aussi bien qu'il est possible d'être dans ces sortes de fièvres. Les personnes faibles qui veulent prendre le bain, doivent éviter de s'exposer au froid avant de s'y

mettre ; elles doivent, lorsqu'elles y sont entrées, demeurer un instant tranquilles, et examiner si leurs tempes se resserrent, et s'il y survient de la sueur. Si le premier effet a lieu sans le second, le bain leur ferait mal ce jour-là ; il faut les oindre légèrement, et les emporter chez eux, où ils auront soin de se tenir chaudement et de faire diète. Si la sueur, au contraire, découle des tempes sans qu'elles se soient resserrées ; et si cette sueur se répand ensuite sur les autres parties du corps, on se fomentera la bouche avec de l'eau chaude ; on se mettra dans le bain, et on examinera pareillement si, au premier contact de l'eau chaude, on éprouve un frissonnement à la superficie de la peau ; ce qui n'arrive presque jamais, lorsque les premiers signes ont été bons : mais si on éprouve le frissonnement, c'est une marque certaine que le bain serait pernicieux. C'est l'état particulier du malade qui fait connaître, s'il est nécessaire de l'oindre avant ou après le bain tiède. Le plus ordinaire cependant, à moins que le médecin n'ait recommandé expressément de commencer par le bain, est de se faire d'abord oindre doucement, lorsqu'on a un peu sué, et de se mettre ensuite dans le bain. On doit avoir égard aux forces du malade, pour la durée de l'immersion : il ne faut jamais attendre que la chaleur le fasse tomber en faiblesse, il faut l'en faire sortir avant ; l'envelopper soigneusement, afin que le froid ne puisse pénétrer par aucun endroit ; et le faire ensuite suer dans la salle même du bain, avant de lui rien donner à manger. On fait aussi différentes espèces de fomentations chaudes, avec le millet, le sel, et le sable. On emploie chacune de ces matières chaudes et contenues dans un linge ; si l'on n'a pas besoin d'une grande chaleur, le linge seul suffit ; si on a besoin d'une chaleur considérable, on se sert de tisons éteints, en-

veloppés d'un morceau d'étoffe, et appliqués dans cet état. On se sert aussi de vessies remplies d'huile chaude: on verse de l'eau dans des vases de terre, qu'on appelle lentilles à cause de leur ressemblance avec la graine de cette plante : on met du sel dans un sac de toile ; on trempe ce sac dans de l'eau bien chaude, et on l'applique sur la partie qu'on veut échauffer ; ou bien on fait rougir dans le feu deux morceaux de fer applatis par leurs extrémités ; on en enfonce un dans le sel dont il vient d'être parlé, et on verse de l'eau doucement par-dessus : lorsqu'il commence à se refroidir, on le met au feu, et on fait la même chose avec l'autre; ce qu'on réitère à différentes reprises. Il résulte de cette opération un suc salé et chaud qui fait très-bien dans les contractions de nerfs. L'effet de toutes ces fomentations est de dissiper les matières nuisibles qui gonflent les hypochondres, qui gênent la respiration ou les fonctions de quelque autre partie. Nous indiquerons, en parlant des maladies, les cas où il est à propos de faire usage de chacune de ces choses en particulier.

Sect. XVIII. Après avoir exposé les différents moyens dont on se sert pour évacuer, il convient d'en venir aux matières qui sont propres à nourrir; c'est-à-dire, aux aliments solides et liquides, dont on fait usage, non-seulement dans toutes les maladies, mais encore dans l'état de santé. Il est de mon sujet de faire connaître les propriétés des différents aliments d'abord afin que les personnes en santé sachent comment elles doivent en user; ensuite, afin de pouvoir indiquer dans le traitement des maladies, les espèces dont il est à propos de faire usage, sans être obligé de nommer chacune des substances alimentaires en particulier. Il faut savoir qu'on doit ranger parmi les aliments les

plus forts (j'appelle ainsi ceux qui contiennent beaucoup de matière nutritive), tous les légumes, les diverses sortes de pain qu'on fait avec les graines céréales; de plus, tous les animaux quadrupèdes domestiques; les grandes bêtes fauves, comme le chevreuil, le cerf, le sanglier, l'âne sauvage: les gros oiseaux, comme l'oie, le paon et la grue; les gros poissons de mer, comme la baleine et les autres cétacées; le miel, le fromage. D'où il suit naturellement que la pâtisserie qui est fait avec le froment, la graisse, le miel et le fromage, est extrêmement nourrissante. Je range dans la classe moyenne, les plantes potagères, dont on ne mange que les racines, ou les bulbes; certains quadrupèdes, comme le lièvre; tous les oiseaux, depuis les plus petits jusqu'au flammant inclusivement; les poissons qu'on ne sale point, ou qu'on sale en entier. Je place parmi les aliments faibles, toutes les tiges des herbes potagères et ce qu'elles produisent, comme la citrouille, le concombre, les câpres; toutes les espèces de fruits; les olives; les limaçons, et tous les poissons à coquilles. Outre ces différences dans les classes des aliments, il y en a encore de très-grandes dans les espèces qui composent chaque classe. Les unes sont plus nourrissantes, et les autres le sont moins. Par exemple, le pain est ce qu'il y a de plus nourrissant; celui de froment l'est plus que celui de millet; et celui-ci, plus que celui d'orge. La partie la plus nourrissante du froment, est la première fleur de sa farine; ensuite, la seconde; puis la farine qu'on n'a point tamisée, que les Grecs appellent *autopuron*. Le pain fait avec la farine passée au bluteau, est moins nourrissant: le pain de ménage est celui de tous qui contient le moins de suc nourricier. Parmi les légumes, la fève, la lentille, sont plus nourrissantes que le pois; et parmi les plantes potagères, la

rave, les navets, et tous les bulbes, au nombre desquels je mets l'oignon et l'ail, sont plus nourrissants que le panais et le raifort. Le chou, la bette, le poireau nourrissent plus que la laitue, la citrouille et l'asperge. Parmi les fruits des plantes à tige ligneuse, les raisins, les figues, les noix, les dattes, contiennent plus de suc nourricier que les fruits charnus proprement dits ; et parmi ceux-ci, les fruits fondants en contiennent plus que ceux qui sont cassans. Parmi les oiseaux de la classe moyenne, ceux qui marchent plus qu'ils ne volent, sont plus nourrissants que les autres ; et parmi ces derniers, les plus gros contiennent plus de sucs nourriciers, que les petits, comme la grive et le becfigue. Les oiseaux qui vivent dans l'eau, fournissent une nourriture plus légère que ceux qui vivent sur terre. Parmi les quadrupèdes domestiques, la viande de porc est la moins nourrissante, et celle de bœuf est tout le contraire. En général, les animaux sauvages fournissent une nourriture d'autant plus solide, qu'ils sont plus gros. Parmi les poissons, que j'ai rangés dans la classe moyenne, et dont nous faisons le plus d'usage, les plus nourrissants sont ceux qu'on peut employer pour les salaisons, comme le lésard de mer ; ensuite ceux dont la chair plus tendre est néanmoins encore ferme, comme la dorade, le corbeau marin, l'oculata, le spare ; puis tous les poissons plats ; après ceux-ci viennent le loup marin, et le mulet, enfin tous les petits poissons de mer. Ce n'est pas seulement dans les espèces qu'il se rencontre des différences ; il en est aussi dans les individus, qui dépendent de l'âge, des parties, de la nature du lieu où ils habitent, et de leur conformation extérieure. Tout animal quadrupède qui tette encore, est moins nourrissant que lorsqu'il est plus âgé. La volaille est aussi d'autant moins nourrissante, qu'elle est

plus jeune : il en est de même, parmi les poissons, de ceux qui sont d'un âge moyen, et qui n'ont point encore acquis toute leur grosseur. Ensuite, quant aux diverses parties du même animal ; dans le cochon, les parties qui nourrissent le moins, sont les pieds, les bajoues, les oreilles et la cervelle. Dans l'agneau et le chevreau, c'est la tête et la queue, que l'on peut ranger dans la classe des aliments moyens. Chez les oiseaux, les parties que l'on regarde avec raison comme les moins nourrissantes sont le cou, et les ailes. Pour ce qui est du terrain, le froment qui vient sur les collines, nourrit plus que celui qui croît dans les plaines. Le poisson qui vit autour des rochers, est plus léger que celui qui se tient dans les endroits sablonneux ; et celui-ci l'est encore davantage, que celui qui vit dans une eau bourbeuse ; c'est pourquoi les mêmes poissons sont plus pesans, selon qu'ils ont été pris dans un étang, un lac, ou une rivière, et ceux qui se tiennent dans des endroits où il y a beaucoup d'eau, sont plus légers que ceux qui se retirent dans les bas-fonds. La chair des animaux sauvages est moins nutritive que celle des animaux domestiques : tous ceux qui vivent dans des endroits humides, donnent une nourriture plus légère que ceux qui se tiennent dans des lieux secs. Ensuite les mêmes animaux nourrissent plus, lorsqu'ils sont gras, que lorsqu'ils sont maigres ; frais, que lorsqu'ils sont salés ; nouvellement tués, que lorsqu'ils le sont depuis long-temps. La même viande nourrit plus, lorsqu'elle est bouillie, que lorsqu'elle est rôtie ; plus, lorsqu'elle est rôtie, que lorsqu'elle est frite. Les œufs durs sont dans la classe des aliments les plus pesans ; les œufs frais ou mollets, dans la classe des plus légers. Quoique toutes les préparations panaires soient dans la classe des plus forts aliments, on doit mettre néan-

moins dans la classe des plus faibles, certaines préparations des graines céréales, comme le gruau, le riz, l'orge mondé, les crèmes et bouillies que l'on en fait, et le pain imbibé d'eau.

Quant aux boissons, celle que l'on fait avec le froment, de même que le lait, l'hydromel, le vin cuit, le vin fait avec des raisins séchés au soleil, le vin doux ou fort, non encore fermenté ou très-vieux, doivent être rangés dans la classe des aliments qui nourrissent beaucoup. Le vinaigre, et le vin qui n'a que quelques années, qui est austère, ou épais, sont dans la classe moyenne; ainsi on n'en doit jamais donner que de cette espèce aux personnes faibles : l'eau est la boisson la moins nourrissante de toutes. Une boisson faite avec le froment est d'autant plus nourrissante, que le froment qu'on a employé est meilleur. Le vin d'un bon terroir est plus nourrissant que celui qui vient d'un terrain médiocre; et celui qu'on a recueilli dans un endroit tempéré, l'est plus que celui qui vient dans un lieu ou trop humide, ou trop sec, ou trop froid, ou trop chaud. L'hydromel contient d'autant plus de suc nourricier, qu'il y a plus de miel; le vin cuit, qu'il a plus bouilli; et le vin de raisins séchés au soleil, qu'il est fait avec des raisins plus desséchés. L'eau la plus légère est celle de pluie; ensuite celle de fontaine; puis celle de rivière, et enfin celle de puits. Après celle-ci, vient l'eau de neige, ou de glace; puis celle de lac, et enfin celle de marais, qui est la plus pesante de toutes. S'il est nécessaire de s'assurer de la qualité de l'eau, rien n'est aussi plus facile; puisqu'il suffit de la peser pour constater sa légèreté. Parmi les eaux qui sont également légères, la meilleure de toutes est celle qui s'échauffe et qui se refroidit le plus vite, et qui cuit les légumes le plus promptement. Il arrive ordinairement que plus un ali-

ment est fort, plus il est difficile à digérer, mais plus aussi il nourrit, quand on le digère : on doit donc avoir égard à l'état des forces dans le choix des aliments, et n'en prendre que la quantité qu'il convient dans chaque espèce. Ainsi, les personnes faibles doivent faire usage des moins nourrissants; celles qui sont plus fortes, se trouveront très-bien de ceux qui nourrissent médiocrement; et les personnes robustes s'accommoderont parfaitement de ceux qui nourrissent le plus. On peut prendre en plus grande quantité les aliments qui sont plus légers; mais il faut user sobrement de ceux qui sont plus pesants.

Sect. XIX. Ce ne sont pas là les seules différences que l'on observe dans les aliments; il en est qui sont de bon, et d'autres de mauvais suc. Il est des aliments doux; il en est qui sont âcres; les uns épaississent la pituite, les autres l'atténuent; ceux-ci sont bons pour l'estomac, ceux-là lui sont contraires; les uns causent des vents, les autres ne produisent pas cet effet; les uns échauffent, les autres rafraîchissent; ceux-ci s'aigrissent dans l'estomac, et ceux-là ne s'y corrompent pas si facilement; les uns lâchent le ventre, d'autres le resserrent; ceux-ci font couler l'urine, et ceux-là la suppriment; quelques-uns procurent le sommeil, quelques autres réveillent les sens. Il faut donc connaître les propriétés de chacun; parce que les uns conviennent à tel tempérament ou à telle maladie, et les autres à tel et telle autre.

Sect. XX. Les aliments de bon suc sont le froment, l'épautre, la fromentée, le riz, l'amidon, le *tragum*, [1] l'orge mondé, le lait, le fromage mou, le gibier, tous les petits oiseaux de la classe moyenne ; et parmi les

1 Préparation de froment.

gros, ceux que nous avons nommés plus haut; les poissons qui tiennent le milieu entre les durs et les tendres, comme le mulet et le loup marin; la laitue de printemps, l'ortie, la mauve, le concombre, la citrouille, l'œuf mollet, le pourpier, les limaçons, les dattes; les fruits qui ne sont ni acerbes, ni acides; le vin doux, comme est celui qui est fait de raisins séchés au soleil, et le vin cuit; les olives qui ont été conservées dans l'une ou l'autre des deux liqueurs dont nous venons de parler; les matrices, les bajoues, les pieds de cochon; toute espèce de chair grasse ou gélatineuse; tous les foies d'animaux.

Sect. XXI. Les aliments de mauvais suc sont le millet, le panicum, l'orge, les légumes, la chair des animaux domestiques fort maigres, la viande salée et toutes les salaisons, le garum, le fromage vieux, le chervi, le raifort, la rave, les navets, les bulbes, le chou, ses rejetons surtout; l'asperge, la bette, le concombre, le poireau, la roquette, le cresson alénois, le thym, le calament, la sarriette, l'hysope, la rue, l'anet, le fenouil, le cumin, l'anis, la patience, la moutarde, l'ail, l'ognon, la rate, les reins, les entrailles; tous les fruits acerbes ou acides; le vinaigre; toutes les substances âcres, acides, acerbes; l'huile; les petits poissons de mer, et tous ceux qui sont fort tendres ou fort durs, et qui sentent mauvais; tels sont la plupart de ceux qui vivent dans des étangs, et des lacs et des ruisseaux bourbeux, ou qui sont d'un volume considérable.

Sect. XXII. Les aliments doux sont la crème d'orge, la bouillie, le baignet, l'amidon, l'orge mondé, la chair grasse, gélatineuse, telle que celle de presque tous les animaux domestiques, et surtout les pieds, les bajoues de cochon, les pieds et la tête de chevreau, d'agneau, de veau, les cervelles, les bulbes proprement dits, le

lait, le vin cuit, le vin de raisins séchés au soleil, les amandes de pin. Les aliments âcres sont toutes les substances fort austères; tous les acides, les salaisons, le miel qui est d'autant plus âcre qu'il est meilleur; l'ail, l'ognon, la roquette, la rue, le cresson alénois, le concombre, la bette, le chou, l'asperge, la moutarde, le raifort, l'endive, le basilic, la laitue, et la plus grande parties des herbes potagères.

Sect. XXIII. Les aliments qui épaississent la pituite sont les œufs frais, la fromentée, le riz, l'amidon, l'orge mondé, le lait, les bulbes, et presque toutes les substances glutineuses. Ceux qui l'atténuent, sont toutes les choses salées, âcres et acides.

Sect. XXIV. Les aliments bons à l'estomac sont toutes les choses austères, acides et médiocrement salées; le pain qui n'est point fermenté, le riz, l'orge mondé, la fromentée lavée; les oiseaux, le gibier, rôtis ou bouillis; parmi les animaux domestiques, la chair de bœuf; et si l'on fait usage de quelque autre, il vaut mieux que ce soit d'un animal maigre que d'un gras; les pieds, les bajoues, les oreilles de cochon, les matrices des femelles qui n'ont point porté. Parmi les herbes potagères, l'endive, la laitue, le panais, la citrouille bouillie, le chervi; parmi les fruits, la cerise, la mûre, la corme, la poire cassante, telles que celles de Crustume et de Névie; celles qui sont de garde, telles que celles de Tarente et de Signia, la pomme orbiculée, celle de Scandie, ou d'Amérine; le coing, la grenade, les raisins cuits; les œufs frais, les dattes, les amandes de pin; les olives blanches gardées dans la saumure forte; celles qui ont trempé dans du vinaigre; les olives noires qu'on a bien laissé mûrir sur l'arbre, ou qu'on a conservées dans du vin cuit, ou dans du vin de raisins séchés au soleil, le vin austère, ou même âpre, le vin mêlé de résine; les

poissons durs de la classe moyenne, les huîtres, les pétoncles, toutes les espèces de buccins; les limaçons; tous les aliments tant solides que liquides, froids ou très-chauds; l'absinthe.

Sect. XXV. Les aliments nuisibles à l'estomac sont toutes les choses tièdes, salées, faites au jus ou à la sauce, celles qui sont fort douces, toutes les graisses, la crème d'orge, le pain fermenté, le pain de millet, d'orge, l'huile, les racines des herbes potagères, et tous les légumes accommodés avec l'huile ou le garum, le miel, l'hydromel, le vin cuit, le vin de raisins séchés au soleil, le lait, le fromage, le raisin frais, la figue verte ou sèche, tous les légumes venteux, le thym, le calament, la sarriette, l'hysope, le cresson alénois, la patience, la lampsane, la noix. On conçoit par le détail que nous venons de donner, qu'il ne suffit pas toujours que les aliments soient de bon suc, pour convenir à l'estomac, et que pareillement tous ceux qui conviennent à l'estomac, ne sont pas toujours de bon suc.

Sect. XXVI. Les aliments qui causent des vents sont presque tous les légumes, toutes les choses grasses, ou fort douces, ou succulentes, le moût, et le vin lui-même lorsqu'il n'est pas encore vieux : parmi les plantes, on compte l'ail, l'ognon, le chou, toutes les racines, excepté celle du chervi et du panais; les bulbes, les figues sèches, et surtout les vertes, les raisins frais, toutes les espèces de noix, hormis celle de pin, le lait, les différentes sortes de fromage, et enfin tout ce qui n'est qu'à moitié cuit. Les aliments qui ne sont point venteux, sont le gibier, les oiseaux que l'on prend à la chasse, les poissons, les fruits, les olives, les poissons à coquilles, les œufs frais ou mollets, le vin vieux. Le fenouil et l'anet chassent les vents, loin d'en produire.

Sect. XXVII. Les aliments qui échauffent sont l poivre, le sel, toutes les espèces de chairs succulentes l'ail, l'ognon, la figue sèche, les salaisons, et le vi qui échauffe d'autant plus, qu'il est plus pur. Les al ments qui rafraîchissent sont les herbes potagères, dor on mange les tiges crues, comme l'endive et la laituc la coriandre, le concombre, la citrouille bouillie, l bette, la mûre, la cerise, les pommes acerbes, l poires cassantes, la chair bouillie, le vinaigre surtout et les mets ou les boissons où on le fait entrer.

Sect. XXVIII. Les aliments qui se corrompent aise ment dans l'estomac, sont le pain fermenté, le pai qui n'est point de froment, toutes les pâtisseries, lait, le miel, tout ce qu'on prépare avec le lait; l poissons tendres, les huîtres, les herbes potagères, fromage soit nouveau soit vieux, la chair compacte c tendre; le vin doux, l'hydromel, le vin cuit, le vin c raisins séchés au soleil; enfin tout ce qui est succulen trop doux, ou trop tendre. Les aliments qui ne se co rompent point dans l'estomac, sont le pain qui n'e pas fermenté; les oiseaux, surtout ceux qui sont fo durs; les poissons qui ont la chair dure, non-seulemen comme la dorade, ou le scarus, mais même le calemai la langouste, le polype; la chair de bœuf, et toute sort de chair dure, principalement si elle est maigre o salée; toutes les salaisons, les limaçons, le buret, l pourpre, le vin austère, ou mêlé de résine.

Sect. XXIX. Les aliments qui lâchent le ventre sor le pain fermenté, principalement le pain de ménage c le pain d'orge; le chou, lorsqu'il n'est qu'à demi cuit la laitue, l'anet et le cresson, le basilic, l'ortie, le pou pier, le raifort, les câpres, l'ail, l'ognon, la mauve, l patience, la bette, l'asperge, la citrouille, la cerise, l mûre, tous les fruits doux, les figues sèches, et surto

les vertes, les raisins frais; les petits oiseaux bien gras, les limaçons, le garum, les salaisons, les huîtres, les pélorides, le hérisson, la moule, presque tous les petits poissons à coquilles, et surtout le suc de ces poissons; les petits poissons de mer, tous les poissons tendres, la liqueur de la sèche, la chair grasse, succulente, ou bouillie, les oiseaux qui nagent, le miel cru, le lait; tout ce qui est préparé avec le lait; l'hydromel, le vin doux ou salé, l'eau; toutes les choses tendres, tièdes, douces, grasses, bouillies, succulentes, salées, délayées.

Sect. XXX. Les aliments qui resserrent le ventre sont le pain fait avec la fleur de farine de froment, surtout s'il n'est point fermenté, ou si on l'a fait griller : on le rend encore plus astringent en le faisant cuire deux fois. Parmi les aliments qui ont la même propriété, on compte encore la bouillie faite avec la farine de froment, de panicum ou de millet; les crêmes préparées avec ces mêmes choses, surtout si on les a fait griller auparavant; la lentille frite et mêlée avec la bette, l'endive, la chicorée sauvage, ou le plantin. L'endive elle-même frite, ou mêlée avec le plantin, ou la chicorée sauvage; les petites herbes potagères, le chou cuit deux fois, les œufs durs, principalement lorsqu'ils ont été rôtis; les oiseaux d'une médiocre grosseur, comme le merle, le ramier, surtout si on les a fait cuire dans de l'oxycrat; la grue, tous les oiseaux qui courent plus qu'ils ne volent; le lièvre, le chevreuil; le foie des animaux qui ont du suif; le foie et le suif du bœuf; le fromage à qui la vétusté ou un transport par mer a donné plus de force; le fromage nouveau cuit avec du miel ou de l'hydromel; le miel cuit, les poires qui ne sont point mûres; les cormes, surtout celles qu'on surnomme torminales; le coing, la grenade, les olives ou blanches ou très-mûres; le myrte, les dattes; la pourpre, le buret;

le vin mêlé de résine ou âpre, le vin pur, le vinaigre, l'hydromel qui a bouilli; le vin cuit; le vin de raisins séchés au soleil; l'eau ou chaude ou très froide, qui est dure, c'est-à-dire, qui est long-temps sans se corrompre, comme l'eau de pluie; toutes les choses dures, maigres, austères, âpres, grillées, et la viande rôtie, plutôt que celle qui a bouilli.

Sect. XXXI. Les aliments qui chassent l'urine, sont toutes les plantes odoriférantes qui croissent dans les jardins, comme l'ache, la rue, l'anet, le basilic, la menthe, l'hysope, l'anis, la coriandre, le cresson alénois, la roquette, le fenouil, l'asperge, les câpres, le calament, le thym, la sarriette, la lampsane, le panais, surtout le panais sauvage, le raifort, le chervi, l'ognon: parmi le gibier, le lièvre surtout; le vin léger, le poivre long et rond, la moutarde, l'absinthe, les amandes de pin.

Sect. XXXII. Les plantes qui procurent le sommeil sont le pavot, la laitue, surtout celle d'été, dont les tiges sont déja remplies de lait; la mûre, le poireau. Les plantes qui réveillent les sens, sont le calament, le thym, la sarriette, l'hysope, le pouliot surtout, la rue et l'ognon.

Sect. XXXIII. Il est plusieurs remèdes qui attirent les humeurs au dehors; mais comme ils sont composés pour la plus grande partie de drogues étrangères, et qu'on ne les emploie guère que dans des cas différents de ceux où le régime seul suffit, je n'en parlerai pas pour le présent; je me contenterai d'indiquer ceux qu'il est aisé de se procurer, et qui conviennent dans les maladies dont je vais parler bientôt. Ces remèdes agissent en irritant les tissus, et en font sortir les humeurs nuisibles. Telle est la vertu de la semence de la roquette, du cresson, du raifort, et surtout de la semence de moutarde; le sel et la figue ont aussi cette propriété.

Les remèdes qui sont en même temps légèrement répercussifs et émollients, sont la laine grasse trempée dans du vinaigre ou du vin auquel on a ajouté de l'huile; les dattes écrasés, le son bouilli dans de l'eau salée ou dans du vinaigre. Les répercussifs froids sont la pariétaire, le serpolet, le pouliot, le basilic, la renouée, le pourpier, les feuilles de pavot, les vrilles de la vigne, les feuilles de coriandre, la jusquiame, la mousse, le chervi, l'ache, le solanum, les feuilles de chou, l'endive, le plantin, la semence de fenouil, les poires et les pommes écrasées; le coin surtout, la lentille, l'eau froide, principalement celle de pluie, le vin, le vinaigre; le pain, la farine, l'éponge, la cendre, la laine grasse, le linge, impregnés de vin ou de vinaigre; la terre cimolée, le plâtre, l'huile de coing ou de myrte, l'huile rosat, les feuilles de verveine pilées avec les tiges tendres de l'olivier, du cyprès, du myrte, du lentisque, du tamarisc, du troène, du rosier, de la ronce, du laurier, du lierre et du grenadier. Les répercussifs qui ne sont point rafraîchissants sont les coings bouillis, l'écorce de grenade, l'eau chaude dans laquelle on a fait bouillir des feuilles de verveine préparées, comme nous avons dit ci-dessus; la poudre faite avec la lie de vin ou les feuilles de myrte; l'amande amère. Les remèdes qui échauffent sont les cataplasmes faits avec toute espèce de farine, de froment, d'orge, de lentille, d'iraie, de millet, de panicum, de fève, de lupin, de lin, de fenugrec : on fait bouillir ces farines, et ensuite on les applique chaudes. Les cataplasmes faits avec l'hydromel sont beaucoup plus efficaces que ceux qu'on fait avec l'eau. Outre ces farines, nous avons encore l'huile de souchet ou d'iris; la moelle, la graisse de chat, l'huile surtout ancienne et salée, le nitre, la nielle, le poivre, la quintefeuille. La plupart des répercussifs vio-

lents et froids durcissent le tissu de la peau; mais ceux qui sont en même temps chauds et résolutifs le ramollissent. Il n'y a rien de plus émollient que le cataplasme fait avec la semence de lin ou de fenugrec. Tels sont le différents remèdes simples ou composés que les méde cins emploient. Si l'on considère les manières diverse dont ils s'en servent, on les croira nées plutôt des idée particulières que chacun s'en est faites, que des donnée certaines qu'il peut en avoir acquises.

LIVRE TROISIÈME.

Sect. I. Après avoir parlé de tout ce qui concerne les maladies en général, je vais passer au traitement de chacune en particulier. Les Grecs les ont divisées en deux classes; savoir en aiguës et en chroniques; mais comme les mêmes maladies ne se terminent pas toujours de la même façon, il est arrivé que les uns ont mis dans la classe des aiguës, certaines maladies que les autres ont rangées dans la classe des chroniques; d'où il est aisé de voir qu'il en faut admettre plus de deux classes. Il est, en effet, des maladies courtes et aiguës qui se terminent promptement d'une manière soit funeste, soit favorable. Il en est de chroniques, dans lesquelles la santé ou la mort n'arrive qu'après un temps plus ou moins long. Une troisième classe se forme de celles qui sont tantôt aiguës et tantôt chroniques. C'est ce que l'on peut remarquer non seulement dans les fièvres, où cela arrive très-fréquemment; mais encore dans d'autres maladies. Enfin, il en est encore une quatrième classe qu'on ne peut pas appeler aiguës, parce qu'elles ne font point mourir, ni chroniques, parce que si on y remédie dès le commencement, on les guérit facilement. Lorsque je traiterai de chacune en particulier, j'indiquerai la classe dans laquelle on doit la ranger. Je diviserai les maladies en celles qui semblent attaquer tout le corps, et en celles qui sont propres

à chaque partie. Je commencerai par les premieres, après avoir fait d'abord quelques réflexions sur ce qui les concerne toutes. Dans telle maladie que ce puisse être, la puissance de l'art est nécessairement partagée avec celle du hazard, puisque sans le concours de la nature, la médecine ne peut rien. Un médecin qui ne guérit point, est plus excusable dans les maladies aiguës, que dans les maladies chroniques; car dans celles-là on n'a que fort peu de temps pour faire des remèdes, et s'ils ne réussissent point, le malade périt. Dans celles-ci, au contraire, on a du temps, et pour réfléchir, et pour changer de remèdes; de sorte qu'il est fort rare que le malade, s'il a été docile, et s'il a appelé le médecin dès le commencement, périsse sans qu'il y ait de la faute de ce dernier. Mais quand une maladie chronique est profondément enracinée, elle est aussi difficile à guérir qu'une maladie aiguë. On guérit d'autant plus facilement une maladie aiguë, qu'elle a déja plus de durée; et une maladie chronique, qu'elle est plus récente. On ne doit point ignorer non plus, que les mêmes remèdes ne conviennent pas à tous les malades; et voilà pourquoi les plus grands médecins ont vanté comme uniques, les remèdes les plus différents, selon le succès qu'ils en avaient retiré chacun en particulier; ainsi, lorsqu'un remède ne réussit point, il faut préférer à la réputation de l'auteur qui l'a indiqué, l'intérêt du malade, et en employer d'autres; en observant toutefois que dans les maladies aiguës, lorsqu'un remède ne réussit pas, il ne faut pas tarder à essayer d'un autre; tandis que dans les maladies chroniques, qui se forment lentement et qui guérissent de même, il ne faut pas rejeter tout de suite un remede qui n'a pas réussi à la première épreuve; pour peu même qu'il ait procuré de soulagement, il ne faut pas l'abandonner; parce qu'avec le temps, il produira tout l'effet dont il est capable.

Sect. II. Il est facile dès le commencement des maladies, de connaître si elles seront aiguës ou chroniques; non-seulement dans les cas où elles présentent constamment l'un de ces deux caractères; mais dans ceux mêmes où elles prennent tantôt l'un et tantôt l'autre. Si la fièvre est continue, et la douleur violente, la maladie est aiguë; mais si la douleur est modérée, la fièvre peu considérable; s'il y a une intermission marquée entre les accès, et si l'on remarque les signes que nous avons rapportés dans le livre précédent, il est évident que la maladie sera chronique. On doit aussi examiner si la maladie augmente, si elle reste dans le même état, ou si elle diminue; parce que certains remèdes conviennent, lorsque la maladie augmente, et d'autres, en plus grand nombre, lorsqu'elle diminue. Dans les maladies aiguës qui vont en augmentant, il est à propos d'attendre la rémission de la fièvre, pour employer les remèdes convenables. La maladie va en augmentant, lorsque la douleur est violente, que les redoublements sont considérables, que l'un recommence avant que l'autre soit fini, ou qu'ils reviennent très-près les uns des autres. Quoique dans les maladies chroniques, on n'ait point de signes aussi certains que ceux que nous venons de rapporter, on peut être sûr cependant que la maladie va en augmentant, si le sommeil est interrompu; si la digestion se fait mal; si les déjections sentent fort mauvais; si les sens sont appesantis; si l'esprit est plus paresseux que de coutume; si l'on éprouve un sentiment de froid ou de chaleur qui se répand par tout le corps; si la peau se décolore. Les signes contraires à ceux-ci, sont une preuve que la maladie tend à sa fin. On doit attendre le déclin des maladies aiguës, pour donner de la nourriture au malade, afin de diminuer, par l'abstinence, la violence du mal. Dans les maladies chroni-

ques, il est nécessaire de donner plus tôt de la nourriture; afin que le malade ait assez de forces, pour résister à la maladie pendant toute sa durée. Lorsque la maladie n'affecte point tout le corps. mais seulement une partie, il est cependant toujours plus convenable de l'attaquer par des remèdes dont l'action soit générale, que par ceux dont l'effet serait borné à la partie affectée. Il y a aussi une grande différence à faire, selon que le malade a été bien ou mal traité dès le commencement; parce que les remèdes font moins de bien à ceux sur qui on les a déja employés inutilement. Cependant, si un malade n'a rien perdu de ses forces pour avoir été mal traité d'abord, il est bientôt rétabli, lorsqu'on emploie les remèdes convenables. Ayant commencé par rapporter les signes qui annoncent une maladie prochaine, c'est aussi par les remèdes applicables à cette circonstance que je commencerai l'histoire du traitement. Lors donc qu'on éprouve quelques-uns des accidents dont j'ai parlé ci-dessus, rien ne fait mieux que le repos et l'abstinence. Si l'on boit, il ne faut boire que de l'eau. Il suffit quelquefois, pour prévenir une maladie grave, de prendre ces précautions pendant un jour; et quelquefois pendant deux, s'il reste encore, après le premier jour, quelques accidents qui donnent lieu de craindre. On ne doit prendre que fort peu de nourriture, après qu'on a fait diète, et il ne faut boire que de l'eau; le jour suivant, on peut boire du vin; et ensuite on boit alternativement de l'eau un jour, et du vin un autre; on continue d'en user ainsi jusqu'à ce qu'on n'ait plus rien à appréhender. Souvent on prévient, de cette manière, une maladie fâcheuse prête à se déclarer. Une erreur commune fait croire qu'il est possible d'emporter la maladie dès le premier jour, soit par l'exercice, le bain, soit par le vomitif ou la

purgation, par les sueurs ou par l'usage du vin. Cette méthode, il est vrai, réussit quelquefois ; mais elle trompe plus souvent encore; et l'abstinence seule est absolument sans danger ; car on est toujours le maître de la proportionner à la grandeur du mal ; et si les symptômes sont légers, on peut se contenter de retrancher le vin au malade ; ce qui lui fera beaucoup plus de bien, que si l'on diminuait quelque chose de sa nourriture. Si les accidents sont un peu plus graves, on ne se contentera pas seulement de boire de l'eau; mais on se passera même de viande. Quelquefois aussi il sera à propos de manger moins de pain qu'à l'ordinaire, et de n'user que d'aliments rafraîchissants, et principalement d'herbes potagères. Si les symptômes sont fâcheux, il sera nécessaire de ne faire usage d'aucun aliment solide, de ne pas boire de vin, et de s'abstenir de tout exercice du corps. Il sera difficile assurément qu'un homme qui n'a pas négligé son mal, mais qui a cherché à y remédier de bonne heure, en usant des précautions dont nous venons de parler, devienne sérieusement malade.

Sect. III. Telle est la manière dont doivent se gouverner les personnes en santé, lorsqu'elles se sentent menacées de quelque maladie. Maintenant, je vais parler du traitement des différentes espèces de fièvres. La fièvre est une maladie qui attaque tout le corps, et qui est extrêmement commune. Il est plusieurs sortes de fièvres : l'une est quotidienne, l'autre tierce et l'autre quarte. Il en est même qui ne reviennent qu'après un plus long intervalle; mais elles sont fort rares, et rentrent dans les premieres, tant par leur nature que par la méthode curative qui leur convient. La fièvre quarte est plus simple que les autres; elle commence ordinairement par un frisson suivi de chaleur; l'accès étant fini, elle laisse deux jours de bon, et revient le

quatrième. Il est deux espèces de fièvres tierces : l'une qui commence et finit comme la fièvre quarte; avec cette différence cependant, que le malade n'a qu'un jour de bon, et que la fièvre revient le troisième. L'autre est beaucoup plus dangereuse, ne revient à la vérité que le troisième jour, comme la première; mais sur quarante-huit heures, l'accès en dure presque trente-six, quelquefois moins, quelquefois plus; il n'y a pas même d'intermission parfaite entre les accès; ce n'est qu'une simple rémission. Presque tous les médecins appellent cette espèce de fièvre *hémitritée*. Il y a plusieurs espèces de fièvres quotidiennes, fort différentes entre elles. Les unes commencent tout de suite par la chaleur, les autres par un frisson, et d'autres par un tremblement. Il y a frisson, lorsque les extrémités du corps sont froides; tremblement, lorsque tout le corps tremble. Il est aussi des fièvres quotidiennes dans lesquelles il y a une intermission marquée; d'autres où il n'y a qu'une simple rémission, et dans lesquelles il reste toujours quelque chose du premier accès, jusqu'à ce qu'il en revienne un autre. Enfin il en est dans lesquelles on n'aperçoit presque point de rémission, et qui continuent comme elles ont commencé. On en voit aussi qui sont accompagnées d'une chaleur violente, d'autres dont la chaleur est supportable; dans les unes, les accès se répondent et sont pareils; dans les autres, ils ne se suivent pas et sont différents, de sorte qu'ils seront modérés un jour, et un autre fort violents. Les unes reviennent le lendemain à la même heure, les autres plus tôt ou plus tard. Dans les unes, les accès durent un jour et une nuit; dans les autres plus, dans les autres moins. Dans quelques-unes, l'accès se termine par une sueur, et dans d'autres, les malades ne suent pas. Dans celles-ci, c'est par la sueur que l'on revient

à la santé; et dans celles-là, elle ne sert qu'à rendre le malade plus faible. Tantôt on n'a qu'un accès par jour, tantôt on en a deux, et quelquefois plus; delà vient que, dans le même jour, il y a plusieurs redoublements et plusieurs rémissions; de façon néanmoins que chaque redoublement répond toujours à quelqu'un de ceux qui ont précédé. Quelquefois les accès sont tellement confondus, qu'on ne peut remarquer ni leur invasion, ni leur durée. Il n'est pas vrai qu'il n'y a de fièvres irrégulières, que celles qui sont occasionnées ou par une vomique, ou par une inflammation, ou par un ulcère. Si cela était, le traitement des fièvres serait fort aisé. Mais pourquoi des causes cachées ne pourraient-elles pas faire ce que font des causes évidentes? C'est disputer sur les mots, et non pas sur les choses, que de dire, lorsque, dans une maladie, la fièvre revient tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, que ce n'est pas la même qui revient irrégulièrement, mais que ce sont différentes fièvres qui se succèdent les unes aux autres. Au reste, quand cela serait vrai, le traitement ne devrait pas être différent. Quelquefois le temps de la rémission est considérable; d'autres fois il dure fort peu.

Sect. IV. Telle est la nature des fièvres; mais il y a autant de traitements particuliers, qu'il y a d'auteurs différents qui ont écrit sur cette matière. Asclépiade dit que le devoir du médecin est de guérir d'une manière sûre, prompte et agréable. Il serait à souhaiter que cela pût se faire ainsi; mais il y a presque toujours du danger à se trop presser, et à trop ménager la délicatesse des malades. Je ferai voir dans le détail du traitement des maladies, quel milieu l'on doit tenir pour remplir, autant qu'il est possible, ces trois conditions; de manière cependant, qu'on ait toujours principalement égard à la sûreté du malade. Dès les premiers jours, on doit s'oc-

cuper d'abord à régler le traitement du malade. Les anciens, qui redoutaient surtout l'état de crudité, tâchaient de procurer la coction par différents remèdes; ils évacuaient ensuite l'humeur qui leur paraissait nuisible, en donnant beaucoup de lavements. Asclépiade retranchait tous les médicaments; il faisait donner des lavements dans presque toutes les maladies, mais moins souvent, et prétendait que le principal remède de la fièvre était la fièvre même. Il jugeait à propos d'abattre les forces du malade par la lumière, la veille et par une soif immodérée; en sorte que, dans le commencement de la maladie, il ne permettait pas même au malade de se rincer la bouche. On voit par là combien se trompent ceux qui prétendent, que sa méthode de traiter les malades était agréable en tout point. Car, si, dans la suite, il leur permettait même d'être intempérants, il n'en est pas moins vrai qu'il commençait par les traiter en bourreau, pendant les premiers jours. Pour moi, je pense qu'on ne doit faire prendre des potions purgatives et des lavements, que rarement; et que ce ne doit jamais être dans l'intention d'affaiblir le malade, parce que, dans son état, on n'a rien tant à craindre que la faiblesse. Il suffit donc de diminuer la quantité de la matière surabondante, laquelle ne manque pas de se dissiper d'elle-même, lorsqu'on cesse de prendre de nouvelle nourriture. Ainsi, on ne doit point donner à manger au malade dans les premiers jours de la maladie, et ne point le laisser dans les ténèbres pendant le jour; à moins qu'il ne soit extrêmement faible, parce que la lumière dissipe elle-même les humeurs. Il faut aussi le mettre coucher dans une chambre très-spacieuse. Pour ce qui est de la soif et du sommeil, il faut faire en sorte que le malade veille pendant le jour, et qu'il dorme, s'il se peut, pendant la nuit, qu'il ne boive ni trop, ni trop

peu. Il faut aussi lui permettre de se laver la bouche, lorsqu'elle est sèche et qu'elle a mauvais goût; quand même ce ne serait pas le moment de lui donner à boire. Car, comme Érasistrate l'a fort bien remarqué, la bouche et le gosier demandent souvent à être humectés, sans que les parties intérieures aient besoin de l'être; et le tourment que la privation ferait, dans ce cas, éprouver au malade, ne servirait en rien pour sa guérison. Voilà donc comment il convient de le gouverner d'abord. La nourriture donnée à propos, est le meilleur médicament qu'on puisse employer. Mais on demande quand on doit commencer à en donner. La plupart des anciens n'en donnaient que fort tard, et attendaient souvent au cinquième et même au sixième jour : peut-être que la nature du climat permet d'en user ainsi en Asie ou en Égypte. Asclépiade, après avoir épuisé pendant trois jours les forces de son malade par toutes sortes de voies, lui permettait de manger le quatrième. Thémison examinait non pas quand avait commencé la fièvre, mais quand elle avait fini ou quand elle avait diminué, et laissait écouler trois jours depuis ce temps; alors si la fièvre n'était point revenue, il faisait manger son malade sur-le-champ; si elle était revenue, il attendait qu'elle fût passée, ou, si elle était continue, qu'elle fût diminuée pour donner à manger. Il ne faut suivre constamment aucune de ces méthodes. Il est des cas où l'on peut donner à manger le premier, le second et le troisième jour; il en est d'autres où il faut attendre jusqu'au quatrième et au cinquième; on peut en agir ainsi après un accès, après deux ou après plusieurs. Il faut avoir égard à la nature de la maladie, au tempérament, au climat, à l'âge du malade, à la saison de l'année; et dans des choses si différentes entre elles, il est impossible de fixer d'une manière invariable le temps de donner de la nourriture

au malade. Il faut en accorder plus tôt dans une maladie qui diminue considérablement les forces, ou dans un climat où l'on transpire beaucoup. C'est pourquoi, en Afrique, il ne serait pas prudent de laisser le malade même un jour sans prendre de nourriture : il faut en donner aussi plus tôt à un enfant qu'à un jeune homme, et plus tôt en été qu'en hiver. Une seule chose convient en tout temps et en tout lieu, c'est que le médecin soit attentif à examiner l'état du malade, et qu'il lui prescrive abstinence tant qu'il aura des forces de reste : mais qu'il lui fasse prendre de la nourriture, dès qu'il s'apercevra qu'elles commencent à diminuer. Car il est de son devoir d'éviter également de surcharger le malade, et de le jeter dans la faiblesse par une diète trop rigoureuse. C'est aussi le sentiment d'Érasistrate : quoiqu'il n'ait pas marqué bien positivement le temps où il ne restait rien dans l'estomac et dans tout le corps, des humeurs superflues, il n'a pas laissé de dire qu'il fallait y faire attention, et donner au malade de la nourriture lorsqu'il en était besoin ; en quoi il a suffisamment expliqué qu'il n'en fallait point donner, tant qu'il y avait des forces de reste, mais qu'on devait prendre garde aussi de les laisser trop diminuer. On peut voir par là qu'il est impossible à un même médecin de suivre à-la-fois un grand nombre de malades ; et que celui-là est le plus en état de réussir, s'il est praticien, qui ne s'éloigne pas long-temps de son malade. Mais comme on gagne davantage à se répandre beaucoup, ceux qui ne cherchent que le profit, embrassent volontiers, dans cette vue, les maximes qui ne demandent point d'assiduité ; car il est aisé même aux médecins qui ne voient pas souvent leurs malades, de nombrer les accès et les jours ; mais il faut de l'assiduité dans celui qui s'attache à la seule chose essentielle, qui

st de donner des aliments à son malade, lorsqu'il en st temps, de crainte qu'il ne devienne trop faible. Dans a plupart des cas néanmoins, le quatrième jour est le lus convenable pour commencer à faire prendre de la nourriture.

Il s'élève encore un doute au sujet des jours mêmes ans lesquels on doit donner à manger aux malades; les nciens avaient surtout égard aux jours impairs : ils les ppelaient critiques, comme si ces jours-là devaient décider du sort des malades. Ces jours critiques étaient le roisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le nzième, le quatorzième, et le vingt-unième. Le septième, puis le quatorzième, et enfin le vingt-unième taient regardés comme les plus critiques. Ainsi, dans le égime qu'ils faisaient observer à leurs malades, ils laisaient passer les accès des jours impairs, et donnaient nsuite de la nourriture, comme si les accès suivants ussent dû être moins considérables; en sorte qu'Hippocrate craignait une rechute, si la fièvre cessait tout autre our qu'un jour impair. Asclépiade regarda avec raison outes ces idées comme vaines et chimériques; et, selon ui, le malade n'est pas plus ou moins en danger, parce que le jour est pair ou impair : au contraire, il est des ours pairs qui sont plus dangereux que les impairs; et l est plus à propos de ne donner à manger au malade, que lorsque l'accès de ces jours est passé : quelquefois même, dans une maladie, l'ordre des jours change, et il rrive que celui où le malade a coutume de se trouver mieux, est celui où il se trouve plus mal; et le quatorzième même, auquel les anciens attribuaient tant de puissance, est un jour pair. Ils prétendaient que le huitième jour ressemblait au premier; de sorte qu'ils commençaient à compter le second septénaire, en partant de ce huitième jour; en quoi ils se contredisaient eux-

mêmes, puisqu'ils ne regardaient ni le huitième, ni le dixième, ni le douzième, mais bien le neuvième, et le onzième, comme les jours qui influaient le plus sur le reste de la maladie. Comme ils n'avaient aucune raison plausible pour en agir de la sorte, du onzième ils passaient, non au treizième, mais au quatorzième. On trouve même dans les ouvrages d'Hippocrate, que le quatrième jour était le plus fâcheux, pour un malade qui devait être guéri le septième. Ainsi, selon cet auteur même, la fièvre peut être plus violente dans un jour pair, et ce même jour peut fournir un pronostic assuré. Dans un autre endroit, il attribue, sans aucun doute, l'un et l'autre effet à chaque quatrième jour de la maladie, c'est-à-dire, aux quatrième, septième, onzième, quatorzième et dix-septième. En quoi il passe du nombre impair au nombre pair; ce qu'il n'a pas même constamment observé; puisqu'à compter du septième jour, ce n'est pas le quatrième, mais le cinquième, qui est le onzième. Tant il est évident que, de quelque manière qu'on envisage les nombres, on ne trouve rien de raisonnable à leur sujet dans cet auteur. Ce qui trompa surtout les anciens sur cet article, ce furent les nombres pythagoriques, qui étaient alors très-renommés. Mais ce ne sont point les jours que le médecin doit compter; ce sont les accès qu'il doit observer, pour déterminer en conséquence l'époque où il conviendra de donner à manger au malade. Il est bien plus important de savoir s'il faut donner à manger, lorsque la fièvre a entièrement cessé, ou lorsqu'il en reste encore un peu. Les anciens n'en donnaient que quand le malade était absolument sans fièvre; Asclépiade, lorsque la fièvre existait encore toute entière, seulement avec tendance à la diminution : en quoi il avait tort. Il est vrai qu'il faut quelquefois donner à manger plus tôt, lorsque l'on

craint que le second accès ne se rapproche du premier; mais, en général, on n'en doit donner, que lorsqu'il ne reste absolument plus de fièvre; parce que la nourriture que l'on prend alors, se corrompt moins facilement. Nous n'adoptons pas néanmoins le sentiment de Thémison, qui prétendait que, si le malade était deux heures sans fièvre, c'était dans ce temps qu'il lui fallait donner à manger, afin que, la digestion se fît surtout dans l'apyrexie. Il n'y aurait rien de mieux, si la digestion pouvait se faire en si peu de temps; mais comme un si court espace ne suffit point, il vaut mieux commencer à donner à manger, lorsque la fièvre diminue, afin que la digestion soit entièrement faite lorsque l'accès suivant recommence. Ainsi, s'il y a beaucoup d'espace entre les deux accès, il ne faut pas donner de nourriture, avant que la fièvre soit entièrement passée; s'il y en a peu, il faut en donner, lorsqu'elle commence à diminuer. Ce que nous disons ici de l'apyrexie des fièvres intermittentes, doit s'entendre de la rémission des fièvres continues, rémission qui peut être fort longue. On demande ensuite si, pour se rendre au désir du malade, il faut qu'il se soit écoulé autant d'heures que la fièvre en aura duré; ou si cela n'étant pas toujours possible, il suffit qu'il se soit passé une partie de ces heures. Le plus sûr est de laisser passer un temps égal à l'accès entier; cependant, si cet accès était fort long, on pourrait se rendre plus tôt aux désirs du malade; pourvu qu'il se fût écoulé un intervalle au moins égal à la moitié de la durée de l'accès; et c'est ce qu'il faut observer, non-seulement dans la fièvre dont nous venons de parler, mais encore dans toutes les autres.

Sect. V. Telle est la méthode qu'il faut suivre dans le traitement des fièvres en général; je vais maintenant parler de celle qui est propre à chaque espèce. Si l'on n'a eu

qu'un accès de fièvre, occasionné par une tumeur dans l'aine, par la lassitude, la chaleur, ou autre chose semblable, sans qu'aucune cause intérieure y ait contribué; le lendemain, si l'heure de l'accès est passée, sans que la fièvre soit revenue, on peut donner à manger; mais si la chaleur a été profonde; si l'on a ressenti de la pesanteur à la tête, ou aux hypocondres, sans que l'on connaisse bien la cause qui a produit ce dérangement, alors, quoiqu'il n'y ait eu qu'un accès suivi d'une parfaite apyrexie, comme on peut craindre la fièvre tierce, il faut attendre au troisième jour; et, lorsque l'heure de l'accès sera passée, on pourra donner à manger, mais en petite quantité; parce qu'on a encore à craindre la fièvre quarte. Mais si la fièvre n'est point revenue le quatrième jour, on peut prendre de la nourriture en toute sûreté. Si, au contraire, la fièvre est revenue le lendemain, le troisième, ou le quatrième jour, c'est une maladie déclarée. Le traitement des fièvres tierces et quartes, dont les retours sont réglés, et dans lesquelles les intervalles entre les deux accès sont absolument sans fièvre, est plus aisé; je parlerai de ces fièvres en leur place. Maintenant, je vais traiter de la fièvre qui revient tous les jours. Dans cette fièvre, le meilleur est de ne donner à manger que tous les trois jours; ce qui suffit, et pour diminuer la fièvre, et pour soutenir les forces du malade. Mais si c'est une fièvre quotidienne qui cesse entièrement, il faut donner à manger dès que l'accès est passé. Si la fièvre n'offre point d'accès bien tranchés, mais des redoublements chaque jour, et avec des rémissions incomplètes, il faut faire prendre de la nourriture, lorsqu'elle est dans sa plus grande rémission. Si l'accès est plus violent un jour que l'autre, on donnera à manger immédiatement après le plus violent; car il arrive presque toujours, que la nuit suivante est plus tran-

quille que les autres; comme celle qui le précède est ordinairement plus fâcheuse. Mais si la fièvre est continue, et toujours également violente; et qu'il soit nécessaire de donner à manger, les sentiments sont extrêmement partagés sur le temps où l'on doit le faire. Les uns pensent qu'il faut choisir le matin; parce qu'il y a presque toujours alors un peu de rémission. Si la chose arrive ainsi, il faut donner à manger, non parce que c'est le matin, mais parce qu'il y a rémission. Mais si le malade n'éprouve pas même alors un peu de relâche, cela est d'autant plus fâcheux, que ce temps, par sa nature, est ordinairement celui où il y a un peu de mieux : ce n'est donc qu'au mauvais caractère de la maladie, qu'on peut attribuer l'effet contraire : et l'on doit appréhender que l'après-midi, où le mal est presque toujours plus violent, ne soit plus mauvais que de coutume. Il est des médecins qui, en pareil cas, ne donnent à manger que le soir; mais comme assez communément, c'est alors que les malades se trouvent plus mal, on doit craindre si l'on donne quelque chose, que le mal n'augmente encore. C'est pour cette raison, que j'attends jusqu'au milieu de la nuit, parce qu'alors le temps le plus fâcheux de la journée est passé; que son retour est le plus éloigné qu'il est possible; et que ce moment doit être suivi des heures qui précèdent immédiatement le jour; temps où les malades ont presque toujours un peu de sommeil, et de la matinée qui est ordinairement une époque de calme. Si la fièvre n'est point réglée, comme on pourrait craindre son retour immédiatement après que le malade a mangé, il faut lui donner des aliments dès que l'accès est passé. Mais si l'on a plusieurs accès dans un même jour, il faut voir s'ils sont semblables en tout, ce qui n'est presque pas possible; ou s'ils sont différents. Si les accès sont semblables en tout, il est

plus à propos de ne donner de la nourriture, qu'après l'accès qui ne cesse point entre midi et le soir. S'ils offrent de la différence, il faut voir en quoi elle consiste; car si l'un est plus violent et l'autre plus léger, il faut donner à manger après l'accès le plus violent. Si l'un est plus long, l'autre plus court, il faut en donner après le plus long; si l'un est plus violent, et l'autre plus long, il faut examiner celui qui fatigue le plus le malade, l'un par sa violence, l'autre par sa longueur, et en donner après celui qui fatigue le plus. Il est surtout extrêmement important de considérer la nature de la rémission qui succède à chacun de ces accès; car si après l'un, il reste toujours un peu d'agitation dans le pouls, et si après l'autre, il y a une apyrexie parfaite, c'est après celui-ci qu'il est plus à propos de donner à manger; mais s'il reste également après tous les deux un peu de fièvre, il vaut mieux n'en donner qu'après l'accès suivi d'une plus longue rémission; en sorte que, si les accès sont subintrants, la règle est d'en donner dès que le premier accès commence à diminuer. Car c'est une règle constante, de laquelle il ne faut jamais s'écarter, que le moment où l'on donne à manger au malade, soit le plus éloigné possible de l'accès qui doit suivre; et, cette précaution prise, de lui en donner, lorsqu'il est aussi bien qu'il se peut : ce qu'il faut observer, non-seulement lorsqu'il y a deux accès, mais même lorsqu'il y en a plusieurs. Quoique j'aie conseillé plus haut de ne donner à manger que tous les trois jours; cependant, si le malade est faible, il faut lui en donner tous les jours; surtout si la fièvre est continue et sans rémission, et si elle affaiblit considérablement le malade, ou s'il y a deux ou plusieurs accès par jour. C'est pourquoi, il est bon de donner à manger tous les jours, dès le premier accès, si le pouls est affaissé dès le commence-

ment; et d'en donner même plusieurs fois par jour, si les forces manquent à cause de la multiplicité des accès : il faut observer seulement d'en donner moins dans les fièvres où l'on n'en donnerait point du tout, si les forces le permettaient. Comme la fièvre s'annonce, commence, augmente, reste dans le même état, diminue, ensuite demeure dans cette état de rémission, ou cesse entièrement, le meilleur temps de tous, pour faire prendre de la nourriture au malade, est celui où la fièvre a entièrement cessé; ensuite lorsqu'elle demeure dans son état de rémission, et enfin, s'il est absolument nécessaire de faire prendre quelque chose, lorsqu'elle diminue; tous les autres temps sont dangereux. Cependant si le malade était très-faible, et qu'il y eût un besoin pressant de lui donner à manger, il vaut mieux le faire, lorsque la fièvre est parvenue à son dernier degré d'accroissement, que lorsqu'elle va en augmentant; mieux, lorsqu'elle s'annonce, que lorsqu'elle commence. Il faut observer néanmoins que, lorsque les forces manquent tout-à-fait à un malade, il n'y a point de temps où on ne doive lui faire prendre quelque chose pour le soutenir. Ce n'est point assez que le médecin fasse attention aux accès; il faut qu'il ait égard encore à toute l'habitude du corps, et qu'il y donne ses soins, qu'il examine s'il y a des forces de reste, ou si elles manquent, et s'il ne survient point de complication. Il est toujours à propos de rassurer les malades; afin que le mal n'attaque pas en même temps le corps et l'esprit; mais c'est surtout après qu'on leur a donné à manger qu'il convient de les tranquilliser. C'est pourquoi, s'il survient quelque chose qui pourrait les troubler, il faut le leur cacher pendant tout le temps qu'ils sont malades; si on ne peut point attendre jusqu'à ce temps, il faut différer jusqu'à ce qu'ils aient pris de la nourriture et du

sommeil, et ne leur en faire part qu'après qu'ils sont éveillés.

SECT. VI. Il est assez facile ordinairement de faire entendre raison aux malades au sujet des aliments; parce que, quand même ils en auraient envie, leur estomac y répugne; mais il n'en est pas de même de la boisson : on a d'autant plus de peine avec eux sur cet article, que la fièvre est plus violente. Car la fièvre allume la soif, et demande du rafraîchissement, lors même qu'il serait fort dangereux d'en donner. Il faut représenter au malade, que dès que l'accès aura cessé, la soif cessera aussi; que l'accès sera plus long, si on lui donne quelque aliment; et que celui qui ne boit point, cesse plus tôt d'avoir soif. Mais de même que, dans la santé, il est plus facile de supporter la faim que la soif; de même aussi il faut être plus indulgent à l'égard du malade, sur la boisson que sur le manger. On ne doit jamais le premier jour donner aucune sorte de boisson au malade; à moins que le pouls ne tombe tout-à-coup, de façon qu'il soit même nécessaire aussi de lui donner à manger. On peut le second jour, et même dans ceux où l'on ne donne point de nourriture, si la soif est violente, lui accorder de la boisson. Et ce n'est pas sans raison, qu'Héraclide de Tarente a dit que, lorsqu'il y a un amas de bile et de crudités dans l'estomac, il est à propos de délayer ces matières corrompues par une légère quantité de boisson. Ordinairement, il faut lui donner à boire lorsqu'on lui donne de la nourriture et lorsqu'on lui donne de la boisson, sans lui donner à manger, il faut que ce soit dans le temps où l'on veut qu'il repose, parce que la soif empêche presque toujours le sommeil. On convient assez communément que la trop grande quantité de boisson est nuisible aux personnes qui ont la fièvre; mais principalement aux fem-

mes, chez qui cette maladie survient après l'accouchement.

Mais si la présence de la fièvre et sa rémission suffisent pour fixer le moment de donner des aliments et des boissons au malade, il n'est pas aussi facile de savoir quand il a de la fièvre, quand il est en meilleur état, et quand il tombe dans l'affaiblissement ; connaissance sans laquelle on ne peut régler convenablement son régime. Nous nous en rapportons au battement des artères, qui est la chose du monde la plus trompeuse; car souvent ce battement est plus fréquent ou plus lent, selon l'âge, le sexe et le tempérament. Il arrive assez ordinairement que, dans les personnes qui sont d'une santé passable, mais qui ont l'estomac faible, le pouls est si petit et si affaissé, lorsque la fievre commence, qu'elles paraissent sans forces, quoiqu'elles soient en état de supporter l'accès violent dont elles sont menacées. Au contraire, le pouls devient plus vif et plus développé par la chaleur du soleil, par le bain, l'exercice, la crainte, la colère, et par toute autre affection de l'ame : à l'approche même du médecin, la crainte et l'incertitude du malade sur le jugement qui va être porté de son état, lui causent une agitation dans le pouls. C'est pourquoi, il est d'un médecin versé dans son art, de ne pas y porter la main dès en arrivant, mais de s'asseoir d'abord à côté de son malade, en lui montrant un visage ouvert; de lui demander comment il se trouve; s'il craint, de chercher à calmer ses alarmes, et ensuite de lui tâter le pouls. Mais si la présence seule du médecin émeut le pouls du malade, combien n'y a-t-il pas de choses qui peuvent le déranger! Un autre signe auquel nous nous en rapportons encore et qui est également trompeur, c'est la chaleur, que l'ardeur du soleil, le travail, le sommeil, la crainte, l'inquiétude peuvent augmenter.

Il faut donc avoir égard à ces choses, mais ne pas s'y fier entièrement. On peut être sûr qu'il n'y a point de fièvre, lorsque le pouls est bien réglé, et que la chaleur est douce comme dans l'état de santé : mais il ne faut pas tout de suite, parce qu'il y aura fréquence dans le pouls, et chaleur, croire qu'il y a de la fièvre. Il faut voir si la peau est inégalement sèche; s'il y a au front un sentiment de chaleur, qui provienne de l'intérieur même du corps; si l'air qui sort par les narines, est brûlant; si le malade est plus rouge ou plus pâle qu'à son ordinaire; si les yeux sont pesants, fort secs, ou un peu humides; si la sueur, lorsqu'elle survient, ne se répand pas également partout; si le pouls est inégal. C'est pourquoi, le médecin ne doit point se tenir au chevet du lit, ni dans les ténèbres, mais se placer vis-à-vis du malade, dans un lieu bien éclairé, afin d'observer ces différents signes sur son visage. Lorsqu'on a eu la fièvre, et qu'elle est diminuée, il faut examiner si les tempes ou quelques autres parties du corps ne sont point en moiteur; ce qui annonce une sueur prochaine; si l'on en aperçoit quelque marque, il faut faire boire de l'eau chaude, dont l'effet salutaire sera une sueur générale. Pour la même raison, il est bon que le malade ait alors les mains, les jambes et les pieds bien couverts; mais il est presque toujours nuisible de le surcharger de couvertures dans le fort même de la fièvre, surtout dans une fièvre ardente. Lorsque la sueur commence, il faut, avec un linge chaud, essuyer doucement tous les membres, les uns après autres; lorsque la sueur a entièrement cessé, ou lorsqu'elle n'est point venue, et que le malade est dans la meilleure disposition pour prendre de la nourriture, il le faut oindre légèrement sous ses couvertures, ensuite l'essuyer, et puis lui faire prendre quelque chose. Les aliments liquides, ou ceux qui

en approchent le plus et qui sont peu nourrissants sont les meilleurs pour les fébricitants; telles sont surtout les crèmes farineuses; mais elles doivent êtres très-légères, si la fièvre est considérable. On peut y ajouter le miel bouilli et écumé, pour les rendre plus nourrissantes. Si l'estomac ne s'en accommodait pas, non plus que des crêmes elles-mêmes, il faudrait y renoncer. On peut donner à la place du pain émié et dissous dans de l'eau chaude; ou de la fromentée bouillie dans de l'eau miellée, si l'estomac est en bon état, et si le ventre est resserré, ou préparée avec de l'oxycrat, si l'estomac est faible, et le ventre relâché. Il ne faut rien de plus pour la première fois; la seconde, on peut ajouter quelque chose, mais toujours du même genre de nourriture, comme des légumes, quelques petits poissons à coquille, ou des fruits. Il faut se borner à cela pendant la période d'accroissement des fièvres. Lorsqu'elles cessent ou qu'elles se rallentissent, on commence par faire usage des aliments les plus légers; ensuite on en ajoute quelques-uns de la classe moyenne; ayant toujours égard aux forces du malade et à la nature de sa maladie. Quand le malade est dégoûté, et qu'il manque de forces, il faut lui présenter des aliments de différente espèce, ainsi qu'Asclépiade le prescrit; afin qu'en goûtant un peu de chacun, il se garantisse de la faim; mais s'il a des forces et de l'appétit, il est inutile de l'exciter par la variété des mets, de peur qu'il n'en prenne plus qu'il n'en peut digérer. Asclépiade s'est trompé, lorsqu'il a dit que la variété des aliments facilitait la digestion. Il est vrai que, dans ce cas, on mange davantage; mais la digestion dépend uniquement de la quantité et de la nature des aliments. Il est toujours dangereux de faire prendre beaucoup de nourriture à un malade, lorsque la douleur est violente, et que la maladie va en augmentant. Il faut

attendre pour cela, que la santé commence à se rétablir.

Il y a encore d'autres observations qu'il est nécessaire de faire dans les fièvres. Il faut, par exemple, examiner ce que quelques-uns regardent comme la seule chose nécessaire; savoir, si le corps est resserré ou relâché. Dans le premier cas, on court risque d'être suffoqué; dans le second, on peut périr d'épuisement. Si le corps est resserré, il faut lâcher le ventre par des lavements, faire couler les urines, exciter la sueur par toutes sortes de moyens. Il est avantageux alors de tirer du sang, d'agiter le corps par de violentes gestations, de laisser le malade exposé au grand jour; de lui faire souffrir la faim, la soif, la veille; de le conduire au bain, de le baigner et ensuite de l'oindre, et de le baigner de nouveau; de lui fomenter les aines avec beaucoup d'eau tiède; de mêler de l'huile avec l'eau tiède du bain; de lui donner à manger rarement, et tard; de lui prescrire des aliments légers, simples, tendres; de les lui faire prendre chauds, et en petite quantité; de lui conseiller préférablement l'usage des légumes, tels que la patience, l'ortie, la mauve; les bouillons faits avec les poissons à coquille, les rats de mer, les crabes; de lui défendre la viande à moins qu'elle ne soit bouillie. La boisson doit être plus abondante; il faut en donner avant, pendant et après le repas, en prendre même au-delà de la soif. On peut, lorsqu'il sort du bain, donner au malade quelque vin onctueux ou doux; il n'y a même pas d'inconvénient à lui donner une fois ou deux du vin de Grece salé.[1] Au contraire, si le corps est relâché, il faut arrêter la sueur; tenir le malade dans un parfait repos et dans l'obscurité; le laisser dormir tant qu'il voudra; ne l'agiter que le plus légèrement possible, et appro-

[1] Vin dans lequel on faisait entrer de l'eau de mer.

rier les moyens à la nature du mal. Car s'il y
ux de ventre ou si l'estomac ne peut rien conserver
faut, lorsque la fièvre est diminuée, lui faire boire
eaucoup d'eau tiède, et le faire vomir, à moins que
gorge, la région épigastrique ou pectorale ne soient
ouloureuses, ou que la maladie ne soit ancienne. Si
malade sue, il faut resserrer la peau par des onctions
'huile mêlée de nitre et de sel; si la sueur n'est pas
onsidérable, il suffit d'oindre le corps avec de l'huile;
ais si elle est fort abondante, il faut le frotter avec
e l'huile de coing, de roses, ou de myrte, à laquelle on
ura ajouté du vin austère. Dans tous ces cas de ma-
die avec évacuation et relâchement, il faut, lorsqu'on
st arrivé dans l'endroit du bain, d'abord se faire oin-
re, et ensuite se plonger dans l'eau. Si l'évacuation se
it par la peau, il vaut mieux se servir d'eau froide que
'eau chaude. Quant à la nourriture, elle doit être forte,
oide, sèche, simple, et très-peu corruptible; il faut
ser de pain grillé, de viande rôtie, de vin plus ou moins
ustère; si le ventre est relâché, il faut le boire tiède;
ais, si l'on sue trop, ou si l'on vomit, on doit plutôt
boire froid.

Sect. VII I. La fièvre pestilentielle exige un traite-
ent particulier: dans cette fièvre, il ne convient nul-
ment de mettre en usage la diète absolue, les boissons
urgatives ou les lavements; mais il n'y a rien de mieux,
les forces le permettent, que de tirer du sang, sur-
out si la fièvre est ardente. S'il y a contre-indication,
rsque la fièvre est diminuée, on fait vomir. Il faut avoir
cours au bain plus promptement, que dans les autres
aladies; donner du vin chaud et pur; n'user que d'a-
ments glutineux, et de chair de même espèce: car il
st nécessaire de recourir d'autant plus vite aux remèdes,
t même avec une espèce de témérité, que cette ter-

rible affection emporte plus rapidement le malade. Si un enfant est attaqué, et que ses forces ne permettent pas de lui tirer du sang, il faut employer les ventouses; lui donner des lavements avec l'eau simple, ou une décoction d'orge; et ne lui faire prendre que des aliments très-légers. En général, le traitement des enfants doit différer de celui des adultes; et il faut dans cette maladie, comme dans toutes les autres, être fort réservé sur les remèdes, à leur égard : il ne faut point se déterminer facilement à les saigner, ou à leur donner des lavements; il serait dangereux de les tourmenter par la veille, la faim, ou la trop grande soif, et de leur donner du vin dans le traitement de leurs maladies. Lorsque la fièvre est passée, il est à propos de les faire vomir; de leur donner une nourriture très-légère, ensuite de les faire reposer. Le lendemain, si la fièvre subsiste, on leur fait faire diète; le troisième jour, on leur rend la même nourriture que le premier; et il faut avoir soin, autant qu'il est possible, que leur traitement se borne tant à la diète observée à propos, qu'à l'usage opportun des aliments.

2. Si le malade est consumé par une fièvre ardente, il ne faut lui faire prendre aucune boisson évacuante; mais il faut l'oindre, pour le rafraîchir dans le temps même des redoublements, avec de l'eau et de l'huile qu'on agite ensemble avec la main, jusqu'à ce qu'elles blanchissent. Il faut le mettre dans une grande chambre, afin qu'il puisse respirer beaucoup d'air pur et frais, ne point l'étouffer par trop de couvertures, mais n'en mettre sur lui que de fort légères. On peut lui appliquer sur la région de l'estomac, des feuilles de vigne trempées dans de l'eau froide, et ne pas trop le fatiguer par la soif; il faut l'alimenter moins tardivement, c'est-à-dire, dès le troisième jour, et l'oindre avant de lui donner

de la nourriture, comme nous l'avons dit ci-dessus. S'il existe un amas de pituite dans l'estomac, il faut, lorsque l'accès est diminué, le faire vomir, et ensuite lui faire prendre quelques légumes ou quelques fruits rafraîchissants, convenables à l'estomac. Si, malgré tout cela, la région de l'estomac est toujours fort échauffée, il faut sur-le-champ lui faire prendre une crème de riz, de fromentée, ou d'orge, dans laquelle on aura fait bouillir de la graisse nouvelle. Lorsque la fièvre est dans toute sa force, et que le malade est tourmenté d'une violente soif, il faut, pourvu que ce soit seulement après le quatrième jour, lui faire boire une grande quantité d'eau froide, au-delà même de la soif, et lorsque le ventre et l'estomac sont distendus et rafraîchis, le faire vomir. Il est des médecins qui ne font pas même vomir, et qui se contentent de faire prendre de l'eau froide, jusqu'à ce que le malade n'en veuille plus. Lorsqu'on a fait l'une ou l'autre de ces choses, il faut bien couvrir le malade et le faire dormir. Cette quantité d'eau froide qu'on fait avaler au malade, même au-delà de la soif, diminue la chaleur, et fait ordinairement succéder un sommeil plein à la longue veille et à la soif violente qu'il a endurées. Ce sommeil est accompagné d'une sueur considérable, c'est le remede le plus efficace dans cette maladie. Mais il ne faut pratiquer cette méthode dans la fièvre ardente, que quand elle n'est point accompagnée de douleurs, ni de gonflements aux hypocondres; lorsqu'il n'y a rien dans la poitrine, le poumon, ou dans la gorge qui s'y oppose; qu'il n'y a ni ulcère ni faiblesse, ni flux de ventre. Si dans cette fièvre il existe une petite toux, le malade ne doit point trop résister à la soif, ni boire d'eau froide; il faut le traiter comme dans les autres espèces de fièvres.

Sect. VIII. Il faut beaucoup d'attention pour n'être

point trompé dans l'espèce de fièvre tierce, que les médecins appellent *hémitritée.* Les accès d'ordinaire reviennent si près les uns des autres, qu'on pourrait quelquefois la prendre pour une toute autre maladie. Ils durent quelquefois vingt-quatre ou trente-six heures; en sorte qu'on croirait que c'est un accès différent, tandis que c'est le même. Or, il est d'une conséquence extrême, de ne donner à manger que dans la vraie rémission, et de ne pas manquer d'en donner sitôt quelle commence. Car beaucoup de malades périssent brusquement par la faute du médecin, lorsqu'il se trompe sur l'un ou l'autre de ces points. Il est nécessaire, à moins qu'une raison puissante ne s'y oppose, de tirer du sang dès le commencement; et après la saignée, de donner une nourriture qui, sans augmenter la fièvre, puisse soutenir le malade pendant la longue durée de cette espèce de maladie.

Sect. IX. Il y a des fièvres lentes qui n'ont aucune rémission, et dans lesquelles on ne peut trouver de temps propre pour donner de la nourriture, et faire des remèdes au malade. Alors les vues du médecin doivent tendre à changer la maladie; par là il la rendra peut-être plus susceptible de guérison. A cet effet, il est à propos de frotter souvent le corps du malade avec de l'eau froide, à laquelle on aura ajouté de l'huile. Ce frottement occasionne quelquefois un frisson, qui excite un nouveau genre de mouvement dans le malade. La chaleur devient plus forte qu'à l'ordinaire, et elle est suivie d'une rémission. Les frictions faites avec de l'huile et du sel, paraissent aussi devoir produire un bon effet dans cette espèce de fièvre. Mais si le froid, l'engourdissement et l'agitation durent trop long-temps, il est à propos de donner, dans la fièvre même, trois ou quatre verres d'hydromel, ou bien un peu de nourriture, avec

du vin bien trempé. Par là on augmente la fièvre; et la chaleur plus considérable qui s'ensuit, emporte souvent le premier mal, et donne lieu à une rémission, dans laquelle on peut espérer la guérison du malade. La méthode suivie aujourd'hui par certains praticiens, pour guérir, par des remèdes contraires, des maladies qui sous des médecins plus circonspects, traînaient en longueur, n'est assurément pas nouvelle, puisque parmi les anciens mêmes, avant Hérophile et Érasistrate, et après Hippocrate, il y a eu un certain Pétron qui traitait la fièvre de la manière suivante: il faisait couvrir beaucoup le malade, pour exciter en même temps une violente chaleur et une grande soif; lorsque la fièvre commençait à diminuer un peu, il lui faisait boire de l'eau froide; s'il survenait une abondante sueur, il le regardait comme guéri; s'il n'en survenait point, il lui faisait avaler encore une plus grande quantité d'eau froide, et après, il le faisait vomir. S'il avait réussi par l'une ou l'autre de ces façons à chasser la fièvre, il faisait manger aussitôt de la viande de porc rôtie à son malade, et lui donnait du vin. Si la fièvre n'avait pas cédé à ce traitement, il faisait bouillir du sel dans de l'eau, et donnait ensuite cette décoction à boire, pour produire une purgation par la voie des intestins. Voilà en quoi consistait toute sa médecine; et elle n'était pas moins avantageuse autrefois à ceux que les disciples d'Hippocrate n'avaient pu guérir, qu'elle ne l'est maintenant à ceux que les sectateurs d'Hérophile et d'Érasistrate ont traités pendant long-temps sans succès. Ce n'est pas que cette méthode curative ne soit véritablement téméraire, et qu'elle ne fasse périr bien des malades, quand elle leur est appliquée dès le commencement; mais comme les mêmes remèdes ne peuvent pas convenir à tout le monde, il arrive quelquefois qu'une médication téméraire ob-

tient un succès que le traitement le plus rationnel ne peut avoir. Aussi voit-on que ces médecins-là réussissent mieux sur les malades des autres, que sur ceux qui leur sont propres. Il est donc d'un médecin prudent de changer quelquefois de remèdes, d'augmenter la maladie, d'allumer la fièvre; parce que si la situation présente du malade n'est pas susceptible de guérison, celle où on le mettra de cette manière, pourra le devenir.

Sect. X. Il faut aussi examiner si la fièvre est seule, ou si elle est accompagnée d'accidents; c'est-à-dire, s'il y a des maux de tête; si la langue est sèche et raboteuse; si les hypocondres sont tendus. S'il y a douleur de tête, il faut mêler de l'huile rosat avec du vinaigre; avoir deux linges de la grandeur du front; les tremper tour-à-tour dans ce mélange, et les appliquer sur le front. Au lieu de linge, on peut se servir de laine grasse trempée dans la même liqueur. Si le vinaigre incommode, on n'emploie que l'huile rosat; et si celle-ci fait mal, on se sert d'huile acerbe. Si l'on éprouve peu de soulagement de ces remèdes, il faudra piler de l'iris sec, ou des amandes amères, ou quelqu'une des herbes rafraîchissantes : l'une ou l'autre de ces drogues, trempée dans du vinaigre et appliquée sur le front, ne manque pas de diminuer la douleur de tête; l'une plus, l'autre moins, selon les personnes. On se trouve bien aussi, d'appliquer sur le front du pain bouilli avec des feuilles de pavot ou de rose, de la céruse, ou de la litharge. On peut aussi respirer l'odeur du serpolet ou de l'anet. Si les hypocondres sont enflammés et douloureux, il faut d'abord appliquer dessus des cataplasmes résolutifs; car si on en appliquait d'échauffants, ils pourraient attirer sur ces parties une plus grande quantité de matière. Lorsque la première violence de l'in-

flammation est apaisée, on en vient aux cataplasmes chauds et humectants, pour en dissiper le reste. Il y a quatre signes qui caractérisent l'inflammation ; la rougeur, la tumeur, la chaleur et la douleur : ce qui fait voir combien Érasistrate s'est trompé, quand il a dit qu'il n'y avait point de fièvre sans inflammation. Si donc il y a douleur sans inflammation, il ne faut rien appliquer ; car la douleur est bientôt emportée par la fièvre ; mais s'il n'y a ni fièvre, ni inflammation, mais seulement douleur dans les hypocondres, on peut employer tout de suite les fomentations chaudes et dessèchantes. Si la langue est sèche et raboteuse, il faut la nettoyer d'abord avec une compresse trempée dans l'eau chaude ; ensuite la frotter avec un mélange de miel et d'huile rosat ; le miel déterge, l'huile rosat répercute et empêche la sécheresse. Si la langue n'est point raboteuse, mais seulement aride, lorsqu'on l'a nettoyée avec une compresse, il suffit de la frotter avec l'huile rosat, dans laquelle on a fait fondre un peu de cire.

Sect. XI. La fièvre est ordinairement précédée d'un frisson, qui est lui-même un mal des plus fâcheux. Lors donc qu'on l'attend, il ne faut absolument prendre aucune boisson ; parce qu'elle l'augmenterait considérablement. Il faut tenir de bonne heure le malade bien couvert ; appliquer sur les parties pour lesquelles on craint, des fomentations sèches et chaudes, de manière à exciter une chaleur qui ne soit pas trop violente d'abord, mais qui aille en augmentant peu-à-peu. Il faut frotter ces parties avec les mains imbibées de vieille huile, à laquelle on aura ajouté quelques ingrédiens échauffants. Quelques médecins se contentent d'une seule friction faite avec telle espèce d'huile que ce soit. Quelques-uns sont d'avis de donner dans la rémission de ces fièvres, avant la fin de l'accès, trois ou quatre

tasses de crême d'orge; ensuite, lorsque l'accès est entièrement fini, ils font prendre au malade, pour le fortifier, une nourriture légère et rafraîchissante. Pour moi, je crois qu'il ne faut faire cette épreuve que quand la nourriture qu'on donne en une seule fois au malade, après l'accès, lui profite peu. Mais on ne peut être trop attentif pour n'être point trompé au sujet de la rémission. Car souvent, dans cette maladie, la fièvre paraît être diminuée, et elle augmente de nouveau. On ne peut donc être sûr qu'il y a rémission, que lorsque cette rémission persiste, que l'agitation diminue, et que la fétidité de l'haleine se fait moins ressentir. Si, chaque jour les accès sont semblables, il n'y a point d'inconvénient à faire prendre un peu de nourriture tous les jours; s'ils sont différents, on donne de la nourriture après le plus fort, et de l'eau miellée après le plus léger.

Sect. XII. Les fièvres qui sont précédées de tremblement, ont ordinairement des retours réglés, et des apyrexies parfaites; et par cela même, elle sont les moins dangereuses, et les plus faciles à guérir. Car lorsque les retours de la fièvre ne sont point fixes, on ne peut employer avec sûreté, ni les lavements, ni le bain, ni faire avec succès usage du vin, ou de quelque autre médicament. On est incertain de l'heure à laquelle la fièvre recommencera; et par là, il peut arriver, si l'accès revient tout-à-coup, que les remèdes même deviennent très-pernicieux. Il faut se contenter de faire observer une diète exacte au malade, pendant les premiers jours, et ne lui faire prendre de la nourriture qu'après la fin du plus violent accès. Mais lorsque les retours sont réglés, on fait usage de tous les remèdes, avec plus de facilité, parce que l'on connaît beaucoup mieux le commencement et la fin des accès. La diète n'est plus utile dans ces fievres, lorsqu'elles ont duré un certain temps; c'est

-ulement dans les premiers jours que l'on s'en trouve
ten. Dans le traitement, on doit se proposer deux ob-
ts: d'abord de guérir le tremblement, et ensuite de
hasser la fièvre; pour cela, il faut, dès que le trem-
lement est passé, et que la chaleur commence, faire
rendre au malade de l'eau tiède un peu salée, pour
faire vomir; car le tremblement est presque toujours
ccasioné par un amas de bile dans l'estomac. Il faut
épéter la même chose, si le tremblement revient à l'ac-
ès suivant: car on le guérit souvent de cette façon.
Comme on sait alors de quelle espèce est la fièvre, il
aut, un peu avant le retour du troisième accès, mener le
malade au bain, et faire en sorte qu'il soit dans la cuve
dans le temps même du tremblement; si, malgré cela,
le tremblement ne se fait pas moins sentir, il faut essayer
de nouveau le bain, un peu avant le commencement
du quatrième accès, parce que cette seconde épreuve le
prévient souvent. Mais si le bain n'y fait rien, il faut,
avant l'accès, faire avaler de l'ail au malade, ou lui faire
boire de l'eau tiède mêlée avec du poivre; car ces cho-
ses prises intérieurement, excitent une chaleur qui em-
pêche le tremblement; il faut aussi couvrir le malade
avant que le tremblement commence, ainsi que nous
l'avons prescrit à l'article du frisson; faire des fomen-
tations bien chaudes par tout le corps, et l'environner
de briques et de tisons éteints, enveloppés dans du
linge. Si, malgré toutes ces précautions, le tremble-
ment survient, on mêle dans beaucoup d'huile qu'on a
fait tiédir, quelques drogues chaudes dont on oint le
corps du malade sous ses couvertures; on lui fait en-
suite des frictions aussi fortes qu'il peut les supporter,
surtout aux pieds et aux mains; pendant cette opéra-
tion, il doit retenir son haleine. On continue d'en
agir ainsi, quand même le tremblement reviendrait,

car il n'y a souvent que l'opiniâtreté à se servir d'un remède salutaire, qui puisse triompher du mal. Si le malade vomit, on lui fait prendre de l'eau tiède, et on le fait vomir de nouveau. On continue ces remèdes jusqu'à ce que le tremblement soit entièrement fini; s'il dure trop long-temps, il est à propos de donner un lavement, qui soulage, en évacuant les matières fécales. Enfin les derniers remèdes sont la gestation et les frictions. Il faut faire choix dans ces fièvres, d'une nourriture qui tienne le ventre libre; ne manger que des viandes gélatineuses, et ne faire usage que de vin austère.

Sect. XIII. Telle est la méthode que l'on doit suivre dans les accès des fièvres en général; cependant il est à propos d'en distinguer les différentes espèces parce qu'elles demandent chacune un traitement différent. Si c'est une fièvre quotidienne, il faut garder une diète exacte les trois premiers jours, et ensuite donner à manger de deux jours l'un. Si la fièvre subsiste depuis long-temps, il faut essayer le bain après l'accès, et donner du vin au malade; surtout si la fièvre persiste, après qu'on a guéri le tremblement.

Sect. XIV. Si c'est une fièvre tierce ou quarte parfaitement intermittente, il faut, les jours qu'on n'a pas la fièvre, se promener, faire d'autres exercices, et se faire oindre. Il s'est trouvé, parmi les anciens médecins, un certain Cléophante qui, dans cette espèce de fièvre, faisait répandre long-temps avant l'accès, beaucoup d'eau tiède sur la tête du malade, et lui faisait ensuite donner du vin. Quoiqu'Asclépiade ait suivi presque en tout les préceptes de ce Cléophante, il a cependant négligé, et avec raison, de faire usage de ce remède, car il ne réussit pas toujours. Asclépiade est d'avis, si la fièvre est tierce, de faire donner le troisième jour, après l'accès, un la

vement au malade; de le faire vomir le cinquième; lorsque le tremblement est passé; et immédiatement après l'accès, lors même qu'il reste encore de la chaleur, de lui donner des aliments, et du vin, ainsi qu'il avait coutume de faire dans les autres maladies. Il voulait que le malade gardât le lit le sixième jour, et prétendait qu'avec ces précautions, la fièvre ne revenait pas le septième. Il est vraisemblable que cela peut arriver souvent ainsi; cependant il me paraît plus sûr de suivre dans l'administration de ces remèdes, l'ordre suivant: de faire vomir le troisième jour, de donner un lavement le cinquième, et de ne faire boire du vin au malade que le septième, et seulement après l'accès. Si la fièvre n'est pas guérie dans les premiers jours, et si elle traîne en longueur; le jour qu'on attendra l'accès, il faut que le malade se tienne au lit, et qu'il se fasse frotter lorsque l'accès sera fini; qu'il boive de l'eau ensuite, après avoir mangé; que le lendemain, jour d'intermission, il ne fasse aucun exercice, et ne se fasse pas oindre; qu'il se contente seulement de prendre de l'eau: cette méthode est la meilleure. S'il est très-faible, il peut prendre du vin après l'accès, et un peu de nourriture, vers le milieu du jour.

Sect. XV. La fièvre quarte demande le même traitement; mais comme elle dure ordinairement très-longtemps, à moins qu'on ne la guérisse dès les premiers jours, il faut, dès le commencement, ordonner avec beaucoup de soin les remèdes convenables. Si donc la fièvre quarte est accompagnée de frisson, lorsque l'accès est fini, le malade doit se tenir tranquille le jour même de l'accès, le lendemain, et le surlendemain; ne prendre que de l'eau chaude, le premier jour après l'accès; et les deux suivants, s'en passer même, s'il est possible: le quatrième jour, si la fièvre revient avec

tremblement, il faut le faire vomir, de la façon que nous avons prescrite ci-dessus. Après l'accès, il faut prendre un peu de nourriture, et un demi-setier de vin; le lendemain et le surlendemain de l'accès, faire encore diète, et ne boire que de l'eau chaude, si l'on a soif; le septième jour, prévenir le frisson par le bain; et si l'accès revient, prendre un lavement, et lorsqu'il aura produit son effet, se faire oindre, et se faire frotter fortement; prendre de la nourriture et du vin comme auparavant, et garder l'abstinence les deux jours suivants, sans négliger de faire les frictions; le dixième, essayer de nouveau le bain; et si la fièvre revient encore, se faire frotter comme auparavant, et boire du vin plus abondamment qu'à l'ordinaire. De cette manière, le repos et la diète gardés pendant tant de jours, ainsi que les autres remèdes que nous avons conseillés, ont coutume d'emporter la fièvre. Si, malgré tous ces moyens, elle persiste, il faut suivre une méthode absolument différente, et régler le régime du malade, de façon qu'il puisse supporter facilement un mal qui doit durer long-temps. D'où il suit que la manière dont Héraclide de Tarente traitait la fièvre quarte, est tout-à-fait à rejeter : il faisait donner des lavements, les premiers jours, au malade, et l'empêchait de rien prendre jusqu'au septième. Quand on supposerait qu'un malade pût supporter une pareille abstinence, toujours est-il vrai que, même délivré de la fièvre, il aurait beaucoup de peine à se rétablir, et qu'il tomberait épuisé, si les accès se reproduisaient long-temps. Si donc la fièvre reparaît le treizième jour, il ne faut essayer le bain ni avant, ni après l'accès, à moins que le tremblement ne soit absolument passé. On attaque ce dernier symptôme, avec les remèdes que nous avons conseillés plus haut. Après l'accès, il est à propos d'oindre le malade, et de le frot-

ter fortement; de lui faire prendre des aliments fort nourrissants et en abondance, et de lui laisser boire du vin à discrétion. Le lendemain, lorsqu'il se sera suffisamment reposé, il doit se promener, s'exercer, se faire oindre, se faire donner une forte friction, et manger, sans boire de vin; le troisième jour, ne rien prendre. Le jour de la fièvre, il doit se lever avant que l'accès commence, s'exercer, surtout au moment où la fièvre a coutume de revenir. Par là, on prévient souvent l'accès: si, malgré cela, il revient pendant que le malade est à s'exercer, celui-ci doit cesser et se livrer au repos. Les médicaments que l'on peut employer dans cette sorte de fièvre, sont l'huile, les frictions, l'exercice, la nourriture, et le vin: si le ventre est resserré, il faut le tenir libre. Les personnes un peu robustes supportent très-bien ces remèdes; mais si le malade est faible, il doit, au lieu de s'exercer, avoir recours à la gestation; s'il n'est pas même en état de la supporter, il doit au moins faire usage de la friction; enfin si les frictions un peu fortes l'incommodent, il doit se borner au repos, à l'onction et à l'usage des aliments. On doit surtout éviter de changer cette fièvre en quotidienne, par quelque indigestion; car la fièvre quarte ne fait mourir personne; mais le malade est en danger, si de quarte, elle devient quotidienne; ce qui n'arrive jamais, que par la faute du malade ou par celle du médecin.

Sect. XVI. Si la fièvre est double quarte, et si l'on ne peut mettre en usage les exercices que nous avons proposés, le malade doit garder un repos parfait, ou, s'il ne le peut que difficilement, il faut qu'il se contente de se promener doucement; et, quand il se reposera, qu'il se tienne la tête et les pieds bien couverts; qu'il prenne un peu de nourriture et de vin à la fin de chaque accès, et qu'il ne mange pas dans d'autres temps

à moins qu'il ne soit très-faible. Mais si les deux accès se touchent, pour ainsi dire, il ne doit rien prendre, que quand tous les deux sont passés. Il faut qu'il s'exerce un peu, lorsqu'il n'y a plus de fièvre; qu'il se fasse oindre, et qu'il mange ensuite. Comme il est fort rare qu'une fièvre quarte invétérée se termine avant le printemps, il faut bien prendre garde dans ce temps de rien faire qui empêche la guérison. Il est à propos, dans ces fièvres anciennes, de varier le régime, de passer du vin à l'eau, de l'eau au vin, d'une nourriture douce à une nourriture âcre, et réciproquement; de manger des racines de raifort, ensuite de vomir; de se tenir le ventre libre avec le bouillon de poulet; d'ajouter à l'huile qu'on emploie pour les frictions, quelques ingrédiens échauffants, de boire avant l'accès, ou deux verres de vinaigre, ou un de moutarde étendue dans trois verres de vin de Grèce salé ou du poivre, du castoreum, du laser et de la myrrhe, délayés dans de l'eau, à parties égales. C'est avec ces moyens ou d'autres semblables, qu'il faut imprimer au corps une secousse, pour le faire sortir de l'état où il est fixé. Lorsque cette fièvre est passée, on doit se souvenir long-temps du jour de l'accès, et éviter ce jour-là, le froid, le chaud, les indigestions et la fatigue; car elle revient facilement; à moins qu'on ne prenne des précautions, assez long-temps après la guérison pour s'en garentir.

Sect. XVII. Mais si la fièvre, de quarte qu'elle était, devient quotidienne; et que ce changement soit la suite de quelque imprudence, il faut s'abstenir de tout aliment pendant deux jours; se faire frotter, et ne prendre, le soir, que de l'eau pour toute boisson : de cette manière, il arrive souvent que la fièvre ne revient pas le troisième jour; mais, qu'elle revienne ou qu'elle ne revienne pas, il faut donner à manger après l'accès : si

elle persiste, il faut garder, pendant deux jours, la diète la plus sévère possible, et se faire frotter tous les jours.

Sect. XVIII. Nous venons de donner le traitement des fièvres; il nous reste à indiquer celui des autres maladies auxquelles le corps est exposé. Je parlerai d'abord de celles qui ne sont pas particulières à certaines parties du corps. Je commencerai par la démence, et traiterai en premier lieu de celle qui est aigue et accompagnée de fièvre : les Grecs la nomment *phrénésie.* Avant toutes choses, il est bon de savoir que, dans certains accès de fièvre, les malades extravaguent et tiennent des discours dépourvus de sens. Ce symptôme est toujours grave; et il n'arrive jamais sans que la fièvre ne soit très-violente: cependant il n'est pas toujours également dangereux; car ordinairement il dure peu, et la raison revient aux malades, dès que la violence de l'accès est passée. Cet accident ne demande pas d'autres remèdes, que ceux que nous avons prescrits pour la fièvre même. Mais c'est une vraie phrénésie, lorsque le malade extravague continuellement; ou bien, lorsqu'il se livre à certaines idées vaines et chimériques, quoiqu'il conserve encore sa raison. La phrénésie est parfaite, lorsque l'esprit du malade est entièrement fixé sur ces idées. Cette maladie présente plusieurs variétés : on voit des phrénétiques qui sont gais; d'autres qui sont tristes; d'autres qu'il est aisé de contenir, et qui n'extravaguent que dans leurs discours; d'autres qui sont furieux, et qui s'agitent violemment. Parmi ceux-ci, il en est qui ne font rien que par emportement; d'autres qui emploient la ruse, et qui font paraître tout le bon sens possible, pour trouver les occasions de venir à bout de mauvais desseins dont la tentative les décèle. Quant à ceux dont la démence se borne à des pa-

roles, ou qui qui ne s'agitent que légèrement, on ne doit pas leur imposer une gène inutile; mais il faut lier soigneusement ceux qui sont furieux, de crainte qu'ils ne fassent mal à eux-mêmes, ou aux autres. Il ne faut pas en croire un phrénétique qu'on a lié, et qui feint d'avoir recouvré sa raison, afin qu'on le délie : on ne doit pas se laisser toucher de compassion, quelque bon sens qu'il puisse faire paraitre dans ses discours. C'est une ruse que son délire même lui suggère. Les anciens tenaient ordinairement de pareils malades dans les ténèbres; pensant qu'il était dangereux qu'un phrénétique aperçût quelque objet qui pût l'épouvanter, et croyant que l'obscurité même contribuait, en quelque chose, à la tranquillité de l'esprit. Mais Asclépiade prétend qu'il n'y a rien de plus capable d'épouvanter ces malades, que les ténèbres; et qu'ainsi on doit toujours les laisser exposés à la lumière. Ni l'une ni l'autre de ces méthodes ne doit être constamment observée. Il est des phrénétiques que la clarté épouvante; d'autres, que les ténèbres troublent; il en est enfin sur lesquels, ni la clarté ni les ténèbres ne font aucune impression marquée. Ainsi donc, le plus sage parti que l'on puisse prendre, est d'essayer l'une et l'autre manière, et de tenir dans un endroit éclairé, un phrénétique que les ténèbres épouvantent; et dans les ténèbres celui qui a horreur de la lumière. Mais s'il y a indifférence pour la lumière et les ténèbres, il faut, si le malade a des forces, le tenir dans un lieu bien éclairé; et dans l'obscurité, s'il est faible. Il est inutile de faire aucun remède, lorsque la phrénésie est dans toute sa violence; car la fièvre est aussi alors dans toute sa force : il faut se borner à contenir le malade. Mais dès que l'état de la maladie le permet, on doit y remédier sans perdre de temps. Asclépiade a prétendu que

c'était égorger les phrénétiques, que de les saigner, parce que la phrénésie est toujours accompagnée d'une fièvre aiguë; et qu'il pensait qu'il n'était jamais avantageux de saigner, sinon dans la rémission de la fièvre. Il tâchait de les faire dormir, en leur faisant faire beaucoup de frictions; mais la violence de la fièvre empêche le sommeil, et les frictions ne font bien, que quand la fièvre est diminuée. Ainsi Asclépiade ne devait pas non plus prescrire ce remède. Que faire donc? L'imminence du danger justifie une conduite dont il faudrait s'abstenir dans d'autres circonstances. Il est des temps même dans la fièvre continue, où, si elle ne diminue pas, du moins elle ne va pas en augmentant; et si ce moment n'est pas le plus avantageux pour faire des remèdes, il est pourtant assez favorable. On doit donc même saigner alors, si les forces du malade le permettent. On ne doit pas mettre en doute s'il faut donner des lavements. Il convient ensuite de laisser passer un jour, et de raser exactement la tête; après quoi, on fait dessus des fomentations, avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir quelques feuilles de verveine, et des plantes astringentes: ou bien on commence par les fomentations; on rase ensuite la tête, et on répète les fomentations. Enfin on répand sur la tête de l'huile rosat, on en met dans les narines; on fait respirer au malade, de la rue qu'on a pilée dans du vinaigre; on excite l'éternûment par les moyens appropriés. On ne doit faire tous ces remèdes, que lorsque le malade a des forces; mais s'il est faible, il faut seulement humecter la tête avec de l'huile rosat, à laquelle on aura ajouté du serpolet, ou quelque autre plante semblable. Quel que soit l'état des forces, on se sert avec avantage de la morelle et de la pariétaire; on exprime le suc de ces plantes, et on le répand sur toute la tête. Lorsque la fièvre est dimi-

nuée, on emploie les frictions; on les fait moins fortes sur les phrénétiques qui sont très-gais, que sur ceux qui sont fort tristes. Pour agir sur l'esprit de ces malades, il faut employer des moyens différents, selon la nature de chacun d'eux. Il est des phrénétiques dont il faut bannir les vaines terreurs; comme l'on fit dans la phrénésie d'un homme fort riche, qui avait peur de mourir de faim, et auquel on annonçait, de temps en temps de fausses successions : il en est dont il faut réprimer l'audace, et qu'on est même obligé de frapper pour pouvoir les contenir. Il faut arrêter les ris insensés de quelques-uns, par les réprimandes et les menaces; chasser la tristesse de l'esprit de quelques autres, par la symphonie, le son des cymbales, et autres moyens bruyants. On doit cependant se prêter plus souvent à leurs idées, qu'on ne doit y résister; et il faut tâcher de ramener peu à peu, et non pas brusquement, leur esprit de la démence à la raison. Quelquefois aussi il faut exciter leur attention; si c'est un homme de lettres, par exemple, on lui lira quelque ouvrage correctement, si cela lui fait plaisir, ou bien on lui lira mal, si cela le choque; le malade alors est obligé de réfléchir, pour corriger. On force même ces sortes de malades à réciter par cœur, s'ils se souviennent de quelque chose. On en a vu qui ne voulaient pas manger, et qu'on a guéris de cette manie, en les mettant au milieu de gens à table. Les phrénétiques ne dorment que difficilement; cependant le sommeil leur est très-nécessaire, car la plupart ne guérissent que par lui. On se sert pour procurer le sommeil, et pour remédier, en même temps, au dérangement de l'esprit, de l'onguent de safran que l'on mêle avec celui d'iris, et que l'on applique sur la tête. Si ce remède ne fait pas dormir, quelques-uns donnent pour boisson au malade, de l'eau dans laquelle on a

fait bouillir du pavot ou de la jusquiame ; d'autres mettent sous l'oreiller, des pommes de mandragore ; quelques-uns appliquent sur le front l'amome, ou le suc gommeux qui distille du *Sycaminum*. Je trouve ce nom dans les auteurs de médecine ; mais comme les Grecs appellent le mûrier *Sycaminum*, et qu'il n'en coule point de suc gommeux, il faut qu'on prenne ce terme, pour exprimer le suc qui distille d'un arbre qui croît en Égypte, et qu'on appelle dans le pays *Sycomore*. Plusieurs mettent bouillir l'écorce du pavot dans de l'eau, et font avec cette décoction des fomentations sur la tête et sur le visage, au moyen d'une éponge. Asclépiade a prétendu que ces remedes étaient dangereux ; parce qu'ils changent souvent la phrénésie en léthargie. Il veut que le malade ne boive, ne mange, ni ne dorme le premier jour ; qu'on lui donne de l'eau pour boisson, le soir ; qu'ensuite on lui fasse une légère friction, de façon que la main de celui qui frotte, ne fasse pas une forte impression sur la peau ; que le lendemain, après avoir réitéré les mêmes choses, on donne une crème d'orge et de l'eau au malade, et qu'on répète de nouveau la friction, qui est le plus sûr moyen de procurer le sommeil. Cela arrive en effet quelquefois, et même le sommeil est si profond, qu'Asclépiade convient que la friction trop violente peut faire tomber en léthargie. Si, malgré tous ces moyens, le sommeil n'arrive point, il faut le faire venir, en employant les remèdes dont nous avons parlé plus haut. Mais il faut en user avec la modération convenable ; de crainte que l'on ne puisse plus éveiller un malade que l'on voulait seulement faire dormir. Le bruit de l'eau qui tombe d'un tuyau placé à côté du malade ; l'agitation que l'on éprouve, lorsqu'on se fait porter, si c'est le soir après avoir mangé ; et principalement le balancement d'un

lit suspendu, contribuent pour quelque chose au sommeil. Il convient aussi, si l'on n'a pas saigné le malade, s'il est sans raison, et s'il ne peut dormir, de lui appliquer à l'occiput des ventouses scarifiées. Ce remède diminue la violence du mal, et peut, par conséquent, procurer le sommeil. Il faut aussi tenir un juste milieu pour le manger : il ne faut pas trop nourrir le malade, de crainte que la phrénésie n'augmente; il ne faut pas non plus le trop fatiguer par l'abstinence, de peur que la faiblesse ne le jette dans la défaillance. Il ne faut donner qu'une nourriture légère, et surtout de la crème d'orge. On donne pour boisson, de l'eau miellée, dont trois verres suffisent en hiver, et quatre en été.

Il est une autre espèce de démence qui dure plus long-temps, qui commence ordinairement sans fièvre, et qui ensuite est accompagnée d'un petit mouvement fébrile. Cette folie consiste dans une tristesse qui paraît dépendre de l'atrabile; la saignée est utile dans ce mal : si quelque chose s'y oppose, il faut d'abord prescrire la diète, ensuite purger, avec l'ellébore blanc et faire vomir : après qu'on a fait l'une ou l'autre de ces choses, on donne au malade deux frictions par jour. S'il est fort et vigoureux, on le fait exercer souvent ; on le fait vomir à jeun; on lui donne des aliments de la classe moyenne sans lui accorder de vin. Toutes les fois que je dirai qu'on peut employer les aliments tirés de cette classe, on pourra aussi se servir de ceux de la dernière, pourvu qu'on ne les donne pas seuls; ceux de la première classe sont les seuls à retrancher. On doit en outre, tenir le ventre très-libre; bannir la crainte de l'esprit du malade; lui donner toute sorte de bonnes espérances; l'amuser par des contes et des jeux qui lui faisaient le plus de plaisir lorsqu'il était en santé; louer ses ouvrages, s'il en a fait quelques-uns, et les lui mettre devant les

yeux; lui reprocher doucement une tristesse qui n'est pas fondée; lui faire sentir qu'il devrait plutôt se réjouir, que s'attrister des choses qui l'occupent. Si la fièvre survient, il faut la traiter comme les autres fièvres.

La troisième espèce de démence est très-longue, et n'est point un obstacle à la vie du malade; elle n'attaque que les personnes très-robustes. Elle est de deux sortes: car les uns sont trompés par de vains phantômes, sans avoir l'esprit aliéné; telle était, au rapport des poëtes, la folie d'Ajax, et d'Oreste: d'autres ont perdu la raison. Si ce sont des phantômes qui frappent l'imagination du malade, il faut, avant toutes choses, voir si ces objets sont tristes ou gais: s'ils sont tristes, on purge avec l'ellébore noir; s'ils sont gais, on fait vomir avec l'ellébore blanc. Si le malade ne veut pas prendre ces remèdes en boisson, on les mêle avec son pain, pour les lui faire avaler, sans qu'il s'en aperçoive: si on réussit à le bien purger, on est sûr de diminuer considérablement la maladie; ainsi donc si, après avoir donné une fois l'ellébore, on s'aperçoit qu'il n'a pas suffisamment agi, on le donne de nouveau au bout d'un certain temps. La folie qui est accompagnée de gaîté, est moins dangereuse que celle qui porte le caractère de la tristesse. C'est une règle constante dans toutes les maladies, de tenir le ventre libre par des lavements, lorsqu'on se dispose à la purgation; et de le resserrer, lorsqu'on veut faire vomir. Si l'esprit du malade est aliéné, on emploie avec succès certaines corrections. S'il lui arrive de dire ou de faire quelque chose mal à propos, on le fait jeûner, on le lie, on le bat même, pour l'empêcher de recommencer. On le force d'être attentif, d'apprendre par cœur certaines choses, et de les réciter. C'est ainsi qu'on l'oblige peu à peu par la crainte, à réfléchir sur ce qu'il fait. Les terreurs, les craintes subites, en un mot, tout

ce qui peut troubler considérablement l'esprit, est utile dans cette maladie. Car il peut se faire un changement en mieux, lorsqu'on retire l'ame de la situation où elle était auparavant. Il est important aussi d'examiner si le malade rit sans sujet, ou s'il est triste et abattu. Dans le premier cas, il est à propos de l'effrayer; dans le second, on lui fait de douces frictions, que l'on continue pendant long-temps deux fois le jour; on lui répand sur la tête de l'eau froide, ou le baigne dans un bain d'eau et d'huile. Voici les remèdes généraux. Il faut faire exercer beaucoup les insensés; employer fréquemment les frictions; ne leur pas laisser manger de viande grasse; leur interdire le vin; ne leur donner pour nourriture, après qu'ils ont été purgés, que les aliments les plus légers de la seconde classe; ne les point laisser seuls, ou avec des inconnus, ou avec des gens qu'ils méprisent ou qui leur sont indifférents; leur faire changer de climat; et si la raison leur revient, les faire voyager tous les ans.

Le délire naît quelquefois, quoique rarement, de la crainte. Ce genre de folie est de la même espèce que ceux dont nous venons de parler, et se traite de la même façon; la seule différence qu'il y a, c'est que cette espèce de démence est la seule, dans laquelle on puisse donner du vin avec sûreté.

Sect. XIX. La cardialgie, ainsi nommée par les Grecs, est une maladie tout-à-fait opposée à la phrénésie; puisque, dans celle-ci, l'esprit est aliéné, et qu'il ne l'est point dans celle-là : seulement, les phrénétiques y sont fort sujets. Ce mal consiste dans une débilité extrême de tout le corps, qui est épuisé par des sueurs immodérées, accompagnées de langueur et de faiblesse d'estomac. On est sûr de l'existence de cette maladie, lorsque le pouls est petit et faible, que la sueur est con-

sidérable, tant pour la durée, que pour la quantité, qu'elle coule abondamment, de la poitrine, du cou, de la tête, tandis que les jambes et les pieds sont secs et froids. Cette maladie est dans la classe des maladies aiguës. On doit commencer le traitement, par appliquer des cataplasmes répercussifs sur la région de l'estomac; ensuite arrêter la sueur : on remplit cette indication avec de l'huile astringente de rose, de coing, ou de myrte : on frotte doucement le corps avec l'une ou l'autre de ces huiles, et on applique, par-dessus, du cérat composé des mêmes ingrédients. Si les sueurs ne cessent point, on frotte légèrement le corps du malade avec du plâtre, de la litharge d'argent, de la terre cimolée; ou l'on répand sur lui de la poudre faite avec l'une ou l'autre de ces matières. La poudre préparée avec les feuilles sèches de myrte, de ronce, ou la lie de bon vin austère desséchée, produit le même effet; ainsi que quantité d'autres choses semblables. Si l'on n'a rien de tout cela, il suffit de jeter sur le corps, de la poussière que l'on trouve dans les chemins. On ne couvre que très-légèrement le malade, pour qu'il sue moins; on le met dans une chambre qui ne soit pas chaude, et dont on laisse les fenêtres ouvertes, afin que l'air puisse y entrer. En troisième lieu, il faut remédier à sa faiblesse, par le vin et les aliments convenables. On lui donne à manger le jour et la nuit, mais peu et souvent, dans la vue de réparer ses forces, sans le surcharger. La nourriture doit être des plus légères, et appropriée à l'état de l'estomac. Il ne faut pas trop se presser de recourir au vin, à moins qu'on ne craigne la chute des forces : dans ce cas, on fait prendre du pain trempé dans du vin qui soit austère, léger, pur, et tiède; on en donne abondamment : on y ajoute de la farine de froment séché au feu, si le malade prend peu de nourri-

ture. Le vin qu'on lui donne, ne doit être ni trop fort, ni trop faible : on peut, sans aucun inconvénient, lui en faire prendre, tant le jour que la nuit, jusqu'à deux ou trois hémines, et même davantage, si c'est un individu d'une stature élevée. Si le malade répugne à la nourriture, il faut le frotter d'huile, puis lui répandre sur le corps de l'eau froide, et lui donner ensuite à manger. Si l'estomac est affaibli au point de ne pouvoir garder les aliments, le malade doit se faire vomir avant et après le manger; et prendre de nouveau de la nourriture, lorsqu'il a vomi. Si, malgré cela, il la rend, il faut qu'il prenne un verre de vin, et une heure après, un second; s'il rejette même le vin, il faut qu'il se fasse enduire tout le corps d'ognons pilés. Lorsque les ognons seront desséchés, l'estomac gardera sûrement le vin, qui ne manquera pas de rendre de la chaleur et de la force à tout le corps, et de relever le pouls. Pour dernière ressource, on fait prendre en lavement de la crème d'orge mondé, ou de fromentée; ce qui est aussi un bon moyen pour rétablir les forces. On fait respirer au malade quelque chose de restaurant, comme du vin, ou de l'huile rosat: s'il a les extrémités froides, on les lui frotte avec les mains graissées et chauffées. Si l'on réussit par tous ces remèdes à modérer la sueur et à prolonger la vie, le temps qu'on gagne devient lui-même un remède. Lorsque le malade paraît être en sûreté, il est cependant à craindre qu'il ne retombe tout à coup dans son premier état. C'est pourquoi, il faut se contenter de lui retrancher le vin, et lui faire prendre, tous les jours, des aliments fort nourrissants, jusqu'à ce que ses forces soient suffisamment revenues.

Sect. XX. Il est encore une autre maladie opposée à la phrénésie. Dans celle-ci, les malades ne dorment que très-difficilement; leurs pensées se portent vive-

ment vers tous les actes d'audace : dans la maladie dont il est ici question, il y a un assoupissement profond, et une nécessité presque insurmontable de dormir; les Grecs l'appellent *léthargie.* Elle est aussi dans la classe des maladies aiguës, et fait périr le malade en fort peu de temps, si l'on n'y apporte un prompt remède. Les uns s'efforcent de tirer les malades de leur assoupissement par les sternutatoires, et par les médicaments qui ont la propriété, par leur mauvaise odeur, de mettre les esprits en mouvement. Telle est la poix crue, la laine grasse, le poivre, l'ellébore, le castoreum, le vinaigre, l'ail, l'ognon. On brûle aussi à côté du malade, du galbanum, des poils ou de la corne de cerf; si l'on n'en a point, quelque autre chose fétide. Ces substances en brûlant répandent une mauvaise odeur. Un certain Tharrias a prétendu que la léthargie n'était que l'effet d'un accès de fièvre, et finissait avec lui; qu'ainsi c'était mal à propos qu'on s'efforçait de faire revenir les léthargiques de leur assoupissement. Il est important d'examiner si le malade s'éveille à la fin de l'accès de fièvre, ou s'il continue de dormir, soit pendant la continuation de la fièvre, soit même après sa rémission. Car s'il s'éveille, il est inutile de lui donner aucun remède, pour le tirer de son assoupissement : il ne se trouvera certainement pas mieux, parce qu'il sera éveillé; et s'il est mieux, il s'éveillera de lui-même. Mais s'il éprouve un sommeil continuel, il faut employer des moyens propres à le réveiller; observant seulement d'attendre que la fièvre soit extrêmement diminuée, afin que le malade puisse vaquer à ses excrétions, et prendre quelque chose. Le remède le plus efficace, pour faire revenir ces malades de leur assoupissement, est de leur répandre tout à coup de l'eau froide sur le corps. Ainsi donc, lorsque la fièvre est dans sa rémission, on oint

tout le corps du malade avec beaucoup d'huile, et on lui verse sur la tête trois ou quatre pots d'eau froide. On ne doit néanmoins employer ce remède, qu'autant que la respiration est égale, et que les hypocondres sont souples; sinon, il faut préférer les remèdes que nous avons prescrits plus haut. Voilà ce qu'on peut faire de mieux contre l'assoupissement. Quant au traitement de la maladie, il faut raser la tête, et ensuite faire dessus des fomentations avec de l'oxycrat, dans lequel on a fait bouillir du laurier ou de la rue. Le lendemain, on y applique du castoreum ou de la rue qu'on a pilée dans du vinaigre; ou des baies de laurier, ou du lierre pilé dans de l'huile rosat et du vinaigre. On emploie principalement avec succès contre l'assoupissement, la moutarde qu'on fait respirer au malade, et qu'on lui applique aussi sur le front ou sur la tête, pour chasser la maladie elle-même. On retire pareillement un soulagement marqué par la gestation, et surtout de la nourriture donnée à propos, c'est-à-dire, lorsque la fièvre est dans sa plus grande rémission. Il n'y a rien de mieux, qu'une légère crème d'orge, tant que la maladie ne va pas en diminuant : s'il y a tous les jours un accès de fièvre violent, il faut en donner tous les jours : si l'accès violent ne revient que de deux jours l'un, on donne cette crème après l'accès le plus violent, et l'eau miellée après le plus léger. Le vin que l'on donne avec une nourriture convenable, est aussi d'un grand secours. Si la léthargie ne vient qu'à la suite d'une fièvre de longue durée, on emploie les mêmes remèdes. Si le ventre est resserré, on donne, trois ou quatre heures avant l'accès, du castoreum avec de la scammonée; s'il ne l'est point, on donne le castoreum seul dans de l'eau. Si les hypocondres sont souples, on donne plus à manger : s'ils sont durs, on s'en tient à la crème d'orge; et on appli-

que dessus quelques médicaments à la fois résolutifs et émollients.

Sect. XXI. La léthargie est une maladie aiguë : au contraire, l'eau épanchée sous la peau, que les Grecs nomment *hydropisie*, si l'on n'y rémédie dès le commencement, est une maladie chronique. Il y a trois sortes d'hydropisie ; car tantôt le ventre est considérablement tendu, et l'on entend à l'intérieur un son qui y est produit par l'agitation de l'air ; tantôt toute l'habitude du corps est inégale, et il s'élève de tous côtés différentes tumeurs ; tantôt l'eau s'amasse dans l'intérieur du ventre, de manière que lorsqu'on agite le corps, on aperçoit la fluctuation du liquide. Les Grecs ont appelé la première espèce d'hydropisie, *tympanite* ; la seconde, *leucophlegmatie* ou *hyposarque* ; et la troisième, *ascite*. La cause commune de toutes, est la trop grande abondance d'humeurs ; ce qui fait que les ulcères ne se guérissent que très-difficilement chez ces sortes de malades. L'hydropisie commence souvent d'elle-même ; souvent aussi elle se joint à une maladie ancienne, et principalement à la fièvre quarte. Cette maladie se guérit plus facilement chez les esclaves que chez les hommes libres ; parce que la curation demande qu'on supporte la faim, la soif, et mille autres dégoûts qui exigent beaucoup de patience. On guérit donc bien plus vite les personnes qu'il n'est pas difficile d'astreindre à toutes ces choses, que celles qui jouissent d'une liberté qui leur est nuisible. On ne guérit pas même ceux qui sont sous la puissance d'autrui, s'ils ne sont assez maîtres d'eux-mêmes, pour se refuser tout. Voici un exemple qui le prouve : un médecin, d'un mérite distingué, disciple de Chrysippe, et qui suivit la cour du roi Antigone, soutint qu'un ami du roi, qui n'était que légèrement attaqué de cette maladie, mais dont l'intempérance était connue, ne gué-

rirait point : un autre médecin d'Épire, nommé Philippe, promit, au contraire, de le guérir. Le disciple de Chrysippe dit que son collègue ne faisait attention qu'à la maladie; mais que pour lui, il considérait le caractère du malade. L'évènement justifia ce qu'il avait prédit; car, quoique le malade fût gardé avec un soin extrême, non-seulement de la part du médecin, mais encore de la part du roi, il trouva le moyen d'avaler ses cataplasmes, de boire son urine, et par là, il se perdit lui-même. Quand l'hydropisie ne fait que commencer, si le malade peut dormir, s'il supporte avec constance la faim et la soif, il n'est pas très-difficile de le guérir; mais si le mal est invétéré, on n'en vient à bout qu'avec beaucoup de peine. On rapporte que Métrodore, disciple d'Épicure, étant attaqué de cette maladie, et ne pouvant supporter la soif, qui était nécessaire, après y avoir résisté pendant long-temps, se mettait à boire, et vomissait ensuite la boisson qu'il avait prise. Si l'estomac rend tout ce qu'il a reçu, on s'épargne bien du malaise en buvant; mais s'il ne rend pas tout, on augmente sûrement son mal: ainsi, il ne faut point conseiller cette méthode à tout le monde. Si la fièvre a lieu en même temps, il faut la combattre par les moyens que nous avons rapportés ci-dessus : si le malade est sans fièvre, il faut attaquer la cause du mal même. De quelque espèce que soit l'hydropisie, si elle ne fait que commencer, elle se guérit par les mêmes remèdes. Il faut se promener beaucoup, courir quelquefois; se faire faire principalement, sur les parties supérieures, des frictions réitérées, pendant lesquelles l'on doit retenir son haleine. Il faut exciter la sueur non-seulement par l'exercice, mais encore par le bain de sable chaud, les poeles et les fours, et autres choses semblables. Les sueurs que l'on excite par le moyen des étuves sèches et naturelles,

telles que celles qui sont situées au-dessus de Baïes, dans des endroits plantés de myrtes, sont très-avantageuses dans cette maladie. Le bain dans l'eau, et généralement tout ce qui est humide, est contraire dans l'hydropisie; on donne avec succès, à jeun, des pilules faites avec deux parties d'absinthe et une de myrrhe. Les aliments que l'on donne au malade doivent être tous tirés de la seconde classe; il faut même choisir les plus fermes: il ne faut donner de boisson, qu'autant qu'il en faut pour entretenir la vie: la meilleure dont on puisse faire usage, est celle qui fait couler les urines. Mais il vaut mieux chercher à produire cet effet par les aliments, que par les médicaments. Cependant, s'il est nécessaire de recourir à ceux-ci, on fera une décoction aqueuse de quelques substances diurétiques, et on la fera boire au malade. Les médicaments qui paraissent avoir cette propriété, sont l'iris, le nard, le safran, la cannelle, l'amome, le cassia lignea, la myrrhe, le baume, le galbanum, le ladanum, la lambrusque, le panax, le cardamome, l'ébène, la semence de cyprès, la staphisaigre des Grecs, l'aurone, les feuilles de rose, l'acorus, l'amande amère, le marum, le styrax, le costus; la fleur du jonc, tant carré que rond. Toutes les fois que je parlerai de ces plantes, j'entendrai, non pas celles qui viennent dans ce pays-ci, mais celles qu'on nous apporte avec les aromates. On commence par employer les plus doux de ces remèdes, comme les feuilles de rose, les gousses du nard. Le vin austère fait encore un bon effet, mais il faut qu'il soit fort léger. Il est bon aussi d'avoir la précaution de mesurer le ventre tous les jours avec un fil, et d'en marquer la grosseur; on fait la même chose le lendemain, et on voit si le ventre est plus enflé, ou s'il l'est moins: s'il est diminué, c'est une marque que les remèdes font effet. On doit aussi mesurer la quantité de boisson que

l'on donne au malade, et la quantité d'urine qu'il rend : s'il rend plus d'urine qu'il ne prend de boisson, il y a lieu d'espérer qu'il guérira. Asclépiade rapporte qu'il guérit une hydropisie, qui était survenue à la suite d'une fièvre quarte, en faisant observer la diète et faire des frictions pendant deux jours, et que, le troisième, son malade, délivré de la fièvre et de l'hydropisie, était en état de prendre du vin et de la nourriture.

Jusqu'à présent nous avons donné le traitement général pour toutes les hydropisies; mais si le mal est considérable, il faut un traitement particulier pour chaque espèce. Si c'est une *tympanite*, et qu'elle soit accompagnée de douleurs fréquentes, il est bon de faire vomir le malade tous les jours, ou de deux jours l'un, après qu'on lui a donné à manger. On fait des fomentations chaudes et sèches : si la douleur ne cède point à ce remède, il est nécessaire d'en venir aux ventouses sèches ; si les ventouses sèches ne font rien, on emploie les ventouses avec scarifications. Enfin, si l'une et l'autre espèce de ventouse n'ont point soulagé le malade, pour dernière ressource, on injecte beaucoup d'eau chaude dans le bas-ventre, en forme de lavement : on fait, de plus, trois ou quatre fortes frictions par jour avec de l'huile, et quelques drogues échauffantes ; mais on évite de frictionner le ventre. On applique à différentes reprises, sur cette partie du corps, de la graine de moutarde, jusqu'à ce qu'il y ait érosion à la peau : on la cautérise, sur divers points, par le moyen d'un fer chaud, et on laisse suppurer pendant long-temps les ulcères qui en résultent. Il est utile encore de sucer de la scille cuite. On applique aussi, avec succès, sur la peau, de l'ognon de scille bouilli. Lorsqu'on a été attaqué de la tympanite, il faut s'abstenir pendant long-temps de tout ce qui peut produire des vents. Mais s'il y a leucophlegmatie, il

faut exposer au soleil les parties qui sont tuméfiées, et ne point les y laisser trop long-temps, de crainte d'allumer la fièvre : si la chaleur du soleil est considérable, il faut bien couvrir la tête; faire des frictions avec les mains trempées seulement dans de l'eau, à laquelle on ait ajouté un peu d'huile et de nitre, et n'employer à ces frictions que des femmes ou des enfants, comme ayant la main plus douce. Si les forces le permettent, il faut faire, avant midi, une friction pendant une heure, et, l'après-midi, on en fait une seconde pendant une demi-heure. On se trouve bien aussi des cataplasmes répercussifs, surtout si les malades sont délicats. Il faut faire au bas de la jambe, du côté interne, une ouverture d'environ quatre doigts, et laisser échapper le plus qu'il est possible de sérosité par cette ouverture, pendant plusieurs jours. On fait même des ouvertures considérables sur les tumeurs; on agite violemment le corps par la gestation; et lorsque les cicatrices des plaies qu'on a faites commencent à se fermer, on augmente l'exercice, et la nourriture, jusqu'à ce que le corps soit remis dans son premier état. Les aliments que l'on donne doivent être fort nourrissants et glutineux, principalement les viandes. Si l'estomac permet qu'on donne du vin, il doit être fort doux. Le malade même ne doit point en boire continuellement; mais il faut qu'il boive alternativement pendant deux ou trois jours, tantôt de l'eau, tantôt du vin. La semence de laitue marine, qui croît à une grande hauteur, le long des rivages de la mer, donnée en boisson dans de l'eau, est aussi fort utile. Si le malade est robuste, on peut lui faire sucer de la scille cuite, comme je l'ai déja dit. Plusieurs auteurs prétendent qu'il faut essayer de dissiper ces enflures, en les frappant avec des vessies remplies d'air.

S'il y a beaucoup d'eau épanchée dans la cavité du bas-ventre, il faut aussi se promener, mais avec plus de modération. On applique sur le ventre un cataplasme résolutif, et on met par-dessus un morceau d'étoffe plié en trois, assujetti par le moyen d'un bandage qu'il faut avoir la précaution de ne pas trop serrer. C'est un conseil donné par Tharrias, et que bien des médecins ont suivi. Si le foie ou la rate sont évidemment affectés, on fait avec des figues grasses et du miel un cataplasme qu'on applique dessus. Si, malgré ces remèdes, l'épanchement au lieu de diminuer va en augmentant, on en vient à une voie plus courte, qui est d'évacuer les eaux par la ponction que l'on fait au bas-ventre. Je sais que cette méthode n'était pas du goût d'Erasistrate : il croyait que l'hydropisie ascite dépendait toujours d'un vice du foie, qu'il fallait guérir; et que l'épanchement ne manquait pas de revenir, tant que le foie restait malade. Mais d'abord cette maladie ne dépend pas toujours uniquement d'un vice du foie; car elle peut naître aussi d'un vice de la rate, ou de la mauvaise disposition de tout le corps : d'ailleurs, quand elle reconnaîtrait pour principe le mauvais état du foie, si l'on n'évacue l'eau qui séjourne contre nature dans la cavité du bas-ventre, elle nuira au foie et à toutes les autres parties intérieures. Cela n'empêche pas qu'il ne faille corriger la mauvaise disposition du corps : car ce n'est pas l'écoulement des eaux qui guérit; il ne fait que disposer à la guérison, qui serait impossible, si les eaux n'étaient point évacuées. On ne prétend pas non plus qu'il faille employer cette méthode à l'égard de tous les malades ; mais seulement à l'égard des jeunes gens vigoureux, qui sont absolument sans fièvre, ou dont la fièvre a des intermissions très-marquées. Il est bien sûr qu'on ne pourrait guérir par la ponc-

tion les hydropiques qui auraient l'estomac vicié, qui seraient tombés dans l'hydropisie à la suite de l'atrabile ou de la cachexie. Il ne faut point donner de nourriture, le jour qu'on a évacué les eaux à moins que les forces ne manquent. Les jours suivants, il faut donner du vin pur, mais en petite quantité, remettre peu à peu le malade à l'usage des frictions, le faire exercer, l'exposer au soleil, le faire suer, le fatiguer même, et lui donner des aliments convenables, jusqu'à ce qu'il soit entièrement guéri. Il ne faut user du bain que fort rarement, et se faire vomir souvent à jeun. Si c'est en été, on se trouve bien de se baigner dans la mer. Lorsqu'un hydropique est rétabli, il doit s'abstenir pendant long-temps du commerce des femmes.

Sect. XXII. La consomption est une maladie qui dure souvent fort long-temps, et qui est très-dangereuse. Il y en a de plusieurs espèces. Il en est une où le corps ne prend point de nourriture, et dans laquelle, rien ne réparant les pertes continuelles que nous faisons naturellement de notre propre substance, le malade devient d'une maigreur extrême, et meurt, si on ne lui donne du secours. Les Grecs ont appelé cette espèce, *atrophie*. Elle provient ordinairement de deux causes : car, ou le malade, par un excès de crainte, ne prend point assez de nourriture; ou, par un excès contraire, il en prend plus qu'il ne doit. Dans le premier cas, ce qu'il prend de moins, l'affaiblit; dans le second, ce qu'il prend de trop, se corrompt. Les Grecs appellent l'autre espèce, *cachexie*; elle dépend de l'habitude défectueuse de tout le corps, en sorte que tous les aliments que l'on prend se corrompent; ce qui arrive ordinairement, lorsqu'à la suite d'une longue maladie, le corps a été tellement affaibli, que, quoique la maladie soit passée, la nutrition ne peut plus se faire; ou bien parce qu'on a em-

ployé des médicaments pernicieux, ou parce qu'on a manqué long-temps du nécessaire, ou parce qu'on a fait usage d'aliments extraordinaires et nuisibles, ou qu'il est arrivé quelque chose semblable. Cette espèce de consomption est aussi quelquefois accompagnée de pustules, ou d'ulcères qui naissent à la surface de la peau; ou de tumeurs qui attaquent certaines parties du corps. La troisième et la plus dangereuse espèce de consomption, est celle que les Grecs appellent *phthisie;* elle commence ordinairement par attaquer la tête, et se jette ensuite sur le poumon, où elle produit un ulcère accompagné d'une petite fièvre lente, qui cesse et qui recommence. Le malade tousse beaucoup, crache du pus, et quelquefois du sang. Si l'on jette sur le feu les crachats, ils sentent mauvais. C'est une marque à laquelle on reconnaît la phthisie, lorsqu'on a des doutes sur son existence.

Puisqu'il y a trois sortes de consomption, il faut d'abord examiner de quelle nature est celle dont on est attaqué. S'il paraît exister seulement un défaut de nutrition, il faut en rechercher la cause; si c'est parce que le malade prend moins de nourriture qu'il ne doit, il faut l'augmenter, mais peu à peu; de peur que si l'on en donnait trop tout d'un coup, l'estomac ne se trouvât chargé, et que la digestion ne se fît pas bien. Si, au contraire, c'est parce que le malade mange trop, il faut lui faire faire diète un jour; le lendemain lui rendre un peu de nourriture, et augmenter tous les jours; jusqu'à ce qu'on soit parvenu à un juste milieu. Outre cela, le malade doit se promener dans des lieux qui ne soient pas trop frais, éviter le soleil, et faire aussi quelque travail manuel. S'il est faible, il faut qu'il fasse usage de la gestation, de l'onction; et qu'il se fasse lui-même, s'il le peut, le même jour, des frictions à

différentes reprises, avant et après les repas; qu'il ajoute quelquefois à l'huile dont il se sert, quelques drogues chaudes, et qu'il continue de se frotter jusqu'à ce qu'il sue. Il se trouvera bien aussi de se prendre à jeun la peau en différents endroits, et de la tirer, afin qu'elle se relâche; ou d'étendre dessus, de temps en temps, de la poix, et ensuite de l'ôter dans le même but. Le bain fait aussi quelquefois assez de bien, pourvu que ce soit après un léger repas. Le malade peut même en toute sûreté, lorsqu'il est dans le bain, prendre quelque aliment; s'il n'a rien pris avant de se frotter, il faut qu'il prenne quelque chose immédiatement après la friction. Les aliments doivent être du genre de ceux qui se digèrent facilement, et qui nourrissent beaucoup; ainsi, il faut nécessairement faire usage de vin, mais qui soit d'une qualité austère. Il faut aussi provoquer le cours des urines.

Si c'est une cachexie, on doit commencer par la diète; faire prendre ensuite des lavements; donner peu à peu de la nourriture; et joindre à tout cela l'exercice, les onctions et les frictions. Le bain fréquent fait bien dans cette espèce de consomption; mais il faut que les malades le prennent à jeun, et qu'ils y restent jusqu'à ce qu'ils suent. Il faut donner une plus grande quantité d'aliments, les varier, les choisir de bon suc, et de nature à ne point se corrompre aisément, et faire usage de vin austère. Si les autres remèdes ne font rien, il faut tirer du sang, pendant plusieurs jours de suite, mais peu à la fois, et employer avec la saignée les autres remèdes que nous avons prescrits ci-dessus.

Enfin, si le mal est plus grand, et si c'est une vraie phthisie, il faut y remédier dès le commencement; car cette maladie est difficile à guérir, lorsqu'elle est invétérée. Il faut, si les forces le permettent, entreprendre

de longues navigations, changer de climat, et passer dans un air plus épais que celui que l'on quitte. On se trouve, par exemple, très-bien de passer d'Italie à Alexandrie; les malades sont presque toujours en état, dans les commencements, de faire un pareil voyage; parce que cette maladie ne survient ordinairement que dans l'âge le plus robuste; c'est-à-dire, depuis dix-huit ans, jusqu'à trente-cinq. Si les forces ne permettent pas d'entreprendre de longues courses sur mer, on se trouve toujours très-bien de naviguer à proximité des côtes. Si quelque chose s'oppose à la navigation, il faut se faire porter en litière ou autrement; on doit renoncer aux affaires, et à tout ce qui peut causer de l'inquiétude: il faut dormir beaucoup; prendre garde de s'enrhumer, de peur que le rhume ne détruise les bons effets des précautions qu'on a prises; éviter, par la même raison, les indigestions, les extrêmes de la chaleur et du froid; se tenir la bouche et le col bien couverts; calmer la toux par les remèdes appropriés, et tâcher de faire cesser la fièvre, tantôt par la diète, tantôt par les aliments convenables et donnés à propos. Pendant tout ce temps-là, il ne faut boire que de l'eau. Le lait, que l'on peut regarder comme un poison dans les douleurs de tête, dans les fièvres aiguës, dans la soif vive qui les accompagne, et toutes les fois que les hypocondres sont gonflés, que l'urine est bilieuse, ou qu'il y a flus de sang, peut se donner avec avantage dans la phthisie, de même que dans toutes les fièvres de longue durée, et qui résistent aux remèdes. S'il n'y a point encore eu de fièvre, ou si elle est passée, il faut avoir recours aux exercices modérés, surtout à la promenade, et aux légères frictions. Le bain est contraire. Les aliments doivent être d'abord âcres; comme l'ail, le poireau, préparés avec le vinaigre; ou la chicorée, le ba-

silic, la laitue que l'on prépare de même. Plus tard la nourriture doit être adoucissante; elle se composera de crèmes faites avec de l'orge mondé, ou la fromentée, ou l'amidon, et le lait. Le riz, ou toute autre graine céréale mondée, si on n'a pas autre chose, fait le même effet. On emploie encore ces aliments âcres et adoucissants d'une manière alternative : on en ajoute quelques-uns de la seconde classe, ou bien de la première, et l'on fait principalement usage de cervelles, de petits poissons, et d'autres choses semblables. La farine cuite avec la graisse de brebis ou de chèvre, sert aussi de remède. Le vin qu'on boit, doit être austère et léger. Tant que la phthisie demeure dans cet état, on s'oppose à ses progrès sans beaucoup de peine; mais si le mal est plus considérable, si la fièvre et la toux sont continuelles, si le corps commence à se décharner, il faut avoir recours à des remèdes plus efficaces. Il faut faire avec un fer brûlant un ulcère artificiel sous le menton, un autre à la gorge, deux vers les mamelles, un pareil nombre au bas des os des épaules, que les Grecs appellent *omoplates;* et l'on ne laisse pas fermer ces ulcères, que la toux ne soit entièrement finie. Ce dernier symptôme exige aussi un traitement particulier. On fait donc, par jour, trois ou quatre fortes frictions sur les extrémités; on en fait aussi sur la poitrine, mais seulement d'une main légère; une heure après le repas, on frictionne les jambes et les bras, et dix jours après, on met le malade dans un bain d'eau tiède et d'huile. Pendant tout ce temps, il ne faut boire que de l'eau; ensuite on prend du vin froid pour boisson, s'il ne reste plus de toux; s'il en reste, on le boit tiède. On se trouve bien de donner tous les jours de la nourriture, dans la rémission de la fièvre, et de faire également usage des frictions et de la gestation. Tous les quatre

ou cinq jours, on revient aux aliments âcres désignés plus haut; et, de temps en temps, on prend de la pimprenelle ou du plantin trempés dans du vinaigre. Le suc de plantin seul, ou celui de marrube cuit avec du miel, sert aussi de remède: la dose du premier est d'un verre; celle du second est d'une cuillerée qu'on laisse couler lentement dans le gosier; ou bien on mêle et on fait cuire ensemble une demi-partie de résine de térébenthine et une partie de beurre et de miel. Mais les moyens qui tiennent le premier rang, sont le régime, l'exercice en voiture, la navigation, et les crèmes farineuses. Il faut surtout veiller à ce qu'il n'arrive point de dévoiement : le vomissement fréquent, principalement le vomissement de sang, est pernicieux dans cette maladie. Lorsqu'on commence à se trouver un peu mieux, il faut augmenter l'exercice, les frictions, et la nourriture; ensuite se frotter soi-même, en retenant son haleine; et s'abstenir pendant long-temps du vin, du bain, et des plaisirs de l'amour.

Sect. XXIII. L'épilepsie, ou le haut mal, est une maladie des plus connues. Le malade tombe tout à coup, rend de l'écume par la bouche, revient ensuite à lui au bout d'un certain temps, et se relève de lui-même. Cette maladie attaque plus souvent les hommes que les femmes; elle a coutume d'être fort longue, et de durer jusqu'à la mort, sans abréger pour cela la vie. Elle fait cependant périr quelquefois celui qui en est attaqué, lorsqu'elle est récente; souvent aussi, si elle n'a pas cédé aux remèdes, elle guérit dans les jeunes garçons, lorsqu'ils commencent à jouir du commerce des femmes, et dans les jeunes filles à l'apparition des règles. L'épilepsie est quelquefois accompagnée de mouvements convulsifs; quelquefois aussi il n'y en a point. Quelques personnes tâchent de faire revenir les épileptiques,

par les mêmes remèdes qu'on emploie dans la léthargie, ce qui est absolument inutile; car, outre qu'on ne guérit pas ainsi la léthargie, on peut craindre, dans cette dernière maladie, que le malade ne se réveillant jamais, ne finisse par mourir de faim; au lieu que l'épileptique revient toujours à lui. Lorsque quelqu'un est tombé en épilepsie, s'il n'y a point de mouvements convulsifs, il faut saigner; s'il y en a, il faut s'abstenir de la saignée, à moins qu'elle ne soit indiquée par quelque autre motif. Il est nécessaire de donner des lavements, ou de purger avec l'ellébore noir, ou de faire l'un et l'autre, si les forces le permettent. Il faut raser la tête, la frotter avec de l'huile et du vinaigre; et ne donner à manger que le troisième jour, lorsque l'heure à laquelle le malade a coutume de tomber, est passée. Les crèmes farineuses, les autres aliments doux et légers, la chair, principalement celle de porc, ne conviennent point dans cette maladie; il ne faut que des aliments tirés de la classe moyenne, parce qu'on a besoin de forces, et qu'on doit redouter les indigestions. Les épileptiques doivent fuir l'ardeur du soleil, le bain, le feu, et tout ce qui échauffe; ils doivent pareillement éviter le froid, le vin, les plaisirs de Vénus, de même que l'aspect d'un précipice et tous les objets effrayants. Le vomissement, la fatigue, les inquiétudes, les affaires de toute espèce, leur sont contraires. Lorsqu'on leur a donné à manger le troisième jour, il ne faut leur rien donner le quatrième; ne leur rendre ensuite de la nourriture que de deux jours l'un, et toujours à la même heure, jusqu'après le quatorzième. Quand la maladie a passé ce terme, elle n'est plus aiguë, et si elle subsiste encore, il faut la traiter comme une maladie chronique. Si le médecin n'a point été appelé le jour que le malade est tombé pour la première fois, et si celui-ci ne

s'est mis entre ses mains qu'après plusieurs attaques, le médecin doit se contenter d'ordonner d'abord le régime que nous venons de prescrire, et attendre le jour auquel le malade tombera, pour ordonner ou la saignée, ou les lavements, ou la purgation avec l'ellébore noir. Les jours suivants, il faut donner au malade les aliments que nous avons conseillés, et éviter tout ce que nous avons dit lui être contraire. Si le mal ne céde pas à ces remèdes, il faut en venir à l'ellébore blanc; le donner trois ou quatre fois, à peu de jours de distance l'un de l'autre, et ne le plus faire prendre ensuite, à moins qu'il n'y ait une rechute. Les jours qu'on ne le donnera pas, il faut soutenir les forces du malade, et ajouter même quelque chose aux moyens que nous avons déja indiqués. Le matin, lorsqu'il est éveillé, il faut lui frotter légèrement tout le corps, à la réserve de la tête et du ventre, avec de la vieille huile; le faire ensuite promener pendant long-temps et en ligne droite: et après la promenade, le frotter dans un lieu tiède, fortement et long-temps, au moins deux cents fois, à moins qu'il ne soit faible; lui répandre ensuite sur la tête beaucoup d'eau froide; lui donner un peu de nourriture, lui laisser prendre du repos, et le faire promener de nouveau avant la nuit; puis réitérer les frictions avec la même force, toujours en ménageant le ventre et la tête; après quoi, on le fait souper, et au bout de trois ou quatre jours, on lui fait prendre, pendant un jour ou deux, des aliments âcres. Si le mal résiste à ces remèdes, il faut raser la tête, l'oindre avec de la vieille huile à laquelle on ajoute du vinaigre et du nitre, verser dessus de l'eau salée: faire prendre à jeun du castoreum dans de l'eau, et ne donner pour boisson que de l'eau bouillie. Quelques personnes se sont délivrées de cette maladie, en buvant du

sang chaud d'un gladiateur qui venait d'être égorgé, ou du moins ont rendu supportable, par ce remède affreux, un mal plus affreux encore. Pour revenir à la médecine, en dernier lieu, on fait tirer un peu de sang aux deux pieds; on applique à la région occipitale des ventouses scarifiées; on fait aussi à cette même région, et plus bas à l'endroit où la première vertèbre du cou s'unit avec les os de la tète, deux brûlures avec un fer ardent, pour donner issue à l'humeur pernicieuse qui occasionne la maladie. Lorsque celle-ci persiste, malgré ces remèdes, il est rare qu'elle guérisse jamais; on emploie seulement pour l'adoucir, l'exercice et les aliments que nous avons prescrits plus haut; et il est surtout important d'éviter les choses que nous avons dit être nuisibles.

Sect. XXIV. La jaunisse est aussi une maladie fort connue: Hippocrate a dit qu'elle était sans danger, si elle survenait après le septième jour de la fièvre, et si les hypocondres n'étaient point tendus. Dioclès soutient qu'elle n'est nullement à craindre; qu'elle est même salutaire, pourvu qu'elle ne commence pas avant la fièvre; mais qu'elle est mortelle, si la fièvre ne vient qu'après. La couleur, et surtout celle des yeux dont le blanc devient jaune, fait connaître cette maladie. Elle est accompagnée de soif, de douleur de tète, d'un hoquet fréquent, de dureté dans l'hypocondre droit, de difficulté de respirer quand le corps est mû fortement, et de paralysie. Lorsque cette maladie a duré un certain temps, tout le corps devient d'un jaune pâle. Le malade doit faire diète le premier jour, le lendemain prendre un lavement: ensuite s'il y a fièvre, il faut la combattre par le régime; s'il n'y en a pas, on donne de la scammonnée en boisson, ou du suc de poirée blanche étendu d'eau, ou une infusion d'amandes amères,

d'absinthe et d'une très-petite quantité d'anis dans de l'eau miellée. Asclépiade purgeait, pendant deux jours, son malade avec de l'eau salée, et rejetait les diurétiques. Quelques médecins n'usent point des remèdes dont nous venons de parler, emploient les diurétiques et les aliments atténuants, et prétendent parvenir au même but. Pour moi, je pense que si le malade a beaucoup de forces, il faut préférer les remèdes actifs; s'il en a peu, il faut en employer de plus faibles. Si l'on a purgé le malade, il doit prendre, les trois jours suivants, peu de nourriture tirée des aliments de la classe moyenne, et boire du vin de Grèce salé, pour entretenir la liberté du ventre : les trois autres jours, il faut qu'il use d'aliments plus nourrissants; qu'il mange même un peu de viande, et qu'il s'en tienne à l'eau pour toute boisson. Il doit ensuite revenir à son premier régime, mais manger davantage; quitter le vin grec, pour se mettre au vin sans mélange et austère; varier aussi sa façon de vivre; et de plus, tantôt faire usage d'aliments âcres, et tantôt revenir au vin salé. Pendant tout ce temps, il doit mettre en pratique l'exercice et les frictions; se baigner dans l'eau chaude, si c'est en hiver, et dans l'eau froide, si c'est en été. Il faut le placer dans un lit et dans une chambre bien ornés; le dissiper par la compagnie, par les ris, les jeux, le plaisir, et autres moyens propres à égayer l'esprit. Il paraît que c'est la raison pour laquelle on a appelé ce mal, la maladie royale. On applique aussi avec succès un cataplasme résolutif sur les hypocondres; ou bien des figues sèches, s'il y a affection au foie ou à la rate.

SECT. XXV. L'éléphantiasis, comme l'appellent les Grecs, est une maladie chronique à peine connue en Italie, et très-fréquente en certains pays. Ce mal affecte

le corps au point que les os mêmes sont viciés. Toute la surface du corps est couverte de taches et de tumeurs; leur couleur rouge se change peu à peu en une couleur noirâtre; la peau est inégale, épaisse, mince, dure, molle, raboteuse, comme écailleuse; le tronc devient maigre, tandis que le visage, les jambes et les pieds s'enflent. Lorsque la maladie a duré un certain temps, les doigts des pieds et des mains s'enfoncent, et se cachent sous les tumeurs de ces parties. Il survient ensuite une petite fièvre, qui emporte, en peu de temps, le malade accablé de tant de maux. Il faut, dès le commencement, tirer du sang deux jours de suite, ou purger avec l'ellébore noir; garder ensuite la plus grande abstinence qu'il est possible; puis, on rétablit peu à peu les forces, et on donne des lavements : après quoi, lorsque la maladie est diminuée, il convient de s'exercer, et surtout à la course. Il faut exciter la sueur, d'abord par le travail du corps, et ensuite par les méthodes sèches appropriées; mettre en pratique les frictions, en ayant toujours soin de conserver les forces du malade. On n'use du bain que rarement; les aliments ne doivent être ni gras, ni glutineux, ni venteux. Il est à propos de donner du vin, excepté dans les premiers jours; le plantin, pilé et appliqué sur le corps, paraît être, dans cette maladie, un fort bon remède.

Sect. XXVI. L'apoplexie, mal dans lequel l'esprit et le corps sont frappés de stupeur, est aussi une maladie rare en Italie. Elle est produite, quelquefois par un coup de foudre, quelquefois par une maladie. Il faut tirer du sang, purger avec l'ellébore blanc, ou donner des lavements. Ensuite on met en usage les frictions; on fait choix d'aliments tirés de la seconde classe, qui ne soient point gras, et que l'on mêle avec quelques substances âcres; enfin l'on s'abstient de boire du vin.

Sect. XXVII. 1. La paralysie, au contraire, est une maladie très-fréquente dans tous les pays. Elle attaque quelquefois tout le corps; quelquefois aussi elle est partielle. Les anciens ont appelé la première *apoplexie*, et la seconde *paralysie;* mais je vois qu'aujourd'hui on appelle paralysie l'une et l'autre. Celle qui attaque tout le corps, emporte pour l'ordinaire le malade d'une manière rapide : s'il ne meurt pas tout de suite, il peut vivre encore un certain temps; mais il est rare qu'on guérisse jamais parfaitement : on mène le plus souvent une vie languissante, et la mémoire reste entièrement perdue. La paralysie qui affecte quelques parties seulement, n'est jamais une maladie aiguë; elle est souvent de longue durée, mais presque toujours curable. Si elle est générale et très-forte, la saignée tue ou guérit : aucune autre méthode n'amène la guérison parfaite; on ne fait souvent que différer la mort; et, en attendant, on porte atteinte à la vie. Si le mouvement et le sentiment ne reviennent pas après la saignée, le malade est sans ressource; s'ils reviennent, on peut espérer de le voir guérir. Lorsque la paralysie n'affecte qu'une partie, il faut saigner, ou donner des lavements, selon les forces du corps et la violence du mal. On doit prendre les mêmes précautions dans les deux espèces de paralysie; car il est d'une grande importance, dans l'une et l'autre, d'éviter le froid. Il faut reprendre peu à peu de l'exercice, et marcher le plus tôt qu'on peut; si la faiblesse des jambes s'y oppose, on doit se faire porter, ou se faire agiter dans son lit. Il faut tâcher de mouvoir par soi-même le membre qui est affecté; si on ne le peut, il faut recourir à l'aide d'un autre, et faire, pour ainsi dire, violence à la partie, afin qu'elle revienne à son premier état. On se trouve bien aussi de produire une vive excitation à la peau du membre en-

ourdi, soit par la flagellation avec des orties, soit par application de la moutarde, ayant soin d'éloigner ces irritants dès qu'ils occasionnent de la rougeur. On applique aussi avec succès de la scille pilée et des ognons écrasés, dans lesquels on incorpore de l'encens. Il est bon aussi, tous les trois jours, de pratiquer, pendant long-temps et en plusieurs endroits, des tractions à la peau, par le moyen de la poix qu'on y colle; il convient quelquefois d'y appliquer des ventouses sèches. La meilleure chose qu'on puisse employer pour les onctions, est la vieille huile, ou le nitre mêlé avec de l'huile et du vinaigre. Il est aussi très-nécessaire de faire des fomentations avec de l'eau de mer chaude, et, à son défaut, avec de l'eau salée; et, si l'on trouve quelque part des bains naturels ou artificiels de cette espèce, il est bon d'y aller; et lorsqu'on y est, ce sont surtout les parties affectées qu'on doit agiter. Si l'on n'a point de ces sortes de bains, on use avec succès du bain ordinaire. Les aliments doivent être tirés de la seconde classe; il faut surtout faire usage de gibier. On ne doit boire que de l'eau chaude, sans vin. Cependant, si la maladie est ancienne, on peut, dans la vue de tenir le ventre libre, donner, tous les quatre ou cinq jours, du vin de Grèce salé. Il est avantageux de faire vomir après souper.

2. La douleur attaque aussi quelquefois les nerfs; dans ce cas, on ne doit, comme quelques-uns le prétendent, employer ni les vomitifs, ni les diurétiques, ni exciter la sueur par l'exercice. Il faut boire de l'eau deux fois par jour, et se faire frotter légèrement dans le lit pendant quelque temps; puis continuer les frictions en retenant son haleine. Lorsqu'on s'exerce, on doit mouvoir surtout les parties supérieures. Il ne faut user que rarement du bain; et, après tout cela, chan-

ger d'air. Si la douleur se fait sentir actuellement, on se contente de frotter la partie avec de l'eau nitrée, sans huile; on l'enveloppe ensuite, et on la met au-dessus d'un petit brasier, sur lequel on jette du soufre, pour qu'elle en reçoive la vapeur : on continue ces fumigations pendant quelque temps, mais à jeun, et après que la digestion est faite. On applique souvent aussi des ventouses sur la partie douloureuse, et on la frappe légèrement avec des vessies de bœuf remplies d'air. On se trouve bien également de faire un mélange avec parties égales de suif, de semence de jusquiame et d'orties pilées, et de l'appliquer sur la partie; on la fomente aussi avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir du soufre. On met encore dessus, avec succès, de petites outres remplies d'eau tiède, ou du bitume, mêlé avec de la farine d'orge. C'est surtout dans le fort de ce mal qu'il faut user d'une gestation très-vive; ce qui serait très-pernicieux dans toute autre sorte de douleur.

3. Les vomitifs, les diurétiques, sont également contraires au tremblement, de même que le bain et les étuves sèches. Il faut boire de l'eau, se promener beaucoup, s'oindre, et se frotter soi-même autant qu'on le peut. On doit se fortifier les parties supérieures par le jeu de paume, et autres choses semblables. On peut user de toutes sortes d'aliments, pourvu qu'on les digère. Après le repas, il faut s'abstenir de toute occupation sérieuse; n'user que très-rarement des plaisirs de l'amour; et, lorsqu'on s'y est livré, se faire frotter légèrement et pendant long-temps, dans le lit, avec de l'huile, plutôt par un enfant que par un homme fait.

4. Lorsqu'il se forme à l'intérieur une suppuration, il faut, dès qu'on s'en aperçoit, employer les cataplasmes répercussifs, afin de ne pas laisser former un amas de

matière nuisible. Si ces premiers cataplasmes ne font rien, il faut avoir recours aux cataplasmes résolutifs; si par leur moyen on ne peut procurer la résolution, il ne reste d'autre parti que d'attirer la matière à l'extérieur, et de faire mûrir l'abcès; alors la vomique ne manque pas de s'ouvrir : le pus qu'on rend par les selles ou par la bouche, est une preuve qu'elle est ouverte. Il ne faut rien faire qui empêche le pus de sortir. On doit surtout user de crèmes farineuses et d'eau chaude. Lorsque le pus ne coule plus, il faut se mettre à l'usage d'aliments faciles à digérer, mais qui soient fort nourrissants et froids; boire de l'eau froide, de façon cependant qu'on commence par faire un peu dégourdir toutes ces choses. On mêle d'abord du miel avec quelques aliments, comme avec les amandes de pin, les noix grecques, ou les avelines : ensuite on le retranche, pour que la cicatrice puisse se former plus promptement. On se trouve bien de prendre alors du suc de poireau ou du marrube, et de mêler même du poireau avec tous les aliments que l'on prend, pour conduire l'ulcère à guérison. Il faut se promener doucement, et se faire faire de légères frictions sur les parties qui ne sont pas affectées. On doit surtout éviter de se livrer à l'exercice de la lutte, de la course, ou autre, qui pourrait ranimer les ulcères, lorsqu'ils commencent à se guérir ; car dans cette maladie le vomissement de sang est très-pernicieux, et il faut prendre toutes sortes de précautions pour s'en garantir.

LIVRE QUATRIÈME.

Sect. I. Jusqu'a présent j'ai exposé celles de nos maladies qui affectent tellement le corps entier, qu'il est impossible de leur assigner un siége déterminé; maintenant je vais parler de celles qui sont propres à chaque partie interne; mais auparavant je crois à propos, pour faciliter la connaissance et le traitement de ces maladies, de faire connaître, en peu de mots, les parties où elles résident. La tête et les parties situées dans la bouche ne se bornent pas simplement à la langue et au palais : voici ce que nos yeux y découvrent encore. On trouve à droite et à gauche, auprès du gosier, de grandes veines qu'on appelle *sphagitides*, et des artères qu'on nomme *carotides*, qui se dirigent supérieurement au-dessus des oreilles. Dans l'arrière-bouche, sont situées des glandes qui deviennent quelquefois le siége d'un gonflement douloureux : ensuite on rencontre deux conduits; l'un s'appelle la trachée artère, et l'autre l'œsophage, la trachée artère, qui est en devant, va au poumon; l'œsophage, qui est derrière, conduit à l'estomac. La trachée donne passage à l'air, et l'œsophage aux aliments. Dans l'endroit où ces deux tuyaux accolés commencent, comme ils mènent dans des lieux différents, il y a dans la trachée, au fond du gosier, une languette qui s'élève lorsque nous respirons, qui s'abaisse et ferme l'ouverture lorsque nous buvons ou mangeons. La trachée est dure

et cartilagineuse; elle est saillante dans la région gutturale, et enfoncée dans le reste de son étendue; elle est composée de cercles placés, en quelque sorte, à la manière des vertèbres de l'épine, mais de façon qu'elle est inégale et raboteuse au dehors, lisse et polie en dedans, comme l'œsophage même : descendue dans la poitrine, elle vient s'unir au poumon. Ce viscère est spongieux, capable par conséquent de contenir de l'air; il est joint postérieurement à l'épine, et se divise en deux lobes qui ressemblent à un pied de bœuf. Au poumon est attaché le cœur qui est musculeux; il est situé dans la poitrine, sous la mamelle gauche; il a deux cavités. Au-dessous du cœur et du poumon, est le diaphragme qui sépare le bas ventre de la poitrine, et qui est composé d'une forte membrane nerveuse, parcourue par un grand nombre de vaisseaux. Il sépare non-seulement les intestins, mais encore le foie et la rate, des parties supérieures. L'un et l'autre de ces viscères est situé immédiatement sous le diaphragme, l'un à droite, l'autre à gauche. Le foie est à droite; il est attaché au diaphragme; il est concave intérieurement, et convexe extérieurement. Il forme une éminence, et appuie légèrement sur le ventricule; il se divise en quatre lobes. A sa partie inférieure, se trouve la vésicule du fiel. La rate est à gauche : elle n'est point attachée au diaphragme, mais aux intestins; elle est d'une substance molle et peu compacte, d'une longueur et d'une épaisseur médiocre; elle s'avance un peu de la région des côtes qui la couvrent en grande partie, vers le bas ventre. Ces viscères ne forment qu'une masse, dont les reins sont distincts et séparés : ceux-ci adhèrent aux lombes, au-dessous des dernières côtes; vers ce point, ils sont de figure ronde, et échancrés vers le point opposé. Leur texture est vasculeuse, pourvue de cavités, et recouverte de tuniques.

Telle est la position de ces viscères. L'œsophage, que l'on peut regarder comme le commencement des intestins, est nerveux; il commence à la septième vertèbre de l'épine, et s'unit au ventricule, vers la région précordiale. Le ventricule, dans lequel sont reçus les aliments, est composé de deux membranes. Il est situé entre le foie et la rate, qui le couvrent un peu l'un et l'autre. Ces trois viscères sont joints ensemble, et au diaphragme par des membranes fort déliées. La partie inférieure du ventricule se porte un peu du côté droit, et va, en se rétrécissant, former le premier intestin; les Grecs appellent ce point de jonction *pylore,* parce qu'il transmet, comme par une espèce de porte, dans les intestins qui sont placés plus bas, les matières que nous devons rendre. Après ce premier intestin, vient le *jejunum,* qui ne fait pas beaucoup de circonvolutions, et qui est ainsi appelé parce qu'il ne retient jamais les matières qu'il reçoit, mais les laisse passer sur-le-champ dans les parties inférieures. Du *jejunum* part l'intestin grèle, qui forme beaucoup de circonvolutions, lesquelles s'unissent toutes aux parties intérieures par de petites membranes. Cet intestin se porte de là au côté droit, où il se termine vers la région des îles; occupant cependant plus la partie supérieure du ventre, que l'inférieure. Il se joint là au gros intestin, qui est situé transversalement, et qui, partant du côté droit, où il est court et sans ouverture, ce qui lui a fait donner le nom de *cæcum,* s'ouvre pour se diriger à gauche, où il se prolonge. Le côté qui est ouvert, est très-étendu, sinueux et moins nerveux que les intestins supérieurs; il forme quantité de plis et de replis qui se portent à droite et à gauche, mais cependant plus à gauche et vers la partie inférieure du ventre: il touche le foie et le ventricule; il se joint à certaines petites membranes qui partent du

rein gauche ; se courbe ensuite vers la droite, et se termine perpendiculairement dans l'endroit où il livre passage aux matières fécales, d'où lui est venu le nom de *rectum*. Toutes ces parties sont recouvertes par l'épiploon qui est lisse et serré en dessous, et d'un tissu plus écarté dans sa partie supérieure. C'est dans l'épiploon que se forme la graisse; elle est insensible, de même que le cerveau et la moelle. De chaque rein part un vaisseau d'une couleur blanche, que les Grecs appellent *uretère*, parce que l'urine, selon eux, est portée par ces canaux, des reins dans la vessie où ils aboutissent. La vessie est membraneuse et composée de deux feuillets; son col, épais et charnu, s'unit par des veines avec l'intestin, et l'os pubis. Pour son corps, il est libre et flottant dans le bas ventre. La vessie n'est pas placée chez les hommes, comme chez les femmes; car chez les premiers, elle est située près de l'intestin *rectum*, et se porte un peu vers la gauche ; chez les femmes, elle est placée sur les parties de la génération, s'étend supérieurement, et est soutenue par la matrice. D'ailleurs le conduit de l'urine est plus long et plus étroit chez les hommes, dans lesquels il part du col de la vessie, et s'étend jusqu'à l'extrémité de la verge : il est plus court et plus large chez les femmes, et vient s'ouvrir au-dessus de l'orifice du vagin.

La matrice est fort petite chez les vierges; chez les femmes, à moins qu'elles ne soient enceintes, elle est d'un volume qui n'excède pas de beaucoup celui que la main peut contenir. Elle part d'un col droit et allongé, qui s'appelle vagin; remonte vers le milieu du ventre; se porte ensuite un peu vers la hanche droite, s'étend sur le *rectum*, et s'attache par ses côtés aux os des îles. La situation des îles est au bas du ventre entre les hanches et le pubis. Des iles et du pubis l'*abdomen* va en remontant vers les

hypocondres; il est couvert extérieurement par la peau, et intérieurement par une membrane lisse, qui touche à l'épiploon, et que les Grecs appellent *péritoine*.

Sect. II. 1. Après avoir mis, en quelque sorte, ce tableau sous les yeux, en me bornant à ce qu'il est nécessaire de savoir pour la pratique de la médecine, je vais donner le traitement des maladies qui sont propres à chaque partie; et je commencerai par celles de la tête. Sous ce nom je ne désigne présentement que la partie recouverte par le cuir chevelu; car je parlerai ailleurs des maladies des yeux, des oreilles, des dents, et autres qui peuvent leur être assimilées. Il se forme quelquefois dans la tête une maladie aiguë et périlleuse, que les Grecs appellent *céphalée*. Les signes de cette maladie sont un frisson considérable, la paralysie, l'obscurcissement de la vue, l'aliénation de l'esprit, le vomissement, la perte de la voix, une hémorrhagie par le nez, si considérable, que tout le corps devient froid, et que le malade tombe en défaillance. A tous ces accidents se joint encore une douleur insupportable, principalement aux environs des tempes ou de l'*occiput*. On éprouve aussi quelquefois, pendant long-temps, une faiblesse de tête, mais qui n'est ni considérable ni dangereuse, et qui dure pendant toute la vie. Quelquefois aussi on ressent dans cette partie une douleur violente, mais qui n'est point mortelle, qui dure peu, et qui est occasionnée par le vin, ou par une indigestion, ou par le froid, ou par la chaleur du feu ou du soleil. Toutes ces douleurs sont avec, ou sans fièvre; tantôt elles attaquent toute la tête, tantôt elles se fixent sur une partie; elles se font aussi quelquefois sentir violemment jusque sur les parties voisines de la bouche. Outre ces maladies, la tête est encore sujette à une autre qui peut durer long-temps, et que les Grecs appellent *hydro*

céphale : elle provient d'une sérosité épanchée sous les tégumens qui sont gonflés, et qui cèdent au doigt, lorsqu'on les presse. J'ai indiqué les remèdes appropriés à la seconde espèce de douleur, lorsqu'elle est légère, à l'article où j'ai donné la méthode que les personnes en santé doivent suivre, pour remédier à la faiblesse de quelque partie. On trouvera pareillement dans le chapitre des fièvres, les remèdes qu'il convient d'employer dans les douleurs de tête, avec fièvre. Il me reste à parler maintenant des autres. Lorsque la douleur est aiguë, qu'elle se fait sentir plus vivement que de coutume, ou qu'elle survient tout-à-coup d'une façon violente, mais qui cependant n'est point mortelle, il n'y a rien de mieux à faire que de tirer du sang. Il faut observer néanmoins que la saignée n'est nécessaire, qu'autant que la douleur est insupportable, et qu'il vaut mieux s'abstenir de manger, et même de boire, si cela est possible; ou si on ne le peut, ne boire que de l'eau. Le lendemain, si la douleur continue, il faut prendre des lavements, employer des sternutatoires, ne boire que de l'eau. Par cette méthode, souvent au bout d'un ou deux jours, on chasse entièrement la douleur; surtout si elle vient d'indigestion, ou d'avoir bu du vin. Si l'on éprouve peu de soulagement de ces moyens, il faut faire raser la tête, ensuite examiner quelle est la cause de la douleur. Si elle vient de chaleur, il faut répandre sur la tête beaucoup d'eau froide; y appliquer une éponge concave qu'on a trempée auparavant dans de l'eau froide; faire des fomentations avec de l'huile rosat et du vinaigre; ou, ce qui est encore mieux, mettre dessus de la laine grasse trempée dans l'une et l'autre de ces liqueurs, ou enfin quelques autres topiques rafraichissants. Si l'on a eu froid, il faut verser sur la tête de l'eau de mer chaude, ou de l'eau salée, ou une

décoction de feuilles de laurier; ensuite faire de fortes frictions sur la tête; puis verser dessus de l'huile chaude, et la bien couvrir : quelques-uns même l'enveloppent avec des bandes. Il est des malades qui se trouvent bien de s'entourer la tête avec des oreillers et d'autres couvertures; d'autres sont soulagés par l'application de cataplasmes chauds. Mais lorsque la cause du mal est inconnue, il faut essayer des remèdes chauds et froids, et s'en tenir à ceux qui font le mieux. Si cette cause est difficile à distinguer, il faut commencer par répandre sur la tête, comme nous l'avons dit, de l'eau chaude salée, ou dans laquelle on ait fait bouillir des feuilles de laurier, ensuite de l'oxycrat froid. En général, dans toutes les douleurs de tête invétérées, il faut employer les sternutatoires; faire de fortes frictions sur les parties inférieures; gargariser avec des matières propres à faire couler la salive; appliquer les ventouses aux tempes ou à l'occiput; faire couler le sang par les narines; placer sur les tempes un emplâtre de résine; ulcérer les parties douloureuses avec de la moutarde, en mettant auparavant dessus un linge, afin que ce rubéfiant ne ronge pas trop; faire dans l'endroit où l'on ressent la douleur, des ulcères artificiels avec un fer rouge; prendre peu de nourriture, et s'en tenir à l'eau. Lorsque la douleur est apaisée, on doit se baigner, et se faire verser sur la tête, pendant qu'on est dans le bain, d'abord beaucoup d'eau tiède, ensuite de l'eau froide. Si la douleur est totalement passée, on peut se remettre au vin; mais boire par la suite toujours de l'eau, de préférence à toute autre chose. L'hydrocéphale est une maladie d'une espèce différente. Pour la guérir, il est nécessaire de raser la tête, et d'appliquer dessus de la moutarde, afin de produire une ulcération. Si ce remède ne fait rien, il faut employer le bistouri. On doit

aussi, comme dans l'hydropisie, mettre en usage l'exercice, les sueurs, les frictions violentes, et l'usage des aliments et des boissons qui font surtout couler les urines.

2. La face est sujette à une maladie que les Grecs appellent *spasme cynique*. Cette maladie commence ordinairement par une fièvre aiguë; les lèvres sont agitées et contournées; de sorte que ce n'est autre chose qu'une convulsion de la bouche. Il s'y joint une fréquente altération dans la couleur du visage et de tout le corps, et le malade est assoupi. La saignée est le meilleur remède qu'on puisse employer dans ce cas : si la maladie n'y cède pas, il faut donner des lavements, et faire vomir ensuite avec l'ellébore blanc, si le mal n'est pas dissipé. Outre cela, il est nécessaire d'éviter l'ardeur du soleil, la fatigue et le vin. Si, malgré ces moyens, cette convulsion subsiste, il faut s'exercer à la course; se faire faire de douces, mais de longues frictions sur l'endroit affecté; et de plus courtes, mais plus fortes, sur les autres parties. On se trouve bien aussi de faire usage des sternutatoires; de raser la tête, et de verser ensuite dessus de l'eau de mer chaude, ou de l'eau salée, dans laquelle on ait mis du soufre : après ces fomentations, il est à propos de se faire frotter de nouveau; de mâcher de la moutarde; d'appliquer, en même temps, sur les parties affectées du cérat, et sur celles qui ne le sont pas, de la moutarde, qu'on y laisse jusqu'à ce qu'elle fasse érosion. Les aliments qui conviennent le mieux, sont ceux de la classe moyenne.

3. Dans la paralysie de la langue, qui tantôt vient d'un vice de cette partie, et tantôt est la suite d'une autre maladie, si le malade est dans l'impossibilité de s'énoncer, il faut avoir recours à des gargarismes faits avec une décoction de thym, d'hysope ou de calament;

lui faire avaler de l'eau; lui frictionner fortement la tête, la bouche, le col et les parties qui sont situées sous le menton; lui frotter la langue avec le suc de laser; lui faire mâcher les substances les plus âcres, comme la moutarde, l'ail, l'ognon; l'engager à faire tous ses efforts pour articuler ses mots. Il doit s'exercer en retenant son haleine; se laver souvent la tête avec de l'eau froide; manger quelquefois beaucoup de raifort, et ensuite vomir.

4. Il arrive souvent qu'une humeur ténue provenant de la tête, se jette tantôt sur les narines, ce qui est léger; tantôt sur le gosier, ce qui est plus mauvais; tantôt aussi sur le poumon, ce qui est le plus mauvais de tout : si elle s'est portée sur les narines, il en découle une pituite limpide; on sent une pesanteur, et une légère douleur de tête; on éternue fréquemment : si c'est sur le gosier, elle y excite une irritation qui donne lieu à une petite toux; si c'est sur le poumon, outre la toux et les éternuments fréquents, le malade éprouve une pesanteur de tête; il se sent altéré, fatigué, échauffé, et rend des urines bilieuses. L'enchifrenement est une autre espèce de mal, mais peu différent de ce dernier : les malades ont les narines bouchées, la voix rauque, et une toux sèche. La salive paraît salée; il y a tintement d'oreilles; les artères de la tête battent fortement; l'urine est trouble. Hippocrate a désigné toutes ces maladies, sous le nom de *coryza;* mais je vois qu'aujourd'hui les Grecs entendent seulement par ce mot, l'enchifrenement; et qu'ils appellent *catarrhe*, tous les écoulements. Ces incommodités sont fort ordinaires, et durent peu; cependant si on les néglige, elles peuvent se prolonger : elles ne sont jamais mortelles, à moins qu'elles n'occasionnent un ulcère au poumon. Dès que l'on est attaqué de ces fluxions, il faut sur-le-champ

éviter l'ardeur du soleil, et s'abstenir du bain, du vin et des plaisirs de Vénus : sans qu'il faille, pour cela, se priver de se faire oindre, et de se nourrir comme à son ordinaire ; il faut se promener non-seulement vite, mais encore en ligne droite ; et après la promenade, se faire frictionner au moins cinquante fois la tête et le visage. Il est rare que le mal n'aille point en diminuant, si l'on s'est ménagé pendant deux ou trois jours. Au bout de ce temps, si la pituite est plus épaisse, lorsque c'est un catarrhe ; ou si les narines sont moins bouchées, lorsque c'est un enchifrenement, il faut se baigner, se fomenter la bouche et la tête, d'abord avec beaucoup d'eau chaude, ensuite avec de l'eau tiède ; prendre plus de nourriture, et boire du vin. Mais si la pituite est également ténue le quatrième jour, et les narines également bouchées, il faut prendre du vin d'Amine austère ; boire ensuite, pendant deux jours, de l'eau ; après quoi, on se remet au bain, et à la vie ordinaire. Il n'est pas nécessaire, les jours où l'on est obligé de se retrancher certaines choses, de se conduire comme si l'on était malade ; il faut, à ces choses près, vivre comme si l'on était en santé. Les personnes, cependant, chez lesquelles ces sortes d'incommodités ont coutume d'être plus longues, et plus violentes, doivent prendre plus de précautions. Lors donc qu'elles s'en trouvent attaquées, si l'humeur s'est jetée sur les narines ou sur le gosier, elles doivent d'abord faire ce que nous avons dit plus haut ; se promener beaucoup les premiers jours ; se faire frotter fortement les parties inférieures, plus légèrement la poitrine et la tête ; diminuer leur nourriture de moitié ; prendre des œufs, de l'amidon, et autres choses semblables, qui épaississent la pituite ; résister à la soif le plus qu'il leur est possible. Lorsque par là elles se sont mises en état de prendre le bain, et

qu'elles en ont fait usage, elles peuvent ajouter à leurs aliments quelques petits poissons, ou de la viande; observant, cependant, de ne pas manger d'abord autant qu'elles faisaient auparavant; mais elles peuvent boire du vin pur plus abondamment. Si c'est sur le poumon que l'humeur s'est jetée, il faut insister bien davantage sur la promenade et sur les frictions, et user des mêmes aliments; et s'ils ne réussissent pas suffisamment, il faut en employer de plus âcres; dormir plus long-temps, et renoncer à toutes sortes d'affaires; essayer du bain de temps en temps, mais plus tard. Dans l'enchifrenement, il faut, le premier jour, se tenir couché; s'abstenir de manger et de boire; se couvrir la tête; s'entourer le cou de laine; se lever le lendemain; rester long-temps sans boire, ou si l'on ne peut supporter la soif, ne boire qu'une hémine d'eau; le troisième jour, manger un peu de mie de pain, avec un petit poisson, ou un peu de viande légère, et boire de l'eau; si le malade ne peut s'empêcher de manger davantage, il faut qu'il vomisse après avoir mangé. Il doit, lorsqu'il est dans le bain, se fomenter la tête et la bouche avec beaucoup d'eau tiède, jusqu'à se faire suer, et ensuite se remettre au vin. Après ce traitement, il est presque impossible que cette incommodité ne cesse pas; si cependant elle résiste, il faut user d'aliments froids, secs, légers; boire le moins qu'il est possible; et insister sur les frictions et l'exercice, qui sont de rigueur dans toutes les indispositions de ce genre.

Sect. III. De la tête nous passons au cou, qui est sujet à des maladies fort graves. La plus fâcheuse et la plus aiguë de toutes, est celle dans laquelle, par suite d'une certaine tension des nerfs, la tête se trouve tantôt renversée en arrière, tantôt fléchie sur la poitrine, et tantôt tenue droite et immobile. Les Grecs ont appelé la

première de ces rigidités convulsives *opisthotonos;* la seconde, *emprosthotonos*, et la dernière, *tetanos :* ceux qui se piquent moins de précision se servent indistinctement de l'un ou de l'autre de ces mots. Cette maladie cause souvent la mort dans les quatre premiers jours; passé ce terme, on est hors de danger. Le même traitement est bon dans les diverses formes de la maladie; tout le monde en convient, mais l'on n'est pas d'accord sur le choix des remèdes. Asclépiade veut que l'on saigne dans tous les cas; d'autres disent qu'on doit s'en abstenir, parce que, dans cette maladie, le corps a surtout besoin de chaleur, et que la chaleur réside dans le sang. Ce sentiment est mal fondé; car la nature du sang n'est pas qu'il soit constamment chaud; il est seulement, parmi les substances dont l'homme se compose, celle qui s'échauffe ou se refroidit le plus vite. Au reste, ce que j'ai recommandé précédemment au sujet de la saignée, doit faire connaître s'il est à propos ou non de l'employer dans la circonstance présente. Dans tous les cas, on se trouve bien de donner le castoreum, avec du poivre ou du laser; ensuite il faut faire des fomentations humides et chaudes; c'est pourquoi, plusieurs sont dans l'usage de répandre, de temps en temps, beaucoup d'eau chaude sur le cou : ce remède soulage pour le moment, mais il rend les nerfs plus sensibles au froid; ce qu'il faut absolument éviter. Il est donc plus avantageux de commencer par oindre le col avec un cérat liquide, et ensuite d'appliquer dessus des vessies de bœuf, ou de petites outres remplies d'huile chaude, ou des cataplasmes de farine chauds, ou du poivre rond broyé avec des figues. Mais ce qui est plus utile encore, c'est de faire des fomentations avec du sel humide : j'ai déja expliqué comment cela se pratique. Lorsqu'on a fait quelques-uns de ces remèdes, il faut mettre le malade auprès

du feu; ou, si c'est en été, l'exposer au soleil, et lui frotter ensuite fortement le cou, les épaules, et l'épine, avec de la vieille huile, ou, à son défaut, avec de l'huile de Syrie; ou, si l'on n'en a pas, avec de la graisse très-vieille. Ces frictions se font avec avantage sur toutes les vertèbres, mais principalement sur celles du cou; il faut donc les continuer jour et nuit, en observant néanmoins quelques intervalles, pendant lesquels on applique des cataplasmes faits avec quelques substances échauffantes. On doit surtout éviter le froid; pour cela il doit y avoir continuellement du feu dans la chambre du malade, principalement quelques heures avant le jour, temps où le froid se fait le plus sentir. Il est à propos aussi de raser la tête; et de l'oindre avec de l'huile chaude d'iris, ou de souchet, et de la couvrir ensuite avec un bonnet. Il est bon aussi quelquefois de le mettre dans un bain d'huile chaude, ou d'eau chaude dans laquelle on ait fait bouillir du fenugrec, et à laquelle on ait ajouté un tiers d'huile. Les lavements dégagent souvent aussi les parties supérieures. Si la douleur a pris beaucoup d'intensité, il faut appliquer sur le cou des ventouses scarifiées; et cautériser cette partie avec un fer chaud, ou avec la moutarde. Lorsque la douleur est diminuée, et que le malade commence à remuer le cou, c'est une preuve que la maladie cède aux remèdes. Mais il faut s'abstenir long-temps des aliments qui demandent à être mâchés. On doit s'en tenir aux légères crèmes farineuses, aux œufs mollets, à quelques bouillons. Si l'on se trouve bien de ce régime, et si le cou paraît être absolument en bon état, on prendra une nourriture un peu plus forte; on commencera par des potages, ou des panades fort délayées: on se remettra cependant plus tôt au pain qu'au vin, dont l'usage est fort pernicieux dans cette maladie; ainsi l'on doit s'en priver pendant long-temps.

SECT. IV. 1. Le danger et l'acuité de la maladie dont je viens de parler, et qui attaque tout le cou, se retrouvent également dans une autre qui a son siége ordinaire dans le gosier. Nous appelons cette maladie *angine*. Les Grecs lui donnent différents noms, selon l'espèce : car quelquefois il ne paraît ni rougeur, ni tumeur; mais la peau est sèche, le malade peut à peine respirer, les membres sont comme paralysés. Les Grecs appellent cette espèce *synanche*. Quèlquefois la langue et le gosier sont gonflés et enflammés; le malade ne peut articuler, les yeux se renversent, le visage est pâle, il y a hoquet. Ils nomment cette seconde espèce *cynanche*. Les signes communs à l'une et à l'autre, sont la difficulté de respirer, et l'impossibilité d'avaler ni solide, ni liquide. Le mal est moins dangereux, lorsqu'il n'y a que rougeur et tumeur, sans les autres symptômes : cette espèce se nomme *parasynanche*. Quelle que soit la nature de l'angine, il convient de saigner, si les forces le permettent; quand même il n'y aurait pas pléthore; il faut ensuite donner des lavements. On applique aussi avec succès les ventouses sous menton et autour de la gorge, pour attirer au dehors la matière qui cause l'étranglement. On emploie ensuite des fomentations humides; car les sèches coupent la respiration. On doit donc appliquer sur la gorge, des éponges qu'il vaut mieux tremper dans de l'huile chaude, que dans de l'eau chaude; le sac chaud de sel est aussi, dans ce cas, de la plus grande utilité. Ensuite, on emploie avec avantage des gargarismes que l'on compose, en faisant bouillir dans de l'eau miellée de l'hysope, du calament, du thym ou de l'absinthe, ou même du son, ou des figues sèches. Après ces remedes, il est bon d'oindre le palais avec du fiel de taureau, ou avec quelque préparation de mûres; on se trouve bien aussi de la saupoudrer avec du poivre. Si

ces remèdes procurent peu de soulagement, il faut, pour dernière ressource, faire de profondes scarifications sur le col, au-dessus de la mâchoire même, et au palais, aux environs de la luette, ou sur les veines qui sont placées sous la langue; on donne par là issue à la matière de la maladie. Si ces scarifications ne font rien non plus, le malade est perdu; mais si le mal diminue; si la déglutition et la respiration se rétablissent, il ne tardera pas à être guéri. La nature s'aide quelquefois elle-même, lorsque le mal qui occupait peu de place, s'étend davantage. C'est une preuve, par exemple, que le gosier se dégage, s'il s'établit de la rougeur et du gonflement dans la région précordiale. Quelque remède qu'on ait employé avec succès, pour la cure de l'angine, lorsque le malade se trouve en état de prendre quelque chose, il faut commencer par les substances les plus humectantes, surtout par l'eau miellée bouillie; on en vient ensuite aux aliments un peu plus consistants; on évite tous ceux qui sont âcres, et on continue de la même façon, jusqu'à ce que le gosier soit remis dans son premier état. J'entends dire communément que si l'on mange un petit d'hirondelle, on est exempt d'angine pour toute l'année; on peut encore, dit-on, le conserver dans du sel, et lorsqu'on est attaqué de cette maladie, on le brûle; on le réduit ensuite en poudre, que l'on mêle dans de l'eau miellée, et on fait avaler le tout au malade, qui ne manque pas d'en être soulagé. Quoique les médecins ne disent rien de ce remède, j'ai cru devoir le rapporter dans mon ouvrage; parce qu'il n'a pas d'inconvénient, et qu'il est vanté parmi le peuple, par des gens dignes de foi.

2. La gorge est encore sujette à une autre maladie à laquelle les Grecs donnent différents noms, selon qu'elle a plus ou moins d'intensité. Cette maladie consiste, en

général, dans une difficulté de respirer. Si cette difficulté n'est que médiocre, et ne menace pas de suffoquer le malade, on l'appelle *dyspnée;* si elle est plus violente, et que la respiration soit accompagnée de bruit et d'essoufflement, on l'appelle *asthme;* et *orthopnée*, si le malade ne peut respirer qu'en se tenant droit sur son séant. La première de ces trois espèces peut durer longtemps; les deux autres sont ordinairement aiguës. Voici ce que ces maux ont de commun. La respiration est accompagnée de sifflement, à cause du resserrement du conduit par lequel l'air passe; on sent à la poitrine et dans les environs des douleurs qui s'étendent quelquefois jusqu'aux épaules; ces douleurs cessent et reviennent tour-à-tour. A ces symptômes, il se joint une petite toux. Le traitement consiste dans la saignée, à moins que quelque raison n'en empèche; mais ce moyen seul ne suffit pas, il faut encore relâcher le ventre par l'usage du lait, purger et donner quelques lavements. Ces remèdes emportent les humeurs, et rendent la respiration plus aisée. Lorsque le malade est au lit, il doit avoir la tête élevée; on applique sur la poitrine des fomentations, des épithèmes chauds, secs ou humides, que l'on recouvre d'un cataplasme émollient, ou, au moins, d'un cérat fait avec de l'onguent de souchet ou d'iris; on prend pour boisson, à jeun, de l'eau miellée, ou de l'eau dans laquelle on a fait bouillir de l'hysope ou de la racine de caprier pilée. On se trouve bien aussi de sucer une préparation faite avec le nitre ou le cresson blanc frit, et ensuite broyé, et mêlé avec le miel. En même temps, on fait bouillir ensemble du miel, du galbanum et de la térébenthine; et lorsque ces drogues se sont bien mêlées, on en prend tous les jours la grosseur d'une fève, qu'on laisse fondre doucement sous la langue; ou bien on prend du soufre qui n'a point été au feu, la sixième

partie d'un denier, et d'aurone un denier; on les pile dans un verre de vin, que l'on boit ensuite, après l'avoir fait tiédir. Le foie de renard desséché, et ensuite mis en poudre, que l'on donne dans une potion, est un remède qui est vanté, et avec raison. On peut aussi manger le poumon frais de cet animal, rôti, mais cuit sans le secours du fer. Outre ces remèdes, il est nécessaire de ne vivre que de crèmes farineuses et d'aliments adoucissants; il est à propos de prendre, de temps en temps, un peu de vin austère léger, et quelquefois aussi de se faire vomir. Tous les remèdes qui excitent les urines font encore un bon effet; mais rien ne soulage plus que de se promener à petits pas, jusqu'à ce qu'on se sente un peu fatigué, et de se faire frotter, ou de se frotter soi-même au soleil ou au feu les parties inférieures, jusqu'à ce que l'on sue.

3. Il se forme quelquefois des ulcères dans l'intérieur du gosier. Dans ce cas, la plupart des médecins emploient à l'extérieur des cataplasmes chauds et des fomentations humides, et font aussi respirer par la bouche des vapeurs chaudes. D'autres prétendent que ces remèdes ne font que ramollir davantage les parties attaquées, et augmenter la disposition qu'elles ont à s'ulcérer. Mais si l'on est sûr d'éviter le froid, ces moyens n'ont pas d'inconvénient; dans le cas contraire, ils seraient nuisibles. Il serait très-imprudent de faire sur la gorge des frictions qui pourraient l'ulcérer davantage. Les remèdes qui font couler les urines ne doivent pas non plus être employés dans ce cas, parce que, par leur passage dans le gosier, ils exciteraient la pituite, dont il faut plutôt arrêter le cours. Asclépiade, qui est l'auteur de beaucoup de préceptes que nous avons nous-mêmes suivis, conseille de faire avaler au malade le vinaigre le plus concentré; il prétend que ce remède dessèche, sans aucun danger, les ulcères. Le vinaigre

peut, à la vérité, étancher le sang; mais il ne peut guérir les ulcères. Il vaut mieux employer alors le lycium, que le même auteur conseille aussi; ou bien le suc de poireau ou de marrube, ou les noix grecques pilées avec la gomme adragant et incorporées dans du moût, ou la graine de lin broyée et délayée dans du vin doux. Il est nécessaire aussi de se promener, de courir, et de se faire faire de fortes frictions sur toutes les parties inférieures, à partir de la poitrine. Les aliments dont on fait usage ne doivent être ni trop âcres, ni acerbes; ceux qui conviennent le mieux sont le miel, la lentille, la décoction de froment, le lait, l'orge mondé, la viande grasse, le poireau surtout, et tous les mets dont il fait partie. Il faut boire le moins qu'il est possible, et ne boire que de l'eau pure, ou bien de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir des coings ou des dattes. On fait usage aussi des gargarismes adoucissants; s'ils procurent peu de soulagement, il faut en employer d'astringents. Cette maladie n'est point aiguë, et peut n'être point chronique; elle demande cependant à être traitée sans retard, si l'on veut qu'elle dure peu, et qu'elle ne devienne pas considérable.

4. La toux qui accompagne ordinairement les ulcérations du gosier, que l'on contracte de beaucoup de manières, est incommode; mais elle cesse dès que ces ulcérations sont guéries. La toux essentielle peut aussi avoir quelquefois par elle-même des suites fâcheuses, et on a bien de la peine à la guérir lorsqu'elle est invétérée. Elle est tantôt sèche, et tantôt humide. Il faut boire, de deux jours l'un, une décoction d'hysope; courir en retenant son haleine, mais dans un endroit où il n'y ait point de poussière; lire à haute voix : on en est d'abord empêché par la toux, dont on se délivre après par ce moyen. On se promène ensuite, on s'exerce des

mains, on se fait frotter pendant long-temps la poitrine. Après ces remèdes, on prend trois onces de figues très-grasses, cuites sur la braise. Si la toux est humide, il faut, outre ces remèdes, se faire faire de fortes frictions avec quelques drogues échauffantes, et en faire même sur la tête; on applique les ventouses sur la poitrine; on met à l'extérieur de la gorge de la moutarde, que l'on y laisse jusqu'à ce qu'il y ait une légère excoriation : on donne une potion faite avec la menthe, les noix grecques et l'amidon; on commence par manger du pain bien sec, et on prend ensuite quelque aliment adoucissant. Si la toux est sèche, on se trouve bien de prendre, dans le temps même de ses quintes les plus violentes, un verre de vin austère; mais il ne faut pas y revenir plus de trois ou quatre fois, et on laisse toujours une certaine distance entre chaque verre. Il faut aussi avaler un peu du meilleur laser, et prendre du suc de poireau ou de marrube; il faut employer les bulbes de scille, prendre même du vinaigre scillitique, ou de quelque autre fort âcre; ou bien deux verres de vin, dans lesquels on aura écrasé une gousse d'ail. Il est bon, dans toutes sortes de toux, de voyager, de faire de longues navigations, d'habiter les bords de la mer, de nager. Il faut tantôt user d'aliments adoucissants, comme la mauve, l'ortie; tantôt d'aliments âcres, comme le lait qu'on a fait bouillir avec de l'ail. On met dans les décoctions d'orge du laser, ou on y fait cuire des poireaux jusqu'à ce que tout le suc en soit exprimé; on fait prendre des œufs frais, dans lesquels on met du soufre; on donne pour boisson, d'abord de l'eau chaude, ensuite, de jour à autre, de l'eau et du vin alternativement.

5. On a plus sujet de s'alarmer, si l'on crache du sang; mais cet accident est quelquefois moins, quelquefois

plus dangereux. Car tantôt le sang vient des gencives, et tantôt de la bouche, et quelquefois même assez abondamment de cette dernière partie, sans qu'il y ait ni toux, ni ulcère, ni aucun vice dans les gencives, et sans aucune expectoration; et l'hémorrhagie a lieu alors, comme celle qui arrive par les narines. Quelquefois on rend le sang tout pur; d'autres fois il ressemble à de l'eau dans laquelle on aurait lavé de la chair fraîche. Quelquefois même le sang vient du fond du gosier, soit qu'il y ait ulcère ou non, mais toujours parce qu'il y a quelque vaisseau ouvert, ou parce qu'il s'est formé des petites tumeurs qui laissent échapper le sang. Lorsque ce sont des tubercules, la boisson et les aliments que l'on prend n'incommodent point; on ne crache pas comme lorsqu'il y a ulcère. La toux violente qui est produite par l'ulcère du gosier ou de la trachée, fait aussi quelquefois cracher le sang. Enfin il est des cas où le sang que l'on rend vient ou du poumon, ou de la poitrine, ou de la plèvre, ou du foie. On voit souvent aussi des femmes chez lesquelles la suppression des règles produit le crachement de sang. Les auteurs de médecine disent que le sang ne peut s'échapper que de trois façons, ou par l'érosion, ou par la crevasse des vaisseaux, ou par l'ouverture de leurs extrémités. Les Grecs appellent la première *diabrosis*, la seconde *rhexis*, la troisième *anastomose :* cette dernière n'est nullement dangereuse; la première est très-grave. Il arrive souvent que l'on crache du pus, après avoir craché du sang. Il suffit quelquefois, pour guérir, d'arrêter le crachement de sang. Mais si ce crachement a été suivi d'ulcère, si l'on rend du pus, s'il y a toux, il survient des maladies dangereuses, et qui ne diffèrent entre elles que par la différence de la partie qui est attaquée. Si le crachement de sang est seul, on guérit plus vite et plus aisément. Il

est bon d'observer néanmoins qu'un crachement de sang modéré, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre, n'est pas nuisible aux personnes qui sont accoutumées à en cracher, ou qui ressentent des douleurs dans l'épine, ou dans les lombes, après avoir couru, ou après s'être promenées beaucoup; le sang même qu'on rend alors par les urines, apaise la lassitude. Le crachement de sang même qui survient à la suite d'une chute, n'a rien qui doive épouvanter, s'il ne paraît pas quelque autre mauvais signe dans les urines. Il en est de même du vomissement de sang, qui est sans danger, quand même il paraîtrait à différentes reprises, pourvu qu'on ait eu le temps auparavant de rétablir et de fortifier le corps. Enfin le crachement de sang ne peut avoir aucune mauvaise suite, s'il n'est accompagné ni de toux, ni de chaleur; s'il est modéré, et si le malade est d'un bon tempérament. Voilà pour ce qui concerne le crachement de sang en général. Maintenant, quant aux lieux d'où il part, et que j'ai mentionnés plus haut, si c'est des gencives, il suffira de mâcher du pourpier; s'il vient de la bouche, il faut se la gargariser avec du vin pur; si le vin fait peu d'effet, il faut prendre du vinaigre; si, malgré cela, le sang continue de couler abondamment, comme le malade pourrait en périr, il n'y a rien de mieux que de détourner le cours du sang qui se porte avec violence à la bouche, en appliquant des ventouses scarifiées à l'occiput. Si c'est chez une femme dont les règles soient supprimées, il faut appliquer sur les aines les ventouses, aussi avec scarifications. Si le sang vient du gosier, ou des parties intérieures, il y a plus lieu de craindre, et il faut prendre plus de précautions. On doit commencer par saigner; si, malgré la saignée, le sang continue à se montrer, il faut la réitérer le lendemain et le surlendemain, et même tirer un peu de

sang chaque jour. On fait avaler de bonne heure au malade du vinaigre, ou du suc de plantin, ou de poireau dans lequel on a fait dissoudre de l'encens. On applique ensuite sur l'endroit auquel répond la douleur, de la laine grasse trempée dans du vinaigre, et on l'humecte de temps en temps, avec une éponge. Érasistrate faisait faire en différents endroits des ligatures aux jambes, aux cuisses, et aux bras. Asclépiade a prétendu que cela faisait plus de mal que de bien; mais l'expérience fait voir le contraire. Il n'est pas nécessaire de multiplier ces ligatures; il suffit d'en faire au-dessous des aines et au-dessus des malléoles, au haut des épaules, et aux bras. S'il y a fièvre, il ne faut donner que de la crème d'orge légère pour nourriture, et pour boisson que de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir quelques astringents. S'il n'y a point de fievre, on donne au malade, ou de la fromentée bouillie, ou du pain trempé dans de l'eau froide, ou quelques œufs frais. La boisson est la même que celle que nous avons prescrite plus haut, ou bien un vin doux, ou de l'eau froide. Mais, pour en régler la quantité, il faut savoir que, dans cette maladie, la soif elle-même est un remède. Outre ces moyens, le repos, la sécurité, le silence sont absolument nécessaires. Lorsque le malade est au lit, il doit avoir la tête élevée; il est bon de la faire raser. Il est à propos de faire souvent des fomentations sur le visage avec de l'eau froide. Le vin, le bain, l'usage des plaisirs de Vénus, les aliments préparés avec l'huile, toutes les choses âcres, les fomentations chaudes, sont contraires. Il ne faut pas trop couvrir le malade, ni le tenir dans une chambre exactement fermée, et où il fasse chaud. On doit attendre, pour lui faire des frictions, que le crachement de sang ait cédé depuis long-temps; et, lorsqu'on commence à lui en faire, il ne faut frotter que les bras et les jambes,

et ne pas toucher à la poitrine. Le malade, dans l'hiver, doit habiter les bords de la mer, et, dans l'été, les endroits situés dans le milieu des terres.

SECT. V. Au-dessous de la poitrine, est situé l'estomac qui est sujet à plusieurs maladies chroniques; car tantôt on y éprouve une chaleur brûlante; tantôt un gonflement considérable; tantôt il s'enflamme, tantôt il s'y forme un ulcère. Une autre fois, c'est un amas de pituite, ou bien un amas de bile qui en trouble les fonctions; mais le relâchement de l'estomac est la maladie qui l'attaque le plus souvent, qui le dérange davantage, et qui porte un plus grand désordre dans toute l'économie. Toutes ces maladies sont différentes, et demandent chacune un traitement particulier. Dans l'ardeur d'estomac, il faut faire dessus, à l'extérieur, des fomentations avec des feuilles de roses trempées dans du vinaigre; y appliquer la poudre de ces mêmes feuilles incorporées dans de l'huile; employer des cataplasmes qui soient en même temps répressifs et émollients; donner pour boisson de l'eau à la glace, à moins que quelque raison ne s'y oppose. Le gonflement se dissipe par l'application des ventouses non scarifiées, par les fomentations sèches et chaudes, mais qui cependant ne soient pas trop actives, par la diète. On fait prendre à jeun une infusion d'absinthe, d'hysope ou de rue; on fait faire au malade des exercices d'abord légers, et ensuite un peu plus forts; on a soin qu'il exerce surtout les parties supérieures; ce qui est très-avantageux dans toutes les maladies de l'estomac. Lorsque le malade s'est ainsi exercé, il est à propos de l'oindre, et de lui faire des frictions; il peut user quelquefois du bain, mais rarement, et prendre, de temps en temps, quelques lavements; il faut qu'il mange chaud, et qu'il fasse usage d'aliments qui ne soient point venteux;

qu'il boive pareillement chaud, d'abord de l'eau, et lorsque le gonflement est passé, du vin austère. Une chose est encore à observer dans toutes les maladies de l'estomac, c'est qu'il faut, après la guérison, continuer le régime qui l'a procurée; car le mal ne tarde pas à revenir, si l'on n'emploie pour se conserver la santé, les moyens qui l'ont rétablie. Dans l'inflammation de l'estomac, qui est presque toujours accompagnée de douleur et de tumeur, il faut commencer par le repos et la diete; entourer l'estomac de laine soufrée; faire prendre au malade à jeun de l'absinthe; s'il y a chaleur, on fait des fomentations avec les feuilles de roses et le vinaigre, et ensuite on donne un peu de nourriture; on applique des cataplasmes à-la-fois répercussifs et émollients, auxquels on en substitue d'autres préparés avec la farine, qu'on applique bien chauds pour dissiper le reste de l'inflammation; on donne, de temps en temps, des lavements, et on fait prendre plus d'exercice et plus de nourriture au malade. Si l'estomac est ulcéré, il faut faire à peu près les mêmes remèdes que nous avons prescrits pour les ulcères du gosier; il faut s'exercer, se faire frictionner les parties inférieures; user d'aliments adoucissants et glutineux, mais en restant sur son appétit; éviter toutes les choses âcres et acides; boire du vin doux, s'il n'y a point de fièvre, ou si le vin doux gonfle, user d'un vin fort léger, et ne boire ni trop chaud, ni trop froid. S'il y a amas de pituite dans l'estomac, il est nécessaire de faire vomir, tantôt à jeun, et tantôt après le repas. L'exercice, la gestation, la navigation, les frictions font un bon effet. Il faut ne rien boire ni manger qui ne soit chaud; et éviter tout ce qui peut former de la pituite. L'amas de bile dans l'estomac est plus dangereux. Les personnes qui sont attaquées de cette maladie, ont coutume, au

bout de quelques jours, de vomir de la bile, et ce qui est beaucoup plus mauvais, de vomir de l'atrabile. Les lavements sont très-utiles, de même que les boissons dans lesquelles il entre de l'absinthe; la gestation est nécessaire, ainsi que la navigation où il est bon que le vomissement soit produit, s'il est possible, par l'agitation du vaisseau. On doit éviter les crudités; user d'aliments faciles à digérer, et qui ne soient pas contraires à l'estomac, et boire du vin austère. La maladie la plus ordinaire, et la plus fâcheuse de l'estomac, est le relâchement. J'entends par là cet état de l'estomac dans lequel il ne retient plus les aliments; de sorte que le corps cesse de prendre de la nourriture, et périt de consomption. Rien n'est plus contraire à ce mal, que le bain. Il faut lire, s'exercer les parties supérieures; user d'onctions, de frictions, d'aspersions d'eau froide; prendre des bains froids; se faire donner des douches de la même espèce sur l'estomac même, et principalement depuis les épaules jusqu'à la hauteur de l'estomac. Les bains d'eaux minérales froides, telles que celles de Cutilies et de Sumbruine, sont salutaires.. Dans cette maladie, il faut faire usage d'aliments froids, et plutôt difficiles à digérer, que trop sujets à se corrompre: c'est pour cela que la plupart de ceux qui ne peuvent rien digérer autre chose digèrent fort bien la viande de bœuf; d'où il suit qu'on ne doit donner ni oiseaux, ni gibier, ni poisson, à moins qu'ils ne soient d'une chair fort dure. On ne peut rien boire de mieux que du vin froid, ou du vin pur bien chaud, principalement du vin rhétique ou allobroge, ou de quelque autre qui soit austère, et dans lequel on ait mêlé de la résine. Si l'on n'en a point de cette sorte, il faut boire le vin le plus dur, et principalement du vin de Signia. Si le malade rend la nourriture, il faut lui faire boire

de l'eau, et le faire vomir un peu fortement; lui donner de nouveau à manger, lorsqu'il aura vomi; lui appliquer les ventouses, deux doigts au-dessous de l'estomac, et les y laisser deux ou trois heures. S'il y a vomissement avec douleur, il faut lui mettre sur l'estomac de la laine grasse, ou une éponge trempée dans du vinaigre, ou bien un cataplasme rafraîchissant, lui faire de fortes, mais de courtes frictions sur les jambes, et lui échauffer ces parties. Si la douleur augmente, on appliquera au malade les ventouses quatre doigts au-dessous de l'estomac; on lui fera prendre sur-le-champ du pain trempé dans de l'oxycrat froid. S'il vomit le pain, on lui donnera, lorsque le vomissement sera arrêté, quelque aliment léger et convenable à l'estomac; s'il rend même cette nourriture, on lui fera prendre, d'heure en heure, un verre de vin, jusqu'à ce qu'il ne vomisse plus. Le suc de raifort est aussi un fort bon remède; un meilleur encore se compose avec le suc de grenade aigre, mêlé avec partie égale de suc de grenade douce, auquel on ajoute celui de chicorée, et de menthe (celui-ci à moindre dose que les autres), le tout délayé dans une quantité d'eau froide égale à celle de ces divers sucs réunis. Cette potion est plus propre que le vin à raffermir l'estomac. On doit arrêter le vomissement qui survient de lui-même, quand il y aurait des nausées. Si les aliments s'aigrissent ou se putréfient dans l'estomac, ce que l'on connaît par la nature des éructations, il faut faire vomir le malade, et lui faire prendre aussitôt les aliments dont nous venons de parler, pour lui rétablir l'estomac: lorsque toute crainte est dissipée, on remet le malade à l'usage des choses que l'on a conseillées plus haut.

Sect. VI. l'estomac est environné des côtés, où souvent aussi on ressent des douleurs considérables, qui

proviennent du froid, ou de quelque coup, ou d'une course outrée, ou d'une autre affection. Le mal se borne quelquefois à la douleur, et se termine plus ou moins promptement; quelquefois aussi il donne lieu à une maladie aiguë des plus pernicieuses, que les Grecs appellent *pleurésie*. Pour lors au point de côté se joignent la fièvre, et la toux dans laquelle les crachats sont pituiteux, si la maladie est peu considérable, et sanguinolents, si le mal est plus grave. La toux est aussi quelquefois sèche, et le malade ne crache point; ce dernier cas est plus mauvais que le premier, et moins dangereux que le second. Si la douleur est récente et considérable, le meilleur remède est la saignée; mais si la douleur est légère ou invétérée, la saignée est inutile, ou il n'est plus temps de l'employer; il faut avoir recours aux ventouses avec scarifications. On se trouve bien aussi d'appliquer sur la poitrine de la moutarde macérée dans du vinaigre; on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle ait produit des ulcérations et des phlyctènes : on y met ensuite un médicament propre à attirer l'humeur au dehors. Outre ces remèdes, on entoure d'abord le côté avec une bande de laine soufrée; et, lorsque l'inflammation commence à diminuer un peu, on emploie des fomentations sèches et chaudes, et on en vient ensuite aux cataplasmes. Si la douleur s'étant invétérée ne cède pas à ces remèdes, on la dissipe en appliquant, en dernier lieu, de la poix sur le côté. La boisson et les aliments doivent être chauds; il faut éviter le froid. Pendant l'usage de ces remèdes, il est bon de se faire frotter les extrémités avec de l'huile et du soufre. Quand la toux est apaisée, on peut lire doucement; on peut prendre des aliments d'une saveur piquante, et boire son vin plus pur. C'est ainsi que les médecins traitent cette maladie, dont nos paysans guérissent néanmoins

fort bien sans tous ces remèdes, en buvant simplement une décoction de germandrée. Telle est la méthode qu'on doit suivre dans toute douleur de côté; mais si cette douleur devient une maladie aiguë, le traitement est plus difficile. Il faut dans ce cas, outre les remèdes que nous venons d'indiquer, ne prendre qu'une nourriture fort douce et en petite quantité; vivre principalement de crèmes farineuses, faites surtout avec l'orge mondé, ou de bouillons de poulet, dans lesquels on fait cuire quelques poireaux, et ne faire usage de ces aliments que tous les trois jours, pourvu que les forces le permettent; donner pour boisson de l'eau miellée, dans laquelle on a fait bouillir de l'hysope ou de la rue. L'état de la fièvre diminuée ou augmentée, fera connaître l'instant où l'on peut prendre ces aliments: ce doit être dans le temps de la plus grande rémission; néanmoins il est bon d'observer qu'il ne faut pas laisser le gosier desséché en proie à cette sorte de toux; parce que souvent, tant qu'il n'y a rien à expectorer, elle ne discontinue pas, et l'on est en danger de suffoquer; c'est ce qui m'a fait dire qu'une toux sèche était plus dangereuse que celle dans laquelle on rend des crachats pituiteux. La maladie ne permettant pas de boire du vin, comme nous l'avons prescrit plus haut, il faut y substituer de la crème d'orge mondée. Voilà le régime à suivre dans la violence du mal; lorsqu'il commence à s'apaiser, on peut accorder un peu plus de nourriture, et tant soit peu de vin; il ne faut cependant rien donner qui puisse refroidir le malade, ou causer une irritation dans le gosier. Si la toux subsiste dans la convalescence, il faut faire diète pendant un jour, le lendemain reprendre de la nourriture, et boire un peu plus de vin, et lorsque la toux commence, il sera bon de faire boire, comme nous l'avons dit plus haut, quelques verres de

vin ; mais dans cette espèce de maladie, le vin le plus convenable est un vin doux, ou du moins qui ne soit point dur. Si le mal est invétéré, il faut fortifier le malade, en le faisant vivre à la manière des ahtlètes.

Sect. VII. Des parties qui contiennent les viscères, nous passerons aux viscères mêmes, et nous commencerons par les maladies du poumon. Ce viscère est sujet à une maladie violente et aiguë, que les Grecs appellent *péripneumonie.* Voici en quoi elle consiste : tout le poumon est affecté ; il y a toux, avec expectoration de crachats bilieux ou purulents; pesanteur dans la région précordiale, et dans toute la poitrine; la respiration est difficile ; il s'allume une fièvre considérable ; le malade ne peut dormir ; il est dégoûté ; la consomption survient. Cette maladie est plus dangereuse que douloureuse. Il faut, si les forces le permettent, tirer du sang; si elles ne le permettent pas, appliquer des ventouses sèches sur la poitrine. Si le malade est assez fort, il faut tenter de résoudre la maladie par la gestation; mais s'il est trop faible, il faut se contenter de le mouvoir chez lui d'une place à l'autre. On lui donne pour boisson une décoction d'hysope et de figues sèches, ou de l'eau miellée, dans laquelle on a fait bouillir de l'hysope ou de la rue. On fait de longues frictions sur les épaules, ensuite sur les bras, puis sur les pieds et les jambes; on frotte légèrement la poitrine ; on réitère ces frictions deux fois par jour. Pour ce qui concerne les aliments, ils ne doivent être ni salés, ni âcres, ni amers, ni de nature à resserrer le ventre, mais plutôt doux et humectants. On donne donc dans les premiers jours, une crème légère d'orge mondé, de fromentée, ou de riz, dans laquelle on a fait cuire de la graisse nouvelle. On y ajoute un œuf frais, des pignons incorporés dans du miel, du pain, ou de la fromentée bouillie dans de l'eau miellée. On

donne pour boisson, non-seulement de l'eau pure, mais encore de l'eau miellée, tiède et même froide, si c'est en été, à moins que quelque raison ne s'y oppose. On ne permet ces aliments au malade que de deux jours l'un, tant que la maladie croît; lorsqu'elle est à son plus haut point, il faut, autant qu'il est possible, faire une diète rigoureuse, et s'en tenir à l'eau tiede; si les forces manquent, il est à propos de les soutenir par l'usage de l'eau miellée. La douleur s'apaise par l'application de cataplasmes chauds, ou qui soient en même temps répercussifs et émollients; on se trouve bien aussi d'appliquer sur la poitrine du sel bien broyé, mêlé dans du cérat; il excite une légère érosion dans l'endroit où on l'applique, et y attire l'afflux de la matière qui engorge le poumon; des cataplasmes révulsifs produisent aussi un bon effet. Tant que le mal est dans sa violence, il convient de tenir le malade dans une chambre dont les fenêtres soient fermées; mais lorsque la maladie commence à diminuer, il faut entr'ouvrir les fenêtres trois ou quatre fois par jour, pour renouveler un peu l'air. Dans la convalescence, il faut se priver de vin pendant plusieurs jours; avoir recours à la gestation et aux frictions. On ajoute aux crèmes farineuses et aux aliments que nous avons prescrits, de préférence, parmi les légumes, le poireau; parmi les viandes, les pieds et les tendons des animaux; et quelques petits poissons; de façon qu'on soit long-temps à ne vivre que d'aliments legers et doux.

Sect. VIII. La maladie qui attaque le foie, et que les Grecs appellent *hépatite*, est également tantôt aiguë, et tantôt chronique. On éprouve une douleur violente à l'hypocondre droit; cette douleur s'étend du même côté, jusqu'à l'épaule et à la gorge, et même quelquefois jusqu'au bras entier; un violent frisson se fait sentir :

lorsque la maladie est grave, le malade vomit de la bile; il est tourmenté d'un hoquet qui le met en danger de suffoquer. Tels sont les symptômes qui annoncent que la maladie est aiguë. On reconnaît qu'elle est chronique, et qu'il y a suppuration au foie, lorsque la douleur disparaît et redouble tour-à-tour : que l'hypocondre droit est dur et tuméfié; que la difficulté de respirer est plus grande après le repas; que les mâchoires sont en quelque façon paralysées. Lorsque ce mal a duré pendant un certain temps, le ventre, les jambes et les pieds s'enflent, tandis que la poitrine, les épaules et la région des clavicules tombent dans le marasme. Il est très-utile de tirer du sang dès le commencement; ensuite on purge même avec l'ellébore, si les autres purgatifs ne font rien; on pose à l'extérieur des topiques d'abord répercussifs, et ensuite résolutifs; ces derniers s'appliquent chauds : on se trouve bien d'y ajouter l'iris, ou l'absinthe; après ces topiques, on met un cataplasme. On fait prendre des crèmes farineuses légères; on donne, chauds, des aliments qui nourrissent peu, et qui sont presque les mêmes que ceux dont on fait usage dans l'inflammation du poumon; on y ajoute ceux qui poussent par les urines; de même que les boissons qui ont aussi cette propriété. Le thym, le sariette, l'hysope, le calament, l'anis, le sésame, les baies de laurier, les fleurs de pin, la pimprenelle, la menthe, la pulpe de coin, le foie de pigeon frais et crû, conviennent dans cette maladie. On donne seules quelques-unes de ces drogues, et on en mêle d'autres dans les crèmes farineuses, ou dans les boissons, mais en petite quantité. On se trouve bien de prendre tous les jours un bol composé d'absinthe et de poivre pulvérisés et incorporés dans du miel. Il faut éviter de prendre froid quoi que ce soit; parce que rien n'est plus contraire au foie. On doit se faire frictionner

les extrémités; éviter toute sorte de travail et tout mouvement violent; on ne doit pas même retenir long-temps son haleine. La colère, la frayeur, l'action de porter quelque chose de pesant, de lancer, de courir, sont nuisibles dans cette maladie. Il est utile de se faire répandre sur le corps beaucoup d'eau, qui doit être chaude, si c'est en hiver, et tiède, si c'est en été. Il est bon aussi de se faire de fortes onctions, et de suer beaucoup dans le bain. S'il se forme un abcès dans le foie, il faut suivre la même méthode que dans les autres suppurations internes. Quelques-uns néanmoins ouvrent la vomique avec l'instrument tranchant, et la cautérisent.

Sect. IX. Lorsque la rate est affectée, elle se gonfle, ainsi que l'hypocondre gauche, qui est dur et résistant à la pression. Le ventre est tendu, les jambes sont un peu enflées; si le malade a des ulcères, ils ne se guérissent point, ou du moins ils ne peuvent qu'à peine se cicatriser. L'action de marcher vite et de courir cause de la douleur et du malaise dans l'endroit affecté. Le repos augmente ce mal. Il faut donc se livrer à l'exercice et au travail, en observant toutefois de ne pas les pousser trop loin, de peur qu'ils n'allument la fièvre. Il est nécessaire de faire usage des onctions, des frictions, et d'exciter la sueur. Toutes les choses douces sont contraires, de même que le lait et le fromage. Les acides conviennent parfaitement; on se trouve donc bien de boire du vinaigre fort, et principalement du vinaigre de scille. Il faut manger des salaisons, des olives conservées dans de la saumure forte; de la laitue, de la chicorée trempées dans du vinaigre; de la poirée assaisonnée de moutarde; des asperges; du raifort, du panais. Parmi les viandes, on choisit les pieds et les bajoues; les oiseaux maigres, et le gibier de la même nature. On

donne à jeun, pour boisson, une décoction d'absinthe. Après le repas, on fait boire de l'eau de forge dans laquelle on éteint le fer rouge : cette eau est très-bonne pour diminuer le volume de la rate; car on remarque que les animaux nourris chez les forgerons ont cet organe très-petit. On peut faire usage d'un vin léger et austère; on fait choix d'aliments et de boissons qui poussent par les urines. La semence de trèfle, le cumin, l'ache, le serpolet, le cytise, le pourpier, le calament, le thym, l'hysope, la sarriette, conviennent principalement, comme jouissant à un grand degré de cette propriété diurétique. On se trouve aussi fort bien de manger de la rate de bœuf, et surtout de la roquette et du cresson, qui fondent puissamment les tumeurs de la rate. On doit aussi, pour dissiper ce mal, faire usage des remèdes extérieurs; on applique un mélange d'onguent et de dattes, que les Grecs nomment *myrobalanon*, ou bien un topique fait avec la semence de lin et de cresson, avec addition d'huile et de vin; on fait aussi une préparation avec le cyprès vert et les figues sèches; on use encore d'un onguent fait avec la moutarde et un quart de suif de bouc, pris autour des reins; on triture ces deux substances au soleil, et on en fait aussitôt l'application sur la rate. On peut employer, dans cette maladie, les câpres de plus d'une façon; car il est utile d'en mêler avec les aliments, et on peut en avaler la saumure avec du vinaigre. Il est à propos même de broyer la racine ou l'écorce du câprier avec du son, ou la câpre elle-même avec du miel, et de l'appliquer extérieurement. Les onguents conviennent aussi dans ce cas.

SECT. X. Les maladies des reins une fois survenues, sont de longue durée : les plus mauvaises sont celles où l'on vomit fréquemment de la bile. Le malade doit rester

tranquille, se coucher dans un lit mollet; on doit purger, donner des lavements, si les purgatifs ne font rien; faire prendre souvent des demi-bains tièdes; ne prendre froids ni les aliments, ni les boissons; s'abstenir de toutes les choses salées, âcres, acides; ne pas manger de fruits, boire copieusement; ajouter, tantôt à la nourriture, tantôt à la boisson, du poivre, du poireau, de la férule, du pavot blanc, toutes substances propres à favoriser le cours de l'urine. Si les reins sont ulcérés, et si l'ulcère a encore besoin d'être détergé, on prend soixante graines de concombre dont on a ôté l'écorce, douze pignons de pin sauvage, une pincée d'anis et un peu de safran; on pile le tout ensemble, et on le fait prendre dans deux verres d'hydromel. S'il ne s'agit simplement que d'adoucir la douleur, on pile trente graines de concombre, vingt pignons de pin sauvage, cinq noix grecques, et un tant soit peu de safran; et l'on fait avaler le tout dans du lait. On se trouve aussi fort bien d'appliquer des cataplasmes, principalement de ceux qui attirent l'humeur au-dehors.

Sect. XI. Des viscères nous passerons aux intestins, qui sont sujets à des maladies tant aiguës que chroniques. Nous commencerons par le choléra-morbus, qui paraît être une maladie commune à l'estomac et aux intestins; car le malade a des évacuations par haut et par bas; outre cela, il y a des gonflements et des tranchées dans les intestins; la bile qu'on rend est d'abord semblable à de l'eau, ensuite à de la lavure de chair récente; quelquefois elle est blanche, quelquefois noire, ou de différentes couleurs. C'est à cause de ces évacuations bilieuses que les Grecs ont appelé cette maladie *choléra*. Outre les symptômes dont nous venons de parler, souvent les jambes et les mains se contractent; le malade est pressé par la soif; il tombe en défaillance.

Lorsque tous ces accidents se rencontrent, ils sont fré-quemment suivis d'une mort prompte. Cependant il n'e- point de maladie à laquelle on remédie plus facilemen Dès que ces symptômes commencent à paraître, il fau boire beaucoup d'eau tiède, et vomir. Il est très-rar que, par cette méthode, on n'excite pas le vomisse-ment; mais, quand bien même il n'aurait pas lieu, c'es toujours un avantage que de mêler une nouvelle matièr avec celles qui sont corrompues dans l'estomac; et d'ail-leurs on est en partie guéri, lorsque le vomissement es arrêté; il faut, dans ce dernier cas, retrancher sur-le champ toute sorte de boisson. S'il y a des tranchées, i faut appliquer sur l'estomac des fomentations froides e humides; ou tièdes, si le ventre est douloureux: il es bon, même en ce cas, de tenir le ventre médiocremen chaud. Si la soif, les selles, le vomissement tourmenten considérablement le malade, et si les matières vomie ne sont qu'à demi-digérées, il n'est pas encore temp de donner du vin; on ne doit donner que de l'eau qu ne soit point froide, mais tiède; il faut faire respire du pouliot trempé dans du vinaigre, de la farine d'org grillée et arrosée de vin, de la menthe, ou quelque sub-stance analogue. Lorsqu'il ne paraît plus d'indice d crudité, c'est alors que l'on doit apprehender que l malade ne tombe en faiblesse. Il faut donc pour lor avoir recours au vin. Celui dont on fait usage doit êtr léger, odoriférant, et coupé avec de l'eau froide: mêl avec de la farine d'orge grillée, ou avec du miel. Toute les fois qu'on a rendu quelque chose, soit par les selles soit par le vomissement, il est utile de redonner de forces par les remèdes que nous venons d'indiquer. Éra-sistrate prétendait qu'il fallait commencer par prendr trois ou cinq gouttes de vin dans sa boisson; ensuite n en augmentait peu à peu la dose. Si Érasistrate a donn

du vin, dès le commencement, en si petite quantité, parce qu'il craignait l'indigestion, il a eu raison; mais il s'est trompé, s'il a cru qu'il pouvait remédier à une grande faiblesse avec trois gouttes de vin. Si le malade est très-faible, et si ses jambes se retirent, il faut ajouter à ce que nous venons de dire une infusion d'absinthe. Si les extrémités sont froides, il faut les oindre avec de l'huile chaude, à laquelle on ait ajouté un peu de cire; il faut y rappeler la chaleur par des fomentations chaudes. Si, malgré ces remèdes, les accidents ne cessent pas, il faut appliquer une ventouse sur la région de l'estomac, ou y mettre de la moutarde. Lorsque le vomissement est passé, le malade doit tâcher de dormir; ne point boire le lendemain; prendre un bain le troisième jour; réparer peu à peu ses forces par une bonne nourriture, et un long sommeil, s'il dort facilement; et éviter le froid et la lassitude. Si, après que le choléra-morbus a cessé, il reste un peu de fièvre, il est nécessaire de donner des lavements, et de prendre ensuite du vin et de la nourriture.

Sect. XII. La maladie dont je viens de parler est aiguë; et elle est tellement commune aux intestins et à l'estomac, qu'il serait difficile de dire à quelle partie elle appartient le plus; mais la maladie que les Grecs nomment *cœliaque*, réside dans l'orifice même de l'estomac; elle est de nature chronique. Dans cette maladie, le ventre est dur et douloureux; le malade ne va pas à la selle, il ne peut même rendre de vents; les extrémités sont froides; la respiration est difficile. Il n'y a rien de mieux dans le commencement, que d'appliquer sur tout le ventre des cataplasmes chauds, pour apaiser la douleur. On doit faire vomir après le manger, pour évacuer complètement le ventre. Les jours suivants, on applique sur l'abdomen et sur les lombes, des ventouses

sèches. On procure la liberté du ventre, en faisant boire du lait et du vin salé froid; ou en faisant manger des figues vertes, si l'on est dans la saison. Mais on ne doit donner ni beaucoup de nourriture, ni beaucoup de boisson à la fois; il faut, en cela, procéder par degrés. Il suffit donc de faire prendre par intervalle, deux ou trois verres de boisson, et de la nourriture à proportion; on se trouve bien de mêler un verre de lait avec autant d'eau, et de les faire prendre ensemble. On doit faire choix d'aliments flatueux et âcres; au point même que l'ail pilé, mêlé avec le lait, produit un bon effet. Au bout de quelque temps, il est nécessaire d'employer la gestation, et surtout de naviguer; et de se faire frictionner, trois ou quatre fois par jour, avec de l'huile, à laquelle on ait ajouté du nitre; de se faire répandre sur le corps de l'eau chaude après les repas; puis appliquer sur tous les membres, excepté la tête, de la moutarde, qu'on laisse jusqu'à ce qu'il y ait rougeur et érosion; surtout si l'on a affaire à un homme qui soit robuste. On passe ensuite peu à peu aux choses qui peuvent resserrer le ventre: on ne mange que de la viande rôtie, qui soit fort nourrissante, et qui ne se corrompe pas facilement. On prend, pour toute boisson, deux ou trois verres d'eau de pluie qu'on a fait bouillir. Si le mal est invétéré, il faut avaler environ la grosseur d'un grain de poivre, d'excellent laser, et boire alternativement un jour du vin, et un jour de l'eau; quelquefois on boit un verre de vin après chaque repas. On fait enfin prendre des lavements d'eau de pluie dégourdie, principalement s'il reste de la douleur vers le bas ventre.

Sect. XIII. Les intestins sont sujets à deux maladies, dont l'une attaque les intestins grêles, et l'autre les gros intestins. La première est aiguë, la seconde peut être chronique. Dioclès de Caryste a appelé la maladie des in-

testins grêles, *chordapse*, et celle des gros intestins, *iléon*. Mais aujourd'hui la plupart des médecins appellent celle-là *iléon*, et celle ci *colique*. La première excite des douleurs tantôt au-dessus, et tantôt au-dessous de l'ombilic; il y a inflammation dans l'un ou l'autre endroit. Il ne passe ni vents ni matières par bas. Si c'est la partie supérieure qui est affectée, on vomit les aliments; si c'est l'inférieure, on rend les excréments par la bouche: quand c'est l'une et l'autre, la maladie est ancienne. Le danger devient plus grand, lorsque le vomissement est bilieux, de mauvaise odeur; de diverses couleurs, ou noir. Le traitement consiste dans la saignée ou l'application des ventouses, sans cependant faire de scarifications dans tous les endroits où on les applique; il suffit d'en faire dans deux ou trois, et d'attirer l'air dans les autres. Il faut alors examiner où est le mal; il s'y forme ordinairement une tumeur. S'il a son siége au-dessus de l'ombilic, les lavements sont inutiles; mais s'il est au-dessous, c'est un excellent moyen à employer, ainsi qu'Érasistrate le pratiquait; et souvent même, il ne faut pas d'autre remède pour amener la guérison. On prépare ces lavements avec une crème d'orge mondé passée à la chausse; on y ajoute de l'huile et du miel, et rien de plus. S'il ne paraît à l'extérieur aucune tumeur, il faut placer les deux mains sur le bas ventre, et parcourir doucement cette région de haut en bas; on trouvera ainsi le siége du mal; car il sera sûrement rénitent au toucher. On saura alors s'il convient ou non de donner des lavements. Les remèdes généraux sont d'appliquer des cataplasmes chauds, et d'en mettre depuis les mamelles jusqu'aux aines et à l'épine; il faut changer souvent ces cataplasmes; faire des frictions sur les bras et les jambes; mettre le malade dans un bain d'huile chaude; et donner même un lavement avec trois

ou quatre verres de cette même huile, si la douleur n
s'apaise pas. Lorsqu'à l'aide de ces remèdes, le malad
commence à rendre des vents par bas, on peut lui don
ner pour boisson de l'hydromel tiède; mais en petit
quantité; et avant ce temps, il faut bien se garder d
lui rien laisser boire; s'il se trouve bien de l'hydromel
on y ajoute la crème d'orge légère. On ne donne un
nourriture plus forte, que lorsque la fièvre et la dou
leur sont apaisées; les aliments ne doivent être n
venteux, ni fort nourrissants; ils pourraient nuire au
intestins qui sont encore très faibles. La boisson doi
être de l'eau pure; car tout ce qui est vineux, ou acide
est contraire à cette maladie. Il faut renoncer, pou
quelque temps, au bain, à la promenade, à la gesta
tion, et à tous les autres exercices du corps; car ce ma
revient facilement; et l'on retombe, à moins que les in
testins ne soient parfaitement rétablis, pour peu qu'o
s'expose au froid, ou que l'on s'agite.

Sect. XIV. La maladie qui attaque les gros intestins
est située principalement dans les environs du *cæcum*
Il y a dans cet endroit un gonflement considérable, ac
compagné de douleurs fort vives, surtout dans le côt
droit; l'intestin semble se tordre, au point de coupe
presque la respiration. Cette maladie est ordinairemen
occasionnée par le froid ou par quelque indigestion; ell
s'apaise ensuite, et revient souvent dans le cours de la vie
sans cependant l'abréger. Lorsqu'on commence à se res
sentir de la douleur, il faut appliquer sur le ventre de
épithèmes secs et chauds; on emploie d'abord les plu
doux, ensuite on en vient à de plus actifs. On détourn
en même temps la matière, en faisant des frictions su
les extrémités, c'est-à-dire, sur les bras et les jambes
Si le mal ne cède point à ces remèdes, il faut applique
les ventouses sèches sur l'endroit douloureux. On se ser

aussi d'un médicament fait exprès pour cette maladie, et qu'on appellle *colicon*. Cassius se vantait d'en être l'auteur. Ce médicament est plus utile en boisson; il apaise cependant aussi la douleur, étant appliqué extérieurement, parce qu'il dissipe les flatuosités. A moins que la douleur ne soit entièrement passée, on ne doit donner ni à manger, ni à boire au malade. J'ai déja dit quel régime convient aux personnes attaquées de cette maladie. Voici la composition du médicament, appelé *colicon :* Prenez de costus, d'anis, de castoreum, de chacun p. III. *; de persil p. IV. *; de poivre long et rond, de chacun p. II. *; de larmes de pavot, de jonc rond, de myrrhe, de nard, de chacun p. VI. *: incorporez le tout dans du miel. On peut avaler ce médicament sous forme de bol, ou le délayer dans de l'eau chaude.

Sect. XV. La maladie des intestins qui approche le plus de celles dont nous venons de parler, ce sont les tranchées, que les Grecs appellent *dysenterie*. La membrane interne des intestins est ulcérée; les malades rendent du sang mêlé tantôt avec quelques matières fécales toujours liquides, et tantôt avec des mucosités; ils rendent aussi quelquefois comme des débris de chair. On a des envies fréquentes d'aller à la selle; on ressent de la douleur à l'anus, et l'on ne rend que peu de chose à-la-fois, chaque selle donne lieu à l'augmentation des tranchées, qui s'apaisent ensuite pendant quelque temps, mais reviennent bientôt et ne laissent que peu d'intervalle; le sommeil est interrompu; il y a une petite fievre. Cette maladie, lorsqu'elle est invétérée, se termine enfin, après bien du temps, par la mort, ou fait souffrir encore long-temps, après même qu'elle est passée. Il faut commencer par garder un parfait repos; car on ne peut s'agiter, sans irriter les ulcérations:

on prend ensuite à jeun un verre de vin, dans lequel on a mêlé de la racine de quintefeuille pilée. On applique sur l'abdomen des cataplasmes astringents; ce qui ferait un mauvais effet dans les autres maladies du ventre, dont nous avons parlé plus haut. Toutes les fois qu'on a été à la selle, il faut se laver avec de l'eau chaude, dans laquelle on a fait bouillir de la verveine. On mange du pourpier ou cuit ou confit dans de la saumure forte. Les aliments et la boisson doivent être propres à resserrer le ventre. Si la maladie est déja un peu ancienne, il faut donner des lavements ou de crême d'orge mondé, ou de lait, ou de graisse fondue, ou de moelle de cerf, ou d'huile, ou de beurre avec l'huile rosat, ou de blancs d'œufs crus, mêlés avec la même huile, ou d'eau dans laquelle on a fait bouillir de la graine de lin, ou de jaunes d'œufs délayés dans une décoction de fleurs de roses, si le malade est privé de sommeil. Ces remèdes apaisent la douleur, et rendent les ulcères plus bénins; ils produisent surtout un bon effet, si le malade est dégoûté des aliments. Thémison faisait prendre de la saumure forte et très-âcre. On doit faire choix d'aliments qui resserrent légèrement le ventre: ceux qui poussent par les urines, s'ils produisent leur effet, font très-bien dans cette maladie, en détournant ailleurs les humeurs; autrement, ils augmentent le mal; c'est pourquoi il ne les faut donner qu'aux malades chez lesquels ils ont coutume d'agir promptement. S'il y a un peu de fièvre, on ne doit donner pour toute boisson, que de l'eau pure chaude, ou de l'eau qui resserre le ventre; s'il n'y a point de fièvre, on donne un vin léger, austère. Si, au bout de plusieurs jours, on ne s'aperçoit pas que ces remèdes fassent effet, et si le mal dure déja depuis un certain temps, on fait boire de l'eau bien froide; cette eau dessèche les ulcères, et commence à

rétablir la santé, mais il faut se remettre à l'eau chaude, dès que les évacuations alvines sont arrêtées. Quelquefois les déjections sont mêlées de sanie putride et de très-mauvaise odeur; quelquefois aussi on ne rend que du sang tout pur. Si les déjections sont sanieuses, il faut déterger l'ulcère avec des lavements d'eau miellée; ensuite on emploie ceux dont nous avons parlé plus haut. Le vermillon en substance, pilé avec une hémine de sel, puis étendu dans de l'eau, fait un lavement très-utile, contre l'ulcère des intestins. Si c'est du sang que l'on rend, il faut user de boissons et d'aliments qui resserrent.

Sect. XVI. La dysenterie est quelquefois suivie de la lienterie, maladie dans laquelle les intestins ne retiennent rien, et où l'on rend presque sur-le-champ les aliments tels qu'on les a pris et sans être digérés. Cette maladie traîne quelquefois en longueur; elle fait aussi quelquefois périr brusquement le malade. On doit employer les astringents pour rendre de la force aux intestins, et les mettre en état de retenir les aliments. On applique sur la poitrine de la moutarde; et, lorsqu'elle a produit de l'érosion, on y met un cataplasme qui attire l'humeur au-dehors. On baigne le malade dans une décoction de verveine; on ne lui donne que des aliments et des boissons capables de resserrer le ventre; on lui répand sur le corps de l'eau froide. Il ne faut cependant pas faire tous ces remèdes à-la-fois, de crainte de produire un mal contraire, en donnant lieu à un gonflement considérable des intestins; mais il faut raffermir peu à peu ces organes, en ajoutant chaque jour quelque chose aux moyens déja employés. Il est nécessaire, dans tous les flux de ventre, mais surtout dans la lienterie, de ne point aller à la selle toutes les fois qu'on en a envie, mais seulement lorsqu'on ne peut s'en dispenser; il faut, en faisant des efforts pour se retenir, accoutu-

mer les intestins à garder les substances qu'ils contiennent. Une autre attention qu'il faut aussi avoir dans toutes les affections semblables, et principalement dans celle-ci, c'est que la plupart des remèdes dont on y fait usage étant désagréables, comme le plantin, les mûres sauvages, et tout ce qui est préparé avec l'écorce de grenade, on doit surtout faire choix de ceux qui sont le plus du goût du malade; et, s'il arrivait que tous lui déplussent, il vaudrait mieux, pour réveiller en lui l'appétit, lui en donner qui fissent moins d'effet, mais qui le flattassent davantage. Les frictions, l'exercice, sont nécessaires aussi dans cette maladie, ainsi que la chaleur du soleil et celle du feu, le bain, et, comme Hippocrate le conseille, le vomissement, qu'il faut même provoquer avec l'ellébore blanc, si les autres vomitifs sont trop peu d'effet.

Sect. XVII. Il se trouve quelquefois des vers dans les intestins; on les rend tantôt par les selles, et tantôt, ce qui est plus dégoûtant, par la bouche. Ces vers sont quelquefois plats, et ce sont les plus mauvais; quelquefois ils sont ronds. Si les vers sont plats, il faut donner pour boisson de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir du lupin ou de l'écorce de mûrier; ou dans laquelle on aura mêlé, après l'avoir concassé, de l'hysope, ou quelques pincées de poivre, ou un peu de scammonée; ou bien on fait manger un jour beaucoup d'ail, et ensuite on fait vomir. Le jour d'après, on prend une poignée de petites racines de grenadier; on les écrase; on les fait bouillir dans trois setiers d'eau, jusqu'à diminution des deux tiers; on y ajoute alors un peu de nitre, et on boit à jeun cette décoction. Trois heures après, on prend deux doses de la même boisson, ou de saumure épaisse, mêlée avec cette décoction; ensuite on se met sur un bassin rempli d'eau chaude. Si les vers sont

ronds, comme on en trouve surtout chez les enfants, on peut faire les mêmes remèdes, et en employer aussi de moins forts, comme la semence écrasée d'ortie ou de chou, ou celle de cumin ou de menthe, dans de l'eau, ou une décoction d'absinthe, ou l'hysope dans de l'eau miellée, ou la semence de cresson écrasée et mêlée dans du vinaigre. On se trouve aussi fort bien de manger du lupin et de l'ail, ou de prendre de l'huile en lavement.

Sect. XVIII. Il est une autre maladie plus légere que toutes celles dont nous venons de parler, et que les Grecs appellent *ténesme*. On ne doit la ranger ni dans la classe des maladies aigues, ni dans celle des chroniques, puisqu'elle se guérit facilement, et qu'elle ne fait jamais mourir le malade, s'il ne survient quelque autre accident. On a dans le ténesme, comme dans la dysenterie, des envies fréquentes d'aller à la selle, et l'on n'y va pareillement qu'avec douleur. Les selles sont pituiteuses, et ressemblent à des mucosités; elles sont aussi quelquefois légerement sanguinolentes; mais parfois il en survient qui sont moulées et conformes à la nature des aliments que l'on a pris. Il faut prendre des bains tièdes, et appliquer souvent des médicaments à l'anus; plusieurs sont propres à cela, comme le beurre avec l'huile rosat; le suc d'acacia dissous dans le vinaigre; l'emplâtre que les Grecs appellent *tetrapharmacon*, ramolli avec l'huile rosat; l'alun étendu sur la laine, et appliqué de cette façon. On donne les mêmes lavements que dans la dysenterie; on fait pareillement des fomentations sur les parties inferieures, avec une décoction de verveine; on boit alternativement de l'eau pendant un jour, et du vin léger et austère pendant un autre; la boisson doit être tiède, et même plus froide que tiède. Le régime est le même que celui que nous avons prescrit dans la dysenterie.

Sect. XIX. La diarrhée, maladie dans laquelle les déjections sont liquides, et où l'on va à la selle plus souvent que de coutume, n'est qu'une incommodité légère, lorsqu'elle est récente. Elle est quelquefois accompagnée d'une douleur supportable; quelquefois aussi la douleur est des plus vives, et alors le cas est plus grave. C'est souvent un bien pour la santé, que d'avoir un flux de ventre pendant un jour, et même pendant quelques jours, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre, et que ce flux ne dure pas plus de sept jours. Le corps par là se nettoie, et se débarrasse avec avantage des matières qui, retenues au-dedans, auraient pu lui nuire; mais, lorsqu'il dure davantage, il est dangereux, parce qu'il cause quelquefois la dysenterie, allume la fièvre, et consume les forces. Il suffit de rester tranquille le premier jour, sans rien faire qui puisse l'arrêter; s'il s'arrête de lui-même, on prend un bain et un peu de nourriture; s'il subsiste, on s'abstient non-seulement de manger, mais même de boire. Le lendemain, si le ventre continue d'être relâché, on se tient tranquille encore, et on prend quelques aliments astringents. Le troisième jour, on se baigne, on se fait faire de fortes frictions sur toutes les parties, à l'exception du ventre; on se tourne le dos au feu; on use d'aliments astringents; on boit un peu de vin pur. Si le flux dure encore le quatrième jour, on prend plus de nourriture, mais on se fait vomir. Enfin, les seuls remèdes qu'on emploie jusqu'à ce qu'il soit passé, sont la soif, la faim et le vomissement. Il est presque impossible qu'avec ces précautions on n'arrête pas le flux de ventre. Il est une autre voie pour l'arrêter, c'est de souper, ensuite de se faire vomir; le lendemain, de se tenir au lit; le soir, de se faire oindre, mais légèrement; après quoi, on mange environ une demi-livre de pain, trempé dans du vin

d'Amine pur, puis quelque chose de rôti, surtout un oiseau. Après cela, on boit du même vin, mêlé dans de l'eau de pluie; on continue de vivre de cette façon jusqu'au cinquième jour, et on se fait vomir de nouveau. Asclépiade a prétendu, contre le sentiment des anciens, que la boisson devait être froide, et très-froide; pour moi, je pense que chacun doit se décider là-dessus, selon qu'il s'est bien ou mal trouvé de boire chaud ou froid. Il arrive quelquefois que ce mal, pour avoir été négligé pendant plusieurs jours, devient très-difficile à guérir. On doit commencer par se faire vomir; on se fait oindre ensuite, le lendemain au soir, dans un lieu chaud; on prend peu de nourriture; on boit pur le vin le plus dur qu'on peut trouver; on se fait appliquer sur le ventre de la rue avec du cérat. Il n'est pas nécessaire, dans la diarrhée, de se promener, ni de se faire faire des frictions; on se trouve bien d'aller en voiture, et encore mieux d'aller à cheval; rien ne raffermit plus les intestins que cet exercice. S'il est nécessaire d'employer, pour la guérison, des médicaments, le meilleur est celui qui se prépare avec des fruits. Dans le temps de la vendange, on ramasse des poires et des pommes sauvages, on les met dans un grand vase; au défaut de poires et de pommes sauvages, on prend des poires de Tarente vertes, ou de Segni, des pommes de Scandie ou d'Amérine, et de Myrapie; on y ajoute des coins, des grenades avec leur écorce, des cormes, et même celles que l'on nomme torminales, et qui sont le plus en usage : on met tous ces fruits ensemble, de façon qu'ils tiennent le tiers du vase, qu'on achève de remplir avec du moût : on fait bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il soit entièrement fondu, et réduit en un seul et même corps. Ce remède n'est point désagréable au goût; et, pris modérément toutes les fois

qu'il en est besoin, il resserre le ventre, sans nuire en aucune façon à l'estomac. Il suffit d'en prendre deux ou trois cuillerées par jour. Un second remede, plus fort que le premier, c'est de choisir des baies de myrte, d'en faire du vin, de le faire bouillir jusqu'à ce qu'il n'en reste que la dixième partie, et d'en boire un verre. Un troisième, que l'on peut faire en tout temps, c'est d'ôter tous les pepins d'une grenade, d'y remettre ensuite les membranes qui séparent chaque grain; d'y ajouter des œufs crûs, et de mêler le tout avec une spatule : après cela, on met la grenade sur un brasier; elle ne se brûle pas tant qu'il reste de la liqueur en dedans; lorsqu'elle commence à se sécher, on l'ôte de dessus le feu; on tire ensuite avec un cuillier ce qui reste au-dedans, et on le mange. Ce remède, en y ajoutant quelques autres ingrédiens, est plus efficace que les deux premiers; c'est pourquoi on le mêle avec du poivre et du sel, et on l'avale de cette façon. On peut aussi prendre une bouillie dans laquelle on ait fait cuire un peu de vieux rayon de miel. La lentille cuite avec l'écorce de grenade, les sommités de mûrier sauvage, bouillies dans de l'eau, et mangées avec de l'huile et du vinaigre, font un bon effet; on se trouve bien aussi de boire de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir ou des dattes, ou des coins, ou des cormes sèches, ou des mûres sauvages. C'est cette décoction que j'entends, toutes les fois que je dis qu'il faut faire usage d'une boisson astringente. On fait aussi bouillir une hémine de froment dans du vin austère d'Aminc; on fait avaler à jeun ce froment au malade, lorsqu'il a soif, et on lui fait boire le vin par-dessus. Ce remède mérite d'être mis au rang des plus efficaces. On donne encore pour boisson du vin de Segni, ou du vin mêlé de résine, ou tel autre qu'on voudra, pourvu qu'il soit austère : on

bien on pile, avec son écorce et ses semences, une grenade, et on la met dans du vin austere; on fait prendre au malade ce vin ou pur, ou avec de l'eau. Mais il est inutile de faire aucun remede, à moins que le flux de ventre ne soit considérable.

Sect. XX. 1. La matrice est, pour les femmes, le siége d'une grande maladie : c'est, après l'estomac, l'organe le plus sujet à être affecté, et dont les affections influent le plus sur le reste du corps. Les personnes qui sont attaquées de ce mal, éprouvent quelquefois une telle faiblesse, qu'elles tombent par terre comme dans l'épilepsie. Cette maladie en diffère cependant, en ce que les yeux ne se renversent point, et qu'il n'y a pas d'écume à la bouche, ni de mouvements convulsifs; la malade paraît seulement plongée dans un assoupissement profond. Il y a des femmes chez qui cette maladie revient fréquemment, et se perpétue pendant toute leur vie. Dès qu'une femme est dans cet état, on doit la saigner, si ses forces le permettent; si elle est faible, il faut au moins lui appliquer les ventouses aux aines; si elle demeure, ou si elle a coutume de demeurer fort long-temps en faiblesse, on lui fait respirer, pour la faire revenir, la vapeur d'une mèche de lampe éteinte, ou quelque autre des mauvaises odeurs dont j'ai parlé précédemment. L'eau froide, répandue sur le corps, produit le même effet; la rue pilée avec le miel, le cérat mêlé avec l'huile de souchet, ou tout cataplasme chaud et humide, appliqué sur les parties naturelles jusqu'au pubis, font aussi très-bien. On doit, en même temps qu'on use de ces remèdes, faire des frictions sur les lombes et les jarrets. Lorsque la malade est revenue à elle-même, il faut lui interdire, pendant un an, l'usage du vin, quand même elle n'éprouverait pas de rechute; il faut faire des frictions sur tout le corps, mais princi-

palement sur le ventre et aux jarrets. On n'use que d'aliments de la classe moyenne; on applique, tous les trois ou quatre jours, de la moutarde sur le bas ventre, jusqu'à ce qu'elle y excite de la rougeur. S'il reste quelque dureté, on se sert, pour ramollir les parties, de la morelle qu'on trempe d'abord dans du lait, qu'on broie ensuite, et qu'on mêle avec de la cire blanche, de la moelle de cerf, et de la pommade d'iris : le suif de taureau ou de chèvre, malaxé avec l'huile rosat, est aussi un fort bon remède. On mêle dans les boissons du castoreum, de la nielle ou de l'anet. S'il y a amas d'humeurs, on purge avec le jonc carré; si la matrice est ulcérée, on se sert d'un cérat fait avec l'huile rosat, et l'axonge récente de porc, qu'on mêle avec des blancs d'œufs; ou de blancs d'œufs, battus avec l'huile rosat, à quoi on ajoute des fleurs de roses pulvérisées, afin que le tout prenne plus facilement consistance. Si la matrice est douloureuse, il faut faire des fumigations avec le soufre. Si le flux menstruel est trop abondant, on doit appliquer sur les aines ou sous les mamelles, des ventouses avec scarifications. Si ce flux est de mauvaise nature, il faut placer sous....[1] C'est ce que font aussi les olives blanches, le pavot noir, pris avec du miel, la gomme dissoute avec la semence d'ache pilée, et prise dans un verre de vin fait avec des raisins secs. Outre ces remèdes, il est à propos d'employer, dans toutes les douleurs de vessie, des boissons faites avec les substances odorantes, comme le nard, le safran, la canelle, la cassia lignea, et autres semblables. La décoction de lentisque produit le même effet. Si la douleur est insuppor-

[1] Il y a ici dans le texte une grande lacune, qui devait comprendre la fin des maladies de la matrice, et le commencement de celles de la vessie.

table, et s'il y a hémorrhagie, il faut, sans hésiter, recourir à la saignée; ou au moins, appliquer sur les lombes des ventouses scarifiées.

2. Lorsque l'urine, excédant la quantité de boisson qu'on a prise, et quoique rendue sans douleur, fait maigrir le malade, et le met en danger, il faut, si cette urine est ténue, prendre de l'exercice et se faire frictionner, principalement au soleil, ou au feu; on ne doit aller au bain que rarement, et y rester fort peu. Il faut user d'aliments astringents, boire pur un vin austère, qui sera froid en été, et tiède en hiver, et en prendre toujours le moins possible; on doit faire usage de lavements, ou se purger avec le lait. Si l'urine est épaisse, l'exercice doit être plus fort, ainsi que les frictions; on restera plus long-temps dans le bain; on usera d'aliments tendres; le vin sera le même que dans le premier cas. Dans l'un et l'autre, on doit s'abstenir de toutes les choses qui ont coutume de pousser aux urines.

Sect. XXI. Une autre maladie des parties naturelles, est un flux immodéré de semence, qui a lieu sans prurit vénérien et sans illusions nocturnes. Ce mal, au bout d'un certain temps, fait périr le malade de consomption. Ceux qui en sont attaqués doivent se faire faire de fortes frictions; se baigner dans l'eau la plus froide, s'en faire répandre sur le corps; ne rien boire, ni manger qui ne soit froid: ne faire aucun usage des aliments indigestes et venteux; ne rien prendre de tout ce qui peut augmenter la quantité de la semence; tels que sont la fleur de farine de froment, les œufs, la fromentée, l'amidon, les chairs glutineuses, le poivre, la roquette, les bulbes, les pignons. Il est bon aussi de se faire faire des fomentations astringentes sur les parties inférieures, avec une décoction de verveine, et de se

faire appliquer sur le bas ventre et les aines, des cataplasmes faits avec la même plante, et surtout avec la rue infusée dans du vinaigre. Le malade doit éviter de dormir sur le dos.

Sect. XXII. Il me reste à parler des extrémités du corps, qui sont unies entre elles par le moyen des articulations; je commencerai par les hanches. On est sujet à y ressentir une douleur des plus vives, qui souvent affaiblit certains malades, et ne se passe point chez d'autres; ce mal est d'autant plus difficile à guérir, qu'il ne se jette ordinairement sur ces parties, qu'à la suite de longues maladies; de sorte que, si le reste du corps est débarrassé, c'est aux dépens des membres sur lesquels le principe morbifique vient de se fixer. On commence par faire des fomentations sur les hanches avec de l'eau chaude; on y applique ensuite des cataplasmes chauds. L'écorce de câprier concassée, et mêlé avec de la farine d'orge, ou avec des figues bouillies dans de l'eau, fait un fort bon effet; il en de même de la farine d'ivraie, qu'on fait bouillir dans du vin et de l'eau, et qu'on mêle avec de la lie sèche; mais comme ces drogues se refroidissent aisément, il vaut mieux appliquer des cataplasmes pendant la nuit. La racine d'aunée broyée, et bouillie dans du vin austère, qu'on applique ensuite tout le long des hanches, est un des meilleurs moyens qu'on puisse employer. Si le mal ne cède point, il faut employer le sel chaud et humide; si la douleur résiste encore, ou s'il survient du gonflement, on doit appliquer les ventouses avec scarifications; on donne des remèdes propres à pousser par les urines; et si le ventre est resserré, on fait prendre des lavements. Le dernier remède qu'on doit tenter, et qui est aussi très-efficace dans les maladies invétérées, c'est de faire sur les hanches des ulcères artificiels avec un fer rouge,

dans trois ou quatre endroits. Il faut aussi faire des frictions, surtout au soleil, et plusieurs fois chaque jour, afin de dissiper les humeurs qui, par leur stagnation, ont donné lieu à la maladie: on doit faire ces frictions sur les hanches mêmes, si elles ne sont point ulcérées; et si elles le sont, il faut les faire sur les autres parties. Une règle générale, c'est que, lorsqu'on a été obligé d'ulcérer une partie avec un fer rouge, pour donner issue à une humeur nuisible, on ne doit jamais guérir ces sortes d'ulcères aussi tôt qu'on le peut, mais les laisser durer jusqu'à ce que la maladie pour laquelle on les a faits soit entièrement guérie.

Sect. XXIII. Après l'articulation des hanches, vient celle des genoux où la douleur établit aussi quelquefois son siége. Ce mal se guérit pareillement par l'application des ventouses, et l'usage des cataplasmes, dont nous venons de parler: il en est de même des douleurs du bras, ou des autres jointures. Il n'y a rien de plus contraire pour un homme qui ressent de la douleur dans les genoux, que d'aller à cheval. Lorsque ces douleurs sont invétérées, il est presque impossible de les guérir sans le secours du feu.

Sect. XXIV. Les accidents qui affectent les articulations des mains et des pieds, et qui résultent de la goutte fixée sur ces parties, sont plus fréquents et plus longs. Il est rare que la goutte attaque les eunuques, les garçons avant l'usage du commerce des femmes, et celles-ci, à moins que leurs règles ne soient supprimées. Lorsqu'on en ressent les premières atteintes, il faut saigner. La saignée, pratiquée ainsi dès le début de la maladie, préserve souvent de la goutte pour toute l'année, et quelquefois même pour toute la vie. Quelques individus, s'étant purgés à fond, en prenant le lait d'ânesse, se sont garantis de ce mal pour toujours; d'autres se sont

procuré le même avantage, en renonçant, pendant toute une année, au vin, aux liqueurs et aux femmes : mais il est absolument nécessaire d'insister sur ces précautions dès la première attaque, et après même que la douleur est passée. Lorsque la goutte est devenue habituelle, on peut, à la vérité, se moins ménager dans les temps où la douleur est assoupie, mais on ne peut trop prendre de précautions dans ceux où elle a coutume de revenir, ce qui arrive presque toujours au printemps et en automne. Lorsque la douleur se fait sentir, on doit recourir à la gestation le matin; ensuite se faire porter, ou se promener doucement : si c'est une podagre, on doit, après de courts intervalles, tantôt rester assis, et tantôt marcher : ensuite il faut, sans prendre le bain, et avant de manger, se faire faire de légères frictions dans un lieu chaud, y suer, se faire répandre de l'eau tiède sur le corps; puis prendre des aliments qui soient médiocrement nourrissants; faire usage, en même temps, des diurétiques, et se faire vomir toutes les fois qu'il y a plénitude. Lorsque la douleur est dans toute sa violence, il est important d'examiner si elle n'est point accompagnée de tumeur, ou s'il y a tumeur avec chaleur, ou si la tumeur est déja calleuse; car, s'il n'y a point de tumeur, il faut employer des fomentations chaudes. On doit faire bouillir de l'eau de mer, ou de la saumure forte, la verser ensuite dans un bassin, et mettre dedans les pieds du malade, dès qu'il le peut supporter; on met par-dessus un manteau et une couverture; on a soin ensuite de répandre peu à peu, et fort doucement, de la même eau par-dessus les bords du vase, pour entretenir la chaleur au-dedans; on applique pendant la nuit des cataplasmes échauffants; on se sert principalement, pour cela, de la racine de guimauve bouillie dans du vin. Mais s'il y a tumeur et chaleur, les rafraîchissants

valent mieux, et l'on se trouve bien de faire plonger l'articulation affectée dans l'eau la plus froide; ce qu'il ne faut pas faire néanmoins tous les jours, ni long-temps chaque fois, de peur qu'il n'en résulte quelque lésion dans les nerfs. Il faut aussi appliquer des cataplasmes rafraîchissants; mais ne pas les continuer long-temps, et passer ensuite à l'usage de ceux qui sont, en même temps, répercussifs et émollients. Si la douleur est des plus vives, on fait bouillir des têtes de pavot dans du vin, qu'on mêle avec un cérat fait avec l'huile rosat; ou bien on prend parties égales de cire et d'axonge de porc, qu'on fait fondre ensemble; on mêle ensuite le tout avec le vin, et on l'applique en cataplasme, que l'on ôte lorsqu'il s'est échauffé, pour lui en substituer un semblable. Si les tumeurs sont calleuses et douloureuses, on se trouve bien d'appliquer dessus une éponge qu'on a trempée auparavant dans de l'huile, du vinaigre, ou de l'eau froide; on peut se servir aussi d'un emplâtre fait avec parties égales de cire, de poix et d'alun. Il est plusieurs autres topiques, qui font un fort bon effet dans la goutte des pieds ou des mains. Mais si la violence de la douleur ne permet pas qu'on applique rien sur la partie affectée, et s'il n'y a point de tumeur, on fait dessus des fomentations avec une éponge trempée dans de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir des têtes de pavot, ou de la racine de concombre sauvage; on couvre ensuite les articulations avec un mélange de safran, de suc de pavot et de lait de brebis. S'il y a tumeur, il faut la fomenter avec de l'eau tiede, dans laquelle on aura fait bouillir du lentisque, ou de la verveine, avec quelques autres astringents. On couvre la tumeur d'un cataplasme fait avec les amandes amères pilées dans du vinaigre, ou bien avec la céruse délayée dans du suc de pariétaire. La pierre qui consume les chairs, et que les Grecs

appellent *sarcophage*, adoucit aussi ce mal : on fait avec cette pierre une espèce de cuvette, dans laquelle on met et on laisse les pieds, lorsqu'on y ressent de la douleur; ce qui, en Asie, a mis la pierre asienne en grande faveur. Lorsque la douleur et l'inflammation sont apaisées, ce qui arrive ordinairement dans les quarante jours, à moins que le malade n'ait encore avec la goutte quelque maladie particulière, on doit s'exercer modérément, vivre d'abstinence, se faire de légères onctions, se frictionner les articulations affectées avec des liniments anodins, ou le cérat liquide de souchet. Quant à l'exercice du cheval, il est contraire à ceux qui ont la goutte aux pieds. Ceux chez lesquels la goutte affecte des retours périodiques, doivent, avant son retour, empêcher, par un régime exact et par l'emploi des vomitifs, qu'il ne se forme un amas d'humeurs nuisibles; et si l'on a lieu de soupçonner que le corps ne soit pas en bon état, il faut prendre des lavements, et se purger avec le lait. Érasistrate a banni cette méthode du traitement de la goutte aux pieds; il a prétendu que c'était attirer l'humeur sur ces parties; mais il s'est trompé, puisqu'il est évident que toute purgation désemplit les parties inférieures comme les supérieures.

SECT. XXV. Lorsque la convalescence d'une maladie quelconque est longue et difficile, il faut se faire éveiller dès le matin, et cependant rester au lit; se frotter doucement le corps, vers la troisième heure du jour, avec les mains imprégnées d'huile; ensuite se promener tant qu'on le juge à propos, pour se récréer, et sans songer à aucune affaire. A la promenade il faut faire succéder la gestation prolongée : il faut aussi se faire faire beaucoup de frictions; changer souvent de lieu, d'air et d'aliments; boire pendant un jour ou deux de l'eau, après avoir bu du vin pendant trois ou quatre. Avec

ces précautions, on ne devra craindre aucune maladie capable de produire la consomption, et l'on recouvrera promptement ses forces. Lorsqu'on sera entièrement rétabli, il y aurait du danger à changer tout-à-coup cette façon de vivre : ce n'est que peu à peu qu'on peut négliger ces précautions, et en venir au point de vivre à son gré.

LIVRE CINQUIÈME.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des maladies, auxquelles on remédie principalement par le secours du régime. J'en viens maintenant à cette partie de la médecine qui guérit surtout par les médicaments. Les anciens médecins, Érasistrate et les empiriques, ont attribué de grands effets à ces remèdes; mais personne n'en a fait plus d'usage qu'Hérophile et ses sectateurs : car il n'y avait pas de maladie où ils ne les employassent. Aussi trouve-t-on beaucoup de volumes écrits par eux, sur les propriétés des médicaments. Tels sont les ouvrages de Zénon, d'André, d'Apollonius qui fut surnommé Mys. Mais Asclépiade a presque banni entièrement de la médecine, et non sans raison, l'usage des médicaments; car, comme la plupart sont contraires à l'estomac, et de mauvais suc, il a mieux aimé porter toutes ses vues du côté du régime. Néanmoins, quoique le régime procure de plus grands avantages dans la plupart des maladies, il en est cependant un grand nombre qu'on ne peut guérir sans le secours des médicaments. Il faut savoir, avant tout, que les diverses parties de la médecine sont tellement liées entre elles, qu'il est impossible de les séparer entièrement; et que leurs dénominations indiquent seulement le moyen dont elles font un usage spécial, mais non pas exclusif. Ainsi celle qui guérit à

l'aide du régime, a quelquefois recours aux médicaments: et celle à qui les médicaments sont le plus familiers, ne peut se dispenser d'y joindre le régime, qui est de la plus grande utilité dans toutes les maladies. Or, comme tous les médicaments ont leurs propriétés particulières, et qu'on les emploie tantôt séparément, et tantôt combinés entre eux, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter d'abord leurs noms, leurs vertus, et leurs mélanges ; par là nous abrégerons la route à ceux qui se livrent au traitement des maladies.

Sect. I. Les médicaments qui ont la propriété d'arrêter le sang, sont le vitriol, que les Grecs appellent *chalcanthe*, le chalcitis, l'acacia, le lycium mêlé à l'eau, l'encens, l'aloès, la gomme, le plomb brûlé, le poireau, la renouée, la terre cimolée, ou la terre à potier, le misy, l'eau froide, le vin, le vinaigre, l'alun, le melinum, l'écaille de fer et de cuivre: cette dernière est de deux espèces, car il y a celle de l'airain simple, et celle du cuivre rouge.

Sect. II. Les cicatrisants sont la myrrhe, l'encens, la gomme, principalement la gomme arabique, le psyllium, la gomme adragant, le cardamome, les bulbes, la semence de lin, le cresson, le blanc d'œuf, la colle forte, la colle de poisson, la vigne blanche, les limaçons pilés avec leurs coquilles, le miel cuit, l'éponge trempée dans de l'eau froide, dans du vin ou dans du vinaigre; la laine grasse trempée dans les mêmes liqueurs; la toile d'araignée même, si la blessure est légère. Les répercussifs sont l'alun, soit en fragments, (les Grecs l'appellent *schiste*) soit liquide; le melinum, l'orpiment, le verd de gris, le chalcitis et le vitriol.

Sect. III. Les maturatifs sont le nard, la myrrhe, le costus, le baume, le styrax, la suie et l'écorce du bois qui porte l'encens, le bitume, la poix, le soufre, la résine, le suif, la graisse et l'huile.

Sect. IV. Les apéritifs qu'on emploie pour ouvrir les bouches des vaisseaux, sont le baume, le panax, le jonc carré, le pouliot, la fleur de violette blanche, le bdellium, le galbanum, la résine du térébinthe et du pin; le propolis, la vieille huile, le poivre, la pyrèthre, l'ivrette, la staphisaigre, le soufre, l'alun, la semence de rue.

Sect. V. Les détersifs sont la rouille, l'orpiment appelé par les Grecs *arsenic;* il est, de propriété, en tout semblable à la sandaraque, excepté qu'il est plus violent; l'écaille de cuivre, la pierre ponce, l'iris, le baume, le styrax, l'encens, l'écorce de l'arbre qui porte l'encens; la résine du pin et du térébinthe, liquide; l'œnanthe, la fiente de lézard, le sang de pigeon, de ramier et d'hirondelle; la gomme ammoniaque, le bdellium dont la propriété est absolument pareille à celle de la gomme ammoniaque, mais à un degré supérieur; l'aurone, la figue sèche, les baies de l'auréole, la raclure d'ivoire, le verjus, le raifort, la présure, principalement la présure de lièvre, qui a les mêmes propriétés que les autres présures, mais qui est plus forte; le fiel, le jaune d'œuf crû, la corne de cerf, la colle forte de taureau, le miel crû, le misy, le chalcitis, le safran, la staphisaigre, la litharge, la noix de galle, l'écaille d'airain, la pierre hématite, le vermillon, le costus, le soufre, la poix crue, le saindoux, la graisse, l'huile, la rue, le poireau, la lentille et l'orobe.

Sect. VI. Les corrosifs sont l'alun liquide, mais surtout l'alun rond; le verd de gris, le chalcitis, le misy, l'écaille de cuivre, mais principalement de cuivre rouge; l'airain brûlé, l'arsenic rouge, la mine de plomb rouge, la noix de galle, le baume, la myrrhe, l'encens, l'écorce du bois qui porte l'encens, le galbanum, la résine du thérébinthe liquide; l'un et l'autre poivre, mais sur-

tout le rond; le cardamone, l'orpiment, la chaux, le nitre, l'écume du nitre, la semence d'ache, la racine de narcisse, le verjus, l'écume de mer, l'huile d'amandes amères, l'ail, le miel crû, le vin, le lentisque, l'écume de fer, le fiel de taureau, la scammonée, la staphisaigre, la canelle, le styrax, la semence de ciguë, la résine, la semence de narcisse, le fiel, les amandes amères, de même que leur huile; le vitriol, le borax, l'ellébore blanc, la cendre.

Sect. VII. Les médicaments qui rongent sont le suc d'acacia, l'ébène, le verd de gris, l'écaille d'airain, le borax, la cendre de Chypre, le nitre, la calamine, la litharge, l'hypociste, le diphryge, le sel, l'orpiment, le soufre, la cigue, la sandaraque, la salamandre, l'écume de mer, les fleurs d'airain, le chalcitis, le vitriol, l'ochre, la chaux, le vinaigre, la noix de galle, l'alun, le lait du figuier sauvage, ou de la laitue marine, que les Grecs appellent *tythymale;* le fiel, la suie d'encens, le spode, la lentille d'eau, le miel, les feuilles d'olivier, le marrhube, la pierre hématite, la pierre phrygienne, la pierre asienne et la pierre scissile; le misy, le vin, le vinaigre.

Sect. VIII. Les caustiques sont l'orpiment, le vitriol, le chalcitis, le misy, le verdet, la chaux, le papier brûlé, le sel, l'écaille de cuivre, la lie brûlée, la myrrhe, la fiente de lézard, de pigeon, de ramier, d'hirondelle; le poivre, les baies de lauréole, l'ail, le diphryge; l'une et l'autre espèce de lait dont nous avons parlé dans l'article précédent, l'ellébore blanc et noir, les cantharides, le corail, la pyrèthre, l'encens, la salamandre, la roquette, la sandaraque, la staphisaigre, le borax, l'ochre, l'alun de plume, la fiente de brebis, l'œnanthe.

Sect. IX. Les médicaments précédents produisent

des croûtes sur les ulcères, comme si on les avait touchés avec le feu, mais principalement le chalcitis, surtout si on l'a fait bouillir; la fleur d'airain, le verdet, l'orpiment, le misy, surtout lorsqu'il a bouilli.

Sect. X. Les médicaments qui font tomber les croûtes des ulcères, sont la farine de froment, mêlée avec de la rue ou du poireau; la lentille, à laquelle on a ajouté un peu de miel.

Sect. XI. Les médicaments résolutifs sont ceux qui ont la vertu de dissiper les humeurs arrêtées dans quelque partie du corps. Les principaux sont l'aurone, l'aunée, la marjolaine, la violette blanche, le miel, le lis, le marum, le lait, le mélilot, le serpolet, le cyprès, le cèdre, l'iris, la violette pourpre, le narcisse, la rose, le safran, le marrube; le jonc carré, le nard, la canelle, le cassia, la gomme ammoniaque, la cire, la résine, la staphisaigre, la litharge, le styrax, la figue sèche, l'origan, la semence de lin, et de narcisse, le bithume, les ordures qu'on ramasse dans les lieux où s'exercent les lutteurs, la pyrite, la pierre de meule, le jaune d'œuf crû, les amandes amères, le soufre.

Sect. XII. Les médicaments qui sont à-la-fois attractifs et digestifs, sont le ladanum, l'alun rond, l'ébène, la semence de lin, le verjus, le fiel, le chalcitis, le bdellium, la résine du thérébinthe, et du pin; le propolis, la figue sèche bouillie, la fiente de pigeon, la pierre ponce, la farine d'ivraie, les figues vertes bouillies dans de l'eau, l'élatérium, les baies de laurier, le nitre, le sel.

Sect. XIII. Les moyens propres à enlever les aspérités, sont l'ivoire brûlé, l'ébène, la gomme, le blanc d'œuf, le lait, la gomme adragant.

Sect. XIV. Ceux qui facilitent la régénération des chairs dans les plaies et les ulcères, sont la résine de

pin, l'ochre attique, ou la pierre étoilée, la cire, le beurre.

Sect. XV. Les émollients sont l'airain brulé, la terre d'Érétrie, le nitre, la larme du pavot, la gomme ammoniaque, le bdellium, la cire, le suif, la graisse, l'huile, la figue sèche, le sésame, le mélilot, la semence et la racine de narcisse, les feuilles de roses, la présure; le jaune d'œuf crû, les amandes amères, toutes les espèces de moelles, l'antimoine, la poix, le limaçon bouilli, la semence de ciguë, les scories de plomb, le panax, le cardamone, le galbanum, la résine, la staphisaigre, le styrax, l'iris, le baume, les ordures ramassées dans un endroit où s'exercent les lutteurs, le soufre, le beurre, la rue.

Sect. XVI. La propriété de mondifier la peau se trouve dans le miel, surtout lorsqu'il est mêlé avec la noix de galle, l'orobe, la lentille, le marrube, l'iris, la rue, le nitre, ou le verdet.

Sect. XVII. Après avoir parlé de la vertu des médicaments simples, il nous reste à traiter de leur mélange, et des médicaments composés. Ce mélange se fait diversement, et l'on ne peut donner là-dessus de règles certaines; puisque tantôt on retranche telle substance, tantôt on ajoute telle autre, et que, lors même que l'on conserve les mêmes espèces, il y a encore quelques différences par rapport au poids. De là vient que les propriétés des remedes, sans être fort multipliées, donnent, par leurs différents mélanges, un nombre presque infini de compositions, qu'il serait inutile de rapporter ici, quand même on le pourrait; parce qu'avec peu de remedes, on remplit les mêmes indications, et qu'il est facile, lorsqu'on connait bien les propriétés des médicaments, de faire les changements nécessaires. Je me contenterai donc de rapporter les compositions

qui sont le plus en vogue, et d'indiquer dans ce livre celles qui manquent dans les premiers, ou qui sont d'usage dans les maladies dont je vais parler. J'aurai soin néanmoins de rapprocher celles qui sont les plus analogues; et s'il en est quelques-unes qui soient appropriées à certaines maladies en particulier, ou à un petit nombre de cas, j'en parlerai lorsque je traiterai de ces maladies mêmes. Mais, avant tout, il est bon de savoir que l'once pèse sept deniers; que je divise le denier en six parties, c'est-à-dire en sixièmes, et que chaque sixieme équivaut à l'obole des Grecs, qui fait, dans notre mesure, un peu plus qu'un demi-scrupule.

2. Quoique l'onguent, l'emplâtre et le pastille, que que les Grecs appellent *trochisque*, aient quelque ressemblance, ils diffèrent néanmoins, en ce que l'onguent est principalement composé de fleurs aromatiques et de leurs tiges; au lieu qu'il entre plus de parties métalliques dans la composition de l'emplâtre et du trochisque. D'ailleurs l'onguent se ramollit facilement; il suffit, pour cela, de le battre; on l'applique sur la peau qui n'est point entamée; au contraire, les matieres qui entrent dans la composition de l'emplâtre et du trochisque, ont besoin d'être broyées avec plus de soin et d'exactitude, sans quoi elles feraient mal aux blessures sur lesquelles on les applique. Il y a ensuite cette différence entre l'emplâtre et le trochisque, qu'il entre toujours quelque chose de liquéfié dans l'emplâtre, au lieu que dans le trochisque on ne fait entrer que des matières sèches, qu'on lie par le moyen de quelque liqueur. La manière dont se fait l'emplâtre a encore cela de particulier qu'on broie séparément les drogues sechés, et qu'ensuite on les mèle, et on verse dessus du vinaigre, ou quelque autre liqueur qui ne soit point grasse; après quoi, on les broie de nouveau dans cette liqueur; ou

fait, en même temps, fondre au feu toutes les drogues qui peuvent se fondre; et c'est alors qu'on verse l'huile, lorsqu'il est nécessaire d'en ajouter : on commence aussi quelquefois par faire bouillir dans l'huile quelque drogues sèches. Lorsqu'on a achevé la préparation de chaque substance en particulier, on mèle le tout ensemble. Voici maintenant la manière dont se font les trochisque : on broie les drogues sèches, ensuite on les lie par le moyen d'une liqueur qui ne soit point grasse, comme le vinaigre ou le vin; et après les avoir ainsi liées, on les laisse sécher de nouveau, et on les délaie avec une liqueur de la même espèce, lorsqu'on veut s'en servir. On applique l'emplâtre, on enduit les parties avec le trochisque, ou on le mèle avec quelque autre matière plus molle, comme le cérat.

Sect. XVIII. Après ces notions générales, je vais passer aux onguents, dont on se sert plus communément pour échauffer que pour rafraîchir. Il en est cependant un qui est rafraîchissant, et qui convient dans la goutte chaude. Il est composé d'un acétabule de noix de galle mûres et non mûres, d'autant de semence de coriandre, de cigue, de larmes de pavots séchées, de gomme, et d'une demi-livre de cérat lavé. Presque tous les autres échauffent; quelques-uns néanmoins sont résolutifs, et d'autres attractifs; on appelle ces derniers *épispastiques*. La plupart sont appropriés à certaines parties du corps.

2. S'il est nécessaire d'attirer la matière, comme dans l'hydropisie et la pleurésie, dans un abcès qui se forme dans une légere suppuration, on se sert d'un onguent composé de résine seche, de nitre, de gomme ammoniaque de galbanum, de chacun p. *; de cire p. *; ou de verdet ratissé, d'encens, de chacun p. II. *; de sel ammoniac p. VI. *; d'écaille de cuivre, de cire, de chacun p. III. *; de résine sèche p. XII. *; et d'un verre

de vinaigre. La farine de cumin mêlée avec l'herbe au foulon et le miel, fait le même effet.

3. Dans la douleur du foie, on se sert d'un onguent fait avec des larmes de baume, p. XII. *; de costus, de canelle, d'écorce de cassia, de myrrhe, de safran, de jonc rond, de semence de l'arbrisseau dont on tire le baume, d'iris d'Illyrie, de cardamone, d'amone, de nard, de chacun p. XVI. *; on y ajoute une quantité suffisante d'onguent de nard, pour lui donner la consistance de cérat. Il faut employer cet onguent nouvellement fait; si l'on en veut un qui puisse se conserver, on y mêle de térébenthine p. XVI. *; de cire p. X. *; qu'on broie dans un vin léger.

4. Si on a mal à la rate, on prépare un onguent avec parties égales de myrobalans et de nitre, broiés ensemble: on verse ensuite dessus du vinaigre fort âcre, pour lui donner la consistance du cérat; on l'étend sur un linge trempé auparavant dans de l'eau froide: on l'applique de cette façon, et on répand par-dessus de la farine d'orge. On ne doit point le laisser appliqué pendant plus de six heures, de crainte qu'il ne détruise la rate; il vaut mieux en réitérer l'usage deux ou trois fois.

5. Lysias a donné la composition d'un onguent qui est bon dans les maladies du foie, de la rate, dans les abcès, les écrouelles, le gonflement des parotides, dans les suppurations des articulations du talon, ou dans les autres maladies de ces parties; cet onguent facilite aussi la digestion; il est composé d'opopanax, de styrax, de galbanum, de résine, de chacun p. II. *; de gomme ammoniaque, de bdellium, de cire, de suif de taureau, d'iris sec, p. IV. *; d'un acétabule de graine de romarin, de quarante grains de poivre; on broie toutes ces drogues ensemble, et on en tempère l'activité, en les incorporant dans la pommade d'iris.

6. On se sert, dans les douleurs de côté, d'un onguent dont la composition est due à Apollophane: il y entre de résine, de térébenthine, de suie d'encens, de chacun p. IV. *; de bdellium, de gomme ammoniaque, d'iris, de suif de veau ou de chèvre pris sur les reins, de gui, de chacun p. IV. *; cet onguent adoucit toutes sortes de douleurs, amollit ce qui est dur, et échauffe modérément.

7. L'onguent d'André a les mêmes propriétés que le précédent; de plus, il est résolutif; il chasse les humeurs, fait mûrir le pus, ouvre les tégumens lorsque le pus est mûr, et procure ensuite la réunion des chairs. Il fait bien sur les petits et les grands abcès. Il soulage dans les douleurs des articulations, des hanches et des pieds. Il rétablit ce qu'il peut y avoir de froissé à l'intérieur; il amollit les hypocondres lorsqu'ils sont durs et gonflés; il détache les esquilles d'os; enfin il est bon dans tous les cas où la chaleur peut être utile. Il est composé de cire, p. XI. *; de gui, de suc de sycaminum, ou autrement de sycomore, de chacun p. I.*; de poivre rond et long, de gomme ammoniaque en larmes, de bdellium, d'iris d'Illyrie, de cardamone, d'amone, de bois de baume, d'encens mâle, de myrrhe, de résine sèche, de chacun p. X. *; de pyrèthre, de baies de lauréole, d'écume de nitre, de sel ammoniac, de racine d'aristoloche de Crète, de racine de concombre sauvage, de térébenthine liquide, de chacun p. XX. *; on ajoute à ces drogues une quantité suffisante d'onguent d'iris, pour les amollir et les lier ensemble.

8. Un des meilleurs onguens qu'on puisse employer pour relâcher, amollir et résoudre en même temps, est celui dont on attribue la composition à Polyarque. Il est fait avec parties égales de jonc carré, de cardamone, de suie d'encens, d'amone, de cire, et de résine liquide.

9. L'onguent de Nilée produit les mêmes effets. Il est composé de marc d'huile de safran, p. IV. *; de gomme ammoniaque en larmes, de cire, de chacun p. XX. *; on broie les deux premiers ingrédiens dans du vinaigre, et on fait fondre la cire dans de l'huile rosat; on mêle ensuite le tout ensemble.

10. L'onguent de Moschus est, aussi, émollient. Il entre dans sa composition, de gabanum une once, de suie d'encens p.; de cire, de gomme ammoniaque en larmes, un tiers; de poix sèche, p. II.; de vinaigre, trois hémines.

11. L'onguent de Medus est résolutif. Il est composé de cire p.; de panax p. * demi; d'écaille d'airain, d'alun rond, d'alun en fragments, de chacun p. I. *; de plomb brûlé, p. I * et demi.

12. L'onguent de Panthème était aussi résolutif. Il entrait dans sa composition de chaux p. demi; de graine de moutarde broyée, de fenugrec, d'alun, de chacun p. I., de suif de bœuf p. II. et demi.

13. 14. On trouve dans les auteurs plusieurs onguents contre les écrouelles. Le mauvais caractere de cette maladie, la difficulté qu'il y a de la guérir, ont été cause, à ce que je crois, qu'on a tenté beaucoup de remèdes avec des succès divers. André conseille de se servir d'un onguent fait avec de semence d'ortie p. I. *; de poivre rond, de bdellium, de galbanum, de gomme ammoniaque, de résine sèche, de chacun p. IV. *; de résine liquide, de cire, de pyrèthre, de poivre long, de semence de tithymale, de soufre qui n'a point passé par le feu; de lie de vinaigre sèche, d'écume de nitre, de sel ammoniac, de moutarde, de cardamome, de racine de concombre sauvage, de résine, de chacun p. VIII *; on broie toutes ces drogues dans un vin doux.

15. On prépare encore contre les écrouelles un onguent plus efficace que les précédents, et qui est fait avec parties égales de semence de gui, de fiente de..., de résine, de soufre qui n'a point passé par le feu ; ou bien avec de soufre p. I. * ; de pierre nommée pyrite p. IV. * ; de cumin un acétabule : ou bien encore avec une partie de la même pierre, deux de soufre, et trois de résine de térébenthine.

16. L'onguent d'un certain Arabe résout les écrouelles et le phyma. Il est composé de myrrhe, de sel ammoniac, d'encens, de résine sèche et liquide, d'onguent de safran, de cire p. I. * ; de pyrite p. IV ; quelques-uns ajoutent à ces ingrédiens, de soufre p. II. *.

17. Un onguent qui est bon contre les écrouelles, les tumeurs qui suppurent difficilement, et les cancers, est celui qui est fait avec de soufre p. II. * ; de nitre p. IV * ; de myrrhe p. VI. * ; de suie d'encens p. demi ; de sel ammoniac p. III.* ; de cire p. I.

18. Protarchus employait dans la tumeur des parotides, le méliceris ou le favus, et les ulcères malins, un onguent composé avec de pierre ponce, de résine de pin liquide, de suie d'encens, d'écume de nitre, d'iris, de chacun p. VIII. * ; de cire p. IX. * ; et un verre et demi d'huile.

19. On se sert contre le panis, dès qu'il commence à paraître, et contre le phyma, d'un onguent fait avec l'ochre attique, deux parties de fleur de farine de froment, qu'on broie ensemble, et auxquelles on ajoute une quantité suffisante de miel, pour leur donner la consistance d'onguent.

20. On emploie, pour résoudre toutes les espèces de phyma, un onguent qu'on prépare avec de chaux, d'écume de nitre, de poivre rond, de chacun p. I. * ;

de galbanum p. II *; de sel p. IV. *; qu'on incorpore dans un cérat fait avec l'huile rosat.

21. L'onguent qui arrête la suppuration, est fait avec de galbanum, de fève écrasée, de chacun p. I. *; de myrrhe, d'encens, d'écorce de la racine du câprier, de chacun p. IV. *. Il suffit aussi d'appliquer sur les abcès, pour en opérer la résolution, de la poudre de buret brûlé, à laquelle on ajoute du vinaigre.

22. Si le sang s'est extravasé abondamment, on emploie avec succès un onguent qui convient aussi dans le phyma, et qui est composé de bdellium, de styrax, de gomme ammoniaque, de galbanum, de résine de pin, sèche et liquide, de lentisque, d'encens, d'iris, de chacun p. II. *.

23. On adoucit la violence du phyma carcinomateux, avec un onguent composé de galbanum, de gui, de gomme ammoniaque, de résine de térébenthine, de chaque p. I. *; suif de taureau p. demi, de lie brûlée, la plus grande quantité qu'on peut en faire entrer, sans cependant rendre l'onguent plus sec qu'il ne doit être.

24. On guérit la contusion et la meurtrissure du visage avec l'onguent suivant, qu'on laisse appliqué le jour et la nuit. On prend d'aristoloche, de thaphise, de chacun p. II. *; de bdellium, de styrax, de gomme ammoniaque en larmes, de galbanum : de résine sèche, et de résine liquide de lentisque, d'encens mâle, d'iris d'Illyrie, de cire, de chacun p. IV. *. Le cataplasme de fève convient aussi dans ce cas.

25. Il est aussi des onguents que les Grecs appellent *stomotiques*, parce qu'ils ont la propriété d'ouvrir. Tel est le cataplasme qui est composé de poivre long, d'écume de nitre, de chacun p. II. *; de velar p. IV. *; qu'on incorpore avec du miel. Ces cataplasmes sont aussi

propres pour faire ouvrir les écrouelles. Un des plus efficaces qu'il y ait dans ce genre, est celui qui est fait avec de chaux p. IV. *; de poivre six grains, de nitre, de cire, de chacun p. X. *; de miel p. =; et une hémine d'huile.

26. L'onguent de Micon est bon pour résoudre, ouvrir et déterger; il est composé avec parties égales d'écume de mer, de soufre, de nitre, de pierre ponce, et d'une quantité de poix et de cire suffisante, pour lui donner la consistance de cérat.

27. Voici comment se fait l'onguent d'Aristogène pour les os : on prend de soufre p. I. *; de résine de térébenthine, d'écume de nitre, de la partie intérieure de l'ognon de scille, de plomb lavé, de chacun p. II. *; de suie d'encens p. VIII. *; de figue sèche très-grasse, de suif de taureau, de chacun p. VIII. *; de cire p. XII. *; d'iris de Macédoine p. VII. *; de sésame grillé, un acétabule.

28. C'est surtout aux maladies des tendons et des articles que les onguents conviennent. Voici celui d'Euthyclée, qui est indiqué dans toutes les douleurs de ce genre, dans celles de la vessie, et dans la contracture des articulations produites par une cicatrice récente; ce que les Grecs appellent *ankylose*. Il est composé d'un acétabule de suie d'encens, d'autant de résine, de galbanum en larmes une demi-once; d'ammoniac, de bdellium, de chacum p. =; de cire p. demi. On en fait encore un autre avec d'iris, d'ammoniac, de galbanum, de nitre, de chacun p. XIV. *; de résine liquide p. VI. *; de cire p. XVI. *.

29. Il est un onguent de Sosagore contre les douleurs des articulations; il est composé de plomb brûlé, de larmes de pavot, d'écorce de jusquiame, de styrax, de pain de pourceau, de suif, de résine, de cire, parties égales.

30. Il entre dans l'onguent de Chrysippe, de résine liquide, de sandaraque, de poivre, de chaque p. XII. *, et un peu de cire.

31. L'onguent de Ctésiphon est composé de cire de Crète, de résine de térébenthine, de nitre très-rouge, de chacun p. * demi; et trois verres d'huile. Mais on doit répandre auparavant sur ce nitre, pendant trois jours de suite, de l'eau, le broyer, et le faire ensuite bouillir avec un setier de cette eau, jusqu'à ce qu'elle soit toute évaporée. Cet onguent convient aussi dans la tumeur des parotides, dans le phyma, et les écrouelles; et pour rendre de la fluidité aux humeurs qui se sont arrêtées et épaissies.

32. On se trouve bien aussi d'appliquer dans les maladies des articulations un onguent fait d'une partie de figues sèches, mêlée avec le calament, ou bien de staphisaigre dépouillée de ses semences, et mêlée avec le pouliot.

33. Les onguents, dont nous venons de parler, procurent aussi du soulagement dans la goutte; mais Ariston se servait, dans cette maladie, d'un onguent particulier, fait avec de nard, de cassia, de canelle, de chamæléon, de jonc rond, de chacun p. VIII. *; de suif de chèvre, fondu dans l'onguent d'iris, p. XX. *; d'iris p. I. *; qu'on a fait macérer auparavant pendant vingt jours dans du vinaigre très-fort. Ce même onguent résout le phyma récent, et dissipe toutes sortes de douleurs.

34. Théoxène employait, dans les douleurs des pieds, un onguent fait avec un tiers de suif pris de dessus les reins, et deux parties de sel, dont il frottait un morceau de peau, qu'il mettait sur les pieds; il appliquait par-dessus de la gomme ammoniaque en larmes, dissoute dans du vinaigre.

35. Dans la goutte des pieds et des autres articula

tions, accompagnée de dureté, Numénius rendait de la souplesse à ces parties avec l'onguent suivant : il prenait d'aurone, de fleurs de roses sèches, de larmes de pavot, de chacun p. III. * : de résine de térébenthine p. IV. * ; d'encens, d'écume de nitre, de chacun p. VIII. * ; d'iris, d'aristoloche, de chacun p. XII. * ; de cire p. III.; auxquels il ajoutait un verre d'huile de cèdre, trois verres d'huile de laurier, et un setier d'huile acerbe.

36. Dexius employait contre l'engorgement calleux des articulations un onguent fait avec de chaux p. IV. * ; de céruse p. VIII. * ; de résine de pin p. XX. * ; et de poivre gr. XXX. * ; de cire p. II. On verse sur ces drogues, à mesure qu'on les broie, une hémine de vin doux.

Sect. XIX. Il n'est point d'emplâtres dont on retire plus d'avantage, que de ceux qu'on applique sur les blessures, lorsqu'elles sont encore sanglantes. Les Grecs les appellent *enæma ;* ils arrêtent les progrès de l'inflammation, à moins qu'elle ne soit fort considérable ; et, dans ce cas-là même, ils en diminuent la violence : ils réunissent aussi les lèvres des plaies qui ne sont point accompagnées d'hémorrhagie, et les font cicatricer. Il n'entre aucune sorte de graisse dans leur composition ; c'est pourquoi les Grecs les appellent *alipænes.*

2. Un des meilleurs emplâtres de cette espèce est celui qu'on appelle barbare : il est composé de verdet, p. XII. * ; de litharge, p. XX. * ; d'alun, de poix sèche, de résine de pin sèche, de chacun p. I. * ; auxquels on ajoute une hémine d'huile, et autant de vinaigre.

3. L'emplâtre coaque a la même propriété. Il est fait avec de litharge p. C. *, et autant de résine sèche ; on doit faire bouillir auparavant la litharge dans trois hémines d'huile. La couleur de ces deux emplâtres est noire ; couleur que donne presque toujours la poix et la résine, de même que le bitume donne une couleur

très-noire; le verdet ou l'écaille de cuivre, une verte; le minium, une rouge; la céruse, une blanche.

4. Il est peu de ces compositions, dans lesquelles la variété du mélange produise quelque changement de couleur; c'est pourquoi l'emplâtre basilic est aussi de couleur noire. Cet emplâtre est fait avec de panax p. I. *; de galbanum, p. II. *; de poix et de résine, de chacun p. X. * et d'un demi-verre d'huile.

On appelle smaragdin un emplâtre qui est très-vert, et qui est composé de résine de pin, p. III. *; de cire, p. I. *; de verdet, demi-p.; de suie d'encens, p. II;. d'autant d'huile et de vinaigre, pour lier ensemble la poudre d'encens et le verdet.

5. Il est aussi un emplâtre d'une couleur presque rousse, qui amène très-promptement les plaies à cicatrice. Il est composé d'encens, p. I. *; de résine, p. II. *; d'écaille d'airain, p. IV. *; de litharge, p. XX. *; de cire, p. C. *, et d'une hémine d'huile.

6. Il y a encore un emplâtre qu'on appelle *paracollétique*, parce qu'il est agglutinatif. Il est fait avec de bitume, d'alun en fragments, p. IV. *; de litharge, p. XI. *; et une hémine de vieille huile.

7. Outre les emplâtres dont nous venons de parler, il en est encore de la même espèce, que les Grecs ont appelés *céphaliques*, parce qu'ils conviennent dans les blessures de la tête. L'emplâtre de Philotas est composé de terre d'Érétrie, de chalcitis, de chacun p. IV. *; de myrrhe, d'airain brûlé, de chaque, p. X. *; de colle de poisson, p. VI. *; de verdet ratissé, d'alun rond, de misy cru, d'aristoloche, de chaque, p. VIII. *; d'écaille de cuivre, p. X. *; d'encens mâle, p. II *; de cire, p. I.; d'huile rosat, et d'huile acerbe, trois verres; et d'une quantité suffisante de vinaigre, pour pouvoir broyer toutes les matières sèches qui entrent dans cet emplâtre.

8. L'emplâtre vert convient aussi dans les blessures de la tête; il est fait avec de cuivre brûlé, d'écaille de cuivre, de myrrhe, de colle de poisson, de chaque, p. VI. *; de misy cru, d'alun rond, de chaque, p. VIII. *; de cire, p. I. *; d'huile, une hémine, et d'une quantité suffisante de vinaigre.

9. Un des meilleurs emplâtres suppuratifs qu'on puisse employer, et qui est très-facile à préparer, est l'emplâtre que les Grecs appellent *tétrapharmaque*. Il est fait avec parties égales de cire, de poix, de résine, de suif de taureau, ou de veau, si l'on n'a point du premier.

10. L'emplâtre *ennéapharmaque* est aussi suppuratif, mais plus détersif que le premier. Il entre neuf drogues dans sa composition : la cire, le miel, le suif, la résine, la myrrhe, l'huile rosat, la moelle de cerf, de veau, ou de bœuf; la laine grasse et le beurre, qu'on mêle en quantité égale.

11. Il est certains emplâtres qui sont en même temps suppuratifs et détersifs. Si l'on ne peut avoir qu'une sorte de ces topiques, il vaut mieux les avoir tels; mais, si l'on a à choisir, il est préférable d'employer ceux qui sont propres à produire l'effet particulier dont on a besoin dans le moment. Je vais en proposer deux exemples. Le premier est l'emplâtre d'Attale pour les plaies : il est composé d'écaille d'airain, p. XVI. *; de suie d'encens, p. XV. *; d'autant d'ammoniac; de résine liquide de térébenthine, p. XXV. *; d'autant de suif de taureau; de trois hémines de vinaigre, et d'un setier d'huile. Parmi les emplâtres qui conviennent dans les fractures du crâne, il en est un dont on attribue la composition à Judée : il est fait avec de sel, p. IV. *; d'écaille d'airain rouge, d'airain brûlé, de chacun, p. VII. *; de gomme ammoniaque en larmes, de suie d'encens, de résine sèche, de chaque, p. XVI. *; de résine de colophon,

de cire, de suif de veau préparé, de chacun, p. xx. *; on y ajoute un demi-verre de vinaigre, et un peu moins d'un verre d'huile. Nous appelons drogues préparées celles que les Grecs appellent *tetherapeumena*, comme lorsqu'on ôte avec soin, du suif ou de quelque autre médicament, toutes les pellicules.

12. Il est aussi des emplâtres renommés pour être attractifs; on les appelle *épispatisques.* Tel est celui qu'on nomme *diadaphnidon*, à cause des baies de laurier qui entrent dans sa composition. Il est fait avec de résine de térébenthine, p. x. *; de nitre, de cire, de poix sèche, de baies de laurier, de chaque, p. xx. *, et un peu d'huile. Toutes les fois que je dirai qu'on doit employer ou des baies, ou des amandes, ou quelque chose de semblable, il est bon de savoir que j'entends toujours qu'on doit, avant de les peser, ôter la pellicule dont elles sont recouvertes.

13. On donne aussi le nom de *diadaphnidon* à un autre emplâtre, qui est attractif et suppuratif. Il est fait avec parties égales de suif de veau, de gomme ammoniaque en larmes, de poix, de cire, de nitre, de baies de laurier, de résine sèche, d'aristoloche, et de pyrèthre.

14. L'emplâtre de Philocrate a les mêmes vertus que les précédents; il est composé de sel ammoniac, p. vii. *; d'aristoloche, p. viii. *; de cire, de résine de térébenthine, de suie d'encens, de chaque p. xv. *; de litharge d'argent, p. xxxii. *; on ajoute à cet emplâtre, pour le rendre suppuratif, d'iris, p. iv. *; de galbanum, p. vi. *.

15. Un des meilleurs emplâtres attractifs est l'emplâtre que les Grecs appellent *rhypodes* à cause de sa ressemblance avec des ordures. Il est composé de myrrhe, de safran, d'iris, de propolis, de bdellium, de

grains de grenade, d'alun en fragments, et d'alun rond, de misy, de chalcitis, de vitriol bouilli, de panax, de sel ammoniac, de gui, de chacun, p. IV. *; d'aristoloche, p. VIII. *; d'écaille d'airain, p. XVI. *; de résine de térébenthine, p. LXXV. *; de cire, et de suif de taureau ou de bouc, de chacun, p. C. *.

16. Hécatée faisait aussi un emplâtre attractif, avec de galbanum, p. II. *; de suie d'encens, p. IV. I; de poix, p. VI. *; de cire, et de résine de térébenthine, de chaque, p. VIII. *. On ajoute à ces drogues un peu de pommade d'iris.

17. L'emplâtre alexandrin, vert, est aussi attractif; il est composé d'alun de plume, p. VIII. *; de sel ammoniac, p. VIII. *; d'écaille d'airain, p. XXI *; de myrrhe, d'encens, de chaque p. XVIII. *; de cire, p. CL. *; de résine de colophon ou de pin, p. CC. *; d'huile une hémine, et d'un setier de vinaigre.

18. Il est aussi quelques emplâtres rongeants, que les Grecs appellent *septiques*. Tel est celui qui est composé de résine de térébenthine, de suie d'encens, de chaque p. II*; d'écaille d'airain, p. I. *; de ladanum, p. II. *; d'autant d'alun, de litharge d'argent, p. IV. *.

19. Il est un emplâtre qui ronge puissamment les parties molles, qui altère même les os, et consume les chairs fongueuses. Il est fait avec une once de litharge d'argent, une once d'écaille d'airain; de nitre qui n'a point passé par le feu; de pierre asienne, d'aristoloche, de chaque un sixième d'once; de cire, de résine de térébenthine, d'encens, de vieille huile, de vitriol, de sel ammoniac, p. demi; de verdet ratissé, huit onces; d'une hémine de vinaigre de scille, et d'autant de vin d'Amine.

20. Il est aussi des emplâtres contre les morsures. Tel est l'emplâtre noir de Diogène, qui est composé de bitume, de cire, de résine de pin sèche, de chaque

22

p. xx *; de litharge d'argent, p. c. *, et d'un setier d'huile; ou bien d'écaille d'airain, p. iv. *; de céruse, et de verdet ratissé, de chaque p. viii. *; d'ammoniac, p. xii. *; de cire, de résine de pin, de chaque p. xxv. *; de litharge d'argent, p. c. *, et d'un setier d'huile, ou bien enfin, d'écaille d'airain, p. xiv. *; de galbanum, p. vi. *; de céruse et de verdet ratissé, de chaque p. viii. *; d'ammoniac, p. xii. *; de cire, de résine de pin, de chaque p. xxxv. *. On fait bouillir la litharge d'argent avec ces substances.

21. L'emplâtre rouge d'Éphèse, convient dans les mêmes cas; il est fait avec de résine de térébenthine, p. ii. *; de galbanum, p. iv. *; de minium de Sinope, p. vi. *; de suie d'encens, p. vi. *; de cire, p. viii. *; de litharge d'argent, p. xxxvi. *, et d'une hémine de vieille huile.

22. On se sert aussi, dans les mêmes cas, de l'emplâtre suivant, qui est fait avec d'écaille d'airain, de suie d'èncens, de chaque p. iv. *; de galbanum, p. v. *; de sel ammoniac, p. xii. *; de cire, p. xxv. *, et de trois hémines d'huile. On applique aussi avec succès ces emplâtres sur les autres blessures récentes.

23. Il est aussi des emplâtres blancs, adoucissants, qu'on appelle en grec *leuca*, qui conviennnent presque dans toutes les blessures légères et récentes. Tel est l'emplâtre qui est fait avec de céruse, p. xxxii. *; de suif de veau, préparé, et de cire, de chacun, p. xlviii. *; de trois hémines d'huile, dans laquelle on fait bouillir a céruse.

24. Il est encore un autre emplâtre du même genre, qui est fait avec de céruse, p. xx. *; de cire, p. xxxv. *; d'une hémine d'huile, et d'un setier d'eau. Il faut remarquer que toutes les fois qu'on ajoute ces liquides à la céruse ou à la litharge, elles doivent y subir l'ébul-

lition. L'emplâtre dont nous venons de donner la composition, est très-blanc; c'est pourquoi, on l'appelle l'emplâtre éburné.

25. Il est aussi certains emplâtres adoucissants, qu'on appelle en Grec *lipares*. Tel est celui qui est fait avec de minium, p. IV.*; de litharge d'argent, p. XXV.*; de cire et de graisse de porc, de chaque p. XXXVII.*; et quatre jaunes d'œufs.

26. Voici un autre emplâtre de la même espèce. Prenez de cire, de résine de térébenthine, de chaque p. VI.*; de céruse, p. VIII.*; de litharge d'argent, de scorie de plomb, de chaque p. XX.*; d'huile de ricin et de myrte, de chaque une hémine.

27. Archagathus a aussi donné la composition d'un troisième emplâtre adoucissant, qui est fait avec de misy bouilli, d'airain brûlé, de chacun p. IV.*; de céruse bouillie, p. VIII.*; de résine de térébenthine, p. X.*; de litharge d'argent, p. VI*.

28. Les emplâtres suivants sont aussi de la même espèce. Ils sont faits avec de litharge d'argent, de cire, de graisse de porc, de chaque p. XXVII.*; de jaunes d'œufs cuits, et une hémine d'huile rosat; ou bien avec de cérat préparé avec l'huile de myrte, trois parties; de graisse de porc, un quart, et un peu de scorie de plomb. Tel est encore l'emplâtre fait avec une demi-livre de litharge d'argent, qu'on fait bouillir dans une hémine d'huile, et autant d'eau de mer, jusqu'à ce que la liqueur soit entièrement réduite; on y ajoute un peu de cire. On peut aussi faire un emplâtre de la même nature, avec parties égales de cire, de suif, d'antimoine, de litharge d'argent, et de céruse.

SECT. XX. Les trochisques ont aussi différentes propriétés; il en est qui conviennent pour cicatriser, et guérir les blessures récentes. Tel est celui qui est fait

avec de chalcitis, de misy, d'écume de nitre, de fleurs d'airain, de noix de galle, d'alun en fragments qu'on fait bouillir légèrement, de chaque p. I. *; d'airain brûlé, de grains de grenade, de chacun p. III. *. On délaye ce trochisque dans du vinaigre, et on l'étend ainsi sur la plaie, lorsqu'il est temps de la cicatriser. Mais si la partie blessée est nerveuse ou musculeuse, il est plus à propos de le mêler avec du cérat dans la proportion d'une partie de trochisque et de huit parties de cérat.

1. Voici un autre trochisque de la même espèce : Prenez de bitume, d'alun en fragments, de chacun p. I. *; d'airain brûlé, p. IV. *; de litharge d'argent, p. XI. *, et un setier d'huile.

2. Mais le plus renommé de beaucoup, est celui dont Polybe est l'auteur : on l'appelle en grec *sphragis*. Il est fait avec d'alun de plume p. I. *; de vitriol p. II. *; de myrrhe p. V. *; autant d'aloès; de grains de grenade, de fiel de taureau, de chacun p. VI. *. On broye ensemble toutes ces drogues, et on les mêle dans du vin austère.

3. On emploie dans les ulcères sordides et gangréneux des oreilles, des narines, des parties honteuses, et dans l'inflammation de ces mêmes parties, un trochisque fait avec de borax p. I. *; de vitriol, d'alun en fragments, de chaque p. II. *; d'écorce de physalis p. IV. *; de minium p. VI. *; de litharge d'argent p. XII. *; de céruse p. XVI. *, qu'on lie avec le vinaigre, et qu'on délaye dans la même liqueur, lorsqu'on veut s'en servir.

4. On emploie le trochisque d'Andron dans l'inflammation de la luette, les ulcères sordides, et le chancre des parties obscènes. Il est composé avec de noix de galle, de vitriol, de myrrhe, de chaque p. I. *; d'aristoloche, d'alun de plume, en fragments p. II. *; de grains

de grenade p. xxv. *. On incorpore toutes ces drogues ensemble avec du vin cuit, et lorsqu'on veut s'en servir, on les delaye dans du vin ou du vinaigre, selon que le mal qu'on a à traiter, est plus ou moins grave.

5. Il est un trochisque dont on se sert spécialement dans les fissures de l'anus, la rupture des vaisseaux sanguins, et le chancre ; il est fait avec de verdet, p. II. *; de myrrhe p. XII. * ; d'antimoine, de larmes de pavot, d'acacia, de chacun p. XVI. * ; qu'on broye dans du vin, et qu'on délaye aussi dans la même liqueur, lorsqu'on veut en faire usage.

6. Le trochisque suivant paraît propre pour faire sortir avec l'urine la pierre de la vessie; il est composé avec parties égales de cassia, de safran, de myrrhe, de costus, de nard, de canelle, de réglisse, de baume, d'hypericum : on broye toutes ces drogues ensemble ; on verse dessus du vin doux, et on en forme des pastilles qui pèsent chacun p. I. *; on en fait prendre un tous les matins à jeun.

Sect. XXI. I. Les trois genres de compositions dont nous venons de parler, le cataplasme, l'emplâtre, et le trochisque, sont d'un usage aussi varié qu'étendu. Mais il en est d'autres encore qui ont également leur utilité; tels que ceux qui sont destinés à l'usage des femmes. On les appelle en grec *pessaires*. Voici la maniere dont on s'en sert : lorsqu'ils sont faits, on les étend sur une laine fort douce, et on introduit cette laine dans les parties naturelles.

Pour provoquer les menstrues, on fait un pessaire avec deux figues de Caunes, auxquelles on ajoute de nitre p. I. *; ou bien avec la semence d'ail broyée, à laquelle on ajoute un peu de myrrhe qu'on incorpore avec l'onguent de lis; ou bien avec la pulpe de concombre sauvage délayée dans du lait de femme.

2. Le pessaire émollient se prépare avec un jaune d'œuf, le fenugrec, l'huile rosat, et le safran qu'on mêle ensemble. On peut aussi le préparer avec d'élaterium p. II. *; autant de sel, de staphisaigre p. VI. *; qu'on incorpore avec du miel.

3. Le pessaire de Boëthus produit le même effet; il est fait avec de safran, de résine de térébenthine, de chaque p. IV. *; de myrrhe p. IV. *; d'huile rosat p. I. *; de suif de veau p. I. *; de cire p. II. *. On mêle toutes ces drogues ensemble.

4. Un des meilleurs pessaires qu'on puisse employer dans l'inflammation de la matrice, est celui de Numénius; il est fait avec de safran p. III. *, de cire p. I. *; de beurre p. VIII. *; de graisse d'oie p. XII. *; deux jaunes d'œuf cuits, et un peu moins d'un verre d'huile rosat.

5. Si l'enfant est mort dans la matrice, il faut, pour le faire sortir plus facilement, faire usage d'un pessaire préparé avec l'écorce de grenadier pilée dans de l'eau.

6. Si une femme est sujette à avorter; on se sert d'un pessaire fait avec les limaçons broyés et brûlés avec leurs coquilles, qu'on incorpore dans du miel.

7. Si une femme est stérile, on a recours à un pessaire fait avec la graisse de lion, mêlée avec l'huile rosat.

SECT. XXXII. 1. Il est des médicaments qu'on emploie sous forme sèche et pulvérulente : alors on en saupoudre les parties malades; ou bien on les incorpore avec un liquide, de manière à pouvoir en faire des onctions. Tel est un mélange propre à consumer les chairs baveuses, et qui est fait avec d'écaille de cuivre, de suie d'encens, de chaque p. I. *; de verdet p. II. *. Ces mêmes ingrédiens mêlés avec du miel, détergent les ulcères, et procurent la regénération des chairs, lorsqu'ils sont mêlés

avec la cire. Le misy et la noix de galle mêlés ensemble en parties égales, consument aussi les chairs. On peut s'en servir sous une forme sèche, ou bien en forme d'onction, en les incorporant dans de la calamine.

2. On se sert avec succès pour consumer doucement les chairs, s'opposer à la pourriture, et l'empêcher de s'étendre, du miel mêlé avec la lentille, ou du marrube, ou des feuilles d'olivier, qu'on a fait bouillir auparavant dans du vin; du mélilot bouilli dans de l'hydromel et ensuite écrasé; de la chaux incorporée dans du cérat; des amandes amères mêlées avec un tiers d'ail, auxquelles on ajoute un peu de safran; on emploie aussi une composition faite avec de litharge d'argent p. VI. *; de corne de bœuf brûlée p. XII.*; d'huile de myrte et de vin trois verres; ou bien avec de fleurs de grenade, de vitriol, d'aloès, de chaque p. II. *; d'alun en fragments, d'encens, de chaque p. IV. *; de noix de galle p. VIII. *; d'aristoloche p. X. *. On peut aussi faire usage de l'orpiment mêlée avec le chalcitis, ou le nitre, ou la chaux, ou le papier brûlé; mais il agit plus puissamment, car il brûle même les parties sur lesquelles on l'applique; on se sert encore du sel mêlé avec du vinaigre, ou de la composition suivante. Prenez de chalcitis, de grains de grenade, d'aloès, de chaque p. II. *; d'alun en fragments, d'encens, de chaque p. IV. *; de noix de galle p. VIII. *; d'aristoloche p. X *; de miel quantité suffisante pour lier ensemble tous les ingrédiens. Ou bien prenez de cantharides, de soufre, de chaque p. I. *; d'ivraie p. III. *; incorporez-les avec une quantité suffisante de poix liquide, ou bien faites un mélange de chalcitis, de résine, et de rue, ou de diphryge et de résine, ou de staphisaigre avec la poix liquide. La lie de vin brûlée, la chaux et le nitre

mêlés en parties égales, produisent les mêmes effets, de même qu'une composition faite avec d'alun en fragments p. IV. *, d'encens, de sandaraque, de nitre, de chaque p. I. *; de noix de galle p. VIII. *; d'aristoloche, p. X. *; et d'une quantité suffisante de miel.

3. La composition d'Hiéra est faite avec de myrrhe, de chalcitis, de chaque p. II. *; d'aloès, d'encens, d'alun, en fragments, de chaque p. IV. *; d'aristoloche, de noix de galle non mûres, de chaque p. VIII. *; d'écorce de grenade pilée, p. X. *.

4. Nous avons encore la composition de Judée, dans laquelle il entre deux parties de chaux, et une de nitre fort rouge, qu'on lie ensemble avec de l'urine d'un jeune enfant, pour leur donner la consistance de raclure de peau. Mais on doit, avant de s'en servir, mouiller la partie sur laquelle on veut l'appliquer.

5. Iolle faisait un mélange de papier brûlé, de sandaraque, de chaque p. I. *; de chaux, p. II. *; et autant d'orpiment.

6. Si le sang coule de la membrane qui enveloppe le cerveau, il faut répandre dessus un jaune d'œuf brûlé et mis en poudre. Mais si l'hémorrhagie vient de quelque autre partie, on se sert d'une poudre faite avec d'orpiment, d'écaille d'airain, de chaque p. I. *; de sandaraque, p. II. *; et de marbre calciné, p. IV. *; ces mêmes ingrédiens font aussi un bon effet dans le chancre. On emploie pour cicatriser les plaies, une composition faite avec d'écaille d'airain, de suie d'encens, de chaque p. II. *; de chaux p. IV. *. Cette même composition est aussi propre pour consumer les chairs fongueuses.

7. Timée employait dans le feu sacré et dans le chancre, une composition faite avec de myrrhe, p. II. *; d'encens, de vitriol, de chaque p. III. *; de sandara-

que, d'orpiment, d'écaille d'airain, de chaque p. IV. * ; de noix de galle, p. VI. * ; de céruse brûlée, p. VIII. *. Ces ingrédiens font le même effet, soit qu'on les emploie en poudre, soit qu'on les incorpore avec du miel.

8. On excite l'éternument, en faisant respirer par les narines de l'ellébore blanc, ou de l'herbe au foulon. On fait aussi éternuer avec un mélange de poivre, d'ellébore blanc, de chaque p. * =; de castoreum, p. I. * ; d'écaille de nitre, p. I *, et d'herbe au foulon, p. IV. *.

9. On emploie les gargarismes ou pour adoucir, ou pour répercuter, ou pour faire couler l'humeur. Les gargarismes adoucissants se font avec le lait, la crême d'orge, ou de son; les astringents, avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir ou de la lentille, ou des fleurs de roses, ou de ronces, ou des coings, ou des dattes. Les attractifs se préparent avec la moutarde et le poivre.

Sect. XXIII. 1. On se sert rarement des antidotes; mais leur usage est quelquefois fort nécessaire, parce qu'ils remédient à de très-grands maux. On les emploie avec succès toutes les fois qu'il y a quelque chose de froissé dans le corps, soit parce qu'on a reçu quelque coup, soit parce qu'on est tombé de quelque endroit élevé. On s'en sert aussi dans les douleurs des viscères, de la plèvre, du gosier, et des parties intérieures. On en fait surtout usage, lorsqu'on a été mordu par une bête venimeuse, ou lorsqu'on a avalé du poison dans les aliments ou les boissons.

Il est une espèce d'antidote qui se fait avec de larmes de pavot, p. IV. * ; d'acorus, de feuille indienne p. V. * ; d'iris d'Illyrie, de gomme, de chaque p. II. * ; d'anis, p. III. * ; de nard des Gaules, de feuilles de

roses sèches, de cardamome, de chaque p. IV. *; de persil, p. IV. *, de trèfle, p. V. *; de casse noire, de sil, de bdellium, du fruit de baume, de semence de pavot blanc, de chaque p. V. *, de styrax, p. V. *, de myrrhe, d'opopanax, de nard de Syrie, d'encens mâle, de suc d'hypociste, de chaque p. VI. *; de castoreum, p. VI. *; de costus, de poivre blanc, de galbanum, de résine de térébenthine, de safran, de fleurs de jonc rond, de chaque p. VI. *, de réglisse, p. VIII. *. On mêle toutes ces drogues dans du miel ou dans du vin de raisins secs.

2. Il est une autre espèce d'antidote que Zopyrus fit pour le roi Ptolémée, et qu'il nomma ambroisie, dit-on : il se prépare avec les drogues suivantes. Prenez de costus d'encens mâle, de chaque p. V. *; de poivre blanc, p II. *; de fleurs de jonc rond, p. II. *; de canelle, p. III. *; de casse noire, p. IV. *; de safran de Cilicie, p. IV. =. de myrrhe, qu'on appelle *en larmes*, p. V. *; de nard d'Inde, p. * V. On broie tous ces ingrédiens, et on les incorpore dans du miel cuit; et, lorsqu'on veut s'en servir, on en prend la grosseur d'une fève d'Égypte, qu'on délaie dans du vin.

3. L'antidote de Mithridate est des plus renommés. On dit que ce roi était dans l'usage d'en prendre tous les jours, et que par là il se mit à l'abri de tous les poisons. Il entre dans la composition du mithridate, de costus, p. *, d'acorus, p. V. *; d'hypericum, de gomme, de sagapenum, de suc d'acacia, d'iris d'Illyrie, de cardamome, de chaque p. II. *; d'anis, p. III. *; de nard des Gaules, de racine de gentiane, de feuilles de roses sèches, de chaque p. IV. *; de larmes de pavot, de persil, de chaque p. IV. *, de casia, de livèche, de polium, de poivre long, de chaque p. VI. *; de styrax p. V. de castoreum, d'encens, de suc d'hypociste, de

myrrhe, d'opopanax, de chaque p. vi. *, de feuilles de malobathre, p. vi. *; de fleurs de jonc rond, de résine de térébenthine, de galbanum, de semence de carotte de Crète, de chaque p. * vi. de nard, de baume, de chaque p. * ix. de thlaspi, p. v. *, de racine de Pont, p. vii. *; de safran, de gingembre, de canelle, de chaque p. viii. *. On broie toutes ces drogues et on les incorpore dans du miel. On en fait prendre contre le poison, la grosseur d'une noix grecque délayée dans du vin. Dans les autres maladies, il suffit d'en donner selon leur violence, ou la grosseur d'une fève d'Égypte, ou d'une semence d'orobe.

Sect. XXIV. 1. Les *acopes* sont bons pour les nerfs. Tel est celui qui est fait avec des fleurs de jonc rond, p. * ii. de costus, de jonc caré, de baies de laurier, d'ammoniac, de cardamone, de chaque p. * iv. de myrrhe, d'airain brûlé, de chaque p. vii. *; d'iris d'Illyrie; de cire, de chaque p. xiv. *; de calamus d'Alexandrie, de jonc rond, d'aspalath, de bois de baume, de chaque p. xxviii. *; de suif p. i. * et d'un verre d'huile d'iris.

2. Il est un autre acope qu'on appelle *euodes*, et qui se prépare de la manière suivante. Prenez de cire, p. * ii. d'huile autant, de résine de térébenthine, de la grosseur d'une noix; faites bouillir le tout ensemble; broyez-le ensuite dans un mortier, et versez par-dessus un acétabule d'excellent miel, d'huile d'iris, d'huile rosat trois verres.

3. Les Grecs appellent *enchristes* des liquides dont on se sert pour faire des onctions. Tel est celui qu'on emploie pour déterger et incarner les ulcères situés dans les environs des nerfs, et qui se fait avec parties égales de beurre, de moelle de veau, de suif de veau, de graisse d'oie, de cire, de miel, de résine de térébenthine, d'huile rosat, et d'huile de ricin. On fait fondre

tous ces ingrédiens séparément; et lorqu'ils sont fondus, on les mèle et on les broie ensemble. Ce médicament est fort détersif : si on veut le rendre plus émollient, on substitue à l'huile rosat l'huile de souchet.

4. On emploie contre l'érysipèle, un enchriste fait avec de litharge d'argent p. VI. *; de corne de bœuf brûlée p. XII. *. On broie ces deux drogues, et on verse dessus, alternativement, du vin ordinaire, et de l'huile de myrte, la valeur de chacun trois verres.

Sect. XXV. 1. Il est beaucoup de sortes de pilules dont on fait usage dans différents cas. On appelle pilules anodynes, celles qui calment la douleur, en procurant le sommeil. On ne doit les employer que dans une extrême nécessité; parce qu'elles sont composées de remèdes violents, et contraires à l'estomac. Il en est une néanmoins qui aide à la digestion, et qui se fait avec de larmes de pavot, de galbanum, de chacun p. I. *; de myrrhe, de castoreum, de poivre, de chaque p. II. * : il suffit d'en prendre la grosseur d'une semence d'orobe.

2. Une autre pilule, moins bonne à l'estomac, mais plus sûre pour procurer le sommeil, se fait avec de mandragore p. II. *, de semence d'ache et de jusquiame, de chaque p. IV. *, broyées dans du vin : elle se donne à la même dose que la précédente.

3. Dans les douleurs de tête, dans les ulcères, l'ophthalmie, les maux de dents, la difficulté de respirer, les tranchées, l'inflammation de la matrice, les douleurs des hanches, de la rate, du foie; dans le point de côté, dans les attaques hytériques avec chute et perte de la parole, on se sert avec succès de la pilule suivante, qui calme la douleur, en procurant le sommeil. Prenez de sil, d'acorus, de semence de rue sauvage, de chaque. p. *; de castoreum, de canelle, de chaque

p. II. *; de larmes de pavot, de racine de panax, de pommes de mandragore sèches, de fleurs de jonc rond, de chaque p. III. *; et de LVI. grains de poivre. On broie ces drogues séparément; on verse dessus, du vin de raisins secs, ensuite on les broie toutes ensemble, jusqu'à ce qu'elles aient la consistance convenable; on en prend un peu, ou en substance, ou délayé dans de l'eau.

4. On fait aussi des pilules de coquelicot de la manière suivante. Prenez de coquelicot bien mûr, une bonne poignée que vous mettrez dans un vase; versez dessus assez d'eau pour le couvrir complètement; faites-le ensuite bouillir, et lorsqu'il aura suffisamment bouilli, après l'avoir exprimé, jetez-le, et ajoutez à la liqueur qui reste une pareille quantité de vin de raisins secs; faites bouillir de nouveau le tout, jusqu'a ce qu'il soit réduit à une consistance convenable; laissez-le ensuite refroidir, et faites-en des pilules de la grosseur d'une fève ordinaire. Prises seules, ou dans de l'eau, elles procurent du sommeil; lorsqu'on y ajoute un peu de suc de rue, et du vin de raisins secs, elles apaisent les douleurs d'oreille; prises dans du vin, elles arrêtent la dysenterie; mêlées avec du cérat d'huile rosat, elles guérissent l'inflammation de matrice: détrempées dans de l'eau et appliquées sur le front, elles détournent le la pituite qui se jette sur les yeux.

5. On emploie, contre l'insomnie occasionnée par des douleurs de matrice, des pilules faites avec de safran, p. II. *; d'anis, de myrrhe, de chaque p. I. *; de larmes de pavot p. III. *; de semence de ciguë p. VIII. *. On mêle le tout ensemble dans du vin vieux; on en prend la grosseur d'une graine de lupin, délayé dans trois verres d'eau. Il serait dangereux de faire usage de ces pilules pendant la fièvre.

6. Pour guérir les affections du foie, on fait des pilules avec de nitre p. II. *; de myrrhe, de nard de Gaule, de chaque p. I. *, qu'on incorpore dans du miel, et dont on fait prendre la grosseur d'une fève d'Égypte.

7. On se sert, contre le point de côté, de pilules faites avec parties égales de poivre, d'aristoloche, de nard et de myrrhe.

8. Dans les douleurs de poitrine, on fait usage de pilules composées de nard p. I. *; d'encens, de cassia, de chaque p. III. *; de myrrhe, de canelle, de chaque p. VI. *; de safran p. VIII. *; d'un quart de résine de térébenthine, et de trois hémines de miel.

9. On se sert, contre la toux, des pilules d'Athénion, qui sont faites avec de myrrhe, de poivre, de chaque p. I. *; de castoreum, de larmes de pavot, de chaque p. I. *. On broie ces drogues séparément, et ensuite on les mêle. On prend, le matin, deux de ces pilules de la grosseur d'une fève ordinaire, et autant le soir en se couchant.

10. Si la toux empêche de dormir, il faut avoir recours aux pilules d'Héraclide de Tarente. Ces pilules se font avec de safran p. II. *; de canelle, de castoreum, de larmes de pavot, de chaque p. I. *; de myrrhe, de poivre long, de costus, de galbanum, de chaque p. II. *; de canelle, de castoreum, de larmes de pavot, de chaque p. I. *.

11. On déterge les ulcères du gosier, occasionnés par la toux, avec les pilules suivantes. Prenez de panax, de myrrhe, de résine de térébenthine, de chaque p. une once; de galbanum p. II. *; d'hysope p. II. *. On broie ces ingrédiens, et on les mêle dans une hémine de miel. La dose est ce qu'on peut prendre avec le bout du doigt.

12. Le remède de Cassius contre la colique est fait

avec les drogues suivantes : prenez de safran, d'anis, de castoreum, de chaque p. III. *; de persil p. IV. *; de poivre long et rond, de chacun p. V. *; de larmes de pavot, de jonc rond, de myrrhe, de nard, de chaque p. VI. *; incorporez le tout dans du miel. On peut prendre ce remède en substance, ou délayé dans de l'eau chaude.

13. Pour faire sortir l'enfant mort, ou l'arrière-faix, de la matrice, on fait une potion avec de l'eau, dans laquelle on a fait dissoudre du sel ammoniac p. I. *; ou à laquelle on a ajouté de dictame de Crète, p. I. *.

14. Dans l'accouchement difficile, on doit faire prendre, à jeun, à la malade une infusion de vélar dans du vin tiède.

15. On peut prendre, pour se fortifier la voix, d'encens p. I. *, dans deux verres de vin.

16. On emploie, dans la difficulté d'uriner, des pilules faites avec de poivre long, de castoreum, de myrrhe, de galbanum, de larmes de pavot, de safran, de costus, de chaque une once; de styrax, de résine de térébenthine, deux onces; de miel, d'absinthe, de chaque un verre. On en prend, le matin et après le souper, la grosseur d'une fève d'Égypte.

17. Voici comment se fait l'antidote contre les maladies de la trachée artère. Prenez de cassia, d'iris, de canelle, de nard, de myrrhe, d'encens, de chaque p. I. *; de safran p. I. *; de poivre, gr. XXX. Faites bouillir le tout dans trois setiers vin de raisins secs, jusqu'à ce qu'il soit reduit en consistance de miel. Ou bien, prenez de safran, de myrrhe, d'encens, de chaque p. I. *, mêlés avec la même quantité de ce vin et bouillis comme ci-dessus. Ou bien enfin, faites bouillir trois hémines de la même liqueur jusqu'à ce que les gouttes qu'on en retire se durcissent, et ajoutez-y de cassia broyé, p. I. *.

Sect. XXVI. 1. Après avoir traité de la vertu des médicaments, je vais parler des diverses manières dont le corps peut être dérangé. Il peut l'être de cinq façons différentes; lorsque les fonctions sont lésées par une cause extérieure, comme dans les blessures; lorsque quelque chose se corrompt au-dedans, comme dans le cancer; lorsqu'il se forme quelque corps étranger, comme dans la pierre de la vessie; lorsque quelque partie augmente contre nature, comme les veines qui deviennent variqueuses; lorsqu'une partie manque intérieurement, ou bien est mal conformé. Parmi ces dérangements, il en est qu'on guérit par les médicaments, et d'autres où le secours de la main est plus utile. Je parlerai dans un autre endroit des dérangements qui ont surtout besoin du secours de la main et de l'instrument tranchant; je me bornerai, pour le présent, à ceux qu'on guérit principalement par le moyen des médicaments. Je suivrai, dans cette partie de l'art de guérir, le même ordre que j'ai suivi dans la première; je parlerai d'abord des maladies qui attaquent indistinctement toutes les parties du corps; ensuite j'en viendrai à celles qui sont propres à chaque partie. Je commencerai par les blessures.

La première chose que le médecin doit savoir au sujet des blessures, c'est de connaître celles qui sont incurables, celles qui guérissent difficilement, et celles qui se guérissent aisément. Il est d'un médecin prudent de ne pas entreprendre le traitement d'un malade qui ne peut guérir, de crainte qu'on ne l'accuse d'avoir tué un homme qui était dévoué à une mort certaine. Lorsque le danger est grand, mais que le mal n'est pas absolument sans ressource, on doit faire connaître aux personnes qui entourent le malade combien la cure est difficile; car s'il arrivait que l'art fût impuis-

sant, on pourrait supçonner le médecin, ou d'avoir ignoré le danger, ou d'en avoir imposé. Mais s'il est d'un sage médecin de se comporter ainsi, il n'appartient qu'à un charlatan de grossir le mal, pour se faire valoir davantage : on doit, au contraire, promettre au malade un prompt rétablissement; afin d'être obligé par là de mettre tous ses soins à empêcher un mal, léger par lui-même, de devenir plus grand par un traitement mal dirigé.

2. Les blessures de la base du crâne, du cœur, de l'œsophage, de la veine porte, de la moëlle épinière, du milieu du poumon, des intestins grêles, de l'estomac, des reins, sont incurables; de même que celles des veines ou artères qui sont situées dans les environs du gosier.

3. On ne guérit presque jamais les blessures du poumon, du foie, de la membrane qui enveloppe le cerveau, de la rate, de la matrice, de la vessie, des gros intestins, du diaphragme, en quelque endroit de ces viscères qu'elles puissent être situées. Le danger est extrême aussi, si la pointe du trait a pénétré jusqu'aux gros vaisseaux, qui sont situés profondément, aux environs des aisselles et des jarrets; enfin, toutes les blessures dans lesquelles il y a quelque gros vaisseau ouvert, sont fort dangereuses, parce que l'hémorrhagie peut faire périr le malade; ce qui arrive, non-seulement lorsque les veines placées sous les aisselles et les jarrets sont ouvertes, mais encore lorsque ce sont celles qui vont aux testicules et à l'anus. De plus, toutes les blessures aux aisselles au périnée; celles des parties lorsque ce sont situées entre les os des îles et les côtes, dans les articulations ou entre les doigts, sont d'un mauvais caractere, de quelque nature qu'elles puissent être; il en est de même des blessures des muscles, des tendons, des arteres, des membranes, des os et des cartilages. Les

blessures qui se guérissent le plus facilement sont celles qui sont situées dans les chairs.

4. Ces blessures sont plus ou moins dangereuses, selon la nature de la partie qu'elles occupent. En général, il y a du danger dans toutes celles qui sont considérables.

5. Le danger varie encore par rapport à l'espèce et à la figure même de la blessure; car une blessure qui est accompagnée de contusion, est plus mauvaise que celle où il y a seulement solution de continuité; de sorte qu'il vaut mieux avoir été blessé par un trait pointu, que par un trait obtus. La plaie avec perte de substance, ou dans laquelle les chairs ont été emportées d'un côté et sont pendantes de l'autre, est aussi plus fâcheuse. Les blessures les plus mauvaises sont celles qui sont en ligne courbe; les moins mauvaises, celles qui sont en ligne droite; et le danger est plus ou moins grand, selon que la blessure approche le plus de l'une ou de l'autre de ces figures.

6. L'âge, le tempérament, la manière de vivre du blessé, la saison, rendent aussi le traitement des plaies plus ou moins difficile. Un enfant ou un jeune homme guérit plus facilement qu'un vieillard; un homme qui est d'un tempérament vigoureux, plus aisément que celui qui est d'un tempérament délicat; une personne qui n'est ni trop maigre, ni trop grasse, plus aisément que celle qui est l'un ou l'autre. On guérit aussi plus tôt, lorsque toute l'habitude du corps est en bon état, que lorsqu'elle est viciée; lorsque l'on s'exerce, que lorsqu'on reste oisif; lorsqu'on est sobre et tempérant, que lorsqu'on est adonné au vin et aux femmes. La saison la plus propre de l'année, pour la cure des plaies, est le printemps, ou du moins un temps qui ne soit ni très-chaud, ni très-froid; car la trop grande chaleur et le trop grand froid sont nuisibles aux plaies; et bien plus

encore, le passage rapide et alternatif de l'une à l'autre température : c'est pourquoi l'automne est si pernicieux pour les blessés.

7. La plupart des blessures sont exposées à la vue : il en est qu'on apprécie par le siége même qu'elles occupent, comme nous l'avons démontré ailleurs, lorsque nous avons décrit la position des parties internes. Cependant, comme il est certains cas qui se ressemblent, et qu'il est important de distinguer si la blessure est superficielle ou pénétrante, nous rapporterons ici les signes qui font connaître la partie intérieure qui a été frappée, et qui donnent lieu d'espérer la guérison, ou de craindre la mort du blessé.

8. Lorsque le cœur est blessé, le sang coule par la plaie avec abondance; le battement des artères s'affaiblit; la couleur est très-pâle; le malade est comme arrosé par une sueur froide et de mauvaise odeur; les extrémités se refroidissent, et la mort ne tarde pas à suivre.

9. Si le poumon est blessé, il y a difficulté de respirer; le sang qui sort par la bouche, est écumeux; celui qui coule par la plaie, est vermeil; en même temps, la respiration est accompagnée de sifflement; le blessé se trouve mieux lorsqu'il est penché sur sa plaie : on en voit qui se lèvent sans raison; plusieurs parlent, étant couchés sur la blessure, et ne peuvent plus parler, dès qu'ils sont dans une autre situation.

10. Les signes de la blessure du foie sont un épanchement considérable de sang sous l'hypocondre droit, la dépression des flancs vers l'épine, le soulagement qu'on éprouve lorsqu'on est couché sur le ventre; des douleurs pongitives qui s'étendent depuis le foie, jusqu'aux clavicules et à l'omoplate : symptômes auxquels se joint quelquefois un vomissement bilieux.

11. Dans la blessure des reins, on sent une douleur dans les aines et aux testicules; on n'urine qu'avec peine, et l'urine est teinte de sang; quelquefois même on ne rend que du sang pur.

12. Quand la rate est blessée, il s'écoule par la plaie, du côté gauche, un sang noir; l'hypocondre et l'estomac se tendent et se durcissent du même côté; le malade éprouve une grande soif; il ressent, comme dans la blessure du foie, des douleurs qui se propagent jusqu'aux clavicules.

13. Si la matrice est blessée, il y a douleur dans les aines, dans les hanches et aux cuisses. Le sang s'écoule en partie par la plaie, et en partie par le vagin; il survient un vomissement bilieux. Il est des femmes qui perdent l'usage de la parole; d'autres, celui de la raison : il en est aussi qui sont entièrement à elles-mêmes, et qui disent ressentir de vives douleurs dans les nerfs et dans les yeux. Elles meurent enfin, en éprouvant les mêmes symptômes que dans la blessure du cœur.

14. Dans la blessure du cerveau ou de la dure-mère, le sang sort par les narines, et quelquefois aussi par les oreilles; il y a presque toujours un vomissement de bile. Certains blessés ont tous les sens engourdis, et n'entendent point lorsqu'on les appelle; il en est qui ont le regard furieux; chez quelques uns, les yeux, comme relâchés, se meuvent de côté et d'autre; le délire survient presque toujours le troisième ou le cinquième jour de la blessure. Beaucoup ont des mouvements convulsifs; la plupart, avant de mourir, déchirent les bandages dont leur tête est enveloppée, et exposent leur plaie nue au froid.

15. Lorsque l'estomac est blessé, il survient un hoquet, et un vomissement bilieux. On rend, sur-le-champ, la nourriture ou la boisson qu'on peut avoir

prise. Le battement des artères est languissant; il y a de petites sueurs, qui occasionnent le refroidissement des extrémités.

16. Les signes de la blessure de l'estomac sont communs à celle du *jejunum* : les aliments et boissons sortent par la plaie; les hypocondres se tendent; on rend quelquefois de la bile par la bouche. La seule différence, c'est que la blessure est située plus bas lorsque le *jejunum* est intéressé. Lorsque les autres intestins le sont, on rend par la plaie ou les matières stercorales, où des exhalaisons qui en ont l'odeur.

17. Si la moelle de l'épine est blessée, il survient une paralysie, on a des mouvements convulsifs; il y privation du sentiment; au bout d'un certain temps, la semence, l'urine, les matières stercorales mêmes s'échappent involontairement.

18. Lorsque le diaphragme est blessé, les hypocondres se retirent en haut; on sent des douleurs dans l'épine; la respiration est lente; le sang qui sort par la plaie est écumeux.

19. Dans les plaies de la vessie, on sent des douleurs aux aines; il y a tension au-dessus du pubis; le le sang sort par l'urèthre, au lieu de l'urine qui s'écoule par la plaie; l'estomac est affecté; ce qui occasionne un vomissement de bile, ou le hoquet; les extrémités deviennent froides, et la mort s'ensuit.

20. Outre les signes que nous venons de rapporter, il est encore plusieurs choses qu'il faut connaître, et qui ont rapport à toutes les plaies et à tous les ulcères dont nous parlerons. Il découle des plaies et des ulcères, du sang, de la sanie, du pus. Le sang est connu de tout le monde; la sanie est plus ténue que le sang, plus ou moins épaisse, gluante et colorée. Le pus est très-épais, très-blanc, et plus gluant que le sang et la sanie.

Le sang découle d'une plaie récente, ou qui commence à se cicatriser. La sanie en sort entre l'un et l'autre temps; le pus coule d'un ulcère qui tend à la guérison. Le pus et la sanie sont de différentes espèces; les Grecs leur ont donné des noms particuliers; il est une espece de sanie, qu'ils appellent *ichor*[1]; une autre, qu'ils nomment *mélicère*; il est aussi un genre de pus, qu'ils désignent sous le nom *d'élœode*. L'ichor est ténu, tirant sur le blanc; il découle des ulcères malins, surtout dans les blessures des tendons qui ont été suivies d'inflammation. Le *mélicère* est plus épais, plus gluant, et un peu semblable à du miel blanc. Il découle aussi des ulcères malins, dans les blessures des tendons aux environs des articulations, et principalement dans celle du genou. L'*élœode* est ténu, tirant sur le blanc, onctueux, ressemblant assez, par sa couleur et sa consistance graisseuse, à de l'huile blanche; il paraît dans les grands ulcères qui commencent à se cicatriser. Le sang qui est trop ténu ou trop épais, qui est livide ou noir, mêlé de pituite, et de diverses couleurs, est mauvais. Le meilleur est celui qui est chaud, rouge, médiocrement épais et non glutineux. Aussi guérit-on plus aisément une blessure, de laquelle il découle un sang louable; et, en général, il est d'autant plus aisé de guérir les plaies et les ulcères, que les différentes humeurs qui en découlent, sont d'une meilleure qualité. La sanie est d'un mauvais caractère, lorsqu'elle est abondante, fort ténue, livide, pâle, ou noire, gluante, de mauvaise odeur, qu'elle ronge l'ulcère et les tégumens qui l'environnent. Il vaut mieux qu'elle soit en petite quantité, peu épaisse, tirant sur le rouge, ou sur le blanc. L'*i*-

1 Ce mot paraît plus convenable que celui d'*h*[illegible], qui est dans le texte.

chor est fort mauvais, lorsqu'il est en grande quantité, épais, un peu livide ou pâle, qu'il est gluant, noir, chaud, de mauvaise odeur: il est moins dangereux, lorsqu'il tire sur le blanc, et qu'il a les qualités opposées à celles que nous venons d'indiquer. C'est aussi un mal, que le *mélicère* soit abondant, et fort épais; c'est un bien au contraire, lorsqu'il est en petite quantité, et plus ténu. La meilleure matière qui puisse découler des plaies et des ulcères, est le pus; mais il est mauvais, lorsqu'il est abondant, ténu, délayé; surtout, s'il est tel dès le commencement; de même, s'il a la couleur du petit-lait; s'il est pâle, livide, bourbeux; de plus, s'il est fétide, à moins qu'il ne tienne cette odeur de l'endroit d'où il sort. Il est, au contraire, d'autant meilleur, qu'il est en plus petite quantité, plus épais, et plus blanc; qu'il est lisse, qu'il ne sent point mauvais, et qu'il est égal. Sa quantité doit cependant répondre à la grandeur et à la durée de la plaie; car il en doit naturellement couler davantage d'une plaie plus considérable, et de celle qui est enflammée. L'*élœode* est aussi d'autant plus mauvais, qu'il est en plus grande quantité, et moins gras; et d'autant meilleur, qu'il est moins abondant, et plus onctueux.

21. Lorsqu'on s'est assuré, par les signes que nous venons de rapporter, que la blessure est guérissable, il faut sur le champ donner tous ses soins, pour empêcher que l'hémorrhagie ou l'inflammation ne fasse périr le blessé. Lorsque l'hémorrhagie est à craindre (ce que l'on connaît par le siége et l'étendue de la blessure, et par l'impétuosité avec laquelle le sang coule), il faut remplir la plaie de charpie sèche; mettre par-dessus une éponge trempée dans de l'eau froide, et comprimer avec la main. Si le sang continue de couler presque aussi fort, il faut renouveler souvent la char-

pie; et si elle fait peu d'effet, il faut la tremper dans le vinaigre qui est un très-bon moyen pour arrêter le sang; c'est pourquoi certains médecins en versent dans la plaie même. Mais il est à craindre d'un autre côté, que, si on ne laisse point dégorger suffisamment les vaisseaux, il ne survienne une inflammation considérable. On ne doit donc employer ni rongeants, ni caustiques, ni escharotiques, pour arrêter l'hémorrhagie, quoique la plupart soient très-propres pour cela; et si l'on est forcé d'y avoir recours, il ne faut se servir que des plus doux. Si l'hémorrhagie ne cède point à ces remèdes, il faut saisir le vaisseau qui laisse échapper le sang, faire deux ligatures à l'endroit de la blessure, et le couper entre les ligatures afin qu'il s'oblitère, et que les ouvertures demeurent fermées. On peut le brûler avec un fer rouge, s'il est impossible d'en faire la ligature. On peut aussi, lorsqu'on a laissé écouler une quantité suffisante de sang d'une plaie située dans un endroit où il n'y a ni muscle, ni tendon, comme au front, ou à la partie supérieure de la tête, appliquer des ventouses sur la partie opposée, pour déterminer le cours du sang vers cet endroit.

22. Voilà ce qu'il convient de faire pour arrêter le sang; mais on trouve dans l'hémorrhagie même le remède de l'inflammation. Il est à craindre que celle-ci ne survienne, toutes les fois qu'un os, un tendon, un cartilage, un muscle a été blessé; ou bien qu'il ne s'est pas écoulé, eu égard à la grandeur de la plaie, une quantité de sang suffisante. On ne doit donc pas, dans les cas dont nous venons de parler, se presser d'arrêter le sang; mais il faut le laisser couler, tant que les forces le permettent; de sorte que si l'on trouvait qu'il n'a pas coulé suffisamment, il faudrait saigner du bras, surtout si le blessé est jeune, robuste et accoutu-

mé à faire de l'exercice. C'est encore une raison de plus pour saigner, lorsque l'ivresse a précédé la blessure. Si un tendon est lésé, il faut le couper; car la blessure de cette partie est mortelle, et ce n'est qu'en la coupant, que le blessé peut guérir.

23. Lorsqu'on a arrêté le sang, s'il coulait trop abondamment, ou qu'on a désempli les vaisseaux, s'il ne coulait pas assez, il faut songer à réunir les lèvres de la plaie. Cette réunion peut se faire dans les blessures qui attaquent la peau, ou même qui pénètrent jusque dans les chairs, s'il n'y a point de fâcheux symptômes d'ailleurs; il en est de même des plaies dans lesquelles les chairs sont pendantes d'un côté, et adhérentes de l'autre; pourvu cependant que ces chairs ne soient pas corrompues, et que la vie y soit conservée par leur union avec les parties saines. La réunion des plaies se fait de deux façons; car si la plaie occupe une partie molle, il faut la coudre, surtout dans les blessures du lobe de l'oreille, du nez, du front, des joues, des lèvres, des paupières, de la peau qui environne le gosier, et dans les plaies du ventre : mais si la plaie est dans les chairs; si elle est béante et qu'il soit difficile d'en réunir les lèvres, la suture ne convient pas; il faut se servir de boucles, qu'on appelle en grec *anktères*, pour rapprocher un peu les lèvres de la plaie, et afin que la cicatrice qui se formera par la suite, soit moins large. On voit, par ce que je viens de dire, à laquelle des deux méthodes il faut donner la préférence, dans les plaies où les chairs qui ne sont point encore viciées, sont pendantes d'un côté et adhérentes de l'autre. Au reste, soit qu'on se détermine pour la suture ou pour les boucles, on ne doit s'en servir qu'après avoir bien nettoyé la plaie; car s'il y restait du sang caillé, il ne manquerait pas de se changer en

pus, d'attirer une inflammation, et d'empêcher la cicatrisation. Il ne faut pas même y laisser la charpie dont on s'est servi pour étancher le sang; car elle exciterait aussi une inflammation. La suture ou la boucle, pour être solide, et pour que les tégumens ne se déchirent point, doit percer la peau et les chairs qui sont en dessous. On ne peut employer rien de mieux pour l'une et l'autre, que du fil doux et qui ne soit pas trop tors; pour qu'elles appuient plus mollement sur la partie malade. Les points de suture, ou les boucles ne doivent être ni trop près, ni trop éloignés les uns des autres; car s'ils sont trop éloignés, les bords de la plaie ne se tiennent point réunis; et, s'ils sont trop près, ils incommodent beaucoup le blessé; et l'inflammation est d'autant plus considérable, surtout en été, qu'il y a plus de points de suture, et que le nombre des boucles est plus multiplié. Quelle que soit la méthode qu'on adopte, soit qu'on réunisse les lèvres de la plaie avec des sutures ou des boucles, on ne doit faire aucune violence aux tégumens pour les rapprocher : il faut que la peau suive, pour ainsi dire, d'elle-même, la suture ou la boucle. Celle-ci laisse ordinairement une plus grande ouverture entre les lèvres de la plaie; celle-là les rapproche davantage; cependant elles ne doivent point se toucher, afin de laisser une issue aux humeurs épaisses qui peuvent être restées dans la plaie : s'il s'en rencontre quelqu'une dans laquelle on ne puisse employer ni la suture, ni la boucle, il faut toujours la bien nettoyer; après quoi, on applique dessus une éponge trempée dans du vinaigre; si on ne peut soutenir la violence du vinaigre, on se sert de vin, et même d'eau froide, lorsque la blessure est légère. L'éponge, de quelque liqueur qu'elle soit imprégnée, produit toujours un bon effet, tant qu'elle est humide : aussi ne doit on

jamais la laisser dessécher. On peut guérir les blessures, sans employer de remèdes étrangers, rares, ou composés; mais si l'on a peu de confiance à ceux que nous venons de proposer, il faut se servir de médicaments dans lesquels il n'entre point de suif, et les choisir parmi ceux que nous avons dit convenir aux plaies sanglantes. Si la plaie pénètre dans les chairs; on se sert surtout de l'emplâtre *barbare*. Si les tendons, les nerfs, les cartilages, ou quelques-unes des parties saillantes, comme les oreilles, les lèvres, ont été blessées, on emploie le *sphragis* de Polybe. L'emplâtre vert Alexandrin convient aussi dans les blessures des nerfs et des tendons; et la composition que les Grecs appellent *rhaptuse*, dans les plaies des parties saillantes. Il arrive souvent que, dans les blessures accompagnées de contusion, il n'y a qu'une petite ouverture à la peau. En ce cas, il faut dilater la plaie avec le bistouri; à moins qu'elle ne soit dans le voisinage de nerfs et de muscles qu'il faut éviter de couper. Lorsqu'elle est suffisamment dilatée, on applique dessus les médicaments convenables. Mais dans les plaies où il y a contusion, et qu'on n'ose dilater davantage, à cause de la proximité des nerfs et des muscles, quoique l'ouverture ne soit point assez grande, il faut se servir d'emplâtres qui attirent doucement les humeurs au dehors. L'emplâtre que les Grecs, comme je l'ai déja dit, appellent *rhypodes*, est fort bon pour cela. Dans toutes les blessures considérables, il ne faut point se contenter d'appliquer dessus, un emplâtre convenable; on doit mettre encore par-dessus, de la laine grasse trempée dans du vinaigre et de l'huile, ou bien un cataplasme légèrement répercussif, si la partie blessée est d'une texture molle; si elle est nerveuse ou tendineuse, on se sert d'un cataplasme émollient.

24. Les meilleurs bandages, pour panser les plaies, sont ceux qui sont faits avec la toile de lin. Le bandage doit être large, afin que, lorsqu'on l'a tourné une fois autour de la plaie, il la recouvre entièrement, et s'étende même un peu de chaque côté au-delà de ses bords. Si les chairs se retirent plus d'un côté que de l'autre, il est à propos de faire partir le bandage du côté où les chairs se retirent le plus; mais si elles se retirent également de part et d'autre, le bandage doit embrasser transversalement les bords de la plaie; si sa nature ne le permet point, on commence par le milieu, et on porte ensuite le bandage à droite et à gauche. Le bandage ne doit être ni trop serré, ni trop lâche; car lorsqu'il est trop lâche, il ne tient point réunis les bords de la plaie; et lorsqu'il est trop serré, il peut occasionner la gangrène. Il faut, en hiver, faire un plus grand nombre de tours de bande, et en été seulement autant qu'il est nécessaire. Il faut arrêter les deux bouts avec une aiguille, car un nœud fait mal à la blessure, à moins qu'il n'en soit fort éloigné. Nous devons dire ici, pour ne tromper personne, que les blessures des viscères dont nous avons fait mention ci-dessus, ne demandent point de traitement particulier. On réunit la plaie à l'extérieur, par le moyen de la suture, ou d'une autre manière. Mais il n'y a rien à faire aux viscères; à moins qu'il n'y ait quelque partie extérieure du foie, ou de la rate, ou du poumon qui soit pendante; dans ce cas, il faut la couper. Quant aux plaies qui s'étendent jusqu'aux parties internes, elles demandent, pour se guérir, le régime et les remèdes que nous avons dit, dans le livre précédent, convenir à chaque viscère.

25. Après avoir ainsi procédé le premier jour, il faut placer le blessé dans son lit, et, autant que ses forces le permettent, ne point lui donner à manger avant l'in-

flammation, si la blessure est grave : il doit boire, pour étancher sa soif, de l'eau tiède, ou même de l'eau froide, si c'est en été, et qu'il n'y ait ni douleur ni fièvre. Ces règles ne sont cependant pas constamment de rigueur; il faut toujours avoir égard à l'état des forces; il est des cas où un blessé peut être faible au point d'avoir besoin sur-le-champ de prendre de la nourriture; néanmoins elle doit être légère, et bornée à ce qui est indispensable, pour soutenir le malade. On doit même, lorsque les blessés sont, pour ainsi dire, mourants, par la quantité de sang qu'ils ont perdue, les ranimer, avant toute chose, avec du vin; ce qui, dans toute autre circonstance, est extrêmement contraire aux blessures.

26. Il y a du danger, lorsqu'une plaie se tuméfie trop; mais il y en a bien davantage, lorsqu'elle ne se tuméfie pas du tout. Le premier de ces symptômes dénote une grande inflammation; le second annonce la mort de la partie blessée. On peut être assuré, dès le commencement, que la blessure ne tardera pas à se guérir, si le malade conserve ses facultés intellectuelles, et s'il n'a point de fièvre. La fièvre même n'a rien qui doive épouvanter, si elle a lieu dans une grande blessure, pendant l'inflammation; elle est pernicieuse, lorsqu'elle survient dans une blessure légère; qu'elle subsiste après l'inflammation; qu'elle est accompagnée de délire, et qu'elle ne fait point cesser le spasme ou les convulsions que la blessure a occasionnés. Le vomissement bilieux spontané, qui arrive immédiatement après la blessure, ou dans le temps de l'inflammation, n'est un mauvais signe que dans les blessures des nerfs, ou des parties tendineuses. Ce n'est pas même un mal de se faire vomir, surtout lorsqu'on y est accoutumé; mais il ne faut point que ce soit immédiatement après avoir mangé, ni dans le temps de l'in-

flammation, ni dans les blessures des parties supérieures.

27. Après le premier pansement, on laisse, pendant deux jours, la plaie dans le même état; on lève l'appareil le troisième; on lave la sanie avec de l'eau froide, et on applique de nouveau sur la plaie, ce que nous avons prescrit ci-dessus. On lève l'appareil, pour la seconde fois, le cinquième jour; l'inflammation est alors dans toute sa force; on examine la couleur de la plaie; si elle est livide, pâle, noire, ou de différentes couleurs, c'est une preuve que la plaie est d'un mauvais caractère; et on a raison de s'alarmer toutes les fois qu'on observe de pareils signes. C'est une excellente marque, au contraire, lorsque la plaie est blanche ou vermeille. Il y a aussi du danger, si la peau est dure, épaisse, douloureuse : mais on a lieu de bien augurer, si elle est mince, molle, et sans douleur. Si les lèvres de la plaie commencent à se réunir, ou si elles sont peu enflées, il faut appliquer dessus les mêmes choses que le premier jour. Si l'inflammation est considérable, et s'il n'y a point d'apparence que les bords se réunissent, on a recours aux suppuratifs. On se sert d'eau chaude, pour résoudre l'engorgement, amollir les duretés, et accélérer la formation du pus. La chaleur de l'eau doit être telle, qu'elle cause une sensation agréable lorsqu'on y plonge la main; il faut en continuer l'usage, jusqu'à ce que le gonflement commence à diminuer, et que la couleur de la plaie devienne plus naturelle. Après ces fomentations, si la plaie n'est pas très-béante, on doit sur-le-champ appliquer dessus un emplâtre, et surtout l'emplâtre *tétrapharmaque*, si la plaie est considérable. On se sert de l'emplâtre *rhypode* dans les blessures qui ont atteint les articulations des doigts et des cartilages. Mais si l'ouverture de la plaie

est fort grande, on fait fondre ce même emplâtre dans de l'onguent d'iris; on l'étend sur de la charpie, et on en remplit la plaie; on applique par-dessus un emplâtre qu'on recouvre de laine grasse, et on tient le bandage un peu plus lâche.

28. Les blessures des articulations demandent des attentions particulières. Si les ligaments sont coupés, la partie reste toujours plus faible; si l'on n'est point sûr qu'ils le soient, et si la plaie a été faite avec un trait pointu, il est plus avantageux qu'elle soit transverse; mais si c'est avec un trait gros et obtus, il est égal qu'elle soit transverse, ou non; mais il faut examiner si le pus se forme au-dessus ou au-dessous de l'articulation. Si c'est en dessous; s'il est blanc et épais, et s'il continue de couler pendant long-temps, il est probable que les ligaments sont coupés; et d'autant plus que la douleur et l'inflammation sont plus considérables, et qu'elles ont commencé plus tôt. Au reste, quand même les ligaments ne seraient pas coupés, si les bords de la plaie sont long-temps calleux, elle est toujours lente à se cicatriser; il y reste même du gonflement après qu'elle est guérie, et ce n'est que tardivement qu'on peut étendre ou plier le membre affecté. Il faut néanmoins plus de temps, pour redresser une articulation qu'on a été obligé de tenir pliée pendant tout le traitement d'une plaie, qu'il n'en faut pour la pouvoir plier, lorsqu'il a été nécessaire de la tenir étendue. On doit aussi mettre la partie blessée dans une situation convenable. Elle doit être un peu élevée, s'il est question de réunir les levres de la plaie : elle ne doit pencher ni d'un côté, ni d'un autre, si l'inflammation est formée : il faut qu'elle prenne une position déclive, si si le pus commence à couler. Un des meilleurs remèdes est le repos : car le mouvement et la marche ne con-

vient qu'aux personnes en santé. Cependant l'un et l'autre ont moins d'inconvénient dans les blessures de la tête et des bras, que dans celles des parties inférieures. La marche est absolument contraire dans les blessures de la cuisse, de la jambe, ou du pied. Le lieu dans lequel le malade est couché, doit être tiède; le bain, tant que la plaie n'est pas bien nette, est la chose du monde la plus pernicieuse; car il amollit la plaie, la rend encore plus sordide, et par là la dispose à la gangrène. On se trouve bien de faire de légeres frictions; mais il faut que ce soit sur des parties fort éloignées de la plaie.

29. Lorsque l'inflammation est passée, il faut déterger la plaie. On emploie pour cela, avec beaucoup de succès, de la charpie imprégnée de miel: par-dessus laquelle on met l'emplâtre *tétrapharmaque*, ou *ennéapharmaque*. Enfin la plaie est suffisamment détergée, lorsqu'elle est rouge, et qu'elle n'est ni trop seche, ni trop humide. Elle ne l'est point assez, au contraire, si elle a trop ou trop peu de sensibilité: si elle est trop seche, ou trop humide; si elle est blanche, livide, ou noire.

30. Lorsque la plaie est suffisamment détergée, il faut songer à la régénération des chairs. L'usage de l'eau chaude ne convient plus alors, que pour emporter la sanie: celui de la laine grasse est inutile; il vaut mieux couvrir la plaie avec de la laine lavée. Il est certains médicaments qui facilitent la régénération des chairs, et il n'y a point d'inconvénient à les employer. Ces remèdes sont le beurre mêlé avec l'huile rosat, et un peu de miel; l'emplâtre *tetrapharmaque* mêlé avec l'huile rosat, ou la charpie trempée dans la même huile. Mais ce qui vaut mieux que tous ces remèdes, c'est l'usage modéré du bain et les aliments de bon suc, pris plus abondamment, à l'exclusion de tous ceux qui

sont d'une qualité âcre. Ainsi, l'on peut permettre alors les oiseaux, le gibier, et la chair de porc bouillie. Le vin est contraire dans toutes les blessures, tant que la fièvre et l'inflammation subsistent; et même jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée, si elle occupe une partie nerveuse, ou tendineuse, ou si elle pénètre fort avant dans les chairs; mais si elle n'attaque que les téguments, comme elle est moins dangereuse, le vin alors donné en petite quantité, pourvu qu'il ne soit pas trop vieux, peut aider à la régénération des chairs. S'il est nécessaire de ramollir, comme dans les blessures des nerfs et des tendons, on applique du cérat sur la plaie; mais si les chairs pullulent trop, on les réprime légèrement avec la charpie sèche, ou plus décidément avec l'écaille d'airain. Si elles excèdent davantage, et qu'il faille les emporter, on a recours à des caustiques plus actifs. On se trouve bien, après tous ces moyens, d'employer, pour former la cicatrice, le *lycium* délayé dans du *passum*, ou du lait; ou même tout simplement d'y appliquer de la charpie sèche.

31. Tel est l'ordre qu'il faut suivre, pour obtenir l'heureuse terminaison des plaies; mais cette marche est troublée par divers accidents. Quelquefois la plaie reste long-temps sans se fermer; ses bords deviennent calleux, épais, livides; et tous les médicaments qu'on emploie alors ont peu d'efficacité : ce qui arrive presque toujours aux ulcères qui ont été négligés. Quelquefois aussi la violence de l'inflammation, la chaleur ou le froid excessif, le bandage qu'on a trop serré, l'âge avancé, la mauvaise disposition du blessé, font dégénérer le mal en cancer. Les Grecs distinguent plusieurs espèces dans ce genre de maladie; nous n'avons point de termes dans notre langue, pour les exprimer. Tout cancer détruit non-seulement la texture de la partie qu'il occupe, mais

s'étend encore dans les environs. Il est plusieurs signes qui le font reconnaître; car tantôt les bords de l'ulcère sont fort rouges, enflammés et douloureux; ce que les Grecs appellent *érysipèle;* tantôt le fond de l'ulcère est noir, parce que les chairs sont corrompues; et le mal acquiert plus de malignité par la putréfaction qui survient, lorsque la plaie est humide, et qu'il découle de l'ulcere, qui est noir, une sanie blanchâtre et de mauvaise odeur; les chairs altérées, et quelquefois même les nerfs et les membranes fondent en pourriture, et lorsqu'on enfonce la sonde dans l'ulcère, elle se porte ou sur le côté, ou en bas; quelquefois aussi le mal pénètre jusqu'aux os. Dans d'autres circonstances, c'est la gangrène, comme les Grecs l'appellent, qui survient. Les accidents, dont je viens de parler d'abord, attaquent indistinctement toutes les parties; la gangrène affecte plus particulièrement les membres qui font saillie sur le tronc, c'est-à-dire les extrémités supérieures et inférieures; et elle a lieu surtout chez les vieillards et chez les personnes d'une mauvaise constitution. Le fond des ulcères gangréneux est noir, ou livide, mais sec et aride; la peau qui les avoisine est presque toujours parsemée de pustules noirâtres; celle qui vient ensuite est pâle ou livide, ordinairement rugeuse et privée de sentiment; au-delà siége l'inflammation. Tous ces désordres marchent ensemble; l'ulcère s'avance sur le lieu pustuleux; les pustules, sur celui qui est pâle ou livide; la pâleur ou la lividité, sur celui qui est enflammé, et l'inflammation, sur les parties qui sont encore saines. Au milieu de ces accidents, il se déclare une fièvre aigue qu'accompagne une grande soif. Il y a aussi quelquefois délire, et même, sans qu'il y en ait, les blessés ont de la peine à s'énoncer, et ne font que balbutier; l'estomac commence à s'affecter, et l'haleine devient fétide. On peut remédier

à ce mal, lorsqu'il ne fait que commencer; mais lorsqu'il a pénétré profondément, il est incurable, et la plupart des blessés meurent couverts d'une sueur froide.

32. Tels sont les dangers qui accompagnent les blessures. Mais pour guérir un vieil ulcère, il faut le scarifier avec un bistouri, en emporter les bords, et tout ce qu'il y a de livide aux environs. S'il y a intérieurement de petites varices qui empêchent la guérison, il faut aussi les retrancher. Lorsque le sang s'est écoulé, et qu'on a rafraîchi la plaie, il faut la panser comme il a été dit pour les blessures récentes. Si on ne veut pas se servir de l'instrument tranchant, on peut employer un emplâtre fait avec le ladanum; et, lorsque la surface de l'ulcère est consumée, on applique dessus un emplâtre propre à former la cicatrice.

33. L'érysipèle survient non-seulement à la suite des plaies, mais souvent encore il a lieu indépendamment de toute blessure; il est quelquefois, dans ce cas, plus dangereux; surtout s'il occupe les environs du cou, ou de la tête. On doit saigner, si les forces le permettent, et appliquer ensuite des topiques qui soient, en même temps, repercussifs et rafraîchissants; principalement la céruse étendue dans le suc de solanum, ou la terre cimolée délayée dans de l'eau de pluie, ou la farine détrempée dans la même eau, à laquelle on ajoute la poudre de cyprès, ou même celle de lentille, si le malade est d'une complexion délicate. Quelque topique qu'on emploie, il faut le recouvrir d'une feuille de bette et appliquer par-dessus un linge trempé dans de l'eau froide. Si les rafraîchissants seuls font peu d'effet, on se servira du liniment suivant : Prenez de soufre p. *; de céruse, de safran, de chacun p. XII. *; broyez ces ingrédiens dans du vin, et appliquez-les en forme de liniment sur la partie affectée. S'il y a dureté, on

broie des feuilles de solanum; on les incorpore dans de l'axonge de porc; on étend le mélange sur un linge, et on l'applique sur le mal.

Si l'érysipèle offre une couleur noire, mais si elle ne s'étend pas aux parties saines, il faut appliquer de légers caustiques, pour consumer doucement les chairs pourries; et lorsqu'on a, par ce moyen, suffisamment détergé l'ulcère, on le traite par les moyens accoutumés. Mais si la pourriture est plus considérable; si le mal s'étend, et gagne les environs, il faut avoir recours à des caustiques plus actifs; et, s'ils ne font rien, il faut brûler l'endroit affecté, jusqu'à ce qu'il n'en découle plus d'humeur; car les parties saines demeurent sèches, lorsqu'on les brûle. Après avoir cautérisé l'ulcère putride, on applique dessus des médicaments propres à séparer les eschares des parties vives; lorsque les eschares sont tombées, on déterge l'ulcère, principalement avec le miel et la résine. On peut y appliquer les mêmes détersifs que pour les abcès, et le conduire de même à cicatrice.

34. Il n'est pas très-difficile de guérir la gangrène, si elle n'est pas encore bien établie, et si elle ne fait que commencer; surtout si le malade est jeune; si les muscles sont intacts; si les tendons ne sont point offensés, ou ne le sont que légèrement; s'il n'y a point de grandes articulations découvertes, ou s'il n'y a pas beaucoup de chair dans l'endroit affecté; en sorte que la pourriture n'ait pas trouvé de quoi faire des progrès considérables; si le mal se borne à un seul endroit, ce qui peut arriver surtout aux doigts. Dans ce cas, on doit commencer par saigner, si les forces le permettent; ensuite couper, jusqu'au vif, tout ce qui est desséché, et tout ce qui paraît en mauvais état dans les environs. Lorsque le mal s'étend, il ne faut employer aucun mé-

dicament suppuratif, pas même de l'eau chaude : les répercussifs, s'ils sont un peu énergiques, ne conviennent pas davantage; on ne doit employer que les plus légers; on applique des rafraîchissants sur les endroits enflammés. Si, malgré ces remèdes, le mal ne s'arrête pas, il faut brûler tout ce qui est gangrené. Mais ici surtout, ce ne sont pas les médicaments seuls qui peuvent amener la guérison; il faut encore que le régime y contribue, cette espèce de gangrène dépendant d'un vice qui affecte toute l'économie. On doit donc commencer, à moins que la faiblesse ne s'y oppose, par faire observer la diète; donner ensuite des aliments et des boissons qui resserrent le ventre, et dont la qualité astringente se fasse sentir dans tout le corps; ces aliments doivent être légers : après quoi, si le mal cesse de s'étendre, on applique dessus les mêmes remèdes que nous avons prescrits pour l'ulcère putride; on commence alors à manger un peu davantage; on use d'aliments tirés de la classe moyenne, mais qui soient toujours desséchants; on se sert pour boisson, d'eau de pluie froide. Le bain est contraire, à moins qu'on ne soit absolument rétabli; car le ramollissement de l'ulcère occasionnerait le retour du mal. Il arrive quelquefois que tous les secours sont inutiles, et que le mal continue toujours à s'étendre; dans ce cas, il reste un remède déplorable à la vérité, mais unique; c'est, pour sauver le reste du corps, de retrancher un partie frappée d'une mort lente.

35. Telle est la méthode qu'il faut suivre dans le traitement des plaies les plus dangereuses. Mais il ne faut pas négliger non plus celles où, sous les tégumens restés intacts, les parties ont été contuses; celles qui ont lieu avec perte de substance ou écrasement, ou dans lesquelles il est entré quelque corps étranger; celles

enfin qui sont peu larges, mais fort profondes. Dans le premier cas, il n'y a rien de mieux, que de faire bouillir de l'écorce de grenade dans du vin; de broyer la partie intérieure; de la mêler avec du cérat fait avec l'huile rosat, et de l'appliquer sur la blessure : lorsque la peau est devenue rude, on la recouvre avec un topique adoucissant, tel que l'emplâtre lipare. S'il y a perte de substance, ou écrasement, on applique sur la plaie l'emplâtre tétrapharmaque; on diminue la nourriture; on retranche entièrement le vin. On ne doit pas croire que ces plaies méritent peu d'attention, parce qu'elles auraient peu de profondeur; car elles dégénèrent assez souvent en cancer. Si pourtant la blessure est fort légère et très-circonscrite, on peut se contenter d'appliquer dessus le topique adoucissant, que nous venons de conseiller. S'il est resté quelque écharde dans la plaie, il faut, s'il est possible, l'en retirer avec les doigts, ou avec des pinces; mais si elle est brisée, ou si elle pénètre si avant, qu'on ne puisse la retirer, il faut la faire sortir à l'aide d'un médicament attractif. La racine de roseau appliquée sur la plaie, est très-bonne pour cela; si elle est tendre, il suffit de la broyer; mais si elle est dure, il faut, avant de l'appliquer, la faire bouillir dans de l'hydromel : on doit toujours y ajouter du miel, ou de l'aristoloche aussi avec le miel. Les échardes les plus mauvaises, sont celles de roseau, à cause de leurs aspérités; celles de fougère presentent le même inconvénient. Mais l'expérience a fait connaître que pour retirer les échardes d'une de ces plantes, il suffisait d'appliquer sur la blessure la racine broyée de l'autre. Au reste, tout médicament attractif a la même propriété. C'est aussi ce qu'on peut employer de mieux dans les blessures peu étendues, mais fort profondes. L'emplâtre de Philocrate convient parfaitement dans le premier cas; celui d'Hécatée dans le second.

36. Lorsqu'une plaie est suffisamment détergée, et que les chairs sont régénérées, il est nécessaire de la cicatriser. Pour y réussir, il faut, dans le temps de la régénération des chairs, commencer par appliquer sur la plaie, de la charpie trempée dans de l'eau froide; ensuite de la charpie sèche, lorsqu'il est temps d'empêcher que les chairs ne croissent davantage; et continuer, jusqu'à ce que la cicatrice soit formée. Alors on tient du plomb blanc appliqué sur la cicatrice, pour l'empêcher de s'élever, et pour que sa couleur soit tout-à-fait semblable à celle des parties saines. La racine de concombre sauvage produit le même effet; de même que la composition suivante, qui est faite avec d'élatérium p. I. *; de litharge d'argent p. II. *; d'onguent p. IV. *. On ajoute à ces ingrédients une quantité suffisante de résine de térébenthine, pour leur donner la consistance d'emplâtre. Lorsque la cicatrice est noire, on en corrige la noirceur avec un mélange de parties égales de plomb lavé et de verdet, incorporés dans la même résine. On l'étend, ou en forme de liniment sur la cicatrice, ce qui peut se faire au visage; ou on l'applique en forme d'emplâtre, ce qui est plus commode pour les blessures des autres parties. Si l'endroit de la cicatrice est plus élevé, ou plus enfoncé que le reste, c'est une folie de s'exposer, à cause de cette légère difformité, aux douleurs d'un nouveau traitement; cependant si l'on ne veut pas absolument que la cicatrice reste telle, on peut l'emporter avec le bistouri; et après avoir ainsi fait une nouvelle blessure à la peau, on applique sur les chairs qui sont plus élevées que les autres, des médicaments corrodants, et sur celles qui sont plus enfoncées, des sarcotiques; on les y laisse jusqu'à ce que l'ulcère soit de niveau avec la peau saine; et on travaille alors à former la cicatrice.

SECT. XXVII. 1. Je viens de traiter des blessures faites principalement par les traits; je vais passer maintenant à celles qui se font par les morsures d'hommes, de singes, de chiens, de bêtes féroces, d'autres animaux, et de serpents. Presque toutes les morsures ont quelque chose de venimeux; c'est pourquoi, si la plaie est considérable, il faut faire usage des ventouses; si elle est légère, un emplâtre suffit. Le meilleur qu'on puisse employer à cet effet, est l'emplâtre de Diogène; à son défaut, on se sert de quelqu'un de ceux que j'ai conseillés contre les morsures; si l'on n'en a aucun, on emploie l'emplâtre vert d'Alexandrie; si celui-ci manque, on a recours à quelque autre, dans la composition duquel il n'entre aucune graisse, et dont on se sert dans les plaies récentes. Le sel convient aussi dans ces sortes de plaies, surtout dans celles qui ont été faites par la morsure d'un chien; on pose en même temps la main sur la blessure, et on la frappe avec deux doigts, pour en faire sortir la sanie. On applique aussi avec utilité, un morceau de chair salée sur ces sortes de plaies.

2. Si on a été mordu par un chien enragé, il faut attirer le virus au dehors, par le moyen des ventouses qu'on applique sur la plaie; ensuite, on brûle l'endroit mordu, s'il n'est ni nerveux, ni tendineux : si on ne peut le brûler, il est utile de tirer du sang au malade. Quand on a employé le feu, on se sert des médicaments dont on fait usage dans les autres brûlures; si on n'a pu l'employer, il faut appliquer sur la morsure des caustiques très-actifs. On panse ensuite la plaie avec les remèdes que nous avons rapportés plus haut, sans qu'il soit nécessaire de recourir à aucune nouvelle composition magistrale. Il en est qui font prendre le bain, immédiatement après qu'on a été mordu par un chien

enragé; il font suer dans le bain, tant que les forces le permettent; ils laissent, pendant tout ce temps, la plaie découverte, afin que le virus puisse mieux en sortir; ensuite ils font boire beaucoup de vin pur, ce qui est un bon remède contre toutes sortes de poisons : ils continuent le même traitement pendant trois jours de suite; au bout de ce temps, ils pensent que le malade n'a plus rien à craindre. La morsure du chien enragé, quand on n'y apporte pas remède, produit ordinairement l'horreur de l'eau; ce que les Grecs appellent *hydrophobie*. C'est un accident des plus terribles, dans lequel le malade est, en même temps, tourmenté par la soif et par la crainte de l'eau. Lorsque le mal est porté à ce point, il ne reste guère d'espérance. Le seul remède qu'on puisse tenter, est de jeter tout-à-coup la personne enragée, lorsqu'elle ne s'y attend point, dans une piscine; et alternativement de la laisser au fond, si elle ne sait point nager, afin qu'elle boive; et de la soulever. Si le malade sait nager, on l'enfonce à diverses reprises, et on le force à boire malgré lui : par là on vient à bout de chasser, en même temps, et la soif et la crainte de l'eau. Cette méthode n'est cependant pas sans inconvénient; car si le malade est d'une mauvaise constitution, il est à craindre que l'eau froide ne lui donne des convulsions qui le fassent périr. Pour prévenir cet accident, il est à propos de mettre le malade dans un bain d'huile chaude, dès qu'on l'a retiré de la piscine. L'antidote qui convient le mieux dans ce cas, est celui dont nous avons donné la composition en premier lieu; à son défaut, on en donne au malade un autre dans de l'eau, si elle ne lui cause point encore d'horreur. Si l'amertume de ce remède lui déplaît, on y ajoute du miel. S'il y a hydrophobie, on donne l'antidote en pilules.

25.

3. Le traitement de la morsure des serpents ne diffère guère de celui de la morsure du chien enragé. Cependant les anciens variaient considérablement sur cet article; au point qu'ils prescrivaient un remède particulier pour la morsure de chaque espèce de serpent, et qu'ils différaient entre eux sur le choix de chacun de ces remèdes. Mais la même méthode convient parfaitement dans tous les cas. Il faut toujours commencer par établir une ligature au-dessus de l'endroit blessé : on doit seulement avoir attention que cette ligature ne serre pas trop, de peur que la partie ne s'engourdisse. Il faut ensuite attirer le venin au-dehors, par le moyen des ventouses; il est à propos même, avant de les appliquer, de faire des scarifications tout autour de la plaie, pour qu'il s'écoule ensuite une plus grande quantité de sang vicié. Si on n'a point de ventouses, ce qui arrive fort rarement, on se sert d'un autre vase à peu près semblable, qui puisse faire le même effet; si l'on n'en trouve pas, il faut faire sucer la plaie par quelqu'un. Certainement les Psylles n'ont pas, sur ce point, plus de science que les autres hommes; mais ils ont une audace que l'expérience même accroît encore. Car le venin des serpents, de même que celui des flèches de chasse, dont les Gaulois principalement se servent, ne nuit point, quand il est introduit par la bouche; mais seulement quand il est déposé dans une plaie. Aussi mange-t-on la couleuvre en toute sûreté; mais sa morsure est mortelle. On peut même, lorsqu'on a engourdi ce reptile, ainsi que font les opérateurs, par le moyen de certaines drogues, mettre impunément le doigt dans sa gueule; sa salive n'a rien de nuisible, si on n'a pas été mordu. Ainsi donc celui qui, à l'exemple d'un Psylle, sucerait ces sortes de plaies, le ferait sans aucun risque, et sauverait le malade. Mais avant,

il faut qu'il soit bien sûr de n'avoir aucune ulcération aux gencives, au palais, ou à toute autre partie de la bouche. On met ensuite le malade dans une chambre chaude, et on le place de façon que la partie mordue soit plus basse que le reste. S'il n'y a personne pour sucer la plaie, et si on n'a point de ventouse, il faut faire donner un bouillon d'oie, de mouton ou de veau, et faire vomir; on ouvre un poulet vivant en deux, et on en applique la partie intérieure toute chaude sur la plaie; la chair d'un agneau, ou d'un chevreau qu'on vient d'éventrer, appliquée chaude sur la plaie, produit le même effet. On peut également se servir des emplâtres dont j'ai parlé plus haut. L'emplâtre d'Éphèse, ou celui qui est décrit immédiatement après, sont ceux qui conviennent le mieux. Les antidotes sont aussi d'un très-grand secours; à leur défaut, il faut avaler un breuvage composé de vin pur avec du poivre, ou tout autre ingrédient propre à exciter la chaleur, et à empêcher que les humeurs ne se coagulent intérieurement; car la plupart des venins ne tuent que par le froid qu'ils occasionnent. Tous les diurétiques sont utiles aussi dans ce cas, par leur propriété atténuante.

4. Telle est la méthode générale qu'il convient de suivre dans toutes les morsures des animaux venimeux; cependant l'usage a fait connaître que, dans celle de l'aspic, il valait mieux boire du vinaigre. C'est au hasard qu'on est redevable de cette découverte. Un jeune homme fut mordu par un aspic dans un lieu aride, où il n'y avait point d'eau : comme il était tourmenté d'une grande soif, occasionnée par sa blessure et la chaleur excessive qu'il faisait alors, il but du vinaigre qu'il avait avec lui, et se trouva guéri : cela n'est arrivé, comme je crois, que parce que le vinaigre, quoique rafraîchissant, est

néanmoins résolutif; car la terre, lorsqu'on en répand dessus, écume et fermente. Il est donc naturel de penser que le vinaigre, par sa qualité résolutive, atténue les humeurs qui, dans ces sortes de morsures, tendent à l'épaississement, et rétablit ainsi la santé.

5. Il est encore plusieurs remèdes éprouvés contre la morsure de certains autres serpents: car, premièrement, dans la morsure du scorpion, cet animal même est un excellent remède. Il en est qui le font boire écrasé dans du vin, d'autres qui, après l'avoir écrasé de même, l'appliquent sur la plaie; d'autres qui le jettent sur des charbons ardents, puis en dirigent la vapeur, en forme de fumigation, sur la plaie qu'ils enveloppent exactement, afin que cette vapeur ne puisse point s'échapper; et qui tiennent ensuite ces mêmes charbons attachés sur la plaie. Il est à propos de prendre intérieurement de la semence, ou au moins des feuilles d'herbe-au-soleil, que les Grecs nomment *héliotrope*, bouillies dans du vin. On se trouve bien aussi d'appliquer sur la plaie du son, ou de la rue sauvage, bouillie dans du vinaigre; ou bien du sel qu'on a fait griller, et qu'on mêle ensuite avec du miel. J'ai néanmoins connu des médecins, qui, dans la morsure du scorpion, se contentaient de prescrire la saignée du bras.

6. On emploie aussi avec succès dans la piqûre du scorpion et de l'araignée, l'ail et la rue, mêlés et broyés ensemble dans de l'huile, et appliqués sur la plaie.

7. Si on a été mordu par un céraste, un dipsas ou un hæmorrhoïs, il faut prendre gros comme une fève d'Égypte de racine d'asphodèle desséchée, avec addition d'un peu de rue, et en composer deux doses. Le trèfle, la menthe sauvage, le panax, pris avec du vinaigre, font aussi un bon effet; de même que le costus, le cassia, et la canelle qu'on administre en boisson.

8. Dans la morsure du chersydre, on prend de panax ou de laser, scrupules, III. s. I. *, ou du suc de poireau dans une hémine de vin; on mange beaucoup de sarriette; on applique sur la morsure de la fiente de chèvre, ou bien de la farine d'orge bouillie dans du vinaigre; on peut encore appliquer de la rue, ou du calament broyé avec du sel, et incorporé dans du miel: ces remèdes conviennent également dans la morsure du céraste.

9. Lorsqu'on a été piqué par un phalangien, le secours seul de la main ne suffit point; on doit encore baigner fréquemment le blessé, et lui faire avaler parties égales de myrrhe, et de staphisaigre dans une hémine de *passum;* ou bien de la semence de raifort, ou de la racine d'ivraie dans du vin. On applique, sur la morsure, du son bouilli dans du vinaigre, et on fait garder le lit au malade.

10. Ces diverses espèces de reptiles ne se trouvent que dans les pays étrangers, surtout dans les climats très-chauds, et leur morsure est extrêmement dangereuse. L'Italie et les pays plus froids ont, entre autres, cet avantage, qu'ils produisent des serpents moins redoutables. Lorsqu'on a été blessé, il suffit de faire usage de la bétoine, de l'herbe de cantabre, de la centurée, de l'aigremoine, de la germandrée, de la bardane, du panais maritime; on broie une ou deux de ces plantes, on en fait prendre intérieurement dans du vin, et on en applique sur la plaie. On doit savoir que la morsure des animaux venimeux est plus dangereuse, lorsqu'ils sont tourmentés par la faim, et que cette morsure a lieu sur une personne à jeun; qu'ainsi le temps où ils sont le plus à redouter, est celui où ils couvent; et qu'il est très à propos de manger avant de se mettre en route, toutes les fois qu'on court risque d'être mordu par ces animaux.

11. Il n'est pas aussi facile de secourir ceux qui ont avalé du poison dans le manger ou dans la boisson; d'abord parce qu'on ne s'en aperçoit pas sur-le-champ, comme lorsqu'on est mordu par un serpent, et qu'ainsi on ne songe point à y remédier aussitôt; ensuite, parce que ce sont les parties intérieures, et non les téguments, qui sont d'abord affectées. Il n'y a rien de mieux à faire dans ces sortes de cas, que d'avaler beaucoup d'huile, et de vomir. Lorsqu'on a vomi suffisamment, on prend de l'antidote, ou, à son défaut, du vin pur.

12. Il est, cependant, quelques remèdes spécifiques contre certains poisons légers; car si on a, par exemple, avalé des cantharides, il faut prendre de la panacée écrasée dans du lait, ou du galbanum dans du vin, ou bien du lait pur.

13. Si on a mangé de la ciguë, il faut boire chaud beaucoup de vin pur avec de la rue, et vomir; ensuite on prend, en potion, du laser dans du vin. Si le malade est sans fièvre, on le met dans un bain chaud; s'il a de la fièvre, on lui fait des onctions avec des substances échauffantes, et on le laisse ensuite reposer.

14. Lorsqu'on a avalé de la jusquiame, il faut boire de l'hydromel bien chaud, ou du lait; celui d'ânesse mérite cependant la préférence.

15. Si l'on a pris intérieurement de la céruse, le suc de mauve, ou de noix broyée dans du vin, fait un très-bon effet.

16. Si on a avalé une sangsue, il faut boire du vinaigre dans lequel on ait mêlé du sel; si le lait se caille intérieurement, il faut prendre du *passum*, ou de la présure, ou du laser avec du vinaigre.

17. Si on a mangé des champignons vénéneux, il faut prendre dans de l'oxycrat, ou dans du vinaigre avec du sel, de la racine de raifort. On peut distin-

guer cette espèce de champignons de celle des champignons salubres; on peut même les rendre bons à manger par la manière de les apprêter. Il suffit, pour cela, de les faire cuire dans de l'huile, ou de faire bouillir avec eux, une petite branche de poirier.

18. Les brûlures proviennent aussi d'une cause extérieure; ainsi je dois en parler dans ce chapitre. Un remède efficace contre la brûlure, c'est d'appliquer dessus, aussitôt qu'elle est faite, des feuilles de lis ou de cynoglosse, ou de bette, bouillies dans du vin vieux, et de l'huile. On peut cependant employer deux sortes de remèdes dans le traitement des brûlures; on se sert, en premier lieu, de légers caustiques et répercussifs, pour empêcher qu'il ne s'élève des phlyctènes, et pour endurcir l'épiderme; on emploie ensuite des médicaments onctueux pour la guérison. Les remèdes de la première classe, sont la farine de lentille mêlée avec le miel, la myrrhe délayée dans du vin, la terre cimolée broyée avec l'écorce de l'arbre qui porte l'encens, amalgamées ensemble avec de l'eau, et détrempées dans du vinaigre, lorsqu'on veut s'en servir. Ceux de la dernière, sont toutes les espèces d'onguents désignés sous le nom de lipates; mais les meilleurs sont ceux dans la composition desquels on fait entrer des scories de plomb, ou des jaunes d'œufs. Une autre méthode encore, c'est de tenir appliqué sur la brûlure, dans le temps de l'inflammation, un mélange de lentille et de miel; et lorsque l'inflammation est passée, on applique, jusqu'à ce que les croûtes tombent, de la farine mêlée avec de la rue, ou du poireau, ou du marrube; après quoi, on déterge l'ulcère avec l'orobe incorporé dans du miel, ou avec l'iris ou la résine de térébenthine: lorsqu'il est bien détergé, on le panse avec de la charpie sèche.

Sect. XXVIII. 1. Après avoir parlé des lésions qui dépendent de causes extérieures, nous traiterons de celles qui proviennent de causes internes. La plus dangereuse espèce de toutes, c'est le charbon. Voici les signes qui le font reconnaître : il y a rougeur à la peau, et cette rougeur est parsemée de pustules peu élevées, ordinairement noires, quelquefois un peu livides ou pâles. Ces pustules paraissent remplies de sanie; au-dessous, la peau est noire; l'endroit affecté est sec, et plus dur que dans l'état naturel; il est environné comme d'une espèce de croûte, dont les bords sont enflammés : les tégumens ne sont point élevés; ils paraissent, au contraire, enfoncés vers les chairs : il y a somnolence; quelquefois frisson ou fièvre, ou l'un ou l'autre. Ce mal pousse des espèces de racines à l'intérieur, s'étend plus ou moins vite, et blanchit extérieurement à mesure qu'il fait des progrès; ensuite il devient livide, et est entouré de petites pustules. S'il attaque l'œsophage ou le fond du gosier, il met souvent le malade en danger d'être tout-à-fait suffoqué. La meilleure méthode est de cautériser le charbon sur-le-champ. Cette opération n'a rien de douloureux; car les chairs sont mortes, et par conséquent, privées de sentiment. Il faut continuer de brûler jusqu'à ce qu'on sente de la douleur partout; ensuite on traite l'ulcère comme les autres brûlures. Il se forme, par l'effet des substances caustiques, une croûte qui, venant à se séparer des parties saines, emporte avec elle tout ce qu'il y avait de vicié, et il ne reste qu'un ulcère de bonne qualité qu'on traite par les incarnatifs. Si le mal n'attaque que les tégumens, on peut se contenter d'appliquer dessus des corrosifs ou des caustiques; on les choisit de plus ou de moins énergiques, selon la grandeur du mal; mais quel que soit le médicament qu'on emploie, il doit, pour produire un bon effet, sé-

parer promptement les chairs mortes des saines; et l'on peut être assuré du succès, si les chairs viciées sur lesquelles on a appliqué les caustiques, se détachent de tous côtés; autrement, c'est une preuve que le mal est plus fort que le remède; et l'on ne doit pas différer de recourir au feu; mais il faut, dans ce cas, s'abstenir du vin, de tout aliment solide, et boire beaucoup d'eau; ce qu'il faut surtout observer, lorsquil y a un peu de fièvre.

2. Le cancer n'est point aussi dangereux, à moins qu'il n'ait été irrité par un traitement imprudent. Ce mal attaque principalement les parties supérieures, la face, les narines, les oreilles, les lèvres, et les mamelles des femmes. Il reconnaît pour cause la mauvaise disposition du foie ou de la rate. On sent, dans les environs de l'endroit affecté, des espèces de douleurs pongitives; il y a une tumeur immobile, inégale, et quelquefois aussi engourdissement. Les vaisseaux environnants sont gonflés et comme recourbés; ils sont pâles ou livides; dans certains sujets, ils s'enfoncent et semblent disparaître : les uns ressentent de la douleur, lorsqu'on touche la partie affectée; les autres n'en éprouvent point. La peau, quelquefois sans ulcère, est plus dure ou plus molle qu'elle ne devrait être naturellement; d'autrefois, il se joint un ulcère à tous les symptômes dont nous venons de parler. Tantôt le cancer n'a rien de particulier qui le caractérise; tantôt, par sa grandeur, l'inégalité et les bosselures de sa surface, il approche du condylome. Sa couleur est rouge, ou ressemble à celle de la lentille : ce n'est pas sans danger qu'on le frappe; car il survient sur-le-champ une paralysie ou des mouvements convulsifs; souvent, par suite de ce choc, le malade tombe sans voix et sans connaissance. Il est des personnes chez lesquelles les bords du cancer, lorsqu'on

le presse, se tendent et se gonflent. Ce mal est des plus fâcheux; il commence presque toujours par l'affection que les Grecs nomment *cacoèthe*, qui dégénère ensuite en cancer occulte, puis en ulcère, et enfin en tumeur charnue. L'affection cacoethe est seule susceptible de guérison; les autres espèces s'irritent d'autant plus, que les remèdes sont plus violents. Il est des praticiens qui ont fait usage des caustiques, quelques-uns ont eu recours au feu, d'autres ont tenté l'amputation; mais ni l'une ni l'autre de ces méthodes n'a jamais réussi sur personne; car si on brûle le cancer, on ne fait que l'accélérer, et il ne cesse de faire des progrès, jusqu'à ce qu'il ait fait périr celui qui en est attaqué. Si on l'emporte avec le bistouri, il revient après que la cicatrice est formée, et termine enfin les jours du malade. Si, au contraire, on n'emploie aucun remède violent, et que l'on se contente d'appliquer sur le cancer des médicaments adoucissants, qui flattent en quelque façon ce mal, au lieu de l'aigrir, il n'empêche pas qu'on ne parvienne à une extrême vieillesse; mais ce n'est qu'avec le temps et par l'expérience, qu'on distingue l'affection cacoethe qui peut se guérir, du cancer qui est incurable. On doit donc, aussitôt qu'on a reconnu cette première espèce, appliquer des caustiques sur le mal; s'il s'adoucit et que ses symptômes diminuent, on peut continuer la cure, et en venir à l'amputation ou à l'ustion. Si, au contraire, le mal s'irrite par l'application des remèdes, c'est une preuve que le cancer est déja formé; et il faut s'abstenir de tout topique âcre et violent. Si l'endroit est dur, sans ulcère, il suffit d'appliquer dessus des figues très-grasses, ou l'emplâtre rhypode. S'il y a ulcère sans excroissance, on se sert d'un cérat fait avec l'huile rosat, auquel on ajoute de la poudre prise dans le vase où les forgerons ont coutume de tremper leur fer rouge. Si

l'ulcère est accompagné d'excroissances considérables, on peut tenter l'écaille de cuivre, qui est un corrosif fort doux, et qu'on laisse jusqu'à ce qu'elle ait réprimé ces chairs fongueuses. Mais c'est seulement dans le cas où l'application de ce remede n'exaspère pas le mal; car alors il ne faudrait se servir que du cérat dont nous venons de parler.

3. Il est une espèce d'ulcère que les Grecs appellent *thériôme;* il se forme quelquefois de lui-même, et d'autres fois il succède à un ulcère produit par une autre cause. Sa couleur est livide, ou noire; il répand une odeur fétide; il en découle beaucoup d'humeur semblable à la mucosité. On peut toucher le fond de cet ulcère, et le couvrir de médicaments, sans y exciter la moindre impression douloureuse; il n'est sensible que lorsqu'on le gratte; mais, tout autour, il y a douleur et inflammation. La fievre s'y joint quelquefois; il découle quelquefois du sang de cet ulcère, qui, comme le cancer, envahit les parties voisines. Alors souvent tous les accidents augmentent; et il en résulte un ulcère, que les Grecs nomment *phagédénique;* parce qu'il envahit promptement les chairs voisines, qu'il pénètre jusqu'aux os, et détruit le corps. Cet ulcère est inégal, bourbeux, répand beaucoup d'humeur gluante, et d'une odeur insupportable; l'inflammation y est plus forte qu'elle ne devrait l'être, eu égard à l'étendue de la maladie. L'une et l'autre espèce, de même que toute sorte de cancer, attaque principalement les personnes âgées, ou d'une mauvaise constitution. Le traitement est le même dans les deux espèces; seulement les remèdes doivent être plus actifs dans la seconde. Il faut commencer par faire observer au malade un régime convenable : il doit garder le lit; s'abstenir d'aliments solides, les premiers jours; boire beaucoup d'eau, et prendre des lavements; ensuite,

lorsque l'inflammation est passée, il doit faire usage d'aliments de bon suc, et qui n'aient rien d'âcre; boire à discrétion, de façon néanmoins qu'il se contente d'eau pendant le jour, et qu'il boive un peu de vin austère à son souper. Il n'est pas nécessaire d'observer une diète aussi exacte dans l'ulcère phagédénique, que dans le *thériome.* Voilà ce qui concerne le régime. Quant aux médicaments, il faut répandre sur l'ulcère de l'œnanthe desséchée et mise en poudre, et du chalcitis, si elle ne produit pas d'effet; mais auparavant, si les chairs sont consumées au point qu'il y ait quelque nerf mis à nu, il faut le recouvrir avec un linge, afin qu'il ne soit point rongé par ce médicament caustique. S'il est nécessaire d'en venir à des remèdes plus actifs, il faut employer les caustiques les plus énergiques. Au reste, quelque poudre qu'on répande sur cet ulcère, il faut l'y porter avec le dos de la sonde : on applique par-dessus de la charpie trempée dans du miel, ou des feuilles d'olivier, ou de marrube, bouillies dans du vin; on recouvre le tout d'un linge trempé dans de l'eau froide, et qu'on a bien exprimé auparavant : on met sur les endroits où il y a tumeur et inflammation, des cataplasmes répercussifs. Si ces moyens ne font rien, on a recours au feu; mais il faut auparavant garantir, avec tout le soin possible, les nerfs qui sont à découverts. Lorsqu'on a brûlé cet ulcère par le cautère, ou actuel ou potentiel, on sent, par tout ce que nous avons dit plus haut, qu'il faut d'abord le déterger, et ensuite procurer la régénération des chairs.

4. On doit aussi mettre au rang des ulcères, le feu sacré qui est de deux espèces : la première est d'une couleur tirant sur le rouge, ou mêlée de blanc et de rouge; la peau est raboteuse, parce qu'elle est couverte de pustules très-rapprochées, fort petites, et d'une

égale dimension entre elles. Ces pustules sont presque toujours remplies de pus, et souvent accompagnées de rougeur et de chaleur; le mal s'étend quelquefois d'un autre côté, tandis que celui qui a été d'abord attaqué se guérit; quelquefois les pustules, venant à se rompre, ne forment qu'un ulcère d'où il découle une humeur qui tient le milieu entre le pus et la sanie. Cette maladie attaque principalement la poitrine, les côtés, ou les parties saillantes du corps, et surtout la plante des pieds. Le feu sacré de la seconde espèce se borne à la superficie de la peau qu'il ulcère; il s'étend beaucoup sans creuser; il est un peu livide; mais inégalement; il se guérit dans son centre, tandis qu'il s'étend par ses extrémités; souvent même ce qui paraissait guéri, s'ulcère de nouveau. Les téguments qui sont dans le voisinage, et qui sont menacés d'être attaqués de ce mal, sont gonflés et durs; leur couleur est d'un rouge tirant sur le noir. Cette seconde espèce attaque presque toujours les personnes avancées en âge, ou cacochymes, et se manifeste principalement aux jambes. Le feu sacré est le moins dangereux de tous les ulcères rongeants mais aussi il est presque le plus difficile à guérir. La fièvre, quand elle survient, ne durât-elle qu'un jour, est un remède naturel pour ce mal, en emportant l'humeur nuisible qui l'occasionnait. Il y a d'ailleurs d'autant moins de danger, que le pus est plus épais et plus blanc. Il est utile de faire des ouvertures à la peau, au-dessous des ulcères, pour laisser échapper une plus grande quantité de pus, et évacuer celui qui se forme dans l'endroit affecté. S'il s'élève une petite fièvre, il faut faire abstinence, garder le lit, et prendre des lavements. Dans les deux especes de feu sacré, il faut éviter les aliments doux et glutineux, et ceux qui sont salés et âcres; mais choisir ceux qui tiennent le milieu entre

les uns et les autres : comme le pain qui n'a pas fermenté, le poisson, le chevreau, les oiseaux, et presque toute sorte de gibier, excepté le sanglier. S'il n'y a pas de fièvre, on se trouve bien de la gestation, de la promenade, du vin austère, et du bain. Dans cette maladie, la boisson doit être plus abondante que les aliments solides. Quant aux ulcères, s'ils ne s'étendent pas beaucoup, on les fomente avec de l'eau chaude ; mais avec du vin chaud, s'ils s'étendent davantage ; ensuite on perce toutes les pustules avec une aiguille ; et on applique des médicaments propres à consumer les chairs mortes : lorsque l'inflammation a cessé, et que l'ulcère est détergé, on applique dessus un médicament adoucissant. Dans les ulcères de la seconde espèce, on se trouve bien de faire bouillir des coings dans du vin, de les écraser, et de les appliquer ensuite sur le mal. On peut aussi se servir de l'emplâtre d'*Héra*, ou du *tétrapharmaque*, auquel on ajoute une cinquième partie d'encens. Le lierre noir, bouilli dans du vin, est aussi fort bon ; c'est même un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer, si le mal s'étend beaucoup. Après qu'on a détergé cet ulcère, on le conduit à cicatrice avec les médicaments adoucissants.

5. On appelle chironien un ulcère qui est grand, et dont les bords sont durs, calleux et enflés. Il en découle une sanie peu abondante, ténue ; il n'y a de mauvaise odeur ni dans l'ulcère lui-même, ni dans l'humeur qu'il rend ; il n'y a pas non plus d'inflammation ; l'ulcère est peu douloureux, et ne s'étend point ; aussi est-il sans danger ; mais il ne se guérit pas facilement. Il se couvre quelquefois d'une cicatrice fort mince qui se rompt, et l'ulcère se renouvelle ; il attaque particulièrement les pieds et les jambes. On doit appliquer dessus un médicament qui soit tout à la fois adoucissant, ex-

citant et répercussif. On se sert, à cet effet, de la composition suivante : prenez d'écaille de cuivre, de plomb lavé et brûlé, de chaque p. IV. *; de cadmie, de cire, de chaque p. VIII. *; d'huile rosat autant qu'il en faut pour malaxer la cire avec les autres ingrédients.

6. Le froid de l'hiver occasionne aussi quelquefois, et principalement chez les enfants, des ulcères dont le siége est surtout aux pieds, aux orteils, et quelquefois aussi aux mains. Il y a rougeur avec une légère inflammation : quelquefois il s'élève des pustules qui s'ulcèrent, la douleur est médiocre ; mais la démangeaison est considérable ; il en découle quelquefoìs, mais en petite quantité, une humeur qui paraît ressembler à du pus, ou à de la sanie. Dans le commencement, on doit faire sur la partie affectée des fomentations avec de l'eau chaude, dans laquelle on a fait bouillir des raves ; si on n'en a pas, il faut se servir de feuilles de verveine bouillies dans une décoction astringente. Si l'ulcère n'est point encore ouvert, il faut appliquer dessus du cuivre, le plus chaud qu'on puisse l'endurer. Mais s'il existe un ulcère, on se sert d'alun broyé avec partie égale d'encens, et dissous dans du vin, ou bien de l'écorce de grenade bouillie dans de l'eau, et qu'on écrase ensuite. Si l'épiderme seul est enlevé, les médicaments adoucissants conviennent mieux.

7. Les écrouelles sont des tumeurs sous-cutanées qui semblent formées d'un mélange de pus et de sang, et qui s'élèvent en manière de glandes. Elles fatiguent ordinairement beaucoup les médecins, parce qu'elles occasionnent la fièvre ; qu'elles ne suppurent pas facilement, et que souvent, après qu'on les a guéries, soit par le fer ou par les médicaments, elles reviennent dans l'endroit même des cicatrices ; ce qui arrive beaucoup plus fréquemment, quand on ne les a traitées que par

les médicaments : ajoutez à cela qu'elles persistent pendant long temps. Elles viennent principalement au cou, et aussi aux aisselles, aux aines, et aux côtés; Mégès assure en avoir vu aux mamelles des femmes. On emploie, avec succès, contre les écrouelles, l'ellébore blanc : il faut le réitérer souvent, jusqu'à ce qu'elles soient dissipées. On applique dessus des emplâtres suppuratifs ou résolutifs, dont nous avons donné la composition plus haut. Quelques-uns se servent de caustiques qui rongent ces tumeurs, et qui forment une croûte sur le lieu affecté; et, lorsque cette croûte est détachée, ils traitent ce mal comme un autre ulcère. Quelque méthode que l'on suive, il faut, lorsque l'ulcère est bien détergé, faire exercer le malade et lui donner une bonne nourriture, jusqu'à ce que la cicatrice soit formée. Voilà ce que recommande la médecine; mais de plus, on assure, d'après l'expérience de quelques paysans, qu'on peut se guérir des écrouelles en mangeant un serpent.

8. Le furoncle est une petite tumeur pointue avec inflammation et douleur, principalement lorsque la suppuration commence à s'établir. Lorsqu'il est ouvert, et que le pus est évacué, les chairs qui sont en dessous sont en partie changées en pus, en partie corrompues, et d'un rouge pâle; quelques-uns appellent ces chairs, le noyau du furoncle. Ce mal est sans danger, quand même on ne ferait aucun remède; car il suppure, et s'ouvre de lui même; mais la douleur fait qu'on aime mieux avoir recours aux remèdes, pour s'en débarrasser plus tôt. Le galbanum est le spécifique du furoncle; on peut aussi se servir des remèdes dont nous avons parlé plus haut. A défaut d'autres, on applique d'abord un emplâtre qui ne soit pas gras, pour résoudre le furoncle; si on n'en peut venir à bout par cet emplâtre, on en

applique un qui soit propre à le faire suppurer; si on n'a aucun emplâtre, on se sert de résine ou du levain; et lorsque le pus est évacué, il n'est plus nécessaire de faire aucun remède.

9. On appelle *phyma* une petite tumeur semblable au furoncle, mais plus ronde, moins élevée, et souvent aussi plus volumineuse; car il est rare que le furoncle égale en grosseur la moitié d'un œuf; il ne l'excède jamais, et le *phyma* est ordinairement plus gros. L'inflammation et la douleur sont moindres que dans le furoncle; lorsqu'on l'a ouvert, il en sort de même du pus, mais il n'y a point de noyau comme dans l'autre, et toutes les chairs viciées se changent en pus. Le *phyma* attaque plus particulièrement les enfants, et on les en guérit plus facilement que les jeunes gens, qui en sont plus rarement attaqués; on ne l'observe jamais chez les personnes un peu avancées en âge. On le guérit avec les mêmes remèdes que nous avons indiqués plus haut.

10. Le *phygéthlon* est une tumeur peu élevée, mais large, et sur laquelle on observe des espèces de pustules; la tension et la douleur sont considérables et plus fortes qu'elles ne devraient être, eu égard à la grandeur de la tumeur; il est quelquefois accompagné d'une petite fièvre; il ne suppure que fort tard, et ne fournit pas beaucoup de pus. Il vient principalement au cou, aux aisselles, et aux aines. Les Latins l'appellent *panis*, à cause de sa figure. J'ai indiqué précédemment les médicaments propres à opérer la guérison de ce mal.

11. Toutes ces maladies ne sont que des espèces de petits abcès; mais on a donné le nom général d'abcès à un mal plus étendu, et qui tend toujours à la suppuration. Ordinairement il succède aux fièvres, ou aux douleurs de quelque partie, principalement à celles qui ont leur siége au bas ventre. Il est le plus souvent exposé à la

vue : on aperçoit alors un gonflement d'un certaine étendue, et ressemblant à ce que j'ai mentionné plus haut sous le nom de *phyma*. Il y a, en même temps, rougeur, chaleur, et bientôt après, dureté; il survient une douleur considérable : le malade est pressé par la soif, et privé de sommeil. Quelquefois cependant, l'abcès n'est annoncé par aucun signe extérieur, surtout si le pus se forme profondément, mais on sent des picotements à l'intérieur; il y a soif et insomnie. C'est un bon signe, lorsque la tumeur cesse promptement d'être dure, et que la couleur, quoique n'étant plus rouge, demeure néanmoins altérée; c'est une preuve que le pus commence à se former; car la tumeur et la rougeur paraissent long-temps avant la formation du pus. Si la partie affectée est molle, il faut détourner le cours de la matière par l'application de cataplasmes qui soient, en même temps, répercussifs et rafraîchissants : tels sont ceux que nous avons dit convenir dans l'érysipèle. S'il y a dureté, il faut la résoudre par des topiques discussifs et résolutifs; tel est le cataplasme fait avec la figue sèche écrasée, ou la lie mêlée avec du cérat composé d'axonge de porc, ou la racine de concombre à laquelle on ajoute deux parties de farine bouillie dans de l'hydromel. On peut aussi faire un cataplasme avec parties égales de gomme ammoniaque, de galbanum, de propolis et de gui : on y ajoute la myrrhe, à une dose moitié moindre que celle des autres ingrédiens. Les cataplasmes et les emplâtres dont nous avons donné la composition plus haut, produisent le même effet. Si l'abcès ne se résoud pas par l'usage de ces remèdes, la suppuration est inévitable. Pour accélérer la suppuration, on applique sur la partie affectée un cataplasme de farine d'orge bouillie dans de l'eau, dans laquelle on

mêle avec avantage....[1]. On peut suivre la même méthode dans le traitement des petits abcès dont j'ai rapporté plus haut les noms et les caractères particuliers. Le traitement est le même pour tous; il n'y a de différence que du plus au moins. Les signes qui font connaître que l'abcès n'est pas encor mûr, sont le battement violent des artères, la pesanteur, l'ardeur, la tension, la douleur, la rougeur, et la dureté de la partie affectée. Si l'abcès est un peu considérable, il y a frissonnement et fièvre; lorsqu'il est fort enfoncé, au lieu des signes extérieurs que je viens de rapporter, on sent des picotements au-dedans. Lorsque tous ces symptômes sont diminués; qu'on commence à sentir de la démangeaison à la peau, et que la couleur des tégumens est livide, ou tirant sur le blanc; c'est un preuve que l'abcès est mûr. Il faut alors en évacuer le pus, en pratiquant une ouverture, soit par le moyen des médicaments, soit à l'aide d'un instrument tranchant. On ne doit pas panser les abcès des aisselles ou des aines avec la charpie; il est même inutile de s'en servir dans les abcès des autres parties, si l'ouverture est petite; si la suppuration est peu considérable; si elle ne pénètre pas bien avant dans les chairs; s'il n'y a pas de fièvre, et si le malade est d'un bon tempérament. Dans les autres abcès, on ne doit employer la charpie qu'en petite quantité, encore faut-il que l'ouverture soit considérable. Il convient de mettre par-dessus la charpie, et même d'appliquer, sans elle, de la lentille mêlee avec du miel, ou bien de l'écorce de grenade bouillie dans du vin. On peut se servir de ces ingrediens seuls, ou mêlés ensemble. Si le tour de l'abcès est dur, on applique dessus, pour le ramollir, de la mauve écrasée, ou de la semence

[1] Il y a ici une petite lacune dans le texte.

de fenugrec ou de lin, bouillie dans du passum. Il faut avoir attention de ne pas serrer le bandage. On ne doit pas se servir de cérat dans ces sortes de pansements. Nous avons parlé plus haut de la manière de déterger, d'incarner, et de cicatriser les ulcères, en traitant de ce qui concerne les plaies.

12. Quelquefois il survient des fistules à la suite des abcès et des autres espèces d'ulcères. On donne ce nom à un ulcère profond, étroit et calleux. Les fistules attaquent presque toutes les parties du corps; et elles ont entre elles quelques différences, selon les lieux qu'elles occupent; je parlerai d'abord de ce qu'elles ont de commun. Il est plusieurs sortes de fistules; les unes n'ont qu'un court trajet, les autres sont profondes; quelques-unes se portent en dedans, en ligne directe; d'autres, et c'est le plus grand nombre, s'étendent transversalement. Il en est de simples, de doubles, de triples, c'est-à-dire, qui commencent par une ouverture, et qui se divisent ensuite en deux et en trois, ou même en un plus grand nombre de sinus. Les unes sont droites, les autres obliques, d'autres sont tortueuses. On en voit qui se terminent dans les chairs; d'autres pénètrent jusqu'aux os, ou aux cartilages, ou, lorsqu'elles ne rencontrent pas de parties dures, s'ouvrent dans les cavités. Il en est qui se guérissent aisément, d'autres seulement avec peine; quelques-unes mêmes sont absolument incurables. Il est aisé de guérir une fistule simple, récente, située dans les chairs, surtout si le sujet est jeune et d'une bonne constitution; les conditions contraires rendent la cure plus difficile; il en est de même quand les fistules attaquent les os, les cartilages, les nerfs, les tendons, les articles, ou qu'elles pénètrent jusqu'aux poumons, à la vessie, à la matrice, à de gros vaisseaux veineux ou artériels; ou qu'elles atteignent des cavités,

comme le gosier, l'œsophage ou la poitrine. C'est aussi un accident toujours dangereux et souvent mortel, qu'une fistule s'étende jusqu'aux intestins. Dans ces circonstances, le danger augmente encore, lorsque le sujet est valétudinaire, âgé, ou cacochyme. Avant toutes choses, on doit porter la sonde dans la fistule, pour s'assurer de sa direction et de sa profondeur. On sait ainsi, en la retirant, si la fistule est sèche ou humide. Lorsqu'un os est placé dans le voisinage, on apprend, par le même moyen, si elle a pénétré jusqu'à lui, et jusqu'à quel point elle l'a endommagé; car, si ce qu'on touche avec le bout de la sonde est mou, c'est une preuve que la fistule se termine dans les chairs; si l'on sent, au contraire, plus de résistance, c'est une marque qu'elle pénètre jusqu'à l'os; si, lorsqu'on y est parvenu, la sonde glisse, il n'y a point encore de carie; si la sonde reste dans l'endroit contre lequel elle appuie, il y a à la vérité carie, mais elle est peu considérable; si l'on sent des inégalités et des aspérités, l'os est vicié plus grièvement. On sait aussi, par la situation de la fistule, s'il se trouve un cartilage en dessous; et, par la résistance qu'éprouve la sonde, si la fistule pénètre jusqu'à lui. C'est donc par le moyen de la sonde, que l'on s'assure du siege, de l'étendue, et du danger de la fistule; mais c'est par la quantité du pus, qu'on sait si elle est simple ou composée; car s'il en sort plus que n'en peut contenir une seule fistule, il est évident qu'il y a plusieurs sinus; et comme ordinairement il se trouve, dans le voisinage, des chairs, des nerfs, des parties nerveuses, telles que les tuniques et les membranes, la qualité du pus fera connaître si les sinus situés à l'extérieur attaquent différentes sortes de parties; car le pus qui vient des chairs est lisse, blanc et plus abondant; celui qui vient des endroits tendineux, est, à la vérité, de la même couleur,

mais plus clair, et en plus petite quantité; celui qui découle des nerfs, est gras et assez semblable à de l'huile. Enfin, les différentes attitudes qu'on fait prendre au corps, font aussi connaître s'il y a plusieurs sinus : car, lorsqu'on change de situation, si le pus qui avait cessé de paraître, recommence à couler, on ne peut pas douter non-seulement qu'il n'y ait un autre sinus, mais encore que ce sinus ne tende vers une autre partie. Si la fistule est située dans les chairs; si elle est simple et récente; si elle n'est pas sinueuse, et qu'elle ne pénètre pas dans une cavité; si elle attaque non pas une articulation, mais une partie immobile par elle-même, et qui ne se meut qu'avec tout le corps, il suffira de se servir de l'emplâtre qu'on applique sur les blessures récentes; pourvu qu'il entre dans sa composition, ou du sel, ou de l'alun, ou de l'écaille de cuivre, ou du verdet, ou quelque préparation métallique. On fait, avec cet emplâtre, une tente qui est plus mince d'un côté, et un peu plus épaisse de l'autre; on introduit cette tente par son bout le plus mince dans la fistule; on l'y laisse jusqu'à ce qu'il en sorte du sang pur; méthode applicable à toutes les tentes qu'on veut employer en pareil cas; on applique ensuite sur la fistule ce même emplâtre étendu sur un linge, qu'on recouvre d'une éponge trempée dans du vinaigre. Il suffit de lever cet appareil le cinquième jour. Le régime doit être celui que j'ai indiqué, comme propre à la régénération des chairs. Si la fistule est fort éloignée de la région précordiale, il faut manger, de temps en temps, à jeun, des racines de raifort, et vomir ensuite. Lorsque la fistule invétérée est devenue calleuse, ce que tout le monde peut reconnaître par ses bords durs, blancs ou pâles, il faut avoir recours à des remèdes plus actifs, tels que les préparations suivantes. Prenez de larmes de pavot, p. 1. * ;

de gomme, p. III. * ; de calamine, p. IV. *; de vitriol, p. VIII. *; incorporez le tout ensemble avec de l'eau, et formez-en une tente. Ou bien, prenez de noix de galle, p. * ; de verdet, de sandaraque, d'alun d'Égypte, de chacun p. I. *; de vitriol calciné, p. II. *. Ou bien, servez-vous d'un mélange fait avec le chalcitis et la chaux, auxquels vous ajouterez moitié moins d'orpiment, et incorporez le tout avec du miel. Mais il est beaucoup plus simple, selon le conseil de Mégès, de piler p. II. * de verdet ratissé, de faire ensuite dissoudre dans du vinaigre, p. II. * de gomme ammoniaque, et de donner au verdet, par le moyen de cette dissolution, la consistance convenable; c'est un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer en pareil cas. Les compositions que nous venons d'indiquer, sont très-efficaces: mais si on ne les a pas à sa disposition, il est facile cependant de consumer les callosités avec tout autre caustique, dont on enduira du papier ou de la charpie qu'on aura roulés en forme de tente. La scille cuite et mêlée avec de la chaux, consume aussi les callosités. Lorsque la fistule est fort longue et transversale, il faut, après y avoir porté la sonde, faire une incision à l'opposite de son entrée, et introduire ensuite une tente par chacune des deux ouvertures. S'il y a deux ou plusieurs sinus à la fistule, mais qui soient peu profonds, et situés dans les chairs, il ne faut point se servir de tente; car on ne guérirait que le sinus où on l'aurait introduite, et l'on ne changerait rien aux autres; mais il faut réduire en poudre les médicaments dont on compose les tentes; mettre cette poudre dans une plume à écrire qu'on introduit dans l'ouverture de la fistule, puis souffler dans cette plume, afin que la poudre parvienne dans les différents sinus. On peut aussi faire fondre ces mêmes médicaments dans du vin, ou dans de l'hydromel, si la

fistule est sordide; ou dans du vinaigre, si elle est calleuse, et injecter le tout par l'entrée de la fistule. Quelle que soit l'injection dont on s'est servi, on applique pardessus des topiques rafraîchissants et astringents; car les bords de la fistule sont ordinairement un peu enflammés. Il faut avoir soin, lorsqu'on aura ôté l'appareil, de nettoyer la fistule par le moyen d'une seringue à oreille, avant d'y faire de nouvelles introductions. On remplit cette seringue de vin, s'il sort beaucoup de pus; de vinaigre, si les callosités sont fort dures; d'hydromel ou d'eau dans laquelle on a fait bouillir de l'orobe et un peu de miel, si l'ulcère commence à se déterger. Il arrive ordinairement que la membrane située entre l'ouverture de la fistule et les chairs saines, se détache à l'aide de ces remèdes, et que l'ulcère se déterge en dessous. Lorsque les choses en sont à ce point, on applique des agglutinatifs; on se sert, surtout dans ce cas, de l'éponge enduite de miel cuit. Je sais que plusieurs auteurs ont conseillé d'introduire dans la fistule, pour faciliter la régénération des chairs, de la charpie façonnée en forme de tente, et trempée dans du miel; mais dans cette espèce d'ulcère, la cicatrisation est plus facile à obtenir que la régénération des chairs; et l'on ne doit pas craindre que des chairs saines, lorsqu'elles se touchent, ne se réunissent pas, surtout lorsqu'on emploie des remèdes convenables; puisque dans l'ulcération des doigts, on est obligé de prendre beaucoup de précautions, pour empêcher, lorsqu'ils se guérissent, qu'ils ne contractent entre eux des adhérences.

13. Il est un ulcère que les Grecs appellent *cérion*, à cause de sa ressemblance avec un rayon de miel. On en reconnaît deux espèces; la première tire sur le blanc, ressemble au furoncle, mais est plus grand, et fort douloureux; lorsqu'il commence à suppurer, il s'y forme

différents trous par lesquels il sort une humeur glutineuse et purulente ; il ne mûrit cependant jamais entièrement. Lorsqu'on l'ouvre, on y remarque beaucoup plus de chairs viciées que dans le furoncle; il est aussi plus profond. Il attaque presque toujours le cuir chevelu. Le cérion de la seconde espèce est plus petit, et paraît saillant sur la tête ; il est dur, large, et d'une couleur tirant sur le vert pâle : il est plus ulcéré; car il y a des trous à chaque racine de cheveux, à travers lesquels il s'écoule une humeur gluante, pâle, épaisse à peu pres comme le miel ou la glu, et quelquefois comme l'huile. Lorsqu'on l'ouvre, les chairs qui sont situées dessous paraissent vertes. La douleur et l'inflammation sont considérables, et donnent lieu ordinairement à une fièvre aiguë. On applique avec succès, sur le cérion de la première espèce, des figues sèches, de la graine de lin cuite dans de l'hydromel, des emplâtres et des onguents attractifs; ou bien on se sert de ceux qui conviennent particulièrement aux ulcères, et dont nous avons parlé plus haut. On emploie contre le cérion de la seconde espèce, les mêmes médicaments, ou de la farine bouillie dans de l'hydromel, avec moitié résine de térébenthine. On peut aussi se servir de figues sèches bouillies dans de l'hydromel, avec un peu d'hysope écrasée; ou bien de figues auxquelles on ajoute un quart de staphisaigre. Si les médicaments que nous venons d'indiquer, font peu d'effet dans l'une et l'autre espèce de cérion, il faut faire l'excision de tout l'ulcere jusqu'à la chair vive; et lorsqu'on l'a ainsi emporté, appliquer sur la plaie des médicaments d'abord suppuratifs, puis détersifs, et enfin incarnatifs.

14. Il est certaines tumeurs qui ressemblent à des verrues, et qui ont chacune leur nom particulier. Les Grecs appellent *acrochordon*, une tumeur sous-cutanée, dure, quelquefois marquée d'aspérités, de la même couleur

que la peau, mince inférieurement, plus large à sa face supérieure, d'un volume peu étendu; puisqu'il est rare qu'elle excède la grosseur d'une fève. L'acrochordon ne vient presque jamais seul, mais ordinairement accompagné de plusieurs autres; il attaque particulièrement les enfants. Il disparaît souvent tout-à-coup; quelquefois il excite une légère inflammation, après laquelle il suppure. On appelle *thymion*, une espece de petite verrue proéminente, mince du côté de la peau, plus étendue supérieurement, un peu dure, et ayant beaucoup d'aspérités à son sommet, lequel ressemble, par sa couleur, à la fleur du thym, d'où lui vient son nom. Le thymion se fend aisément, et devient sanguinolent; il en découle même quelquefois un peu de sang. Il est ordinairement de la grosseur d'une fève d'Égypte; il est rare qu'il soit plus gros; il est quelquefois fort petit. Il vient tantôt seul, tantôt en nombre; il se forme, ou à la paume des mains, ou à la plante des pieds. Les plus mauvais de tous, sont ceux qui viennent aux parties honteuses, où ils se crèvent plus ordinairement et laissent échapper du sang. On nomme *myrmécies*, des verrues moins élevées et plus dures que le thymion; ces verrues ont des racines plus profondes, et causent plus de douleur; elles sont larges à leur base, et étroites à leur sommet; il en sort moins de sang que du thymion. Il est rare qu'elles surpassent en grosseur un lupin. Elles naissent aussi ou dans la paume des mains, ou à la plante des pieds. Les cors viennent principalement aux pieds, et quelquefois aussi dans d'autres parties. Ils sont ordinairement produits par une contusion, et quelquefois par une autre cause; ils excitent de la douleur, lorsqu'on marche; quand même ils ne seraient pas douloureux par eux-mêmes. Quant à la manière dont ces verrues se terminent, l'acrochordon et le thymion disparaissent quel-

quefois d'eux mêmes, surtout s'ils sont petits; il est rare que les myrmécies et les cors guérissent sans traitement. Comme l'acrochordon n'a point de racines, si on le coupe, il ne revient plus. Le thymion et le cor ont une racine ronde, qui pénetre jusqu'aux chairs; et quoiqu'on les coupe, ils renaissent toujours, si on n'a point emporté cette racine. Les myrmécies ont des racines fort étendues, et on ne pourrait les couper sans occasionner une grande ulcération. On se trouve très-bien de racler les cors; par là on les ramollit, sans causer aucune douleur; et si, dans cette opération, il en sort du sang, ils disparaissent souvent pour toujours. On les emporte aussi, en les effleurant tout au tour, et en appliquant ensuite dessus de la résine, à laquelle on a ajouté un peu de poudre de pierre meulière. On brûle les autres verrues avec des caustiques. Il en est auxquelles la lie de vin convient parfaitement. Une préparation faite avec l'alun et la sandaraque, est très-propre pour consumer les myrmécies: mais on doit avoir la précaution de bien couvrir de feuilles les environs, pour que l'effet du caustique ne s'étende pas jusqu'à eux; après quoi, on fait des applications de lentille. La figue bouillie dans l'eau, emporte aussi le thymion.

15. Les pustules naissent surtout au printemps. Il en est de plusieurs espèces; car, tantôt toute l'habitude extérieure du corps, et tantôt une partie seulement est couverte d'aspérités, semblables aux pustules qui surviennent apres les piqûres d'ortie, ou après les sueurs; les Grecs appellent *exanthèmes* ces sortes de pustules, qui sont tantôt rouges, et tantôt ne changent point la couleur de la peau. Quelquefois il s'élève, en même temps, plusieurs pustules semblables aux boutons ordinaires, et quelquefois plus grosses; elles sont livides, ou pâles, ou noires, ou d'une autre couleur contre na-

ture, et remplies de sérosité. Lorsque ces pustules viennent à crever, la chair qui est en dessous paraît ulcérée on les appelle en grec *phlyctènes ;* elles sont produite ou par le froid, ou par le feu, ou par les médicaments Le *phlyzacion* est une espèce de pustule un peu plu dure, pointue, et d'une couleur blanchâtre ; ce qui en sort, lorsqu'on le comprime, est humide. Il vient quelquefois à la suite des pustules, de petits ulcères qui sont plus ou moins secs, plus ou moins humides, et accompagnés tantôt de démangeaison seulement, tantôt de démangeaison, d'inflammation et de douleur. Il en sort ou du pus ou de la sanie, ou l'un et l'autre. Ces ulcères attaquent particulièrement les enfants; ils viennent rarement au milieu du corps, mais presque toujours aux extrémités. La plus mauvaise espèce de toutes les pustules, est l'*épinyctis ;* sa couleur est ou un peu livide, ou noirâtre, ou noire, ou blanche; ses bords sont considérablement enflammés; lorsqu'on l'ouvre, on aperçoit intérieurement une ulcération muqueuse, qui est de même couleur que l'humeur qu'elle contient. Cette pustule est accompagnée d'une douleur beaucoup plus considérable qu'elle ne devrait être, eu égard à sa grosseur qui ne surpasse jamais celle d'une fève. Elle se fait aussi sentir aux extrémités du corps, et presque toujours la nuit, d'où les Grecs lui ont donné le nom qu'elle porte. Rien n'est plus utile dans le traitement de toutes les espèces de pustules, que la promenade et l'exercice, ou, à leur défaut, la gestation. Il faut aussi diminuer la nourriture, renoncer à tous les aliments âcres et atténuants. Si c'est un enfant à la mamelle, qui est attaqué de pustules, sa nourrice doit user des mêmes précautions. De plus, si l'on est assez fort, et si les pustules sont petites, il faut immédiatement avant de prendre le bain, se faire suer, se faire répandre du nitre sur les pustules ;

se faire oindre avec de l'huile et du vin mêlés ensemble, et se baigner ensuite. Si ces remèdes font peu d'effet, ou si les pustules sont grosses, il faut faire dessus des applications de lentille; et lorsque la pellicule est emportée, passer aux médicaments adoucissants. Quant à l'épinyctis, après les applications de lentille, on la panse avec la renouée, ou la coriandre verte. On guérit les ulcères qui viennent à la suite des pustules, avec la litharge d'argent, à laquelle on ajoute la semence de fenugrec, l'huile rosat, et le suc de chicorée, jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance du miel. Pour guérir les pustules qui viennent aux enfants, on fait une composition avec de pyrite, p. VIII. *; d'amandes amères, p. L. *, et trois verres d'huile; mais il faut auparavant oindre les pustules avec la céruse, et les frotter ensuite avec cette composition.

16. La gale est une dureté de la peau, accompagnée de rougeur et donnant lieu à des pustules qui sont tantôt humides, et tantôt sèches. Il sort de quelques-unes de ces pustules de la sanie; et il en résulte une ulcération habituelle à la peau, avec démangeaison; dans certains sujets, la gale se répand par tout le corps en fort peu de temps. Chez les uns, elle disparaît quelquefois pour toujours, et chez les autres, elle revient périodiquement à certaine époque de l'année. Plus il y a d'aspérités à la peau, plus la démangeaison est grande, et plus il est difficile de guérir la gale. Les Grecs appellent cette espèce *agria*, c'est-à-dire, férine. Il faut observer dans le traitement de la gale, le régime qui a été indiqué ci-dessus. Lorsque la gale est récente, on la guérit avec la composition suivante. Prenez de tutie, de safran, de verdet, de chaque p. II. *; de poivre blanc, de verjus, de chacun p. I. *; de calamine p. VIII. *. S'il y a ulcération, on prépare une composition avec

de soufre p. I. *; de cire p. IV.; de poix liquide une hémine, et d'huile deux setiers; on fait bouillir le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de miel. On peut aussi se servir du remède de Protarchus, qui est fait avec de farine de lupin, un setier; de nitre, quatre verres; de poix liquide une hémine; de résine liquide une demi-livre, et trois verres de vinaigre. Le safran, le lycium, le verdet, la cendre, la myrrhe mêlées en parties égales, et bouillies dans du passum, réussissent dans toute sorte de gales. A défaut d'autre remède, le marc de l'huile, qu'on fait bouillir jusqu'à diminution d'un tiers, ou le soufre mêlé avec la poix liquide, comme je l'ai recommandé pour les animaux domestiques, convient également pour les hommes attaqués de la gale.

17. Il y a quatre espèces d'*impétigo*. La première ressemble à la gale, elle est accompagnée de dureté, de rougeur, d'ulcération et d'érosion à la peau, et n'est nullement dangereuse. Elle differe de la gale, en ce que l'ulcération est plus considérable, et que ses pustules ressemblent aux boutons ordinaires : elle est accompagnée de certaines vésicules qui, au bout d'un certain temps, se détachent de la peau en forme de petites écailles; et elle a des retours périodiques. La seconde espèce est plus fâcheuse, et approche beaucoup de la dartre; mais elle est plus remplie d'aspérités, et d'une couleur plus rouge que celle-ci, et n'a pas de figure déterminée. Il se détache de l'épiderme de petites écailles, l'érosion est plus considérable que dans la première espèce; elle fait aussi des progrès plus prompts, et s'étend davantage; elle paraît et disparaît dans des temps encore plus marqués que la première; on lui donne le surnom de rouge. La troisième espèce est encore plus mauvaise que les deux autres; elle est plus épaisse, plus

dure; la peau est plus gonflée. Elle se fend à la superficie de la peau; il y a une érosion des plus considérables; elle est aussi parsemée d'écailles; mais sa couleur est noire : elle fait des progrès étendus et rapides. Le temps dans lequel elle a coutume de paraître et de disparaître, ne varie point. Elle ne se passe jamais totalement. On la surnomme la noire. La quatrième espèce qui est incurable, diffère des autres par sa couleur qui est blanchâtre, et qui ressemble à celle d'une cicatrice récente. Elle est accompagnée de petites écailles, dont les unes sont pâles, les autres blanchâtres, et les autres semblables à une lentille. Lorsque ces écailles tombent, il en sort quelquefois du sang; mais ordinairement une sérosité blanche. La peau est dure, et fendillée dans cette dernière espèce qui s'étend plus que les autres. Toutes ces différentes sortes d'impétigo attaquent principalement les pieds et les mains, et s'étendent jusqu'aux ongles. Ce qu'on peut employer de mieux contre toutes, est le remède de Protarchus contre la gale, dont j'ai déja parlé. Sérapion se servait d'un mélange fait avec de nitre p. II. *; de soufre, p. IV. *, qu'il incorporait avec beaucoup de résine.

18. On distingue deux sortes de dartres. Dans la première espèce, la peau est inégale, couverte de petites pustules, rouge et enflammée; il y a une légère érosion; le milieu de la dartre est un peu plus lisse que son contour. Cette espèce ne fait des progrès que lentement; elle est ronde en commençant, et s'étend en conservant toujours cette figure. Les Grecs appellent la seconde espèce *agria*. Dans celle-ci, la peau est inégale, raboteuse et ulcérée comme dans la première; mais l'érosion et la rougeur sont plus considérables, et il y a même quelquefois chute des poils. On a plus de peine à guérir la dartre qui n'est point ronde : elle se change

en impétigo, si on n'y remédie. Si la dartre est légère il suffit, pour la guérir, de la frotter tous les jours à jeun avec sa salive. Si elle est plus étendue, on réussit plus sûrement à l'emporter, en appliquant dessus de la pariétaire écrasée. Pour ce qui est des remèdes composés, celui de Protarchus contre la gale, convient d'autant mieux contre les dartres, qu'elles sont moins considérables. En voici un autre de Myron, qui est bon aussi dans cette sorte de mal. Prenez de nitre rouge, d'encens, de chaque p. I. *; de cantharides bien nettoyées, p. II. *; de soufre qui n'a point passé par le feu, pareille quantité; de résine liquide de térébenthine, p. XX. *; de farine d'ivraie, setiers III. *; de gith trois verres, de poix crue un setier.

19. Les taches par elles-mêmes n'ont rien de dangereux; mais elles gâtent la beauté de la peau, et proviennent toujours d'une mauvaise disposition des humeurs. On en distingue de trois espèces, l'*alphos*, le *mélas* et la *leucé*. L'*alphos* est blanchâtre, un peu rude au toucher, parsemé de petites écailles qui ne se touchent pas, et qui paraissent comme autant de petites gouttes séparées les unes des autres. Quelquefois il s'étend davantage, et a des intervalles plus marqués. Le *mélas* ne diffère de l'*alphos* que par sa couleur noire, qui ressemble à celle de l'ombre; du reste il est semblable en tout à ce premier. La *leucé* a quelque chose qui approche de l'alphos; mais elle est plus blanche et plus profonde. Les poils qui s'élèvent au-dessus, sont blancs et imitent le duvet. Toutes ces différentes sortes de taches s'étendent, mais plus promptement chez les uns, et plus lentement chez les autres. L'alphos et le mélas viennent et s'en vont chez certains sujets, dans des temps qui n'ont rien de fixe. Pour la leucé, il est rare qu'elle quitte jamais, lorsqu'elle est une fois formée. Il n'est pas diffi-

cile de guérir les deux premières espèces; mais la troisième est presque incurable; et quand bien même on parviendrait à la guérir en partie, la couleur de la peau ne reviendrait jamais à l'état naturel. On peut, par le moyen d'une expérience aisée, s'assurer s'il est possible de guérir ses taches ou non; il suffit pour cela de faire une incision à la peau, ou de la piquer avec une aiguille. S'il en sort du sang, ce qui arrive presque toujours dans l'alphos et le mélas, on guérira; s'il en découle une humeur blanchâtre, on ne guérira point; alors il ne faut faire aucun remède. Il faut appliquer sur celles qui sont guérissables, de la lentille broyée dans du vinaigre, et mêlée avec du soufre, et de l'encens. Irénée employait, contre ces taches, une préparation faite avec parties égales d'écume de mer, de nitre, de cumin, de feuilles sèches de figuier, broyées et mêlées avec du vinaigre. On en frotte la tache, au soleil, et on l'essuie quelque temps après, afin qu'elle ne fasse pas trop d'érosion à la peau. On se sert avec succès dans l'alphos, du topique suivant, qui est de Myron. On prend de soufre, p. * II.; d'alun de plume, p. * II.; de nitre p. * II.; de myrte sec, broyé, un acétabule: on mêle: ensuite on fait prendre le bain: on répand de la farine de fève sur le mal, puis on applique dessus, le topique dont nous venons de rapporter la composition. Voici comment se traite le mélas: on broie et on mêle ensemble de l'écume de mer, de l'encens, des fèves, de l'orge; et on applique ce mélange sans huile sur la partie affectée, dans le bain, avant la sueur; et on frotte ensuite le mélas.

LIVRE SIXIÈME.

Sect. I. Après avoir parlé des maladies qui ont leur siége dans tous les points de l'habitude du corps indistinctement, et qui exigent le secours des médicaments, je vais traiter de celles qu'on ne rencontre ordinairement que dans certaines parties : je commencerai par la tête. Dans la chute des cheveux, ce qui convient le mieux est de raser souvent la tête; le ladanum, mêlé avec l'huile, est aussi un fort bon remède pour empêcher les cheveux de tomber. Au reste, je ne parle ici que de la chute des cheveux, qui survient ordinairement après une maladie; car, pour celle qui est occasionnée par l'âge, il est absolument impossible d'y remédier.

Sect. II. Dans le *porrigo*, il s'élève entre les cheveux comme de petites écailles, qui se détachent de la peau. Ces écailles sont quelquefois humides, mais beaucoup plus souvent elles sont sèches. Tantôt il y a ulcération,

et tantôt il n'y en a pas. Il est des cas où le porrigo exhale une fort mauvaise odeur; il en est d'autres où il ne sent rien. Il attaque presque toujours les cheveux, plus rarement la barbe, et quelquefois les sourcils. Quoiqu'il suppose toujours une mauvaise disposition du corps, ce n'est pas cependant toujours un mal que d'en être attaqué; car, comme il ne paraît jamais, tant que la tête est parfaitement saine, il vaut mieux, lorsqu'il s'y rencontre quelque chose de vicié, que le mal se jette sur les téguments, que de se porter sur une partie plus nécessaire à la vie. Il est donc plus avantageux de nettoyer le porrigo, en peignant souvent la tête, que de le guérir radicalement. Cependant, si ce mal est trop incommode, comme lorsqu'il découle beaucoup d'humeur des ulcères, et encore plus, lorsqu'ils exhalent une mauvaise odeur, il faut raser souvent la tête, et appliquer ensuite dessus des topiques légèrement astringents, tels que le nitre mêlé avec le vinaigre; le ladanum avec l'huile de myrte et le vin, ou le myrobalanum avec le vin. Si ces remèdes font peu d'effet, on peut en employer de plus forts. Mais il est bon de savoir qu'ils seraient nuisibles, si le mal était récent.

SECT. III. Il est un ulcère que les Grecs appellent *sycosis*, à cause de sa ressemblance avec une figue. Généralement, il y a excroissance de chair dans ce mal, dont on distingue deux espèces; la première est un ulcère dur et rond; la seconde est un ulcère humide et inégal. Il sort du premier une sorte d'humeur gluante, mais en petite quantité; ce qui découle du second, est plus abondant, et de mauvaise odeur. L'un et l'autre attaquent les parties qui sont couvertes de poil. Celui qui est calleux et rond, se forme plus ordinairement dans la barbe; et celui qui est humide, occupe particulièrement la partie chevelue de la tête. Il faut appliquer

sur l'un et l'autre de l'élatérium, ou de la graine de lin broyée et réduite en consistance de cataplasme, avec de l'eau; on se sert aussi d'un cataplasme de figues bouillies dans de l'eau, ou bien de l'emplâtre *tétrapharmaque* malaxé avec du vinaigre; on se trouve bien encore d'oindre ces ulcères avec de la terre d'Érétrie, détrempée dans du vinaigre.

Sect. IV. On reconnaît aussi deux espèces d'*aréa*. Ce qu'elles ont de commun, c'est que dans l'une et l'autre, l'épiderme meurt, les poils se dessèchent d'abord, et tombent ensuite. Si l'on vient à frapper l'endroit affecté, il en sort un sang liquide, et de mauvaise odeur. Ce mal fait des progrès plus rapides chez les uns, et plus lents chez les autres. La plus mauvaise espèce est celle où la peau paraît épaisse, comme grasse, et entièrement pelée. Celle qu'on appelle *alopécie*, s'étend sous toutes sortes de figures; elle vient aux cheveux, et à la barbe; mais celle qu'on nomme *ophiasis*, à cause de sa ressemblance avec un serpent, commence à la région occipitale; elle n'excède pas la largeur de deux travers de doigt; elle s'étend vers les oreilles par deux prolongements, qui se portent quelquefois dans certains sujets vers le front, et viennent se réunir sur le devant de la tête. Cette dernière espèce d'aréa vient à tout âge, et ne se guérit presque jamais sans remède : la première attaque presque toujours les enfants, et s'en va souvent d'elle-même. Quelques praticiens raclent fortement avec un scalpel ces différentes sortes d'aréa; d'autres appliquent dessus des caustiques mêlés avec de l'huile, et surtout le papier brûlé; d'autres se servent de la résine de térébenthine mêlée avec de la thapsie : mais il n'y a rien de mieux que de passer, chaque jour, le rasoir sur la partie affectée; en emportant ainsi peu à peu la surpeau, on permet aux racines des poils de se faire

jour; et il faut continuer ce procédé, jusqu'à ce qu'ils reparaissent en grand nombre. Il suffit, au surplus, de frotter avec de l'encre les parties qu'on a rasées.

Sect. V. Il y a plus que de la simplicité à s'occuper du traitement des boutons, des lentilles et des éphélides; mais comment détourner les femmes de l'importance qu'elles mettent à soigner leur beauté? Les boutons et les lentilles sont connus de tout le monde; mais l'espèce que les Grecs appellent *signe*, et qui est plus rouge et plus inégale que les autres, est moins fréquente. Peu de personnes connaissent l'*éphélide*, qui ne consiste que dans une aspérité et une dureté revêtues d'une mauvaise couleur. Les boutons et les éphélides ne viennent jamais qu'au visage; les lentilles attaquent aussi quelquefois d'autres parties : mais j'ai cru que la chose ne valait pas la peine que j'en traitasse exprès dans un autre endroit. On guérit parfaitement les boutons, en appliquant dessus de la résine mêlée avec égale quantité d'alun en fragments, et un peu de miel. On emporte les lentilles avec un mélange de parties égales de galbanum et de nitre, qu'on fait dissoudre dans du vinaigre, et qu'on réduit en consistance de miel. On les frotte avec ce liniment; et, après plusieurs heures d'intervalle, on les essuie, le matin, et on les oint légèrement d'huile. On fait disparaître les éphélides avec la résine, à laquelle on ajoute un tiers de sel fossile et un peu de miel. On se sert avec succès dans toutes ces sortes de taches, de même que pour donner la couleur convenable aux cicatrices, de la composition de Tryphon le père. Cette composition se fait avec parties égales d'extrait de myrobolans, de terre cimolée bleuâtre, d'amandes amères, de farine d'orge et d'orobe, d'herbe à foulon blanche, de semence de mélilot. On broie toutes ces drogues ensemble; on les incorpore dans le miel le plus amer qu'on

peut trouver; on en frotte, le soir, les taches ou les cicatrices, et on ne les essuie que le matin.

Sect. VI. 1. Les maladies dont nous venons de parler, méritent peu d'attention; mais il n'en est pas de même de celles des yeux, qui sont sujets à une foule d'accidents graves. Ces organes contribuent trop aux besoins et aux agréments de la vie, pour qu'on ne prenne pas toutes les précautions possibles pour les conserver. L'ophthalmie, dès son commencement, est accompagnée de signes qui font connaître quelle en sera la suite. Car si les larmes et une pituite épaisse ont commencé à couler en même temps que la tumeur s'est formée; si la pituite est mêlée avec les larmes; si ces larmes ne sont point chaudes, et que la pituite soit blanche et douce, et la tumeur sans dureté, on peut être assuré que cette affection ne sera pas longue. Elle le sera, au contraire, mais cependant sans danger, si les larmes sont chaudes et fort abondantes; s'il y a peu de pituite; si la tumeur est médiocre, et bornée à l'un des yeux. Cette espèce d'ophthalmie n'est point douloureuse, mais il est rare qu'elle finisse avant le vingtième jour; quelquefois elle dure deux mois; et quand elle va se terminer, la chassie commence à devenir blanche, molle, et se mêle avec les larmes. Si les deux yeux sont attaqués à la fois, l'ophthalmie en dure moins, mais il est à craindre qu'il ne survienne des ulcères. Lorsque la chassie est sèche, on sent à la vérité de la douleur, mais le mal cesse plus tôt, à moins qu'il n'y ait ulcération. Il n'y a aucun danger, lorsque la tumeur est considérable, qu'elle n'est accompagnée ni de douleur, ni d'écoulement; mais, quand même la tumeur serait sans écoulement, s'il y a douleur, il se forme presque toujours une ulcération; et il est assez ordinaire, en ce cas, de voir la paupière se coller au globe de l'œil. On doit

également appréhender qu'il ne se forme un ulcère à la paupière ou à la prunelle, si, outre la douleur violente, les larmes sont salées et chaudes; ou bien, si, lorsque la tumeur est dissipée, il subsiste encore pendant long-temps un écoulement de larmes et de pituite. C'est encore une plus mauvaise marque, si la pituite est pâle ou livide, les larmes chaudes et abondantes, la tête brûlante; si la douleur s'étend depuis les tempes jusqu'aux yeux, et s'il y a insomnie. Dans ce cas, il arrive presque toujours que l'œil se crève; et l'on doit s'estimer heureux, s'il ne se forme qu'un ulcère. Si l'œil est crevé intérieurement, c'est un bien qu'il s'élève un petit mouvement de fièvre; il n'y a point de remède, si l'œil étant crevé, commence à sortir à l'extérieur. Si de noir qu'il était, il blanchit un peu, il est long-temps à se guérir; mais s'il y a dureté et gonflement, la guérison n'est jamais parfaite. Hippocrate, notre plus ancien auteur, a dit que les maladies des yeux se guérissaient par la saignée, les médicaments, le bain, les fomentations et le vin. Mais il s'est fort peu étendu sur les causes de ces maladies, et sur les temps où il fallait administrer ces remèdes; points des plus essentiels en médecine. La diète et les lavements dans les maladies des yeux, sont souvent des remèdes aussi efficaces que ceux-là. Les yeux sont aussi quelquefois sujets à s'enflammer, il y a alors une tumeur accompagnée de douleur, et d'un écoulement de chassie qui est quelquefois fort âcre et fort abondante, et d'autres fois moindre sous ces deux rapports. Dans l'inflammation des yeux, l'abstinence et le repos sont les meilleurs de tous les remèdes; il faut donc, dès le premier jour, faire coucher le malade dans une chambre obscure; lui défendre de parler; ne lui laisser prendre, s'il est possible, aucune sorte d'aliments, pas même de l'eau; ou du moins qu'en très-

petite quantité. Si la douleur est très-considérable, il est mieux de ne saigner que le second jour; cependant on peut le faire le premier, si le cas est pressant, surtout si les veines du front sont gonflées; si le malade est d'un bon tempérament, et s'il y a pléthore. Si le mal est moins violent, il demande un traitement moins énergique; on donne des lavements, mais seulement le deuxième ou le troisième jour. Si l'inflammation est légère, on peut se passer de lavement et de saignée : le repos et la diète suffisent. On ne doit cependant pas, dans l'ophthalmie, faire abstinence pendant long-temps, de crainte de rendre la pituite plus ténue et plus âcre; mais il faut, dès le second jour, donner quelques aliments fort légers, et propres à épaissir la pituite : tels sont les œufs frais : si le mal est moins considérable, on peut donner de la bouillie, ou du pain trempé dans du lait. Les jours suivants, on augmentera la nourriture, à proportion que diminuera l'inflammation; mais on usera toujours d'aliments de la même espèce; et l'on ne mangera rien de salé, rien d'âcre, rien de tout ce qui pourrait atténuer les humeurs; on ne prendra que de l'eau pour toute boisson. Tel est le régime qu'il est nécessaire de suivre. Dès le premier jour, on se servira d'un cataplasme fait avec de safran, p. I. *; de farine blanche, très-fine, p. II. * qu'on mêlera avec une quantité suffisante de blanc d'œuf pour donner la consistance du miel; on étendra le tout sur un linge, et on l'appliquera sur le front, pour comprimer les vaisseaux, et diminuer le cours de la pituite; si on n'a point de safran, on se servira d'encens qui produit le même effet; il est indifférent qu'on étende ce cataplasme sur un linge, ou sur de la laine. Pour les yeux mêmes, on se sert d'un mélange fait avec une pincée de safran, la grosseur d'une fève de myrrhe, et celle d'une lentille d'o-

pium; on broie le tout dans du passum, et on l'étend sur les yeux avec un plumasseau. On peut encore employer la préparation suivante. Prenez de myrrhe p. I. *; de suc de mandragore p. I. *; d'opium p. II. *; de feuilles de roses, de semence de ciguë, de chaque p. III. *; d'acacia p. IV. *; de gomme p. VIII. *. On fait usage de ces remèdes pendant le jour : pendant la nuit, pour que le malade dorme plus tranquillement, il est bon d'appliquer sur les yeux, un cataplasme fait avec la mie de pain et le vin. Ce cataplasme arrête le cours de la pituite, absorbe les larmes qui peuvent couler, et empêche les yeux de se coller. Si l'on ne peut supporter ce cataplasme, à cause de la violence de la douleur, il faut mettre dans un vase le blanc et le jaune d'un œuf; y ajouter un peu d'hydromel; mêler le tout avec le doigt, et lorsqu'il est bien lié, l'étendre sur de la laine molle bien cardée, et l'appliquer sur les yeux. Ce topique est léger et rafraîchissant; il arrête le cours de la pituite, et ne dessèche pas, et empêche les yeux de se coller. On se trouve aussi fort bien d'appliquer un cataplasme de farine d'orge bouillie, mêlée avec de la pulpe de coins qu'on aura fait cuire. On peut pareillement se servir d'une compresse trempée dans de l'eau, si l'inflammation est légère; et dans de l'oxycrat, si elle est plus considérable; on applique sur l'œil cette compresse après l'avoir exprimée. Il faut fixer les cataplasmes avec une bande, de peur qu'ils ne tombent pendant le sommeil; pour la compresse, il suffit de l'appliquer; parce que le malade peut la remettre aisément lui-même, et parce qu'on peut la mouiller, lorsqu'elle est devenue sèche. Si le mal est porté au point d'empêcher le sommeil, il faut donner quelques anodyns; la grosseur d'un orobe suffit pour un enfant; et celle d'une feve, pour un homme. Il ne faut rien injecter

dans l'œil, le premier jour; à moins que l'inflammation ne soit peu considérable; car, par là, on augmente plutôt qu'on ne diminue le cours de la pituite; le second jour, les injections peuvent faire beaucoup de bien, même dans une ophthalmie violente; mais il faut auparavant qu'on ait désempli les vaisseaux par la saignée, et procuré la liberté du ventre par des lavements; ou du moins qu'il soit évident qu'on n'a besoin ni de l'un, ni de l'autre.

2. Nous avons pour les maladies des yeux un grand nombre de collyres qui ont été composés par différents médecins. On peut en modifier les vertus par de nouvelles combinaisons : car il est aisé de mêler en plusieurs façons, des médicaments adoucissants et légèrement répercussifs. Je donnerai ici la composition des collyres qui sont le plus en vogue.

3. Le collyre de Philon est fait avec de céruse lavée, de tutie, de gomme, de chaque p. I. *; de larmes de pavot brûlées, p. II. *. Il faut observer que l'on broie d'abord chacune de ces drogues en particulier; qu'on les broie de nouveau toutes ensemble, lorsqu'on les a mêlées, en y ajoutant peu à peu de l'eau, ou quelque autre liqueur; ensuite, que la gomme, outre les autres qualités qu'elle peut avoir, a encore celle de conserver les collyres gluants, et de les empêcher de devenir friables, lorsqu'étant faits depuis long-temps, ils se sont desséchés.

4. Le collyre de Denis se fait avec d'opium torréfié, jusqu'à ce qu'il devienne tendre, p. I. *; d'encens torréfié, de gomme, de chaque p. II. *; de tutie, p. IV. *.

5. Le collyre de Cléon est des plus renommés. Il entre dans sa composition d'opium frit, p. I. *; de safran, p. * II.; de gomme, p. I. *. On verse dessus ces drogues, en les broyant, du suc de roses. En voici un

autre du même auteur, qui est plus fort. Prenez d'écaille de cuivre, qu'on appelle *stomóma*, p. I. *; de safran, p. II. *; de tutie p. IV. *; de plomb lavé et brûlé, p. VI. *; de gomme, égale quantité. Celui d'Attale s'emploie dans les mêmes cas; surtout lorsqu'il y a un écoulement de pituite considérable. Le voici : prenez de castoréum, p. *; d'aloès, p. * II.; de safran, p. I. *, de myrrhe, p. II. *; de lycium, p. III *; de cadmie préparée, p. VIII. *; d'antimoine, autant; de suc d'acacia, p. XII. *. Comme il n'entre pas de gomme dans ce collyre, on le conserve dans une petite boîte. Théodote a ajouté à cette composition, d'opium torréfié, p. I. *; d'airain brûlé et lavé, p. II. *; d'amandes de dattes torréfiées, n° XX, de gomme, p. XII. *.

6. Théodote lui-même a composé un collyre que quelques-uns appellent *achariste*, et que voici. Prenez de castoréum, de nard d'Inde, de chacun p. I. *; de lycium, p. * II.; d'opium, autant; de myrrhe, p. II. *; de safran, de céruse lavée, d'aloès, de chacun p. III. *; de cadmie en grains lavée, de cuivre brûlé, de chacun p. VIII. *; de gomme, p. XVIII. *; de suc d'acacia, p. XX. *; autant d'antimoine, et une quantité suffisante d'eau de pluie.

7. Outre ces différents collyres, celui que les uns appellent *cythion*, et les autres *téphrion*, à cause de sa couleur cendrée, est très en usage. Il est fait avec d'amidon, de gomme adragant, de suc d'acacia, de gomme, de chaque p. I. *; d'opium; p. II. *; de céruse lavée, p. IV. *; de litharge d'argent lavée, p. VIII. *. Il faut broyer toutes ces drogues dans de l'eau de pluie.

8. Évelpide, qui fut un fameux oculiste de nos jours, se servait du collyre suivant, qui était de sa composition, et qu'il appelait *trygóde*. Prenez de castoréum, p. * IV.; de lycium, de nard, d'opium, de chacun

p. I. *; de safran, de myrrhe, d'aloès, de chaque p. IV. *; de cuivre brûlé, p. VIII. *, de cadmie, et d'antimoine, de chaque p. XII *; de suc d'acacia, p. XXVI *; de gomme, égale quantité. Plus l'inflammation est considérable, plus le collyre doit être adoucissant : on y fait entrer, à cet effet, le blanc d'œuf ou le lait de femme; et même à défaut de médecins ou d'autres remèdes, l'un ou l'autre de ces deux moyens appliqué, à diverses reprises, sur l'œil, avec un pinceau fait exprès pour cela, suffit le plus souvent pour adoucir le mal. Lorsque l'ophthalmie est calmée, et qu'il n'y a plus d'écoulement de pituite, s'il reste encore quelques traces légères de la maladie, le vin et le bain les font disparaître. On doit donc se baigner, après s'être fait frotter légèrement d'huile auparavant, et avoir fait des frictions sur les jambes et les cuisses pendant plus long-temps que sur les autres parties; se bassiner les yeux avec beaucoup d'eau chaude; se faire répandre sur la tête de l'eau d'abord chaude, puis seulement dégourdie. Il faut éviter, en sortant du bain, de s'exposer au froid, ou à quelque courant d'air; prendre ensuite plus de nourriture qu'on n'avait coutume de faire les jours précédents, en exceptant néanmoins tout ce qui pourrait atténuer la pituite. Le vin dont on fait usage, doit être léger, un peu austère, et médiocrement vieux; il ne faut en boire ni trop, ni trop peu; mais de manière que, sans troubler la digestion, on se procure du sommeil, et qu'on corrige l'âcreté des humeurs. Si on s'aperçoit que le bain augmente le mal (ce qui arrive ordinairement à ceux qui se pressent de se baigner, quand l'écoulement de la pituite subsiste encore), il faut en sortir sur-le-champ; ne point boire de vin de toute la journée; prendre moins de nourriture que la veille; et en revenir au bain, dès que l'écoulement de pituite

aura décidément cessé. Il arrive cependant quelquefois, soit à cause de la saison qui est contraire, soit parce que le corps est mal disposé, que la douleur, l'inflammation, et l'écoulement de pituite durent plusieurs jours. Dans ce cas, comme le mal, déja ancien, est parvenu à maturité, il faut recourir aux mêmes remèdes, c'est-à-dire, au bain et au vin; car ces deux moyens sont aussi efficaces dans les maux d'yeux invétérés, qui ont résisté à tous les autres remèdes, qu'ils sont pernicieux dans ceux qui commencent; parce qu'alors ils ne peuvent qu'irriter et enflammer encore davantage. Il arrive donc ici, comme dans certains autres cas, qu'après avoir vainement essayé les remèdes les plus convenables, on n'obtient de bons effets qu'en employant des moyens contraires. Mais, avant d'en venir à l'usage des bains et du vin, on doit se faire raser la tête; se la bien bassiner ensuite dans le bain, de même que les yeux, avec de l'eau chaude, et se les essuyer avec une compresse; puis, on se fait frotter la tête avec de la pommade d'iris; après quoi, on se tient au lit jusqu'à ce que la chaleur, occasionnée par le bain, soit passée, et que la sueur, qui doit être abondante vers la tête, soit dissipée. On fait usage des mêmes espèces d'aliments et de vin que nous avons prescrites plus haut; mais on boit son vin pur; on a soin de se bien couvrir la tête, et de se tenir en repos : car alors il survient souvent un profond sommeil, ou une sueur, ou une diarrhée qui met fin à l'écoulement de la pituite. Si le mal diminue, ce qui arrive le plus souvent, il faut continuer le même régime pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la santé soit entièrement rétablie. Si, pendant ce temps, on ne va point à la selle, il faut prendre des lavements, pour débarrasser d'autant plus les parties supérieures. Mais l'inflammation est quelquefois si con-

sidérable, et elle se jette avec tant de furie sur les yeux, qu'elle les pousse hors de leur orbite. Les Grecs appellent ce mal *proptose*, parce que le globe de l'œil est déplacé. Dans ce cas, il est absolument nécessaire de saigner, si les forces le permettent; sinon, il faut donner des lavements, et prescrire une longue abstinence; on doit employer les médicaments les plus doux; c'est pourquoi quelques personnes conseillent le premier des deux collyres de Cléon; mais, de l'aveu de tous les médecins', il n'en est point qui convienne mieux que celui de Nilée, dont voici la composition :

9. Prenez du nard d'Inde, d'opium, de chacun p. *—.; de gomme, p. I. *; de safran, p. II. *; de feuilles de roses fraîches, p. IV. *; mêlez le tout dans de l'eau de pluie, ou dans du vin léger un peu austère. Il est utile également de faire bouillir dans du vin de l'écorce de grenade, ou des fleurs de melilot, et ensuite de les broyer; ou de mêler de la myrrhe noire avec des feuilles de roses; ou des feuilles de jusquiame, avec un jaune d'œuf cuit; ou de la farine, avec du suc d'acacia, du passum, ou de l'hydromel; le remède sera encore meilleur, si on ajoute des feuilles de pavot. On bassine les yeux avec l'un ou l'autre de ces collyres; et on se sert pour cela, d'une compresse trempée dans une décoction de feuilles de myrte ou de roses; on applique ensuite sur les yeux, quelques-unes des compositions précédentes : de plus, il faut appliquer à la région occipitale, des ventouses scarifiées. Si l'œil ne rentre point en sa place par le moyen de ces remèdes, et s'il est toujours également saillant hors de l'orbite, on peut être sûr qu'il est perdu, et qu'il subira l'induration ou la suppuration; si la suppuration se déclare par l'angle externe, il faut faire une incision dans l'œil, afin que, le pus étant évacué, la douleur et l'inflammation cessent; que les tuni-

ques rentrent dans l'orbite, et que le visage soit moins défiguré. Ensuite, on applique les mêmes collyres, avec addition de lait ou d'œuf, ou de safran mêlé avec un blanc d'œuf. Mais si l'œil se durcit et se mortifie, il faut pour éviter la suppuration et la difformité exciser la portion saillante. Pour cela, on la saisira avec un crochet fixé dans la tunique externe, et l'on incisera en dessous avec le bistouri. On fera ensuite des injections avec les remèdes que nous avons indiqués dessus, et l'on continuera jusqu'à ce que la douleur soit passée. On doit encore employer les mêmes médicaments, lorsque l'œil, qui était d'abord saillant hors de l'orbite, se fend en plusieurs endroits.

10. Il se forme quelquefois, à la suite de l'inflammation, des charbons qui, tantôt attaquent le globe de l'œil même, et tantôt la partie externe ou interne des paupières; dans ce cas, il faut prendre des lavements, diminuer la nourriture, et se mettre au lait, pour adoucir l'acrimonie, qui est la cause du mal. A l'égard des collyres, et des cataplasmes qu'il convient d'employer, ce sont ceux que nous avons prescrits contre l'inflammation; et le collyre de Nilée est aussi très-bon dans ce cas. Cependant, si le charbon est situé à la partie extérieure de la paupière, on ne peut rien appliquer de mieux qu'un cataplasme fait avec la graine de lin bouillie dans de l'hydromel, ou, à défaut de graine de lin, avec la farine de froment bouillie dans la même liqueur.

11. L'inflammation fait aussi quelquefois naître des pustules sur les yeux. Si ces pustules paraissent dès le commencement, c'est une raison de plus pour saigner le malade, et lui faire garder un repos absolu; si, lorsqu'elles paraissent, il n'est plus temps de saigner, il faut du moins donner des lavements; et, si quelque raison en empêche, on doit observer exactement le régime que

nous avons prescrit plus haut. On se servira de collyres adoucissants, tels que sont ceux de Nilée et de Cléon.

12. Le collyre qui porte le nom de Philalèthe, convient aussi dans cette affection. Il est fait avec de myrrhe, d'opium, de chaque p. I. *; de plomb lavé, de terre de Samos, qu'on appelle *aster*, de gomme adragant, de chaque p. IV. *; d'antimoine cuit, d'amidon, de chacun p. VI. *; de tutie lavée, de céruse lavée, de chacune p. VIII. *. On dissout le tout dans de l'eau de pluie, et lorsqu'on veut se servir du collyre, on y ajoute du blanc d'œuf, ou du lait.

13. Les pustules des yeux se changent quelquefois en ulcères, qu'on traite, lorsqu'ils sont récents, avec des médicaments adoucissants, et qui sont à peu près ceux que j'ai indiqués pour les pustules. Il y a aussi un collyre spécialement approprié à ces ulcères; on l'appelle *dialiban :* il se prépare avec de cuivre brûlé et lavé, d'opium frit, de chacun p. I. *; de tutie lavée, d'encens, d'antimoine brûlé et lavé, de myrrhe, de gomme, de chaque p. II. *.

14. Il arrive aussi quelquefois qu'un œil, ou tous les deux, deviennent plus petits qu'ils ne doivent être naturellement. Ce mal vient ordinairement ou à la suite d'une ophthalmie, avec écoulement opiniâtre de pituite, ou après des pleurs prolongés, ou bien après quelque coup dont on aura été mal guéri. Dans ce cas, les collyres doivent être aussi fort adoucissants : on y fait entrer, à cet effet, le lait de femme; on prescrit d'user d'aliments nourrissants et très-substantiels, d'éviter tout ce qui pourrait faire couler les larmes, de ne songer à aucune affaire domestique; et s'il en survient, d'en dérober la connaissance au malade. Tous les aliments et les médicaments âcres sont fort contraires, principalement en ce qu'ils peuvent exciter les larmes.

15. Il existe une autre espèce de maladie, dans laquelle il naît des poux parmi les poils des paupières : les Grecs appellent ce mal *phthiriasis*. Il vient ordinairement d'une mauvaise disposition du corps, et se borne rarement à l'endroit affecté : il arrive presque toujours qu'au bout d'un certain temps, il est suivi d'un écoulement de pituite des plus opiniâtres; les yeux mêmes s'ulcèrent fortement, et la vue s'altère. Il faut prendre des lavements, se faire raser la tête, et, chaque jour, à jeun, se la faire frotter longuement. On doit se promener et s'exercer beaucoup; user de gargarismes faits avec l'hydromel, dans lequel on aura fait bouillir du calament et des figues grasses; se faire souvent, dans le bain, des fomentations sur la tête avec beaucoup d'eau chaude; éviter les aliments âcres, user de lait et d'un vin onctueux, boire plus qu'on ne mange; ne prendre à l'intérieur que des médicaments adoucissants, pour ne pas donner d'âcreté à la pituite; appliquer sur les paupières des remèdes propres à tuer les poux, et à empêcher qu'il ne s'en produise de nouveaux : telle est la composition suivante. Prenez d'écume de nitre, p. 1. *; de sandaraque, p. 1. *; de staphisaigre, p. 1. *. Broyez le tout ensemble, et ajoutez-y parties égales de vieille huile et de vinaigre, pour lui donner la consistance de miel.

16. Jusqu'ici nous avons parlé des maladies des yeux qui se traitent par des moyens adoucissants; mais il en est d'une autre espèce, qui exigent un traitement différent : ces maladies viennent presque toujours à la suite de l'inflammation, mais elles persistent après elle ; il reste, principalement dans quelques-unes, un écoulement de pituite fort ténue. Il faut, dans ce cas, donner des lavements, et retrancher quelque chose de la nourriture. Il convient aussi de faire des onctions sur le front

avec le collyre d'André. Ce collyre se prépare avec de gomme, p. I. *; de céruse, d'antimoine, de chaque p. II. *; de litharge d'argent bouillie et lavée, p. IV. *. On fait bouillir la litharge dans l'eau de pluie; et on broie les autres médicaments secs dans du suc de myrte. Après qu'on a fait des onctions sur le front avec ce mélange, on applique dessus un cataplasme de farine détrempée dans de l'eau froide, et à laquelle on a ajouté le suc d'acacia ou de cyprès. On se trouve bien aussi d'appliquer sur le sommet de la tête des ventouses scarifiées, ou de tirer du sang aux tempes. On fait encore des onctions avec un mélange d'écaille de cuivre, d'opium, de chaque p. I. *; de corne de cerf brûlée et lavée, de plomb lavé, de gomme, de chaque p. IV. *; d'encens, p. XII. *. On appelle ce collyre *diakéra*, parce qu'il entre de la corne dans sa composition. Toutes les fois que je ne dénomme pas spécialement la liqueur qu'il faut ajouter au collyre, j'entends parler de l'eau.

17. Le collyre d'Évelpide, qu'il appelait *mémigménon*, convient aussi dans le même cas. Il est fait avec une once d'opium, autant de poivre blanc, une livre de gomme, et de cuivre brûlé, p. I. *. s. Durant le traitement, il est bon de suspendre, pendant quelque temps, l'usage des remèdes, pour se mettre à celui du bain et du vin. S'il est nécessaire d'éviter tous les aliments atténuants, dans les différentes sortes d'ophthalmies, c'est surtout dans celle où la pituite est fort ténue, et coule depuis long-temps. Si le malade vient à se dégoûter des aliments incrassants, comme cela est assez ordinaire, il doit passer à ceux qui, par la raison qu'ils resserrent le ventre, resserrent, en même temps, tout le corps.

18. Si les ulcères ne se terminent point en même temps que l'inflammation, ils ont coutume de devenir fongueux ou sordides, ou profonds, ou au moins de

durer très-long-temps. Il n'y a rien de mieux pour reprimer les fongosités, que le collyre appelé *mémigménon ;* il convient aussi, de même que celui qu'on appelle *smilion,* pour déterger les ulcères sordides.

19. Le collyre smilion est fait avec de verdet p. IV. *; de gomme, autant; d'ammoniac, de vermillon de sinope, de chaque p. XVI. *. Quelques-uns font dissoudre ces ingrédients dans de l'eau, et d'autres dans du vinaigre, pour les rendre plus actifs.

20. On emploie aussi avec succès, dans ces ulcères, le collyre d'Évelpide, qu'il appelait *phynon ;* ce collyre se prépare avec de safran p. I. *; d'opium, de myrrhe, de chaque p. IV. *; de poivre blanc p. VI. *. Mais avant de s'en servir, il faut avoir soin de l'adoucir.

21. Le collyre appelé *sphærion,* et qui est du même oculiste, a les mêmes propriétés. Il entre dans sa composition, de pierre hématite lavée p. II. *; de poivre six grains, de cadmie lavée, de myrrhe, d'opium, de chaque p. III. *; de safran p. IV. *; de gomme p. VIII. *. On broie le tout dans du vin d'Amine.

22. Évelpide se servait aussi, dans les mêmes cas, d'un collyre liquide, qu'il composait avec de verdet, p. *; de misy brûlé, de vitriol, de canelle, de chaque p. I. *; de safran, de nard, d'opium, de chaque p. I. *; de myrrhe p. II. *; de cuivre brûlé p. III. *; de cendres de substances odoriférantes p. IV. *; de poivre, grains XV. *. Il broyait tous ces ingrédients dans du vin austère, et les faisait ensuite bouillir dans trois hémines de *passum*, jusqu'à ce que le tout fût intimement lié. Plus ce collyre est vieux, et plus il est efficace.

23. Le collyre philalèthe, et celui qu'on appelle sphærion, dont nous avons rapporté plus haut la composition, sont très-propres pour incarner les ulcères profonds. Le collyre sphærion convient aussi parfaitement

dans les ulcères invétérés, et qui sont difficiles à cicatriser.

24. Le collyre d'Hermon, qui convient dans plusieurs maux d'yeux, est utile principalement dans les ulcères de ces organes; il est fait avec de poivre long p. I. *; de poivre blanc p. *; de canelle, de costus, de chaque p. I. *; de vitriol, de nard, de cassia, de castoréum, de chaque p. II. *; de noix de galle p. V. *; de myrrhe, de safran, d'encens, de lycium, de céruse, de chaque p. VIII. *; d'opium p. XII. *; d'aloès, de cuivre brûlé, de cadmie, de chaque p. XVI. *; d'acacia, d'antimoine, de gomme, de chaque p. XXV. *.

25. Les cicatrices qui se forment à la suite des ulcères des yeux, sont sujettes à deux inconvénients; elles peuvent être ou creuses, ou trop épaisses. Si les cicatrices sont creuses, on peut les incarner avec le collyre appelé sphærion, ou avec celui qu'on nomme *asclépios*, et dans la composition duquel il entre d'opium, p. II. *; de sagapénum, d'opopanax, de chacun p. III. *; de verdet p. IV. *; de gomme p. VIII. *; de poivre, p. XII. *; de cadmie lavée, de céruse, de chaque p. XVI. *. Si les cicatrices sont trop épaisses, on les rend plus minces avec le collyre smilion, ou le collyre *canopite*, qui se prépare avec de canelle, d'acacia, de chaque p. I. *; de cadmie lavée, de safran, de myrrhe, d'opium, de gomme, de chaque p. II. *; de poivre blanc, d'encens, de chaque p. III. *; de cuivre brûlé, p. IX. *, mêlés avec de l'eau de pluie. On peut aussi se servir du collyre d'Évelpide, que cet auteur appelait *pyxinum*, et qui est fait avec de sel fossile, p. IV. *; d'ammoniac, p. VIII. *; d'opium, p. XII. *; de céruse, p. XV. *; de poivre blanc, de safran de Sicile, de chacun p. XXXII. *; de gomme p. VIII. *; de cadmie lavée, p. IX. *. Cependant un des meilleurs collyres, pour diminuer la cicatrice, est celui dans la composition duquel il entre de gomme, p. * II.; de verdet, p. I. *; d'onguent de safran, p. IV. *.

26. Il est encore une espèce d'inflammation dans laquelle, lorsque les yeux sont le siége d'un gonflement considérable, et d'une douleur distensive, il est nécessaire de tirer du sang à la veine frontale: de fomenter toute la tête, et de bassiner les paupieres avec beaucoup d'eau *tiède*; d'user de gargarismes faits avec une décoction de lentille, ou le suc de figuier; de se frotter les paupières avec les collyres âcres dont nous avons rapporté ci-dessus la composition, et d'user principalement de celui qu'on appelle sphærion, dans lequel entre la pierre hématite. On peut aussi employer les médicaments propres à atténuer la rugosité dont il va être question.

27. Cette incommodité vient presque toujours à la suite de l'inflammation des yeux; elle est tantôt plus, tantôt moins considérable. Elle donne aussi quelquefois lieu à une ophthalmie, qui contribue encore à l'augmenter. Ce mal dure moins chez les uns, plus chez les autres : quelquefois même il est presque impossible de le guérir. Quelques-uns frottent les paupières qui sont dures et épaissies, avec une feuille de figuier, ou une sonde crenelée, et même quelquefois les ratissent avec le scalpel; et, après les avoir renversés, ils frottent tous les jours légèrement le dedans avec des médicaments. On ne doit employer ces moyens, que lorsque la rugosité est considérable, et dure depuis long-temps; encore ne faut-il pas les répéter souvent; on parviendra mieux au but qu'on se propose, en usant de régime et de remèdes convenables; il faut s'exercer beaucoup, se baigner souvent, se bassiner les paupieres avec beaucoup d'eau chaude, user d'aliments âcres et atténuants; et employer le collyre qu'on nomme *césarien*, dont voici la composition : Prenez de vitriol, p. I.; de misy, p. v. *, de poivre blanc, p. *, d'opium, de gomme, de

chaque p. II. *; de cadmie lavée, p. III. *; d'antimoine, p. VI. *. On convient assez généralement que ce collyre est bon dans toutes les maladies des yeux, excepté dans celles où il faut des remèdes adoucissants.

28. Le collyre d'Hiérax est bon aussi contre la rugosité des paupières. On le prépare avec de myrrhe, p. I. *; d'ammoniac, p. II. *; de verdet ratissé, p. IV. *. Les collyres canopite, smilion, pyxinum et sphærion conviennent pareillement dans cette espèce de maladie. Si l'on n'a pas de collyres composés, on peut employer avec quelque avantage, dans la rugosité des paupières, le fiel de chèvre, ou d'excellent miel.

29. Il y a aussi une ophthalmie sèche, que les Grecs appellent *xérophthalmie*. Dans cette affection, il n'y a ni tumeur, ni écoulement; les yeux sont seulement rouges; on y éprouve un sentiment de pesanteur, accompagné de quelque douleur. Les paupières se collent l'une à l'autre pendant la nuit, par l'écoulement d'une pituite fort épaisse. En général, ce mal dure d'autant plus long-temps, qu'il est plus léger. Dans l'ophthalmie sèche, on doit se promener et s'exercer beaucoup; se baigner souvent, et suer dans le bain; et faire des frictions répétées; les aliments dont on fait usage, ne doivent être ni fort nourrissants, ni très-âcres; mais tenir le milieu entre ces deux qualités. Le matin, lorsque la digestion est faite, il est bon de se gargariser avec une décoction de moutarde, et de s'en frotter ensuite la bouche et la tête pendant long-temps.

30. Le meilleur collyre qu'on puisse employer dans ce cas, est celui qu'on appelle *rhinion;* il entre dans sa composition, de myrrhe, p. I. *; d'opium, de suc d'acacia, de poivre, de gomme, de chaque p. I. *; de pierre hématite, de pierre phrygienne, de lycium, de schiste, de chaque p. II. *; de cuivre brûlé, p. IV. *. Le

collyre pyxinum convient aussi dans cette ophthalmie.

31. Lorsque les yeux sont affectés d'aspérités, ce qui arrive principalement aux angles, on peut se servir du collyre rhinion, dont nous venons de rapporter la composition : le suivant est également bon. Prenez de verdet ratissé, de poivre long, d'opium, de chaque p. II. *; de poivre blanc, de gomme, de chaque p. IV. *; de cadmie lavée, de céruse, de chaque p. VI. *. Cependant celui qui convient le mieux, est le collyre d'Évelpide, appelé *basilicon ;* il entre dans sa composition, d'opium, de céruse, de pierre asienne, de chaque p. II. *; de gomme, p. III. *; de poivre blanc, p. IV. *; de safran, p. VI. *; de *psoricum*, p. XIII. *. Il n'est point de substance qui par elle-même s'appelle psoricum, mais on donne ce nom à un mélange de chalcitis et de cadmie, qu'on broie ensemble dans le double de vinaigre; on met le tout dans un pot qu'on recouvre de feuilles de figuier, et qu'on laisse pendant vingt jours sous terre; ensuite on le retire, et on le broie de nouveau. Le collyre basilicon convient dans toutes les maladies des yeux, excepté dans celles où il faut des adoucissants. Dans l'aspérité des paupières, lorsqu'on n'a point de collyres composés, on se sert, avec succès, de miel et de vin. On se trouve bien aussi dans cette maladie, de même que dans l'ophthalmie sèche, d'appliquer sur les yeux un cataplasme de mie de pain détrempée dans du vin; car, comme dans ces deux cas, c'est presque toujours une humeur âcre qui irrite tantôt les yeux, tantôt leurs angles ou les paupières, on absorbe, par le moyen de ce cataplasme, l'humeur qui suinte, et on répercute celle qui pourrait s'être amassée dans les environs.

32. La vue s'obscurcit quelquefois à la suite d'une ophthalmie; quelquefois aussi seulement par l'effet de la vieillesse, ou de quelque autre infirmité. Dans le pre-

mier cas, on se trouve bien du collyre appelé asclépios, ou de celui qui se prépare avec l'onguent de safran.

33. Il est aussi un collyre spécialement approprié à cette maladie ; on l'appelle *diacrocou ;* il est composé de poivre, p. I. *; de safran de Cilicie, d'opium, de céruse, de chaque p. II. *; de psoricum, de gomme, de chaque p. IV. *.

34. Si l'obscurcissement de la vue provient de la vieillesse, ou de quelque autre infirmité, on peut frotter les yeux avec un mélange d'excellent miel, d'onguent de souchet et de vieille huile; mais le meilleur remède que l'on puisse faire, est de prendre une partie de baume, deux de vieille huile ou d'onguent de souchet, et trois de miel fort âcre. Les collyres que nous avons conseillés dans la première espèce d'obscurcissement de la vue, conviennent pareillement dans celle-ci; de même que ceux qui sont propres à amincir les cicatrices, et que nous avons précédemment indiqués. En général, ceux qui sont attaqués de ce mal, doivent se promener et s'exercer beaucoup, se baigner fréquemment, se faire frotter tout le corps dans le bain, et principalement la tête, avec de l'huile d'iris, jusqu'à ce qu'ils suent; ensuite se tenir bien couverts, jusqu'à ce qu'ils soient rentrés chez eux, et que la chaleur et la sueur soient passées. Les aliments dont on fait usage, doivent être âcres et atténuants. Il faut, au bout de quelques jours, user de gargarismes faits avec la moutarde.

35. La cataracte, que les Grecs appellent *hypochysis,* bouche quelquefois l'ouverture de la prunelle, et empêche de voir. Si la cataracte est ancienne, elle demande l'opération de la main; si elle est récente, on peut quelquefois, au moyen de certaines précautions, parvenir à la résoudre. Pour cela, il faut tirer du sang

au front ou par les narines; appliquer le feu aux veines des tempes; faire couler la pituite par des gargarismes convenables; employer les fumigations, et bassiner les yeux avec des collyres âcres. Le régime propre à atténuer la pituite, est celui qui convient le mieux dans ce cas.

36. La paralysie des yeux ne demande point d'autre régime, ni d'autres médicaments, que ceux que nous venons d'indiquer; ainsi, il nous suffira de faire mention de cette maladie. Tantôt la paralysie n'attaque qu'un œil; tantôt elle les attaque tous les deux à la fois: elle est produite ou par quelque coup, ou par l'épilepsie, ou par des convulsions qui se communiquent avec violence, jusqu'à l'œil même. Il en résulte que l'organe ne peut plus être dirigé vers un point quelconque, ni se fixer en aucune façon; mais qu'il se porte çà et là d'une manière déréglée, et ne transmet plus l'impression des objets.

37. La *mydriase* diffère peu de la paralysie; la prunelle se relâche et se dilate; et la vue est considérablement affaiblie; il est très-difficile de remédier à cette espèce d'infirmité. On doit employer dans la paralysie et la mydriase, les mêmes moyens que dans l'obscurcissement de la vue, à peu de chose près: car on ajoute tantôt le vinaigre, tantôt le nitre à l'huile d'iris qu'on emploie pour frotter la tête; mais pour les yeux, il suffit d'appliquer dessus du miel. Quelques-uns, dans la mydriase, ont fait usage des eaux thermales, et ont été guéris; d'autres ont perdu subitement la vue, sans aucune cause manifeste. Parmi ces derniers, quelques-uns, après avoir été aveugles pendant un certain temps, ont recouvré la vue par une diarrhée qui leur est tout-à-coup survenue: d'où l'on doit conclure que, dès le commencement même de ce mal, il est bon de purger

de temps en temps, pour expulser, par les voies inférieures, toute la matière nuisible.

38. Outre ces maladies des yeux, il existe une faiblesse de la vue, qui permet bien de distinguer suffisamment les objets pendant le jour, mais empêche de rien voir pendant la nuit. Les femmes qui sont bien réglées ne sont pas sujettes à cette incommodité. Ceux qui en sont affligés, doivent se frotter les yeux avec le jus qui découle d'un foie de bouc ou de chevreau, qu'on fait rôtir, et manger ce foie ensuite. On peut aussi employer avec avantage, les collyres qui sont propres à atténuer les cicatrices, et à corriger les aspérités des paupières. Quelques-uns se servent de la graine de pourpier écrasée, à laquelle ils ajoutent ce qu'il faut de miel, pour que cette poudre ne quitte pas le pinceau, avec lequel on en a fait des applications sur les yeux. L'exercice, les bains, les frictions et les gargarismes, prescrits dans les cas ci-dessus indiqués, conviennent également dans celui-ci.

39. Les maladies dont nous venons de parler, naissent dans l'intérieur même du corps; mais l'œil peut encore être lésé par une cause extérieure : ce qui donne lieu à la formation d'une ecchymôse. Dans ce cas, on ne peut rien faire de mieux, que d'appliquer sur l'œil du sang de pigeon, de ramier ou d'hirondelle. Ce n'est pas sans raison, qu'on se sert de ce remède; car lorsque les oiseaux dont je viens de parler ont été blessés à l'œil, leur vue se rétablit bientôt dans son premier état, et même très-promptement dans l'hirondelle. D'où est venue la fable qui lui attribue la science de guerir, avec une herbe, les yeux malades de ses petits; tandis que cette guérison arrive tout naturellement. Nous pouvons donc trouver dans le sang de ces animaux, un excellent remède contre les blessures de l'œil; mais il faut

savoir que relativement à cette propriété, tant pour eux-mêmes que pour nous, le sang le meilleur est celui de l'hirondelle; puis, celui du ramier; et enfin, celui du pigeon, qui est le moins efficace. Il faut aussi, lorsqu'on a reçu un coup sur l'œil, y appliquer des cataplasmes, pour apaiser l'inflammation. A cet effet, on pile exactement du sel ammoniac ou tout autre, en y ajoutant peu à peu de l'huile, pour donner à cette préparation la consistance convenable; puis, on mêle avec de la farine d'orge qu'on a fait bouillir dans de l'hydromel. Mais il est facile de reconnaître, par tout ce que les médecins ont écrit, qu'il n'est presque aucune des maladies de l'œil dont nous avons fait mention, qu'on ne puisse guérir aussi par des remèdes simples, et faciles à trouver.

Sect. VII. 1. Nous venons de parler des maladies de l'œil, qui se guérissent principalement par le secours des médicaments; nous allons maintenant passer à celles de l'oreille; organe qui, après celui de la vue, nous est naturellement le plus nécessaire. Les maladies de l'oreille sont beaucoup plus dangereuses que celles des yeux; car les dérangements que celles-ci occasionnent, se bornent presque toujours à la partie affectée; mais il n'en est pas de même des inflammations et des douleurs d'oreilles; elles entraînent quelquefois après elles, le délire et la mort. On doit donc y remédier avec soin dès le commencement, pour prévenir des suites qui pourraient devenir plus fâcheuses. Dès qu'on ressent de la douleur à l'oreille, il faut rester tranquille, et faire abstinence; le lendemain, si le mal est plus considérable, on rasera la tête; on la frottera ensuite avec de l'onguent d'iris chaud; et on la tiendra bien couverte. Si la douleur est violente, accompagnée de fièvre et d'insomnie, il est nécessaire de saigner; si quelque

chose s'oppose à la saignée, il faut donner des lavements; appliquer des cataplasmes chauds qu'on renouvelle souvent : ces cataplasmes se font avec la farine de fenugrec, de lin, ou autre, bouillie dans de l'hydromel. On se trouve bien aussi d'appliquer fréquemment sur l'oreille, des éponges trempées dans de l'eau chaude. Lorsque la douleur est apaisée, il faut oindre le contour de l'oreille avec du cérat fait avec de l'huile d'iris, ou de souchet : celui dans lequel entre l'huile rosat fait mieux néanmoins dans certains cas. Si l'inflammation est violente, et empêche totalement le sommeil, on ajoute aux cataplasmes, moitié de têtes de pavot, frites et pilées; et on fait bouillir le tout ensemble dans du *passum* ou de l'hydromel ; il faut aussi injecter quelque liqueur tiède dans l'oreille; cette injection se fait très-bien au moyen d'un strigile. Lorsque la cavité de l'oreille est remplie, on applique par-dessus de la laine molle, pour empêcher la liqueur injectée de s'échapper : ce qu'il faut observer dans tous les cas. On emploie, pour ces injections, l'huile rosat, le suc extrait des racines de roseau, l'huile dans laquelle on a fait bouillir des vers de terre, l'huile d'amandes amères, ou de noyaux de pêches. Les remèdes composés dont on se sert, pour adoucir la violence de l'inflammation et de la douleur, sont les suivants : on fait un mélange de parties égales de castoréum, et d'opium, auxquels on ajoute du *passum;* ou bien, on prend parties égales d'opium, de safran, et de myrrhe, que l'on pile, en y versant alternativement de l'huile rosat, et du *passum;* ou l'on emploie la partie amère de la fève d'Égypte, que l'on pile, et à laquelle on ajoûte l'huile rosat. Quelques-uns mêlent à ces diverses compositions un peu de myrrhe, ou d'opium, ou l'encens avec le lait de femme, ou l'huile d'amandes amères, avec l'huile rosat. Ou

peut aussi se servir d'une préparation faite avec parties égales de castoréum, de myrrhe, d'opium mêlés avec du passum; ou avec de safran p. I.*; d'alun de plume, de myrrhe, de chaque p. III. *. En broyant ces drogues, on y verse peu à peu trois verres de *passum*, et un peu moins d'un verre de miel : c'est un des moyens les plus efficaces : on emploie aussi l'opium dissous dans le vinaigre. On peut encore mettre en usage la composition de Thémison, dans laquelle il entre de castoréum, d'opopanax, d'opium, de chaque p. II. *; d'écume de lycium, p. IV. *. On broie ces ingrédients dans du *passum*, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la consistance de cérat; puis, on les met en réserve. Lorsqu'on veut s'en servir, on agite de nouveau le mélange, en y ajoutant du *passum*. C'est d'ailleurs une règle constante, que toutes les fois qu'une composition est trop épaisse, pour qu'on puisse l'injecter dans l'oreille, il faut, pour la rendre suffisamment liquide, y ajouter de la même liqueur qui est déja entrée dans sa préparation.

2. S'il s'est formé du pus dans l'oreille, on se trouvera bien d'y instiller du lycium seul, ou de l'onguent d'iris, ou du suc de poireau mêlé avec du miel, ou du suc de centaurée avec du *passum*, ou du suc de grenade douce, qu'on fait tiédir dans l'écorce même de ce fruit, et auquel on ajoute un peu de myrrhe. On peut aussi se servir d'un mélange fait avec de myrrhe en larmes, p. I. *; autant de safran, de vingt-cinq amandes amères, et d'un demi-verre de miel : on broie toutes ces drogues ensemble, et lorsqu'on veut s'en servir, on fait tiédir le tout dans une écorce de grenade. On emploie encore pour les ulcères des oreilles les mêmes remèdes que pour les ulcères de la bouche. Si ces ulcères sont anciens, et s'il en sort beaucoup de sanie, on aura recours à une composition d'Érasistrate, dans laquelle il entre de poi-

vre, p. I. *; de safran, p. I. *; de myrrhe, de mysi cuit, de chaque p. I. *; de cuivre brûlé, p. II. *. On broie ces ingrédients dans du vin; et ensuite, lorsqu'ils se sont desséchés, on y ajoute trois hémines de *passum,* et on fait bouillir le tout ensemble : lorsqu'on veut s'en servir, on y joint une dose de vin et de miel. Le chirurgien Ptolémée avait, dans ce cas, une composition, qu'il préparait avec de lentisque, p. I. *; de noix de Galle, p. I. *; de verjus, p. I. *, et le suc d'une grenade. La composition de Ménophile est des plus efficaces : elle se fait avec de poivre long, p. I. *; de castoréum, p. II. *; de myrrhe, de safran, d'opium, de nard de Syrie, d'encens, d'écorce de grenade, de partie intérieure de feve d'Égypte, d'amandes amères, d'excellent miel, de chaque p. IV. *. A mesure qu'on broie ces drogues, on y verse du vinaigre le plus fort, jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance de *passum.* Nous avons encore la composition de Craton, où il entre de canelle, de cassia, de chaque p. I. *; de nard, de lycium, de myrrhe; de chaque p. I. *; d'aloès p. II. *; de miel trois verres, et un setier de vin : on fait bouillir le lycium avec le vin, ensuite on mêle avec les autres drogues. Mais s'il y a beaucoup de pus, et s'il est de mauvaise odeur, il faut avoir recours à une préparation faite avec de verdet ratissé, d'encens, de chaque p. II. *; deux verres de miel, et quatre de vinaigre : on fait bouillir le tout ensemble, et, lorsqu'on veut s'en servir, on y ajoute du vin doux; ou bien, on mêle parties égales d'alun en fragments, d'opium, et de suc d'acacia; on y ajoute le suc de jusquiame, mais à une dose moitié moindre que celle des autres ingrédients; on broie le tout ensemble, et on le délaie dans du vin. Le suc de jusquiame seul fait aussi beaucoup de bien.

3. Asclépiade nous a laissé la composition d'un re-

mède universel et éprouvé pour les maladies de l'oreille. Ce remède se prépare avec de canelle, de cassia, de chaque p. I. *; de fleurs de jonc rond, de castoréum, de poivre blanc, de poivre long, d'amome, de myrobalans, de chaque p. II. *; d'encens mâle, de nard de Syrie, de myrrhe grasse, de safran, d'écume de nitre, de chaque p. III. *. On broie toutes ces drogues séparément, et lorsqu'on les a mêlées, on les broie de nouveau dans du vinaigre; on conserve le tout de la sorte, et quand on veut s'en servir, on le délaie dans du vinaigre. Le *sphragis* de Polybe, dont nous avons rapporté la composition dans le livre précédent, est aussi un remède général pour les maladies de l'oreille; on le liquéfie dans du vin doux, avant d'en faire usage. S'il y a tumeur, et s'il coule de la sanie, il conviendra de déterger cette sanie avec du vin mixtionné, qu'on injectera par le moyen d'une petite seringue : on versera ensuite dans le conduit auditif du vin austère, mêlé avec de l'huile rosat, à laquelle on aura ajouté un peu de tutie : on pourra aussi se servir du lycium mêlé avec le lait, ou du suc de renouée avec l'huile rosat, ou du suc de grenade avec un peu de myrrhe.

4. Si les ulcères sont sordides, il est bon de les laver avec de l'hydromel; ensuite on instille dans l'oreille quelques-uns des médicaments que nous avons indiqués plus haut, et auxquels il faut ajouter du miel. Si le pus coule en grande quantité, il faut raser la tête, répandre dessus beaucoup d'eau chaude, user de gargarismes, se promener jusqu'à la fatigue, et manger peu. S'il coule aussi du sang des ulcères, il faut introduire dans l'oreille du lycium mêlé avec du lait, ou de l'eau, dans laquelle on fait bouillir des feuilles de roses, et y ajouter le suc de renouée, ou d'acacia. Si les ulcères sont remplis de chairs fongueuses, et qu'il en découle une

sanie de mauvaise odeur, on nettoie l'oreille avec d l'eau tiède; puis on y introduit un mélange d'encens de verdet, de vinaigre et de miel; ou bien, on se ser simplement de miel bouilli avec le verdet. On peut auss souffler dans l'oreille, par le moyen d'un tuyau, de l'é caille de cuivre pilée avec de la sandaraque.

5. Lorsqu'il s'est formé des vers dans l'oreille, s'il sont à proximité, il faut les retirer avec un cure-oreille s'ils sont plus avant, il faut les détruire par des moyen appropriés, et empêcher qu'ils ne se reproduisent L'ellébore blanc, broyé dans du vinaigre, produit ce deux effets. On peut aussi nettoyer l'oreille avec du vin dans lequel on aura fait bouillir du marrube. Lorsqu'or a fait ainsi mourir les vers, ils tombent dans la partie antérieure de l'oreille, d'où il est facile de les retirer.

6. Si le conduit de l'oreille est bouché et rempli d'une sanie épaisse, il faut introduire dans l'oreille d'excellent miel. Si cela ne suffit pas, il faut prendre un verre et demi de miel, de verdet, p. II. *; faire bouillir ensemble, et s'en servir. L'iris, mêlé avec le miel, est aussi fort bon dans ce cas. On peut encore se servir du mélange suivant : Prenez de galbanum, p. II. *; de myrrhe et de fiel de taureau, de chaque II. *; de vin, quantité suffisante pour délayer la myrrhe.

7. Lorsqu'on commence à avoir l'ouïe dure (ce qui a coutume d'arriver principalement après les longues douleurs de tête), il faut d'abord bien examiner l'oreille : on y apercevra ou une croûte semblable à celle qui se forme sur les ulcères, ou un amas d'ordures. Si c'est une croûte, il faut insinuer dans l'oreille de l'huile chaude, ou du verdet mêlé avec du miel, ou du suc de poireau, ou un peu de nitre dissous dans de l'hydromel. Lorsque la croûte s'est détachée, on injecte de l'eau tiède, afin de retirer plus facilement cette croûte avec

le cure-oreille. Si ce sont des ordures, et qu'elles soient molles, il faut les tirer avec le même instrument; mais si elles sont dures, il faut injecter du vinaigre dans lequel on aura fait dissoudre un peu de nitre; et lorsque par là on les aura ramollies, on les retirera comme dans le cas précédent. Si l'on continue d'avoir la tête pesante, il faut la faire raser, puis frotter légèrement, mais long-temps, avec l'huile d'iris, ou de laurier, à laquelle on ajoute un peu de vinaigre : il faut ensuite marcher pendant long-temps, et se faire étuver doucement la tête avec de l'eau tiède, après se l'être fait oindre; les aliments dont on fera usage, seront tirés de la classe moyenne, et on choisira les moins nourrissants; les boissons seront, de préférence, très-délayées; on se gargarisera de temps en temps. Il faut introduire dans l'oreille, du castoréum avec du vinaigre, de l'huile de laurier, et du suc d'écorce de raifort; ou bien, du suc de concombre sauvage, dans lequel on aura mêlé des feuilles de roses pilées. Le jus de raisin qui n'est pas mûr, et qu'on verse dans le conduit auditif, avec l'huile rosat, fait aussi un assez bon effet dans la surdité.

8. Il est une autre maladie, dans laquelle on éprouve au dedans de l'oreille un bourdonnement qui empêche de percevoir les sons extérieurs. Ce mal est très-léger, lorsqu'il est occasionné par un coryza; il est plus sérieux, lorsqu'il est produit par quelque maladie, ou par de longues douleurs de tête : il est très-dangereux, lorsqu'il survient au commencement de quelque grande maladie, et principalement d'une attaque d'épilepsie. Si le mal provient d'un coryza, il faut se nettoyer l'oreille, et retenir son haleine, jusqu'à ce qu'une humeur écumeuse s'échappe au dehors. S'il est produit par une maladie, ou par une douleur de tête, il faut suivre, quant aux exercices, aux frictions, aux fomentations,

et aux gargarismes, la même méthode que dans le traitement de l'ouïe dure : on ne fait usage que d'aliments atténuants; on injecte dans l'oreille, du suc de raifort mêlé avec l'huile rosat, ou avec le suc de racine de concombre sauvage, ou du castoréum mêlé avec le vinaigre et l'huile de laurier. On peut aussi broyer de l'ellébore blanc dans du vinaigre; l'incorporer ensuite dans du miel cuit, et former du tout une tente qu'on introduit dans l'oreille. Si le bourdonnement est survenu, sans avoir été précédé des causes que nous avons rapportées, c'est un nouveau sujet de craindre : il faut alors introduire dans le conduit auditif, du castoréum avec du vinaigre, ou avec de l'huile d'iris ou de laurier; ou bien du castoréum mêlé avec l'huile de laurier et celle d'amandes amères; ou bien enfin, de la myrrhe mêlée avec du nitre, du vinaigre et de l'huile rosat. Au reste, dans cette incommodité, le régime fait plus que les remèdes : il faut observer, et même avec encore plus d'exactitude, tout ce que j'ai conseillé plus haut; et de plus, il faut entièrement retrancher l'usage du vin, pendant tout le temps que ce bourdonnement durera. S'il est accompagné d'inflammation, il suffit de verser dans l'oreille, de l'huile de laurier, ou de l'huile d'amandes amères : quelques-uns ajoutent cependant à ces huiles le castoréum ou la myrrhe.

9. Il arrive aussi quelquefois qu'il entre dans l'oreille quelque corps étranger, comme une petite pierre, ou quelque animal; si c'est une puce, on la retire par le moyen d'un petit flocon de laine, qu'on aura placé dans le conduit auditif. Si la puce n'est pas sortie, ou si c'est un autre animal, il faut envelopper une sonde avec de la laine; tremper ensuite cette laine dans une résine fort visqueuse, principalement dans la térébenthine; l'introduire dans l'oreille, et l'y faire tourner à diffé-

rentes reprises ; on viendra sûrement à bout par là de retirer l'animal. Si c'est quelque chose d'inanimé, il faut l'extraire avec le cure-oreille, ou bien avec un petit crochet obtus et recourbé. Si l'on ne réussit pas avec ces instruments, on se servira de la sonde avec la résine, comme il vient d'être dit ; ou bien on fera éternuer, ou on injectera avec force, dans l'oreille, de l'eau, par le moyen d'une seringue. On peut aussi se servir d'une table fixée par le milieu, et libre à ses deux extrémités ; on y fait coucher la personne, du côté de l'oreille dans laquelle il est entré quelque chose ; ensuite en frappant avec un marteau, l'extrémité, qui est vers les pieds, on produit à l'oreille un ébranlement qui en fait sortir le corps étranger.

Sect. VIII. 1. Lorsque les narines sont ulcérées, il faut les fomenter avec la vapeur d'eau chaude, au moyen d'une éponge introduite dans les narines, ou à l'aide d'un vase d'une embouchure étroite, que l'on remplit de cette même eau, et qu'on tient au-dessous du nez : après cette fomentation, il faut appliquer sur les ulcères, un liniment fait avec la scorie de plomb, ou la céruse, ou la litharge d'argent. A mesure qu'on broie l'une ou l'autre de ces drogues, on verse dessus alternativement du vin et de l'huile de myrte, jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance de miel. Mais si ces ulcères sont situés près de l'os ; s'ils sont croûteux, et répandent une mauvaise odeur, ce que les Grecs appellent *ozène*, il est presque impossible d'y remédier. On peut néanmoins en faire l'essai : il faut raser la tête ; la frotter fortement et fréquemment ; répandre dessus beaucoup d'eau chaude ; marcher beaucoup ; prendre peu d'aliments, et qui ne soient ni âcres, ni fort nourrissants. On porte ensuite dans les narines mêmes, du miel mêlé avec un peu de résine de térébenthine : pour

cela, on se sert d'une sonde enveloppée de laine; et l'on fait renifler, jusqu'à ce que l'odeur du topique se fasse sentir dans la bouche. Par ce moyen, on détache des ulcères, les croûtes que l'éternuement chasse ensuite au dehors. Lorsque les ulcères sont détergés, on fait respirer la vapeur de l'eau chaude; ensuite, on prend du suc de lycium dissous dans du vin, ou de la lie d'huile, ou du verjus, ou du suc de menthe ou de marrube, ou du vitriol qu'on expose d'abord au feu, et qu'on broie ensuite, ou la partie intérieure de la scille pilée. Il faut ajouter à ces diverses substances le miel, mais en petite quantité, excepté avec le vitriol; car alors il faut en mettre assez, pour que le mélange soit liquide; si c'est avec la scille, il en faut encore davantage. On roule autour d'une sonde de la laine que l'on trempe dans cette composition, avec laquelle on panse les ulcères; ensuite, on introduit dans les narines une tente oblongue, imprégnée du même mélange, et on l'y maintient par un léger bandage. Il faut panser ainsi deux fois par jour, en hiver et au printemps; et trois fois, en été et en automne.

2. Il se forme quelquefois dans les narines, des caroncules qui ressemblent aux mamelons des femmes : ces caroncules adhèrent aux parties inférieures des narines, qui sont les plus charnues. Il faut les consumer entièrement par le moyen des caustiques. Le polype est une caroncule, tantôt blanche, tantôt rougeâtre, qui s'attache aux os des narines : il se porte quelquefois vers les lèvres, et bouche totalement la narine qu'il occupe; d'autres fois, il descend dans la bouche par les fosses nasales, et augmente au point qu'on l'aperçoit derrière la luette : il gêne considérablement la respiration, surtout lorsque le vent vient du midi ou de l'est. Le polype est ordinairement mou, rarement dur;

cette dernière espèce oppose plus d'obstacle à la respiration, et dilate davantage les narines : elle est presque toujours carcinomateuse ; ainsi il ne faut pas y toucher. On attaque l'autre ordinairement avec le fer; cependant on parvient quelquefois à le dessécher, en introduisant dans les narines, par le moyen d'une mèche ou d'une tente, la composition suivante : prenez de minium de sinope, de chalcitis, de chaux, de sandaraque, de chaque p. I. * ; de vitriol, p. II*.

Sect. IX. Lorsque le mal de dents se fait sentir, mal qu'on peut mettre au nombre des plus grands tourments, il faut retrancher absolument le vin, garder d'abord la diète ; ensuite, ne prendre que des aliments peu abondants et mous, pour que la mastication n'irrite pas encore la douleur. On fait parvenir dans la bouche, au moyen d'une éponge, la vapeur de l'eau chaude ; on applique de la laine enduite de cérat fait avec l'onguent d'iris ou de souchet, et l'on se tient la tête bien couverte. Si la douleur est très-vive, on se trouve bien de prendre des lavements; d'appliquer des cataplasmes chauds sur la mâchoire ; de tenir dans la bouche quelque liqueur médicamenteuse et chaude qu'on renouvelle souvent. Pour cet effet, on fait bouillir la racine de quintefeuille dans du vin mixtionné; celle de jusquiame dans de l'oxycrat, ou dans le même vin ; on y ajoute un peu de sel ; on fait bouillir de la même façon, de l'écorce de pavot, qui ne soit pas trop desséchée, et et de la racine de mandragore ; mais il faut avoir soin de ne point avaler la liqueur dans laquelle sera entrée l'une des trois dernières plantes dont nous venons de parler. On peut aussi se servir de l'écorce de la racine de peuplier blanc bouillie dans du vin mixtionné, de la râpure de corne de cerf bouillie dans du vinaigre ; d'une décoction de calament, de bois de pin, et de figue grasse

dans l'hydromel ou le vinaigre, avec addition de miel; lorsque la figue a suffisamment bouilli, on passe la liqueur au travers d'un linge. Il en est qui trempent un stylet recouvert de laine, dans de l'huile chaude, et qui le portent ensuite sur la dent malade. D'autres appliquent des espèces de cataplasmes sur la dent même. Pour cela, ils se servent ou de la partie intérieure de l'écorce d'une grenade aigre et desséchée, qu'ils broient avec autant de noix de galle, d'écorce de pin, de minium, qu'on lie ensemble avec de l'eau de pluie; ou bien qu'ils broient parties égales d'opopanax, d'opium, de pain de pourceau; de staphisaigre dépouillée de ses graines; ou ils mêlent trois parties de galbanum avec une d'opium. Quelque chose qu'on puisse mettre sur les dents, on ne doit pas moins tenir appliquée sur la mâchoire, de la laine sur laquelle on aura étendu l'un ou l'autre des cérats dont j'ai parlé plus haut. Quelques médecins se servent de la préparation suivante : ils prennent de myrrhe, de cardamome, de de chaque p. I. *; de safran, de pyrèthre, de figues, chaque p. IV. *; de graine de moutarde, p. VIII. *; ils broient toutes ces drogues, et les étendent sur un linge qu'ils appliquent au bras, du côté de la dent malade; postérieurement, si c'est une dent d'en haut; antérieurement, si c'est une dent d'en bas. Ce remède apaise ordinairement la douleur; il faut l'ôter dès qu'il a produit son effet. Quand même la dent serait cariée, il ne faut point se presser de l'arracher, à moins qu'on n'y soit absolument forcé; mais il faut, outre les topiques qui viennent d'être indiqués, employer des préparations plus efficaces, pour apaiser la douleur. Telle est celle-ci : prenez d'opium, p. I. *; de poivre, p. II. *, de sory, p. X. *. On broie ces drogues ensemble; on les incorpore dans du galbanum, et on en applique sur

la dent. La composition de Ménémachus procure aussi beaucoup de soulagement, surtout dans la douleur des dents molaires. Il entre dans cette composition, de safran, p. I. *; de cardamome, de suie d'encens, de figues, de pyrethre, de chaque p. IV. *; de graine de moutarde, p. VIII. *. D'autres emploient un mélange fait avec de pyrethre, de poivre, d'élatérium, de chaque p. I. *; d'alun en fragments, d'opium, de staphisaigre, de soufre qui n'a pas passé par le feu, de bitume, de baies de laurier, de graine de moutarde, de chaque p. II. *. Si la douleur est telle, qu'on ne puisse garder la dent, il faut se servir de semence de poivre écorcée, ou bien de baies de lierre préparées de même, qu'on introduit dans le creux de la dent : ces substances ont la propriété de la fendre, et de la faire tomber par esquilles. Le dard du poisson plat que nous appelons *pastinaca*, et les Grecs *trygon*, étant torréfié, et ensuite pulvérisé et mêlé avec de la résine, fait aussi tomber la dent sur laquelle on l'applique; il en est de même de l'alun en fragments, qui, introduit dans la dent cariée, en accélère la chute. Cependant il vaut mieux étendre ce dernier médicament sur un petit flocon de laine qu'on enfonce dans le trou de la dent; par ce moyen, on la conserve et on apaise la douleur. Tels sont les remèdes que les médecins mettent en usage. En voici un autre dont les gens de campagne se servent dans leurs maux de dents : ils arrachent avec ses racines, la plante appelée menthe sauvage; ils la mettent dans un bassin qu'ils remplissent d'eau, et qu'ils placent près du malade qui est assis et bien couvert; ils jettent ensuite dans le bassin, des cailloux brûlants, et le malade ouvre la bouche, pour recevoir la vapeur qu'on enferme de tous côtés avec des couvertures, pour qu'elle ne puisse s'échapper. Ce remede fait suer beaucoup, et fait couler

de la bouche une quantité considérable de pituite : il garantit du mal de dents, souvent pour long-temps ; et toujours, au moins, pour un an.

Sect. X. Si les amygdales sont gonflées et enflammées, sans être ulcérées, il faut se tenir la tête bien couverte ; diriger extérieurement sur ces parties, quelque vapeur chaude ; se promener beaucoup ; avoir la tête élevée, lorsqu'on est au lit ; employer des gargarismes astringents. La réglisse concassée et bouillie dans de l'hydromel ou du *passum*, fait également bien ; il est bon aussi d'oindre légèrement les amygdales avec quelques liniments que l'on prépare de la façon suivante. On prend un setier du suc exprimé de grenade douce, qu'on fait bouillir à petit feu, jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de miel ; alors on broie de safran, de myrrhe, d'alun en fragments, de chaque p. II. * : on verse lentement dessus, en le remuant, deux verres de vin doux, et un de miel ; on mêle ensuite ces ingrédients avec le suc de grenade épaissi, et on fait bouillir, de nouveau, légèrement le tout ensemble ; ou bien, on prend un setier du même suc préparé comme nous l'avons dit, et on y ajoute de nard, p. I. *. de verjus, p. I. *. de canelle, de myrrhe, de cassia, de chaque p. I. *. Ces liniments conviennent aussi dans les suppurations des narines et des oreilles. Dans cette maladie, les aliments doivent être d'une qualité douce, pour ne pas augmenter l'irritation. Si l'inflammation est portée au point d'empêcher la respiration, le malade doit garder le lit ; s'abstenir de tout aliment ; s'en tenir à l'eau chaude pour toute boisson ; prendre des lavements ; user de gargarismes faits avec les figues et l'hydromel, et de liniments préparés avec le miel et le verjus ; recevoir pendant long-temps, sur les parties affectées, la vapeur de l'eau chaude ; et continuer jusqu'à ce que les amygdales sup-

purent, et s'ouvrent d'elles-mêmes. Si, lorsque le pus est formé, ces tumeurs ne s'ouvrent point, il faut les inciser et prescrire ensuite des gargarismes, avec de l'hydromel chaud. Si la tumeur est peu considérable mais avec ulcération, on les fera avec une décoction de son, à laquelle on ajoutera un peu de miel, et on appliquera sur les ulcères, le liniment suivant : prenez de *passum* très-doux trois hémines ; faites bouillir jusqu'à diminution des deux tiers; ajoutez-y d'encens, p. I. *: de safran, de myrrhe, de chaque p. I. *. Faites ensuite, de nouveau, bouillir le tout doucement. Lorsque les ulcères sont suffisamment détergés, on recommence à se gargariser avec la décoction de son ou le lait. Les aliments doivent aussi alors être choisis parmi les plus doux ; de même que le vin qu'on peut y ajouter.

Sect. XI. Lorsqu'il y a des ulcères à la bouche avec inflammation ; s'ils sont sordides et rouges, il n'y a rien de mieux pour les déterger, que les gargarismes faits, comme je l'ai dit ci-dessus, avec le suc de grenade. Il faut aussi tenir souvent dans la bouche, quelque décoction astringente, à laquelle on aura ajouté un peu de miel ; se promener, et user d'aliments qui ne soient point âcres. Lorsque les ulcères commencent à se déterger, on tient dans la bouche une liqueur douce ; quelquefois même de l'eau bien pure suffit. On se trouve bien de boire du vin non trempé, et d'augmenter sa nourriture, en évitant néanmoins toutes les choses âcres. On répand ensuite sur les ulcères, de l'alun en fragments, auquel on ajoute moitié plus de noix de galle verte. Si les ulcères sont couverts de croûtes, comme il s'en forme sur les brûlures, il faut avoir recours aux compositions que les Grecs appellent *anthères*. Elles se font avec de jonc carré, de myrrhe, de sandaraque, d'alun, parties égales ; ou avec de safran, de myrrhe, de chaque

p. II. *; d'iris, d'alun en fragments, de sandaraque, de chaque p. IV. *; de jonc carré, p. VIII. *; ou avec de noix de galle, de myrrhe, de chaque p. I. *; d'alun en fragment p. II. *; de feuilles de roses, p. IV. *. Quelques-uns prennent de safran p. I. *; d'alun de plume, de myrrhe, de chaque p. I. *; de sandaraque, p. II. *; de jonc carré, p. IV. *, et mêlent tout ensemble. On emploie les premières compositions sous une forme sèche; on incorpore la dernière avec du miel, et on en touche non-seulement les ulcères, mais encore les amygdales.

Les ulcères que les Grecs appellent *aphthes*, sont beaucoup plus dangereux; mais seulement chez les enfants, qui souvent en périssent. Il n'en est pas de même des personnes de l'un et de l'autre sexe plus avancées en âge. Ces ulcères attaquent d'abord les gencives, ensuite le palais, puis toute la bouche; alors ils s'étendent jusqu'à la luette, et jusqu'à l'entrée du gosier. Il n'est pas facile, lorsque le mal est porté à ce point, de guérir les enfants qui en sont attaqués: surtout s'ils tettent encore, parce qu'il est presque impossible de leur faire prendre aucun remède. Il faut en ce cas, prescrire à la nourrice de se promener beaucoup, et de se livrer à un travail qui mette en action les parties supérieures; on doit lui ordonner le bain, où elle se répandra sur les mamelles beaucoup d'eau chaude; la nourrir avec des aliments doux, et qui ne se corrompent pas facilement; ne lui donner pour boisson que de l'eau, si l'enfant a de la fièvre; et s'il n'en a pas, du vin trempé avec de l'eau; lui faire prendre des lavements, si elle a de la constipation; et la faire vomir, si la pituite abonde dans sa bouche. Quant aux ulcères, on les déterge avec du miel auquel on ajoute du sumac de Syrie, ou des amandes amères; ou bien on fait un mélange avec les feuilles de roses sèches, les amandes de pin, les tiges de

menthe et le miel. On se sert aussi d'une composition faite avec les mûres ; on en prend le suc à la même dose que celui de grenade ; on le fait cuire de même, jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de miel ; et on y ajoute pareillement, et dans la même quantité, le safran, la myrrhe, l'alun, le vin et le miel. Il ne faut rien donner qui puisse faire couler la pituite. Si l'enfant est déja un peu grand, il doit se servir à peu près des mêmes gargarismes que j'ai rapportés dans l'article précédent. Si les remèdes adoucissants produisent peu d'effet, il faut employer les escharotiques, tels que l'alun en fragments, le chalcitis et le vitriol. Il faut garder la diète la plus sévère possible ; puis, n'user que d'aliments doux : néanmoins, pour déterger les ulcères, il convient de donner, de temps en temps, du fromage mêlé avec du miel.

Sect. XII. Les ulcères de la langue ne demandent pas d'autres remèdes, que ceux que nous avons rapportés dans la première partie de l'article précédent ; ceux qui se forment sur ses côtés, durent ordinairement très-long-temps. Il faut examiner si quelque dent voisine par ses aspérités, n'empêche pas l'ulcère de se guérir : dans ce cas, il faut limer cette dent.

Sect. XIII. Il se forme quelquefois sur les gencives, près des dents, certains tubercules douloureux que les Grecs appellent *parulies*. Il faut, dans le commencement, se frotter légèrement avec du sel écrasé ; ou bien avec du sel fossile grillé, du cyprès et du calament mêlés ensemble : ensuite, on se sert d'une décoction de lentille, avec laquelle on se nettoie la bouche qu'on tient ouverte, jusqu'à ce qu'il se soit écoulé une quantité suffisante de pituite. Si l'inflammation est considérable, on use des remèdes que nous avons prescrits pour les ulcères de la bouche ; on imprègne un peu de charpie molle de quelqu'une des compositions appelées *anthères*,

et l'on place cette charpie entre les dents et la gencive ; si l'on ne peut parvenir à cause de la trop grande dureté de la gencive, il faut au moyen d'une éponge, la fomenter avec la vapeur d'eau chaude, et faire des applications de cérat. S'il paraît des signes de suppuration, on continue, pendant plus long-temps, l'usage de la vapeur d'eau chaude ; on tient dans sa bouche, de l'hydromel chaud, dans lequel on a fait bouillir des figues. On doit ouvrir ces abcès, avant qu'ils soient entièrement mûrs ; de crainte que le pus, par son séjour prolongé, ne carie l'os. Si la tumeur est un peu considérable, on fera mieux de l'emporter entièrement, pour dégager la dent de part et d'autre. Lorsqu'on a évacué le pus, s'il n'y a qu'une petite plaie, il suffit de tenir dans la bouche, de l'eau chaude, et de fomenter les gencives à l'extérieur, avec la même vapeur. Si l'incision est plus grande, il faut employer la décoction de lentille, et les remèdes dont on se sert, pour guérir les autres ulcères de la bouche. Quant à ceux qui attaquent souvent aussi les gencives, les remèdes employés pour les ulcères de la bouche leur conviennent également : mais il est bon surtout de mâcher du troène, et de tenir, pendant quelque temps, le suc de cette plante dans la bouche. Il arrive quelquefois qu'à la suite d'un ulcère des gencives, soit qu'il y ait eu parulie ou non, il survient un écoulement de pus, qui dure très-long-temps ; parce qu'il y a quelque dent cariée ou cassée, ou parce que l'os de la mâchoire a éprouvé quelque lésion : cet écoulement provient presque toujours d'une fistule. Dans ce cas, il faut faire une incision à l'endroit même d'où découle le pus ; arracher la dent ; emporter les esquilles de l'os de la mâchoire, s'il en a quelqu'une de séparée ; et limer tout ce qu'il peut y avoir de vicié. On panse ensuite, comme dans les autres ulcères. Si les

gencives s'écartent des dents, on fait usage des *anthères:* il est bon aussi de mâcher des poires, ou des pommes vertes, et d'en garder le suc dans la bouche : le vinaigre qui n'est point trop âcre, peut produire le même effet.

Sect. XIV. Une violente inflammation de la luette n'est pas non plus sans danger. Dans cette maladie, la diète et la saignée sont absolument nécessaires; et si quelque raison empêche de saigner, il faut donner des lavements. On doit se tenir la tête bien couverte, et l'avoir élevée, lorsqu'on est au lit : il faut se gargariser avec une décotion de ronce et de lentille; toucher la luette avec du verjus, de la noix de galle, ou de l'alun en fragments, auxquels on aura ajouté du miel. Nous avons encore un médicament appelé *andronien*, et qui convient dans cette maladie : il est composé d'alun en fragments, d'écaille de cuivre rouge, de vitriol, de noix de galle, de myrrhe et de misy. On broie toutes ces drogues séparément; ensuite on les mêle, et on les broie de nouveau, en versant dessus, peu à peu, du vin austère, jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance de miel. On peut encore, au moyen d'une cuillère, tremper la luette dans du suc de chélidoine; ce qui est un très-bon remède, et fait, ainsi que les précédents, couler une grande quantité de pituite. On se gargarise ensuite avec du vin chaud. Si l'inflammation est moins considérable, l'eau froide, dans laquelle on a mis du laser pilé, suffit : on met cette eau dans une cuillere, que l'on porte sous la luette. L'eau froide suffit aussi, lorsque la tumeur n'est que médiocre : cette même eau seule, ou mêlée de laser, dans laquelle on a trempé la luette, peut servir également en gargarisme.

Sect. XV. Lorsque les ulcères de bouche deviennent gangréneux, il faut examiner d'abord si le malade n'est pas cacochyme; commencer par corriger cette mauvaise



disposition, et en venir ensuite à la curation des ulcères. S'ils sont superficiels et humides, on répand dessus de la poudre d'anthère ; s'ils sont secs, on mêle cette poudre avec un peu de miel, et on en fait un liniment. S'ils pénètrent un peu plus avant, on use d'un mélange fait avec deux parties de papier brûlé, et une d'orpiment : s'ils sont fort profonds, on prend trois parties du premier et une du dernier. On peut aussi mêler parties égales de sel et d'iris grillés : le chalcitis, la chaux, l'orpiment, mêlés en parties égales, conviennent pareillement. Mais il faut tremper un plumasseau dans de l'huile rosat, et l'appliquer sur ces médicaments caustiques, de crainte qu'ils ne rongent les parties voisines qui sont saines. Quelques personnes versent dans une hémine de fort vinaigre, du sel grillé, jusqu'à ce que le vinaigre en soit saturé ; ils font ensuite bouillir ce vinaigre jusqu'à siccité ; ils réduisent alors le sel en poudre, et le répandent ainsi sur les ulcères. Avant et après l'usage de l'un et de l'autre médicament, il faut se rincer la bouche avec une décoction de lentille, ou avec de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir de l'orobe, des olives, ou de la verveine, avec addition d'un peu de miel. Le vinaigre scillitique, gardé dans la bouche, produit encore un assez bon effet dans ces sortes d'ulcères ; ainsi que le sel préparé comme nous l'avons dit plus haut, et dissous, de nouveau, dans du vinaigre. Mais, quel que soit le remède employé, il faut le garder longtemps dans la bouche, et en réitérer l'usage deux ou trois fois par jour, suivant la violence du mal. Si l'enfant est attaqué de ces ulcères, il faut garnir de laine une sonde ; la tremper dans ces compositions, et la tenir sur l'endroit ulcéré ; de crainte que l'enfant ne vienne, par mégarde, à avaler ces médicaments caustiques. Si les gencives sont douloureuses, et que quelques

dents soient ébranlées, il faut les arracher; car elles seraient un grand obstacle à la guérison. Si les médicaments n'y font rien, il faut cautériser les ulcères; à moins qu'ils ne soient situés sur les lèvres; car alors il vaut mieux les exciser. Mais, soit qu'on cautérise ou qu'on excise, il est impossible, sans le secours de la main, d'amener ces ulcères à cicatrice. Les os des gencives, lorsqu'une fois on a porté le feu dessus, restent pour toujours découverts, parce que les chairs n'y renaissent pas. Il faut, cependant, employer la lentille en topique sur les endroits brûlés; afin qu'ils reviennent en aussi bon état qu'il est possible.

Sect. XVI. Telles sont les maladies de la tête, qui exigent le secours des médicaments. Quant aux *parotides*, elles ont leur siège ordinaire sous les oreilles; elles paraissent tantôt lorsqu'on est en santé, par suite d'une inflammation; tantôt vers la fin des longues fièvres, parce que la violence de la maladie s'est portée vers ces parties. Ce sont de vraies abcès, dont le traitement n'a rien de particulier. Il faut seulement observer que, si elles ont lieu, sans avoir été précédées d'aucune maladie, il faut d'abord employer les répercussifs; mais que, si elles viennent à la suite de quelque maladie, cette méthode serait dangereuse: il vaut mieux les faire suppurer, et les ouvrir le plus tôt possible.

Sect. XVII. Dans les tumeurs du nombril, on doit, pour éviter, s'il se peut, d'en venir à l'opération, commencer par faire abstinence; prendre des lavements; appliquer sur le nombril un topique fait avec de ciguë et de suie, p. I. *; de céruse lavée, p. IV. *; de plomb lavé, p. VIII. *; deux œufs, et le suc de solanum. Il faut que le malade porte ce topique pendant long-temps; qu'il garde le lit; on ne lui donne que peu de nourriture, et on a soin d'éviter tous les aliments qui peuvent produire des vents.

Sect. XVIII. 1. J'ai maintenant à parler des maladi des parties honteuses. Les mots dont on se sert chez l Grecs, pour désigner ces parties, sont moins choquant et ont été consacrés par l'usage; puisqu'on les trouv employés dans presque tous les écrits et les discours de médecins; mais, parmi nous, ces expressions ont tou jours quelque chose d'indécent; et l'autorité des per sonnes qui parlent avec le plus de retenue, ne peut le faire excuser : ce n'est donc pas une entreprise facil de traiter de ces maladies, pour quiconque veut garde les règles de la bienséance, sans s'écarter de celles d l'art. Cependant, je n'ai pas cru que ce motif dût m'arrêter, et cela pour deux raisons; la premiere, parce qu je ne dois rien omettre de tout ce que j'ai appris concernant la médecine; le seconde, parce qu'on ne peut trop faire connaître les moyens de guérir des maux, qu'on ne découvre jamais aux autres, que malgré soi.

2. Lorsque, par suite d'une inflammation, la verge est gonflée, de façon qu'on ne peut découvrir le gland, ou le recouvrir, il faut faire des fomentations réitérées avec de l'eau chaude : si le gland est recouvert, il faut en injecter, avec une seringue à oreille, entre le gland et le prépuce. Si par là on vient à bout de ramollir et de désenfler la peau, de sorte qu'elle se prête aux mouvements qu'on lui imprime, le reste de la cures est facile. Si le gonflement persiste, il faut appliquer un cataplasme fait avec de la lentille, ou le marrube, ou les feuilles d'olivier, bouillies dans du vin, et triturée avec un peu de miel. Il faut relever la verge, et la tenir attachée au ventre; précaution à prendre dans toutes les maladies de cette partie. Le malade doit rester tranquille; observer une diète rigoureuse, ne boire que de l'eau, et seulement pour étancher sa soif. Le lendemain, on réitère les fomentations avec de l'eau chaude, de la

même façon que le premier jour, et on essaie, en faisant quelque violence, de rabaisser le prépuce. Si on ne peut en venir à bout, il faut faire de légères scarifications avec la lancette : l'écoulement de sanie qui s'en suit, diminue l'engorgement, et facilite le glissement du prépuce. Qu'on ait été obligé, ou non, d'employer ces moyens, pour vaincre la résistance du prépuce, on aperçoit, lorsqu'il est abaissé, des ulcères situés ou à sa partie intérieure, ou au gland, ou à la verge, au-delà du gland. Ces ulcères sont nets et secs, ou bien ils sont humides et purulents. S'ils sont secs, il faut les fomenter d'abord avec de l'eau chaude; appliquer ensuite dessus, du lycium mêlé avec du vin, ou de la lie d'huile d'olives bouillie dans cette liqueur, ou de l'huile rosat avec du beurre : s'ils sont légèrement humides, il faut les laver avec du vin, et les panser avec un liniment fait avec le beurre, l'huile rosat, un peu de miel, et un quart de résine de térébenthine. Mais s'il en sort du pus, on les déterge d'abord avec de l'hydromel chaud, et on applique ensuite un mélange fait avec de poivre, p. I. * ; de myrrhe, p. II. * ; de safran, de misy cuit, de chaque p. II. *, qu'on fait bouillir dans du vin austère, jusqu'à ce que le tout soit réduit en consistance de miel. La même composition est bonne pour les maladies des amygdales, le relâchement de la luette, et pour les ulcères de la bouche et du nez. En voici une autre pour les mêmes cas : on prend de poivre, p. I. * ; de myrrhe, p. I. * ; de safran, p. II. * ; de misy calciné, p. I. * ; de cuivre brûlé, p. II. *. On broie d'abord toutes ces drogues dans du vin austère ; on les laisse ensuite sécher ; puis on les broie de nouveau, et on les fait bouillir dans trois verres de *passum*, jusqu'à ce qu'elles soient épaisses comme de la glu. Le verdet mêlé avec du miel cuit, et les moyens ci-dessus indiqués pour les ulcères de la bouche, conviennent

aussi à ceux de la verge. Pour ces ulcères purulents, on se servira de même avec succès de la composition d'Erasistrate, ou de celle de Craton. On fait aussi bouillir dans neuf verres de vin, des feuilles d'olivier; on y ajoute d'alun en fragments, p. IV. *; de lycium, p. * VIII; et un demi-verre de miel. On délaie ce médicament avec du miel, s'il y a beaucoup de pus; et s'il y en a peu, avec du vin. C'est une règle générale, qu'après le dégonflement du prépuce, si l'inflammation persiste, il faut appliquer sur la partie, le cataplasme dont j'ai parlé plus haut, et panser, chaque jour, les ulcères comme je l'ai dit. Si ces ulcères fournissent un pus abondant et de mauvaise odeur, il faut les déterger avec une forte décoction de lentille, dans laquelle on aura délayé un peu de miel. On peut aussi se servir d'une décoction de feuilles d'olivier, ou de lentisque, ou de marrube, mêlée toujours avec un peu de miel : on applique les mêmes remèdes que nous avons rapportés plus haut; ou bien on emploie le verjus avec le miel, ou une préparation dont on se sert pour les maladies d'oreilles, et qui se fait avec le verdet et le miel. La composition d'Andron, l'anthère à laquelle on a ajouté un peu de miel, conviennent également. D'autres n'emploient pour la cure de tous ces ulcères, que le lycium délayé dans du vin. Mais si l'ulcère est large et creuse beaucoup, il faut le déterger de la même façon, et appliquer dessus, du verdet ou du verjus mêlé avec du miel, ou la composition d'Andron, ou bien un mélange fait avec de marrube, de myrrhe, de safran, d'alun de plume calciné, de feuilles de roses sèches, de noix de galle, de chaque p. I. *; de minium de sinope, p. II. *. On broie d'abord toutes ces drogues séparément; puis on les mêle, et on les broie de nouveau, en versant du miel dessus, jusqu'à consistance de cérat liquide : on fait bouillir en-

suite légèrement le tout dans un vase de cuivre, pour ôter la fluidité de la matiere. Lorsque les gouttes qu'on en laisse tomber sur un marbre, se durcissent, on retire le vase du feu. On délaie cette composition avec du miel ou du vin, selon le besoin. On peut s'en servir également dans le traitement des fistules. Ces ulceres pénetrent quelquefois jusqu'aux nerfs; il en sort beaucoup d'humeur séreuse, et une sanie claire et de mauvaise odeur, qui n'est point liée, et qui ressemble à de la lavure de chair; on y ressent de la douleur et des picotements. Quoiqu'on doive ranger ces ulceres dans la classe des purulents, il faut cependant les panser avec des remèdes adoucissants, comme l'emplâtre tétrapharmaque malaxé avec l'huile rosat, et mêlé avec un peu d'encens; tel est encore le liniment dont j'ai parlé plus haut, et qui se fait avec le beurre, l'huile rosat, la résine et le miel. Il faut surtout faire des fomentations avec l'eau chaude sur ces sortes d'ulcères; les tenir bien couverts, et à l'abri du froid. Quelquefois la verge est tellement rongée, sous le prépuce, par ces ulcères, que le gland tombe; alors le prépuce lui-même doit être retranché, et c'est, en général, ce qu'il faut faire toutes les fois qu'il se détache, ou qu'on coupe quelque chose du gland ou de la verge, pour éviter que le prépuce ne contracte adhérence avec l'ulcération, et ne soit dans le cas de ne pouvoir plus être abaissé, ou même de boucher le canal de l'urèthre.

Il se forme aussi quelquefois à la couronne du gland, de ces tubercules que les Grecs appellent *phyma*; il faut les brûler avec les caustiques ou le fer, et répandre dessus, lorsque les eschares sont tombées, de l'écaille de cuivre en poudre, pour les empêcher de revenir.

3. Les accidents dont nous venons de parler, n'ont rien de la nature du chancre qui peut survenir aux ul-

cères de toutes les parties du corps, mais principalement à ceux de la verge. Le chancre commence par une noirceur; si elle se manifeste sur le prépuce, il faut aussitôt introduire une sonde entre le gland et le prépuce, et inciser ce dernier; on saisit ensuite, avec des pinces, les bords de l'incision, et on emporte tout ce qu'il y a de vicié, en coupant même un peu dans le vif. Après quoi, on cautérise la plaie, sur laquelle il faut toujours faire des applications de lentille : lorsque les eschares sont tombées, on panse ces sortes d'ulcères, comme les autres. Si le chancre attaque la verge même, il faut répandre dessus quelque poudre caustique; on doit surtout se servir d'un mélange fait avec la chaux, le chalcitis et l'orpiment. Si le mal résiste aux caustiques, il faut ici de même employer l'instrument tranchant, et emporter tout ce qu'il y a de vicié, et même un peu de ce qui ne l'est pas. On doit toujours observer aussi de cautériser la plaie. Si les eschares se durcissent, soit qu'on ait employé le fer ou le feu, il est fort à craindre, lorsqu'elles viendront à se détacher, qu'il ne survienne une hémorrhagie; il faut donc garder un long repos, et tenir le corps, pour ainsi dire, immobile, jusqu'à ce que les croûtes parvenues à maturité, se détachent doucement d'elles-mêmes. S'il arrive que, par imprudence ou autrement, on se presse trop tôt de marcher, et que ces croûtes viennent à s'ouvrir, et à laisser échapper le sang, il faut appliquer dessus, de l'eau froide; si cela fait peu d'effet, on aura recours aux styptiques; s'ils sont insuffisants, on cautérisera de nouveau la plaie avec soin, mais cependant avec retenue; on prendra bien garde aussi de ne plus se donner aucun mouvement, qui puisse exposer au même danger.

4. Il se forme aussi quelquefois sur la verge, une es-

pèce d'ulcère chancreux que les Grecs appellent *phagédénique*. Ce mal demande un prompt secours, et veut être traité de la même manière que les précédents; si les médicaments n'y font rien, il faut employer le cautère actuel. Cet ulcère est aussi accompagné d'une noirceur qui n'est pas douloureuse, mais qui s'étend, et qui, lorsqu'on ne s'y oppose pas, gagne jusqu'à la vessie : alors il n'est plus temps de remédier au mal. Mais si l'ulcère est situé à l'extrémité du gland, dans les environs de l'urèthre, on introduit une sonde dans ce canal, afin qu'il ne se bouche point; ensuite on touche l'ulcère avec le cautère actuel. Si le mal a pénétré profondément, il faut emporter avec le fer toute la place qu'il occupe : le reste du pansement ne diffère point de celui des autres ulcères chancreux.

5. Il naît aussi quelquefois sur la verge, un petit bouton dur, presque insensible, et qu'il faut pareillement emporter. S'il y survient un charbon, il faut, dès qu'il commence à paraître, le déterger; en injectant dessus, avec une seringue à oreille, quelque liqueur convenable; on le brûle ensuite avec des caustiques, principalement avec le chalcitis incorporé dans du miel, ou avec le verdet et le miel cuit, ou avec la fiente de brebis, frite et broyée ensuite avec du miel. Lorsque le charbon est tombé, on panse l'ulcère avec les médicaments liquides qu'on applique sur les ulcères de la bouche.

6. Si les testicules sont enflammés, sans qu'on y ait reçu aucun coup, il faut saigner du pied; ne point donner d'aliments solides; appliquer sur la partie affectée un cataplasme de farine de fève bouillie dans de l'hydromel, et mêlée avec le cumin broyé et le miel; ou de cumin broyé et mêlé dans du cérat préparé avec l'huile rosat ; ou de graine de lin frite, broyée et bouillie

dans de l'hydromel; ou de farine de froment cuite dans de l'hydromel avec du cyprès; ou d'egnons de lis écrasés. Si les testicules sont endurcis, on se servira de cataplasmes faits avec la graine de lin, ou de fenugrec, bouillie dans de l'hydromel; ou du cérat de souchet; ou de farine de froment mêlée dans du vin, avec addition d'un peu de safran. Si la dureté subsiste depuis long-temps, il n'y a rien de mieux que la racine de concombre sauvage, qu'on fait cuire dans de l'hydromel, et dont on fait un cataplasme. Si le gonflement vient d'un coup, il faut absolument saigner; surtout si la couleur des testicules est livide: on applique dessus, l'un ou l'autre des cataplasmes dans lesquels entre le cumin, et dont j'ai parlé plus haut. On pourra aussi se servir du cataplasme suivant: prenez de nitre bouilli, p. I.*; de résine de pin, de cumin, de chaque p. II. *; de staphisaigre dépouillée de ses semences, p. IV.*; de miel quantité suffisante pour lier ces matières. Mais si le coup a été tellement violent, que le testicule ait été fort endommagé, et soit tombé en suppuration, il ne reste d'autre parti à prendre, que d'ouvrir le scrotum, d'évacuer le pus, et d'emporter le testicule.

7. L'anus est aussi sujet à beaucoup de maladies, très-incommodes, que l'on guérit par des méthodes qui ne sont pas fort différentes entre elles. D'abord, il arrive souvent que la peau se fend et en plusieurs endroits: les Grecs appellent ce mal *rhagades*. Si elles sont récentes, le malade doit rester tranquille et se plonger dans un demi-bain d'eau chaude. Il faut aussi faire cuire deux œufs de pigeon, et, lorsqu'ils sont durcis, on en ôte la coquille; on en laisse un dans de l'eau bien chaude, tandis qu'on frotte légèrement avec l'autre qui est chaud, les crevasses de l'anus; et après qu'on a fait alternativement usage de l'un et de l'autre, pen-

dant quelque temps, on applique sur ces crevasses, un liniment fait avec l'emplâtre tétrapharmaque, ou rhypode, malaxé dans l'huile rosat, ou bien de la laine grasse nouvellé, à laquelle on ajoute une cérat liquide préparé avec l'huile rosat; ou ce même cérat liquide dans lequel on incorpore du plomb lavé; ou la myrrhe ajoutée à la résine de térébenthine; ou bien enfin la litharge d'argent mêlée avec de la vieille huile. Si les rhagades sont tout-à-fait extérieures, et ne pénètrent point dans l'intestin, il faut appliquer dessus, de la charpie trempée dans le même liniment, et recouvrir ensuite de cérat les divers médicaments dont nous venons de faire mention, et qui conviennent également ici. Les aliments dont on fait usage, ne doivent être ni âcres, ni durs, ni propres à resserrer le ventre; les aliments solides, à moins qu'on n'en prenne que très-peu, ne sont pas indiqués; ceux qui sont liquides, doux, onctueux, gélatineux, conviennent davantage. Rien n'empêche qu'on ne boive du vin, pourvu qu'il soit doux.

8. Le condylôme est un tubercule qui vient à la suite de quelque inflammation. Quand il a lieu, on suit, quant au repos, aux aliments et aux boissons, les règles qui viennent d'être prescrites. On frotte de même ce tubercule avec des œufs de pigeon; mais auparavant, on fait mettre le malade dans un demi-bain d'eau, dans laquelle on a fait bouillir des feuilles de verveine, avec quelques plantes astringentes. Alors, on applique dessus un cataplasme fait avec la lentille et un peu de miel, ou bien avec les fleurs de mélilot bouillies dans du vin; les feuilles de ronce mêlées avec du cérat fait avec l'huile rosat; le coing écrasé et incorporé dans le même cérat; la partie intérieure de l'écorce de grénade bouillie dans du vin; le chalcitis calciné et broyé, in-

corporé avec la laine grasse, et mêlé avec l'huile rosat. On peut aussi se servir de la composition suivante : prenez d'encens, p. I. *; d'alun en fragments, p. II. *; de céruse, p. III. *; de litharge d'argent, p. V. *. On répand sur ces drogues, à mesure qu'on les broie, de l'huile rosat et du vin, alternativement. On maintient ces topiques sur le condylôme, par le moyen d'un bandage qui consiste en un morceau de linge ou d'étoffe, carré; on fait d'un côté deux boutonnières, et de l'autre, on attache deux cordons : on place ce bandage, les boutonnières sur le ventre, et les cordons par derrière; on fait passer ceux-ci dans les boutonnières, et, après les avoir serrés, on porte à gauche, le cordon qui est à droite, et à droite, celui qui est à gauche; on les fait tourner autour du ventre, et on les noue. Si le condylôme est ancien et fort dur, et qu'il ne cède point aux remèdes que nous venons d'indiquer, on les consumera avec le caustique suivant. Prenez de verdet, p. II. *; de myrrhe, p. IV. *; de gomme, p. VIII; d'encens, p. XII. *; d'antimoine, d'opium, d'acacia, de chaque p. XVI. *. Quelques-uns se servent de cette composition, pour rouvrir les ulcères dans les rhagades. Si ce caustique ne détruit point le condylôme, il faut en employer de plus violents; lorsque la tumeur est consumée, on panse la plaie avec des médicaments adoucissants.

9. Il est une troisième maladie de l'anus, dans laquelle les veines se gonflent, et forment des tumeurs qui ressemblent à de petites têtes, d'où il découle souvent du sang. Les Grecs appellent ce mal *hémorrhoïdes*. Les femmes sont sujettes à un pareil écoulement, par les veines qui sont situées à l'orifice de la matrice. Il y aurait du danger d'arrêter le flux hémorrhoïdal chez certaines personnes qui n'en sont point affaiblies; on doit alors le regarder comme une évacuation salutaire,

et non comme une maladie. Aussi voit-on que si on les guérit, elles tombent tout-à-coup dans des maladies très-graves ; parce que l'humeur superflue qui avait coutume de s'évacuer par là, se porte à l'intérieur, et se jette sur quelque viscère. Cependant, si l'on s'en trouve incommodé, il convient de se mettre dans un demi-bain d'eau dans laquelle on aura fait bouillir des feuilles de verveine ; d'appliquer sur les hémorrhoïdes mêmes, un cataplasme fait avec l'écorce de grenade pilée, et les feuilles de roses sèches, ou quelques autres plantes astringentes. Les hémorrhoïdes s'enflamment quelquefois, surtout lorsqu'elles se trouvent comprimées par des matières endurcies. Il faut alors baigner l'anus dans de l'eau douce, et le fomenter avec des œufs ; appliquer sur les hémorrhoïdes, un liniment fait avec des jaunes d'œufs, et des feuilles de roses hachées et bouillies dans du *passum*. Si les hémorrhoïdes sont internes, on y porte ce liniment avec le doigt ; si elles sont externes, on l'étend sur un linge qu'on applique sur le mal. Les remèdes que nous avons conseillés pour les rhagades récentes, conviennent également ici. Les aliments doivent être aussi les mêmes. Si ces remèdes procurent peu de soulagement, on aura recours aux caustiques pour consumer les petites tumeurs hémorrhoïdales. Si elles sont anciennes, Denys veut qu'on répande d'abord dessus, de la poudre de sandaraque ; et qu'ensuite on se serve d'un mélange fait avec d'écaille d'airain, d'orpiment, de chaque p. v. * ; de chaux, p. VIII. * ; et que le lendemain on les pique avec une aiguille. Lorsqu'on a ainsi détruit les hémorrhoïdes, il s'y forme une cicatrice qui empêche le sang de couler. Toutes les fois qu'on arrête le flux hémorrhoïdal, on doit, pour éviter les inconvénients qui peuvent en résulter, faire beaucoup d'exercice, afin de dissiper par

là le superflu des humeurs. De plus, il faut, de temps en temps, tirer du sang du bras, tant aux hommes qu'aux femmes chez qui les règles ne coulent pas.

10. Dans la chute du fondement ou du vagin (car cet accident arrive aussi quelquefois), il faut d'abord examiner si ce qui est tombé, est chargé ou non d'une humeur muqueuse. Dans le premier cas, il faut le laver avec du vin austère, et appliquer dessus de la lie de vin brûlée; dans le second, il faut baigner la partie dans de l'eau salée, ou dans laquelle on a fait bouillir des feuilles de verveine, ou de l'écorce de grenade. Après qu'on a fait l'un ou l'autre de ces remèdes, on fait rentrer les parties, et on applique dessus du plantain écrasé, ou des feuilles de saule bouillies dans du vinaigre. On recouvre le tout de linge et de laine que l'on contient par le moyen d'un bandage; en observant de tenir les jambes rapprochées par une ligature.

11. Il survient aussi à l'anus et à la matrice, un ulcère qui ressemble à un champignon. Si c'est en hiver, il faut faire des fomentations avec de l'eau tiède; et avec de l'eau froide, si c'est en été; répandre ensuite sur le mal, de l'écaille de cuivre en poudre, sur laquelle on étend du cérat fait avec l'huile de myrte, un peu d'écaille de cuivre, de suie, et de chaux. Si on ne l'emporte point avec ce remède, il faut le cautériser par des moyens plus actifs, ou avec le fer.

Sect. XIX. On guérit très-bien les vieux ulcères des doigts, avec le lycium, ou la lie d'huile cuite, et auxquels on ajoute du vin. Il se forme quelquefois sur les doigts, autour des ongles, une excroissance charnue fort douloureuse, que les Grecs appellent *ptérygion*. Il faut faire fondre dans de l'eau, de l'alun rond de l'île de Mélos, jusqu'à ce que le liquide ait la consistance du miel; verser ensuite dedans, autant de miel qu'on y

a fait fondre d'alun; puis, mêler le tout avec une spa-
ule, et l'agiter, jusqu'à ce qu'il ait acquis une couleur
semblable à celle du safran : on frotte le *ptérygion*
avec ce mélange. D'autres aiment mieux mêler la dose
égale, l'alun en substance et le miel qu'ils font bouillir
ensemble. Si l'excroissance n'est pas détruite par le
moyen de ces remèdes, il faut la couper. On trempe
ensuite le doigt dans une décoction de verveine, et on
pplique dessus, une composition faite avec le chal-
itis, l'écorce de grenade et l'écaille d'airain, incor-
orés avec des figues grasses qu'on a fait cuire douce-
nent dans du miel; ou bien, on prend parties égales
e papier brûlé; d'orpiment, et de soufre qui n'a point
assé par le feu, qu'on mêle dans du cérat fait avec
huile de myrte; ou de verdet ratissé, p. I. *; d'écaille
e cuivre, p. II. *: qu'on mêle avec un verre de miel.
n se sert aussi d'un mélange fait avec parties égales
e chaux, de chalcitis, et d'orpiment. Lorsqu'on a
ppliqué sur le doigt l'une ou l'autre de ces composi-
ons, on l'enveloppe avec un linge trempé dans de
eau. Au bout de trois jours on développe le doigt; on
nporte de nouveau ce qu'il y a de desséché, et on
itère le même pansement. Si le mal résiste à ces re-
èdes, il faut l'effleurer avec l'instrument tranchant,
toucher avec un fer mince brûlant, et panser en
iite comme dans les autres cas de cautérisation. Si les
ngles sont raboteux, il faut les détacher de la peau,
ers leurs racines, et appliquer dessus une dose de la
omposition suivante : prenez de sandaraque, de soufre,
chaque, p. II. *; de nitre, d'orpiment, de chaque,
IV. *; de résine liquide, p. VIII. *. On ôte ce re-
ède au bout de trois jours : il fait ordinairement tom-
r les ongles, à la place desquels il en revient de
ieux conformés.

LIVRE SEPTIÈME.

Tout le monde sait, et je l'ai déja dit, que la troisième partie de la médecine, est celle qui guérit par le secours de la main. Ce n'est pas qu'elle n'emploie les médicaments et le régime; mais c'est que l'opération de la main est son principal objet. Des différentes parties de la médecine, c'est celle dont les résultats sont les plus évidents; car, comme le hasard entre pour beaucoup dans la cure des maladies que l'on traite principalement par le régime, et où les mêmes choses sont souvent tantôt salutaires, et tantôt inutiles; on peut douter si c'est au régime que l'on a suivi, ou à la bonté de son tempérament, qu'on est redevable de la santé. On peut dire la même chose des maladies dont la curation consiste surtout dans les médicaments; car, quoique l'effet de ceux-ci soit plus marqué que celui du régime, néanmoins il est évident qu'on ne parvient pas toujours, par leur moyen, à rétablir la santé, et que souvent aussi on la recouvre sans eux: c'est ce qui arrive, par exemple, dans les maladies des yeux, qui, après avoir été long-temps tourmentés par les tentatives des méde-

cins, finissent quelquefois par guérir d'eux-mêmes. Mais, dans les maladies qui sont du ressort de la chirurgie, il est clair que, lors même que d'autres moyens contribuent à la guérison, l'opération de la main y a cependant la plus grande part. Cette partie est la plus ancienne de toutes; mais c'est par Hippocrate, ce père de toute la médeciene, qu'elle a été cultivée avec le plus de soin. Ensuite, lorsque, séparée des autres parties de l'art de guérir, elle commença à être pratiquée séparément, elle fit aussi des progrès en Égypte, principalement du temps de Philoxène qui en a donné, en plusieurs volumes, un traité des plus complets. Gorgias, Sostrate, Héron, les deux Apollonius, Ammonius d'Alexandrie, et beaucoup d'autres hommes célèbres, ont aussi professé la chirurgie, qu'ils ont enrichie chacun de leurs découvertes. Il y a eu pareillement à Rome, surtout dans ces derniers temps, des chirurgiens très-distingués; tels ont été Tryphon le père, Évelpiste, et Méges, le plus savant d'entre eux, ainsi qu'on peut en juger par ses écrits. La chirurgie est redevable de ses progrès aux changements heureux qu'y ont introduits ces grands hommes. Le chirurgien doit être jeune, ou du moins peu avancé en âge. Il faut qu'il ait la main ferme, adroite et jamais tremblante; qu'il se serve de la gauche aussi bien que de la droite; qu'il ait la vue claire et perçante; qu'il soit intrépide; que sa sensibilité soit telle que, déterminé à guérir celui qui se met entre ses mains, et sans être touché de ses cris, il ne se presse pas trop, et ne coupe pas moins qu'il ne faut; mais qu'il fasse son opération, comme si les plaintes du patient ne faisaient aucune impression sur lui. On peut demander ici, quelles sont les maladies qui sont proprement du domaine de la chirurgie; puisque ceux qui la professent, revendiquent le traitement de beaucoup

de plaies et d'ulcères dont j'ai traité précédemment. Pour moi, je crois qu'un même homme peut embrasser toutes les parties de l'art; et, puisqu'on les a divisées, je fais surtout cas de celui qui réunit le plus de connaissances qui le concernent. J'ai laissé à la chirurgie les cures où le médecin ne fait pas lui-même la plaie; mais où il la trouve toute faite; ainsi que celles des plaies et des ulcères qui me paraissent avoir plus besoin du secours de la main, que de celui des médicaments, et tout ce qui concerne les os. Ce sera la matiere de ce livre; excepté les maladies des os, que je réserve pour le suivant. Je commencerai par les maladies qui ont lieu indistinctement dans toute l'habitude du corps, et je reviendrai ensuite à celle qui sont propres à chaque partie.

Sect. I. Lorsqu'une foulure a eu lieu dans une partie quelconque, il faut sur-le-champ faire des mouchetures à l'endroit où l'on sent de la douleur, et emporter avec le dos de l'instrument, le sang qui en découle. Si on est appelé un peu trop tard, et qu'il y ait déja rougeur ou même tumeur, ces mouchetures faites sur la partie rouge ou enflée, sont un excellent remede. On applique ensuite dessus, des astringents, principalement de la laine grasse trempée dans de l'huile et le vinaigre : si la foulure est légère, on peut se dipenser des mouchetures, et s'en tenir au topique : si l'on n'a pas autre chose, on emploie la cendre, et surtout celle de sarment; à défaut de celle-ci, on se sert de toute autre, pétrie avec du vinaigre et de l'eau.

Sect. II. Il est aisé, comme on voit, de remédier aux foulures : mais il n'en est pas de même des tumeurs qui sont produites par un vice interne, et qui tendent à suppuration; la guérison en est plus difficile. J'ai traité ailleurs de ces différentes espèces d'abcès, et j'en ai in-

diqué les remèdes : il ne me reste maintenant à parler, que de ce qui concerne l'opération manuelle qui leur est applicable. On doit, avant que ces tumeurs acquièrent de la dureté, y appliquer des ventouses scarifiées pour évacuer toute l'humeur viciée et corrompue qui s'y est amassée; ce qu'il est bon de réitérer deux ou trois fois, jusqu'à ce que l'inflammation paraisse entièrement dissipée. Il peut arriver néanmoins que les ventouses soient inutiles; car quelquefois, rarement à la vérité, ces abcès sont renfermés dans un kyste, auquel les anciens donnaient le nom de tunique. Mégès a prétendu que, comme toute tunique est membraneuse, il ne se pouvait pas qu'une membrane se formât dans une maladie qui a pour effet la destruction des chairs; mais que c'était plutôt une espèce de callosité, produite par le long séjour du pus dans la partie, qui enveloppait l'abcès. Cette observation n'est d'aucune utilité pour le traitement, qui est absolument le même, que ce soit une membrane, ou une callosité; d'ailleurs, rien n'empêche, quand bien même ce serait une callosité, qu'on ne l'appelle tunique, puisqu'il sert d'enveloppe; et l'on ne peut disconvenir que quelquefois l'existence de cette membrane ne précède la formation du pus. Dans ces cas de tumeurs enkystées, ce qu'elles contiennent ne peut être extrait par le moyen des ventouses; et il est aisé de reconnaître que la tumeur est de cette nature, quand l'application du remède n'y a produit aucun changement. Ainsi donc, soit qu'on ait fait cette épreuve, soit que la tumeur soit déja dure, il ne faut attendre aucun secours des ventouses, et il ne reste, comme je l'ai dit ailleurs, d'autre parti à prendre, que de détourner le cours des humeurs, de les résoudre, ou de les faire suppurer. Lorsque l'une de ces indications se trouve remplie, il n'y a rien à faire de plus. On ne

doit ouvrir que rarement les abcès qui sont situés aux aines et aux aisselles ; il en est de même de tous les abcès peu étendus ; de ceux qui n'occupent que les téguments, ou qui pénètrent peu avant dans les chairs ; on ne doit point les ouvrir, à moins que la faiblesse du malade n'oblige de hâter le traitement. Il suffit d'appliquer dessus des cataplasmes qui donnent lieu à l'ouverture spontanée de la tumeur ; parce qu'il ne paraît presque aucune marque de cicatrice, à la suite d'un abcès qui n'a point été ouvert avec l'instrument tranchant. Mais lorsque l'abcès est profond, il faut examiner si l'endroit où il est situé, est nerveux ou non ; s'il ne l'est pas, il faut appliquer un fer rouge, afin que la plaie médiocre qu'on aura faite, restant long-temps ouverte, le pus puisse s'évacuer totalement ; et que la cicatrice soit fort petite. Si, au contraire, l'endroit est nerveux, l'emploi du feu serait nuisible, parce qu'il pourrait occasionner des convulsions ou affaiblir le membre : il faut donc alors préférer le bistouri. On peut se dispenser d'attendre que le pus soit tout-à-fait mûr, pour ouvrir les abcès qui ne sont pas situés dans des parties nerveuses ; mais, pour ceux qui occupent ces parties, il ne faut point les ouvrir qu'ils ne soient en parfaite maturité, et que les téguments ne soient très-amincis ; afin de trouver le pus immédiatement au-dessous d'eux. Il est des abcès qu'il faut ouvrir en ligne droite ; mais, dans le *panis*, la peau qui recouvre le pus, est désorganisée au point qu'il faut l'emporter toute entière. Toutes les fois qu'on se sert du bistouri il faut faire en sorte que les incisions soient aussi petites et en aussi petit nombre qu'il est possible ; ayant néanmoins égard, tant pour leur étendue que pour le nombre, à la nature de l'abcès : car il est nécessaire de faire de plus grandes incisions, et d'en faire même

deux ou trois, si les abcès sont considérables. L'ouverture doit se faire à la partie la plus déclive, afin qu'il ne reste pas de pus capable de ronger les parties saines, et donner lieu à des sinus. Il est des cas où il faut emporter les téguments, comme lorsqu'à la suite de longues maladies, toute l'habitude du corps est viciée, que l'abcès occupe une espace considérable, et que la couleur de la peau qui le recouvre est terne : dans ce cas, il est manifeste que cette peau n'a plus de vie, et qu'elle ne peut plus servir ; ainsi, il vaut mieux l'exciser, surtout si l'abcès est situé dans les environs d'une grande articulation ; si le malade est épuisé par la diarrhée, et si la nourriture qu'il prend ne lui profite pas. Mais il faut couper en forme de feuille de myrte, le morceau de peau qu'on emporte, afin que la plaie guérisse plus facilement. C'est là une règle constante, et dont le médecin ne doit jamais s'écarter, toutes les fois qu'il est obligé, pour quelque raison et en quelque endroit que ce puisse être, d'emporter un morceau des téguments. Lorsque le pus est évacué, si l'abcès est situé aux aisselles ou aux aines, il ne faut point appliquer de charpie; mais une éponge trempée dans du vin. Dans les abcès des autres parties, lorsqu'on peut se passer de charpie, on panse avec un peu de miel, pour les déterger ; et l'on applique par-dessus des agglutinatifs. Si la charpie est nécessaire, on doit toujours également appliquer par-dessus, une éponge trempée dans du vin. Nous avons rapporté ailleurs, le cas où il faut de la charpie, et ceux où il n'en faut point. Le reste du pansement de l'abcès ouvert avec le bistouri, est le même que celui de l'abcès qu'on ouvre par le moyen des médicaments.

Sect. III. Il y a des signes qui font connaître, dès que la suppuration est établie, quelle sera l'issue du

traitement, et ce que l'on peut espérer ou craindre. Ces signes sont à-peu-près les mêmes que ceux que nous avons rapportés à l'article des blessures. On doit donc bien augurer, lorsque le malade repose; qu'il respire aisément; qu'il n'est pas tourmenté par la soif, ni dégoûté des aliments; que la fièvre qui avait lieu auparavant, cesse; que le pus est blanc, lisse, et ne sent pas mauvais. On augure mal, au contraire, s'il y a insomnie; si la respiration est difficile; si la soif est considérable; s'il y a dégoût, fièvre; si le pus est noir ou bourbeux, et de mauvaise odeur. C'est aussi un signe pernicieux, s'il survient une hémorrhagie pendant le traitement; si les bords de l'abcès deviennent calleux, avant que les chairs soient entièrement régénérées, et si celles qui repoussent ne sont pas fermes, et ne paraissent pas bien vives. Le signe le plus dangereux de tous, c'est lorsque le malade tombe en syncope, pendant le pansement même, ou après qu'il est terminé. On a raison aussi de s'alarmer, si la maladie disparaît tout-à-coup, après que la suppuration est établie; ou si elle subsiste lorsque le pus est entièrement évacué: enfin c'est encore un sujet de crainte, si les caustiques n'excitent aucun sentiment de douleur. Au reste, que les signes paraissent bons ou mauvais, il est du devoir du médecin de faire tous ses efforts pour rendre la santé au malade. Il doit donc, chaque fois qu'il lève l'appareil, nettoyer l'ulcère avec un mélange de vin et d'eau de pluie, ou une décoction de lentilles, lorsqu'il est nécessaire de s'opposer à la trop abondante formation du pus; avec de l'hydromel, lorsqu'il faut déterger; puis panser comme il a déja été dit. Dès qu'on aura arrêté la formation du pus, et que l'ulcère sera suffisamment détergé, il faudra songer à la régénération des chairs. Pour cela, on fera usage de vin et de miel mêlés en quan-

tité égale, et on appliquera par-dessus, une éponge trempée dans du vin et de l'huile rosat. On doit néanmoins, comme je l'ai dit ailleurs, plus attendre d'un bon régime, pour incarner les ulcères, que de tous les médicaments. Voici celui qu'il convient de suivre. Après que la fièvre sera passée, et que l'appétit sera revenu, on se baignera, mais rarement; on usera, tous les jours, d'une douce gestation; les aliments, tant solides que liquides, seront fort nourrissants, et propres à réparer les pertes que le corps aura faites. Cette méthode convient pareillement dans la cure de abcès qui s'ouvrent par le moyen des médicaments; et si je me suis réservé jusqu'à ce moment d'en parler, c'est qu'il est peu d'abcès considérables qu'on puisse guérir sans le secours du fer.

Sect. IV. 1. Lorsque les fistules pénètrent trop avant, pour qu'il soit possible de porter une tente jusqu'au fond; lorsqu'elles sont tortueuses, qu'elles ont différents sinus; il y a de même plus de secours à attendre de l'opération, que des médicaments. L'opération est moins difficile, lorsque les fistules s'étendent transversalement sous la peau, que lorsqu'elles s'enfoncent perpendiculairement dans les chairs. Si donc la fistule est horizontale, on y introduira une sonde sur laquelle on pratiquera l'incision. Si elle a des sinus, on les ouvrira de la même maniere, ainsi que les différents clapiers qu'on pourra rencontrer. Lorsqu'on sera parvenu au fond, on emportera tout ce qu'il y a de calleux autour de la fistule: on en réunira ensuite les bords, par le moyen de la boucle et des médicaments agglutinatifs. Si la fistule descend perpendiculairement, après s'être assuré, par le moyen de la sonde, jusqu'où elle pénètre, on incisera de même, et l'on se servira de la boucle et des remèdes agglutinatifs, pour en réunir les bords. Si le

fond de l'ulcère est sordide (ce qui arrive quelquefoi quand il aboutit à un os carié), on commence par guérir la carie de l'os; après quoi on emploie les suppuratifs.

2. Il se forme quelquefois des fistules entre les côtes. Dans ce cas, il faut inciser, et emporter l'endroit de la côte, auquel répond la fistule; afin de ne rien laisser de vicié en dedans. Il arrive aussi que ces fistules, après avoir passé les côtes, pénètrent jusqu'au diaphragme qu'elles endommagent. On reconnait que les fistules ont cette disposition, par l'endroit des côtes qu'elles occupent, par la violence de la douleur dont elles sont accompagnées, et par l'air chargé d'une humeur mousseuse qui se fait jour quelquefois par la partie ulcérée; surtout lorsque le malade retient son haleine. Ces sortes de fistules sont absolument incurables. Dans les fistules des côtes, qui sont guérissables, les médicaments graisseux seraient contraires, il faut se servir des remèdes employés dans le traitement des plaies : mais on ne peut rien appliquer de mieux, que de la charpie, où sèche, ou trempée dans du miel, s'il y a quelque chose a déterger.

3. Il n'existe pas d'os sous les téguments du bas-ventre; il n'y a cependant pas d'endroit où les fistules soient aussi pernicieuses : Sostrate a même prétendu qu'elles étaient incurables. L'expérience a fait voir que cela n'était pas toujours vrai. Une chose qui peut paraître fort surprenante, c'est que les fistules situées dans la région du foie, de la rate, et de l'estomac, sont moins dangereuses que celles qui répondent aux intestins; non que ces dernières soient d'un plus mauvais caractère, mais parce qu'elles donnent lieu à un autre danger. La connaissance de ce fait a engagé quelques auteurs à en tirer une conséquence exagérée. Car il

rrive souvent que le bas-ventre étant percé par un
rait, et les intestins sortant par la blessure, on les re-
net en place, et on réunit les bords de la plaie par
es sutures; procédé dont je donnerai bientôt le détail.
On doit donc tenter l'opération dans les fistules du bas-
entre, qui sont peu considérables, et en réunir les
ords par le moyen de la suture: Mais si la fistule est
énétrante, il reste après l'opération une ouverture
ort large, qu'on ne peut coudre qu'avec bien de la
eine, surtout du côté de la membrane qui revêt la
apacité de l'abdomen, et que les Grecs nomment *pé-
toine.* D'où il peut arriver que, lorsqu'on commen-
era à marcher et à se mouvoir, les points de suture
e rompent; que les intestins s'échappent au dehors,
t que par là on coure risque de la vie. Mais la chose
'est pas toujours aussi désespérée; et c'est une raison
our entreprendre la cure des fistules du bas-ventre,
rsqu'elles sont peu étendues.

4. Le traitement des fistules de l'anus, a quelque
hose de particulier. Il faut premièrement introduire
ne sonde jusqu'au fond, et pratiquer, en cet endroit,
ne ouverture par laquelle on puisse faire passer la
onde, portant un fil en deux ou trois doubles, atta-
hé à une de ses extrémités percée exprès pour cela.
On reprend ensuite les deux bouts du fil, et on les lie
e manière à former une anse qui embrasse sans le ser-
er la peau qui est en dessus de la fistule: ce fil doit
tre de lin écru, formé de deux ou trois brins et bien
etort. Cependant, le malade pourra vaquer à ses af-
aires, se promener, se baigner, manger, comme s'il
tait en parfaite santé. Seulement, il faut, deux fois
ar jour, sans défaire le nœud, tirer le fil de façon que
 partie qui était en dehors, entre dans la fistule. On
ura soin que ce fil ne se pourrisse pas: pour éviter

cet inconvénient, on dénouera tous les trois jours l'a cien fil, auquel, pour le remplacer, on en attachera u nouveau, qu'on fera passer par la fistule, de la mên manière. Par ce moyen, la peau qui recouvre la fistu se coupe peu à peu; et tandis que les points atteints p le fil se divisent, ceux sur lesquels il ne porte plus guérissent. Cette cure est longue, à la vérité, mais el a lieu sans douleur. Ceux qui sont plus pressés de gué rir, serrent le fil plus fort, et introduisent même, pen dant la nuit, une petite tente dans la fistule, afin qu les téguments qui la recouvrent, se trouvant plus dis tendus, se divisent plus promptement. Mais cela ne peu se faire, sans causer de la douleur. On abrègera encor la cure, mais on augmentera, en même temps, la dou leur, si l'on enduit le fil et la tente qu'on introduit dan la fistule, de quelque médicament propre à consume les callosités. Il est des cas, néanmoins, où il est indis pensable de se servir du bistouri; comme lorsque l fistule s'ouvre en dedans, ou qu'elle a différents sinus Alors, on introduit une sonde; puis, on incise la peau sur deux lignes, et l'on enlève la bandelette mince qu les sépare, pour empêcher les bords de se réunir tou de suite, et pouvoir introduire tant soit peu de charpie dans la plaie : après quoi, il faut se conduire comme dans le traitement des abcès. Mais s'il y a plusieurs sinus qui viennent aboutir au même orifice, il faut ouvrir avec le bistouri, la première fistule qui va en ligne droite, et introduire ensuite un fil dans les autres sinus, qui se trouvent mis à découvert. Si la fistule était située dans des parties où il serait dangereux de porter le fer, on y introduira une tente. Dans la cure des fistules, opérée soit par la main, ou par les médicaments, on doit user d'aliments humectants, boire abondamment, et s'en tenir long-temps à l'eau. Lorsque les fis-

.es commenceront à s'incarner, il faudra se baigner temps à autre, et prendre des aliments très-nour-sants.

Sect. V. 1. Les traits dont le corps a été atteint, et i y sont restés enfoncés, n'en sont souvent retirés 'avec beaucoup de peine. Il est des difficultés qui nais-nt de l'espèce même des traits; d'autres viennent de nature des parties où ils ont pénétré. Tous les traits retirent ou par l'endroit par lequel ils sont entrés, par celui vers lequel ils tendent. Dans le premier s, le trait s'est fait lui-même la route par laquelle on it le retirer; dans le second, il faut en pratiquer une ec le bistouri, en incisant les chairs, vis-à-vis la pointe trait. S'il a pénétré peu avant et qu'il soit resté à la perficie des chairs; ou du moins, s'il ne se trouve s de nerfs, ni de gros vaisseaux sur son passage, il a rien de mieux à faire, que de le retirer par l'en-oit par lequel il est entré. Mais s'il y avait plus de jet à faire, pour le retirer par ce point, que par celui il faudrait lui pratiquer une issue, et qu'il eût péné-au milieu de quelques nerfs ou gros vaisseaux, il udrait mieux inciser ce qu'il avait encore à parcourir, le retirer par cette voie qui est la plus courte et la is sûre. Lorsque le trait a pénétré jusqu'au milieu d'un embre considérable, la plaie guérit plus aisément, and on a pratiqué une contre-ouverture; parce qu'on ut y introduire des médicaments par les deux bouts même temps. Si l'on se détermine à retirer le trait r le point où il est entré, il faut auparavant aggran-la plaie avec l'instrument; afin qu'il cède plus fa-ment et que l'inflammation subséquente soit moins te, car on l'augmenterait nécessairement, si le trait, squ'on le retire, venait à déchirer les chairs. Il en de même de la contre-ouverture à faire, si l'on re-

tire le trait par le côté opposé à celui par lequel il entré; elle doit être assez large, pour que le trait puis y passer aisément. Dans l'une et l'autre méthode, doit éviter soigneusement de couper ni nerf, ni vei ni artère considérable; et s'il s'en rencontre on les s sira avec un crochet mousse, et on les écartera de l'i trument. Après qu'on a coupé et dilaté suffisammen on retire le trait, en prenant les mêmes mesures et l mêmes précautions, pour qu'il n'offense, dans son pa sage, aucune des parties que je viens d'indiquer.

2. Voici les règles générales: il est certaines espèc de traits qu'on ne peut retirer que par des méthod particulières: je vais les exposer. Rien ne pénètre si a sément et si avant dans le corps, que la flèche; ta parce qu'elle est lancée avec force, que parce qu'elle e étroitement embrassée par les parties. De là vient qu'o est le plus souvent obligé de la retirer par l'endro opposé à celui par lequel elle est entrée; d'autant pl que les pointes recourbées dont elle est armée pour l'o dinaire, déchireraient plus les chairs en reculant, qu'e avançant. Lors donc qu'on veut retirer une flèche, faut, après avoir fait une incision, écarter les chairs av un instrument fait en forme de la lettre grecque.....Δ et lorsqu'on a découvert la pointe, examiner si le bo y tient encore, et en ce cas le repousser, jusqu'à ce qu'o puisse le saisir par le gros bout, et l'arracher. Si le bo n'y est plus, et que le fer soit resté seul dans la plaie il faut le prendre par la pointe avec les doigts, ou av des pinces, et l'emporter ainsi. La méthode est la même si on trouve plus convenable de retirer la flèche pa l'endroit par lequel elle est entrée; car, après avoir di laté la plaie, on arrache le bois, s'il s'y trouve, ou l fer lui-même. Si on aperçoit quelques pointes recour bées, on les brisera avec les pinces, et on extraira en

suite la flèche, qui s'en trouvera ainsi dégagée; si ces pointes sont longues et fortes, on les recouvrira avec un tuyau de plume à écrire, fendu en deux, et on les retirera de cette façon, sans risquer de déchirer les chairs. Voilà ce qui concerne l'extraction des flèches.

3. Si un trait dont le fer est large, est resté dans les chairs, il n'est point à propos de le retirer par le côté opposé à son entrée; car ce serait ajouter à une grande plaie une plaie non moins grande. Il faut donc l'arracher avec un instrument appelé par les Grecs le *cyathisque de Dioclès*, du nom de son inventeur, que j'ai déja dit avoir été un des plus grands médecins de l'antiquité. Cet instrument est composé d'une lame de fer ou de cuivre, dont un bout est armé, de chaque côté, d'un crochet; de l'autre, elle est relevée sur ses bords, légèrement recourbée, et percée d'une ouverture à son extrémité. On introduit cet instrument transversalement, le long du trait, jusqu'à sa pointe; et, lorsqu'on y est parvenu, on le fait un peu tourner, afin que le trait entre dans l'ouverture: lorsqu'il y est entré, on saisit, avec deux doigts, l'autre extrémité par ses crochets, et l'on retire l'instrument avec le trait.

4. Une troisième sorte de traits qu'on est souvent aussi dans le cas d'extraire, consiste dans des balles de plomb, des pierres, et d'autres corps semblables qui sont entièrement cachés dans les chairs. Il faut, dans tous ces cas, dilater la plaie, et retirer avec des pinces le corps étranger, par l'endroit par lequel il est entré. L'opération est plus difficile, si le corps étranger a pénétré dans un os, ou dans une articulation. Dans le premier cas, il faut l'agiter doucement jusqu'à ce qu'il soit ébranlé; on l'emporte ensuite avec les doigts, ou avec les pinces; comme on fait pour l'extraction des dents. Il est rare qu'il ne vienne pas, lorsqu'on s'y prend ainsi:

34

s'il résiste, on se servira de quelque instrument, pour le déplacer. Le dernier moyen qu'on doit mettre en usage, lorsque tous les autres ont été inutiles, c'est de percer l'os avec une tarière, et de l'exciser dans la forme de la lettre V; de sorte que les deux lignes de l'excision aboutissent au corps étranger; cela fait, il est facile d'ébranler ce corps et de l'emporter. Si le corps étranger s'est logé entre deux os, dans une articulation, il faut attacher aux deux extrémités du membre, dans les environs de la plaie, des linges ou des courroies, et tirer par ce moyen chaque partie en sens contraire; les deux os alors laisseront un plus grand espace entre eux, et l'on retirera le corps étranger sans aucune difficulté. On doit observer, en retirant ces sortes de traits, ce que j'ai dit plus haut, pour ne point offenser les nerfs, les veines, ni les artères.

5. Si le trait dont on a été blessé se trouve empoisonné, il faut l'extraire suivant la même méthode, mais avec toute la promptitude possible; et de plus, faire le traitement usité dans le cas de poisons pris à l'intérieur, ou de morsures de serpents. Lorsqu'une fois le trait est retiré, le pansement est le même que celui des blessures simples. Nous en avons parlé suffisamment ailleurs.

Sect. VI. Les maladies dont il a été question jusqu'ici, peuvent avoir lieu dans toutes les parties du corps, celles dont il me reste à parler, ont chacune leur siége particulier. Je commence par celles de la tête. Il se forme sur cette partie diverses espèces de tumeurs qu'on appelle *ganglions*, *méliceris*, *athéromes*; quelques auteurs les distinguent encore par différentes dénominations; j'y ajouterai les *stéatomes*. Quoique ces tumeurs attaquent aussi le cou, les aisselles et les côtés, je n'ai pas cru devoir en parler séparément, parce qu'elles diffé-

rent fort peu entre elles, qu'elle ne sont point dangereuses, et qu'elles demandent le même traitement. Elles commencent toutes par être fort petites; elles augmentent ensuite peu à peu, et pendant long-temps; elles sont renfermées chacune dans un kyste. Il en est qui sont dures et rénitentes; d'autres qui sont molles et cèdent à la pression; dans quelques-unes, les cheveux tombent, d'autres en restent couvertes: elles sont ordinairement sans douleur. On peut bien supposer quelle espèce de matière elles renferment; mais on n'en est entièrement sûr, que lorsqu'on les a ouvertes. Il est très-ordinaire de trouver dans celles qui sont dures et rénitentes, des espèces de petites pierres, ou des cheveux agglutinés, et entrelacés les uns dans les autres. On rencontre dans celles qui sont molles, une matière semblable à du miel, ou à de la bouillie, ou à des raclures de cartilages, ou à des chairs flasques et sanguinolentes: le tout de diverses couleurs. Les ganglions sont presque toujours durs; l'athérôme contient une espèce de bouillie claire; le mélicéris renferme une humeur plus liquide, et dont on sent la fluctuation, quand on le presse; on trouve dans le stéatôme, une matière semblable à de la graisse; il occupe ordinairement un espace très-étendu, et relâche tellement la peau qui le recouvre, qu'elle devient pendante, tandis qu'elle est serrée et ferme dans les autres cas. Pour extirper ces tumeurs, on commence par raser les cheveux, lorsqu'elles en sont recouvertes : et ensuite on les ouvre par le milieu. Dans le stéatôme, il faut vider la tumeur, après avoir incisé lekyste, qu'il serait trop difficile de détacher de la peau et des chairs auxquelles il est adhérent : dans les autres, il faut que le kyste reste intact. Lorsqu'on a ouvert les téguments, on l'aperçoit blanc et tendu; on le sépare de la peau et des chairs, avec le manche du bistouri, et on l'em-

porte avec tout ce qu'il contient. Cependant, s'il était adhérent, par-dessous, à quelque muscle, il faudrait, pour ne point endommager celui-ci, exciser la partie supérieure du kyste, et laisser l'autre. Lorsqu'on l'a emporté tout entier, il faut rapprocher les bords de la plaie; les tenir réunis par le moyen de la bouche, et y appliquer des médicaments agglutinatifs : mais lorsqu'on a été obligé de le laisser en totalité ou en partie, il faut employer les topiques propres à exciter la suppuration.

Sect. VII. 1. Les maladies dont nous venons de parler ne diffèrent guère entre elles, ni par leur nature, ni par la manière de les traiter. Il n'en est pas de même des maladies des yeux, qui exigent l'opération; elles sont fort différentes les unes des autres, et ont chacune leur traitement particulier. Il se forme quelquefois sur la paupière supérieure des vésicules grasses et pesantes, qui empêchent presque d'ouvrir l'œil, et y occasionnent un écoulement de pituite léger, à la vérité, mais continu. Il n'y a guère que les enfants qui soient sujets à ce mal : il faut, pour en opérer la guérison, appuyer deux doigts sur l'œil, et après avoir ainsi tendu la peau, la couper transversalement avec le bistouri, en n'appuyant que très-légèrement, de crainte d'ouvrir la vésicule : après cette incision, comme on la découvre aussitôt, on la saisit avec les doigts, et on la détache avec facilité. On applique ensuite sur la paupière quelqu'un des collyres dont on se sert dans les cas d'ophthalmies; et la petite cicatrice est formée au bout de très-peu de jours. On a plus de peine, si, pendant l'opération, on a ouvert la vésicule; car alors l'humeur qu'elle contient s'échappe; et, comme sa tunique est fort mince, on ne peut plus la saisir. Lorsque cela arrive, il faut appliquer sur la paupière quelque suppuratif.

2. Il se forme sur le bord des paupières, un peu au-

dessus des cils, un petit tubercule que les Grecs ont appelé *crithe,* à cause de sa ressemblance avec un grain d'orge; il contient, dans un kyste, une matière qui vient difficilement à suppuration. Il faut appliquer dessus du pain, ou de la cire qu'on a fait chauffer à un degré que la partie puisse supporter sans être offensée. Par ce moyen, on parvient souvent à le résoudre, et quelquefois à le faire suppurer. S'il suppure, il faut l'ouvrir avec la lancette, et en exprimer toute l'humeur qu'il renferme, et continuer ensuite l'application, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

3. Il survient encore aux paupières de petits tubercules qui diffèrent peu du précédent, mais qui ne sont pas de la même figure, et qui sont mobiles, de manière à obéir au mouvement que le doigt leur imprime. Les Grecs les appellent *chalazies.* S'ils sont sous la peau, on les ouvre en dehors, et en dedans, s'ils sont sous le cartilage : après quoi, on les détache des parties saines, avec le manche de l'instrument; on se sert ensuite d'un collyre adoucissant, puis un peu plus âcre, lorsqu'on a fait l'incision en dedans; si on l'a faite en dehors, on applique dessus un emplâtre agglutinatif.

4. L'onglet, que les Grecs appellent *ptérigion,* est une petite membrane nerveuse, qui se forme à l'angle de l'œil, se porte quelquefois jusqu'à la pupille, et gêne la vision; elle prend souvent naissance du côté des narines, et quelquefois du côté des tempes. Lorsque l'onglet est récent, il n'est pas difficile de le résoudre par le moyen des médicaments propres à atténuer les cicatrices de l'œil; mais s'il est invétéré, et s'il a déja acquis une certaine épaisseur, il faut l'emporter par l'opération qui se fait de la manière suivante. Après avoir fait garder la diète au malade pendant un jour, on le place sur un siége, vis-à-vis de l'opérateur; ou bien en sens

contraire, de manière qu'il ait la tête renversée et appuyée sur la poitrine du chirurgien. Quelques-uns veulent que le malade soit placé de la première façon, si l'onglet est situé à l'œil gauche; et de la seconde, s'il est à l'œil droit. Dans le premier cas, l'aide tient la paupière supérieure ouverte, et le chirurgien l'inférieure; dans le second, c'est tout le contraire. Ensuite, le chirurgien porte un crochet aigu, dont la pointe est un peu recourbée, sur l'extrémité de l'onglet, dans lequel il l'enfonce. Alors, faisant tenir, par l'aide, les deux paupières, il saisit le crochet, soulève l'onglet; et après avoir fait passer en dessous une aiguille enfilée, il ôte cette aiguille, prend les deux bouts du fil, avec lesquels il tient l'onglet soulevé, pour pouvoir détruire avec le manche du bistouri les différentes attaches qu'il peut avoir avec l'œil : il continue d'élever et de baisser alternativement le fil, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'origine de l'onglet, et au point où l'angle se termine. Il y a ici deux inconvénients à éviter : le premier, de laisser une partie de l'onglet, parce qu'alors ce qui en reste s'ulcère, et devient très-difficile à guérir; le second, d'emporter la caroncule qui est située dans l'angle de l'œil, et que l'on courrait risque de détacher, si l'on tirait l'onglet trop rudement. La caroncule emportée, il reste une ouverture par laquelle il se fait un suintement continuel de larmes, que les Grecs appellent *rhyade*. On doit donc bien s'assurer du véritable endroit où l'angle se termine; et alors, il faut, sans trop tirer l'onglet, l'exciser avec le bistouri, en observant de ne pas blesser la caroncule. Après l'opération, on applique sur la plaie de la charpie trempée dans du miel, et on met par-dessus un petit linge, ou bien une éponge, ou de la laine grasse. On doit avoir soin de faire ouvrir l'œil tous les jours, pendant tout le temps du traite-

ment, afin que les paupières ne se collent point ensemble; car c'est un troisième inconvénient à éviter. On continue à panser la plaie avec de la charpie; et, sur la fin, on se sert d'un collyre propre à cicatricer les ulcères. Cette opération doit se faire au printemps, ou du moins avant l'hiver; c'est une attention qu'il faut avoir dans plusieurs cas, et dont il suffit de parler une fois. En général, il est deux sortes d'opérations. Dans les unes, on n'est pas maître de choisir le temps; mais il faut les faire sur-le-champ, comme dans les blessures et les fistules : dans les autres, rien ne presse, et il est aisé et plus sûr d'attendre, comme dans les maladies qui croissent lentement, et qui sont sans douleur. On doit alors remettre l'opération au printemps; ou, si l'on ne peut différer jusqu'à cette saison, il vaut mieux la faire en automne qu'en hiver, ou en été. On doit même attendre le milieu de l'automne, lorsque les grandes chaleurs sont passées, et que les grands froids ne sont point encore venus. L'opération est d'autant plus dangereuse, que la partie sur laquelle on opère est plus essentielle à la vie; et il est souvent d'autant plus nécessaire d'observer ce que nous avons dit par rapport à la saison, que l'opération qu'on doit faire est plus considérable.

5. L'opération de l'onglet, lorsqu'elle n'est pas faite convenablement, peut être suivie, comme je l'ai dit, d'une maladie de l'œil, que d'autres causes peuvent aussi faire naître. Quelquefois, ou parce qu'on n'a pas suffisamment excisé l'onglet, ou par toute autre raison, il se forme, à l'angle de l'œil, une petite tumeur qui empêche d'écarter les paupières : les Grecs appellent cette tumeur *encanthis*. Il faut la saisir avec un petit crochet, et l'emporter en coupant tout autour, avec précaution néanmoins, pour ne point endommager l'angle de l'œil. On place ensuite sur cet angle, après avoir

écarté les paupières, un peu de charpie imprégnée de cadmie ou de vitriol, que l'on maintient au moyen d'un bandage. Les jours suivants, on panse la plaie de la même manière; seulement, les premiers jours, on bassine l'œil avec de l'eau tiède ou même froide.

6. Les paupières se collent quelquefois l'une avec l'autre, de façon qu'on ne peut ouvrir l'œil : à ce premier mal, il s'en joint souvent un second; c'est que les paupières contractent adhérence avec le blanc de l'œil. Ces deux accidents sont causés par un ulcère qui a été mal soigné; car comme, pendant le traitement, on n'a pas eu la précaution de tenir séparées, des parties qui pouvaient et qui devaient l'être, elles ont fini par se coller ensemble : les Grecs appellent l'un et l'autre de ces accidents *ankyloblépharon*. Lorsque les paupières seules sont adhérentes l'une à l'autre, il n'est pas difficile de les séparer, mais c'est quelquefois en vain qu'on y parvient, car elles se réunissent de nouveau : cependant il faut essayer, parce que l'opération réussit le plus souvent. On introduit donc entre les paupières, une sonde que l'on tient à contre-sens, et par le moyen de laquelle on les sépare. On place ensuite entre elles de petits plumasseaux, jusqu'à ce que l'ulcération soit guérie. Mais si la paupière est adhérente avec le blanc de l'œil, Héraclide de Tarente conseille d'en faire la séparation avec le dos du bistouri, en usant de tout le ménagement possible, pour n'endommager ni le globe de l'œil, ni la paupière; préférant toutefois de léser celle-ci, si l'on ne pouvait faire autrement; d'oindre ensuite l'œil avec les collyres usités dans la cure des aspérités des paupières; d'avoir soin d'écarter, tous les jours, la paupière, non-seulement pour appliquer le collyre sur l'ulcère, mais aussi pour empêcher qu'elle ne se colle de nouveau; recommandant au malade de la soulever aussi fréquem-

nt lui-même, avec les deux doigts. Pour moi, je n'ai nais vu personne guérir par cette méthode. Mégès nue aussi avoir tenté plusieurs moyens pour guérir ce il, sans avoir jamais pu y réussir; parce que la pau-re se recolle toujours avec le globe de l'œil.

7. Il se forme aussi dans le grand angle de l'œil, une tite fistule qui est produite par différentes causes, et laquelle découle continuellement une humeur pi-tteuse. Les Grecs appellent cette maladie *ægilops*. eil est continuellement incommodé par cette fistule, i quelquefois occasionne la carie de l'os, et pénètre que dans les narines. Quelquefois aussi elle prend caractère de carcinome; les veines alors sont gonflées recourbées; la peau est dure, pâle, et on ne peut la ucher sans l'irriter: les parties voisines sont dans un it d'inflammation. Il serait dangereux de tenter la re de l'espèce d'ægilops qui tient du carcicome; on urrait risque d'accélérer la mort du malade. On ne it rien faire non plus à ce mal, lorsqu'il pénètre dans narines, parce qu'alors il est incurable; mais lors-'il n'attaque que le grand angle, on peut en entre-endre la guérison; en se souvenant toutefois qu'il st pas aisé d'y parvenir. Plus l'ulcère est proche du and angle, plus l'opération est difficile, parce qu'on a oins de place pour y porter la main. Si le mal ne it que commencer, on y remédie plus facilement. Il ut saisir avec un petit crochet l'extrémité de l'ulcère; ciser toute sa cavité, comme je l'ai dit à l'article des tules; et, après avoir bien recouvert l'œil, et toutes s parties voisines, porter le cautère actuel jusqu'à l'os. celui-ci est déja carié, il faudra le cautériser plus rtement, pour qu'il en résulte une exfoliation suffi-nte. Quelques-uns se contentent d'appliquer sur le mal s médicaments caustiques, comme le vitriol, le chal-

citis et le verdet ratissé. Mais cette méthode opère plus lentement et moins efficacement. L'os étant cautérisé, le pansement est le même que celui des autres brûlures.

8. Les cils peuvent irriter dans les yeux de deux manières. La première, lorsque la peau extérieure des paupières se relâche et s'abaisse, sans que le cartilage change de situation ; ce qui fait tourner vers le globe de l'œil la pointe des cils. La seconde, lorsque sous le premier rang des cils il s'en forme un second, qui se dirige en dedans du côté de l'œil. Voici en quoi consiste le traitement. S'il s'est formé un second rang de cils, il faut faire rougir au feu une aiguille de fer applatie, en forme de spatule; renverser ensuite la paupière, de façon que les cils qui sont mal disposés, soient en face de l'opérateur; puis introduire l'aiguille brûlante par un angle de la paupière, jusqu'au tiers de son étendue, tout le long de la racine des cils : on l'introduit de même une seconde et une troisième fois, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'autre angle. Toutes les racines se trouvant ainsi brûlées, les cils ne repoussent plus. Cette opération faite, on oint la paupière avec un liniment propre à empêcher l'inflammation. Lorsque l'eschare est tombée, il faut conduire la plaie à cicatrice; ce à quoi l'on parvient très-facilement. Quelques-uns conseillent de traverser la partie extérieure de la paupière à l'endroit des cils, avec une aiguille enfilée d'un cheveu de femme mis en double; on engage dans ce double le cil dont la pointe est mal tournée, et on le ramène ainsi sur la partie supérieure de la paupière, où on le colle. On cicatrise ensuite, avec des médicaments convenables, le trou fait à la paupière. La pointe du cil qu'on a ainsi redressé, se porte après cela en dehors. Mais, premièrement, cette opération ne peut avoir lieu, qu'autant que le cil superflu est fort long; et c'est le

ntraire qui arrive ordinairement. Ensuite, s'il y a plu-urs cils à redresser, c'est un bien long tourment 'on fait subir au malade, et la multiplicité des piqû-s ne peut manquer d'exciter une vive inflammation. nfin, c'est que l'œil qui a été d'abord irrité par le ottement des cils, et qui l'est encore par les trous l'on a faits à la paupière, étant abreuvé de sérosité, est presque impossible que le topique agglutinatif l'on a employé pour tenir les cils collés à la paupière, se délaie, et que les cils qu'on a redressés avec tant peine, ne reprennent leur ancienne position. Il n'en t pas de même de l'opération que l'on pratique, lors-ue le dérangement des cils provient du relâchement de paupière; elle ne présente aucune incertitude. Voici mment on procède : après avoir recouvert l'œil avec paupière, soit que ce soit la supérieure ou l'inférieure, n la saisit par le milieu avec les doigts, et on la sou-ve, pour examiner combien il faut en ôter, afin de remettre dans son état naturel. On a en cela, deux convénients à éviter; le premier, de trop couper, de eur que la paupière ne puisse plus recouvrir l'œil en-rement; le second, de ne pas couper assez, de sorte l'on n'en serait pas plus avancé, et que le malade au-it supporté une excision inutile. On trace, avec de encre, deux lignes qui comprennent ce que l'on doit etrancher; on laisse, entre le bord occupé par les cils t la ligne qui en est le plus proche, un peu de dis-nce, afin de pouvoir y faire les points d'aiguille néces-ires. Les choses étant ainsi disposées, on coupe avec bistouri, ce qui est renfermé entre les deux lignes; si est la paupière supérieure qui est affectée, on fait l'in-sion un peu au-dessus des cils; si c'est l'inférieure, on a fait au-dessous et plus près des cils; on commence à ouper par le petit angle, si c'est à l'œil gauche; et par

le grand, si c'est à l'œil droit qu'on fait l'opération. On réunit ensuite les bords de la plaie par une simple suture, et on fait fermer l'œil; si la paupière ne descend pas assez, on tient la suture un peu plus lâche; si elle descend trop, on la tient plus serrée, ou bien on coupe encore une petite bandelette au bord qui est en-dessus. Lorsqu'on a coupé tout ce qui convient, on ajoute de nouveaux points de suture; il ne faut pas en faire plus de trois. De plus, si le mal est à la paupière supérieure, il faut faire une incision tout le long des cils, afin que, se trouvant écartés du globe de l'œil, ils se dirigent dorénavant en dehors : souvent même, si la paupière n'est pas fort renversée en dedans, cette seule incision suffit; il n'est pas nécessaire d'en faire à la paupière inférieure. Ces choses étant terminées, on applique sur l'œil une éponge trempée dans de l'eau froide, et on la maintient en place, par le moyen d'un bandage. Le lendemain, on met un emplâtre agglutinatif; le quatrième jour, on enlève les points de suture; et on oint les paupières avec un liniment propre à calmer l'inflammation.

7. Il arrive quelquefois qu'après l'opération dont nous venons de parler, lorsqu'on a trop coupé de la paupière, elle ne peut plus recouvrir l'œil. Les Grecs donnent le nom de *lagophthalmie* à ce mal, qui peut encore être produit par d'autres causes. Il est sans remède, s'il manque beaucoup de la paupière; s'il en manque seulement une petite portion, on peut y remédier. Il faut pour cela, faire, un peu au-dessous du sourcil, une incision semilunaire, dont les pointes soient tournées en bas. L'incision doit arriver jusqu'au cartilage, qu'il faut bien prendre garde d'endommager; parce qu'alors la paupière s'abaisserait de façon qu'il serait impossible de la relever. On doit donc se borner à couper seulement la peau; afin que la plaie restant ou-

verte, la paupière descende un peu vers le bord inférieur de l'œil. On place ensuite de la charpie entre les bords de l'incision, pour empêcher la peau qu'on a séparée, de se réunir, et pour qu'il se forme entre deux, des chairs qui, remplissant le vide, donnent la facilité à la paupière, de recouvrir l'œil complètement.

10. Comme quelquefois la paupière supérieure ne descend pas assez pour recouvrir tout l'œil, il arrive de même que l'inférieure ne remonte pas suffisamment, et reste béante, sans pouvoir se joindre avec la supérieure. Cet éraillement vient quelquefois de ce qu'on a trop coupé de cette paupière dans l'opération ci-dessus décrite; quelquefois aussi il est ocsasionné par la vieillesse. Les Grecs l'appellent *ectropion*. Dans le premiee cas, la cure est la même que celle de l'éraillement de la paupière supérieure; on doit seulement observer de tourner les pointes de l'incision vers les mâchoires, et non pas du côté de l'œil. Dans le second cas, il faut cautériser, avec un fer mince, toute la partie de la paupière qui est renversée en déhors, puis panser avec le miel: au bout de quatre jours, on fomente avec la vapeur de l'eau chaude, et on applique les cicatrisants.

11. Les maux dont nous venons de parler, n'attaquent que les parties environnantes de l'œil, comme les angles et les paupières. Mais il arrive quelquefois que, par suite de la rupture ou du relâchement des membranes sous-jacentes, la tunique extérieure de l'œil est soulevée, et prend la forme d'un grain de raisin, d'où les Grecs lui ont donné le nom de *staphylôme*. On guérit cette maladie de deux manières: la première, c'est de percer en dessous, le staphilôme, par son milieu, avec une aiguille chargée de deux fils; ensuite de lier les deux bouts d'un fil vers le haut, et les deux bouts de l'autre vers le bas du staphilôme. Cette ligature le coupe insen-

siblement, et le fait tomber. La seconde, c'est d'emporter environ la grosseur d'une lentille de sa partie la plus élevée, et d'appliquer ensuite dessus de la tutie, ou de la cadmie. Après qu'on a fait l'une ou l'autre de ces opérations, on recouvre l'œil avec de la laine imbibée d'un blanc d'œuf; on le fomente ensuite avec la vapeur de l'eau chaude, et on y applique des liminents adoucissants.

12. On appelle clous, des tubercules calleux qui se forment sur le blanc de l'œil. Ils tirent leur nom de leur figure. Il faut les percer avec une aiguille, à leur racine même, et en faire l'excision. On panse ensuite la plaie avec des médicaments adoucissants.

13. J'ai déja fait mention ailleurs de la cataracte, parce que, quand elle est récente, on peut souvent la résoudre par le moyen des médicaments; mais lorsqu'elle est ancienne, elle exige le secours de la main. Cette opération est une des plus délicates; mais avant d'en parler, je crois devoir donner, en peu de mots, la description de l'œil, qu'il est nécessaire de connaître, pour quantité d'opérations, et principalement pour celle-ci. L'œil est recouvert de deux membranes. Les Grecs appellent la première qui est extérieure, *cératoïde;* elle est assez épaisse dans sa partie blanche, mais plus mince à l'endroit de la prunelle. A celle-ci est jointe la membrane intérieure qui est percée d'une petite ouverture dans son centre où se trouve située la pupille; elle est assez mince dans cet endroit; mais plus épaisse dans le reste de son étendue : les Grecs l'appellent *choroïde.* Ces deux membranes, après avoir enveloppé toutes les parties intérieures de l'œil, viennent se réunir en dessous, où, après s'être amincies et confondues, elles passent par une fente située entre les os, et vont gagner la membrane du cerveau, à laquelle elles s'attachent. Ces membranes laissent un vide à l'endroit où est la pupille. Au

dessous d'elle, il s'en trouve une troisième très-mince à laquelle Hérophile a donné le nom d'*arachnoide*. Elle est déprimée dans son milieu, et reçoit dans cette cavité un corps appelé par les Grecs *hyaloide*, à cause de sa ressemblance avec du verre : cette matière n'est ni liquide ni solide; mais forme une espèce d'humeur congelée. C'est de sa couleur que dépend celle de la prunelle, qui est noire ou bleue; tandis que celle de la membrane extérieure est blanche. Le corps vitré est enveloppé par une petite membrane qui provient de la partie intérieure de l'organe. Au-dessous des membranes décrites, se trouve une goutte d'humeur pareille à du blanc d'œuf, dans laquelle réside la faculté de voir, et que les Grecs désignent sous le nom de *crystalloïde*.

14. L'humeur qui est placée au-dessous de la *cératoïde* et de la *choroïde*, à l'endroit où j'ai dit qu'il y avait un vide, s'épaissit quelquefois à la suite de quelque maladie ou de quelque coup, se durcit peu à peu, et s'oppose à la vision. Cette maladie est de plusieurs espèces; les unes son guérissables, les autres ne le sont point. Si la cataracte est peu considérable; si elle est immobile; si elle est de couleur d'eau de mer, ou de fer luisant; si elle laisse passer encore quelques rayons de lumières par ses côtés, l'opération peut réussir. Mais si elle est considérable; si la forme naturelle de la pupille est changée ; si le crystallin est d'une couleur bleuâtre ou jaune; s'il est mobile et vacillant, il est presque impossible d'y remédier. Le succès de l'opération est encore plus douteux, si la cataracte est venue à la suite d'une maladie grave, ou de grandes douleurs de tête, ou de quelque coup violent sur l'œil. La vieillesse n'est pas un âge favorable pour la guérison de cette maladie, parce qu'indépendamment de tout autre dérangement, la vue est alors naturellement affaiblie.

L'enfance n'y est pas disposée non plus; l'âge moyen est le plus convenable. Un œil petit ou creux, n'est point non plus avantageux pour cette opération. Enfin la cataracte doit encore être parvenue à une espèce de maturité. Il faut donc attendre que l'humeur qui la forme, ne soit plus coulante, mais ait acquis un certain degré de consistance. On prépare le malade à l'opération, en le faisant peu manger, en ne lui laissant boire que de l'eau pendant trois jours, et en l'empêchant de rien prendre la veille. Ensuite on le fait asseoir sur un siége placé dans un endroit bien éclairé, la face tournée du côté de la lumière; l'opérateur se place vis-à-vis, sur un siége un peu plus élevé; on fait mettre un aide derrière le malade, pour lui tenir la tête, et l'empêcher de remuer; car le moindre mouvement, le mettrait en danger de perdre la vue pour toujours. Afin de donner plus d'immobilité à l'œil sur lequel on doit opérer, on applique sur l'autre de la laine qu'on y maintient par le moyen d'un bandage. Si la cataracte est sur l'œil gauche, on opère avec la main droite; et avec la gauche, si elle est sur le droit. Les choses étant ainsi disposées, le chirurgien prend son aiguille qui doit être plate et tranchante: il l'enfonce en ligne droite, à travers les deux membranes extérieures, au point intermédiaire entre la pupille et le petit angle de l'œil, vers le milieu de la hauteur de la cataracte, pour ne point offenser de vaisseaux: il doit l'enfoncer hardiment, parce que le lieu où elle se dirige est vide: lorsqu'il est sûr d'y être arrivé (et le moins habile ne peut s'y tromper, car on n'éprouve plus de résistance), il incline son aiguille, et la tourne doucement sur la cataracte, qu'il abaisse peu à peu au-dessous de la pupille. Il appuie alors davantage sur la cataracte, afin qu'elle reste dans l'endroit où il l'a enfoncée. Si elle

s'y tient, l'opération est faite; mais si elle remonte, il faut la briser en plusieurs parties avec le tranchant de l'aiguille : ces parcelles ainsi divisées restent plus facilement en place, ou si elles remontent, elles offusquent moins la vue. Cela fait, le chirurgien retire son aiguille en droite ligne : il applique sur l'œil, de la laine fort douce, enduite de blanc d'œuf, et par-dessus cette laine, des médicaments propres à empêcher l'inflammation. On maintient le tout en place par le moyen d'un bandage. Le malade doit ensuite observer le repos, et faire abstinence; on le panse avec des liniments adoucissants, et le lendemain, au plus tôt, on lui donne quelques aliments, mais liquides, afin d'éviter les mouvements de la mâchoire; et, lorsque l'inflammation est passée, on le met au régime que nous avons prescrit dans le traitement des blessures : mais il est nécessaire qu'il soit pendant long-temps à ne boire que de l'eau.

15. J'ai parlé précédemment de l'écoulement de pituite ténue qui survient aux yeux, et tant que cette maladie peut se traiter par les médicaments; je vais exposer maintenant les circonstances où elle exige le secours de la main. On voit des personnes qui n'ont jamais les yeux secs, mais chez qui ils sont continuellement abreuvés d'une humeur ténue; ce qui entretient les aspérités des paupières, et excite des inflammations et des ophthalmies pour la cause la plus légère. Cette incommodité dure quelquefois autant que la vie même; il est des cas où elle est incurable; il en est d'autres où l'on peut y remédier. On doit s'attacher d'abord à bien discerner ces sortes de cas; afin de faire un traitement dans les uns, et de ne rien entreprendre dans les autres. Premièrement, il est inutile de tenter la guérison chez ceux qui ont ce mal dès l'enfance; parce qu'il dure nécessairement jusqu'à la mort. Le secours

de la main n'est point indiqué non plus, lorsque la pituite qui découle des yeux est non pas abondante, mais âcre : les médicaments et un régime propres à épaissir la pituite, suffisent pour amener la guérison. Il est aussi très-difficile de guérir de ce mal les personnes qui ont la tête large. Il est fort important d'examiner par quelles veines est apportée l'humeur qui se répand sur les yeux, et de savoir si c'est par celles qui sont entre le crâne et les téguments, ou bien par celles qui sont entre le crâne et la membrane du cerveau. Les premières viennent du côté des tempes, et vont se répandre dans les parties extérieures de l'œil; les dernières accompagnent les membranes qui se portent des parties intérieures de l'œil, au cerveau. On peut guérir dans le premier cas; on ne le peut dans le second. Il n'est pas non plus possible de guérir, si l'humeur est apportée des deux côtés à-la-fois : car, quand on viendrait à bout de tarir le cours de la pituite par un endroit, elle continuerait de couler par l'autre. Voici comment on peut connaître ce qui en est. Il faut raser la tête, et appliquer dessus, depuis les sourcils jusqu'au sommet, des topiques tels qu'on a coutume d'en employer dans l'ophthalmie, pour supprimer l'écoulement de la pituite. Si les yeux se sèchent, c'est une preuve que l'humeur y est apportée par les veines qui sont sous les téguments; mais s'ils continuent d'être humides, il est clair que ce sont les vaisseaux situés en dedans du crâne, qui occasionnent le mal : si le flux est diminué, sans cesser totalement, le mal provient de l'une et de l'autre cause. Comme, dans le plus grand nombre des cas, ces flux viennent des veines extérieures, il est aussi le plus souvent possible d'y remédier. La méthode de traitement qu'on y emploie, est en vogue, non-seulement chez les Grecs, mais encore chez d'au-

res nations; et l'on peut dire qu'il n'est point de partie de la médecine, qui ait été plus répandue que celle-ci, parmi les différents peuples. Il y a eu, dans la Grèce, des médecins qui faisaient neuf incisions sur les téguments de la tête; savoir, deux en ligne droite sur l'occiput; et une transversale au-dessus des premières : deux au-dessus des oreilles, et une transversale entre elles; et trois enfin, aussi en ligne droite entre le sommet de la tête et le front. D'autres faisaient ces incisions en ligne droite, depuis le sommet jusqu'aux tempes; et s'étant assurés, par le mouvement de la mâchoire; de l'origine des muscles, ils ne coupaient que légèrement la peau dans cet endroit. Ils écartaient ensuite, avec un crochet obtus, les bords des incisions qu'ils avaient faites, et les remplissaient de charpie; afin que les parties de la peau divisées ne pussent pas se rejoindre, mais qu'il se formât entre elles, des chairs en état de comprimer les vaisseaux qui apportaient l'humeur pituiteuse sur les yeux. Quelques autres marquaient, avec de l'encre, deux lignes qu'ils tiraient d'une oreille jusqu'au milieu de l'autre; et, après avoir pareillement tracé une autre ligne, depuis le sommet de la tête, ils faisaient une incision à l'endroit où ces lignes se coupaient, et cautérisaient l'os, après avoir laissé couler le sang pendant quelque temps : ils touchaient de même; avec un fer rouge, les veines qui étaient apparentes sur les tempes, le front, et le sommet de la tête. Une méthode commune consiste à cautériser les veines des tempes, qui sont ordinairement gonflées dans ces sortes de fluxions. Cependant, afin de les faire gonfler encore davantage, et de les rendre plus apparentes, il est bon de passer, autour du cou, une ligature qu'on serre médiocrement; on brûle ensuite les veines avec un fer mince et obtus, jusqu'à ce qu'il ne coule plus rien

des yeux; car, lorsque l'écoulement de la pituite est arrêté, c'est une preuve que les conduits qui la transmettaient sont oblitérés. Voici néanmoins une méthode encore plus efficace. Lorsque les veines sont si petites et si enfoncées, qu'on ne peut les découvrir, on passe une ligature autour du cou, ainsi que je viens de le dire, en obligeant le malade de retenir son haleine, pour faire gonfler ces veines, et les rendre plus apparentes; on marque ensuite, avec de l'encre, celles qui se montrent sur les tempes, et entre le sommet et le front; puis, après avoir ôté la ligature, on ouvre ces veines, on en laisse couler le sang, et lorsqu'il en est sorti suffisamment, on les cautérise ave un fer mince. La brûlure ne doit être que superficielle à l'endroit des tempes, afin de ne point offenser les muscles qui en partent, et qui vont s'attacher à la mâchoire; mais elle doit être assez profonde entre le front et le sommet, pour que l'os s'exfolie. La méthode des Africains, qui brûlent le sommet de la tête, depuis les téguments jusqu'à l'os, de manière qu'il s'y fasse une exfoliation, est encore plus efficace. Mais il n'y a rien de mieux, que ce qui se pratique dans la Gaule chevelue, où l'on fait un choix des veines situées sur les tempes, et le sommet de la tête. J'ai parlé ailleurs de la manière de traiter les brûlures; j'ajouterai seulement ici qu'on ne doit pas, après ces sortes de cautérisations, se presser de fair tomber les eschares, et d'incarner les ulcères: de peur d'occasionner une hémorrhagie, ou de supprimer trop tôt l'écoulement du pus; car le but qu'on se propose, est de dessécher seulement ces parties par les ulcères artificiels qu'on y fait, et non pas de les priver totalement de sang, par une hémorrhagie: s'il en survenait une néanmoins, il faudrait appliquer sur les vaisseaux ouverts, des médicaments qui arrêtent le sang.

mais qui n'agissent pas comme caustiques. On trouvera à l'article des varices des jambes, la manière de mettre les veines à découvert, et de suite la méthode d'opérer.

Sect. VIII. Les maladies de l'oreille, qui exigent une opération, sont en très-petit nombre, en comparaison de celles des yeux, où le secours de la main est nécessaire. Il arrive quelquefois que l'oreille se trouve bouchée de façon qu'on n'entend point, soit qu'on ait apporté cette infirmité en naissant, soit qu'à la suite de quelque ulcère, il se soit formé dans l'oreille une cicatrice qui en remplisse entièrement la cavité. La première chose qu'on doit faire, est d'examiner avec une sonde, si le conduit est rempli dans toute son étendue, ou s'il n'est fermé qu'à l'entrée. S'il l'est dans toute son étendue, il ne cède point à l'instrument; s'il ne l'est qu'à l'entrée, on le trouve souple et flexible. Dans le premier cas, il n'y a rien à faire; on courrait risque de jeter le malade dans des convulsions, et de le faire mourir, sans le moindre espoir de succès. Dans le second, le remède est aisé. On applique un caustique sur le lieu où doit se trouver le conduit auditif; ou bien on l'ouvre avec le cautère actuel, ou enfin, on l'incise avec le bistouri. Lorsqu'il est bien ouvert, et que l'ulcère est suffisamment détergé, on y introduit une tente imprégnée de quelque médicament cicatrisant : on applique ce même remède aux environs de la tente, afin que la plaie se cicatrise dans toute son étendue; après quoi, on retire la tente, et le sens de l'ouïe est rétabli. S'il se trouve qu'un homme ait eu les oreilles percées, et que cela lui déplaise, il suffit de faire passer rapidement dans l'ouverture une aiguille rougie, afin d'en ulcérer légèrement les bords; effet que l'on peut produire aussi par l'application d'un médicament caustique. On déterge ensuite l'ulcère; on l'incarne, et on le cicatrise. Si l'ou-

verture est fort grande, comme cela arrive ordinairement chez ceux qui ont eu aux oreilles, des anneaux pesants, il faut inciser le reste du lobe jusqu'au bout, effleurer, avec le bistouri, les lèvres de la plaie, dans leur partie supérieure ; faire ensuite un point de suture, et appliquer un médicament agglutinatif. Il y a encore une troisième opération que l'on fait, pour rajuster l'oreille, lorsqu'elle a été mutilée ; mais comme cette opération a lieu aussi pour les lèvres et le nez, nous n'en ferons qu'un seul article pour ces trois parties.

Sect. IX. On peut peut donc rajuster les oreilles, les lèvres et le nez, lorsqu'ils ont été mutilés, pourvu qu'ils ne l'aient pas été beaucoup ; car autrement la cure serait impossible, ou du moins augmenterait la difformité, au lieu de la corriger. Les oreilles et le nez mutilés n'ont d'autre inconvénient que la difformité ; mais il n'en est pas de même des lèvres ; si elles sont trop écourtées, elles ne peuvent plus être d'aucun usage ; la mastication devient plus difficile, et l'on ne peut s'énoncer distinctement. Dans la méthode curative, ce n'est point un nouveau corps que l'on crée, c'est une portion d'une partie voisine qu'on amène sur celle qui est trop courte. Lorsqu'il n'en résulte qu'un léger changement, on peut paraître n'avoir rien enlevé, et en imposer à l'œil ; ce qui n'est pas possible, lorsque le changement qu'on doit produire est considérable. Quand l'opération est praticable, il ne faut pas la tenter sur les personnes avancées en âge ou cacochymes, ou chez lesquelles les plaies se guérissent difficilement ; parce qu'il n'est point de cas où la gangrène survienne plus promptement, est où il soit plus difficile de la guérir. Voici la manière dont il faut s'y prendre. On commence par emporter et égaliser les bords de l'endroit mutilé. Après quoi, on fait des incisions parallèles aux angles intérieurs de

plaie ; pour séparer la chair et la peau d'en bas d'avec elles d'en haut. On prend ensuite le morceau qu'on a ainsi détaché, et on l'amène sur la partie qu'on veut rajuster. Si les bords ne se rapprochent point assez, il faut faire, en forme de croissant, deux autres incisions dont les pointes soient tournées vers la plaie, et qui ne pénètrent pas plus avant que la peau. Par ce moyen, on prolonge plus aisément et autant qu'il en est besoin, le morceau détaché, qu'on ne doit point forcer, mais tirer doucement, et de façon qu'il s'adapte à la partie qu'on veut rajuster. Il arrive quelquefois, néanmoins, que la peau qu'on n'a point assez abaissée d'un côté, laisse une difformité à l'endroit qu'elle ne recouvre point. Pour remédier à cet inconvénient, on fera une incision du côté où la peau aura été moins tirée, et on ne touchera point à l'autre. Ce n'est ni de la partie inférieure de l'oreille, ni du milieu ou de l'extrémité du nez, ni des angles des lèvres, qu'on doit rien enlever, mais des côtés, lorsqu'il manque quelque chose à ces parties ; elles sont quelquefois mutilées dans deux endroits ; mais l'opération est la même pour l'un et pour l'autre. Si, dans le morceau qu'on a détaché, il se trouve un peu de cartilage, il faut l'emporter ; car il empêcherait les chairs de se reprendre ; et il serait dangereux de le percer avec l'aiguille. Il ne faut cependant point faire l'incision fort profonde, de crainte qu'il ne se forme un amas de pus, dans deux endroits différents, entre les bords de la peau qui est intacte. Lorsqu'on a fait tout ce que je viens de dire, on rapproche les bords l'un de l'autre, et on les coud ensemble, en perçant la peau de part et d'autre. On doit faire aussi des sutures du côté des premières incisions. Ensuite, il suffira d'appliquer sur les parties sèches, telles que les narines, un liniment fait avec la litharge d'argent ; on mettra de

la charpie entre les bords des incisions intérieures et faites en forme de croissant, pour les tenir séparés, et afin qu'il pousse entre deux des chairs qui les remplissent. On prendra toutes les précautions possibles, pour empêcher que la gangrène ne survienne à l'endroit des sutures; on aura soin de fomenter la partie, de trois jours l'un, avec la vapeur de l'eau chaude; on appliquera par-dessus le même liniment de litharge d'argent. La réunion est ordinairement complète au bout de sept jours; on ôte alors les sutures, et on conduit l'ulcère à guérison.

Sect. X. J'ai déja dit ailleurs que le meilleur remède contre le polype des narines, était l'opération. Il faut donc le séparer de l'os, avec un instrument tranchant, fait en forme de spatule, prenant bien garde d'offenser le cartilage qui est en dessous; car on aurait beaucoup de peine à le guérir : lorsqu'on l'aura séparé, on en fera l'extraction avec un crochet de fer; on arrêtera ensuite l'hémorrhagie, en introduisant légèrement dans la narine, une tente ou un plumasseau, imprégné de quelque médicament astringent. L'hémorrhagie arrêtée, on nettoiera la plaie avec de la charpie; et lorsqu'elle sera suffisamment détergée, on placera dans la narine, ainsi que nous avons dit plus haut qu'il fallait faire dans les maladies de l'oreille, une plume chargée de quelque médicament propre à cicatriser, et on l'y laissera jusqu'à ce que la cure soit achevée.

Sect. XI. Je n'ai pas trouvé dans les ouvrages des grands chirurgiens, la manière de guérir l'ozène par l'opération, quand il ne cède point aux médicaments. Je crois qu'ils n'en ont pas parlé, parce qu'il est rare qu'elle réussisse, et qu'elle ne laisse pas d'être fort douloureuse. Quelques-uns conseillent, cependant, d'introduire dans les narines une petite sonde creuse, ou

bien un roseau à écrire, sans nœuds, et de l'enfoncer jusqu'à l'os. On fait passer ensuite, à travers la cavité de la sonde ou du roseau, un fer ardent qu'on porte sur l'os. On déterge ensuite la brûlure avec du verdet et du miel; et, lorsqu'elle est détergée, on la panse avec le lycium jusqu'à parfaite guérison. Ces mêmes auteurs disent aussi qu'on peut fendre la narine depuis son extrémité inférieure jusqu'à l'os, afin que l'on puisse mieux découvrir le lieu affecté, et appliquer dessus un fer ardent. Après quoi, l'on recoud la narine : on panse la brûlure de la manière précédente, et on applique sur la suture, ou la litharge d'argent, ou quelque autre remède agglutinatif.

Sect. XII. 1. Il est aussi certaines maladies de la bouche, dans lesquelles le secours de la main est nécessaire. Il arrive quelquefois que les dents sont ébranlées; soit parce que leurs racines sont mauvaises, soit parce que les gencives sont flasques et gâtées. Dans l'un et l'autre cas, il faut toucher légèrement les gencives avec un fer ardent, sans le laisser appuyer dessus. On oint ensuite la brûlure avec du miel, et on la déterge avec de l'hydromel; lorsque les ulcères sont bien détergés, on applique dessus quelque poudre astringente. Si la dent cause de la douleur, et si l'on juge à propos de la tirer, parce que les médicaments n'y font rien, il faut auparavant la déchausser et l'ébranler, et continuer jusqu'à ce qu'elle vacille bien; car il y a un danger extrême à arracher une dent qui est ferme dans son alvéole, et on court risque de luxer la mâchoire. Le danger est encore plus grand, si c'est une dent de la mâchoire supérieure, qu'on doit arracher; il est à craindre que l'ébranlement ne s'étende jusqu'aux tempes ou aux yeux. Lorsque la dent vacille suffisamment, il faut l'arracher, s'il est possible, avec les doigts, ou

avec une pince, si on ne peut en venir à bout autrement. Si la dent est cariée, on doit auparavant en remplir la cavité de charpie ou de plomb, préparé pour cet usage, de crainte que la dent ne se brise sous l'instrument. Il faut tirer la pince perpendiculairement, afin que les racines de la dent, venant à s'incliner, ne brisent, en quelque point, l'os spongieux dans lequel elle est implantée. Cet accident est fort à craindre, surtout dans les dents courtes, qui ont des racines ordinairement plus longues que les autres. Souvent, lorsqu'on ne peut pas bien saisir la dent avec la pince, ou lorsqu'on la manque après l'avoir saisie, cet instrument se prend à la mâchoire et la brise. Si le sang coule en quantité plus qu'ordinaire, on peut être sûr qu'il y a quelque partie de l'os brisée. Il faut donc chercher, avec une sonde, l'esquille qui est détachée, et l'emporter avec une petite pince; si on ne peut la tirer de cette manière, il faut faire une incision à la gencive, pour la découvrir et l'emporter. Si l'on n'y procède pas sur-le-champ, il survient, à la mâchoire, une gonflement extérieur, qui empêche d'ouvrir la bouche. Alors, il faut appliquer sur la joue un cataplasme chaud, fait avec la farine et les figues; en continuer l'usage jusqu'à ce que la gencive suppure, puis l'ouvrir par une incision. S'il s'écoule beaucoup de pus, c'est encore une marque qu'il y a fracture à l'os, et il faut en retirer l'esquille qui est détachée. Quelquefois la lésion de l'os occasionne une fistule qu'il faut attaquer avec la rugine. Si les dents sont noires et rugeuses, il faut les nettoyer avec un instrument convenable; puis les frotter avec un opiat composé de feuilles de roses pilées avec un quart de noix de galle et autant de myrrhe; il faut aussi se rincer souvent la bouche avec du vin pur; se tenir la tête bien couverte;

se promener beaucoup; se faire faire des frictions sur la tête, et éviter tous les aliments âcres. Si, à la suite d'un coup, ou d'une chute, quelques dents sont ébranlées, il faut les raffermir, en les attachant par le moyen d'un fil d'or, avec celles qui tiennent bien, et garder dans la bouche quelque liqueur astringente, comme du vin dans lequel on aura fait bouillir de l'écorce de grenade, ou jeté de la noix de galle brûlante. Chez les enfants, si une dent pousse avant que la première soit tombée, il faut déchausser et arracher celle-ci, et presser tous les jours avec le doigt celle qui pousse, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une grandeur convenable. Lorsque la racine d'une dent qu'on a arrachée est restée dans l'alvéole, il faut la tirer sur-le-champ, avec une pince faite exprès pour cela, et que les Grecs appellent *rhizagra*.

2. Si les amygdales, que les Grecs appellent *antiades*, sont restées endurcies à la suite d'une inflammation, comme elles ne sont recouvertes que d'une membrane fort mince, il faut les détacher tout autour, avec les doigts, et les emporter; si l'on ne peut réussir de cette manière, il faut les saisir avec un crochet, et les exciser avec le bistouri. On lave ensuite la plaie avec du vinaigre, et on l'enduit de médicaments propres à arrêter l'hémorrhagie.

3. Si la luette est douloureuse, gonflée et enflammée, il y aurait du danger de la couper avec le scalpel; il pourrait survenir une hémorrhagie considérable; ainsi il vaut mieux avoir recours aux procédés que nous avons indiqués ailleurs. Mais si, sans être enflammée, elle descend plus bas qu'elle ne le devrait, parce qu'elle est gorgée de pituite; si elle est grêle, pointue et d'une couleur blanche, il faut la couper. On doit encore en faire autant, si elle est livide, épaisse par en bas, et

grêle par en haut. Pour cela, il n'y a rien de mieux que de la saisir avec une pince, et de couper en dessous, ce qu'on juge à propos d'emporter. On n'est point exposé, de cette sorte, à couper plus ou moins qu'il ne faut, puisqu'on est le maître de ne laisser au-dessous de la pince, que ce qu'il y a de trop, et par là de n'emporter que ce qui excède sa longueur ordinaire. L'excision faite, on se conduit pour le reste, comme dans l'extirpation des amygdales.

4. La langue, chez certain sujets, se trouve, dès la naissance, adhérente aux parties sous-jacentes; de sorte qu'il en résulte impossibilité de parler. Dans ce cas, il faut saisir l'extrémité de cet organe avec une pince, et couper la membrane qui est en dessous, ayant bien soin de ne point ouvrir les veines voisines; car il surviendrait une hémorrhagie qui pourrait avoir des suites fâcheuses. Le reste du pansement est le même que celui des articles précédents. La plupart des sujets parlent, dès qu'ils sont guéris des suites de cette opération. J'ai cependant connu une personne à laquelle on l'avait faite, et qui ne put parler, quoiqu'elle portât la langue bien au-delà des dents. Tant il est vrai en médecine que l'effet ne répond pas toujours à ce qu'on a lieu d'attendre, lorsqu'on s'est exactement conformé aux règles de l'art.

5. Il se forme quelquefois, sous la langue, un abcès ordinairement enkysté, qui cause beaucoup de douleur. Si cet abcès est petit, il suffit d'y faire une incision; mais s'il est considérable, il faut inciser les téguments jusqu'au kyste; saisir ensuite, avec de petits crochets, les bords de l'incision, et disséquer le kyste, qui est adhérent de tous côtés. Il faut, dans cette opération, éviter soigneusement d'ouvrir quelque gros vaisseau.

6. Les lèvres sont sujettes à se gercer; et, outre la

douleur dont ce mal est accompagné, il a encore cette incommodité, qu'il empêche de parler; car, lorsqu'on veut proférer quelques paroles, la fente, en s'élargissant, devient douloureuse et saignante. Si ces fissures sont superficielles, il convient de les traiter avec les médicaments dont on sert pour les ulcères de la bouche; mais, si elles sont profondes, il est nécessaire de les brûler avec un instrument de fer, mince, et fait en forme de spatule, qu'on fait glisser dans la fissure, sans appuyer dessus; on panse ensuite, comme dans la cautérisation des oreilles.

Sect. XIII. Il survient quelquefois au cou, entre la peau et la trachée-artère, une tumeur que les Grecs appellent *bronchocèle*, et qui renferme tantôt une chair mollasse, tantôt une humeur semblable à du miel, ou à de l'eau, et d'autres fois des poils mêlés avec de petits os. Quelle que soit la matiere contenue dans cette tumeur, elle est renfermée dans un kyste. On peut, par l'application d'un caustique, ouvrir les téguments et le kyste, et donner isuse à la matière qui s'écoule d'elle-même, si elle est liquide; ou qu'on peut retirer avec les doigts, si elle est plus consistante. On panse ensuite la plaie avec de la charpie. Mais la voie la plus courte est celle du bistouri. On fait, dans le milieu de la tumeur, une incision longitudinale, qui pénètre jusqu'au kyste qu'on détache ensuite des parties saines, avec les doigts, et qu'on emporte tout entier avec les matières qu'il renferme. Cela fait, on lave la plaie avec du vinaigre, dans lequel on a mêlé du sel ou du nitre. On en réunit les lèvres par un point de suture; on y applique les médicaments usités dans ces sortes de cas, et l'on assure le tout par un bandage que l'on ne doit pas trop serrer, pour ne pas gêner la respiration. Si l'on n'a pas pu emporter le kyste, on introduit, dans sa

cavité, des cathérétiques qui le consument; et on panse la plaie avec la charpie et les suppuratifs.

SECT. XIV. 1. L'ombilic est sujet à plusieurs maladies, sur la nature desquelles les auteurs sont peu d'accord entre eux ; et cela, vraisemblablement, parce que ces maladies étant assez rares, chacun n'a parlé que de celles qu'il connaissait, et n'a rien dit de celles qu'il n'avait pas vues. Tous font mention de l'intumescence difforme de cette partie; mais ils varient sur ses causes. Mégès en compte trois espèces, dont l'une est causée par l'intestin, l'autre par l'épiploon, et la troisième, par un amas d'humeur. Sostrate ne dit rien de l'épiploon ; mais aux deux autres, il en ajoute une troisième, qui est produite par des chairs superflues, qui quelquefois sont saines, et quelquefois carcinomateuses. Gorgias ne parle pas non plus de l'épiploon ; mais, en admettant les trois autres, il en ajoute une quatrième, qui est causé par des vents. Héron, à ces quatre dernières, en joint deux autres ; savoir, celle de l'épiploon, et celle qui est produite tout à-la-fois par l'épiploon et par l'intestin. Voici les signes par lesquels on peut reconnaître chacune de ces espèces. Si c'est l'intestin qui fait hernie, la tumeur n'est ni dure, ni molle; le froid la fait diminuer; elle augmente par la chaleur, et quand on retient sa respiration : on entend quelquefois au-dedans, un certain bruit : lorsque le malade se couche sur le dos, l'intestin rentre, et la tumeur disparaît. Si c'est l'épiploon, outre les signes dont nous venons de parler, la tumeur est plus molle; elle va toujours en diminuant, jusqu'à son sommet : et si on y porte la main, on sent l'épiploon glisser dessous. Lorsque c'est l'intestin et l'épiploon, les signes sont mixtes, et la mollesse de la tumeur tient de l'une et de l'autre espèce. Si c'est une excroissance de chair, la tumeur est plus dure; elle

ersiste lorsque le malade se couche sur le dos ; elle ne ède point, quand on la touche, tandis que les trois remières cèdent facilement. Si ces chairs sont viciées, s signes sont ceux du carcinome. Si c'est un amas 'humeur, lorsqu'on appuie dessus, on sent une fluc-tation. Si ce sont des vents, la tumeur cède, lorsqu'on presse, mais reparaît sur-le-champ, dès qu'on cesse e la presser. De plus, elle ne change point de figure, rsque le malade se couche sur le dos. Parmi ces dif-rentes espèces de tumeurs, celle qui est produite par s vents, ne peut se guérir : il est dangereux de tou-ler à celle qui est causée par des chairs carcinoma-uses ; mais si les chairs sont saines, il faut les exciser, panser la plaie avec la charpie. Si c'est un amas humeur, il faut, selon quelques-uns, l'évacuer, en isant une incision au sommet de la tumeur, et panser plaie, comme nous venons de le dire. Pour ce qui ncerne les autres espèces de tumeurs, les sentiments nt partagés. On sent bien, sans qu'il soit besoin de dire, que d'abord le malade doit être couché sur le s, pour que l'intestin ou l'épiploon puisse rentrer ns le ventre. Quant au sac ombilical qui reste, et ui est vide alors, quelques-uns conseillent de le ser-r fortement entre deux petits morceaux de bois, et le laisser tomber de cette sorte en sphacèle. D'au-es le percent à sa partie inférieure, avec une aiguille ifilée d'un double fil, avec lequel ils le serrent en-ite, en sens contraire, ainsi que cela se pratique ns l'opération du staphylôme. Par ce moyen, on dé-uit la partie du sac, qui est au-dessus de la ligature. autres, avant de lier le sac, veulent qu'on fasse une cision à la partie supérieure, afin de pouvoir repousser us facilement avec le doigt, ce qu'il contient ; après oi, ils font la ligature. Mais il suffit d'ordonner au

malade de retenir sa respiration, afin que la tumeur devienne aussi considérable qu'il est possible : on trace ensuite, à son extrémité inférieure, une ligne avec de l'encre; on fait coucher le malade sur le dos; on porte le main sur la tumeur, afin de faire la réduction de ce qui est encore dehors; et, lorsque tout est rentré, on tire le sac ombilical, et on y fait une forte ligature, à l'endroit qu'on a marqué. On applique ensuite les caustiques, ou le cautère actuel, sur tout ce qui se trouve au-dessus de la ligature, jusqu'à mortification complète, et on panse l'ulcère comme dans les autres cautérisations. Cette méthode réussit parfaitement, non-seulement dans la hernie de l'intestin, ou de l'épiploon, ou de l'un et de l'autre, mais encore dans la tumeur qui est produite par un amas d'humeur. Mais avant d'en venir à la ligature, il faut voir s'il n'y a point de danger à la faire. On ne doit la tenter, ni sur un enfant, ni sur un homme qui est dans la force de l'âge, ni sur un vieillard. L'âge le plus propre est depuis six ans jusqu'à quatorze. Il faut que le sujet soit sain, et d'un bon tempérament; qu'il n'ait ni dartre, ni autre maladie semblable. Cette méthode, d'ailleurs, n'est bonne que dans les tumeurs légères; mais elle serait dangereuse dans celles qui sont considérables. Il ne faut pas non plus entreprendre cette opération en automne, ni en hiver; mais au printemps, qui est la saison la plus avantageuse, ou au commencement de l'été. Le malade doit faire abstinence la veille, et prendre des lavements, afin que les parties qui sont sorties, rentrent toutes les plus facilement dans le ventre.

Sect. XV. J'ai déja dit ailleurs, qu'il fallait évacuer les eaux dans l'hydropisie; il me reste à expliquer maintenant comment se fait cette évacuation. Quelques-uns percent les téguments à gauche, à quatre doigts de dis-

tance au-dessous de l'ombilic ; d'autres les percent à l'ombilic même ; quelques autres cautérisent d'abord les téguments extérieurs, et percent ensuite la membrane intérieure de l'abdomen : parce que la réunion des chairs se fait moins promptement dans les parties sur lesquelles on a porté le feu. Il faut enfoncer l'instrument avec beaucoup de précaution, pour ne point ouvrir de vaisseau. Cet instrument doit être fait de façon que le tranchant ait environ un tiers de doigt de largeur. Il faut le plonger assez avant, pour percer les téguments et le péritoine : on introduit ensuite, dans l'ouverture, une canule de plomb ou d'airain, dont les bords soient recourbés extérieurement à sa partie supérieure, ou qui soit munie, dans son milieu, d'un renflement, qui l'empêche de pénétrer entièrement dans le ventre. La partie qu'on plonge dans l'abdomen, doit être un peu plus longue que celle qui est en dehors, afin qu'elle puisse aller au-delà du péritoine. On laisse couler les eaux à travers cette canule, jusqu'à ce que la plus grande partie en soit évacuée : après quoi, on bouche la canule avec du linge, et on la laisse dans la plaie, si on ne s'est point servi de caustique : les jours suivants, on vide environ une hémine d'eau chaque fois, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. D'autres veulent, quand bien même on n'aurait pas employé de caustique, qu'on retire la canule sur-le-champ, et appliquent à l'endroit de la ponction une éponge mouillée, maintiennent par le moyen d'un bandage convenable : le lendemain, ils enfoncent de nouveau la canule, en écartant un peu les bords de la plaie, qui est encore récente, et ils évacuent ce qui reste d'eau, en s'y prenant ainsi seulement à deux fois.

Sect. XVI. Les plaies du bas-ventre pénètrent quelquefois à l'intérieur, et permettent aux intestins de

s'échapper. Lorsque cet accident arrive, il faut examiner sur-le-champ, si les intestins sont intacts, et s'ils conservent leur couleur naturelle. Si les intestins grêles sont percés, j'ai déja dit qu'il n'y avait pas de remede. Les gros intestins peuvent se recoudre; leurs blessures, cependant, ne se guérissent pas toujours; mais comme cela s'observe quelquefois, il vaut mieux en tenter la cure, quoique douteuse, que d'abandonner le malade à une mort certaine. Si, néanmoins, la partie des intestins qui est sortie du bas-ventre, se trouve livide, pâle, ou noire, et privée, par conséquent, de sentiment, tous les secours sont superflus. S'ils conservent encore leur couleur naturelle, il faut opérer sans perdre un instant; car étant exposés à l'air extérieur, auquel ils ne sont point accoutumés, ils peuvent s'altérer d'un moment à l'autre. On fait coucher le blessé sur le dos, les cuisses relevées, et on dilate la plaie, si elle n'est point assez large, pour qu'on puisse faire rentrer commodément les intentins. S'ils paraissent secs, on les lavera avec de l'eau, mêlée d'un peu d'huile. Alors, un aide écartera doucement les levres de la plaie avec les doigts, ou bien avec deux crochets qui saisiront le péritoine. Le chirurgien commencera par faire rentrer les intestins qui sont sortis les derniers, en observant de suivre leurs circonvolutions. Lorsque tout est rentré, il faut agiter doucement le malade, afin qu'ils reprennent leur situation naturelle. Après la réduction des intestins, il faut examiner l'épiploon, et couper avec des ciseaux les parties qui se trouveraient noires et sphacelées, et replacer doucement sur les intestins celles qui sont saines. Il ne suffit pas de recoudre simplement la peau ou le péritoine, il faut les comprendre tous les deux, et même avec un fil double; de manière que la suture soit plus forte que dans les autres plaies; parce

qu'il n'est pas d'endroit où elle puisse se rompre plus facilement, à cause du mouvement du ventre, et qu'on n'a point à craindre qu'il y survienne d'inflammation considérable. On prend donc deux aiguilles chargées chacune d'un fil double; on en tient une de chaque main, en commençant par le péritoine, qui doit être cousu le premier; on passe l'aiguille de la main gauche, dans le côté droit de la plaie; et l'aiguille de la droite, dans le côté gauche; on pique le péritoine de dedans en dehors, afin que la pointe de l'aiguille soit toujours éloignée des intestins. Lorsqu'on a ainsi arrêté les deux bords de la plaie par un point de suture, on change les aiguilles de main, de sorte que l'on tient de la droite, celle que l'on tenait auparavant de la gauche; et de la gauche, celle que l'on tenait de la droite. On fait un second point de suture avec ces deux aiguilles, comme la première fois; on en fait ensuite un troisième, un quatrième, et ainsi consécutivement, changeant à chaque point les aiguilles de main, jusqu'à ce que l'ouverture du péritoine soit entièrement fermée. Après cela, on passe les mêmes fils et les mêmes aiguilles dans la peau, et on la coud comme le péritoine; en observant toujours de porter la pointe de l'aiguille de dedans en dehors, et de changer les aiguilles de main, à chaque point. Les deux sutures étant finies, on applique dessus, des médicaments agglutinatifs, qu'on recouvre d'une éponge, ou de laine nouvelle, trempée dans du vinaigre, ce qui s'étend assez, sans qu'il soit toujours besoin de le répéter. On assure le tout, par le moyen d'un bandage très-faiblement serré.

Sect. XVII. 1. Le péritoine se rompt quelquefois, sans lésion des téguments, par suite de quelque coup dans le bas-ventre, ou de la respiration trop long-temps retenue, ou de quelque fardeau trop pesant, qu'on a

porté. La trop grande distension de la matrice, chez les femmes, occasionne souvent aussi cette rupture, qui a lieu principalement vers les régions iliaques. Comme les téguments extérieurs prêtent aisément, les intestins mal retenus, poussent en avant la peau, et produisent une tumeur difforme. Les sentiments sont très-partagés au sujet du traitement de cette affection. Quelques-uns percent la tumeur à sa base avec une aiguille, et y font une ligature avec deux fils, comme dans l'opération du staphylome, et de la hernie ombilicale, afin de faire tomber la partie du sac qui est en dessus de la ligature : d'autres font, dans le milieu de la tumeur, une incision en forme de feuille de myrte; ce qu'il faut toujours observer, comme je l'ai déja dit; et réunissent ensuite les bords de la plaie avec une suture. Mais le plus sûr, est de faire coucher le malade sur le dos, et de porter ensuite la main sur la tumeur, pour découvrir l'endroit où elle résiste le moins; parce que c'est sûrement là que doit se trouver la rupture du péritoine; et que la tumeur doit être plus rénitente dans les endroits où il se trouve entier. Lorsqu'on a ainsi découvert le lieu de la rupture, il faut y faire une incision qui pénètre jusqu'à la membrane, dont on rafraîchit, en même temps, la plaie; parce que la suture ne peut réunir les bords d'une plaie qui est ancienne. S'il arrivait qu'après avoir mis le péritoine à découvert, on vît qu'une partie des bords de sa rupture n'ont pas été rafraîchis, il faudrait, avec le bistouri, les effleurer, en enlevant une bandelette fort étroite. On se conduit pour la suture et le reste du pansement, comme il a été dit ci-dessus.

5. On voit aussi quelquefois de varices survenir au bas-ventre; mais comme leur traitement n'est pas différent de celui des varices des jambes, lorsque je traiterai

de celles-ci, je parlerai, en même temps, des autres.

Sect. XVIII. Je vais exposer maintenant les maladies qui ont lieu aux parties génitales, dans la région des testicules. Mais, pour être mieux compris, je donnerai auparavant une courte description de ces organes. Leur substance approche de la médullaire: car elle ne renferme point de sang, et est privée de tout sentiment; et si l'on y éprouve de la douleur, ce n'est que lorsque les membranes qui les enveloppent sont meurtries, ou enflammées. Les testicules sont suspendus au-dessous des aines, et soutenus par deux muscles, que les Grecs ont appelé *crémastères*. Chacun de ces muscles est accompagné de deux veines, et de deux artères. Toutes ces parties sont recouvertes d'une membrane fort mince, nerveuse, dépourvue de sang, blanche, et que les Grecs appellent *élytroïde*. Par-dessus cette tunique, il y en a une autre plus épaisse, et qui est fortement attachée à la première par sa partie inférieure : on l'appelle en grec *dartos*. Un grand nombre de petites productions membraneuses, fort minces, comprennent les veines, les artères, et les muscles dont il vient d'être parlé; il s'en trouve également entre les deux tuniques. Outre ces deux enveloppes, qui protègent chaque testicule, il y en a une troisième extérieure et commune à tous les deux : nous l'appelons *scrotum*, et les Grecs *oschéon*. Cette dernière tunique est légèrement adhérente, inférieurement, aux tuniques intermédiaires; mais, dans sa partie supérieure, elle ne fait que les recouvrir. C'est sous le *scrotum*, qu'ont lieu différentes maladies, tantôt avec rupture des membranes qui, comme je l'ai dit, viennent des aines, et tantôt sans cette rupture. Quelquefois le péritoine qui sépare les intestins des parties inférieures, ayant été pris d'inflammation, cède ensuite au poids qu'il supporte et se rompt; quelque-

fois il est rompu subitement par quelque coup violent, reçu dans le bas-ventre; alors l'épiploon ou les intestins tombent par leur propre poids, dans l'aine, où ils trouvent une ouverture, dans laquelle ils se glissent, et de là, faisant effort contre les parties inférieures, ils écartent peu à peu les membranes nerveuses, qui se prêtent naturellement à cette dilatation. On appelle en grec, la chute de l'intestin dans le scrotum, *entérocèle*, et celle de l'épiploon, *épiplocèle*. Chez nous, on les désigne, l'une et l'autre, sous le nom général et peu décent de hernie. Si c'est l'épiploon qui est tombé, la tumeur du scrotum ne diminue point, soit qu'on fasse faire abstinence au malade, soit qu'on le tourne et qu'on le place de différentes façons; de plus, lorsqu'il retient son haleine, la tumeur n'augmente pas beaucoup : elle est inégale au toucher, molle et glissante. Dans la descente de l'intestin, lorsque la tumeur est sans inflammation, tantôt elle augmente, tantôt elle diminue; ordinairement elle n'est point douloureuse. Elle disparaît quelquefois entièrement si le malade se tient tranquille, ou couché sur le dos, ou du moins elle diminue de façon qu'on n'en aperçoit plus que quelques restes légers dans le scrotum; elle augmente, lorsque l'on crie avec force, que l'on a mangé beaucoup, ou que l'on porte quelque fardeau pesant. Le froid la resserre; le chaud la dilate. Le scrotum est alors tendu, rond, et lisse au toucher; la tumeur que l'on sent en dessous, est glissante : si on la presse avec les doigts, elle remonte vers l'aine; mais si on retire la main, elle retombe de nouveau, en faisant quelque bruit. Voilà ce qui arrive, lorsque le mal est léger. Mais si l'intestin déplacé est rempli de matière fécale, la tumeur est d'un volume beaucoup plus considérable, et il est impossible de la faire rentrer. On sent des douleurs au scro-

tum, aux aines, et dans le bas-ventre; il est assez ordinaire aussi que l'estomac soit affecté; et alors les malades vomissent de la bile, qui est d'abord jaune, ensuite verte, et même quelquefois noire. Il paraît encore quelquefois une tumeur au scrotum, sans que le péritoine ait éprouvé de rupture : cette tumeur est produite par un amas d'eau. Elle est aussi de deux espèces; car tantôt l'eau s'amasse entre les tuniques des testicules, et tantôt entre les membranes qui environnent les veines et les artères spermatiques, où sa pression occasionne une sorte de callosité. L'eau qui naît entre les tuniques du testicule, n'occupe pas toujours la même place; car elle se trouve, tantôt entre la tunique extérieure et celle du milieu; et tantôt entre celle-ci et la tunique extérieure. Les Grecs appellent l'une et l'autre de ces tumeurs, *hydrocèle*. Pour nos auteurs, qui ne se sont point assez attachés à distinguer les maladies de cette partie, ils donnent à celles-ci le nom de hernies, comme aux premières. Elles ont des signes qui leur sont communs, et d'autres qui leur sont propres : les premiers servent à faire connaître qu'elles sont produites par un amas d'humeur; les seconds, à distinguer le siége qu'il occupe. Nous sommes sûrs que c'est un amas d'eau, si la tumeur ne disparaît jamais totalement, et si elle devient seulement plus petite, lorsque le malade fait abstinence, ou qu'il a un peu de fièvre, surtout chez les enfants. La tumeur est molle, s'il n'y a pas beaucoup d'eau épanchée; mais s'il y en a beaucoup, elle est rénitente, comme une outre remplie et bien serrée. Les veines du scrotum sont aussi tuméfiées. Si on presse avec les doigts, l'eau cède à la pression, et va gonfler les parties environnantes qui ne sont pas comprimées; on la voit à travers le scrotum, comme au travers d'un verre ou d'une corne transparente. Ces

tumeurs ne sont point douloureuses par elle-mêmes. Voici la manière de reconnaître le siége qu'elles occupent. On presse la tumeur avec deux doigts, et si l'eau est épanchée entre la tunique inférieure et celle du milieu, on la sent mouvoir doucement entre les doigts : le scrotum est plus blanc ; et lorsqu'on le tire, il ne se tend que très-peu ou pas du tout ; on ne peut, dans cette partie, ni sentir, ni apercevoir le testicule. Si l'eau est renfermée dans la tunique du milieu, le scrotum s'enfle davantage, et la verge est presque entièrement cachée sous la tumeur. Outre ces différentes sortes de hernies, il en est encore une également sans lésion des membranes, et que les Grecs appellent *cirsocèle*. Elle consiste dans le gonflement des veines qui, tordues et agglomérées dès leur partie supérieure, viennent remplir ou le scrotum même, ou la tunique moyenne, ou la tunique interne ; quelquefois c'est dans cette dernière, et autour du testicule et du crémaster, qu'elles sont étendues. Les varices du scrotum se distinguent à la simple vue ; celles de la tunique du milieu, et de la tunique inférieure, étant plus enfoncées, ne sont pas, à la vérité, aussi apparentes : cependant, on ne laisse pas de les apercevoir ; et, de plus, il y a une tumeur, plus ou moins volumineuse, selon la grosseur et l'étendue des veines, et fort rénitente au toucher ; on sent des inégalités sur ces vaisseaux eux-mêmes ; et le testicule, de ce côté, pend plus bas que l'autre : si ces varices sont placées sur le testicule même, et sur le cordon, le testicule pend beaucoup plus bas qu'il ne devrait ; et il est plus petit que l'autre, parce qu'il reçoit moins de nourriture. Il se forme aussi quelquefois, mais rarement, des excroissances de chair entre les tuniques : les Grecs appellent cette espèce de hernie *sarcocèle*. Le testicule lui-même se gonfle aussi quelquefois par

suite de l'inflammation : cet accident est accompagné de fièvre ; et, si l'inflammation ne se termine pas promptement, la douleur s'étend jusqu'aux aines et aux flancs : ces parties se gonflent; le cordon qui soutient le testicule, se tuméfie et se durcit. Enfin l'aine elle-même devient quelquefois le siége d'une hernie, qu'on appelle *bubonocèle.*

Sect. XIX. Après cet exposé, il convient de passer au traitement qui est général ou spécial. Je commencerai par les généralités, et je parlerai d'abord des hernies où l'on emploie l'instrument tranchant. Quant à celles qui demandent une autre méthode, ou qui sont incurables, j'en parlerai lorsque je traiterai de la cure, chaque espèce en particulier. Quelquefois c'est à l'aine, d'autres fois c'est au scrotum qu'on fait l'incision. Il faut y disposer le malade, en ne lui laissant boire que de l'eau trois jours auparavant, et en l'empêchant de prendre la veille aucun aliment solide. Au moment d'opérer, on le fera coucher sur le dos; et si c'est l'aine qu'il faut ouvrir, et qu'elle soit couverte de poils, il faut d'abord la raser. Alors on tirera le scrotum, pour tendre la peau de l'aine, et on fera l'incision au bas du ventre, à l'endroit où les tuniques du testicule viennent se réunir à l'abdomen. On enfoncera hardiment le bistouri, jusqu'à ce que, par l'incision de la tunique extérieure du scrotum, on soit parvenu jusqu'à la tunique moyenne. L'incision faite, on trouvera en dessous une ouverture dans laquelle il faut introduire le doigt index de la main gauche, pour écarter les membranes et dégager le sac herniaire. Un aide saisira alors le scrotum de la main gauche, l'élevera en le tirant à lui, et l'éloignera le plus qu'il pourra de l'aine, avec le testicule; tandis que le chirurgien coupera, avec le bistouri, toutes les productions membraneuses qui re-

couvrent la tunique moyenne, s'il ne peut les séparer avec les doigts. Alors, l'aide laissera aller le testicule, afin qu'il vienne se présenter à l'ouverture de l'incision, et qu'on puisse le retirer du *scrotum*, pour le placer sur le ventre avec ses deux tuniques. Si l'on y aperçoit quelque chose de vicié, on l'excisera; et, comme il y a beaucoup de veines qui rampent dans toutes ces parties, on coupera sur-le-champ, avec le bistouri, celles qui sont petites; mais on fera auparavant une ligature, avec un long fil, à celles qui sont plus grosses, pour éviter l'hémorrhagie dangereuse qui pourrait survenir. Si la tunique moyenne paraît endommagée, ou si le mal est situé au-dessous, on l'incisera jusqu'à l'aine: cependant, on ne l'emportera pas entièrement, par sa partie inférieure; car il y aurait un danger extrême à la couper à la base du testicule où elle est fortement attachée à la tunique intérieure. On en fera autant à la tunique intérieure, si elle paraît en mauvais état; on ne fera, cependant, point l'incision tout-à-fait au haut de l'aine, mais un peu plus bas; afin d'éviter la lésion du péritoine, qui pourrait donner lieu à une inflammation considérable. Il ne faut pas, néanmoins, en laisser une trop grande portion; de crainte que ce qui resterait ne se dilatât et n'occasionât le retour de la maladie. Lorsqu'on aura ainsi dégagé le testicule, on le remettra doucement dans le scrotum, avec ses veines, ses artères et son muscle. On doit prendre garde également de faire tomber du sang dans la cavité du scrotum, et de n'en point laisser de caillé dans aucun endroit. Si le chirurgien a été obligé de faire la ligature de quelque veine, il laissera pendre, hors de la plaie, les bouts de fil avec lequel il les aura liées. Ces ligatures, lorsque la suppuration sera établie, tomberont d'elles-mêmes, sans causer aucune douleur. On réunira ensuite les bords de

la plaie avec deux boucles, par-dessus lesquelles on appliquera des médicaments agglutinatifs. Il est quelquefois nécessaire d'exciser l'un des bords de la plaie, afin que la cicatrice soit plus forte et plus étendue. Dans ce cas, il ne faut pas que la charpie appuie beaucoup sur la plaie, mais qu'elle ne fasse, pour ainsi dire, que poser dessus; on la recouvrira de médicaments propres à empêcher l'inflammation, c'est-à-dire, de laine grasse, ou d'une éponge trempée dans du vinaigre : on se comportera, pour le reste, comme dans tous les cas où il convient d'exciter la suppuration. Si c'est au-dessous de l'aine qu'on pratique l'opération, on fera également coucher le malade sur le dos; on saisira, ensuite, fortement le scrotum en dessous, avec la main gauche, et on y fera l'incision. Si le mal est peu étendu on ne l'ouvrira qu'aux deux tiers; s'il est plus consirable, on fera l'incision plus grande, mais toujours de manière que dans l'un et l'autre cas, il reste en dessous de quoi appuyer le testicule. Il faut d'abord tenir le bistouri droit, et n'appuyer que très-légèrement, pour ouvrir seulement le scrotum; ensuite, on inclinera un peu la pointe de l'instrument, pour couper les membranes situées entre la tunique extérieure et la tunique moyenne du testicule : si le mal est placé sur cette tunique, on ne l'ouvrira point; s'il est en dessous, on l'ouvrira, de même que la troisième, s'il est placé au-dessous d'elle. En quelque endroit que siége le mal, lorsqu'on l'a trouvé, il faut qu'un aide tire doucement le scrotum, tandis que le chirurgien, avec le bout du doigt, ou le manche du bistouri, détache la tunique à sa partie inférieure. Lorsqu'il l'a détachée, il la tire en dehors, et l'ouvre ensuite avec un instrument que, d'après sa forme, on appelle bec de corbeau : l'incision doit être assez grande pour laisser passer le doigt du milieu et

l'index. Cette incision faite, on coupe le reste de la tunique, avec le scalpel, qu'on fait glisser entre les doigts; et on ôte tout ce qu'il y a de vicié. Quelle que soit la tunique qu'on a ouverte, il faut en faire l'excision. Si c'est celle du milieu, on la coupera, comme je l'ai dit ci-dessus, très-haut près de l'aine; et plus bas, si c'est la dernière. Au reste, avant de les exciser, il faut y faire une ligature, de même qu'aux veines, où cela sera nécessaire; et laisser pendre les bouts du fil hors de la plaie. Enfin, on replace le testicule, et on réunit les bords de l'incision, avec des sutures, qui ne doivent pas être en trop petit nombre, de peur que les bords ne puissent se reprendre, et que la cure ne dure trop long-temps; ni trop multipliées, afin de ne point augmenter l'inflammation. Il faut aussi prendre garde de laisser du sang dans le scrotum, et appliquer par-dessus les sutures, des médicaments agglutinatifs. S'il s'est épanché du sang dans le scrotum, ou s'il en est tombé quelque caillot, il faut faire une incision en dessous; et, lorsqu'on aura ôté ce sang, on appliquera sur l'incision, une éponge trempée dans du vinaigre. Dans ces sortes d'opération, on ne doit lever le premier appareil que le cinquième jour, s'il n'y a point de douleur : il suffit d'arroser deux fois par jour, avec du vinaigre, la laine ou l'éponge qu'on a appliquée par-dessus. S'il y a douleur, on le lèvera le troisième jour, et si ce sont des boucles qu'on a faites, on les coupera; ou bien, si on n'a mis que de la charpie, on l'ôtera, et on en mettra de la nouvelle, que l'on trempera dans de l'huile rosat, ou du vin. Si l'inflammation augmente, on ajoutera à ces premiers remedes, un cataplasme fait avec la lentille et le miel, ou bien avec l'écorce de grenade bouillie dans du vin austère, ou bien avec tous ces ingrédients mêlés ensemble. Si ce cataplasme n'apaise pas l'inflammation, on fomentera

la plaie, après le cinquième jour, avec de l'eau chaude; et l'on continuera, jusqu'à ce que le scrotum soit désenflé et devienne rugueux. Alors, on se servira d'un cataplasme fait avec la farine de froment et la résine de pin, qu'on fera bouillir dans du vinaigre, si le malade est robuste; ou dans du miel, s'il est délicat. De quelque espèce que soit le mal, si l'inflammation est considérable, il n'est pas douteux qu'il ne faille appliquer des suppuratifs. S'il s'est formé du pus dans le scrotum même, il faut y faire une petite incision, pour lui donner issue, et n'y appliquer de charpie qu'autant qu'il en faut pour en recouvrir l'ouverture : l'inflammation terminée, on se servira, à cause des nerfs, du cataplasme dont je viens de parler, et ensuite de cérat. Voilà ce que ces sortes de plaies ont de particulier. Quant au reste du pansement, et au régime qu'on doit suivre; il ne diffère pas de ce que j'ai recommandé pour les autres espèces de blessures.

Sect. XX. Tel est le traitement général des hernies : nous passerons à présent au traitement particulier à chaque espèce. Si l'intestin, chez un enfant, est tombé dans le scrotum, il faut, avant d'en venir au bistouri, essayer le bandage. On dispose, pour cet effet, une bande, au bout de laquelle on coud une pelote faite de linge, qu'on applique contre l'intestin même, pour l'empêcher de sortir; on serre ensuite fortement le reste de la bande, tout autour du corps. On vient souvent à bout, par ce moyen, de maintenir l'intestin en place, et de produire l'agglutination des tuniques. Mais si le sujet est plus avancé en âge, et s'il est sorti une grande portion d'intestin, ainsi qu'on peut en juger par le volume de la tumeur, et qu'il y ait, en même temps, douleur et vomissement, ce qui provient ordinairement de l'arrêt des matières fécales dans cet endroit; il y

aurait du danger à employer le bistouri. Il ne faut donc songer qu'à adoucir le mal, et à faire rentrer l'intestin par d'autres moyens. Il faut tirer du sang du bras; ordonner ensuite au malade une abstinence de trois jours, s'il peut la supporter, ou du moins la plus longue qu'il est possible, d'après l'état de ses forces. On appliquera, en même temps, des cataplasmes faits avec la graine de lin, bouillie dans de l'hydromel, et ensuite avec la farine d'orge et la résine. On mettra aussi le malade dans un bain d'eau chaude, dans laquelle on aura mêlé de l'huile : on ne lui fera prendre que quelques aliments légers et chauds. Quelques-uns donnent des lavements : ces lavements peuvent bien pénétrer jusque dans le scrotum, mais il ne peuvent en faire rien sortir. Si, après avoir adouci le mal par les remèdes que nous venons de dire, la douleur reparaît plus tard, on réitèrera le même traitement. S'il est tombé une grande portion d'intestin dans le scrotum, sans qu'il y ait, cependant, aucune douleur, il est également inutile d'employer le bistouri; non qu'on ne puisse, par ce moyen, faire sortir l'intestin du scrotum, ce que l'inflammation seule pourrait empêcher; mais parce qu'après qu'on l'aura repoussé, il s'arrêtera à l'aine, et y formera une tumeur, en sorte que le mal n'aura fait que changer de place, sans être pour cela guéri. Dans le cas, néanmoins, où l'on doit employer l'instrument, il faut, lorsqu'on est parvenu à la tunique moyenne, qu'un aide la saisisse par les bords avec deux petits crochets, tandis que le chirurgien la séparera des petites membranes qui l'attachent aux parties voisines; car l'excision qu'on doit y pratiquer n'expose à aucun risque, puisque l'intestin est nécessairement placé au-dessous d'elle. Lorsqu'on l'aura entièrement détachée, on l'ouvrira depuis l'aine jusqu'au testicule, qu'on aura soin de ne pas offenser,

et on l'excisera. Telle est la méthode qu'il faut suivre ordinairement, lorsque le sujet est très-jeune, et que le mal est léger. Si c'est un homme robuste, et que le mal soit plus considérable, on ne doit pas déranger le testicule; mais il faut le laisser dans sa place, et opérer de la façon suivante. On fera à l'aine, de la manière dont nous venons de le dire, une incision qui pénètrera jusqu'à la tunique moyenne, qu'on saisira de même avec deux crochets; de façon, cependant, que l'aide contienne le testicule, pour l'empêcher de sortir par la plaie. On ouvrira, ensuite, par en bas, cette tunique avec le bistouri; on portera l'index de la main gauche en dessous, à la base du testicule, pour le pousser vers l'ouverture de la plaie; après quoi, on séparera, avec le pouce et l'index de la main droite, la veine, l'artère, le muscle, et la tunique qui les recouvre, de la tunique supérieure: si on rencontre des attaches membraneuses qui s'y opposent, on les coupera avec le bistouri, pour dégager totalement la tunique moyenne. Lorsqu'on a coupé tout ce qu'il fallait, et qu'on a remis le testicule en place, on emporte une petite partie des lèvres de l'incision faite à l'aine; afin que l'ouverture soit plus grande, et qu'il croisse plus de chair, pour former une plus forte cicatrice.

Sect. XXI. 1. Si l'épiploon est tombé dans le scrotum, il faut également faire une incision à l'aine, et séparer les tuniques de la façon que nous avons dite. Alors on examine si la portion déplacée est grande, ou petite : si elle est petite, il faut la repousser dans le ventre, en la dirigeant au-dessus de l'aine, avec les doigts, ou avec le manche du bistouri : si elle est considérable, il faut la laisser pendre telle qu'elle est, et la toucher avec des cathérétiques, jusqu'à ce qu'elle se dessèche et tombe d'elle-même. Quelques-uns la per-

cent avec une aiguille enfilée d'un fil double, et y font une ligature, en serrant fortement les deux bouts de chaque fil, en sens contraire. Par ce moyen, la portion de l'épiploon se desseche et tombe également, mais plus tard. On abrègera la cure, si l'on applique sur l'epiploon, au-dessus de la ligature, des médicaments qui consument les chairs, sans les ronger : les Grecs les appellent *septiques*. Il y a eu des chirurgiens qui emportaient l'épiploon avec des ciseaux ; ce qui n'est pas nécessaire, lorsque la portion herniée est petite, et ce qui peut occasioner une hémorrhagie, si elle est considérable; car l'épiploon est parsemé de veines et même de veines assez grosses. On ne doit point s'autoriser ici de ce que nous avons dit au sujet des blessures du ventre ; qu'il fallait couper avec des ciseaux la portion de l'épiploon qui était sortie : le cas est tout-à-fait différent ; puisque, dans les blessures du ventre, cette portion de l'épiploon est morte, et qu'on ne peut l'emporter par aucun moyen plus sûr. Si l'on a fait rentrer l'épiploon dans le bas-ventre, on réunira les bords de la plaie par une suture : si la portion est trop considérable, et qu'on l'ait laissé dessécher en dehors, on fera une excision sur les bords de l'ouverture, que l'on fermera comme nous l'avons dit plus haut.

2. Si la hernie est produite par un amas d'eau, il faut fair une incision à l'aine, lorsque c'est un enfant ; à moins que la trop grande quantité du fluide renfermé dans la tumeur ne s'y oppose : il faut faire cette incision au scrotum, si c'est un homme, et toutes les fois qu'il y a beaucoup d'eau épanchée ; ensuite, si on a ouvert l'aine, tirer les tuniques par l'ouverture qu'on a faite, et en faire sortir l'eau : si c'est au scrotum qu'on a fait l'incision, et si l'épanchement est situé au-dessous des téguments, il suffit d'évacuer l'eau, et de re-

trancher les membranes qui pouvaient la contenir : on fera ensuite dans le scrotum, pour le nettoyer, des injections avec de l'eau dans laquelle on aura dissous du sel, ou du nitre. Si le fluide est renfermé sous la tunique moyenne, ou intérieure, il faut les tirer tout-à-fait hors du scrotum, et les exciser.

Sect. XXII. Quant au cirsocèle, lorsqu'il est situé sur le scrotum même, il faut le cautériser avec un fer mince et aigu, qu'on enfonce dans les veines variqueuses, ayant soin de ne rien brûler que ces veines : lorsqu'elles sont entortillées les unes dans les autres, et forment des espèces de pelotons, c'est là surtout qu'il faut porter le fer rouge. On applique ensuite un cataplasme de farine détrempée dans de l'eau froide, qu'on assure par le moyen du bandage que j'ai dit convenir dans les maladies de l'anus, Le troisième jour, on se sert d'un cataplasme fait avec la lentille et le miel. Lorsque les escharres sont tombées, on déterge les ulcères avec du miel ; on les incarne avec l'huile rosat, et on les cicatrise avec la charpie sèche. Si les varices sont placées sur la membrane moyenne, il faut faire une incision à l'aine ; tirer en dehors la tunique, et en détacher, avec les doigts ou le manche du bistouri, les veines variqueuses. On fera, ensuite, une ligature au-dessus, et au-dessous des endroits où elles seront adhérentes : et, après les avoir coupées près de chaque ligature, on replacera le testicule. Mais si le cirsocèle attaque la troisième tunique, on est obligé d'emporter la seconde ; ensuite, s'il n'y a que deux ou trois veines variqueuses sur la tunique intérieure, et si la plus grande partie de cette tunique est en bon état, il faut lier ces veines supérieurement et inférieurement, et les couper, comme je viens de le dire ; puis, replacer le testicule. Mais s'il y a des varices sur toute l'étendue de cette tunique, il

faut introduire le doigt index par l'ouverture de l'incision; le faire passer en dessous des veines variqueuses, et les soulever, jusqu'à ce que le testicule de ce côté soit à la même hauteur que celui de l'autre : on applique alors, aux bords de l'incision, des boucles dans lesquelles les veines variqueuses doivent se trouver comprises. Voici comment cela se fait. On perce, par l'extérieur, un des bords de l'incision avec une aiguille qu'on enfonce non dans la veine même, mais à travers la membrane qui l'entoure; après quoi, on vient percer, avec la même aiguille, l'autre bord de l'incision : on ne doit pas piquer les veines, de crainte d'une hémorrhagie; mais le tissu, qui leur sert d'attache, peut être traversé sans inconvénient; et les veines se trouvent suffisamment assujetties de cette manière, au moyen de deux boucles seulement. On pousse ensuite vers l'aine, avec le manche du bistouri, toutes les veines qu'on avait soulevées. Lorsque l'inflammation est finie, et que la plaie est détergée, on ôte les boucles; afin que la cicatrice attache ensemble les bords de l'incision et les veines. Mais si le cirsocèle est situé au-dessous de la tunique interne, et attaque le testicule même et son cordon, il n'y a qu'un remède; c'est d'emporter le testicule, qui tout-à-fait inutile à la génération, reste toujours pendant de manière à causer de la difformité, et même quelquefois de la douleur : dans ce cas aussi, il faut faire une incision à l'aine; tirer en dehors la tunique moyenne, et l'emporter; en faire autant à la tunique intérieure, et couper ensuite le muscle qui soutient le testicule. L'ablation faite, on lie les veines et les artères au haut de l'aine, et on les coupe au-dessous de la ligature.

Sect. XXIII. S'il s'est formé une tumeur charnue entre les tuniques du testicule, il n'est pas douteux

qu'on ne doive l'emporter; mais dans cette opération, il vaut mieux faire l'incision au scrotum. Mais si le mal a son siége dans le cordon même, on ne peut le guérir, ni par les médicaments, ni par le secours de la main. Le malade, dans ce cas, est pris d'une fièvre ardente; il vomit des matières vertes ou noires; il est tourmenté d'une soif extrême; sa langue est sèche et âpre; ordinairement, dès le troisième jour, il rend par bas de la bile écumeuse, qui corrode les endroits par lesquels elle passe; il ne peut presque ni prendre, ni garder aucune nourriture, les extrémités ne tardent pas à devenir froides; il survient un tremblement; les mains s'étendent involontairement; le front se couvre d'une sueur froide, à laquelle succède la mort.

Sect. XXIV. Lorsque le cirsocèle est situé à l'aine, il suffit d'y faire une seule incision, si le mal est léger; mais s'il est plus considérable, il faut en faire deux, et emporter ce qui est entre elles; ensuite, sans tirer en dehors le testicule, comme j'ai dit que cela se faisait quelquefois dans la descente de l'intestin, rassembler les veines, les lier aux points où elles sont adhérentes aux tuniques, et les couper entre les deux ligatures. Le pansement de cette plaie n'a d'ailleurs rien de particulier.

Sect. XXV. 1. Des maladies des testicules, nous passerons à celle de la verge. Si quelqu'un a le gland découvert, et veut, pour la régularité des formes, le recouvrir, c'est une chose qui peut se faire, mais plus aisément chez un enfant que chez un homme fait; quand il reste découvert naturellement, que quand on a été circoncis, ainsi que cela se pratique chez certaines nations; quand on a le gland petit, entouré d'une peau ample, et la verge courte, que dans les cas contraires. Voici la manière dont il faut s'y prendre à l'égard de ceux qui

ont le gland naturellement découvert. On saisit le prépuce, on l'étend jusqu'à ce qu'il recouvre entièrement le gland, et on le maintient dans cet état par le moyen d'une ligature. Ensuite, on fait à la peau de la verge, du côté du pubis, une incision circulaire, en évitant soigneusement de blesser l'urèthre et les veines situées dans cette partie. Après quoi, on tire la peau du côté de la ligature, de manière à laisser à nu un espace circulaire du côté du pubis. On applique sur ce dernier point de la charpie, afin qu'une nouvelle chair remplisse le vide; et qu'au moyen de cette plaie, la peau acquière assez d'étendue pour l'objet qu'on se propose. On doit maintenir la ligature jusqu'à ce que la cicatrice soit formée, et ne laisser qu'une petite ouverture, pour donner passage à l'urine. Chez ceux qui ont été circoncis, il faut détacher la peau de la verge. en faisant une incision tout autour du gland. Cette opération n'est pas très-douloureuse; parce que, lorsqu'on a détaché la peau supérieurement dans les environs du gland, avec le bistouri, on peut, avec la main, la ramener jusqu'au pubis, sans aucune effusion de sang. Quand on a ainsi rendu la peau libre, on l'étend de nouveau, et on la tire jusqu'au-delà du gland. L'opération finie, on trempe la verge dans de l'eau froide, et on recouvre d'un emplâtre propre à modérer la violence de l'inflammation. Les jours suivants, le malade doit être mis au régime faiblement nourrissant, afin d'éviter les érections que les aliments substantiels pourraient occasioner. Lorsque l'inflammation est passée, on lie la peau depuis le pubis, jusqu'à l'incision circulaire qu'on a faite, et on la ramène au-dessus du gland qu'on a eu soin de recouvrir d'un emplâtre. Il arrive de là qu'elle s'attache inférieurement, tandis que sa partie supérieure guérit sans former d'adhérence.

2. Si, au contraire, le gland se trouve tellement couvert qu'il ne puisse être mis à nu, accident que les Grecs nomment *phimosis*, il faut le découvrir de cette manière. On fait une incision longitudinale en dessous du prépuce, depuis son bord jusqu'au frein; par ce moyen, la partie qui est en dessus se trouve suffisamment dégagée, et on peut l'amener au-dessous du gland. Si cette incision ne suffit pas, parce que le prépuce est trop étroit ou trop dur, on y pratique sur-le-champ une incision triangulaire, dont la pointe est tournée vers le frein, et la base vers le bord du prépuce. On panse ensuite la plaie avec de la charpie et d'autres médicaments convenables. Il faut observer le repos, jusqu'à ce que la cicatrice soit formée, parce que le mouvement occasionerait sur l'ulcère des frottements qui le rendraient sordide.

3. On boucle quelquefois les jeunes gens, soit dans l'intention de leur conserver la voix, soit pour les maintenir en santé. Voici la manière dont on y procède. On tire le prépuce en avant, et on marque de chaque côté, avec de l'encre, l'endroit qu'on veut percer; ensuite, on laisse revenir le prépuce. Si les marques empietent sur le gland, c'est une preuve qu'on a trop pris du prépuce, et il faut refaire les marques plus bas; si elles se trouvent en deçà du gland, c'est là qu'il convient de placer la boucle. On perce donc le prépuce, à l'endroit de ces marques, avec une aiguille chargée d'un fil : on noue ensuite les deux bouts de ce fil, qu'on a soin de mouvoir tous les jours, jusqu'à ce que les bords des trous qu'on a fait soient cicatrisés. Pour lors, on ôte le fil, que l'on remplace par une boucle, qui sera d'autant meilleure, qu'elle sera plus légère. Mais cette opération est plus souvent inutile, qu'elle n'est nécessaire.

Sect. XXVI. 1. On est quelquefois obligé, non-seulement chez les hommes, mais encore chez les femmes d'employer le secours de la main pour évacuer les urines qui sont retenues, soit parce que le conduit de l'urine s'est affaissé par l'effet de l'âge, soit parce qu'il est obstrué par uu calcul ou un grumeau de sang, ou qu'enfin, une légère inflammation, ainsi que cela arrive souvent, empêche qu'on urine naturellement. On emploie, pour cette opération, des sondes d'airain ; et un chirurgien n'en doit jamais avoir moins de trois pour les hommes, et de deux pour les femmes, afin de pouvoir s'en servir sur toutes sortes de personnes, grandes ou petites. Les sondes destinées à l'usage des hommes, doivent être, la plus grande, de quinze pouces; la moyenne, de douze; la plus petite, de neuf: celles dont on se sert pour les femmes, seront, la plus grande, de neuf pouces, et la plus petite, de six. Toutes, surtout celles qui sont à l'usage des hommes, doivent être un peu courbes, fort unies, et n'être ni trop fortes, ni trop faibles. Lorsqu'on veut sonder un homme, on le fait coucher sur un banc ou sur un lit, comme dans les opérations qu'on pratique à l'anus : le chirurgien se place du côté droit; il saisit la verge de la main gauche; et de la droite, il insinue la sonde dans l'urèthre : lorsqu'il est parvenu au col de la vessie, il incline la verge et la sonde, de manière à pouvoir pénétrer dans la vessie : lorsque l'urine s'est écoulée, il retire la sonde. Pour les femmes, elles n'ont pas moins souvent besoin d'être sondées que les hommes; mais l'introduction de la sonde est plus facile chez elles, par ce qu'elles ont le conduit de l'urine plus droit et plus court. Son orifice, qui ressemble à un petit mamelon, est situé au-dessus du vagin, entre les grandes lèvres. Quelquefois un calcul s'engage dans le canal de l'urètare, qui se

prête à son passage, et vient s'arrêter près de son orifice. Il faut, s'il est possible, l'en retirer ou avec un cure-oreille, ou avec l'instrument dont on se sert dans l'opération de la taille : si l'on ne peut y réussir, il faut allonger le prépuce le plus possible, et après en avoir recouvert le gland, y faire une ligature. Ensuite, on fait une incision longitudinale à la verge, et on retire le calcul. Cela fait, on délie le prépuce; et la partie de la peau qui est intacte, vient recouvrir l'incision : par ce moyen, l'urine reprend sa route naturelle, et la blessnre se guérit sans peine.

2. Puisque j'ai fait mention de la vessie et du calcul, il paraît convenable de parler ici de l'opération qu'on fait à ceux qui sont attaqués de la pierre, lorsqu'on ne peut les en guérir autrement. On ne doit jamais se presser d'en venir à cette opération; parce qu'elle est périlleuse. On ne doit pas non plus la faire en tout temps, ni à tout âge, ni dans toutes sortes de cas; mais seulement au printemps; sur les enfants, depuis neuf ans jusqu'à quatorze; et lorsque le mal est si violent, qu'il ne peut céder aux autres remèdes, et que le malade est menacé de périr incessamment, si l'on diffère. Ce n'est pas que l'on ne se trouve bien quelquefois de risquer quelque chose en médecine; mais c'est qu'ici l'on est souvent trompé dans son espérance, parce que la taille peut être suivie, à diverses époques, de différentes sortes d'accidents que je rapporterai, en décrivant l'opération même. Lors donc qu'on a résolu de tenter l'opération, comme la dernière ressource, il faut y disposer le malade quelques jours auparavant, en ne lui donnant que des aliments salubres, légers, et en petite quantité, et en ne lui laissant boire que de l'eau. Pendant tout ce temps-là, il doit se promener afin que la pierre se fixe de plus en plus vers le col de

la vessie. On peut reconnaître, par le moyen des doigts, ainsi que je le dirai, si la pierre occupe cette position. Lorsqu'on s'en sera assuré, on fera jeûner l'enfant la veille, et on lui fera le lendemain, dans un lieu chaud, l'opération de la manière suivante. Un homme, vigoureux et intelligent, s'assied sur un siége élevé; il prend ensuite l'enfant, et le met sur ses genoux, en lui pliant les jambes, en lui ordonnant de mettre les mains sur ses jarrets, qu'il lui fait écarter le plus possible, et qu'il maintient lui-même dans cette situation. Si l'on opère un sujet plus fort, on met deux siéges l'un contre l'autre, et on fait asseoir dessus deux hommes vigoureux. On attache, ensuite, ces siéges et les jambes de ceux qui y sont placés, de façon qu'ils ne puissent se déranger; après quoi, on met, de la manière que je viens de le dire, le patient sur les genoux de ces deux hommes, dont l'un écarte la jambe gauche, et l'autre la droite, selon qu'ils sont placés; tandis qu'il tient lui-même ses jarrets fortement embrassés. Au reste, soit qu'il n'y ait qu'un homme, soit qu'il y en ait deux qui tiennent le malade, ses épaules doivent appuyer sur leur poitrine. Au moyen de cette situation, la peau qui est au-dessus du pubis, entre les îles, est bien tendue et sans rides; la vessie se trouve resserrée dans un espace plus étroit, et il est plus aisé de saisir la pierre. Il est bon aussi de faire mettre sur les côtés, deux hommes vigoureux qui empêchent celui ou ceux qui tiennent l'enfant, de chanceler. Les choses étant ainsi disposées, le chirurgien, dont les ongles doivent être bien rognés, après avoir trempé, dans de l'huile, l'index et le medius de la main gauche, les introduira dans l'anus, et appuiera la droite sur le bas-ventre, mais doucement; de peur que, si les doigts venaient de part et d'autre à presser trop fort sur la pierre, la vessie ne s'en trouvât blessée. Il ne faut

pas se presser dans cette opération, comme dans la plupart des autres, mais la faire le plus sûrement qu'il est possible; car, si on blesse la vessie, il survient des convulsions qui mettent la vie du malade en danger. On doit commencer par chercher la pierre, aux environs du col de la vessie : si on l'y rencontre, il est moins difficile de la tirer; c'est pourquoi j'ai dit qu'on ne devait faire l'opération, que lorsqu'on était sûr qu'elle y était. Si elle n'y est pas, ou qu'elle soit placée plus avant, il faut porter les doigts jusqu'au fond de la vessie, et continuer d'appuyer doucement de la main droite, en suivant la même route. Lorsqu'on aura trouvé la pierre (car il est impossible qu'on ne la rencontre pas avec les doigts), il faut la conduire vers le col de la vessie, avec d'autant plus de précaution, qu'elle est plus petite et plus lisse; de crainte qu'elle n'échappe, et qu'on ne soit obligé de trop fatiguer la vessie. Pour cela il faut la pousser en avant, avec les doigts de la main gauche, tandis que la main droite, qui est placée au-delà, s'opposera à son retour en arrière. Si la pierre est oblongue, on la poussera dans le col de la vessie, de façon qu'elle s'y présente couchée; si elle est plate, on la placera transversalement; si elle est carrée, on la mettra sur un de ses angles; si elle est plus épaisse par un bout : et plus mince par l'autre, on la fera entrer par le petit bout : si elle est ronde, on sent qu'il est indifférent de la mettre d'une façon ou d'une autre; à moins qu'elle ne soit plus lisse d'un côté que de l'autre, car, alors, ce serait le côté le plus lisse qu'il faudrait présenter en avant. Lorsqu'on a amené la pierre dans le col de la vessie, il faut faire à la peau, auprès de l'anus, une incision en forme de croissant, qui pénètre jusqu'au col de la vessie, et dont les extrémités soient un peu tournées vers les cuisses. Dans la partie

obtuse de cette incision, on en fait, sous la peau, une seconde transversale, qui ouvre le col de la vessie, de façon que l'ouverture soit un peu plus grande que la pierre n'est grosse. Ceux qui, dans la crainte qu'il ne reste, à cet endroit, une fistule, que les Grecs appellent......*, font l'incision trop petite, s'exposent au même inconvénient, avec encore bien plus de danger; car, si la pierre ne trouve pas une route faite, elle s'en fait une, lorsqu'on la tire de force. Sa figure, sa surface inégale et raboteuse, quand elles ont lieu, contribuent encore pour beaucoup, dans ce cas, à augmenter les accidents. Il peut, en effet, survenir une hémorrhagie et des convulsions, qui mettent la vie du malade en danger; et, s'il en réchappe, il lui restera, dans l'endroit de cette déchirure, une fistule beaucoup plus considérable qu'elle n'eût été, si l'on eût fait l'incision assez grande. L'incision faite, on aperçoit la pierre, dont la couleur, quelle qu'elle soit, n'est d'aucune importance. Si elle est petite, on la pousse avec les doigts d'une main, et on la tire avec ceux de l'autre. Mais si elle est grosse, il faut la tirer avec un crochet fait exprès pour cela, et qu'on applique sur la partie supérieure : ce crochet est mince et évasé par sa partie antérieure, qui forme une espèce de demi-cercle; il est uni et poli en dehors, du côté qui touche la vessie; raboteux et inégal, de celui qui saisit la pierre. Il doit être plus long que court; car, lorsqu'il est court, on n'a pas la même force, pour l'extraction qu'on se propose. Lorsqu'on a introduit ce crochet, il faut l'incliner à droite et à gauche, pour rencontrer la pierre et la mieux saisir; dès qu'on l'a saisie, on penche le crochet. Il faut

1 Le mot grec du texte est trop altéré, pour pouvoir être traduit d'une manière plausible.

prendre toutes ces précautions, de crainte qu'en retirant le crochet, la pierre ne s'échappe en dedans, et que l'instrument, venant à heurter contre les lèvres de l'incision, ne les offense; ce qui serait, comme je viens de le dire, très-dangereux. Lorsque l'on est sûr de bien tenir la pierre, il faut faire, presque dans le même moment, trois mouvements à-la-fois, deux sur les côtés, et un en avant; de façon, cependant, que le tout s'exécute fort doucement, et que l'on fasse avancer la pierre peu à peu. Ensuite on élève un peu l'extrémité du crochet, afin qu'il soit plus engagé sous la pierre, et qu'il la fasse sortir avec plus de facilité. S'il est difficile de la saisir par sa partie supérieure, il faut la prendre par la partie latérale. Telle est la méthode la plus simple d'opérer. Mais on rencontre quelquefois, dans les circonstances de cette maladie, des variétés qui exigent quelques observations. Il se trouve en effet des calculs qui sont non-seulement raboteux, mais encore hérissés de pointes. Il n'est pas difficile d'extraire ces sortes de pierres, lorsqu'elles sont tombées dans le col de la vessie; mais ce n'est qu'avec beaucoup de danger, qu'on les cherche dans le corps de la vessie, ou qu'on les en tire; parce que, lorsqu'elles viennent a déchirer les parois de ce viscère, il survient des convulsions qui accélèrent la mort du malade; surtout si ces pierres sont adhérentes par quelque pointe à la vessie, et l'obligent de se froncer, lorsqu'on les en tire. On connaît que la pierre est dans le col de la vessie, par la difficulté avec laquelle on rend l'urine : on sait qu'elle est hérissée de pointes, par la nature de l'urine même, que l'on rend ensanglantée. On doit surtout s'assurer de l'existence de la pierre, par le moyen des doigts, et n'en point venir à l'opération, sans avoir tenté cette épreuve. On ne doit alors presser que très-

légèrement en dedans, avec les doigts; de crainte qu'en appuyant trop fort, on ne déchire la vessie: on fait ensuite l'incision. Plusieurs se servent du bistouri, même en cette occasion. Mégès a prétendu que cet instrument n'était pas convenable; parce qu'il est trop faible, et qu'il peut se rencontrer quelque éminence à la pierre, et qu'alors en coupant les chairs saillantes qui la recouvrent, il ne pénètrera point jusqu'à celles qui sont plus enfoncées; ce qui mettra dans le cas de recommencer l'incision. Pour remédier à cet inconvénient, il a imaginé un instrument droit, arrondi par le dos, demi-circulaire en dedans, et bien affilé. Il le tenait entre le doigt du milieu et l'index, appuyant le pouce par-dessus, et l'enfonçait de façon qu'il coupait, d'un seul coup, et les chairs et tout ce qui faisait saillie sur la pierre. Par ce moyen, l'incision qu'il faisait, était d'une dimension suffisante. Au reste, de quelque façon que l'on ouvre le col de la vessie, il faut tirer doucement la pierre, qui est inégale et raboteuse, et ne faire aucune violence, pour en venir plus promptement à bout.

3. On peut reconnaître, avant l'opération, si la pierre est sablonneuse, parce que l'urine est alors chargée de sable et de gravier; et dans le temps même de l'opération, parce que la pierre n'offre pas de résistance au contact, et glisse facilement entre les doigts. L'urine fait aussi connaître si la pierre est molle et friable, et si elle est composée de plusieurs autres petites pierres qui ne sont point fortement attachées les unes aux autres: dans ce cas, l'urine charrie et entraîne avec elle comme des espèces de petites écailles. Il faut amener toutes ces pierres vers le col de la vessie, en faisant changer doucement et alternativement les doigts de place; de crainte d'offenser la vessie, ou de détacher quelques fragments qui, demeurés dans ce viscère, rendraient ensuite la

cure plus difficile. Il faut tirer ensuite, avec les doigts ou le crochet, la pierre, quelle qu'elle soit, qui se présente à l'ouverture. S'il y a plusieurs pierres, il faut les extraire toutes, les unes après les autres; cependant, s'il en restait encore une petite, il vaudrait mieux la laisser, car on aurait bien de la peine à la trouver dans la vessie; et lorsqu'on l'aurait trouvée, elle s'échapperait aisément. Les longues perquisitions qu'il faut faire dans la vessie, pour y trouver ces sortes de pierres, l'irritent et y provoquent des inflammations mortelles. On a vu des personnes qui, même sans avoir été taillées, sont mortes, pour leur avoir, pendant long-temps et inutilement, tourmenté la vessie avec les doigts. A ces raisons, on peut ajouter que, lorsque la pierre est petite, l'urine ne manque pas ensuite de l'entraîner avec elle, par la plaie. Mais si la pierre est si grosse, qu'on ne puisse la tirer, sans déchirer le col de la vessie, il faut la fendre en deux. On doit l'invention de cette méthode à Ammonius, qui fut, pour cela, surnommé *Lithotome*. Voici comment il faut s'y prendre, pour fendre la pierre : on la saisit avec un crochet; on l'embrasse de façon qu'elle ne puisse s'échapper : on prend ensuite un instrument d'une moyenne épaisseur, mince et émoussé par la pointe, qu'on porte contre la pierre, tandis qu'on frappe sur l'autre bout de l'instrument, qui, par ce moyen, la divise : il faut avoir grand soin qu'il ne pénètre pas jusqu'à la vessie, et que les fragments n'occasionent pas de déchirure.

4. On fait ces mêmes opérations sur les femmes : l'extraction du calcul a cependant chez elles quelques particularités, dont il est à propos de parler brièvement. Ainsi, le bistouri est inutile, lorsque la pierre est petite; parce qu'elle est entraînée par l'urine, dans le col de la vessie, qui est plus court et plus large chez

elles, que chez les hommes : elle tombe donc d'elle-même; ou si elle s'arrête dans le conduit de l'urine, parce qu'il est trop étroit pour la laisser passer, on peut la tirer, sans le moindre risque, avec le crochet dont j'ai parlé. Mais, si elle est considérable, on ne peut se dispenser de faire l'opération. Quand c'est une vierge qui y est soumise, on introduit les doigts dans l'anus, comme chez les mâles; après quoi, on fait une incision transversale, au bas de la grande lèvre gauche : si c'est une femme, on introduit les doigts dans le vagin, et on fait une incision semblable entre le conduit de l'urine et l'os pubis. On ne doit pas non plus s'épouvanter si, chez une femme, il survenait une hémorrhagie un peu considérable.

5. Lorsqu'on a extrait la pierre de la vessie, si le malade est robuste, et qu'il n'ait pas souffert beaucoup, il faut laisser couler le sang, afin que l'inflammation subséquente soit moins considérable; on pourra même laisser marcher un peu le malade, afin de faire tomber les caillots de sang, s'il en est resté dans la plaie. Si le sang ne s'arrête pas de lui-même, il faut en faire cesser l'écoulement, pour que le malade ne perde pas toutes ses forces; on doit même, s'il est faible, supprimer l'hémorrhagie dès que l'opération est faite : car les convulsions qui surviennent, lorsqu'on a fait violence à la vessie, ne sont pas la seule chose qui mette les personnes taillées en danger; l'hémorrhagie, si on n'y remédie par le secours des médicaments, peut être si considérable, qu'elle fasse périr le malade. Il faut donc, pour éviter cet accident, faire asseoir l'opéré dans un vase rempli de fort vinaigre, où l'on aura fait dissoudre un peu de sel. Ce remède apaise ordinairement l'hémorrhagie, resserre la vessie et tempère l'inflammation. S'il fait peu d'effet, il faut appliquer des ventouses aux

aines, aux hanches et sur le pubis. Lorsqu'on a laissé couler assez de sang, ou que l'hémorrhagie est apaisée, on met le malade dans son lit; on le couche sur le dos, de façon que la tête soit un peu basse, et le bassin plus élevé : on applique sur la plaie un linge plié en deux ou trois doubles, et trempé dans du vinaigre; ensuite, au bout de deux heures, on place le malade dans un bain d'eau tiède, de façon qu'il n'y soit plongé que depuis les genoux jusqu'au nombril; on lui couvre exactement les autres parties du corps, à l'exception des mains et des pieds; afin qu'il s'affaiblisse moins, et qu'il puisse rester plus long-temps dans le bain. Il survient ordinairement une sueur des plus abondantes; on essuie, de temps en temps, avec une éponge, celle dont le visage est trempé. On retire le malade du bain, lorsqu'il commence à se trouver trop faible; on l'oint ensuite avec beaucoup d'huile, et on lui enveloppe, avec de la laine molle imbibée d'huile tiède, le pubis, les hanches, les aines et la plaie, sur laquelle on laisse toujours appliqué le linge qui la recouvre. On verse, de temps en temps, sur cette laine, de l'huile tiède, pour l'humecter et l'entretenir chaude; afin que le froid ne pénètre point sur la vessie, et que les nerfs soient doucement relâchés. Quelques-uns appliquent des cataplasmes chauds; mais ces cataplasmes, en pressant sur la vessie, irritent la plaie et sont plus incommodes par leur poids, qu'utiles par leur chaleur. Ainsi, il n'est pas même nécessaire de mettre de bandage. Le lendemain, si la respiration est gênée, si l'urine ne coule point, s'il y a gonflement dans les environs du pubis, on peut être sûr qu'il est resté du sang caillé dans la vessie; il faut donc introduire l'index et le medius de la main gauche, dans l'anus, et agiter doucement la vessie, afin que les caillots se détachent et tombent par

la plaie. Il conviendra également de faire, dans la vessie, au moyen d'une seringue à oreille, par l'ouverture de la plaie, des injections avec du vinaigre dans lequel on aura fait dissoudre du nitre. Ces sortes d'injections sont très-propres à résoudre les concrétions de sang qui peuvent s'être formées dans la vessie. On emploiera ces divers moyens dès le premier jour, si l'on craint qu'il ne soit resté quelque caillot; surtout lorsque la faiblesse du malade n'ayant pas permis qu'on le fît marcher, on n'a pu en favoriser la sortie. On lui administre, d'ailleurs, le traitement déja prescrit, c'est-à-dire qu'on le baigne; on recouvre la plaie d'un linge trempé dans du vinaigre, et on applique de la laine par-dessus. Mais on ne doit pas baigner si fréquemment, ni laisser si long-temps dans le bain, un enfant, qu'un jeune homme; une personne faible, qu'une forte; celui qui n'éprouve qu'une légère inflammation, que celui chez qui elle est violente; le sujet dont l'habitude du corps est lâche, que celui qui l'a resserrée. Si, pendant ce temps-là, le malade a du sommeil; si la respiration est aisée et égale, la langue humectée, la soif modérée; si le bas-ventre ne se tend point; si la douleur et la fièvre sont peu considérables, c'est une preuve que l'opération aura un résultat heureux. L'inflammation finit, ordinairement, le cinquième ou le septième jour. Lorsqu'elle est passée, le bain est inutile; il suffit que le malade continue de se coucher sur le dos, et qu'on bassine sa plaie avec de l'eau chaude; pour enlever l'urine qui pourrait l'irriter. On applique alors des suppuratifs; et, si l'ulcère pouvait avoir besoin d'être détergé, on le pansera avec du miel. Si ce médicament fait une impression trop vive, on la rendra plus douce par l'addition de l'huile rosat. L'emplâtre ennéapharmaque semble être le plus convenable dans le traite-

ment qui nous occupe; car il entre dans sa composition, du suif qui est bon pour faire suppurer, et du miel qui est propre à déterger l'ulcère; il contient aussi de la moelle, et principalement de la moelle de veau, qui est excellente pour empêcher la formation des fistules. Il n'est pas nécessaire d'appliquer de la charpie sur l'ulcère; on peut en mettre par-dessus les médicaments qu'on emploie pour les maintenir en place. Lorsque l'ulcère est suffisamment détergé, il faut le cicatriser avec la charpie sèche. C'est alors, quand l'opération n'a pas été heureuse, qu'il survient des accidents. On peut les prévoir, dès le commencement, si le malade ne dort point; si la respiration est difficile, la langue sèche, la soif violente; si le bas-ventre est tendu; si la plaie ne se referme point; si l'urine qui passe par son ouverture, n'y excite point un sentiment de cuisson; s'il se détache de la plaie, avant le troisième jour, qnelque chose de livide; si l'on ne va point à la selle, ou si l'on n'y va que difficilement; si la douleur est des plus vives; si la fièvre est ardente et subsiste après le cinquième jour; si le malade continue d'être dégoûté, et s'il se trouve mieux couché sur le ventre. Les signes les plus fâcheux sont néanmoins les convulsions, et un vomissement de bile qui survient avant le neuvième jour. Comme alors l'inflammation de la vessie est à craindre, il faut s'opposer à cet accident, par l'abstinence, un régime exact, des fomentations, et les autres moyens que nous avons prescrits plus haut.

Sect. XXVII. Ce que l'on a le plus à craindre ensuite, c'est la gangrène. On la reconnaît, lorsqu'il sort par l'ouverture de la plaie, et par la verge même, une sanie de mauvaise odeur, mêlée de matières semblables à des caillots de sang, et de petites caroncules ayant l'apparence de flocons de laine; lorsqu'avec cela, les le-

vres de la plaie sont sèches; qu'on sent des douleurs aux aines; que la fièvre ne cesse pas; qu'elle augmente pendant la nuit, et qu'on éprouve des frissons irréguliers. On doit examiner vers quelle partie tend la gangrène. Si c'est vers le pénis, il se durcit, devient rouge, douloureux au toucher, et les testicules se gonflent; si c'est vers la vessie, on ressent des douleurs au fondement; le haut des cuisses se tuméfie; on a de la peine à étendre les jambes : si c'est vers l'un ou l'autre bord de la plaie, la gangrène est exposée à la vue même, et est accompagnée des mêmes symptômes, mais à un plus faible degré. On doit commencer par faire garder au malade une position convenable; de façon que la partie vers laquelle tend le mal soit toujours en dessus : ainsi donc, si c'est vers le pénis, il faut coucher le malade sur le dos; sur le ventre, si c'est vers la vessie; si c'est vers les bords de la plaie, sur le côté qui paraît le moins malade. Ensuite, quant aux remèdes, il faut baigner le malade dans de l'eau où l'on aura fait bouillir du marrube, ou du cyprès, ou du myrte; on fera avec la même décoction, des injections dans la vessie, par le moyen d'une seringue. On appliquera un cataplasme de lentille et d'écorce de grenade, mêlées et bouillies dans du vin; ou de feuilles de ronces, ou d'olivier bouillies dans la même liqueur; ou quelques-uns des remèdes que nous avons dit être propres à réprimer et à déterger les chancres. Si l'on se sert de poudres, on les soufflera sur le mal, avec un tuyau de plume à écrire. Lorsque la gangrène commencera à ne plus faire de progrès, on détergera l'ulcère avec de l'hydromel; on évitera le cérat, parce qu'il ramollit les parties, et les rend plus propres à recevoir l'impression du mal. Il vaut mieux oindre l'ulcère avec une préparation de plomb lavé, mêlé avec du vin; et appliquer par-dessus un linge trempé dans

la même composition. On peut guérir avec le secours de ces remèdes; cependant, il est bon de savoir que, lorsque la gangrène attaque ces parties, l'estomac se trouve affecté, à cause de la sympathie qui existe entre lui et la vessie; d'où il arrive que les aliments ne restent pas dans l'estomac, ou que, s'ils y restent, ils ne se digèrent pas : la nutrition, par conséquent, ne peut se faire, ni la plaie se déterger et s'incarner : ce qui nécessairement hâte la mort du malade. Le mal arrivé à ce point, est, à la vérité incurable : mais c'est une raison de plus pour tâcher de le prévenir, en employant, dès le premier jour, les moyens appropriés. Ce qui concerne le boire et le manger doit être réglé soigneusement. Dans les premiers temps, le malade ne doit vivre que d'aliments humectants : lorsque l'ulcère est détergé, il passe aux aliments de la classe moyenne, évitant néanmoins toutes les espèces de légumes et de salaisons. Il doit boire modérément : car, s'il boit peu, la plaie s'enflamme, l'insomnie survient, et les forces diminuent; s'il boit trop, la vessie éprouve une plénitude qui produit l'irritation. On sent trop combien il est nécessaire de ne boire que de l'eau, pour qu'il soit besoin de le dire davantage. Cette façon de vivre rend ordinairement le ventre paresseux; en ce cas, on donne des lavements avec une décoction de fenugrec ou de mauve. On injecte aussi dans la plaie, par le moyen d'une seringue à oreille, la même liqueur mêlée avec l'huile rosat, lorsque l'urine irrite les bords de la plaie, et ne lui permet pas de se déterger; car, dans le commencement, l'urine a coutume de sortir par cette ouverture : lorsque celle-ci tend à la guérison, l'urine s'écoule en partie par la même ouverture; et en partie par l'urèthre, jusqu'à ce que la plaie soit entièrement fermée : ce qui n'arrive tantôt qu'au troisième mois, tantôt qu'au

sixième, et quelquefois même qu'au bout d'un an. On ne doit pas désespérer que la plaie ne se cicatrise parfaitement; à moins que le col de la vessie n'ait été fort endommagé, ou que, par suite de la gangrène, il ne se soit détaché plusieurs portions de chair considérables et quelques parties nerveuses. Mais on doit donner tous ses soins, pour qu'il ne reste pas de fistule en cet endroit, ou du moins pour qu'il n'en reste qu'une très-petite. Lors donc que la plaie commence à se cicatriser, il faut se coucher, les cuisses et les jambes étendues et serrées; à moins que la pierre qu'on a tirée ne fût sablonneuse ou molle, car alors la vessie se nettoie avec plus de lenteur; aussi doit-on laisser la plaie ouverte pendant plus long-temps, et ne la laisser cicatriser, que quand il ne sort plus ni sable ni gravier. Si les bords de la plaie se réunissent, avant que tout ne soit sorti de la vessie, et si la douleur et l'inflammation recommencent, il faut séparer ces bords avec les doigts ou le dos du bistouri; afin de donner passage aux corps étrangers qui occasionent les accidents. Lorsque la vessie est bien nettoyée, et que l'urine sort pure depuis quelque temps, c'est alors qu'il faut appliquer sur la plaie des remèdes propres à former la cicatrice, et avoir, comme je l'ai dit plus haut, les cuisses et les jambes étendues et serrées le plus qu'on peut. Si les accidents dont j'ai parlé font craindre qu'il ne reste une fistule, il faut, pour pouvoir la fermer plus facilement, ou du moins la rétrécir le plus possible, introduire une canule de plomb dans l'anus; étendre les jambes du malade, et lui tenir les cuisses et les pieds serrés et liés l'un contre l'autre, jusqu'à ce que la cicatrice soit arrivée au point où elle doit parvenir.

Sect. XXVIII. La maladie dont je viens de parler, est commune aux hommes et aux femmes; mais il en

est qui sont propres à ces dernières. Par exemple, elles sont quelquefois inhabiles à la génération, parce que leurs parties sexuelles sont réunies et fermées contre nature. Ce défaut de conformation précède quelquefois la naissance; d'autres fois il survient à la suite des ulcères du vagin, mal traités, qui, en se guérissant, ont collé les parois de ce canal l'une contre l'autre. Si la maladie vient de naissance, il y a une membrane qui ferme l'entrée du vagin; si elle est produite par suite d'un ulcère, une substance charnue en remplit la cavité. Lorsque c'est une membrane qui ferme l'orifice du vagin, il faut y faire une incision cruciale, en observant soigneusement de ne pas offenser le conduit de l'urine; ensuite exciser les lambeaux. Quand c'est une substance charnue, il faut y faire une incision longitudinale; saisir ensuite cette substance, par son extrémité, avec des pinces ou un crochet, et en exciser une bandelette. On introduira ensuite dans la plaie une tente oblongue trempée dans du vinaigre; et on appliquera par-dessus de la laine grasse imbibée de la même liqueur ; on assurera le tout par le moyen d'un bandage convenable : le troisième jour, on lèvera cet appareil, et on se conduira, pour le reste du traitement, comme dans les autres blessures. Lorsque la plaie commencera à se guérir, on y introduira une canule enduite d'une substance propre à cicatriser; et on appliquera, par-dessus, le même médicament, jusqu'à ce que la cicatrice soit formée.

Sect. XXIX. Lorsqu'une femme est enceinte, si le fœtus vient à mourir un peu avant qu'elle soit à terme, il faut, s'il ne sort pas de lui-même, en venir à l'opération : celle dont il s'agit ici, est une des plus difficiles de la chirurgie; car elle demande beaucoup de prudence et de ménagement, et elle est accompagnée

d'un extrême danger; mais il est aisé de reconnaître en cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, combien la structure de la matrice est admirable. Il faut commencer par faire coucher la femme sur le dos, la placer en travers sur un lit, les cuisses relevées contre les flancs. Au moyen de cette situation, le bas-ventre se trouve vis-à-vis du chirurgien, et l'enfant est poussé vers l'orifice de la matrice, qui est fermé, lorsque le fœtus est mort, mais qui s'entr'ouvre de temps en temps. Le chirurgien doit profiter du moment où il se dilate, et introduire d'abord dans la matrice, le doigt index qu'il a trempé auparavant dans de l'huile; il faut l'y laisser jusqu'à ce que l'orifice s'ouvre de nouveau; y introduire ensuite un autre doigt, et, saisissant les moments favorables, insinuer les autres, jusqu'à ce que toute la main soit entrée. La grandeur de la matrice, la force de ses muscles, l'habitude de tout le corps, et le courage de la femme qui est en travail, donnent beaucoup de facilité dans cette occasion; d'autant plus, qu'on est quelquefois obligé d'introduire les deux mains dans la matrice. On doit avoir l'attention de tenir bien chauds le bas-ventre et les extrémités. Il faut opérer, dès le commencement, avant qu'il y ait inflammation à la matrice; car si le bas-ventre est déja tuméfié, on a une peine extrême à insinuer la main dans la matrice, et à tirer l'enfant; et il survient souvent des convulsions mortelles, accompagnées de vomissement et de tremblement. Dès qu'on a introduit la main dans la matrice, et qu'on l'a portée sur le corps de l'enfant mort, on sent tout de suite comment il est tourné: car il présente ou la tête, ou les pieds, ou bien il est placé en travers; mais dans cette dernière position, presque toujours de façon qu'une de ses mains, ou un de ses pieds n'est pas éloigné de l'orifice de la matrice. Le

but du chirurgien, dans cette opération, est de diriger avec la main, l'enfant, de manière qu'il présente la tête, ou même les pieds, s'il est tourné autrement. Si l'enfant ne présente qu'une main ou un pied, le chirurgien le saisira par cette partie, et le redressera, dans le premier cas, sur la tête; dans le second, sur les pieds; et alors, si la tête est à proximité, il enfoncera dans l'œil, dans la bouche, ou dans l'oreille, quelquefois même dans le front, un crochet poli, et dont le bec soit court : il tirera ensuite ce crochet à lui, et arrachera l'enfant. Il aura soin, cependant, de ne pas tenter indistinctement l'extraction en tout temps; car s'il le faisait, lorsque l'orifice de la matrice est fermé, comme il ne peut alors donner passage à l'enfant, le crochet, arraché violemment de son corps, viendrait frapper, par sa pointe, contre l'orifice de la matrice; ce qui occasionerait des convulsions, et mettrait la femme dans un danger imminent de perdre la vie. Le chirurgien doit donc rester tranquille, lorsque l'orifice de la matrice se resserre; ce n'est que lorsqu'il se dilate, qu'il doit tirer doucement et extraire ainsi l'enfant peu à peu, à différentes reprises. Il tire l'instrument avec la main droite, tandis que la gauche, qui est dans la matrice, est occupée à diriger le fœtus. Quelquefois l'enfant est hydropique, et il sort de son corps une sanie d'une odeur fétide : dans ce cas, le chirurgien doit percer, avec l'index, les téguments, pour évacuer les humeurs, et diminuer par là le volume du fœtus, qu'il doit, ensuite, tirer doucement avec les mains; car le crochet que l'on enfonce dans ce corps délicat, se détache facilement; et nous avons déjà dit combien cela était dangereux. Lorsque l'enfant présente les pieds, il n'est pas difficile de l'extraire : en le saisissant par ces parties, avec les mains, on le tire aisément. S'il est posé

transversalement dans la matrice, et s'il n'a point été possible de le redresser, il faut enfoncer le crochet dans l'aisselle, et tirer peu à peu. Le cou se replie alors ordinairement, et la tête se porte en arrière. Dans ce cas, il faut séparer la tête du reste du corps, pour pouvoir les tirer l'un après l'autre; on se sert, pour cela, d'un crochet semblable au premier, excepté que sa pointe est tranchante en dedans. On tire, la tête la première, et le reste du corps après. Car, si on commençait par emporter le tronc, la tête tomberait dans le fond de la matrice, d'où on ne pourrait la retirer qu'avec un péril extrême. Lorsque cet accident arrive, on étend sur le ventre de la femme un linge plié en deux : un homme vigoureux et entendu se place à son côté gauche, lui applique sur le bas-ventre ses deux mains, et les appuyant l'une sur l'autre, presse et pousse, vers l'orifice de la matrice, la tête que le chirurgien saisit avec le crochet, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Mais si l'enfant ne présente qu'un pied, tandis que l'autre est replié vers le ventre, le chirurgien coupera tout ce qui sort de la matrice; si les fesses de l'enfant se présentent à l'orifice, il les repoussera en dedans; il cherchera l'autre pied, et amenera l'enfant par cette partie. Quelquefois la sortie du fœtus éprouve encore d'autres difficultés, qui ne permettent pas de l'extraire en entier; alors, on est obligé de l'extraire par parties. Toutes les fois qu'on a fait l'extraction d'un fœtus, il faut le donner à un aide, qui le tient couché sur ses mains, tandis que le chirurgien tire doucement, de la main gauche, le cordon ombilical, de crainte de le rompre; et le suit de la main droite, jusqu'à l'arrière-faix qui servait d'enveloppe au fœtus, dans la matrice. Il porte, ensuite, la main sur cet arrière-faix, le détache de la matrice, et en fait l'extraction, ainsi que des caillots

de sang, qui pourraient y être restés. Quand la femme est entièrement délivrée, on lui fait rapprocher les cuisses l'une de l'autre, et on la met dans une chambre où il y ait une chaleur modérée, et où il n'entre point de vent. On lui applique sur le bas-ventre, de la laine grasse, trempée dans du vinaigre et de l'huile rosat. Le reste du traitement est comme celui des inflammations et des blessures aux parties nerveuses.

Sect. XXX. 1. Les maladies de l'anus, lorsqu'elles ne cèdent point aux médicaments, ont aussi besoin du secours de la main. Ainsi donc, s'il s'y trouve des rhagades anciennes, endurcies, et dont les bords soient calleux, il n'y a rien de mieux à faire, que de donner quelques lavements; d'appliquer ensuite sur les rhagades, une éponge trempée dans de l'eau chaude, pour les ramollir, et les faire sortir en dehors, et lorsqu'on les aperçoit bien, de les exciser toutes, les unes après les autres, avec le bistouri; de rafraichir les ulcères; d'appliquer ensuite par-dessus, de la charpie bien douce, et sur cette charpie un linge trempé dans du miel : on recouvre le tout de laine molle, qu'on assure par le moyen d'un bandage : le lendemain et les jours suivants, on se sert de liniments adoucissants. Ceux que j'ai dit ailleurs réussir dans ce mal, lorsqu'il ne fait que commencer, conviennent parfaitement ici. On ne donne, les premiers jours, que des crèmes farineuses au malade; ensuite on augmente peu à peu sa nourriture, ne faisant, néanmoins, usage que des aliments que nous avons recommandés au même endroit. S'il survient une inflammation suivie de suppuration, dès qu'on s'en aperçoit, il faut ouvrir l'abcès, pour empêcher l'anus de suppurer. Il ne faut cependant pas se presser trop; car, si on ouvrait l'abcès avant qu'il fût mûr, on augmenterait l'inflammation et la quantité du pus.

On pansera, ensuite, ces ulcères avec les médicaments que nous venons de conseiller, et on n'usera que d'aliments adoucissants.

2. Lorsque les tubercules qu'on appelle *condylômes*, sont devenus durs, voici la maniere de les extirper : on commence par donner quelques lavements ; après quoi, on saisit le tubercule avec des pinces, et on le coupe à sa racine : l'extirpation faite, on se conduit pour le reste du traitement, comme dans l'article précédent. S'il pousse quelques excroissances, on les consume avec l'écaille de cuivre.

3. Voici maintenant la manière d'emporter les hémorrhoïdes qui laissent échapper le sang. Lorsqu'il est mêlé de sanie, on donne un lavement âcre, pour que l'orifice des vaisseaux paraisse davantage, et s'élève; alors, si le tubercule est petit et mince par sa base, il faut y faire une ligature avec un fil, un peu au-dessus de l'endroit où il s'attache à l'anus ; tenir appliqué dessus, une éponge trempée dans de l'eau chaude, jusqu'à ce qu'il devienne livide ; ensuite l'ulcérer superficiellement au-dessus de la ligature, avec l'ongle ou le bistouri : si l'on n'a pas cette attention, il survient des douleurs fort vives, et quelquefois même une difficulté d'uriner. Si le tubercule est plus considérable, et si sa base est plus large, il faut le saisir avec un petit crochet, ou deux, et y faire une légère incision au-dessus de sa base ; de manière à ne laisser rien du tubercule, et à n'emporter rien de l'anus. Pour cela, il ne faut tirer ni trop, ni trop peu avec les crochets. On perce le tubercule de part en part, avec une aiguille, à l'endroit même de l'incision, au-dessous de laquelle on le lie. S'il y en a deux ou trois, il faut commencer par celui qui est le plus enfoncé. S'il y en a davantage, on ne les emporte pas tous à-la-fois, afin que l'anus ne

se trouve pas, dans le même temps, environné de toutes parts de cicatrices récentes. S'il coule du sang, on l'étanchera avec une éponge ; après quoi, on appliquera dessus, de la charpie. Il sera à propos d'oindre les aines, les cuisses, et tous les environs de l'ulcère ; d'appliquer ensuite du cérat sur l'ulcère même, qu'on remplira de farine d'orge chaude. On assurera le tout par le moyen d'un bandage convenable. Le lendemain, on fera asseoir le malade dans de l'eau tiède, et on appliquera sur l'ulcère un nouveau cataplasme, pareil au premier. On oint deux fois par jour, une fois avant le pansement, et une fois après, les [1] hanches et les cuisses, avec du cérat liquide, et on fait tenir le malade dans un lieu chaud. Au bout de cinq à six jours, on emporte, avec un cure-oreille, la charpie qui remplit le fond de l'ulcère ; et si les tubercules ne sont pas tombés en même temps, on les détache avec les doigts ; ensuite on cicatrise ces ulcères avec des médicaments adoucissants, pareils à ceux que nous avons déja prescrits. Nous avons aussi indiqué ailleurs les précautions qu'il convient de prendre, lorsque la cure est achevée.

Sect. XXXI. Après les maladies dont il vient d'être question, se présentent celles des jambes. Cette partie est sujette à des varices qu'il n'est pas difficile de guérir. J'ai remis à parler ici des veines variqueuses de la tête, et de celles qui se montrent sur le ventre ; parce que la cure de toutes ces varices est absolument la même. Car il faut, ou les dessécher en les brûlant, ou les emporter avec l'instrument. Si ces veines sont situées en ligne droite, ou même si elles sont placées trans-

1 Il est évident que, dans le texte, le mot *cervices* est altéré : *coxæ* paraît être la vraie leçon.

versalement, pourvu qu'elles soient petites et isolées, il vaut mieux les brûler; mais si elles décrivent une ligne courbe, et forment différents plis et replis, ou s'il y en a plusieurs entrelacées les unes dans les autres, il est plus à propos de les couper. Voici la manière de les brûler : on fait une incision à la peau qui recouvre les varices, et après avoir mis la veine variqueuse à découvert, on appuie légèrement dessus, un fer ardent, grêle et obtus; prenant bien garde de brûler les bords de l'incision, qu'on tient écartés avec de petits crochets; on brûle ainsi toute la varice, en laissant des intervalles d'environ quatre doigts. On panse, ensuite, la plaie avec les médicaments propres pour les brûlures. Mais, si on coupe les varices, il faut, après avoir fait pareillement une incision à la peau qui les recouvre, écarter les bords de la plaie, avec un petit crochet, et detacher, avec le bistouri, la veine variqueuse des parties environnantes, en prenant garde de l'offenser. Après qu'on l'a détachée, on place en dessous un petit crochet obtus, en laissant toujours des intervalles de quatre doigts, et on continue la même opération sur la veine. Il est aisé de s'assurer de sa direction, par le moyen du crochet. Lorsqu'on a ainsi détaché ces veines variqueuses, on les élève avec le crochet, à côté duquel on les coupe; on passe, ensuite, au crochet le plus voisin, avec lequel on élève pareillement la veine; et on la coupe, de nouveau, à cet endroit. Après avoir ainsi emporté toutes les varices de la jambe, on réunit les bords des plaies, et on applique par-dessus, un emplâtre agglutinatif.

Sect. XXXII. Lorsque les doigts tiennent ensemble, ou par un vice de naissance, ou par suite d'une ulcération qui leur a été commune, il faut les séparer avec le bistouri; après quoi, on les enveloppe séparément,

avec un emplâtre dessiccatif, jusqu'à ce qu'ils soient guéris. Mais, s'il y a eu des ulcères aux doigts, et qu'il s'y soit formé des cicatrices qui les aient courbés, il faut d'abord essayer des onguents. S'ils ne font rien, ce qui arrive ordinairement lorsque la cicatrice est ancienne, et que les tendons sont offensés, il faut examiner si le mal vient des tendons, ou de la peau. S'il vient des tendons, il ne faut pas y toucher, parce qu'il n'y a pas de remède ; mais, s'il vient de la peau, il faut emporter toute la cicatrice, qui, étant devenue calleuse, empêchait d'étendre le doigt : on le redresse ensuite, et on forme une nouvelle cicatrice.

Sect. XXXIII. J'ai déja dit que la gangrène attaquait les parties situées entre les ongles et les aisselles ou les aines; et qu'en ce cas, si elle ne cédait point aux remèdes, il fallait faire l'amputation du membre. Mais cette amputation ne se fait qu'avec un péril extrême; car il arrive souvent que l'hémorrhagie, ou une syncope, fait périr le malade dans l'opération même. Mais lorsqu'un remède est unique, son incertitude, et le danger même qui l'accompagne, n'empêchent pas qu'on ne doive le tenter. Il faut donc, avec le bistouri, couper jusqu'à l'os, entre le mort et le vif, la chair du membre malade; de façon, néanmoins, que l'amputation ne se fasse pas tout-à-fait auprès de l'articulation, et qu'on emporte plutôt de la partie saine, qu'on ne laisse de celle qui est gangrenée. Lorsqu'on est parvenu à l'os, il faut en séparer, tout autour, les chairs saines, et les repousser en dessus, afin de le mettre à nu ; on le coupe ensuite avec une petite scie, le plus près qu'on le peut des chairs saines qui y sont adhérentes. L'amputation faite, on emporte toutes les aspérités que les dents de la scie peuvent avoir faites autour de l'os, sur lequel on ramène la peau qui, dans cette opération,

doit être très-lâche, pour recouvrir la plus grande portion de l'os, qu'il est possible : on applique sur celle qui n'est pas recouverte, de la charpie, et par-dessus une éponge trempée dans du vinaigre : on maintient le tout par le moyen d'un bandage. On se conduit pour le reste du pansement, comme dans les blessures où nous avons dit qu'il fallait exciter la suppuration.

LIVRE HUITIÈME.

Sect. I. Il me reste encore à exposer les maladies des os : je commencerai par indiquer leur position et leur figure, pour faire comprendre plus aisément ce que j'ai à dire sur cette matière. D'abord se présente le crâne, qui est concave intérieurement, convexe extérieurement; également lisse du côté par lequel il recouvre la membrane du cerveau, et de celui où il est recouvert lui-même par le cuir chevelu. Les os de l'occiput et des tempes ne sont composés que d'une seule table; mais ceux qui sont renfermés entre le sommet et le front, sont composés de deux. Ces os sont plus durs à l'extérieur, et plus poreux à l'intérieur, vers les endroits où ils s'unissent. Entre ces diverses pièces osseuses serpentent des vaisseaux, qui, probablement, sont destinés à leur porter la nourriture. Il est rare de trouver des crânes qui soient tout d'une pièce et sans sutures; on en voit cependant quelquefois dans les pays chauds. Ce sont les plus solides, et les moins exposés à la douleur. Quant aux autres, moins il s'y trouve de sutures, plus la tète est en sûreté contre les accidents. Le nombre et la position de ces sutures varient. Il y en a ordinairement au-dessus des oreilles deux, qui sé-

parent les tempes de la partie supérieure de la tête. Une troisième se dirige vers les oreilles, en passant par le sommet qu'elle sépare de l'occiput. Une quatrième qui part du sommet, partage la tête en deux, et s'avance vers le front, où elle se termine quelquefois; quelquefois aussi elle le partage en deux, et vient aboutir entre les sourcils. Toutes ces sutures se joignent entre elles par engrénure, excepté celles qui, placées transversalement au-dessus des oreilles, deviennent insensiblement plus minces vers leurs bords, et dans lesquelles les os de dessous appuient légèrement contre ceux de dessus. L'os de la tête le plus épais, est celui qui est derrière l'oreille : c'est vraisemblablement à cause de cette épaisseur, qu'il ne croît point de cheveux à cet endroit. Au-dessous des muscles qui unissent les tempes, est l'os du milieu, qui est convexe extérieurement. La face a une très-grande suture, qui commence à la tempe d'un côté, passe transversalement au milieu des yeux et des narines, et va se terminer à la tempe de l'autre côté. A droite et à gauche des angles intérieurs de cette suture, il en part deux autres plus petites qui se portent par en bas. La joue, de chaque côté, a aussi une suture transversale à sa partie supérieure. Du milieu des narines, ou des gencives de la mâchoire supérieure, il en part une qui divise le palais par son milieu; une autre vient le couper transversalement. Telles sont les sutures que l'on remarque chez le plus grand nombre de sujets. Les trous les plus grands de la tête, sont ceux des yeux; ensuite ceux des narines; enfin, ceux des oreilles. Les trous des yeux sont simples, et se portent en droite ligne au cerveau. Les deux trous du nez sont séparés par une cloison, qui est osseuse depuis les sourcils et les angles des yeux, jusqu'aux deux tiers de sa longueur; elle est ensuite cartilagineuse, et

devient plus charnue, à mesure qu'elle descend vers la bouche. Les trous du nez, simples depuis le haut des narines jusqu'à leur extrémité, se divisent ensuite en deux conduits qui s'ouvrent, d'une part, dans le gosier, pour recevoir et rejeter l'air; et, de l'autre, tendent vers le cerveau, où ils vont aboutir à quantité de petits trous, par lesquels se fait la sensation de l'odorat. Le conduit de l'oreille est aussi d'abord droit et simple; il devient ensuite tortueux, lorsqu'il s'avance du côté du cerveau, où il se divise en quantité de petits trous, par lesquels se fait la sensation de l'ouïe. A côté de ces trous, on aperçoit deux petites concavités, situées au-dessous de l'os qui coupe transversalement la joue, et qui vient s'articuler avec les os de la mâchoire; on pourrait l'appeler os jugal, à cause de sa forme qui l'a fait nommer par les Grecs *zygôde*. La mâchoire inférieure n'est composée que d'un seul os, d'un tissu spongieux : au milieu et à sa partie la plus inférieure, est le menton, d'où elle se dirige, de chaque côté, vers les tempes : cette mâchoire est la seule qui soit mobile; car les os de la face sont articulés sans mouvement, avec l'os de la mâchoire supérieure, dans lequel sont implantés les dents. L'os de la mâchoire inférieure forme par ses deux extrémités, comme une espèce de fourche, dont la branche intérieure, plus large par le bas, plus pointue par en haut, passe par-dessous l'arcade zygomatique, et vient fournir un lieu d'attache aux muscles temporaux. La branche postérieure, plus courte et plus ronde, s'articule en manière de pivot, dans la concavité qui est placée à côté du conduit auditif, où elle joue en différents sens, pour permettre à la mâchoire d'exécuter tous ses mouvements. Les dents sont plus dures que les os. Elles sont situées, en partie, au bord inférieur de l'os maxillaire, et en partie le long du bord de la mâchoire inférieure. Les Grecs ont appelé les

quatre premières antérieures, *tomiques* (incisives), parce qu'elles tranchent; elles sont entourées des deux côtés, par les quatre dents canines. Après les canines, viennent les molaires, il y en a ordinairement cinq de chaque côté, excepté dans les personnes chez qui les dernières dents, qui d'ailleurs viennent presque toujours tard, ne sont point poussées. Les dents incisives et canines n'ont qu'une racine; les molaires en ont toujours deux, quelquefois trois, et même quatre. Lorsque le corps de la dent est court, la racine est ordinairement plus longue; et lorsque la dent est droite, la racine l'est aussi : si la dent est courbée, il en est de même de la racine. Sous cette racine, il pousse, chez les enfants, une nouvelle dent, qui fait ordinairement tomber la première, mais qui quelquefois vient se placer en dessus ou en dessous d'elle. La tête est terminée par l'épine, qui est composée de vingt-quatre vertèbres; savoir, sept cervicales, douze dorsales et cinq lombaires. Les vertèbres du cou sont rondes, courtes, et ont deux apophyses de chaque côté. Elles sont percées par le milieu, pour laisser passer la moelle épinière, qui vient du cerveau. Elles ont de plus, deux petits trous, un de chaque côté, qui percent les apophyses transverses, et par lesquels passent de petites membranes semblables à celle qui enveloppe le cerveau. Toutes les vertèbres, excepté les trois premières, ont à leur partie supérieure, dans leurs apophyses mêmes, des échancrures qui sont un peu inclinées; et à leur partie inférieure, d'autres apophyses qui se dirigent en bas. La première vertèbre du cou soutient la tête, avec laquelle elle s'articule, en recevant dans ses enfoncements, les deux petites éminences que l'on remarque en dessous de la tête[1]. La

[1] Les trois phrases suivantes sont très-altérées dans le texte, et d'un sens fort incertain; la première même ne peut se traduire.

seconde vertèbre s'insère dans la partie inférieure de la première. Sa circonference a moins d'étendue, et son ouverture est plus étroite par en haut : c'est ce qui fait que la premiere vertèbre, qui est appuyée sur cette seconde, permet à la tète de se mouvoir sur les côtés. La troisième est articulée avec la seconde de la même façon ; et c'est de cette articulation, que dépend la mobilité du cou. Mais ces vertèbres ne pourraient, par elles-mêmes, soutenir la tète, si le cou n'était affermi, de part et d'autre, par de forts ligaments droits, que les Grecs appellent *tenons*, dont l'un est toujours tendu dans les différentes flexions de la tète, et l'empèche de se porter au-delà du point convenable. Les éminences inférieures de la troisième vertèbre s'insèrent dans les cavités de la quatrième. Les vertèbres suivantes qui ont leurs apophyses tournées par en bas, s'articulent entre elles de la même maniere ; et de façon que les éminences placées à droite et à gauche, dans la vertèbre qui est en dessus, sont reçues dans les cavités de celle qui est en dessous. Toutes ces articulations sont maintenues et affermies par beaucoup de ligaments et de cartilages. Telle est la structure de l'épine, par le moyen de laquelle l'homme peut, selon l'exigence des cas, se tenir droit ou s'incliner, en exécutant ou en suspendant le mouvement de flexion dont cette partie est susceptible. Au-dessous du cou, est la première des côtes qui est placée contre l'humérus. Les six[1] suivantes descendent jusqu'au bas de la poitrine. Elles sont arrondies dans leur partie postérieure, en manière de petites têtes, et s'articulent avec les apophyses transverses des vertèbres, au point où elles sont légèrement échancrées.

[1] *Undecim*, dans le texte, est nécessairement une faute de copiste, à laquelle on n'a pas dû avoir égard.

Elles s'applatissent ensuite, se courbent en dehors, et dégénèrent insensiblement en cartilage. Elles se courbent encore légèrement en cet endroit, mais en dedans, et viennent s'articuler avec le sternum, qui est un os fort et dur, placé au-dessous du gosier, échancré de part et d'autre, et qui descend tout le long de la poitrine, au bas de laquelle il se termine aussi par un cartilage. Au-dessous des premières côtes, il y en a cinq autres, que les Grecs ont appelées *fausses ;* elles sont plus courtes et plus minces que les premières ; elles dégénèrent également peu à peu en cartilage, et adhèrent aux parties qui terminent l'abdomen : la dernière de ces fausses côtes est presque entièrement cartilagineuse. Il y a encore au-dessous du cou, deux os larges (un de chaque côté), qui se portent vers les épaules ; nous appelons ces os, écussons recouverts ; le Grecs les nomment *omoplates.* Ils sont échancrés par leurs bords supérieurs, et forment une espèce de triangle, qui s'élargit insensiblement, en se dirigeant vers l'épine. A mesure que ces os s'élargissent, ils deviennent plus minces ; ils sont aussi cartilagineux à leur partie inférieure, et comme flottants, par leur partie postérieure ; ne s'articulant avec aucun os, si ce n'est par leur bord supérieur, où ils sont arrêtés par de forts muscles et de forts ligaments. Au-dessus de la première côte, et un peu en-deçà de sa partie moyenne, est un os, mince dans cet endroit, mais qui s'élargit et s'épaissit, à mesure qu'il s'avance vers l'omoplate, où il se courbe un peu en dehors ; il est aussi un peu plus épais par son autre extrémité, contre laquelle le cou est appuyé. Cet os courbe, n'est pas d'une très-grande dureté, il s'articule par un de ses bouts, avec l'omoplate, et par l'autre, avec la petite échancrure de l'os de la poitrine. Le mouvement du bras le fait un

peu mouvoir. Il est attaché au-dessous de la tête de l'omoplate, par des ligaments et un cartilage. Ensuite vient l'humérus ou l'os du bras, qui a plusieurs tubérosités à l'une et à l'autre de ses extrémités, où il est mou, sans moelle, et cartilagineux. Sa partie moyenne, qui renferme de la moelle, est ronde, dure, un peu proéminente antérieurement et extérieurement. Par partie antérieure, j'entends celle qui est près de la poitrine; par postérieure, celle qui est tournée vers le dos; par intérieure, celle qui porte sur le côté; et par extérieure, celle qui s'en éloigne : ce qu'il est bon de remarquer dans toutes les articulations, ainsi qu'on le verra par la suite. La tête de l'extrémité supérieure de l'os du bras, plus ronde qu'aucun des os dont j'ai parlé jusqu'ici, s'articule par un point peu considérable, avec la cavité de l'omoplate, hors de laquelle elle reste en grande partie, mais attachée par différents ligaments. L'extrémité inférieure a deux apophyses, qui laissent entre elles une échancrure plus creuse dans son milieu, que sur ses côtés. Cette disposition est telle, pour recevoir l'avant-bras qui est composé de deux os. L'un qui est en dessus, plus court et plus grêle par en haut, est appelé *rayon* par les Grecs : il est arrondi par son extrémité supérieure, où l'on remarque une cavité superficielle qui reçoit la petite tubérosité de l'humérus. Il est attaché à cet endroit, par un cartilage et plusieurs ligaments. L'autre, qui est en dessous, est appelé l'os du coude; il est plus long et plus gros par en haut. On aperçoit, à son extrémité supérieure, deux éminences qui sont reçues dans l'échancrure située entre les deux apophyses de l'extrémité inférieure de l'humérus. L'os du coude, et celui du rayon, sont d'abord unis, ensuite ils se séparent, puis se réunissent au poignet, où leur grosseur réciproque devient diffé-

rente de ce qu'elle était d'abord; car le rayon est assez gros dans cet endroit; et l'os du coude, fort grêle. Le rayon forme, ensuite, une éminence recouverte d'un cartilage, et qui s'insère au sommet du cubitus: cette extrémité du cubitus est ronde, et on y remarque une petite apophyse. Nous observerons ici, pour n'être pas obligés de le répéter trop souvent, que quantité d'os se terminent par un cartilage, et qu'il n'y a point d'articulation où il ne s'en trouve; car l'os ne pourrait se mouvoir, s'il n'était appuyé sur quelque chose de lisse et de glissant; ni s'articuler avec les chairs et les ligaments, s'il n'y avait une substance cartilagineuse intermédiaire, pour les unir. La première partie de la main, est composée de beaucoup de petits os, dont le nombre varie; ils sont tous oblongs et triangulaires, unis entre eux par leur structure, qui est alternativement anguleuse et plane; de sorte que ces os paraissent n'en faire qu'un seul, qui est légèrement concave intérieurement: ils s'unissent aussi avec les os de l'avant-bras, par deux de leurs apophyses, qui sont reçues dans l'échancrure du rayon. La seconde partie de la main est composée de cinq os longs, qui aboutissent aux doigts : ceux-ci sont composés chacun, de trois os arrangés tous de la même façon. L'os de dessous offre à son extrémité, une échancrure, qui reçoit la petite tubérosité de celui de dessus; leurs articulations sont affermies par des ligaments. De ces ligaments partent les ongles, qui sont durs au dehors; et ils ne sont pas articulés avec les os, mais ils tiennent aux chairs, par leurs racines. Telle est la manière dont les os des parties supérieures, sont articulés les uns avec les autres. L'épine est terminée par l'os des hanches, qui est situé transversalement, et doué d'une très-grande force. Il renferme la matrice, la vessie, et l'intestin rectum : il

est convexe extérieurement, et recourbé vers l'épine : il a deux cavités rondes sur ses côtés, c'est-à-dire, dans les hanches mêmes : de ces cavités, part l'os pubis, qui est placé transversalement en devant, au-dessous des téguments du bas-ventre, et au-dessus des intestins. Il est plus droit chez les hommes, et plus bombé extérieurement chez les femmes, pour ne pas être un obstacle à la sortie du fœtus. Après les os des hanches, viennent ceux des cuisses, dont les têtes sont encore plus arrondies que celles de l'os du bras : ce sont les plus rondes qu'il y ait dans tout le corps. Au-dessous de ces têtes, ils ont deux apophyses; l'une, antérieure; et l'autre, postérieure. Le corps de l'os de la cuisse est dur, convexe extérieurement, et renferme de la moelle. L'extrémité inférieure de cet os présente également des éminences. La tête de l'extrémité supérieure est reçue dans la cavité de l'os des hanches, comme la tête de l'humerus l'est dans la cavité de l'omoplate. L'os de la cuisse, après son articulation, se porte un peu en dedans, pour soutenir plus également les parties supérieures. Les éminences qui se trouvent à l'extrémité inférieure, laissent entre elles une échancrure; afin qu'elles puissent s'emboiter plus aisément avec l'os de la jambe. Cette articulation est recouverte d'un petit os mou, cartilagineux, qu'on appelle rotule; il paraît comme flottant sur l'articulation, n'est adhérent à aucun os, mais retenu par les chairs et les ligaments : il se porte un peu plus vers l'os de la cuisse, pour affermir la jointure dans les différents mouvements de la jambe. La jambe est composée de deux os. Il faut remarquer que l'os de la cuisse est semblable, en tout, à l'os du bras; et les os de la jambe, à ceux de l'avant-bras. Cette ressemblance, qui commence par les os, se continue jusque dans les chairs; de sorte que l'on

peut juger de la grosseur et de la beauté de l'un, par la grosseur et la beauté de l'autre. Des deux os qui forment la jambe, l'un est placé au côté externe du gras de la jambe; ce qui lui a fait donner le nom de *sura :* il est plus court et plus grêle par sa partie supérieure, et plus gros vers le talon.. L'autre est antérieur; on l'appelle *tibia :* il est plus long et plus épais par son extrémité supérieure, où il s'articule seulement avec la partie inférieure de l'os de la cuisse, de la maniere dont le cubitus s'articule avec l'humérus. Ces os sont unis par leurs extrémités supérieures et inférieures, et séparés dans leur partie moyenne, comme les os de l'avant-bras. La jambe s'articule par en bas, avec l'os transversal du coude pied, qui est situé au-dessus du *calcaneum :* celui-ci étant échancré d'un côté, et proéminent de l'autre, reçoit la tubérosité de l'os du coude pied, et s'insinue dans sa cavité : il est dur, ne renferme point de moelle, et se porte davantage en arrière, où sa figure est presque ronde. Les autres os du pied sont articulés comme ceux de la main. La plante, les doigts, et les ongles de l'un, répondent à la paume, aux doigts, et aux ongles de l'autre.

Sect. II. Tous les os, lorsqu'ils sont exposés à l'action d'une cause nuisible, peuvent éprouver les maladies suivantes : la carie, la fissure, la fracture, la perforation, la contusion et la luxation. Lorsqu'un os commence à se vicier, il devient d'abord gras, ensuite noir, ou enfin il se carie; ce qui arrive à la suite des ulceres ou des fistules qui durent depuis long-temps, ou sont accompagnés de gangrène. On doit commencer par découvrir l'os, en excisant l'ulcère; apres quoi, si la portion viciée n'est point entièrement à découvert, il faut couper les chairs tout autour, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à la partie saine de l'os; on applique ensuite, une fois ou deux, un fer chaud sur l'endroit qui pa-

rait gras, pour le faire exfolier ; ou bien, on le ratisse, jusqu'à ce qu'il en suinte un peu de sang ; ce qui est une marque que l'os est sain en cet endroit, car ce qui est vicié, est nécessairement sec. Si c'est le cartilage qui est affecté, il faut faire la même chose, et le ratisser avec le scalpel, jusqu'à ce qu'on ait emporté tout ce qui est vicié. On saupoudre ensuite, de nitre bien broyé, l'os ou le cartilage qu'on a ainsi ratissé. La carie, lorsqu'elle est superficielle, ne demande pas un traitement différent ; si ce n'est qu'il faut laisser un peu plus long-temps le fer chaud appliqué sur l'os, ou le ratisser davantage. Dans ce dernier cas, il faut appuyer fortement avec l'instrument, pour emporter la carie, et abréger l'opération. On ne cesse, que lorsqu'on est arrivé à la partie blanche et solide de l'os ; car il est évident que le mal, qui rend noire la partie affectée, ne va point au-delà du blanc, et que la carie se termine à l'endroit où l'os est solide. Nous avons dit aussi plus haut, que lorsqu'on était parvenu à la partie saine de l'os, il en sortait un peu de sang. Mais si l'on voulait s'assurer si la noirceur ou la carie de l'os pénètre bien avant, il est aisé d'y parvenir, quant à la carie, par le moyen d'un stylet ; car cet instrument s'enfonce plus ou moins dans l'os, selon qu'il est plus ou moins profondément altéré. Pour la noirceur, on peut aussi l'apprécier d'après la douleur et la fièvre, qui, si elles sont médiocres, annoncent qu'elle n'a pas pénétré profondément. On s'en instruit encore mieux, par le moyen de la tarière ; car, lorsque les parties qu'on retirera de l'os avec cet instrument, ne seront plus noires, on sera sûr d'avoir trouvé la fin de la maladie. Ainsi donc, si la carie pénètre bien avant dans le corps de l'os, il faut, à cet endroit, faire avec la tarière, plusieurs trous qui aillent jusqu'au fond de la partie malade, et y porter

ensuite des fers chauds, jusqu'à ce que l'os soit entièrement desséché. Par ce moyen, toute la portion viciée se séparera de celle qui est restée saine; le sinus se remplira de chair; il ne s'y portera plus, ou presque plus d'humeur par la suite. Mais, si la noirceur ou la carie pénètrent l'os de part en part, il faut faire l'excision de tout ce qu'il y a de vicié. si la partie de dessous est saine, on se contentera d'enlever ce qui est corrompu. Lorsque la carie attaque les os du crâne, l'os de la poitrine, ou les côtes, la cautérisation par le fer chaud serait nuisible, mais l'excision est indispensable. On ne doit pas suivre la méthode de ceux qui, après avoir mis l'os à découvert, attendent le troisième jour pour l'exciser; il y a moins de danger à opérer avant l'inflammation. C'est pourquoi il faut, autant qu'il est possible, faire, en même temps, une incision aux chairs, découvrir l'os, et emporter tout ce qu'il y a de vicié. La carie de l'os de la poitrine est la plus pernicieuse de toutes; car il est rare, quelque heureuse que l'opération ait été, que la guérison soit parfaite.

Sect. III. On excise les os de deux façons. Si la partie lésée a peu d'étendue, on l'enlève avec le trépan, que les Grecs appellent *chœnicis;* si elle en a beaucoup, on se sert de la tarière. Je vais donner la manière de se servir de l'un et de l'autre. Le trépan est un instrument de fer, concave, rond, armé de dents en dessous, comme une scie, garni dans son milieu, d'une pointe, qui est aussi environnée d'un cercle. Les tarières sont de deux sortes: les unes semblables à celles dont se servent les charpentiers; les autres ayant une tige plus longue, qui commence par une pointe tranchante, laquelle s'élargit d'abord, et se rétrécit ensuite insensiblement jusqu'au haut. Si la partie viciée de l'os n'a pas plus d'étendue que n'en peut couvrir la cou-

ronne du trépan, il faut l'emporter avec cet instrument: s'il y a carie, on enfonce dans le trou qui est à l'os, la pointe qui passe par le milieu du trépan; s'il n'y a que noirceur, on fait à l'os, avec la pointe du ciseau, une petite entaille, dans laquelle on place la pointe du trépan, afin qu'il ne puisse s'échapper en tournant. Le trépan ainsi placé, on le fera tourner par le moyen de son manche, comme un vilebrequin. Il y a manière d'appuyer, pour percer l'os et faire, en même temps, tourner le trépan : car si l'on n'appuie pas assez, on n'avance point; et si l'on appuie trop, on ne peut faire tourner le trépan. Il est bon de verser un peu d'huile rosat ou de lait, pour lubrifier l'os; mais on ne doit pas en verser beaucoup, de crainte d'émousser le tranchant de l'instrument. Lorsque l'empreinte de la couronne est suffisamment marquée, on ôte la pointe, et on fait ensuite tourner la couronne seule. Lorsque, par la couleur de la sciure, on voit qu'on est parvenu à la partie saine de l'os, on retire le trépan. Si la carie est trop étendue, pour qu'on puisse la couvrir avec la couronne du trépan, il faut se servir de la tarière, avec laquelle on fait d'abord un trou, entre la portion de l'os, qui est viciée, et celle qui est saine; on en fait ensuite un second, près du premier; puis un troisième, jusqu'à ce que la portion de l'os, qu'il faut emporter, soit environnée de ces trous. La couleur de la sciure fera connaître s'ils sont assez profonds; alors, avec un ciseau bien tranchant, sur lequel on frappera avec un maillet, on coupera les portions de l'os qui se trouvent comprises entre ces trous. Par ce moyen, on fait dans l'os, une ouverture ronde, semblable à celle que le trépan fait dans une circonférence plus étroite. Au reste, qu'on se soit servi du trépan, ou de la tarière, il faut, avec le même ciseau, porté à plat, enlever par

lames, ce qu'il y a de vicié dans l'os, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la partie saine. Il est très-rare que la noirceur et la carie pénètrent l'os de part en part; surtout les os du crâne. C'est encore par le moyen du stylet, qu'on reconnaîtra le degré de carie de ces os ; on l'enfonce dans le trou : si le fond est solide, si le stylet y rencontre quelque chose de rénitent, et s'il en sort mouillé, c'est une preuve qui n'est pas entièrement carié. Mais, lorsque l'os est percé de part en part, le stylet pénètre plus avant : il ne trouve rien qui lui résiste entre le crâne et la membrane du cerveau, et revient sec; non qu'il n'y ait en dessous une sanie vicieuse, mais parce que se trouvant dans un plus grand espace, elle est moins concentrée. Quoi qu'il en soit, si la noirceur qu'on a découverte par la tarière, et la carie qu'on a reconnue par le stylet, vont d'un côté à l'autre de l'os, le trépan est presque toujours inutile; car il est presque impossible que le mal ne soit fort étendu, lorsqu'il est si profond. Il faut donc avoir recours à la tarière de la seconde espece. On aura soin de la tremper, de temps en temps, dans de l'eau froide, afin qu'elle ne s'échauffe pas trop. On doit redoubler d'attention, lorsqu'on est parvenu à la moitié d'un os qui n'a qu'une table, ou qu'on a percé la première de celui qui en a deux. C'est ce que l'on reconnait dans le premier cas, d'après l'épaisseur de l'os; et dans le second, par le sang. Il faut alors tourner plus doucement le manche de la tarière; n'appuyer que très-legèrement avec la main gauche; retirer souvent l'instrument, et examiner la profondeur du trou, pour savoir lorsque l'os est entièrement percé, et ne point s'exposer à blesser la membrane du cerveau; ce qui occasionnerait une grave inflammation, et mettrait le malade en danger de perdre la vie. Lorsqu'on a fait tous les trous

nécessaires, on emporte, de la manière que nous l'avons dit plus haut, les portions situées entre eux; mais en prenant bien garde d'offenser la dure-mère avec la pointe du ciseau. On continue ainsi, jusqu'à ce qu'on ait fait une ouverture suffisante, pour y faire entrer le *méningophylax*, ou gardien des *meninges*. Cet instrument est une lame de cuivre, ferme, un peu recourbée, et polie par sa partie extérieure: on l'introduit entre la portion de l'os qu'on veut enlever, et la dure-mère, qu'elle garantit de la pointe du ciseau, sur le manche duquel le chirurgien frappe plus hardiment et plus sûrement avec le maillet. Après que l'os est coupé de tous côtés, on le soulève et on l'emporte avec cette même lame, sans courir risque d'offenser, en aucune façon, le cerveau. Lorsque tout l'os a été enlevé, il faut polir, avec la rugine, les bords de l'ouverture, et emporter la sciure qui peut être tombée sur la dure-mère. Si l'on n'a emporté que la première table de l'os, ce n'est pas assez de polir les bords de l'ouverture, il faut en faire autant à la seconde table, car, lorsque les nouvelles chairs viennent à recouvrir l'os, s'il y était resté quelques aspérités, elles feraient obstacle à la guérison, et occasionneraient de nouvelles douleurs. Je dirai, en parlant des fractures, ce qu'il convient de faire, lorsqu'on a mis ainsi le cerveau à découvert. Si on a laissé en dessous, une portion de l'os, il faut appliquer par-dessus, des médicaments qui ne soient point gras, tels que ceux dont on se sert dans les blessures récentes. On recouvre le tout de laine non lavée, trempée dans de l'huile et du vinaigre. Au bout d'un certain temps, il pousse de l'os même, des chairs qui remplissent l'ouverture. Lorsqu'on a fait, avec le cautère actuel, un trou sur un os, il se forme également entre les parties viciées et les parties saines, des chairs qui font détacher et tomber

ce qui s'était abcédé, et remplissent le creux fait par le cautère. Comme ces chairs ont ordinairement la figure d'une esquille mince et étroite, les Grecs les appellent *lepis*, c'est-à-dire, écaille. Il peut arriver aussi qu'à la suite d'un coup, l'os ne soit ni brisé, ni fendu, mais seulement contus; dans ce cas, il suffit de racler et de polir la partie offensée. Quoique les différents maux dont nous venons de parler, attaquent le plus souvent les os de la tête, ils sont néanmoins communs à tous les autres os; en sorte que partout où ils se présentent, on doit employer les mêmes remèdes. Quant aux fractures, aux fissures, aux perforations et aux contusions des os, les méthodes qu'on emploie pour y remédier, ont quelque chose de particulier pour chaque genre des ces accidents, et de commun pour ce qui est applicable au plus grand nombre. Je vais rapporter ce qui les concerne, en commençant de même par le crâne.

Sect. IV. Lorsqu'une personne a reçu un coup à la tête, il faut commencer par s'informer, si elle a vomi de la bile immédiatement après; si sa vue s'est obscurcie; si elle a perdu l'usage de la parole; si elle a rendu du sang par les narines, ou par les oreilles; si elle a été renversée du coup; si elle est restée par terre, comme endormie et privée de sentiment. Ce signes annoncent la fracture du crâne; et lorsqu'ils se rencontrent, il est évident que l'opération du trépan est nécessaire, et que la guérison sera difficile. Si, outre cela, le malade éprouve de l'engourdissement; si sa raison est égarée; s'il survient une paralysie, ou des mouvements convulsifs, il est probable que la dure-mère est aussi offensée; par conséquent, il reste encore moins d'espérance. Si l'on ne remarque aucun des accidents dont nous venons de parler, et si l'on est incertain s'il y a,

ou non, fracture au crâne, on examinera si c'est avec une pierre, une épée, un bâton, ou avec quelque autre espèce de trait, qu'il a été frappé, et si cet instrument était poli, ou raboteux, petit ou volumineux, et si le coup a été léger ou violent. Car plus il a été léger, plus il est présumable que l'os aura pu y résister. Cependant, il vaut encore mieux s'en assurer par un moyen plus certain. On sondera donc la plaie; en se servant, pour cela, d'une sonde qui ne soit ni trop mince, ni pointue; de crainte que venant à rencontrer quelque petit enfoncement naturel, elle ne donne faussement lieu de croire, que c'est une fracture de l'os; il ne faut pas non plus qu'elle soit trop grosse, de peur qu'elle ne glisse par-dessus les fissures véritables, lorsqu'elles sont peu considérables. Quand la sonde a parcouru l'os, si elle n'a rien rencontré que de continu et de poli, il y a grande apparence que l'os n'est point endommagé; mais si l'on sent quelque chose de rude et d'inégal dans les endroits où il ne doit point y avoir de suture, c'est une marque que l'os est fracturé. Hippocrate nous apprend qu'il a été induit en erreur par les sutures. Il n'y a que les hommes véritablement grands, et qui sentent leur supériorité, qui puissent ainsi convenir de leurs méprises. Les génies superficiels savent qu'ils ont trop peu, pour pouvoir rien abandonner; mais c'est le propre de ceux du premier ordre, qui seront toujours assez riches d'ailleurs, d'avouer ingénument leurs fautes; surtout si l'aveu qu'ils en font peut être de quelque utilité à ceux qui exerceront après eux le même ministère, en les empêchant de se laisser tromper par les mêmes apparences. C'est la célébrité de ce grand maître qui nous a engagés à insérer ici cette observation. Les sutures peuvent tromper, en ce qu'elles sont rudes et inégales, de sorte

qu'on peut les confondre avec une fissure ; surtout si c'est dans un endroit où elles ont naturellement leur siége. Pour ne pas s'y méprendre, il convient de mettre l'os à découvert ; car, comme je l'ai déja dit, la situation des sutures varie ; et de plus, la fissure peut se trouver dans l'endroit même de la suture, ou dans les environs. On doit même quelquefois, lorsque le coup a été très-violent, et quoi qu'on ne trouve rien avec la sonde, découvrir l'os : néanmoins si on n'y aperçoit pas de fissure, il faut verser de l'encre dessus ; le racler ensuite avec une rugine ; et la fissure alors, s'il y en a une, conservera l'empreinte de l'encre. Quelquefois aussi la fissure est à un endroit différent de celui où on a reçu le coup ; c'est pourquoi, si l'on a reçu un coup violent ; que les symptômes qui s'ensuivent, paraissent dangereux, et qu'il n'y ait point de fissure a l'endroit où les téguments sont entamés, on fera bien de voir au côté opposé, s'il n'y a pas quelque endroit pâteux et tuméfié ; dans ce cas, on l'ouvrira, et l'on trouvera dessous une fissure à l'os : et, quand bien même on n'en trouverait point, on n'aurait pas beaucoup risqué d'ouvrir ainsi la peau ; parce qu'il est aisé de la faire reprendre ; au lieu que la fissure, si on n'y remédie dès le commencement, excite une inflammation des plus violentes, et ne se guérit alors que très-difficilement. Il arrive cependant quelquefois, bien rarement il est vrai, que l'os reste sain et entier ; mais qu'une veine rompue dans la membrane du cerveau, laisse échapper en dedans du sang qui s'y coagule, excite de violentes douleurs, et prive de la vue certains blessés. Mais, le plus ordinairement, la douleur est au côté opposé ; et, en y faisant une incision, on trouve que l'os est pâle. On doit, dans ce cas, y appliquer aussi le trépan. Quelle que soit la cause qui rend l'opération

du trépan nécessaire, si les téguments ne sont point assez écartés, il faut les détacher davantage, jusqu'à ce que la partie offensée soit entièrement à découvert. Mais, dans cette opération préliminaire, il faut soigneusement éviter que le péricrâne ne reste en place; parce que la rugine ou les dents du trépan venant à le déchirer, cet accident exciterait la fièvre, et une inflammation des plus considérables. Ainsi, il faut les séparer entièrement de l'os. Si le coup a fait une ouverture aux téguments, il faut bien la prendre telle qu'elle est; mais si l'on est obligé de la faire avec l'instrument, l'incision cruciale est la plus convenable, comme offrant, par ses angles, plus de facilité pour détacher la peau. S'il s'écoule du sang, on l'arrêtera avec une éponge trempée dans du vinaigre, et avec de la charpie sèche : on tiendra la tête du malade élevée. Cette hémorrhagie n'a, d'ailleurs, rien de dangereux; à moins qu'on ne fasse l'incision sur les muscles temporaux; mais, dans cette supposition même, c'est l'accident le moins fâcheux qui puisse arriver. Dans le cas de fissure, ou de fracture au crâne, les anciens avaient aussitôt recours à l'opération du trépan, pour emporter l'os offensé; mais il est beaucoup mieux d'essayer d'abord des emplâtres qu'on a coutume d'employer dans les blessures du crâne : on malaxe l'un de ces emplâtres avec du vinaigre, et on l'applique sur l'os fracturé ou félé. On étend, par-dessus cet emplâtre, un linge qui en est induit, et qui est un peu plus large que la plaie : on recouvre le tout de laine grasse, imbibée de vinaigre, et on applique un bandage : on lève tous les jours l'appareil, et on continue de la même façon, jusqu'au cinquième jour. Le sixième, on fait, par le moyen d'une éponge, des fomentations, avec de l'eau chaude, et on continue le même pansement qu'auparavant. Alors, si

les chairs repoussent; si la fièvre est dissipée, ou diminuée; si l'appétit revient; si le malade dort suffisamment, il faudra continuer la même méthode. Au bout de quelque temps, pour faciliter la régénération des chairs, on rendra l'emplâtre plus émollient, en y ajoutant du cérat fait avec l'huile rosat; car le cérat par lui-même est astringent. Par ce moyen, la fente se remplit souvent d'une espèce de cal, qui est, pour l'os, une sorte de cicatrice; c'est aussi, de cette manière, que sont réunis les os fracturés, qui laissaient entre eux une plus ou moins grande ouverture; et ce cal est beaucoup plus propre à recouvrir le cerveau, que la chair qui repousserait, si on avait enlevé l'os. Mais si, dès le commencement du traitement, la fièvre augmente; si le malade dort peu, et s'il est troublé par des rêves tumultueux; si l'ulcère est humide, et ne se guérit point: s'il se forme des tumeurs glanduleuses au cou; si les douleurs et le dégoût vont en croissant, il faudra en venir à l'opération, et employer le ciseau. Il y a deux accidents à craindre dans les coups à la tête; la fêlure, et l'enfoncement de l'os: dans le premier cas, les bords de la fissure peuvent être extrêmement serrés, soit parce que l'un chevauche sur l'autre; soit parce qu'après avoir été séparés, ils se sont rapprochés exactement; en sorte que les humeurs qui suintent des vaisseaux brisés, tombent sur la membrane du cerveau, et ne trouvant point d'issue pour s'échapper, l'irritent, et y excitent une violente inflammation. Dans le second cas, l'os enfoncé presse sur la même membrane: il se détache aussi quelquefois de la fracture, des esquilles pointues, qui blessent le cerveau. On doit remédier à ces accidents, en ayant soin cependant d'emporter le moins d'os qu'il est possible. C'est pourquoi, s'il y a chevauchement, on emportera, avec le plat du

ciseau, ce qui déborde; de cette ablation résulte une petite ouverture, qui suffit pour achever le traitement. Mais, si les bords sont pressés l'un contre l'autre, on percera un trou, avec la tariere, à un travers de doigt; puis, on fera dans l'os, avec le ciseau, une incision angulaire, dont le sommet sera tourné vers le trou, et la base vers la fissure. Si la fissure est fort étendue, on fera deux trous sur la même direction, et deux incisions dans l'os; afin qu'il ne reste rien de caché en dessous, et que les humeurs épanchées aient une issue suffisante. Quand l'os est fracturé avec enfoncement, il n'est pas toujours nécessaire de l'emporter entièrement; mais s'il est brisé tout-à-fait, et absolument détaché des os circonvoisins, ou s'il tient encore, par une légère portion, au reste du crâne, il faut, avec le ciseau, le séparer de celui qui est sain; faire, ensuite, à côté de l'incision, deux trous dans l'os enfoncé, si la fracture est peu considérable; trois, si elle l'est davantage, et emporter les parties de l'os, situées entre ces trous; après quoi, on pratiquera avec le ciseau, aux deux côtés de la fente, une ouverture en forme de croissant, dont la base sera tournée vers la fracture, et les extrémités vers l'os sain. Ensuite, s'il y a quelques esquilles qui vacillent, et qu'on puisse enlever aisément, on les emportera avec une pince faite exprès, surtout si elles sont aiguës, et qu'elles puissent blesser la dure-mère; s'il n'est pas aisé de les saisir, on introduira, entre le crâne et la dure-mère, le *méningophylax;* et, après avoir emporté toutes les esquilles pointues et saillantes, on relevera, avec cet instrument, la portion d'os enfoncée. Par cette méthode, on vient à bout de consolider les os fracturés, dans les endroits où ils ne sont pas entièrement séparés du reste du crâne; et, dans ceux où ils sont tout-à-fait détachés des os circonvoisins, de

les faire, à l'aide des médicaments, tomber au bout d'un certain temps, sans causer la moindre douleur; on procure aux humeurs épanchées une issue suffisante, et le cerveau est mieux garanti par la portion d'os qu'on a conservée, qu'il ne l'aurait été si on l'eût emportée. L'opération faite, on verse sur la dure-mère, du vinaigre fort âcre, pour arrêter le sang, s'il en sort, ou pour résoudre celui qui peut s'être caillé dessous : on applique, ensuite, sur la membrane même, l'emplâtre que nous avons conseillé plus haut, et que l'on ramollit avec du vinaigre; puis on recouvre, comme il a été dit, avec un linge préparé et de la laine grasse; on place le blessé dans un lieu chaud; et l'on panse la plaie une fois par jour, et deux fois, quand c'est en été. Si la membrane vient à s'enflammer et à se tuméfier, on versera dessus, de l'huile rosat tiède; mais, si elle se gonfle au point de faire saillie hors du crâne, il faudra la réduire, en appliquant dessus, des lentilles ou des feuilles de vigne bien broyées, mêlées avec du beurre, ou de la graisse d'oie. On fera des onctions sur le cou avec le cérat d'iris liquide; mais si la membrane ne paraît pas en bon état, on se servira d'un mélange de parties égales de l'emplâtre dont nous avons déja parlé, et de miel, qu'on appliquera dessus, avec un peu de charpie pour le maintenir en place; on recouvrira le tout d'un linge enduit du même emplâtre; lorsque la membrane sera suffisamment détergée, on joindra du cérat à l'emplâtre, pour procurer la régénération des chairs. Quant au régime, sous le rapport de la diète, des aliments et des boissons, soit dans les premiers moments, soit plus tard, il doit être le même que dans les blessures, et encore plus exact; parce que les plaies de la tête sont plus dangereuses que les autres. Lors même qu'il sera temps de donner une nourriture plus forte au malade,

on évitera tous les aliments qui ont besoin d'être mâchés; de même que la fumée, et tout ce qui pourrait exciter l'éternument. C'est une preuve certaine que la cure va bien, et que le malade guérira, si la membrane du cerveau conserve son mouvement, et sa couleur; si les chairs qui repoussent, sont rouges, et si le malade remue facilement la mâchoire et le cou. Au contraire, c'est un très-mauvais signe si la membrane a perdu son mouvement; si sa couleur est noire, ou livide, ou qu'elle paraisse putréfiée; si le malade extravague; s'il y a vomissemont continuel, paralysie ou convulsion; lividité des chairs, et roideur au cou et à la mâchoire. Quant aux autres signes qui se tirent du sommeil, de l'appétit, de la fièvre, de la couleur du pus, ce sont ici, comme dans les autres blessures, précisément les mêmes, qui donnent lieu de craindre ou d'espérer. Lorsque le traitement réussit, il s'élève de la membrane même, ou si l'os est composé de deux tables à cet endroit, et qu'on n'en ait enlevé qu'une, il pousse de la table intérieure, des chairs qui remplissent l'ouverture. Ces chairs quelquefois même s'élèvent au-dessus du crâne. En ce cas, il faut les réprimer, en les saupoudrant avec l'écaille de cuivre, et appliquer ensuite dessus, des remèdes cicatrisants. Toutes les plaies de la tête se cicatrisent assez aisément; excepté à la partie du front, qui est un peu au-dessus de l'entre-deux des sourcils. Presque toujours il reste à cet endroit, pendant toute la vie, une ulcération, sur laquelle il faut appliquer un linge enduit de quelques médicaments convenables. Après les blessures de la tête, on doit éviter pendant long-temps, jusqu'à ce que la cicatrice soit bien affermie, l'ardeur du soleil, le vent, le bain fréquent, et l'excès dans le vin.

Sect. V. Dans les fractures du nez, il arrive quel-

quefois que l'os et le cartilage sont cassés, tantôt par devant, tantôt sur les côtés. S'ils le sont tous deux par devant, ou seulement l'un ou l'autre, le nez s'affaisse, et l'on respire difficilement; si l'os est cassé sur le côté, on y aperçoit un creux; si c'est le cartilage, le nez penche vers le côté opposé. Dans la fracture du cartilage, il faut relever doucement la portion qui est enfoncée, ou avec une soude, ou avec deux doigts qu'on introduit dans les narines. La réduction faite, on y introduit une tente, recouverte d'une pellicule fort douce, qu'on a cousue autour, ou un bourdonnet préparé de la même façon, ou bien un gros tuyau de plume, enduit de gomme ou de colle, et recouvert également d'une pellicule fort douce, pour empêcher le cartilage de s'affaisser. Si la partie antérieure du cartilage est brisée, on remplit également les deux narines; s'il n'y a qu'un côté fracturé, on remplit plus la narine vers laquelle le nez penche, que celle de l'autre côté. On applique extérieurement une bande mollette, enduite, dans son milieu, d'un mélange de fleur de farine de froment et de suie d'encens; on fait tourner cette bande autour de la tête, et on en colle les deux bouts sur le front. Ce mélange s'attache à la peau, comme de la colle, et lorsqu'il s'est durci, il maintient parfaitement le cartilage. Si ce qu'on a introduit dans les narines incommode, comme il arrive assez ordinairement, lorsque le cartilage est brisé à l'intérieur, on se contente, après l'avoir redressé, de le tenir en place, avec le bandage dont nous venons de parler. On ôte ce bandage au bout de quatorze jours, en le détachant par le moyen de l'eau chaude; on fomente aussi, tous les jours, avec cette même eau, la partie affectée. Si c'est l'os qui est fracturé, on le redresse de la même façon, avec les doigts; et si c'est à la partie antérieure que se trouve la frac-

ture, on remplit les deux narines; si c'est sur le côté, on remplit celle contre laquelle l'os du nez s'est affaissé. On applique du cérat par-dessus; on serre le bandage un peu plus fort; parce que le cal ne sert pas seulement à réunir les os du nez, mais encore occasionne, en cet endroit, une tumeur. Dès le troisième jour, on doit bassiner le nez avec de l'eau tiède, et il faut réitérer ces fomentations d'autant plus souvent, qu'on approche plus de la guérison. S'il y a plusieurs fragments, il faudra les redresser tous, avec les doigts qu'on introduira dans les narines, et les tenir réunis avec la bande dont nous venons de parler. On appliquera par-dessus cette bande, du cérat, sans qu'il soit besoin d'autre bandage. Mais, s'il y a un fragment entièrement détaché des autres, et qui ne puisse point reprendre, ce que l'on connaîtra par la grande quantité d'humeur qui s'écoulera de la plaie, on l'emportera avec des pinces; et, lorsque l'inflammation sera passée, on appliquera sur la fracture, quelque léger astringent. Le cas le plus fâcheux de tous, c'est lorsque la fracture est accompagnée de plaie : cet accident est fort rare; mais, lorsqu'il arrive, il faut, après avoir remis l'os ou le cartilage en place, panser la plaie avec quelqu'un des emplâtres qui conviennent dans les blessures récentes, et ne point appliquer de bandage.

Sect. VI. Le cartilage de l'oreille se rompt aussi quelquefois. Lorsque cet accident arrive, il faut, avant qu'il se forme du pus, appliquer sur l'oreille un emplâtre agglutinatif, qui souvent la raffermit, et empêche la suppuration. Au reste, on ne doit pas ignorer que le cartilage de l'oreille, ni celui du nez, ne se reprennent point; mais il croît seulement, dans les environs de la division, des chairs avec lesquelles le cartilage se consolide. C'est pourquoi, si les chairs sont aussi divi-

sées, il faut les réunir par un point de suture. Mais je ne parle ici que de la fracture sans plaie aux téguments. Dans ce cas, si la suppuration est établie, il faut faire une incision à la peau, du coté opposé à la fracture; emporter le cartilage que l'on coupera en forme de croissant; appliquer ensuite sur la plaie, des remèdes légèrement astringents, tel que le lycium délayé dans de l'eau, et continuer l'usage de ces moyens, jusqu'à ce que le sang soit entièrement arrêté. Après quoi, on étendra dessus un linge enduit d'un emplâtre dans lequel il n'entre rien de gras : on remplira de laine mollette le vide qui se trouve entre l'oreille et la tête: on assujettira ensuite l'oreille par un bandage, médiocrement serré. Le troisième jour, on fomentera l'oreille avec de l'eau tiède, comme dans la fracture du nez. Dans l'une et l'autre, on doit observer, les premiers jours, une diète exacte, jusqu'à ce que l'inflammation soit dissipée.

Sect. VII. Au moment de passer de la fracture du nez et de l'oreille, à celle de la mâchoire, je commencerai par quelques remarques applicables à toutes les espèces de fractures, afin d'éviter les répétitions. Les fractures, en général, se divisent en longitudinales, en transversales, et en obliques : quelquefois les bouts des os fracturés sont obtus; d'autres fois, ils sont pointus, ce qui est trés-défavorable; parce qu'il n'est pas aisé alors de les replacer et de les réunir, et qu'ils blessent les chairs, et même quelquefois les nerfs et les muscles. Il peut y avoir plusieurs fragments, quelquefois même ils sont entièrement séparés les uns des autres; mais, dans la fracture de la mâchoire, les os fracturés se tiennent toujours par quelque endroit. Pour réduire les fractures de la mâchoire, il faut appliquer un doigt dans la bouche, un autre sur le menton, et presser fortement de

part et d'autre, afin de remettre les fragments dans leur situation naturelle. Si la fracture est transversale, et si une partie des dents s'élève au-dessus des autres, l'une sur l'autre, comme il arrive presque toujours; après avoir replacé les os, il faut avec un crin, attacher l'une à l'autre, les deux premières dents qui sont sur les côtés de la fracture, ou bien les suivantes; si ces deux premières sont ébranlées. Dans les autres espèces de fracture de la mâchoire, cette précaution est inutile. On remet les os en place de la manière que nous avons dit, et on applique dessus un linge plié en deux, et trempé dans un mélange de vin, d'huile, de suie d'encens, et de fleur de farine de froment. On assure le tout par le moyen d'un bandage, ou d'une espèce de bride mollette, qu'on fend dans son milieu pour embrasser exactement le menton; on en ramène les deux bouts sur le derrière de la tête, où on les attache. Une remarque commune à toutes les espèces de fractures, c'est de retrancher toute nourriture au malade les trois premiers jours; de ne lui donner le quatrième, que des aliments liquides; puis, une nourriture un peu plus copieuse et restaurante, lorsque l'inflammation est passée. L'usage du vin est pernicieux pendant toute la durée du traitement. On lève l'appareil au bout de trois jours: ensuite, par le moyen d'une éponge, on fomente l'endroit fracturé, avec la vapeur de l'eau chaude; puis on remet un appareil semblable au premier : on lève celui-ci le cinquième jour, et on continue de même jusqu'à ce que l'inflammation soit entièrement dissipée; ce qui arrive ordinairement le septième ou le neuvième. Lors donc qu'il n'y a plus d'inflammation, on examine de nouveau les os, afin de replacer les fragments qui n'auraient point été remis en place. Ensuite, on ne doit point ôter le bandage, qu'il n'y ait de passé au

moins les deux tiers du temps nécessaire à la consolidation des fractures. Les os de la mâchoire, de la joue, les clavicules, le sternum, l'omoplate, les côtes, l'os des hanches, l'os du coude-pied, le calcanéum, les os de la main, et de la plante du pied, se consolident ordinairement entre le quatorzième et le vingt-unième jour; ceux de l'avant-bras et de la jambe, entre le vingtième et le trentième; ceux du bras et de la cuisse, entre le vingt-septième et le quarantième. Il faut encore ajouter, au sujet de la fracture de la mâchoire, qu'on doit se borner, pendant long-temps, à ne vivre que d'aliments liquides; s'en tenir même, lorsque la cure est déja avancée, aux mets les plus tendres, jusqu'à ce que le cal soit entièrement formé, et la mâchoire bien raffermie. Le malade ne doit pas non plus parler pendant les premiers jours.

Sect. VIII. 1. Lorsque la clavicule est fracturée transversalement, elle se réunit quelquefois d'elle-même, et il n'est pas besoin de bandage, pourvu qu'on ne lui fasse éprouver aucun mouvement; mais quelquefois, et surtout quand on ne prend pas cette précaution, il arrive qu'elle se déplace. Alors ordinairement la portion sternale se porte en dessus de la portion humérale; et cela, parce que la clavicule étant immobile par elle-même, est obligée de céder au mouvement de l'humérus, qui l'entraîne après lui. Il est très-rare, au contraire, que la partie humérale vienne se placer en dessus. Les plus grands maîtres nous assurent ne l'avoir jamais vu; cependant Hippocrate en parle en plusieurs endroits. Comme ces deux cas sont tout-à-fait différents, ils demandent aussi un traitement différent. Si la clavicule s'est enfoncée vers l'omoplate, il faut, avec le plat de la main droite, pousser l'humérus en arrière, et attirer la clavicule en devant. On poussera, au con-

traire, l'humérus en devant, et la clavicule en arrière, si elle s'est portée vers le sternum. Si l'humérus est tombé en arrière, il ne faut point enfoncer la partie de la clavicule qui est contigue à la poitrine, parce qu'elle est immobile; mais il faut relever l'humérus. S'il est tombé en devant, on remplira de laine la cavité qui est du côté du sternum, et on tiendra l'humérus fixé sur la poitrine. Si les fragments sont pointus, il faut faire une incision à la peau, au-dessus de l'endroit où ces fragments répondent, et emporter toutes les esquilles qui peuvent blesser les chairs; ensuite on fait la réduction. S'il y a quelque partie qui pousse en dehors, on applique dessus, un linge plié en trois, et trempé dans de l'huile et du vin. S'il y a plusieurs fragments; on les maintiendra en place, au moyen d'une petite gouttière, faite de férule et enduite de cire en dedans, afin que le bandage ne la déplace point. On ne doit jamais serrer beaucoup le bandage, dans la fracture de la clavicule, ni dans celle des autres os; il vaut mieux lui faire faire plusieurs tours. On applique le bandage sur la clavicule droite, si c'est elle qui est fracturée; on le fait ensuite passer au-dessous de l'aisselle gauche : on fait tout le contraire, si c'est la clavicule gauche. Si la clavicule est enfoncée vers l'omoplate, on attache le bras au côté; si c'est vers le sternum, on l'attache au cou. On fait coucher le malade sur le dos, et on se conduit pour le reste du traitement, comme il a été dit ci-dessus.

2. On compte plusieurs os presque dépourvus de mouvement, qui sont durs, ou cartilagineux, et qui sont sujets à être fracturés, percés, contus, fendus; comme les os de la pommette, le sternum, l'omoplate, les côtes, l'os des hanches, l'os coude-pied, le calcanéum, les os de la main et du pied : leur cure est ab-

solument la même. S'il y a plaie en même-temps, on la traite avec les remèdes qui lui conviennent; et, à mesure qu'elle se guérit, il se forme un cal destiné à remplir la fissure ou le trou qui est à l'os. S'il n'y a point de blessure à l'extérieur, et que l'on juge néanmoins par la violence de la douleur, que l'os est offensé, il faut se contenter d'observer le repos, et d'appliquer sur l'endroit où l'on sent du mal, du cérat qu'on maintient par le moyen d'un bandage léger, jusqu'à ce que la cessation de la douleur fasse connaître que l'os est guéri.

Sect. IX. 1. Cependant, il est des règles particulières à la fracture des côtes; parce qu'elles avoisinent les viscères, et que cette région est exposée à de plus grands dangers. Les côtes se cassent quelquefois de façon que, non-seulement leur partie extérieure, mais même l'intérieure, qui est spongieuse, est offensée; quelquefois aussi la côte est totalement fracturée. Si elle ne l'est pas de part en part, la malade ne crache point de sang; il n'y a pas de fièvre ni de suppuration, si ce n'est très-rarement; la douleur est peu vive, et ne se fait guère sentir que quand on porte la main sur l'endroit offensé. Dans ce cas, il suffit de faire les mêmes choses que nous avons prescrites plus haut : seulement on commence à appliquer le bandage par son milieu; afin qu'il n'enfonce pas plus les téguments d'un côté que de l'autre. Au bout de vingt-un jours, temps auquel l'os doit s'être réuni, on commence à donner au malade, une nourriture plus abondante et plus succulente, afin qu'il prenne tout l'embonpoint possible, et que la côte se trouve bien recouverte; car, comme elle est encore fort tendre, il faudrait peu de chose pour la casser de nouveau, si elle n'était protégée que par des téguments trop minces. Pendant tout le temps

du traitement, le malade doit éviter de crier, de parler, de s'emporter, de faire aucun mouvement violent, de s'exposer à la fumée ou à la poussière, et généralement à tout ce qui peut exciter la toux, ou l'éternuement : il ne faut pas même qu'il retienne trop son haleine. Si la côte est totalement fracturée, le mal est bien plus grave; car il y a crachement de sang; il survient une inflammation considérable, accompagnée de fièvre, de suppuration, et qui met le malade en danger de mort. On doit, si les forces le permettent, tirer du sang au bras du même côté : sinon, il faut donner des lavements émollients, et faire faire abstinence au malade pendant long-temps. On ne doit point accorder de pain avant le septième jour : il faut s'en tenir uniquement aux crèmes farineuses. On appliquera, a l'endroit de la fracture même, du cérat fait avec l'huile de lin, auquel on ajoutera de la résine cuite, ou l'onguent de Polyarque; ou bien un morceau d'étoffe, trempé dans un mélange de vin, d'huile rosat, et d'huile ordinaire. On recouvre le tout de laine grasse, molle, et on applique par le milieu, deux bandages qu'il ne faut presque point serrer. On doit éviter encore, avec plus de soin, tout ce que nous avons indiqué plus haut; le malade ne doit pas même reprendre trop souvent son haleine. S'il survient une toux violente, on fera prendre, pour l'adoucir, une potion faite avec la germandrée, ou la rue, ou le stœcas, ou bien avec le cumin et le poivre. Si la douleur est fort vive, il conviendra d'appliquer un cataplasme fait avec l'ivraie, ou l'orge, et un tiers de figues grasses. On laissera ce cataplasme pendant le jour; mais, pendant la nuit, on se servira du cérat, de l'onguent, ou du morceau d'étoffe dont nous avons parlé plus haut; parce que, si on laissait le cataplasme pendant la nuit, il pourrait se déplacer. On

l'ôtera donc tous les soirs, jusqu'à ce qu'il suffise d'appliquer le cérat ou l'onguent précités. On fera observer au malade une diète des plus rigoureuses, pendant les dix premiers jours; et le onzième, on commencera à lui donner un peu plus de nourriture; et l'on serrera encore moins le bandage qu'auparavant : la cure dure ordinairement quarante jours. Si on a lieu de craindre la suppuration pendant ce temps, l'onguent conviendra mieux que le cérat, pour procurer la résolution. Si, malgré toutes les précautions indiquées ci-dessus, il paraît des signes de suppuration, il ne faudra pas perdre de temps, de peur que l'os ne se carie en dessous : on enfoncera donc un fer chaud dans les téguments, à l'endroit le plus élevé de la tumeur, jusqu'à ce que l'on soit parvenu au pus que l'on évacuera. Si la tumeur ne se manifeste pas exterieurement, on découvrira le foyer du pus, de la manière suivante : on appliquera au-dessus de la fracture, de la terre cimolée, délayée dans de l'eau; on la laissera sécher, et le lieu qui paraîtra encore humide en dessous, lorsqu'on l'otera, sera celui qui répondra au foyer de la suppuration, et où il faudra enfoncer le fer chaud. Si l'abcès est considérable, on fera deux ou trois ouvertures, dans lesquelles on introduira des tentes ou des bourdonnets, attachés par en haut avec un fil, afin qu'on puisse les retirer plus aisément. On se conduira pour le reste, comme dans les autres brûlures; et lorsque l'ulcère sera bien détergé, on rétablira les forces du malade, par une bonne nourriture; pour empêcher qu'une consomption funeste ne survienne à la suite de ce mal. Quelquefois, lorsque l'os n'est affecté que légèrement, et qu'on a négligé d'y porter remède dans les commencements, il se forme en dedans un amas de matière qui n'est pas purulente, mais qui ressemble à de la mucosité : les téguments qui

répondent à cette collection, sont mous. Il faut de même y faire une ouverture avec un fer chaud.

2. La fracture de l'épine demande aussi quelques observations particulières. Si quelque apophyse des vertèbres est fracturée, il y a un creux dans cet endroit, et on y ressent des picotements, parce que les fragments sont nécessairement pointus : le malade est obligé de se courber en devant, pour éviter la douleur : c'est ce qui fait reconnaître la fracture des vertèbres. Le traitement est le même que celui qui a été indiqué au commencement de ce chapitre.

Sect. X. 1. Les fractures du bras et de la cuisse, ainsi que leur traitement, se ressemblent en grande partie; il y a de même des fractures du bras et de l'avant-bras, de la cuisse et de la jambe, des doigts de l'une et de l'autre extrémité. En effet, la fracture de ces différents os est bien moins grave, lorsqu'ils se cassent dans le milieu; et le mal est d'autant plus grand, que la fracture est plus rapprochée de l'extrémité supérieure ou inférieure. Cette espèce de fracture cause de plus vives douleurs, et se guérit plus difficilement. La moins mauvaise est celle qui est simple et transversale : celle qui est oblique, et accompagnée de fragments, est plus fâcheuse : la pire de toutes, est celle où ces fragments sont pointus. Quelquefois les fragments de l'os fracturé ne sont point déplacés : plus souvent ils le sont, et passent l'un sur l'autre ; c'est ce qu'il faut d'abord examiner, et ce qu'il est aisé de reconnaître : car, s'il y a déplacement, on aperçoit une espèce de convexité à l'endroit de la fracture; on y éprouve des picotements, et on y sent des inégalités au toucher. Si les fragments ne restent point vis-à-vis l'un de l'autre, mais se portent obliquement, ce qui arrive quand ils sont déplacés, le membre est plus court que celui du côté opposé, et les muscles

sont tuméfiés. Lorsqu'on s'est assuré qu'il y a déplacement, il faut sur-le-champ étendre le membre ; car les tendons et les muscles qui sont attachés sur les os fracturés, se contractent, et on est obligé de les étendre, en leur faisant violence, pour pouvoir remettre les os dans leur situation naturelle. Si l'on a omis cette précaution dans les premiers jours, il survient une inflammation, pendant laquelle il serait difficile et dangereux de tenter la réduction ; car la violence qu'on ferait alors aux muscles, pourrait être suivie de convulsions, ou occasionner la gangrène, ou tout au moins un abcès, sur la partie fracturée. C'est pourquoi, si l'on n'a point replacé les os, avant que l'inflammation soit formée, il ne faut y procéder que lorsqu'elle est passée. Quand il n'est question que d'étendre un doigt, ou un membre qui est encore tendre, il suffit d'un seul homme, qui tire d'une main au-dessous, et de l'autre, au-dessus de la fracture ; mais si le membre est plus considérable, il faut deux hommes, qui tirent en sens contraire. Si les ligaments et les muscles sont très-forts, comme ils le sont chez les hommes robustes, surtout aux cuisses et aux jambes, il faut attacher des lacs, ou des bandes de toile, à l'une et à l'autre extrémité du membre, et les faire tirer par plusieurs aides, en sens contraire. Lorsque, par l'extension, on a rendu le membre un peu plus long qu'il n'est naturellement, l'opérateur doit alors, avec ses mains, replacer les fragments de l'os dans leur situation naturelle. On est sûr qu'ils le sont, parce que la douleur cesse, et que le membre se trouve égal à l'autre. Pour lors, on l'enveloppe avec un morceau de toile, plié en deux ou trois doubles, et trempé dans du vin et de l'huile : la toile de lin est la meilleure dans ce cas. On a ordinairement besoin de six bandes. La première est la plus courte de toutes, on la

fait tourner trois fois en montant, en forme de spirale, autour de la partie fracturée. La seconde est plus longue de moitié que la premiere: si l'os fait une saillie quelque part, on commence par l'appliquer sur cet endroit; s'il n'en fait point, on l'applique sur tel endroit de la fracture qu'on juge à propos; on la fait tourner dans un sens contraire à la première, en descendant, tout autour de la fracture, vers laquelle on la ramène ensuite, en la faisant finir par en haut, au-delà de la première bande. Pour les contenir, on applique par-dessus, un morceau de linge fort large, enduit de cérat. Si l'os forme une éminence, on le recouvre, à cet endroit, d'une compresse pliée en trois, et trempée dans de l'huile et du vin. On assujettit le tout avec la troisième et la quatrième bande. Il faut remarquer, à ce sujet, que les bandes dont on se sert alternativement, doivent tourner en sens contraire; il n'y a que la troisième, qui doit se terminer en bas, et il faut que les trois autres finissent en haut. Il vaut mieux passer plus souvent la bande autour de la partie fracturée, que de la trop serrer; car, par là, on courrait risque d'occasionner la gangrène. Il ne faut pas non plus faire passer le bandage sur l'articulation, à moins que la fracture ne soit dans les environs. On laisse ce premier appareil pendant trois jours; et le bandage doit être appliqué de façon, que le premier jour il ne gène pas, sans être cependant trop aisé; qu'il soit un peu plus lâche, le second; et que le troisième, il soit presque entièrement relâché; alors on appliquera, de nouveau, le bandage, en ajoutant une cinquième bande aux quatre premières. On lèvera ce second appareil le cinquième jour, et on mettra une sixième bande; de façon que la troisième et la cinquième se terminent en bas, et les autres en haut. Toutes les fois qu'on lève l'appareil, il

convient de fomenter la partie avec de l'eau tiède. On la bassinera, pendant long-temps, avec du vin, auquel on aura ajouté un peu d'huile, si la fracture est située dans les environs de l'articulation; et on insistera sur la même méthode, jusqu'à ce que l'inflammation soit dissipée au point que la partie soit devenue plus grêle qu'elle n'a coutume d'être; ce qui arrive ordinairement le septième, ou, tout au plus tard, le neuvième jour. Il est facile alors de toucher les fragments de l'os. Ainsi, s'ils ne sont plus en contact, on les y remettra; et, s'il y en a quelques-uns de saillants, on les rétablira dans leur situation naturelle. Après quoi, on appliquera sur la partie fracturée, le même appareil qu'auparavant; on arrangera, tout autour, des attelles de férule, pour la maintenir en place; on aura soin que ces attelles soient plus fortes et plus larges à l'endroit vers lequel penche la fracture. Elles doivent être toutes un peu échancrées vers l'articulation, pour ne point la blesser. Il ne faut les serrer qu'autant qu'il est nécessaire, pour contenir les fragments en place. Mais, comme, au bout d'un certain temps, elles se relâchent, il faut, tous les trois jours, les resserrer un peu avec leurs brides. S'il ne survient ni douleur, ni démangeaison, on continue de la même façon, jusqu'aux deux tiers environ du temps auquel l'os a coutume de se reprendre : pour lors, il faudra bassiner moins souvent avec de l'eau tiède la partie fracturée; parce que si, dans le commencement, il est nécessaire de dissiper et de résoudre les humeurs qui s'amassent autour de la fracture, vers la fin, il faut y les attirer. C'est pourquoi, il sera nécessaire de l'oindre doucement avec du cérat liquide; d'y faire quelques frictions légères, et de serrer moins le bandage. On lèvera également l'appareil tous les trois jours, et on le remettra comme les

autres fois; excepté qu'on ne fomentera plus la partie fracturée avec de l'eau tiède, et qu'on retranchera une des bandes, chaque fois qu'on les lèvera.

2. Ce que nous venons de dire concerne les fractures en général : nous allons parler de chacune en particulier. Si c'est l'humérus qui est cassé, l'extension ne se fait pas comme dans un autre membre : on place le malade sur un siége élevé, et le chirurgien se met vis-à-vis, sur un siége plus bas. On attache au cou du malade une écharpe, dans laquelle on fait passer l'avant-bras; ensuite on lie une bande à la partie supérieure du bras, et une autre, à la partie inférieure. Pour lors, un aide passant la main droite, si c'est le bras droit qu'il faut étendre; et la gauche, si c'est le gauche, derrière la tête du malade, et en dessous de la première bande, saisit un bâton placé entre les jambes du blessé : le chirurgien appuie le pied droit ou le gauche, selon le bras qui est cassé, sur la seconde bande, tandis que l'aide élève la première. Par ce moyen, on étend le bras sans aucune violence. Si le bras est cassé vers son milieu, ou vers sa partie inférieure, les bandes dont on se servira, pour le maintenir en situation, seront plus courtes; elles seront plus longues, si la fracture est à l'extrémité supérieure; parce qu'il est nécessaire alors qu'on les puisse faire passer par-dessus la poitrine, au-dessous de l'autre aisselle, et qu'elles viennent jusqu'à l'épaule. Dès la première fois qu'on place l'avant-bras dans l'écharpe, il faut le plier de façon que l'on puisse faire prendre avec les bandes, à la partie fracturée, la situation dans laquelle elle doit rester; car si on est obligé de changer la position de l'avant-bras, il est à craindre qu'en l'attachant de nouveau, les fragments de l'os ne se dérangent encore. Il faut encore tenir, avec un autre bandage, le bras lé-

gèrement attaché au côté; par ce moyen, il ne peut se mouvoir en aucun sens, et les os replacés restent dans leur position. Quant aux attelles, elles doivent être fort longues à la partie extérieure du bras, moins longues à la partie intérieure, et très-courtes sous l'aisselle. Il faut lever l'appareil fort souvent, lorsque la fracture est dans le voisinage du coude, de crainte que les nerfs ne se roidissent en cet endroit, et qu'on ne puisse plus se servir du bras. Toutes les fois qu'on lèvera l'appareil, on aura soin de tenir en place, avec la main, les os fracturés; de fomenter le coude avec de l'eau tiède, et de le frotter avec un cérat émollient. On ne doit pas mettre d'attelles sur les éminences du coude; ou si on en met, elles doivent être fort courtes.

3. Si la fracture est à l'avant-bras, il faut d'abord examiner s'il n'y a qu'un des os de cassé, ou s'ils le sont tous deux. Ce n'est pas que la cure soit différente dans ce dernier cas; mais c'est que l'extension doit être plus forte, si les deux os sont cassés; car les muscles ne peuvent pas également se contracter, lorsqu'il y a un os sain et entier qui les en empêche; d'ailleurs, on doit, lorsque les deux os sont cassés, prendre plus de précautions, pour les maintenir en place, lorsqu'on les a réduits, parce qu'alors ils ne peuvent s'appuyer mutuellement l'un sur l'autre; au lieu que, lorsqu'il n'y en a qu'un de fracturé, celui qui reste entier, contient mieux l'autre, que ne feraient les bandages et les attelles. Il faut poser l'appareil de façon que le pouce soit un peu tourné du côté de la poitrine; car c'est la situation la plus naturelle de l'avant-bras. On le place ensuite dans une écharpe qui l'enveloppe dans toute sa longueur, et qu'on attache avec des cordons, derrière le cou. On le tient ainsi suspendu un peu plus haut que le coude de l'autre bras.

4. S'il y a quelque chose de brisé à la partie supérieure du cubitus, il ne faut pas en tenter la consolidation par le moyen du bandage; car par là, l'avant-bras perd son mouvement; mais si l'on se borne à remédier à la douleur, l'usage de ce membre revient tel qu'il était auparavant.

5. Dans la fracture de la jambe, il faut également considérer s'il n'y a que l'un des deux os de cassé. Lorsqu'on a fait la réduction de la jambe, et il en est de même pour l'os de la cuisse, quand il est fracturé, il faut, après y avoir appliqué l'appareil, le placer dans une espece de gouttière, qui doit être percée en dessous; afin que, s'il suinte quelque humeur de la partie fracturée, elle puisse s'échapper; il doit y avoir au bas, une sorte de semelle qui arrète et soutienne la plante du pied. Il y aura sur les côtés, des trous dans lesquels en fera passer des cordons, pour assujettir et maintenir la jambe et la cuisse dans la situation où on les aura mises. Si c'est la jambe qui est cassée, cette gouttière prendra depuis la plante des pieds jusqu'au jarret; si c'est la cuisse, elle montera jusqu'aux hanches; et si la fracture est située dans les environs de la tète du fémur, elle renfermera la hanche elle-même. Au reste, on ne doit point ignorer qu'une cuisse qui a été cassée, reste toujours plus courte que l'autre; parce qu'elle ne se rétablit jamais dans son premier état. Après cet accident, on est obligé d'appuyer sur la pointe du pied, de ce côté-là, et la démarche est moins ferme; mais en boite beaucoup plus, si on a commis quelque négligence dans le traitement.

6. Dans la fracture d'un des doigts, il suffit, lorsque l'inflammation est passée, de l'attacher à une seule petite attelle.

7. Tels sont les préceptes relatifs aux fractures de

chaque membre en particulier : j'ajouterai encore quelques observations générales. On doit, dans tous les cas de fracture, imposer une diète absolue pendant les premiers jours; puis, donner une nourriture plus forte, lorsqu'il est temps de songer à la formation du cal. Il faut s'abstenir de vin pendant long-temps; faire de longues et fréquentes fomentations, avec de l'eau tiède, sur la partie fracturée, tant que l'inflammation subsiste; lorsqu'elle est passée, ces fomentations doivent être faites plus modérément; il faut, ensuite, frotter long-temps et doucement, avec du cérat liquide, les parties qui sont au-delà de la fracture. On ne doit pas surtout se hâter de mouvoir le membre qui a été fracturé; il ne doit reprendre ses fonctions que peu à peu et par dégrés. La fracture accompagnée de plaie, est beaucoup plus dangereuse que celle qui a lieu sans cette circonstance; surtout si ce sont les muscles du bras ou de la cuisse qui sont offensés; car l'inflammation qui survient est beaucoup plus considérable, et dégénère plus promptement en gangrène. Dans la fracture du fémur, si les fragments chevauchent l'un sur l'autre, on est presque toujours obligé d'en venir à l'amputation. L'humérus est aussi exposé au même danger; cependant, il est plus aisé de le conserver. C'est surtout dans les fractures qui ont lieu près des articulations, que l'accident dont nous venons de parler est à craindre; c'est pourquoi, il faut alors se comporter avec toute la circonspection possible : on coupera transversalement, les muscles qui seront au-dessus des os fracturés : on tirera du sang, s'il s'en est peu écoulé par la plaie : on affaiblira le malade par la diète la plus rigoureuse. Dans les autres cas, on peut, en s'y prenant très-doucement, étendre les membres, et remettre les fragments en leur place; mais, dans celui-ci, il ne convient ni de faire

l'extension des muscles, ni de porter les mains sur les fragments de l'os; on doit même laisser au malade la liberté de placer la partie fracturée, dans la situation qui le gêne le moins. On applique sur toutes ces blessures, de la charpie trempée dans du vin, mêlé avec un peu d'huile rosat : on se conduit, pour le reste, comme dans les autres plaies. On se servira pour l'appareil, de bandes un peu plus larges que la plaie, et on les serrera moins, que si cette plaie n'existait pas : et selon qu'elle sera plus ou moins disposée à se mortifier et à se gangrener. Il vaut mieux faire plus de circonvolutions, que de trop serrer le bandage, pour maintenir les fragments réduits en situation. Telle est la conduite à tenir dans les fractures du bras et de la cuisse, si les fragments déplacés ont passé transversalement l'un sur l'autre; mais s'ils sont dans une autre situation, il ne faut serrer le bandage qu'autant que cela est nécessaire, pour assujettir les applications médicamenteuses. On se conduira pour le reste, ainsi que nous avons dit plus haut; excepté qu'on ne se servira ni d'éclisses, ni de gouttière, qui empêchent la plaie de se consolider; mais seulement de bandes plus larges et plus multipliées. On répandra, de temps en temps, sur ces bandes, de l'huile chaude et du vin. Dans le commencement, il faut faire jeûner le malade; fomenter la plaie avec de l'eau tiède; prendre toutes sortes de précautions pour éviter le froid, et appliquer ensuite des médicaments propres à exciter la suppuration. Il faut enfin donner plus de soin à la plaie qu'à l'os même, c'est pourquoi il convient de la panser une fois chaque jour. Si quelque petite esquille fait saillie, on la replacera, si elle est mousse et obtuse; mais si elle est pointue, il faudra, avant de la remettre, en retrancher la pointe, si elle est longue; ou la limer, si elle

est courte, et polir ensuite les bords avec une rugine; puis, on tâchera d'en faire la réduction avec la main; si on n'en peut venir à bout, on se servira de tenailles pareilles à celles des forgerons; on saisira la pointe de l'os saillant, entre les deux extrémités arrondies des tenailles, au moyen desquelles on repoussera l'os en sa place. Si l'esquille est plus considérable, et si elle est enveloppée de membranes, il faut attendre qu'elle s'en soit dépouillée par le moyen de la suppuration, et l'emporter aussitôt. Par ce moyen, l'os pourra se consolider au bout du temps nécessaire pour cela, et la plaie se guérir dans l'intervalle que son état comporte. Quelquefois il arrive, lorsque la plaie est considérable, que des esquilles qui se nécrosent, ne se réunissent pas avec les autres. On connaît que ces sortes d'exfoliations auront lieu, par la quantité de matière qui découle de la plaie. On doit alors revenir plus souvent à la levée de l'appareil et au pansement de la plaie. Au bout de quelques jours, l'os s'exfolie, et se détache ordinairement de lui-même. Quoique ce soit, pour toute fracture, une circonstance fâcheuse, que d'être compliquée d'une plaie, on est quelquefois obligé d'en pratiquer une soi-même et d'une certaine étendue. Car souvent la peau, demeurée d'abord intacte, se trouve entamée par un fragment de l'os; ce qui excite tout-à-coup des démangeaisons et de la douleur. Lorsque cet accident arrive, il faut se hâter de débrider la plaie; puis, on fomente avec de l'eau froide, si c'est en été, et avec de l'eau tiède, si c'est en hiver; et on finit par appliquer du cérat de myrte. D'autres fois les os fracturés sont armés de pointes qui irritent et déchirent les chairs: on y ressent des picotements et un prurit incommode; le chirurgien doit alors faire une incision qui réponde à l'endroit de ces pointes, et les emporter. Le reste du

pansement dans l'un et l'autre de ces cas, est absolument le même que celui des fractures avec plaie. Lorsque l'ulcère sera suffisamment détergé, on donnera au malade une nourriture propre à faciliter la régénération des chairs. Mais si, après ces incisions, le membre est encore plus court que l'autre, et que les os ne soient point replacés dans leur situation naturelle, on insinuera, entre les fragments, un petit coin fort lisse, dont la tête sorte un peu hors de la plaie, et on l'enfoncera tous les jours un peu plus, jusqu'à ce que le membre qui a été fracturé soit égal à l'autre. Pour lors, on retirera le coin, et on cicatrisera la plaie. On fomentera la cicatrice avec de l'eau froide, dans laquelle on aura fait bouillir du myrte, du lierre, de la verveine, ou d'autres plantes semblables. Après ces fomentations, on appliquera ces remèdes dessiccatifs. C'est surtout ici que le malade doit garder un repos absolu, jusqu'à ce que le membre fracturé ait repris ses forces. Mais si, lorsque la plaie sera guérie, les os ne se sont pas repris, parce qu'on aura été obligé de les remuer souvent, et de lever fréquemment l'appareil, il n'est pas difficile après d'en procurer l'agglutination. Si la fracture est ancienne, il faudra étendre violemment le membre fracturé; séparer les fragments avec la main, et les faire ensuite rejoindre l'un contre l'autre, afin qu'ils s'effleurent par leur choc mutuel; que les matières visqueuses qui peuvent s'être amassées autour, s'en détachent, et que, par ce moyen, on renouvelle, en quelque façon, la fracture : on doit, toutefois, en faisant ces tentatives, observer soigneusement de n'offenser ni les muscles, ni les nerfs. On fomentera ensuite l'endroit de la fracture avec du vin, dans lequel on aura fait bouillir de l'écorce de grenade, et on appliquera par-dessus, cette écorce même mêlée avec du

blanc d'œuf. Le troisième jour, on lèvera l'appareil, et on fomentera la partie avec une décoction de verveine; le cinquième jour, on fera la même chose, et on appliquera des attelles tout autour de la fracture : on continuera de lever et de remettre l'appareil, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Il arrive, néanmoins, quelquefois que les fragments de l'os se consolident l'un sur l'autre; et que le membre reste défiguré et plus court que son pareil; on y ressent des picotements continuels, si les fragments sont pointus. Dans ce cas, il faut fracturer l'os de nouveau. Voici comment cela se fait. On fomente pendant long-temps, avec de l'eau chaude, la partie fracturée : on la frotte ensuite avec du cérat liquide; puis on l'étend : pendant ce temps, le chirurgien sépare avec ses mains les fragments dont le cal est encore tendre, et les remet dans leur situation naturelle. S'il ne peut y parvenir, il faut appliquer, du côté vers lequel l'os incline, une attelle garnie de laine, placer ensuite l'appareil, et forcer ainsi l'os à reprendre sa première position. Quelquefois encore les os se reprennent parfaitement; mais le cal pousse trop, et le membre est gonflé à cet endroit. Lorsque cela arrive, il faut frotter la partie pendant long-temps, avec de l'huile, du sel et du nitre; faire des fomentations dessus, avec de l'eau chaude salée; y appliquer un cataplasme résolutif, et serrer le bandage plus fort. Le blessé doit vivre de légumes, et se faire vomir de temps en temps; par là, le cal diminuera à proportion que le corps perdra de son embonpoint. Il est bon aussi d'appliquer, sur le membre correspondant, un cataplasme de moutarde et de figues, et de l'y laisser jusqu'à ce qu'elle fasse érosion, pour attirer sur cette partie l'afflux des humeurs. Lorsqu'on aura diminué, par ces moyens, la grosseur du cal, on remettra le malade à son genre de vie ordinaire.

Sect. XI. Voilà ce que j'avais à dire sur les fractures des os. Quant à leurs luxations, elles peuvent avoir lieu de deux manières; car tantôt les os naturellement joints ensemble se séparent, comme lorsque l'omoplate s'écarte du bras; le radius du cubitus, dans l'avant-bras; le tibia du péroné dans la jambe; et quelquefois, par suite d'un saut, le calcanéum de l'os du coude-pied, ce qui arrive rarement : d'autres fois, les têtes des os sortent des cavités articulaires. Je parlerai d'abord de la première espèce de luxation. Lorsqu'elle a lieu, il se fait sur-le-champ un vide entre les deux os, et on sent une cavité en pressant dessus avec les doigts. Il survient ensuite une inflammation violente, surtout dans l'écartement des os du coude-pied : cette sorte de luxation est ordinairement accompagnée de fièvre aiguë, et cause quelquefois la gangrène, des convulsions, et la roideur des muscles qui attachent la tête avec les épaules. Pour prévenir ces accidents, il faut avoir recours aux remedes qui ont été indiqués précédemment dans la fracture des os mobiles; pour dissiper, par leur moyen, la douleur et l'engorgement; car les os, ainsi séparés, ne se rejoignent plus; mais si l'on ne peut empêcher que la partie ne soit un peu défigurée, on parviendra, néanmoins, à lui rendre son premier usage. Comme la mâchoire, les vertebres, et toutes les articulations sont assurées par de forts ligaments, elles ne peuvent se luxer qu'à l'occasion de quelque violence externe, ou de la rupture, ou de la faiblesse de ces mêmes ligaments; elles se luxent plus facilement chez les enfants et les jeunes gens, que chez les personnes plus robustes. Les luxations peuvent se faire en avant ou en arriere, en dedans ou en dehors. Il est des os qui peuvent se luxer en tout sens; il en est d'autres qui ne peuvent se luxer que dans certains. Les signes

des luxations sont ou communs à toutes en général, ou particuliers à chaque espèce. Il y a toujours une tumeur du côté vers lequel l'os est poussé, et une cavité à l'endroit d'où il est sorti. Ces signes se rencontrent dans toutes sortes de luxations; il en est d'autres qui sont particuliers, et que je rapporterai en parlant de chaque espèce. Tous les os peuvent se luxer et sortir de leurs articulations; mais on ne peut également les y replacer tous. La luxation de la tête et celle de l'épine ne peuvent se réduire non plus que la luxation de la mâchoire, quand celle-ci est déplacée des deux côtés, et qu'il est survenu une inflammation avant qu'on ait entrepris de la replacer. On peut bien réduire les luxations qui proviennent de la faiblesse des ligaments; mais on ne peut maintenir dans leur place les os réduits, et ils se déplacent de nouveau. Les membres qui ont été luxés dans l'enfance, et qui n'ont pas été replacés, croissent moins que les autres. Tout membre luxé qui n'a pas été réduit, maigrit, et cette maigreur est plus considérable dans la partie qui est plus proche de la luxation, que dans celle qui en est plus éloignée : par exemple, si c'est le bras qui est luxé, il maigrira plus que l'avant-bras, et l'avant-bras plus que la main. Le mouvement de la partie luxée restera plus ou moins difficile après la réduction, selon l'article où sera située la luxation, et la cause qui l'aura produite. Plus le membre sera en état d'exercer ses fonctions, et moins il maigrira. On doit réduire les luxations avant que l'inflammation ne survienne; si elle est une fois formée, il ne faut point fatiguer alors le malade par des tentatives inutiles; ce n'est qu'après qu'elle est dissipée, qu'il faut entreprendre la réduction, dans les cas où elle est possible. La différence des tempéraments et le degré de force musculaire, influe ici pour beaucoup. Car, si le corps est

faible et lymphatique; si les muscles ont peu de force, l'os se réduit aisément; mais comme il s'est luxé d'abord avec facilité, on a aussi beaucoup de peine à le retenir en place. Chez les malades qui offrent des dispositions contraires, les os replacés gardent plus fermement leur position; mais la réduction en est plus difficile, lorsqu'ils viennent à se luxer. On apaise l'inflammation, en appliquant sur la partie, de la laine grasse trempée dans du vinaigre; en s'abstenant, si l'articulation à laquelle appartient l'os luxé, est considérable, de tout aliment solide, pendant trois, et même pendant cinq jours; et en ne buvant que de l'eau chaude pour étancher sa soif. On observera ce régime avec d'autant plus d'exactitude, que l'os déplacé se trouvera entouré de muscles plus forts et plus épais. Il est d'une nécessité indispensable, si la fièvre survient. Le cinquième jour, on ôte la laine, on fomente avec de l'eau chaude; puis, on étend du cérat de souchet, dans lequel on a fait entrer un peu de nitre. On continue jusqu'à ce que l'inflammation soit dissipée, et on fait ensuite des frictions sur le membre. Alors on doit user de bons aliments, boire un peu de vin, et faire reprendre peu à peu à la partie ses fonctions: car le mouvement est aussi salutaire, après que la douleur est passée, qu'il était pernicieux lorsqu'elle subsistait. Voilà ce qui regarde les luxations en général; je vais maintenant parler de chaque espèce en particulier.

Sect. XII. La mâchoire inférieure se luxe en devant, tantôt d'un seul côté, et tantôt des deux. Dans le premier cas, elle se porte, de même que le menton, du côté opposé. Les dents pareilles ne se correspondent plus; car les canines de la mâchoire inférieure, se se trouvent sous les incisives de la mâchoire supérieure. Mais lorsque les deux branches de la mâchoire infé-

rieure sont luxées, le menton pend et s'avance en dehors; les dents inférieures se trouvent plus en avant que les supérieures; et les muscles qui s'attachent à cet os, paraissent tendus et gonflés. On doit réduire, sur-le-champ, la luxation de la mâchoire : pour cela, on place le malade sur un siége; on met derrière lui un aide, pour lui tenir la tête ferme; ou bien, on fait asseoir le premier contre un mur; on place entre la tête et le mur, un coussin de cuir, bien rembourré, contre lequel un aide lui presse la tête, pour la rendre immobile; alors le chirurgien, après avoir garni ses deux pouces de linge, ou de bandes, de crainte qu'ils ne viennent à glisser, les introduit dans la bouche du malade, et applique les autres doigts en dehors : après s'être bien assuré de la machoire, si elle n'est luxée que d'un côté, il secoue le menton, l'amène vers la gorge, et en même temps qu'il assujettit la tête du malade, il élève le menton, et repousse le condyle de la mâchoire dans sa cavité; de façon que tous ces mouvements se fassent presque en un moment. Si la mâchoire est luxée des deux côtés, on le réduira de la même manière; avec cette différence seulement, qu'on la poussera de part et d'autre, également en arrière. La réduction faite, si le malade sent de la douleur et de la tension dans les yeux ou au cou, on lui tirera du sang au bras. Il ne prendra d'abord que des aliments liquides; c'est une attention qu'on doit avoir dans toutes les luxations; mais surtout dans celle de la mâchoire : il doit même s'abstenir d'abord de parler, parce que le mouvement répété de la bouche ne manquerait pas d'offenser les muscles.

Sect. XIII. J'ai dit, au commencement de ce livre, que les deux condyles de la tête s'articulaient dans les deux cavités de la première vertèbre. Si ces condyles se portent en arrière, hors de leurs cavités, les liga-

ments situés sous l'occiput, s'étendent, le menton se porte sur la poitrine, le malade ne peut ni boire, ni parler; la semence s'échappe quelquefois involontairement : cet accident est très-promptement suivi de la mort. J'ai cru devoir faire mention de cette espèce de luxation; non qu'il soit possible d'y apporter aucun remède, mais afin qu'on puisse la reconnaître par les signes qui la caractérisent, et que l'on ne croie pas que ceux auxquels ce malheur arrive, périssent par la faute du chirurgien.

Sect. XIV. Le même sort arrive à ceux qui ont les vertèbres de l'épine luxées. Car cette luxation ne peut se faire, sans que la moelle épinière, les cordons de nerfs qui passent latéralement par les apophyses transverses, et les ligaments qui les assujettissent, ne se déchirent. Les vertèbres se luxent en avant ou en arrière, au-dessus ou au-dessous du diaphragme. De quelque côté que se fasse la luxation, il y a une tumeur, ou une cavité à la partie postérieure de l'épine. Si elle est au-dessus du diaphragme, les mains se paralysent; il se déclare un vomissement, ou des convulsions; la respiration est gênée; on éprouve de vives douleurs; le sens de l'ouïe devient obtus. Si la luxation est au-dessous du diaphragme, les cuisses tombent en paralysie, et l'urine se supprime, ou bien coule involontairement. On ne périt pas à la vérité, aussi promptement que dans la luxation de la tête; mais on ne passe guère le troisième jour. Car ce que dit Hippocrate, que, lorsqu'une vertèbre est luxée en arrière, on doit faire coucher le malade sur le ventre, et pratiquer l'extension, pendant que quelqu'un appuie le talon sur la vertèbre luxée, et la fait ainsi rentrer à sa place, doit s'entendre des luxations très-légères, et non de celles qui sont complètes. Quelquefois la faiblesse des liga-

ments permet à une vertèbre, de se porter un peu en devant, sans cependant se luxer. Cet accident ne fait pas mourir; mais lorsqu'il arrive, il n'est pas possible d'appuyer sur la vertèbre en dedans, pour la repousser en dehors; et lorsqu'elle est luxée en dehors, et qu'on l'a replacée, elle se luxe de nouveau; à moins (ce qui est très-rare) que les ligaments ne reprennent leur première solidité.

Sect. XV. Le bras se luxe quelquefois sous l'aisselle, et quelquefois en devant. Si l'humérus est tombé sous l'aisselle, le coude s'éloigne du corps, et l'on ne peut élever le bras vers l'oreille de ce côté : le bras luxé est plus long que l'autre. Si la luxation est en devant, on peut bien étendre le bras, mais moins que dans l'état naturel, et le coude a plus de peine à se porter en devant, qu'en arrière. Si l'humérus est tombé sous l'aisselle, et que cet accident soit arrivé à un enfant, ou à une personne qui ait le tissu des fibres lâche, ou chez qui les ligaments soient très-faibles, il suffit, pour le replacer, de faire mettre le malade sur un siége; d'avoir deux aides, dont l'un tire doucement, en dehors, la tête de l'omoplate, tandis que l'autre étend le bras : pour lors, le chirurgien qui est derrière le siége, rapproche de l'omoplate l'os qui s'était logé sous l'aisselle, et, de l'autre main, pousse l'avant-bras contre le corps. Mais si le malade est un adulte robuste et vigoureux; si les ligaments sont forts, on a besoin d'une palette de bois, épaisse de deux doigts, et qui soit assez longue, pour s'étendre depuis l'aisselle jusqu'aux doigts. Cette palette se termine, par sa partie supérieure, en une tête arrondie, et un peu creuse, pour recevoir une partie de la tête de l'humérus. Elle est percée à trois endroits différents, de deux trous, dans lesquels on fait passer des courroies fort molles.

On roule une bande tout autour, afin qu'elle ne blesse pas les parties contre lesquelles on l'applique. On la place depuis l'avant-bras, de façon que la tête se trouve au haut du creux de l'aisselle : on la lie ensuite par le moyen de ses courroies, d'abord un peu au-dessous de la tête de l'humérus, ensuite au dessus du cubitus, et enfin au poignet. Les trous doivent être situés de façon qu'ils répondent à ces trois endrois différents. Tout étant ainsi disposé, on se servira d'une échelle qui soit assez haute, pour que les pieds du malade, entre le corps et le bras duquel on la fera passer, ne posent point à terre : alors on laisse retomber le corps d'un côté, et, en même temps, on tire fortement l'avant-bras, de l'autre : par ce moyen, la tête de la palette repousse la tête de l'humérus dans sa cavité, où elle rentre tantôt en faisant un petit bruit, et tantôt sans en faire. Il y a plusieurs autres méthodes de réduire cette luxation, qu'on trouve toutes dans Hippocrate. Mais celle que nous venons de donner, est la meilleure, d'après l'autorité de l'expérience. Si l'humérus est luxé en devant, il faut faire coucher le malade sur le dos; faire passer sous l'aisselle, une bande, ou un cordon qui vienne se croiser derrière la tête du malade; donner les deux bouts de ce cordon à un aide, faire tenir l'avant-bras par un autre, et tandis que les aides tireront, l'un le cordon, l'autre, l'avant-bras; le chirurgien, de sa main gauche, éloignera la tête du malade; il élèvera avec la droite, le coude et l'humérus, qu'il repoussera dans sa cavité. Cette seconde espèce de luxation est plus facile à réduire que la première. La reduction faite, soit que l'os ait été luxé en bas ou en avant, on appliquera de la laine sous l'aisselle; dans le premier cas, pour empêcher l'humérus d'y retomber; dans le second, pour pouvoir placer le bandage plus facilement. Voici

comment on doit faire ce bandage : on commence par mettre sous l'aisselle la bande avec laquelle on enveloppe la tête de l'humérus; on la fait passer ensuite sur la poitrine, d'où on la porte sous l'autre aisselle, et de là sur les épaules; après quoi, on vient rejoindre la tête de l'humérus luxé : on passe et repasse plusieurs fois la bande de la même manière, jusqu'à ce que la partie luxée soit bien assurée. Par ce moyen, on maintient parfaitement l'humérus en place, surtout, si on l'a fixé sur le côté, avec une bande.

Sect. XVI. On a dû comprendre, par ce qui a été dit au commencement de ce livre, qu'il y a trois os qui s'articulent au coude; savoir, l'os du bras, l'os du coude même, et le rayon. Si le cubitus qui tient avec l'humérus vient à se luxer, le rayon qui est attaché au cubitus s'en écarte quelquefois, et quelquefois aussi il reste en place. La luxation du cubitus peut se faire en quatre façons différentes. S'il se luxe en devant, l'avant-bras est tendu, et on peut le plier; s'il se luxe en arrière, l'avant-bras est plié, et on ne peut l'étendre; il est là, plus court que celui du côté opposé. Cette espèce de luxation est quelquefois accompagnée de fièvre et d'un vomissement bilieux. Si le cubitus est luxé en dehors ou en dedans, l'avant-bras est étendu, mais cependant un peu plié du coté où est la luxation. De quelque manière qu'elle ait eu lieu, la méthode pour la réduire est toujours la même, non-seulement pour le cubitus, mais pour tous les os longs qui s'articulent ensemble par une tête allongée : il faut étendre les deux os luxés en sens contraire, jusqu'à ce qu'il y ait un vide suffisant entre eux; réduire ensuite l'os qui s'est séparé de l'autre, en le repoussant par le côté opposé à celui duquel il est tombé. Cette extension se fait différemment, eu égard à la force des muscles, et à la manière dont les os se

sont luxés. Souvent les mains seules suffisent; souvent aussi il faut avoir recours à d'autres moyens. Ainsi donc, si le cubitus s'est luxé en devant, il suffit que deux aides fassent l'extension avec les mains, auxquelles on ajoute quelquefois le secours des lacs. On applique ensuite en-dessous du bras, quelque chose de rond, sur quoi on appuie, pour repousser le cubitus dans la cavité de l'humérus. Dans les autres luxations de ce même os, il vaut mieux étendre l'avant-bras de la manière qui a été prescrite pour l'humérus, lorsqu'il est fracturé, et faire ensuite la réduction. Le reste de la cure est le même que dans toutes les autres luxations; excepté néanmoins, qu'on doit délier plutôt et plus souvent le cubitus, que les autres os luxés; qu'il faut le fomenter plus fréquemment avec de l'eau chaude, et le frotter pendant plus long-temps avec de l'huile, du nitre et du sel; car le cal est plus tôt formé dans l'articulation du coude, que dans aucune autre partie, soit que le cubitus reste luxé, soit qu'on le réduise; et si on laisse une fois former ce cal par le repos, le mouvement de l'articulation se trouve par la suite empêché.

Sect. XVII. La main peut aussi se luxer de quatre façons différentes : si c'est en arrière, on ne peut étendre les doigts; si c'est en devant, on peut les fléchir; si c'est sur les côtés, elle se déplace ou du côté du pouce, ou vers le petit doigt. Il n'est pas absolument difficile d'en faire la réduction; il faut faire poser la main sur quelque chose de dur et de rénitent; la placer en pronation, si la luxation est en arrière; en supination, si elle est en devant; et sur le côté, si elle est luxée en dehors ou en dedans : alors un aide tire la main, tandis qu'un autre tire l'avant-bras; et lorsque l'extension est suffisante, si la luxation est sur les côtés, le chirurgien repousse avec ses mains les os luxés, vers le côté op-

posé. Mais si la main est luxée en devant ou en arrière, il faut appliquer dessus quelque chose de dur, et appuyer, avec ce corps, sur les os qui sont saillants. On augmente, par ce moyen, la force de la pression, et on rétablit les os dans leur situation naturelle.

Sect. XVIII. Les os de la paume de la main se luxent quelquefois, tantôt en devant, tantôt en arrière; ils ne peuvent se luxer sur les côtés, parce qu'étant placés également tout près les uns des autres, ils se servent mutuellement de point d'appui. Cette espèce de luxation ne se manifeste que par deux signes, qui sont communs à toutes les luxations en général. Il y a une tumeur vers le côté où l'os s'est porté, et une cavité dans l'endroit d'où il est sorti. Cette luxation se réduit très-aisément; il suffit d'appuyer fortement, avec le doigt, sur l'os luxé, et on le fait rentrer en sa place, sans autre appareil.

Sect. XIX. Les luxations des doigts se font comme celles de la main, et se reconnaissent par les mêmes signes. Il n'est pas nécessaire de tirer avec beaucoup de force, pour étendre les doigts; parce que leurs articulations sont peu étendues, et leurs ligaments moins solides. Il suffit d'étendre les doigts luxés sur une table, si la luxation est en devant ou en arrière, et de les repousser ensuite avec la paume de la main, pour les remettre en leur place. On les réduit avec les doigts, si la luxation a eu lieu sur l'un ou sur l'autre côté.

Sect. XX. Après ces détails, je pourrais me dispenser de rien dire de plus sur celles de l'extrémité inférieure; car il y a beaucoup de rapport entre la luxation de l'humérus et celle du fémur, entre celle de l'avant-bras et celle de la jambe, entre celle de la main et celle du pied. Je ferai néanmoins quelques remar-

ques particulières sur les luxations de l'extrémité inférieure. Le fémur peut se luxer de quatre façons différentes; en dedans, en dehors, en devant et en arrière. Les luxations en dedans sont les plus fréquentes; celles qui se font en dehors, le sont moins; la luxation en devant ou en arrière, est très-rare. Si la cuisse est luxée en dedans, la jambe de ce côté devient plus longue et plus courbee en dedans que l'autre; le bout du pied se porte en dehors. Au contraire, lorsque la luxation est en dehors, la jambe est plus courte et plus courbée en dehors que l'autre, et le pied se porte en dedans. Le malade est obligé de marcher sur la pointe du pied : la jambe néanmoins soutient mieux le poids du corps, que lorsque la luxation est en dedans, et on a moins besoin de béquille ou de bâton. Si la luxation est en devant, le malade ne peut fléchir la jambe; elle reste aussi longue que l'autre; le pied est seulement moins incliné antérieurement. La douleur est des plus vives, et il survient très-souvent une suppression d'urine. Lorsque l'inflammation et la douleur sont apaisées, le malade marche sans difficulté, et le pied se remet droit. Enfin, si c'est en arrière que la cuisse est luxée, on ne peut étendre la jambe, elle est plus courte que l'autre; le talon, lorsqu'on veut marcher, ne pose plus à terre. Il est ordinairement très-difficile de réduire la cuisse, lorsqu'elle est luxée, et de la maintenir en place, après la réduction. Quelques-uns ont prétendu qu'elle se luxait toujours de nouveau; mais Hippocrate, Dioclès, Philotimus, Nilée, et Héraclide de Tarente, tous médecins d'un très-grand nom, nous assurent avoir réduit la cuisse, sans que la réduction ait été suivie de rechute. D'ailleurs Hippocrate, André, Nilée, Nymphodore, Protarchus, Héraclide, et un ouvrier qui fut si célèbre en ce genre, auraient-ils inventé tant de machines,

pour réduire la cuisse, si cette réduction n'eût servi à rien? Mais, quelque fausse que soit cette opinion, il n'en est pas moins vrai que, comme la cuisse est pourvue de ligaments et de muscles très-forts, la réduction sera très-difficile, si ces parties ont conservé leur force, et que, s'ils l'ont perdue, l'os ne sera pas ensuite suffisamment maintenu en place. On doit donc tenter la réduction : si le malade est très-jeune, il suffira d'attacher une courroie au haut de la cuisse, et une autre, un peu au-dessus du genou. Si c'est un adulte, il vaut mieux attacher ces courroies à de forts bâtons, dont les extrémités inférieures seront fixées : deux aides saisiront avec les mains, les extrémités supérieures de ces bâtons, et les tireront à eux. L'extension sera encore plus forte, si on se sert d'un banc qui ait à chaque bout une espèce d'axe, auquel on attache les lacs qui se replient à l'entour, au moyen d'un mouvement semblable à celui que l'on imprime aux pressoirs : ce mouvement a même tant de force, que, si on le prolongeait trop, on occasionnerait non-seulement l'extension, mais encore la rupture des ligaments et des muscles. On couche sur le banc, le malade étendu ou sur le ventre, ou sur le dos, ou de côté, de façon que la partie vers laquelle l'os s'est porté, soit en haut, et celle d'où il est sorti, en bas. L'extension faite, si l'os est luxé en devant, on appliquera sur l'aine, quelque chose de rond, et on appuiera promptement dessus, avec le genou, de la même manière, et pour la même raison que dans la luxation de l'humérus. Si on peut sur-le-champ fléchir la cuisse, elle est réduite. Dans les autres luxations de cette partie, si les os ne sont pas fort écartés l'un de l'autre, le chirurgien doit pousser en arrière l'os qui est saillant, tandis qu'un aide pousse, en sens contraire, l'os des hanches. La réduction faite, le reste du

traitement ne demande rien de particulier, sinon que le malade doit garder plus long-temps le lit; de crainte que, s'il venait à remuer la cuisse avant que les ligaments ne fussent bien raffermis, elle ne se luxât de nouveau.

Sect. XXI. Tout le monde sait que le genou peut se luxer en dehors, en dedans, et en arrière. La plupart des auteurs ont écrit qu'il ne se luxe point en devant : ce sentiment paraît vraisemblable, parce que la rotule qui est située en dessus, retient la tête du tibia. Mégès, néanmoins, assure avoir guéri une personne dont le genou s'était luxé en devant. Dans les luxations du genou, on peut faire les extensions, comme dans les luxations de la cuisse : et, si l'os s'est luxé en arrière, il faut pareillement appliquer quelque chose de rond sur le jarret; le chirurgien, en ramenant la jambe sur ce corps, remet l'os en sa place. Dans les autres espèces de luxations, on se sert des mains, avec lesquelles on tire, en sens contraire, le membre luxé.

Sect. XXII. Le coude-pied peut se luxer en tout sens : si la luxation est interne, le bout du pied se jette en dehors; et en dedans, si elle est externe. Lorsque la luxation est en devant, le tendon qui est par derrière, est dur et tendu, et le pied est recourbé. Lorsqu'elle est en arrière, le calcanéum est, pour ainsi dire, caché, et la plante du pied s'allonge. Ces différentes espèces de luxations se réduisent avec les mains, après avoir tiré la jambe et le pied en sens contraire. Dans la luxation du talon, on doit garder long-temps le lit, de peur que cette partie sur laquelle porte tout le poids du corps, ne vienne à se luxer de nouveau, si les ligaments n'étaient pas bien raffermis. Il faut même, lorsqu'on recommence à marcher, se servir de souliers dont les talons soient fort bas, pour que le bandage ne gêne point le pied.

Sect. XXIII. Les os de la plante du pied se luxent et se réduisent de la même manière, que ceux de la paume de la main. Seulement, le bandage doit envelopper tout le calcanéum; car si on ne le posait que sur la plante du pied, et sur l'extrémité de cet os, il serait à craindre que les humeurs n'abordassent en trop grande quantité vers la portion du talon, qui serait libre, et n'y formassent un abcès.

Sect. XXIV. Lorsque les doigts du pied sont luxés, on les remet comme ceux de la main. On peut, de plus, faire entrer la partie moyenne ou supérieure de l'os luxé dans un étui, pour le mieux maintenir en place.

Sect. XXV. Voilà ce qu'il convient de faire dans les luxations qui ne sont pas accompagnées de plaie; mais quand cette complication a lieu, le péril est grand; et il l'est d'autant plus, que le membre luxé est plus considérable, et que les ligaments et les muscles qui l'environnent sont plus forts. C'est pourquoi, le malade court risque de la vie, lorsque l'humérus ou le fémur viennent à se luxer avec plaie; car il n'y a plus d'espérance pour lui, lorsqu'on réduit ces os, et il est toujours en danger, supposé qu'on ne les réduise pas. Dans l'une et l'autre de ces parties, le péril augmente à proportion que la plaie est plus proche de l'articulation. Hippocrate prétend qu'il n'y a que les doigts, la plante des pieds et la main, qu'on puisse réduire sans danger; encore veut-il qu'on se conduise avec toute la circonspection possible, pour ne pas exposer les jours du malade. Quelques-uns cependant ont remis des bras et des jambes ainsi luxés, et ont saigné du bras, après la réduction, pour prévenir la gangrène et les convulsions; accidents qui, dans ce cas, amènent promptement la mort du malade. Quoique la luxation du doigt soit la plus légère et moins dangereuse de toutes, on

ne doit pas, néanmoins, en tenter la réduction, lorsqu'il y a inflammation, ni même lorsque l'inflammation est passée, si l'os est luxé depuis long-temps. Si des convulsions surviennent après la réduction, on doit luxer le membre une seconde fois. Dans les luxations qui sont compliquées de plaies, et qui n'ont point été réduites, il faut faire garder le lit au malade, dans la position qui lui convient le mieux, en observant seulement de ne pas remuer le membre luxé, et de ne le pas laisser pendre. L'abstinence, gardée pendant long-temps, est aussi, en pareil cas, un très-bon remède. Le reste de la cure est, ensuite, le même que dans les fractures qui sont accompagnées de plaies. Si l'os dénudé fait saillie, ce sera toujours un obstacle à la guérison de la plaie; ainsi, il faut le retrancher, et appliquer sur la plaie de la charpie sèche, et des médicaments où il n'entre pas de corps gras; jusqu'à ce que le malade soit aussi bien rétabli qu'il est possible de l'être en pareil cas; car la partie reste toujours plus faible, et il ne se forme qu'une cicatrice fort mince, qui peut se rouvrir aisément par la suite.

FIN.

TABLE

DES SECTIONS.

LIVRE I.

PRÉFACE.

SECT. I. De la manière de vivre qui convient aux personnes bien portantes.

II. Des précautions que doivent prendre les personnes delicates.

III. Règles particulières à suivre, en cas de nouveaux incidents; et selon la différence des tempéraments, des sexes, des âges, et des saisons de l'année.

IV. De ceux qui ont quelque partie du corps défectueuse, et premièrement de ceux chez qui la tête est faible.

V. De ceux qui sont sujets aux maux d'yeux et de gorge, aux fluxions et aux rhumes.

VI. Des moyens diététiques contre la trop grande liberté du ventre.

VII. De ces mêmes moyens contre la colique.

VIII. Du régime à observer dans la faiblesse d'estomac.

IX. De celui qu'on doit prescrire aux personnes qui éprouvent des douleurs de nerfs.

Sect. X. Précautions à prendre pendant la peste.

LIVRE II.

Sect. I. Quelles sont les saisons de l'année, les espèces de temps, les âges, les tempéraments, où l'on est plus ou moins exposé à être malade; et quelles sont les maladies propres à chacune de ces choses.
II. Des signes qui annoncent l'approche d'une maladie.
III. Des signes favorables dans les maladies.
IV. Des signes qui, au contraire, donnent lieu de craindre.
V. Des signes qui présagent que la maladie sera longue.
VI. Des signes qui annoncent la mort.
VII. Des signes propres à chaque espèce de maladie.
VIII. Des signes qui font espérer ou craindre dans chaque espèce de maladie.
IX. Des moyens de traitement applicables aux maladies.
X. De la saignée par la lancette.
XI. De la saignée par les ventouses.
XII. De la purgation.
XIII. Du vomissement.
XIV. Des frictions.
XV. De la gestation.
XVI. De l'abstinence.
XVII. De la sueur.
XVIII. Des aliments, tant solides que liquides, selon qu'ils sont fortement, médiocrement, ou très-peu nourrissants.

Sect. XIX. De la nature et des propriétés de chaque espèce d'aliment.
XX. Des aliments de bon suc.
XXI. Des aliments de mauvais suc.
XXII. Des aliments doux, et de ceux qui sont âcres.
XXIII. Des aliments qui épaississent ou atténuent la pituite.
XXIV. Des aliments convenables à l'estomac.
XXV. Des aliments nuisibles à l'estomac.
XXVI. Des aliments flatueux.
XXVII. Des aliments qui échauffent ou qui rafraîchissent.
XXVIII. Des aliments qui se corrompent facilement dans l'estomac.
XXIX. Des aliments qui relâchent le ventre.
XXX. Des aliments qui resserrent le ventre.
XXXI. Des aliments qui chassent les urines.
XXXII. Des moyens qui excitent le sommeil.
XXXIII. Des moyens attractifs.

LIVRE III.

Sect. I. Des différentes espèces de maladies.
II. Comment on distingue les espèces de maladies; comment on reconnaît si elles augmentent ou diminuent; et de la manière dont il faut les traiter dès le commencement.
III. Des différentes espèces de fièvres.
IV. Des diverses méthodes de traitement des fièvres en général.
V. De chaque espèce de fièvre, sous le rapport du traitement; et d'abord, du temps où il convient de donner à manger aux fébricitants.

Sect. VI. Du temps où il est à propos de faire boire les fébricitants.
VII. Du traitement des fièvres pestilentielles.
VIII. Du traitement de la fièvre demi-tierce, qu'on appelle hémitritée.
IX. Du traitement des fièvres lentes.
X. Remèdes, dans les fièvres, contre la douleur de tête, l'inflammation des hypocondres, la sècheresse et l'aspérité de la langue.
XI. Remèdes contre le frisson qui précède la fièvre.
XII. Remèdes contre le tremblement dans les fièvres.
XIII. Traitement de la fièvre quotidienne.
XIV. Traitement de la fièvre tierce.
XV. Traitement de la fièvre quarte.
XVI. Traitement de la fièvre double-quarte.
XVII Traitement de la fièvre qui, de quarte, est devenue quotidienne.
XVIII. Des trois espèces de délire; et d'abord du traitement de celui que les Grecs nomment phrénésie.
XIX. De la maladie cardiaque.
XX. De la léthargie.
XXI. De l'hydropisie.
XXII. De la consomption et de ses espèces.
XXIII. De l'épilepsie.
XXIV. De la jaunisse.
XXV. De l'éléphantiasis.
XXVI. De l'apoplexie.
XXVII. De la paralysie.

LIVRE IV.

Sect. I. De la situation des parties intérieures du corps.
II. Du traitement des maladies de la tête.
III. Des maladies qui affectent le cou.
IV. Des maladies du gosier; et d'abord, de l'angine.
V. Des maladies de l'estomac.
VI. Des douleurs des côtés.
VII. Des maladies des viscères, et premièrement de celles du poumon.
VIII. Des maladies du foie.
IX. Des maladies de la rate.
X. Des maladies des reins.
XI. Des maladies des intestins; et d'abord, du choléra-morbus.
XII. De la passion cœliaque; maladie du ventricule.
XIII. De la maladie de l'intestin grêle.
XIV. De la maladie du gros intestin.
XV. De la dysenterie.
XVI. De la lienterie.
XVII. Des vers des intestins.
XVIII. Du ténesme.
XIX. De la diarrhée.
XX. Du mal de matrice.
XXI. Du flux immodéré de la semence par les parties génitales.
XXII. Des maladies des hanches.
XXIII. De la douleur des genoux.
XXIV. Des maladies des mains, des pieds, et de leurs articles.
XXV. De la manière de rétablir les convalescents.

LIVRE V.

Sect. I. Des qualités particulières de chaque espèce de médicaments; et d'abord de ceux qui arrêtent les hémorrhagies.
II. Des cicatrisants.
III. Des maturatifs.
IV. Des apéritifs qu'on emploie dans les blessures.
V. Des détersifs.
VI. Des corrosifs.
VII. Des consomptifs.
VIII. Des caustiques.
IX. Des escharotiques.
X. Des médicaments qui font tomber les croûtes des ulcères.
XI. Des résolutifs.
XII. Des attractifs et digestifs.
XIII. Des moyens propres à enlever les aspérités.
XIV. Des sarcotiques.
XV. Des émollients.
XVI. Des moyens pour mondifier la peau.
XVII. Du mélange des médicaments simples, et de l'usage des poids en cette matière.
XVIII. Des onguents.
XIX. Des emplâtres.
XX. Des trochisques.
XXI. Des pessaires.
XXII. Des médicaments qu'on emploie sous forme sèche.
XXIII. Des antidotes, et des cas où ils conviennent.
XXIV. Des acopes.

SECT. XXV. Des pilules.
XXVI. Des cinq manières dont le corps peut être lésé.
XXVII. Des plaies faites par morsures, et de leur traitement.
XXVIII. Des ulcères provenant de causes internes.

LIVRE VI.

SECT. I. Des maladies propres à chaque partie du corps
II. Du porrigo.
III. Du sycosis.
IV. De l'area.
V. Des boutons, des lentilles, et des éphélides.
VI. Des maladies des yeux ; et d'abord, de celles dont le traitement consiste en remèdes adoucissants.
VII. Des maladies des oreilles.
VIII. Des maladies des narines.
IX. De la douleur de dents.
X. Des amygdales.
XI. Des ulcères de la bouche.
XII. Des ulcères de la langue.
XIII. Des parulides, et des ulcères des gencives.
XIV. Du relâchement de la luette.
XV. Des ulcères gangréneux de la bouche.
XVI. Des parotides.
XVII. Des hernies de l'ombilic.
XVIII. Des maladies des parties génitales.
XIX. Des ulcères des doigts.

LIVRE VII.

PRÉFACE. De la chirurgie; de ceux qui s'y s… …ustin-

gués; des qualités que doit avoir le chirurgien; et des matières contenues dans ce livre.

Sect. I. Des foulures.

II. Des tumeurs qui viennent d'elles-mêmes; de la manière de les ouvrir et de les traiter.

III. Des signes d'une bonne et d'une mauvaise suppuration.

IV. Des fistules.

V. De la manière de faire l'extraction des traits qui ont pénétré dans le corps.

VI. Des tumeurs de la tête, qu'on appelle ganglions, méliceris, athéromes, et stéatomes.

VII. Des maladies des yeux, qui exigent des opérations.

VIII. Des maladies des oreilles, auxquelles on applique le secours de la main et des instruments.

IX. Manière de rajuster les oreilles, les lèvres et le nez.

X. Du polype.

XI. De l'ozène.

XII. Des maladies de la bouche, qui demandent l'opération.

XIII. Des maladies du cou.

XIV. Des maladies de l'ombilic.

XV. De la manière d'évacuer les eaux dans l'hydropisie.

XVI. Des plaies pénétrantes du bas-ventre, et des blessures des intestins.

XVIII. De la rupture du péritoine.

XVIII. De la structufe des testicules et de leurs maladies.

XIX. Du traitement général des maladies des testicules; et premièrement, de l'incision

qu'on fait à l'aine ou au scrotum; et de la manière de panser cette incision.
XX. Traitement de la descente de l'intestin dans le scrotum.
XXI. Traitement de la descente de l'épiploon dans le scrotum.
XXII. Traitement du cirsocèle.
XXIII. Du sarcocèle et de l'induration du cordon.
XXIV. Du cirsocèle.
XXV. De la manière de recouvrir le gland, lorsque le prépuce est trop court.
XXVI. De la rétention d'urine, et de la manière d'y remédier.
XXVII. De la gangrène qui survient à la vessie, après l'opération de la taille.
XXVIII. Manière de remédier à l'adhérence contre nature des parties sexuelles des femmes.
XXIX. Manière d'extraire le fœtus mort, du ventre de la mère.
XXX. Des maladies de l'anus.
XXXI. Des varices.
XXXII. De l'adhérence des doigts, et de la manière de les redresser, lorsqu'ils sont restés courbés par suite d'accidents.
XXXIII. De la gangrène.

LIVRE VIII.

Sect. I. De la position et de la figure des os de tout le corps humain.
II. De l'altération des os, de ses signes, et de sa curation.
III. De la manière d'exciser les os; du trépan et

de la tarière, instruments usités pour cette opération.

IV. Des fractures du crâne.

V. De la fracture du nez.

VI. De la fracture des oreilles.

VII. De la fracture de la mâchoire, avec quelques observations sur toutes les espèces de fractures.

VIII. De la fracture de la clavicule.

IX. De la fracture des côtes.

X. Traitement général de la fracture du bras, de l'avant-bras, de la cuisse, de la jambe et des doigts.

XI. Des luxations.

XII. De la luxation de la mâchoire.

XIII. De la luxation de la tête.

XIV. De la luxation de l'épine.

XV. De la luxation du bras.

XVI. De la luxation du coude.

XVII. De la luxation du poignet.

XVIII. De la luxation de la main.

XIX. De la luxation des doigts.

XX. De la luxation de la cuisse.

XXI. De la luxation du genou.

XXII. De la luxation du coude-pied.

XXIII. De la luxation de la plante du pied.

XXIV. De la luxation des orteils.

XXV. Des luxations qui sont compliquées de blessures.

FIN DE LA TABLE DES SECTIONS.

TABLE

DES MATIÈRES.

A.

Abcès (des). 309
Acopes (des). 263
Acrochordon. 317
Ægilops. 405
Age (influence de l'). 44
Aliments (des). 24—95—100
Amygdales (inflammation des). 364—423
Angine (de l'). 191
Antidotes (des). 261
Anus (maladies de l'). 378—382—469
Apéritifs. 236
Aréa (diverses espèces d'). 328
Articulaires (douleurs). 60—69—229
Asthme (de l'). 193
Astringents. 33—37—104
Atténuants. 29

B.

Bain (du). 26—92
Bandages (des). 280
Blessures (des). 268
Boissons (des). 27—99
Bouche (ulcères de la). 365

Boucler (manière de). 449
Boutons (des). 329
Bronchocèle. 425

C.

Cancer (du). 301
Cardialgie (de la). 152
Cataracte (de la). 410
Catarrhe (du). 186
Caustiques. 237
Céphalée. 182
Cérion. 316
Cerveau (blessures du). 272
Chalazies (des). 401
Chaleur (de la). 40
Chancre (du). 375
Charbon (du). 300
Chassie (de la). 331
Chirurgien (qualités nécessaires au). 385
Choléra morbus (du). 211
Cicatrisants. 235
Cirsocèle (du). 445
Clavicule (de la). 502
Cœur (blessures du). 271
Cœliaque (maladie). 213
Colique (de la). 38—215
Collyres divers. 334
Commerce des femmes (du). 22—48
Condyles (luxation des). 522
Condylôme (du). 369—470
Consomption (de la). 163
Constitutions (des diverses). 21—48
Corrosifs. 236
Cors (des). 318
Côtes (fractures des). [illegible]

Coude (fracture du). 513
— (luxation du). 536
Crâne (blessures du). 490
Crithe (du). 401

D.

Dartres (des). 323
Déjections (des). 32—60—84
Démence (de la). 145
Dents (des). 361
Diaphragme (du). 13
Diète (de la). 91
Diététique (médecine). 5
Dissection (de la). 8
Doigts (ulcères des). 392
Dysenterie (de la). 217

E.

Échauffants. 32
Écrouelles (des). 307
Éléphantiasis. 172
Émollients. 239
Empiriques (des). 5
Emplâtres divers. 249
Emprosthotonos. 189
Encanthis. 403
Éphélides (des). 329
Épilepsie (de l'). 73—178
Épine (fracture de l'). 507
— (luxation de l'). 522
Épinyctis. 230
Érysipele (de l'). 286
Esculape. 3
Estomac (de l'). 38—102—200—273
Exercices (des). 24

F.

Faiblesse (de la). 35
Fatigue (de la). 27
Fémur (luxation du). 529
Feu sacré (du). 304
Fièvre (de la), 75—113—121
Fistules (des). 391
Foie (du). 271
Fractures (des). 57—514
Frictions (des). 87
Frisson (du). 137
Froid (du). 40
Furoncle (du). 308

G.

Gale (de la). 321
Gangrène (de la). 288—473
Genou (du). 229—531
Gestation (de la). 89
Gosier (ulcères du). 194

H.

Hanches (des). 228
Hémorroïdes (des). 470
Hépatite. 207
Humérus (de l'). 524
Hydrocéphalie (de l'). 182
Hydropisie (de l'). 68—157
Hydrophobie (de l'). 293
Hypochysis. 248

I.

Iléon. 215
Impairs (jours). 119
Intestins (des). 74—216—430

J.

Jambe (fracture de la). 513
Jaunisse (de la). 171

L.

Lagophtalmie. 408
Langue (de la). 424—367—185
Lavements (des). 84
Laxatifs. 33—105
Lentilles (des). 329
Léthargie (de la). 155
Lèvres (des maladies des). 424
Luette (inflammation de la). 369
— (amputation de la). 423

M.

Mâchoire (fracture de la). 500
— (luxation de la). 521
Main (luxation de la). 527
Maladies (division des). 109
— aiguës. 111
— (siége des). 178
Matrice (maladies de la). 225—271
Maturatifs. 235
Médecine (origine de la). 2
— (division de la). 5
Médecins (des premiers). 4
Médicaments divers. 235
Ménagements dus aux malades. 125
Mort (pronostics de). 57
Mydriase. 349
Myrmécies. 318

N.

Narines (des). 359—497

Naturelles (des actions). 7
Naturelles (des parties). 227—433
Nerfs (douleurs des). 39

O.

Ombilic (maladies de l'). 426
Onguents divers. 240
Onzène. 420
Opisthotonos. 189
Oreilles (maladies des). 355—499
Os (places, formes, noms des). 475
— (maladies des). 484
— cure. 485
— (luxation des). 519

P.

Paralysie. 171
Parotides. 371
Parulies. 367
Paume (luxation de la). 528
Paupières (des). 404
Peau (de la). 239—282
Péripneumonie. 206
Péritoine (rupture du). 432
Pessaires divers. 257
Phimosis. 449
Phrénésie (de la). 145
Phygethlon. 309
Phyma. 309
Pied (luxation du). 531
Pierre (de la). 451
Pilules diverses. 234
Pituite (de la). 102—413
Pleurésie. 204
Poisons divers. 298

Polype. 420—360
Ponction (de la). 429
Porrigo. 326
Proptòse. 338
Pus (du). 273
Pustules diveres. 319

R.

Raffraichissants. 32
Rapports (des). 23
Rate (de la). 61—209—272
Règles (de la suppression des). 60
Reins (des). 210—272
Résolutifs. 238
Rhume (du). 59

S.

Saignée (de la). 77
Sang (moyens d'arrêter le). 235
Sanie (de la). 273
Santé (signes de). 24
Serpents (de la morsure des). 296
Soporifiques (des). 106
Spasme cynique. 185
Staphylôme. 409
Sucôsis. 327
Sueur (de la). 92
Suppuration (de la). 65
Symptômes divers. 49—64

T.

Taches (des). 324
Talon (luxation du). 531
Ténesme. 221
Tétanos. 189
Thériôme. 304
Tète (de la). 35—59—65—326—398

Traits (de l'extraction des). 396
Tremblement (du). 138—176
Trochisques (des). 255
Toux (de la). 195

U.

Uulcère chironien. 308
Urine (de l'). 57
— (rétention d'). 449

V.

Varices (des). 471
Venteux (aliments). 103
Ventouses (des). 82
Verge (de la). 372—447
Vers (des). 220
Vessie (plaies de la). 273
Vomissement (du). 29

Y.

Yeux (paralysie des). 349

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LIBRAIRIE

DE BAILLIÈRE.

TIEDEMANN, anatomie du cerveau contenant l'histoire de son développement dans le fœtus, avec une exposition comparative de sa structure dans les animaux; traduit de l'allemand, avec un discours préliminaire sur l'étude de la physiologie en général, et sur celle de l'action du cerveau en particulier; par A.-J.-L. Jourdan, D. M. P. *Paris*, 1823, 1 vol. in-8, avec 14 planches. 7 fr.

RATIER, formulaire pratique des hôpitaux civils de Paris, ou Recueil des prescriptions médicamenteuses, employées par les médecins et chirurgiens de ces établissements, avec des notes sur les doses, le mode d'administration, les applications particulières, et des considérations générales sur chaque hôpital, sur le genre d'affections auquel il est spécialement destiné, et sur la doctrine des praticiens qui le dirigent. *Paris*, 1823, in-18. 3 fr. 50 c.

RATIER, essai sur l'éducation physique des enfants, mémoire couronné par la société de médecine de Bordeaux. *Paris*, 1821, in-8. 1 fr. 50 c.

PROUT, traité de la gravelle, du calcul vésical et des autres maladies qui se rattachent à un dérangement des organes urinaires; traduit de l'angl. par Ch. Mourgué, D. M. *Paris*, 1823, in-8. fig. col. 5 fr.

ŒUVRES CHIRURGICALES D'ASTLEY COOPER ET B. TRAVERS, contenant des mémoires sur les luxations, l'inflammation de l'iris, la ligature de l'aozte, le phymosis et le paraphymosis, l'exostose,